VOL
II

HONI SOIT QUI MAL Y PENSE
SUO CUI CREDIDI
E·LIBRIS
ROBERTI·MARCHIONIS·DE·CREWE

Byron.

Newstead Abbey - 1815.

Poetry like religion requires faith -
and we are the better and happier
for yielding it. - The imagination
is to the mind what life is to the
body - its vivifying and active
part. In antiquity poetry had to creа=
=te - it now has to preserve. -

Saint Pierre is indeed an inex-
-haustible fountain of thought. —

There is — as I think it has
been remarked somewhere remarked by
a French writer — there is that in
an character which never can be
seen except in ones writings. — Yes —
all that we have formed from the
Ideal — all our noble aspirings —
our haunting visions — our dreams
of virtue and holiness — all the
celeste Venus which dwells in the
lonely Isle of the heart — who
could draw forth those except an
Inspired Poet? Would it have been possible
for Rousseau to have gravely communica-
-ted to a living being the tearful
egotisms of his Reveries? — —

ETUDES

DE

LA NATURE.

PAR

JACQUES-HENRI-BERNARDIN

DE SAINT PIERRE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

....Miſeris ſuccurrere diſco. *Æneid. lib.* 1.

TOME SECOND.

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE W. & C. SPILSBURY.

CHEZ CHARLES DILLY, POULTRY.

1796.

TABLE
DES ETUDES
Contenues dans le Tome II.

ETUDE XII. DE QUELQUES LOIX MORALES DE LA NATURE. *Foibleſſe de la raiſon; Du ſentiment; preuves de la divinité & de l'immortalité de l'ame par le ſentiment,* . . . . . Page 1
DES SENSATIONS PHYSIQUES, ... 21
Du Goût, ... 21
De l'Odorat, ... 22
De la Vue, ... 23
De l'Ouïe, ... 28
Du Toucher, ... 31
DES SENTIMENS DE L'AME. *Et premierement des affections de l'eſprit,* 33
DU SENTIMENT DE L'INNOCENCE, ... 35
De la Pitié, ... 35
De l'Amour de la Patrie, ... 37
DU SENTIMENT DE L'ADMIRATION, ... 39
Du Merveilleux, ... 39
Plaiſir du Myſtere, ... 40
Plaiſir de l'Ignorance 41
DU SENTIMENT DE LA MÉLANCOLIE, ... 44
Plaiſir de la Ruine, ... 46
Plaiſir des Tombeaux, ... 51
Ruines de la Nature, ... 54
Plaiſir de la Solitude, ... 55
DU SENTIMENT DE L'AMOUR, ... 55
DE QUELQUES AUTRES SENTIMENS DE LA DIVINITÉ, ET ENTRE AUTRES DE CELUI DE LA VERTU, ... 68
ETUDE XIII. *Application des loix de la Nature aux maux de la Société,* 78
DE PARIS, ... 116
DE LA NOBLESSE, ... 147
D'UN ELYSÉE, ... 149
DU CLERGÉ 165
ETUDE XIV. *De l'Education,* 169
RÉCAPITULATION, ... 203

Explication

TABLE.

Explication des Figures.

FRONTISPICE, *Planche Premiere*, ... 220
HEMISPHERE ATLANTIQUE, *Planche II.* 221
FLEURS, *Planche III*, ... 252
GRAINES VOLATILES, *Planche IV*, ... 253
GRAINES AQUATIQUES, *Planche V*, ... 256
Avis, ... 257
Paul & Virginie 301
Fragment, ... 393
Notes au Fragment, ... 432
L'Arcadie. Livre 1*er. Les Gaules*, ... 437
Notes à l'Arcadie, ... 494

AVIS AU LECTEUR.

Tome II, page 100, ligne 4, au lieu de *les pommes de late*, ou liſez *les pommes de l'attier*, ou bien liſez *les pommes d'atte*.—— L'exemplaire avoit *les pommes de latte :* mais voyez, page 320, ligne 8, pour l'arbre ; & page 325, ligne 3, pour le fruit (même tome).—Ni l'arbre *attier*, ni le fruit *atte*, ne ſe trouvent dans aucun Dictionnaire.

Page 101, ligne 41 (même tome) au lieu de *ni de leur chair*, liſez *ni de leur caire*. Pour l'explication de ce mot *caire*, qui ne ſe trouve pas dans les Dictionnaires, voyez la note, page 287, (même tome) ligne 32, de cette note ; & pour connoître l'uſage que l'on fait de ce *caire*, qui eſt une eſpece d'étoupe, voyez ligne 48 de la même note.

ETUDES

DE

LA NATURE.

ETUDE DOUZIEME.

DE QUELQUES LOIS MORALES DE LA NATURE.

Foibleſſe de la Raiſon ; du Sentiment ; preuves de la divinité & l'immortalité de l'Ame par le Sentiment.

TELLES ſont les preuves phyſiques de l'exiſtence de la Divinité, que la foibleſſe de ma raiſon m'a permis de mettre en ordre. J'en ai recueilli peut-être dix fois autant ; mais j'ai vu que je n'étois encore qu'au commencement de la carriere ; que plus j'avançois, plus elle s'étendoit devant moi ; que je ſerois bientôt accablé de mon propre travail, & que, comme dit l'Ecriture, il ne me reſteroit, à la fin des ouvrages de la création, qu'un profond étonnement.

C'eſt un des grands maux de notre vie, qu'à meſure que nous approchons de la ſource de la vérité, elle s'enfuie de devant nous, & que quand nous en ſaiſiſſons, par haſard, quelques rameaux, nous ne puiſſions y reſter conſtamment attachés. Pourquoi le ſentiment qui m'élevoit hier aux cieux, à la vue d'un rapport nouveau de la nature, a-t-il diſparu aujourd'hui ? Archimede ne reſta pas toujours ravi hors de lui-même par ſa découverte des rapports des métaux dans la couronne du roi Hieron. Il en trouva, depuis, d'autres plus à ſon gré : tel eſt celui du cylindre circonſcrit à la ſphere, qu'il ordonna qu'on gravât ſur ſon tombeau. Pythagore vit à la fin, de ſang froid, le quarré de l'hypothénuſe, pour la découverte duquel il avoit voué, dit-on, cent bœufs à Jupiter. Je me rappelle que lorſque j'eus, pour la

premiere fois, la démonſtration de ces ſublimes vérités, j'en eus une joie preſqu'auſſi vive que celle des grands hommes qui en avoient été les inventeurs. Pourquoi s'eſt-elle éteinte? Pourquoi faut-il aujourd'hui des nouveautés pour me donner des plaiſirs? L'animal eſt, ſur ce point, plus heureux que nous: ce qui lui plaiſoit hier lui plaira encore demain: il ſe fixe à un terme, ſans aller au-delà; ce qui lui ſuffit, lui ſemble toujours beau & bon. L'abeille ingénieuſe bâtit des cellules commodes, & elle ne fabrique ni arcs de triomphe, ni obéliſques pour décorer ſes villes de cire. Une cabane ſuffiſoit de même à l'homme pour être auſſi bien logé qu'une abeille. Pourquoi lui a-t-il fallu cinq ordres d'architecture, des pyramides, des tours, des kioſques?

Quelle eſt donc cette faculté verſatile, appelée *raiſon*, que j'emploie à obſerver la nature? C'eſt, diſent les écoles, une perception de convenances, qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la bête; l'homme a de la raiſon, & la bête n'a que de l'inſtinct. Mais ſi cet inſtinct montre toujours à l'animal ce qui lui eſt le plus convenable, il eſt donc auſſi une raiſon, & une raiſon plus précieuſe que la nôtre, puiſqu'elle eſt invariable, & qu'elle ne s'acquiert point par de longues & pénibles expériences. A cela, les philoſophes du ſiecle paſſé répondoient, qu'une preuve que les bêtes n'avoient pas de raiſon, c'eſt qu'elles agiſſoient toujours de la même maniere; ainſi ils concluoient, de la perfection même de leur raiſon, qu'elles n'en avoient pas. On peut voir par là combien de grands noms, des penſions & des corps peuvent accréditer les plus grandes abſurdités; car l'argument de ces philoſophes attaque directement l'intelligence ſuprême elle-même, qui eſt conſtante dans ſes plans, comme les animaux dans leur inſtinct. Si les abeilles font toujours leurs alvéoles de la même forme, c'eſt que la nature fait toujours les abeilles de la même figure.

Je ne veux pas dire toutefois que la raiſon des bêtes & celle des hommes ſoit la même; la nôtre eſt, ſans contredit, plus étendue que l'inſtinct de chaque animal en particulier; mais ſi l'homme a une raiſon univerſelle, ne ſeroit-ce point parce qu'il a des beſoins univerſels? A la vérité, il démêle auſſi les beſoins des autres animaux; mais ne ſeroit-ce point relativement à lui qu'il a fait cette étude? Si le chien ne s'occupe point de l'avoine du cheval, c'eſt peut-être parce que le cheval ne ſert pas aux beſoins du chien. Nous avons cependant des convenances naturelles qui nous ſont propres, telles que l'uſage de l' agriculture & du feu. Ces connoiſſances prouveroient

veroient ſans doute notre ſupériorité naturelle, ſi elles n'étoient pas encore des témoignages de notre miſere. Les animaux n'ont pas beſoin d'allumer du feu & d'enſemencer la terre, puiſqu'ils ſont vêtus & nourris par la nature; d'ailleurs, pluſieurs d'entre eux ont en eux-mêmes des facultés bien ſupérieures à nos ſciences, qui nous ſont, au fond, étrangeres. Si nous avons découvert quelques phoſphores, la mouche lumineuſe des tropiques a en elle-même un foyer de lumiere, qui l'éclaire pendant la nuit. Tandis que nous nous amuſons à faire des expériences avec l'électricité, la torpille l'emploie à ſa défenſe; & pendant que les académiciens de l'Europe propoſent des prix conſidérables pour ceux qui trouveront le moyen de déterminer la longitude en pleine mer, des paille-culs & des frégates parcourent tous les jours des trois ou quatre cents lieues entre les tropiques, d'orient en occident, ſans jamais manquer de retrouver, le ſoir, le rocher d'où ils ſont partis le matin.

C'eſt bien une autre inſuffiſance, lorſque les philoſophes veulent employer, pour combattre l'intelligence de la nature, cette même raiſon qui ne peut ſervir à la connoître. Voilà de beaux argumens ſur les dangers des paſſions, la frivolité de la vie, la perte de l'honneur, de la fortune, des enfans. Vous me délogez bien, divin Marc-Aurele, & vous auſſi, ſceptique Montaigne; mais vous ne me logez pas. Vous m'appuyez ſur le bâton de la philoſophie, & vous me dites; marchez ferme; courez le monde en mendiant votre pain; vous voilà tout auſſi heureux que nous dans des châteaux, avec nos femmes & la conſidération de nos voiſins. Mais voici un mal que vous n'avez pas prévu. Je n'ai reçu, dans ma patrie, que des calomnies pour mes ſervices; je n'ai éprouvé que de l'ingratitude de la part de mes amis, & même de mes patrons; je ſuis ſeul, & je n'ai plus de quoi ſubſiſter; j'ai des maux de nerfs; j'ai beſoin des hommes, & mon ame ſe trouble à leur vue, en ſe rappelant les funeſtes raiſons qui les réuniſſent, & qu'on ne vient à bout de les intéreſſer qu'en flattant leurs paſſions, & en devenant vicieux comme eux. A quoi lui a ſervi d'avoir étudié la vertu? elle ſe trouble par ſes reſſouvenirs, & même ſans aucune réflexion, au ſimple aſpect des hommes. La premiere choſe qui me manque eſt cette raiſon, ſur laquelle vous voulez que je m'appuie. Toutes vos belles dialectiques diſparoiſſent, préciſément quand j'en ai beſoin. Mettez un roſeau entre les mains d'un malade; la premiere choſe qui lui échappera, s'il lui ſurvient une foibleſſe, c'eſt ce même roſeau; & s'il vient à s'appuyer

deſſus, dans ſa force, il le briſera, & s'en percera peut-être la main. La mort vous guérira de tout, me dites-vous ; mais pour mourir, je n'ai pas beſoin de tant raiſonner ; d'ailleurs, je n'entre pas vivant dans la mort, mais mourant & ne raiſonnant plus, ſentant toutefois & ſouffrant encore.*

Qu'eſt-ce, d'ailleurs, que cette raiſon dont on fait tant de bruit ? Puiſqu'elle n'eſt que la relation des objets avec nos beſoins, elle n'eſt donc que notre intérêt perſonnel. Voilà pourquoi il y a tant de raiſons de famille, de corps & d'états, des raiſons de tous les pays & de tous les âges ; voilà pourquoi autre eſt la raiſon d'un jeune homme & celle d'un vieillard, d'une femme & d'un hermite, d'un militaire & d'un prêtre. Tout le monde a raiſon, diſoit le duc de la Rochefoucault. Oui, ſans doute ; & c'eſt parce que chacun a raiſon, que perſonne n'eſt d'accord.

Cette faculté ſublime éprouve de plus, dès les premiers momens de ſon développement, des ſecouſſes qui la rendent, en quelque ſorte, incapable de pénétrer dans le champ de la nature. Je ne parle pas de nos méthodes & de nos ſyſtemes, qui répandent des jours faux ſur les premiers principes de notre ſavoir, en ne nous montrant plus la vérité que dans des livres, au milieu des machines, & ſur des théâtres. J'ai dit quelque choſe de ces obſtacles dans les objections que j'ai préſentées contre les élémens de nos ſciences ; mais ces maximes

* Ainſi, la Religion l'emporte de beaucoup ſur la Philoſophie, parce qu'elle ne nous ſoutient point par notre raiſon, mais par notre réſignation. Elle ne nous veut pas debout, mais couchés ; non ſur le théâtre du monde, mais repoſés aux pieds du trône de Dieu ; non inquiets de l'avenir, mais confians & tranquilles. Quand les livres, les honneurs, la fortune & les amis nous abandonnent, elle nous préſente pour appuyer notre tête, non pas le ſouvenir de nos frivoles & comédiennes vertus, mais celui de notre inſuffiſance ; & au lieu des maximes orgueilleuſes de la philoſophie, elle ne demande de nous que le repos, la paix & la confiance filiale.

Je ferai encore une réflexion ſur cette raiſon, ou, ce qui revient au même, ſur cet eſprit dont nous ſommes ſi vains : c'eſt qu'il paroît être le réſultat de nos malheurs. Il eſt très-remarquable que les peuples les plus célebres par leur eſprit, leurs arts & leur induſtrie, ont été les plus malheureux de la terre par leur gouvernement, leurs paſſions ou leurs diſcordes. Liſez la vie de la plupart de nos hommes célebres par leurs lumieres, vous verrez qu'ils ont été fort miſérables, ſur-tout dans leur enfance. Les borgnes, les boiteux, les boſſus, ont en général plus d'eſprit que les autres hommes, parce qu'étant plus déſagréablement conformés, ils portent leur raiſon à obſerver avec plus d'attention les rapports de la ſociété, afin d'échapper à ſon oppreſſion. A la vérité, ils paſſent pour avoir l'eſprit méchant, mais ce caractere appartient aſſez à ce que la ſociété appelle de l'eſprit. D'ailleurs, ce n'eſt point la nature qui les a rendus tels, mais les railleries ou les mépris de ceux avec leſquels ils ont vécu.

xîmes qu'on nous inſpire dès l'enfance, *faites fortune, ſoyez le premier*, ſuffiſent ſeules pour bouleverſer notre raiſon naturelle ; elles ne nous montrent plus le juſte ou l'injuſte que par rapport à nos intérêts perſonnels & à notre ambition ; elles nous attachent pour l'ordinaire à la fortune de quelque corps puiſſant & accrédité, & nous rendent indifféremment athées ou dévots, libertins ou continens, Cartéſiens ou Newtoniens, ſuivant qu'il importe à la cauſe qui eſt devenue notre unique mobile.

Méfions-nous donc de la raiſon, puiſque dès les premiers pas elle nous égare dans la recherche de la vérité & du bonheur. Voyons s'il n'eſt pas en nous quelque faculté plus noble, plus conſtante, & plus étendue. Quoique je n'aie à offrir dans cette recherche que des vues vagues & indéterminées, j'eſpere que des hommes plus éclairés que moi les fixeront, & les porteront un jour plus loin. C'eſt dans cette confiance, qu'avec des moyens bien foibles, je vais m'engager dans une carriere digne de toute l'attention du lecteur.

Deſcartes poſe pour baſe des premieres vérités naturelles : *je penſe, donc j'exiſte*. Comme ce philoſophe s'eſt fait une grande réputation, qu'il méritoit d'ailleurs par ſes connoiſſances en géométrie, & ſur-tout par ſes vertus, ſon argument de l'exiſtence a été fort applaudi, & a acquis la pondération d'un axiome. Mais, ſelon moi, cet argument péche eſſentiellement en ce qu'il n'a point la généralité d'un principe fondamental ; car il s'enſuit implicitement, que dès qu'un homme ne penſe pas il ceſſe d'exiſter, ou au moins d'avoir des preuves de ſon exiſtence. Il s'enſuit encore que les animaux, à qui Deſcartes refuſoit la penſée, n'avoient aucune preuve qu'ils exiſtoient, & que la plupart des êtres ſont dans le néant par rapport à nous, parce que ſouvent ils ne nous font naître que de ſimples ſenſations de formes, de couleurs & de mouvemens, ſans aucunes penſées. D'ailleurs les réſultats des penſées humaines ayant été ſouvent employés, par leur verſatilité, à faire douter de l'exiſtence de Dieu, & même de la nôtre, comme fit le ſceptique Pyrrhon ; ce raiſonnement, comme toutes les opérations de notre intelligence, nous eſt ſuſpect à juſte titre.

Je ſubſtitue donc à l'argument de Deſcartes celui-ci, qui me paroît & plus ſimple & plus général : *Je ſens, donc j'exiſte*. Il s'étend à toutes les ſenſations phyſiques, qui nous avertiſſent bien plus fréquemment de notre exiſtence que la penſée. Il a pour mobile une faculté inconnue de l'ame, que j'appelle le *ſentiment*, auquel la penſée elle-même ſe rapporte ; car

l'evidence à laquelle nous cherchons à ramener toutes les opérations de notre raiſon, n'eſt elle-même qu'un ſimple ſentiment.

Je ferai voir d'abord que cette faculté myſtérieuſe differe eſſentiellement des ſenſations phyſiques & des relations que nous préſente la raiſon, & qu'elle ſe mêle d'une maniere conſtante & invariable à tout ce que nous faiſons ; en ſorte qu' elle eſt, pour ainſi dire, l'inſtinct humain.

Quant à la différence du ſentiment aux ſenſations phyſiques, il eſt évident qu'Iphigénie aux autels, nous donne des impreſſions d'une nature différente du goût d'un fruit ou du parfum d'une fleur ; &, quant à ce qui le diſtingue de l'eſprit, il eſt certain que les larmes & le déſeſpoir de Clytemneſtre excitent en nous des émotions d'un autre genre que celles d'une ſatyre, d'une comédie, ou même, ſi l'on veut, d'une démonſtration de géométrie.

Ce n'eſt pas que la raiſon n'aboutiſſe quelquefois au ſentiment, quand elle ſe préſente avec l'évidence ; mais elle n'eſt par rapport à lui, que ce que l'œil eſt par rapport au corps, c'eſt-à-dire, une vue intellectuelle : d'ailleurs, le ſentiment me paroît être le réſultat des loix de la nature, comme la raiſon le réſultat des loix politiques.

Je ne définirai pas davantage ce principe obſcur ; mais je le ferai ſuffiſamment connoître, ſi je le fais ſentir. C'eſt à quoi nous nous flattons de parvenir, en l'oppoſant d'abord à la raiſon. Il eſt très-remarquable que les femmes, qui ſont toujours plus près de la nature, par leurs déſordres mêmes, que les hommes avec leur prétendue ſageſſe, ne confondent jamais ces deux facultés, & diſtinguent la premiere ſous le nom de ſenſibilité, ou de ſentiment par excellence, parce qu'elle eſt en effet la ſource de nos affections les plus délicieuſes. Elles ſe gardent bien, comme la plupart des hommes, de confondre l'eſprit & le cœur, la raiſon & le ſentiment. Celle-ci, comme nous l'avons vu, eſt ſouvent notre ouvrage ; l'autre eſt toujours celui de la nature. Ils different ſi eſſentiellement l'un de l'autre, que ſi vous voulez faire diſparoître l'intérêt d'un ouvrage où il y a du ſentiment, vous n'avez qu'à y mettre de l'eſprit. C'eſt un défaut où ſont tombés les plus fameux écrivains, dans tous les ſiecles où les ſociétés achevent de ſe ſéparer de la nature. La raiſon produit beaucoup d'hommes d'eſprit, dans les ſiecles prétendus policés ; & le ſentiment, des hommes de génie, dans les ſiecles prétendus barbares. La raiſon varie d'âge en âge, & le ſentiment eſt toujours le même. Les erreurs de la raiſon ſont

locales

locales & verſatiles, & les vérités du ſentiment ſont conſtantes & univerſelles. La raiſon fait le moi Grec, le moi Anglois, le moi Turc ; & le ſentiment, le moi homme & le moi divin. Il faut des commentaires pour entendre aujourd'hui les livres de l'antiquité, qui ſont les ouvrages de la raiſon, tels que ceux de la plupart des hiſtoriens & des poëtes ſatyriques & comiques, comme Martial, Plaute, Juvénal, & même ceux du ſiecle paſſé, comme Boileau & Moliere ; mais il n'en faudra jamais pour être touché des prieres de Priam aux pieds d'Achille, du déſeſpoir de Didon, des tragédies de Racine, & des fables naïves de La Fontaine. Il faut ſouvent bien des combinaiſons pour mettre à découvert quelque raiſon cachée de la nature ; mais les ſentimens ſimples & purs de repos, de paix, de douce mélancolie, qu'elle nous inſpire, viennent à nous ſans effort. A la vérité, la raiſon nous donne quelques plaiſirs ; mais ſi elle nous découvre quelque portion de l'ordre de l'univers, elle nous montre en même tems notre propre deſtruction, attachée aux loix de ſa conſervation ; elle nous préſente à la fois les maux paſſés & les maux à venir ; elle donne des armes à nos paſſions, dans le même tems qu'elle nous démontre leur inſuffiſance. Plus elle s'étend au loin, plus, en revenant à nous, elle nous rapporte des témoignages de notre néant ; &, bien loin de calmer nos peines par ſes recherches, elle ne fait ſouvent que les accroître par ſes lumieres. Le ſentiment, au contraire, aveugle dans ſes déſirs, embraſſe les monumens de tous les pays & de tous les tems ; il ſe flatte, au milieu des ruines, des combats & de la mort même, de je ne ſais quelle exiſtence éternelle ; il pourſuit, dans tous ſes goûts, les attributs de la divinité, l'infinité, l'étendue, la durée, la puiſſance, la grandeur & la gloire ; il en mêle les déſirs ardens à toutes nos paſſions ; il leur donne ainſi une impulſion ſublime ; &, en ſubjuguant notre raiſon, il devient lui-même le plus noble & le plus délicieux inſtinct de la vie humaine.

Le ſentiment nous prouve bien mieux que la raiſon la ſpiritualité de notre ame ; car celle-ci nous propoſe ſouvent pour but la ſatisfaction de nos paſſions les plus groſſieres*, tandis que celui-là eſt toujours pur dans ſes déſirs. D'ailleurs, beaucoup d'effets naturels, qui échappent à l'une, reſſortiſſent à l'autre ; telle eſt, comme nous l'avons dit, l'évidence même, qui n'eſt qu'un ſentiment, & ſur laquelle notre réflexion n'a point de

* Ecoutez la raiſon, diſent ſans ceſſe nos philoſophes moraliſtes. Mais comment ne voient-ils pas qu'ils nous livrent à notre plus grande ennemie ? Eſt-ce que chaque paſſion n'a pas ſa raiſon ?

priſe ; telle eſt encore notre exiſtence. La preuve n'en eſt point dans notre raiſon : car, pourquoi eſt-ce que j'exiſte ? où en eſt la raiſon ? Mais je ſens que j'exiſte, & ce ſentiment me ſuffit.

Ceci poſé, nous allons nous convaincre qu'il y a, dans l'homme, deux puiſſances *, l'une animale, & l'autre intellectuelle

* C'eſt faute d'avoir obſervé ces deux puiſſances, que tant d'ouvrages vantés, faits ſur l'homme, ont un coloris faux. Tantôt leurs auteurs nous le repréſentent comme un objet métaphyſique. Vous croiriez que les beſoins phyſiques, qui ébranlent même les ſaints, ne ſont que de foibles acceſſoires de la vie humaine. Ils la compoſent uniquement de monades, d'abſtractions & de moralités. D'autres ne voient dans l'homme qu'un animal, & ne diſtinguent en lui que les ſens les plus groſſiers. Ils ne l'étudient que le ſcapel à la main & quand il eſt mort, c'eſt-à dire, quand il n'eſt plus homme. D'autres ne le connoiſſent que comme un individu politique : ils ne l'apperçoivent que par les convenances de l'ambition. Ce n'eſt point un homme qui les intéreſſe ; c'eſt un François, un Anglois, un Prélat, un Gentilhomme. De tous les écrivains, je ne connois qu'Homere qui ait peint l'homme en entier ; les autres, & je parle des meilleurs, n'en préſentent que des ſquelettes. L'Iliade d'Homere eſt, à mon avis, la peinture de tout l'homme, comme elle eſt celle de toute la nature. Toutes les paſſions y ſont avec leurs contraſtes & leurs nuances, les plus intellectuelles & les plus groſſieres. Achille chante les dieux ſur ſa lyre, & fait cuire un gigot de mouton dans une marmite. Ce dernier trait a fort ſcandaliſé nos écrivains de théâtre ; ils ſe compoſent des héros artificiels, qui ſe diſſimulent leurs premiers beſoins, comme leurs auteurs eux-mêmes diſſimulent les leurs à la ſociété. On trouve toutes les paſſions de l'homme dans l'Iliade. La colere furieuſe dans Achille, l'ambition ſuperbe dans Agamemnon, la valeur patriotique dans Hector ; dans Neſtor, la froide ſageſſe ; dans Ulyſſe, la prudence ruſée ; la calomnie dans Therſite ; la volupté dans Pâris ; l'amour infidelle dans Hélene ; l'amour conjugal dans Andromaque ; l'amour paternel dans Priam ; l'amitié dans Patrocle, &c.—avec une multitude de nuances intermédiaires de ces paſſions, telles que le courage téméraire de Diomede & celui d'Ajax qui oſent combattre les dieux mêmes : puis des oppoſitions de ſite & de fortune qui détachent ces caracteres, comme des nôces & des fêtes champêtres ſur le terrible bouclier d'Achille, les remords dans Hélene, & l'inquiétude dans Andromaque ; la fuite d'Hector prêt à périr au pied des murs de ſa ville, à la vue de ſon peuple dont il eſt l'unique défenſeur ; & les objets paiſibles qu'elle lui préſente dans ces terribles momens, tels que ce boſquet d'arbres, & cette fontaine où les filles de Troye alloient laver leurs robes & aimoient à ſe raſſembler dans des tems plus heureux.

Ce divin génie ayant réparti à chacun de ſes héros une paſſion principale du cœur humain, & l'ayant miſe en action dans les phaſes les plus remarquables de la vie, a diſtribué de même les attributs de Dieu à pluſieurs divinités, & leur a aſſigné les différens regnes de la nature ; à Neptune la mer ; à Pluton les enfers ; à Junon l'air ; à Vulcain le feu ; à Diane les forêts ; à Pan les troupeaux ; enfin, les Nymphes, les Naïades & juſqu'aux Heures, ont toutes quelque département ſur la terre. Il n'y a pas une fleur qui n'y ſoit dans le gouvernement de quelque divinité. C'eſt ainſi qu'il a rendu l'habitation de l'homme céleſte. Son ouvrage eſt la plus ſublime des Encyclopédies. Tous les caracteres en ſont ſi bien dans le cœur humain & dans la nature, que les noms dont il les a déſignés

ſont

tuelle, toutes deux de nature oppoſée, & qui forment la vie humaine, par leur réunion, comme toute harmonie, ſur la terre, eſt formée de deux contraires.

Quelques Philoſophes ſe ſont plu à nous peindre l'homme comme un Dieu. Son attitude, diſent-ils, eſt celle du commandement. Mais pour qu'il ait l'attitude du commandement, il faut donc que d'autres hommes aient celle de l'obéiſſance, ſans quoi il trouveroit ſes ennemis dans tous ſes ſemblables. L'empire naturel de l'homme ne s'étend qu'aux animaux ; & dans les guerres qu'il leur livre, ou dans les ſoins qu'il en prend, il eſt ſouvent obligé de quitter ſon attitude d'empereur, pour prendre celle d'un eſclave. D'autres le repréſentent comme un objet perpétuel du courroux céleſte, & ont accumulé, ſur ſon exiſtence, toutes les miſeres qui pouvoient la lui faire abhorrer. Ce n'eſt point là l'homme. Il n'eſt point formé d'une nature ſimple comme les autres animaux, dont chaque eſpece conſerve conſtamment ſon caractere ; mais de deux natures oppoſées, dont chacune ſe ſubdiviſe elle-même en pluſieurs paſſions qui ſe contraſtent. Par l'une de ces natures, il réunit en lui tous les beſoins & toutes les paſſions des animaux ; & par l'autre, les ſentimens ineffables de la divinité. C'eſt à ce dernier inſtinct, bien plus qu'à ſa réflexion, qu'il doit le témoignage de l'exiſtence de Dieu ; car je ſuppoſe qu'ayant, par ſa raiſon, la faculté d'appercevoir les convenances qui ſont entre les objets de la nature, il trouvât les rapports qui exiſtent entre une île & un arbre, un arbre & un fruit, un fruit & ſes beſoins ; il ſe ſentiroit bien déterminé, à la vue d'une île, à y chercher ſa nourriture : mais ſa raiſon en lui montrant les chaînons de quatre harmonies naturelles, n'en rapporteroit pas la cauſe à un

ſont devenus immortels. Joignez à la majeſté de ſes plans une vérité d'expreſſion qui ne vient pas uniquement de la beauté de ſa langue, comme le prétendent les grammairiens, mais de l'étendue de ſes obſervations naturelles. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il appelle la mer *pourprée* au moment où le ſoleil ſe couche, parce qu'alors les reflets du ſoleil à l'horiſon la rendent de cette couleur, ainſi que je l'ai moi-même remarqué. Virgile qui l'a imité en tout, eſt plein de ces beautés d'obſervation dont nos commentateurs ne s'occupent guere. Par exemple, dans les Géorgiques, Virgile donne au printems l'épithete de *rougiſſant* ; *vere rubenti*, dit-il. Comme ſes traducteurs & ſes commentateurs n'y ont point fait attention, ainſi qu'à bien d'autres, j'ai cru long-tems qu'elle n'étoit là que pour fournir la meſure du vers ; mais ayant remarqué au commencement du printems, que les ſions & les bourgeons de la plupart des arbres devenoient tout rouges avant de jeter leurs feuilles, j'ai alors compris quel étoit le moment de la ſaiſon que Virgile déſignoit par *vere rubenti*.

un auteur inviſible, s'il n'en avoit le ſentiment au fond du cœur. Elle s'arrêteroit là où s'arrêteroient ſes perceptions, & où ſe terminent celles des animaux. Un loup, qui paſſe une riviere à la nage, pour aborder dans une île où il apperçoit de l'herbe, dans l'eſpérance d'y trouver des moutons, conçoit également les chaînons de quatre relations naturelles entre l'île, l'herbe, des moutons, & ſon appétit ; mais il ne ſe proſterne point devant l'Etre intelligent qui les a établis.

En conſidérant l'homme comme un animal, je n'en connois point qui lui ſoit comparable en miſeres. D'abord il eſt nu, expoſé aux inſectes, au vent, à la pluie, au froid, au chaud, & obligé par tout pays de ſe vêtir. Si ſa peau acquiert, avec le tems, aſſez de dureté pour réſiſter aux injures des élémens, ce n'eſt qu'après de cruelles épreuves, qui le font quelquefois peler de la tête aux pieds. Il ne ſait rien naturellement, comme les autres animaux. S'il veut traverſer une riviere, il faut qu'il apprenne à nager ; il faut même que, dans ſon enfance, il apprenne à marcher & à parler*. Il n'y a point de pays ſi heureuſement ſitué, où il ne ſoit forcé de préparer ſa nourriture avec beaucoup de ſoins. Le bananier & l'arbre du fruit à pain, lui donnent entre les tropiques, des vivres toute l'année, mais il faut qu'il en plante les arbres, qu'il les encloſe de haies épineuſes, pour les préſerver des bêtes ; qu'il en faſſe ſécher les fruits pour la ſaiſon des ouragans ; & qu'il bâtiſſe des loges pour les conſerver. D'ailleurs, ces végétaux utiles ne ſont réſervés qu'à quelques îles privilégiées ; car, dans le reſte de la terre, la culture des grains & des racines alimentaires, exige une multitude d'arts & de préparations. Quand il a raſſemblé autour de lui tous ſes biens, l'amour & la volupté qui naiſſent de l'abondance, l'avarice, les voleurs, les incurſions de l'ennemi, viennent troubler ſes jouiſſances. Il lui faut des loix, des juges, des magaſins, des forteresſes, des confédérations & des régimens pour défendre au dehors & au dedans ſon malheureux champ de bled. Enfin, quand il pourroit jouir avec toute la tranquillité d'un ſage, l'ennui s'empare de ſon cœur ; il lui faut des comédies, des bals, des maſcarades & des divertiſſemens, pour l'empêcher de raiſonner avec lui-même.

Il eſt impoſſible de concevoir qu'une nation puiſſe exiſter avec les ſimples paſſions animales. Les ſentimens de juſtice naturelle, qui ſont les baſes de la légiſlation, ne ſont point des réſultats de nos beſoins mutuels, comme on le prétend.

Nos

* Le nom même d'enfant vient du latin *infans*, c'eſt-à-dire, qui ne parle pas.

Nos paſſions ne ſont point rétrogreſſives ; elles n'ont que nous-mêmes pour centre unique. Une famille de ſauvages dans l'abondance, ne s'inquiéteroit pas plus du malheur de ſes voiſins qui manqueroient de vivres, que nous ne nous inquiétons à Paris ſi notre ſucre & notre café coûtent des larmes à l'Afrique.

La raiſon même jointe aux paſſions, n'en feroit qu'accroître la férocité ; car elle leur fourniroit de nouveaux argumens, long-tems après que leur déſirs ſeroient ſatisfaits. Elle n'eſt dans la plupart des hommes, que la relation des êtres avec leurs beſoins, c'eſt-à-dire, leur intérêt perſonnel. Examinons-en l'effet, combiné avec l'amour & l'ambition, qui ſont les deux tyrans de la vie.

Suppoſons d'abord un état entierement régi par l'amour, tel que celui qui a été imaginé ſur les bords du Lignon, par l'ingénieux d'Urfé. Je demande qui eſt-ce qui auroit ſoin d'y bâtir des maiſons, & d'y labourer les terres ? Ne faut-il pas y ſuppoſer des ſerviteurs qui ſubviennent à l'oiſiveté de leurs maîtres ? Ces ſerviteurs ne ſeront-ils pas obligés de s'abſtenir de faire l'amour, afin que leurs maîtres en ſoient ſans ceſſe occupés ? D'ailleurs, à quoi les vieillards des deux ſexes paſſeroient-ils leur tems ? Voilà pour eux une belle perſpective, de voir leurs enfans toujours amoureux ! Ce ſpectacle ne leur deviendroit-il pas un ſujet perpétuel de regrets, de mauvaiſe humeur & de jalouſie, comme il l'eſt parmi les nôtres ? En vérité, un pareil gouvernement, fût-il dans une des îles de la mer du Sud, ſous des bocages de cocotiers & d'arbres de fruits à pain, où il n'y eût rien à faire qu'à manger & à faire l'amour, il ſeroit bientôt rempli de diſcorde & d'ennui. Mais je veux que *la raiſon ſociale* obligeât les familles à travailler chacune pour ſoi, & à mettre plus de variété dans leur vie en y appelant nos arts & nos ſciences ; elle acheveroit bientôt de les détruire. Il ne faut point du tout compter qu'on y entendît jamais aucun de ces diſcours touchans que d'Urfé met dans la bouche d'Aſtrée & de Céladon ; ils n'appartiennent ni à l'amour animal, ni à la raiſon ſavante. Ceux-ci ont une autre logique. Quand un amant éclairé de notre ſavoir voudroit y inſpirer de l'amour à ſa maîtreſſe, ſi toutefois il étoit beſoin de quelque diſcours pour en venir à bout, il lui parleroit de reſſorts, de maſſes, d'attractions, de fermentations, de feu électrique, & des autres cauſes phyſiques qui déterminent, ſelon nos modernes, les penchans des deux ſexes & les mouvemens des paſſions. *Les raiſons politiques*, viendroient mettre le ſceau à leur

à leur union, en ſtipulant, dans la langue triſte & mercenaire de nos contrats, des douaires, des nourritures, des retraits lignagers, des dons entrevifs, des rapports après décès. Mais *la raiſon perſonnelle* de chaque contractant, ne tarderoit pas à les ſéparer. Dès qu'un homme verroit ſa femme malade, il lui diroit: " Mon tempérament m'oblige de recou- " rir à une femme qui ſe porte bien, & à vous abandonner." Elle lui répondroit, ſans doute, pour être conſéquente: „ Vous faites bien d'obéir à la nature. Je chercherois égale- „ ment un autre mari, ſi vous étiez à ma place." Un fils diroit à ſon pere, vieux & caduc: " Vous m'avez fait pour „ votre plaiſir, il eſt tems que je vive pour le mien." Où ſeroient les citoyens qui voudroient ſe réunir pour le maintien des loix d'une pareille ſociété; les ſoldats qui s'expoſeroient à la mort pour la défendre; & les magiſtrats qui voudroient la gouverner? Je ne parle pas d'une infinité d'autres déſordres où entraîne cette paſſion fougueuſe & aveugle, dirigée même par la froide raiſon.

Si, d'un autre côté, une nation étoit uniquement livrée à l'ambition, elle ſeroit encore plutôt détruite, ou par les ennemis du dehors, ou par ſes propres citoyens. Il eſt, d'abord, difficile d'imaginer comment elle ſe pourroit former ſous un legiſlateur; car, comment concevoir que des hommes ambitieux vouluſſent ſe ſoumettre à un autre homme? Ceux qui les ont réunis, comme Romulus, Mahomet, & tous les fondateurs des nations, ne s'en ſont fait écouter qu'en parlant au nom de la Divinité. Mais je ſuppoſe qu'on en vînt à bout d'une maniere ou d'autre, une pareille ſociété pourroit-elle jamais être heureuſe? Quelque éloge que les hiſtoriens donnent à Rome conquérante, croyez-vous que ſes citoyens fuſſent alors bien fortunés? Pendant qu'ils répandoient la terreur dans le monde & qu'ils en faiſoient couler les larmes, n'y avoit-il pas à Rome des cœurs effrayés, & des yeux qui pleuroient la perte d'un fils, d'un pere, d'un époux, d'un amant? Tant d'eſclaves qui formoient la plus grande partie de ſes habitans, étoient-ils heureux? Etoit-ce le général même de l'armée romaine, couronné de lauriers, & monté ſur un char de triomphe, autour duquel, par une loi militaire, ſes propres ſoldats chantoient des chanſons où ils lui reprochoient ſes défauts, de peur qu'il ne s'enorgueillît? Et quand la Providence permit que Paul Emile y triomphât d'un roi de Macedoine & de ſes pauvres enfans, qui tendoient leurs petits bras au peuple Romain pour émouvoir ſa compaſſion, elle voulut que le vainqueur perdît, dans ce tems-là même, ſes propres enfans,

enfans, afin qu'aucun homme ne pût triompher impunément des larmes des hommes. Cependant ce même peuple, ſi porté à chercher ſa gloire dans les malheurs d'autrui, fut obligé, pour s'en diſſimuler l'horreur, de voiler de l'intérêt des dieux les larmes des nations, comme l'on déguiſe avec le feu les chairs des animaux qui nous ſervent de nourriture. Rome, ſuivant l'ordre des deſtins, devoit être la capitale du monde. Elle armoit ſon ambition d'une *raiſon céleſte*, afin de la rendre victorieuſe des puiſſances les plus redoutables, & d'en réfréner la férocité dans ſes citoyens, en les exerçant à des vertus ſublimes. Que ſeroient-ils devenus, s'ils s'étoient livrés ſans frein à cet inſtinct furieux? Ils auroient été ſemblables aux ſauvages de l'Amérique, qui brûlent leurs ennemis vivans, & dévorent leurs chairs toutes ſanglantes. C'eſt ce que Rome éprouva à la fin, lorſque ſa religion ne préſenta plus, à ſes habitans éclairés, que de vains ſimulacres. On vit alors les deux paſſions naturelles au cœur humain, l'ambition et l'amour, appeler dans ſes murs le luxe de l'Aſie, les arts corrupteurs de la Grece, les proſcriptions, les meurtres, les empoiſonnemens, les incendies, & la livrer enfin aux peuples barbares. Le Theutatès des Gaulois ſortit alors des forêts du Nord, & vint faire trembler à ſon tour le Jupiter du Capitole.

Nos *raiſons d'Etat* ſont aujourd'hui moins ſublimes, mais elles n'en ſont pas moins fatales au repos des hommes, comme on en peut juger par les guerres de l'Europe, qui troublent ſans ceſſe le monde. Une nation, livrée uniquement à ſes paſſions & aux ſimples *raiſons d'Etat*, réuniroit bientôt ſur elle toutes les miſeres de l'humanité ; mais la Providence a mis dans l'homme un ſentiment qui en balance le poids, en dirigeant ſes déſirs bien au-delà des objects de la terre ; ce ſentiment eſt celui de l'exiſtence de la Divinité. L'homme n'eſt point homme parce qu'il eſt animal raiſonnable, mais parce qu'il eſt animal religieux.

Cicéron & Plutarque remarquent qu'il n'y avoit pas un ſeul peuple, connu de leur tems, chez lequel on n'eût trouvé quelque religion. Le ſentiment de la Divinité eſt naturel à l'homme. C'eſt cette lumiere que S. Jean appelle la lumiere qui éclaire tout homme venant en ce monde. Je reproche à quelques écrivains modernes, & même à des miſſionnaires, d'avoir avancé que certains peuples n'avoient aucun ſentiment de la Divinité. C'eſt, à mon gré, la plus grande des calomnies dont on puiſſe flétrir une nation, parce qu'elle détruit néceſſairement chez elle l'exiſtence de toute vertu ; &

ſi cette

ſi cette nation en montre quelques apparences, ce ne peut être que par le plus grand des vices, qui eſt l'hypocriſie ; car il ne peut y avoir de vertu ſans religion. Mais il n'y a pas un de ces écrivains inconſidérés qui ne fourniſſe lui-même de quoi détruire ſon imputation ; car les uns avouent que ces mêmes peuples athées rendent, dans certains jours, hommage à la lune, ou qu'ils ſe retirent dans les bois pour y remplir des cérémonies dont ils dérobent la connoiſſance aux étrangers. Le Pere Gobien, entre autres, dans ſon Hiſtoire des îles Mariannes, après avoir affirmé que leurs inſulaires ne reconnoiſſent aucune Divinité, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de religion, nous dit immédiatement après, qu'ils invoquent leurs morts qu'ils appellent *anitis*, dont ils gardent les crânes dans leurs maiſons, & auxquels ils attribuent le pouvoir de commander aux élémens, de changer les ſaiſons, & de rendre la ſanté ; qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame, & qu'ils reconnoiſſent un paradis & un enfer. Certainement ces opinions prouvent qu'ils ont des idées de la Divinité.

Tous les peuples ont le ſentiment de l'exiſtence de Dieu, non pas tous en s'élevant à lui, à la maniere des Newtons & des Socrates, par l'harmonie générale de ſes ouvrages, mais en s'arrêtant à ceux de ſes bienfaits qui les intéreſſent le plus. L'Indien du Pérou adore le Soleil ; celui du Bengale, le Gange qui fertiliſe ſes campagnes ; le noir Iolof, l'Ocean qui rafraîchit ſes rivages ; le Samoïede du Nord, la Renne qui le nourrit. L'Iroquois errant demande aux Eſprits des lacs & des forêts, des pêches & des chaſſes abondantes. Pluſieurs peuples adorent leurs Rois. Il n'en eſt point qui, pour rendre plus chers aux hommes ces diſpenſateurs auguſtes de leur bonheur, n'aient fait intervenir quelque Divinité pour conſacrer leur origine. Tels ſont, en général, les Dieux des nations ; mais quand les paſſions viennent obſcurcir parmi elles cet inſtinct divin, & y mêler ou les fureurs de l'ambition, ou les égaremens de la volupté, on les voit ſe proſterner devant des ſerpens, des crocodiles & des dieux qu'on n'oſe nommer. On les voit offrir dans leurs ſacrifices, le ſang de leurs ennemis & la virginité de leurs filles. Tel eſt le caractere d'un peuple, telle eſt ſa religion. L'homme eſt tellement entraîné par cette impulſion céleſte, que, lorſqu'il ceſſe de prendre la Divinité pour ſon modele, il ne manque jamais d'en faire une ſur ſa propre image.

Il y a donc en l'homme deux puiſſances ; l'une animale, l'autre divine. La premiere lui donne ſans ceſſe le ſentiment

ment de ſa misere; la ſeconde, celui de ſon excellence: & c'eſt de leurs combats que ſe forment les variétés & les contradictions de la vie humaine.

C'eſt par le ſentiment de la miſere que nous ſommes ſenſibles à tout ce qui nous offre une idée d'aſyle & de protection, d'aiſance & de commodité; voilà pourquoi la plupart des hommes aiment les tranquilles retraites, l'abondance, & tous les biens que la nature libérale préſente, ſur la terre, à nos beſoins. C'eſt ce ſentiment qui donna à l'Amour les chaînes de l'Hymen, afin que l'homme trouvât un jour la compagne de ſes peines dans celle de ſes plaiſirs, & que les enfans fuſſent aſſurés des ſecours de leurs parens. C'eſt lui qui rend le paiſible bourgeois ſi avide du récit des intrigues des cours, des relations de batailles, & des deſcriptions de tempêtes, parce que les dangers du dehors augmentent au dedans le bonheur de ſa ſécurité. Ce ſentiment ſe mêle ſouvent aux affections morales; il cherche des appuis dans l'amitié, & des encouragemens dans l'éloge. C'eſt lui qui nous rend attentifs aux promeſſes de l'ambitieux lorſque nous nous empreſſons de le ſuivre, comme des eſclaves, ſéduits par les idées de protection dont il nous trompe. Ainſi le ſentiment de notre miſere eſt un des plus grand liens de nos ſociétés politiques, quoiqu'il nous attache à la terre.

Le ſentiment de la Divinité nous pouſſe en ſens contraire.* C'eſt lui qui conduiſit l'amour aux autels, & qui lui inſpira les premiers ſermens; il offrit les premiers enfans au Ciel, lorſqu'il n'y avoit point encore de lois politiques; il rendit l'amour ſublime & l'amitié généreuſe; il ſecourut d'une main les malheureux, & s'oppoſa de l'autre aux tyrans; il devint le mobile de la généroſité & de toutes les vertus. Content de ſervir les hommes, il dédaigna d'en être applaudi. Quand il ſe montra dans les arts & dans les ſciences, il en devint le charme qui nous y ravit; il y fit naître l'ennui quand il en diſparut. C'eſt lui qui rend immortels les hommes

* Quand on a perdu cette premiere des harmonies, toutes les autres le ſont. C'eſt une choſe digne de remarque, que tous les ouvrages des athées ſont arides & ſecs. Ils vous étonnent quelquefois, mais jamais ils ne vous touchent. Ils ne vous préſentent que des caricatures ou des idées giganteſques. Il n'y a ni ordre, ni proportion, ni ſenſibilité. Je n'en excepte que le poëme de Lucrece. Mais cette exception, comme je l'ai dit, confirme mon obſervation; car quand ce poëte a voulu plaire, il a été obligé de faire intervenir la Divinité, ainſi qu'on le voit dans ſon exorde, où il débute par cette belle apoſtrophe, *Alma Venus*. Par-tout ailleurs où il explique la phyſique d'Epicure, il eſt d'une ſéchereſſe inſupportable.

mes de génie qui nous découvrent, dans la nature, de nouveaux rapports d'intelligence.

Quand ces deux ſentimens ſe croiſent, c'eſt-à-dire, lorſque nous attachons l'inſtinct divin aux choſes périſſables, & l'inſtinct animal aux choſes divines, notre vie eſt agitée de paſſions contradictoires. Voilà la cauſe de tant d'eſpérances & de craintes frivoles qui tourmentent les hommes. Ma fortune eſt faite, dit l'un, j'ai de quoi vivre *pour toujours* ; & il mourra demain. Que je ſuis miſérable ! dit un autre, je ſuis perdu *pour jamais* ; & la mort le délivre de tous ſes maux. On tient à la vie, diſoit Michel Montaigne, par des bagatelles, par un verre : oui, parce qu'on porte ſur ce verre le ſentiment de l'infini. Si la vie & la mort paroiſſent ſouvent inſupportables aux hommes, c'eſt qu'ils mettent le ſentiment de leur fin dans leur mort, & celui de l'infini dans leur vie. Mortels, ſi vous voulez vivre heureux & mourir contens, ne dénaturez point vos loix ; conſidérez qu'à la mort toutes les peines de l'animal finiſſent, les beſoins du corps, les maladies, les perſécutions, les calomnies, les eſclavages de toutes les ſortes, les rudes combats des paſſions avec ſoi-même & avec les autres. Conſidérez qu'à la mort toutes les jouiſſances d'un être moral commencent, les récompenſes des vertus & des moindres actes de juſtice & d'humanité, actes mépriſés ou dédaignés du monde, mais qui nous ont en quelque ſorte rapprochés ſur la terre de l'Etre juſte & éternel.

Quand ces deux inſtincts ſe réuniſſent dans le même lieu, ils nous donnent les plus grands plaiſirs dont nous ſoyons capables ; car alors nos deux natures, ſi j'oſe ainſi les appeler, jouiſſent à la fois *. Nous allons préſenter un léger enſemble de leurs harmonies ; après quoi nous ſuivrons les traces du ſentiment céleſte qui nous eſt naturel, dans nos ſenſations les plus communes.

Je vous ſuppoſe donc, lecteur, fatigué des maux de nos ſociétés, cherchant vers les extrémités de l'Afrique, quelque terre heureuſe, inconnue aux Européens. Votre vaiſſeau, voguant ſur la Méditerranée, eſt jeté, à l'entrée de la nuit, par une tempête, ſur une côte où il fait naufrage. Par

* On peut rapporter à ces deux inſtincts toutes les ſenſations de la vie, qui ſemblent ſouvent ſe contredire. Par exemple, ſi l'habitude & la nouveauté nous paroiſſent agréables, c'eſt que l'habitude nous raſſure ſur nos relations phyſiques qui ſont toujours les mêmes, & la nouveauté promet de nouveaux points de vue à notre inſtinct divin, qui veut toujours étendre ſes jouiſſances.

Par la faveur du ciel, vous vous ſauvez à terre; vous vous appercevez, à la lueur des éclairs, au fond d'un petit vallon. Là, retiré dans cet aſyle, vous entendez, toute la nuit, le tonnerre gronder et la pluie tomber par torrens. Au point du jour, vous découvrez derriere vous une ceinture de grands rochers, eſcarpés comme des murailles. De leurs baſes ſortent çà et là des touffes de figuiers couverts de figues blanches et rouges, et des bouquets de carouges chargés de ſiliques brunes; leurs ſommets ſont couronnés de pins, d'oliviers ſauvages et de cyprès à demi courbés par la violence des vents. Les échos de ces rochers répetent, dans les airs, les rumeurs confuſes de la tempête, et les bruits rauques de la mer irritée, que l'on apperçoit au loin. Mais le petit vallon où vous êtes, eſt le ſéjour du calme et du repos. C'eſt dans ſes flancs mouſſeux que l'alouette de mer fait ſon nid, et ſur ſes grêves ſolitaires que la mauve attend la fin des orages.

Déjà les premiers feux de l'aurore ſe prolongent ſur les ſtœchas fleuris et les nappes violettes de thym qui tapiſſent ſes collines. Ses rayons vous font appercevoir, au ſommet d'un des plateaux voiſins, une cabane à l'ombre des arbres. Il en ſort un berger, ſa femme et ſa fille, qui s'acheminent vers la grotte, en portant ſur leur tête des vaſes et des corbeilles. C'eſt le ſpectacle de votre malheur qui attire ces bonnes gens auprès de vous. Ils vous apportent du feu, des fruits, du pain, du vin et des vêtemens. Ils s'empreſſent de vous rendre tous les devoirs de l'hoſpitalité. Les beſoins du corps ſatisfaits, ceux de l'ame ſe font ſentir: vous promenez vos regards ſur la mer, et vous cherchez en vous-même à connoître dans quelle partie du monde vous vous trouvez; mais ce berger vous tire d'inquiétude, en vous diſant: " Cette île éloignée que vous voyez au nord, eſt „ Mycone. Voilà Délos un peu ſur la gauche, et Paros „ devant nous. Celle où nous ſommes eſt Naxos; vous „ êtes dans cette partie de l'île où Ariadne fut autrefois „ abandonnée par Théſée. C'eſt ſur cette longue dune de „ ſable blanc qui s'avance là-bas dans la mer, qu'elle paſſoit „ les jours à conſidérer le lieu de l'horizon où le vaiſſeau de „ ſon amant infidelle avoit diſparu à ſa vue; et c'eſt dans „ cette grotte même où vous êtes, qu'elle ſe retiroit pendant „ les nuits pour pleurer ſon départ. A droite, entre ces „ deux côteaux, au haut deſquels vous voyez des ruines „ confuſes, étoit une ville floriſſante, appelée Naxos. Les „ femmes qui l'habitoient, touchées des malheurs de la fille

„ de Minos, vinrent chercher à la conſoler. Elles ten-
„ terent d'abord de la diſtraire par leurs converſations; mais
„ rien ne pouvoit lui plaire que le nom et le ſouvenir de
„ Théſée. Ces femmes feignirent alors des lettres de ce
„ héros, remplies d'amour et adreſſées à Ariadne. Elles
„ coururent les lui porter, en lui diſant: Conſolez-vous,
„ belle Ariadne, Théſée reviendra bientôt; Théſée penſe
„ toujours à vous. Ariadne, hors d'elle-même, liſoit ces
„ lettres; et, d'une main tremblante, ſe hâtoit d'y répon-
„ dre. Les Naxiennes emportoient ſes réponſes, et lui
„ promettoient de les faire parvenir bientôt à Théſée. C'eſt
„ ainſi qu'elles trompoient ſa douleur. Mais quand elles
„ s'apperçurent que la vue de la mer la plongeoit de plus en
„ plus dans la mélancolie, elles l'amenerent au milieu de
„ ces grands bocages que vous appercevez là-bas dans les
„ terres. Là, elles inventerent toutes ſortes de fêtes pour
„ charmer ſes ennuis. Tantôt elles formoient autour d'elle
„ des chœurs de danſes, et repréſentoient, en ſe tenant par
„ la main, les divers détours du labyrinthe de Crète, d'où,
„ par ſon ſecours, étoit ſorti l'heureux Théſée: tantôt elles
„ feignoient de tuer le terrible Minotaure. Ariadne rouvroit
„ ſon cœur à la joie, en voyant des ſpectacles qui lui rappe-
„ loient la puiſſance de ſon pere, la gloire de ſon amant, et
„ le triomphe de ſes charmes qui avoient réparé les deſtinées
„ d'Athenes: mais quand les vents, malgré le ſon des tam-
„ bours et des flûtes, lui apportoient le bruit lointain des
„ flots, qui ſe briſoient ſur le rivage d'où elle avoit vu partir
„ le cruel Théſée, elle ſe tournoit du côté de la mer & ſe
„ mettoit à pleurer. Ainſi les Naxiennes connurent que
„ l'amour malheureux trouve, juſqu'au milieu des jeux, à
„ redoubler ſes peines, & qu'on ne perd le ſouvenir de ſes
„ maux qu'en perdant celui de ſes plaiſirs. Elles chercherent
„ donc à éloigner Ariadne des lieux & des bruits qui pou-
„ voient lui rappeler ſon amant. Elles l'engagerent à venir
„ dans leur ville, où elles lui donnerent de grands feſtins,
„ dans des ſalles magnifiques ſoutenues par des colonnes
„ de granite. Là il n'étoit permis à aucun homme d'entrer,
„ & aucun bruit du dehors ne ſe faiſoit entendre. Elles en
„ avoient couvert le pavé, les murs, les portes & les fenê-
„ tres, de tapiſſeries où elles avoient repréſenté des prairies,
„ des vignobles, & d'agréables ſolitudes. Elles les éclairoient
„ avec des lampes & des flambeaux. Elles faiſoient aſſeoir
„ Ariadne au milieu d'elles ſur des couſſins; elles mettoient
„ une couronne de lierre, avec ſes grappes noires, ſur ſes
„ cheveux.

„ cheveux blonds & autour de ſon front pâle; elles poſoient „ enſuite à ſes pieds des urnes d'albâtre, pleines de vins ex- „ cellens; elles les verſoient dans des coupes d'or, & les lui „ préſentoient, en lui diſant: Buvez, aimable fille de „ Minos; cette île produit les plus doux préſens de Bacchus. „ Buvez, le vin diſſipe les chagrins. Ariadne, en ſouriant, „ ſe laiſſoit aller à leurs invitations. En peu de temps les „ roſes de la ſanté reparurent ſur ſon viſage, & auſſitôt le „ bruit courut dans Naxos, que Bacchus étoit venu au ſe- „ cours de l'amante de Théſée. Les habitans, tranſportés „ de joie, éleverent à ce dieu un temple, dont vous voyez „ encore quelques colonnes & le frontiſpice, ſur ce rocher „ au milieu des flots. Mais le vin ne fit que donner des „ forces à l'amour d'Ariadne. Elle fut à la fin conſumée „ par ſes regrets, et même par ſes eſpérances. Voilà au „ bout de ce vallon, ſur un petit tertre couvert d'abſinthe „ marine, ſon tombeau & ſa ſtatue qui regarde encore vers „ la mer. On y reconnoît à peine la figure d'une femme; „ mais on y diſtingue toujours l'attitude inquiete d'une „ amante. Ce monument, ainſi que tous ceux de ce pays, „ ont été mutilés par le temps, & encore plus par les bar- „ bares, mais le ſouvenir de la vertu malheureuſe n'eſt pas, „ ſur la terre, au pouvoir des tyrans. Le tombeau d'Ariadne „ eſt chez les Turcs, & ſa couronne eſt parmi les étoiles. „ Pour nous, échappés aux regards des puiſſances du monde, „ par notre obſcurité même, nous avons, par la bonté du „ ciel, trouvé la liberté loin des grands, & le bonheur dans „ des déſerts. Etranger, ſi les biens naturels vous touchent „ encore, vous ſerez le maître de les partager avec nous." A ce récit, des larmes douces coulent des yeux de ſon épouſe, & de ſa jeune fille qui ſoupire au ſouvenir d'Ariadne; & je doute qu'un athée même, qui ne connoît plus, dans la nature, que les lois de la matiere et du mouvement, pût être inſenſible au ſentiment de ces convenances préſentes & de ces antiques reſſouvenirs.

Hommes voluptueux! il n'y a que la Grece, dites-vous, qui offre des ſcenes & des points de vue auſſi touchans. Auſſi Ariadne eſt dans tous les jardins, Ariadne eſt dans tous les cabinets de peinture. Du donjon de votre château, jetez un coup-d'œil ſur vos campagnes. Leurs lontains pré- ſentent de plus beaux horizons que ceux de la Grece déſolée. Votre appartement eſt plus commode qu'une grotte, et vos ſophas ſont plus doux que des gazons. Les ondes et les murmures des herbes de vos prairies, ſont plus agréables que ceux des flots de la Méditerranée. Votre argent et vos

jardins vous donnent plus d'eſpeces de vins et de fruits, qu'il n'y en a dans tout l'Archipel. Voulez-vous mêler à ces jouiſſances celle de la Divinité? Voyez ſur cette colline, cette petite égliſe de village entourée de vieux ormeaux. Parmi les filles qui ſe raſſemblent ſous ſon portail ruſtique, il y a, ſans doute, quelque Ariadne trompée par ſon amant*. Elle n'eſt pas de marbre, mais elle eſt vivante; elle n'eſt pas Grecque, mais votre compatriote; elle n'eſt pas conſolée, mais mépriſée de ſes compagnes. Allez ſous ſon pauvre toit, ſoulager ſa miſere. Faites le bien dans cette vie, qui paſſe comme un torrent. Faites le bien, non par oſtentation & par des mains étrangeres, mais pour le ciel & par vous-même. Le fruit de la vertu perd ſa fleur, quand il eſt cueilli par la main d'autrui. Ah! ſi vous-même la ſoulagez dans ſes peines; ſi, par votre compaſſion, vous la relevez à ſes propres regards: vous verrez, à vos bienfaits, ſon front rougir, ſes yeux ſe remplir de larmes, ſes levres convulſives ſe mouvoir ſans parler, et ſon cœur, long-temps oppreſſé par la honte, ſe rouvrir à la vue d'un conſolateur, comme au ſentiment de la divinité. Vous appercevrez alors dans la figure humaine, des traits inconnus aux ciſeaux des Grecs & aux pinceaux des Van-Dycks. Le bonheur d'une infortunée vous coûtera moins que la ſtatue d'Ariadne; & au lieu d'illuſtrer le nom d'un artiſte dans votre hôtel pendant quelques années, il immortaliſera le vôtre, & le fera durer long-temps après que vous ne ſerez plus, lorſqu'elle dira à ſes compagnes & à ſes enfans: "C'eſt „ un Dieu qui m'a tirée du malheur."

Nous allons ſuivre maintenant l'inſtinct de la Divinité dans nos ſenſations phyſiques; & nous finirons cette Etude par les ſentimens purement intellectuels de l'ame. Nous donnerons ainſi une foible idée de la nature humaine.

DES

* Il y a dans nos campagnes des filles plus reſpectables qu'Ariadne, dont nos hiſtoriens qui parlent tant de vertu, ne s'occupent guere. Une perſonne de ma connoiſſance vit un Dimanche à la porte de l'égliſe d'un village, une fille toute ſeule qui prioit Dieu pendant qu'on chantoit vêpres. Comme il ſéjourna quelque tems dans ce lieu, il obſerva, les Dimanches ſuivans, que cette même fille n'entroit point dans l'égliſe pendant l'office. Frappé de cette ſingularité, il en demanda la cauſe aux autres payſannes, qui lui répondirent que c'étoit ſans doute ſa volonté de s'arrêter à la porte, puiſque rien ne l'empêchoit d'entrer, & qu'elles l'en avoient ſouvent preſſée inutilement. Enfin, voulant en ſavoir la raiſon, il s'adreſſa à la fille même, dont la conduite lui paroiſſoit ſi extraordinaire. D'abord, elle parut troublée; mais, s'étant bientôt raſſurée, elle lui dit: „ Monſieur, j'avois un amant pour le„ quel j'eus une foibleſſe: je devins groſſe, & mon amant étant tombé mala„ de, mourut ſans m'avoir épouſée. J'ai déſiré que mon exil de l'égliſe fer„ vît, toute ma vie, d'expiation à ma faute, & d'exemple à mes compagnes."

DES SENSATIONS PHYSIQUES.

Toutes les ſenſations phyſiques ſont en elles-mêmes des témoignages de notre miſere. Si l'homme eſt ſi ſenſible au plaiſir du toucher, c'eſt qu'il eſt nu par tout ſon corps. Il faut, pour ſe vêtir, qu'il dépouille les quadrupedes, les plantes & les vers. Si preſque tous les végétaux & les animaux reſſortiſſent à ſa nourriture, c'eſt qu'il eſt obligé d'employer beaucoup d'apprêts & de combinaiſons dans ſes alimens. La nature l'a traité avec bien de la rigueur; car il eſt le ſeul animal aux beſoins duquel elle n'ait pas immédiatement pourvu. Nos philoſophes n'ont pas aſſez réfléchi ſur une auſſi étrange diſtinction. Quoi! un ver a ſa tariere ou ſa râpe; il naît au ſein d'un fruit dans l'abondance; il trouve enſuite en lui-même de quoi ſe filer une toile dont il s'enveloppe; après cela, il ſe change en mouche brillante, qui va, en ſe livrant à l'amour, reperpétuer ſon eſpece ſans ſouci & ſans remords: & le fils d'un roi naît tout nu dans les larmes & les gémiſſemens, ayant beſoin toute ſa vie du ſecours d'autrui, obligé de combattre ſa propre eſpece au-dehors & au-dedans, & trouvant ſouvent en lui-même ſon plus grand ennemi! Certes, ſi nous ne ſommes tous que des enfans de la pouſſiere, il valoit mille fois mieux venir à l'exiſtence ſous la forme d'un inſecte, que ſous celle d'un empereur. Mais l'homme n'a été abandonné à la derniere des miseres, qu'afin qu'il eût ſans ceſſe recours à la premiere des puiſſances.

Du Goût.

Il n'y a point de ſenſation phyſique qui ne faſſe naître en l'homme quelque ſentiment de la Divinité.

A commencer par le ſens le plus groſſier de tous, qui eſt celui du boire & du manger, tous les peuples, dans l'état ſauvage, ont cru que la Divinité avoit beſoin de ſoutenir ſa vie, par les mêmes moyens que les hommes: de là eſt venue, dans toutes les religions, l'origine des ſacrifices. C'eſt encore de là qu'eſt venu, chez beaucoup de nations, l'uſage de porter des alimens ſur les tombeaux: les femmes des ſauvages de l'Amérique étendent ce ſoin juſqu'aux petits enfans qui ſont morts à la mamelle. Lorſqu'elles leur ont rendu les devoirs de la ſépulture, elles viennent tous les jours, pendant pluſieurs ſemaines, verſer, de leur ſein, quelques gouttes de lait ſur leurs petits tombeaux*; c'eſt ce qu'affirme le Jé-

* Voyez le pere Charlevoix, voyage en Amérique.

ſuite Charlevoix, qui en a été ſouvent le témoin. Ainſi, le ſentiment de la Divinité, & celui de l'immortalité de l'ame, ſont liés avec nos affections les plus animales, & ſur-tout avec l'amour maternel.

Mais l'homme ne s'eſt pas contenté de partager ſes alimens avec des êtres intellectuels, & de les inviter en quelque ſorte à ſa table; il a cherché à s'élever à eux par l'effet phyſique de ces mêmes alimens. Il eſt très-remarquable qu'on a trouvé pluſieurs peuples ſauvages qui avoient à peine l'induſtrie de ſe procurer des alimens; mais aucun qui n'eût celle de s'enivrer. L'homme eſt le ſeul de tous les animaux qui ſoit ſenſible à ce plaiſir. Ceux-ci ſont contens de reſter dans leur ſphere; l'homme s'efforce toujours de ſortir de la ſienne. L'ivreſſe exalte l'ame. Toutes les fêtes religieuſes chez les ſauvages, & même chez les peuples policés, ſont ſuivies de feſtins, où l'on boit à perdre la raiſon: on commence, à la vérité, par jeûner; mais on finit par s'enivrer. L'homme renonce à la raiſon humaine, pour exciter en lui des émotions divines. L'effet de l'ivreſſe eſt de jeter l'ame dans le ſein de quelque divinité. Vous entendez toujours les buveurs chanter Bacchus, Mars, Vénus ou l'Amour. Il eſt encore très-remarquable que les hommes ne ſe livrent au blaſphême que dans l'ivreſſe; car c'eſt un inſtinct auſſi ordinaire à l'ame, de chercher la Divinité lorſqu'elle eſt dans ſon état naturel, que de l'abjurer lorſqu'elle eſt corrompue par le vice.

De l'Odorat.

Les plaiſirs de l'odorat ſont particuliers à l'homme, car je n'y comprends point les émanations olfactiques par leſquelles il juge de ſes alimens, & qui lui ſont communes avec la plupart des animaux. L'homme ſeul eſt ſenſible aux parfums, & il s'en ſert pour donner plus d'énergie à ſes paſſions. Mahomet diſoit qu'ils élevoient ſon ame vers le ciel. Quoi qu'il en ſoit, leur uſage s'eſt introduit dans tous les cultes religieux & dans les aſſemblées politiques de beaucoup de nations. Les Bréſiliens, ainſi que tous les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ne déliberent point ſur quelque objet important ſans fumer du tabac dans un calumet. C'eſt de cet uſage que le calumet eſt devenu chez toutes ces nations le ſymbole de la paix, de la guerre, des alliances, ſuivant les acceſſoires qu'elles y ajoutent. C'eſt ſans doute du même uſage de fumer, qui étoit commun aux Scythes, comme le rapporte Hérodote, que le caducée de Mercure, qui reſſemble beaucoup

beaucoup au calumet des Américains, & qui paroît n'avoir été, comme lui, qu'une pipe, devint le ſymbole du commerce. Le tabac accroît en quelque ſorte les forces du jugement, en occaſionnant une eſpece d'ivreſſe dans les nerfs du cerveau. Léry dit que les Bréſiliens fument du tabac juſqu'à s'enivrer. Nous obſerverons que ces peuples ont trouvé la plante la plus céphalique qu'il y ait dans le regne végétal, & que ſon uſage eſt le plus univerſellement répandu de toutes celles qui exiſtent ſur le globe, ſans en excepter la vigne & le bled. J'en ai vu cultiver en Finlande, au-delà de Vibourg, par le 61e degré de latitude nord. Son habitude eſt ſi puiſſante, qu'un homme, qui y eſt accoutumé, ſe paſſera plus difficilement de tabac que de pain, pendant un jour. Cette plante eſt cependant un véritable poiſon; elle affecte à la longue les nerfs de l'odorat, & quelquefois ceux de la vue. Mais l'homme eſt toujours prêt d'altérer ſa conſtitution phyſique, pourvu qu'il puiſſe renforcer en lui le ſentiment intellectuel.

De la Vue.

Tout ce que nous avons dit, en rapportant quelques loix générales de la nature, des harmonies, des conſonnances, des contraſtes & des oppoſitions, aboutit principalement au ſens de la vue. Je ne parle pas des convenances, car elles appartiennent au ſentiment de la raiſon, & ſont entierement diſtinctes de la matiere. A la vérité, les autres relations ſont fondées ſur la raiſon même de la nature, qui nous réjouit par les couleurs & les formes génératives & engendrées, & qui nous attriſte par celles qui nous annoncent la décompoſition & la deſtruction. Mais, ſans rentrer dans ce vaſte & inépuiſable ſujet, je ne parlerai ici que de quelques effets d'optique, qui ſont naître involontairement en nous le ſentiment de quelques attributs de la Divinité.

Une des cauſes les plus ordinaires du plaiſir que nous éprouvons à la vue d'un grand arbre, vient du ſentiment de l'infini qui s'éleve en nous, par ſa forme pyramidale. Les dégradations de ſes divers étages de rameaux & de teintes de verdure, qui ſont toujours plus légeres à l'extrémité de l'arbre que dans le reſte de ſon feuillage, lui donnent une élévation apparente, qui n'a point de terme. Nous éprouvons les mêmes ſenſations dans le plan horizontal des campagnes, où nous appercevons ſouvent pluſieurs plans de collines qui fuient les unes derriere les autres, & dont les dernieres ſe confondent avec le ciel. La nature produit les mêmes

mêmes effets dans les grandes plaines, au moyen des vapeurs qu'élevent les rivages des lacs ou les canaux des ri vieres & des fleuves qui les traverſent ; leurs contours ſont d'autant plus multipliés, que les plaines ont plus d'étendue, comme je l'ai ſouvent remarqué. Ces vapeurs ſe préſentent ſur différens plans ; tantôt elles s'arrêtent, comme des rideaux, ſur les liſieres des forêts ; tantôt elles s'élevent en colonnes le long des ruiſſeaux qui ſerpentent dans les prairies : quelquefois elles ſont toutes griſes ; d'autres fois elles ſont éclairées & pénétrées par les rayons du ſoleil. Sous tous ces aſpects, elles nous montrent, ſi j'oſe dire, pluſieurs perſpectives de l'infini dans l'infini même.

Je ne parle pas du ſpectacle raviſſant que le ciel nous préſente quelquefois par la diſpoſition de ſes nuages. Je ne ſache pas qu'aucun philoſophe ait ſoupçonné que leurs beautés avoient des loix. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'y a point d'animal qui vive à la lumiere, qui ne ſoit ſenſible à leurs effets. J'ai dit ailleurs quelque choſe de leurs caracteres d'amabilité ou de terreur, qui ſont les mêmes que ceux des animaux & des végétaux aimables ou dangereux, conformément à ceux des jours & des ſaiſons qu'ils nous annoncent. Les loix que j'en ai eſquiſſées offriront des méditations délicieuſes à qui voudra les étudier, autrement qu'avec les moyens mécaniques de nos barometres & de nos thermometres. Ces inſtrumens ne ſont bons que pour régler les atmoſpheres de nos chambres ; ils nous déguiſent trop ſouvent l'action de la nature ; ils annoncent, la plupart du temps, les mêmes températures aux jours qui font chanter les oiſeaux, & à ceux qui les font taire. Les harmonies du ciel ne peuvent être ſenties que par le cœur humain. Tous les peuples, frappés de leur langage ineffable, levent les yeux & les mains vers le ciel, dans les mouvemens involontaires de la joie ou de la douleur. La raiſon cependant leur dit que la Divinité eſt par-tout. Pourquoi eſt-ce que nul d'entr'eux ne tend les bras vers la terre ou à l'horizon, pour l'invoquer ? D'où vient ce ſentiment qui leur dit que Dieu eſt au ciel ? Eſt-ce parce que le ciel eſt le ſéjour de la lumiere ? Eſt-ce parce que la lumiere elle-même, qui nous fait appercevoir tous les objets, n'étant point, comme nos matieres terreſtres, ſujette à être diviſée, corrompue, détruite & renfermée, ſemble préſenter quelque choſe de céleſte dans ſa ſubſtance ?

C'eſt au ſentiment de l'infini que nous inſpire la vue du ciel, qu'il faut attribuer le goût de tous les peuples pour bâtir des

des temples ſur les ſommets des montagnes, & le penchant invincible qu'avoient les Juifs à adorer, comme les autres nations, ſur les lieux élevés. Il n'y a point de montagne, dans les îles de l'Archipel, qui n'ait ſon égliſe, ni de côteau, à la Chine, qui n'ait ſa pagode. Si, comme le prétendent quelques philoſophes, nous ne jugions jamais de la nature des choſes que par des réſultats mécaniques de comparaiſons d'elles à nous, la hauteur des montagnes devroit humilier notre petiteſſe. Mais c'eſt parce que ces grands objets, en s'élevant vers le ciel, y élevent nos ames par le ſentiment de l'infini, & qu'en nous éloignant de la terre, ils nous portent vers des beautés plus durables.

Les ouvrages de la nature nous préſentent ſouvent pluſieurs ſortes d'infinis à la fois: ainſi, par exemple, un grand arbre, dont le tronc eſt caverneux & couvert de mouſſe, nous donne le ſentiment de l'infini en hauteur. Il nous offre un monument des ſiecles où nous n'avons pas vécu. S'il s'y joint l'infini en étendue, comme lorſque nous appercevons, à travers ſes ſombres rameaux, de vaſtes lointains, notre reſpect augmente. Ajoutez-y encore les diverſes croupes de ſa maſſe, qui contraſtent avec la profondeur des vallées & avec le niveau des prairies; ſes demi-jours vénérables, qui s'oppoſent & ſe jouent avec l'azur des cieux; & le ſentiment de notre misere, qu'il raſſure par les idées de protection qu'il nous préſente dans l'épaiſſeur de ſon tronc inébranlable comme un rocher, & dans ſa cime auguſte agitée des vents, dont les majeſtueux murmures ſemblent entrer dans nos peines. Un arbre, avec toutes ces harmonies, nous inſpire je ne ſais quelle vénération religieuſe. Auſſi Pline dit que les arbres ont été les premiers temples des Dieux.

L'impreſſion ſublime qu'ils produiſent eſt encore plus profonde, lorſqu'ils nous rappellent quelque ſentiment de la vertu, comme le ſouvenir des grands hommes qui les ont plantés, ou de ceux dont ils ombragent les tombeaux. Tels étoient les chênes d'Iulus à Troye. C'eſt par un effet de ce ſentiment que les montagnes de la Grece & de l'Italie nous paroiſſent plus reſpectables que celles du reſte de l'Europe, quoiqu'elles ne ſoient pas plus anciennes dans le monde, parce que leurs monumens, tout ruinés qu'ils ſont, nous rappellent les vertus de ceux qui les ont habitées. Mais ce ſujet n'eſt pas de cet article.

En général, les diverſes ſenſations de l'infini augmentent, par les contraſtes des objets phyſiques qui les font naître. Nos peintres ne ſont pas aſſez attentifs aux choix de ceux qu'ils

qu'ils mettent ſur les devans de leurs tableaux. Ils donneroient bien plus d'effets au fond de leurs ſcenes, s'ils lui en oppoſoient le frontiſpice, non-ſeulement en couleurs & en formes, comme ils font quelquefois, mais en nature. Ainſi, par exemple, ſi on veut donner beaucoup d'intérêt à un payſage riant & agréable, il faut qu'on l'apperçoive à travers un grand arc de triomphe, ruiné par le temps. Au contraire, une ville remplie de monumens Etruſques ou Egyptiens, paroît encore plus antique quand on la voit de deſſous un berceau de verdure & de fleurs. Il faut imiter la nature, qui ne fait jamais venir les plantes les plus aimables, dans toute leur beauté, telles que les mouſſes, les violettes & les roſes, qu'au pied des ruſtiques rochers.

Ce n'eſt pas que les conſonnances ne produiſent auſſi de grands effets, ſur-tout quand elles rapprochent des objets qui ſont étrangers les uns aux autres. C'eſt ainſi, par exemple, que la coupole du College des quatre Nations préſente un point de vue magnifique, lorſqu'on l'apperçoit du milieu de la cour du Louvre, à travers l'arcade de ce palais qui eſt vis-à-vis. Car alors on la voit toute entiere avec une partie du ciel ſous les claveaux de la voûte, comme ſi elle étoit une parti du Louvre. Mais dans cette conſonnance même, qui donne tant d'étendue à notre optique, il y a encore un contraſte de la forme concave de l'arcade à la forme convexe de la coupole.

Le grand art d'émouvoir eſt d'oppoſer des objets ſenſibles, aux intellectuels. L'ame prend alors un grand eſſor. Elle paſſe du viſible à l'inviſible, & jouit, pour ainſi dire, à ſa maniere, en s'étendant dans les vaſtes champs du ſentiment & de l'intelligence. Chez certains peuples de la Tartarie, quand un grand eſt mort, ſon écuyer, après l'enterrement, prend par la bride le cheval qu'il avoit coutume de monter; il met deſſus l'habit de ſon maître, & le promene en ſilence devant l'aſſemblée, que ce ſpectacle fait fondre en larmes.

Quand les ſous-entendus ſe multiplient & ſe lient à quelque affection vertueuſe, les émotions de l'ame redoublent. Ainſi lorſque dans l'Enéïde*, Iule promet des préſens à Niſus & à Euryale, qui vont chercher ſon pere à Palantée, il dit à Niſus :

Bina dabo argento perfecta atque aſpera ſignis
Pocula, devictâ genitor quæ cepit Ariſbâ;
Et tripodes geminos, auri duo magna talenta,
Cratera antiquum quem dat Sidonia Dido.

"Je

* Liv. ix, v. 69.

„ Je vous donnerai deux amphores d'argent, avec des „ figures en relief d'une ciſelure parfaite. Mon pere s'en „ rendit maître à la priſe d'Ariſba. J'y joindrai deux tré- „ pieds pareils, deux grands talens d'or, & une coupe anti- „ que que m'a donnée la reine Didon."

Il promet à ces deux jeunes gens que l'amitié rendoit ſi unis, des préſens doubles; deux amphores, deux trépieds pour les poſer à la maniere des anciens, deux talens d'or pour les remplir de vin, mais une ſeule coupe pour le boire enſemble. Encore, quelle coupe? il n'en vante ni la matiere, ni le travail, comme dans les autres préſens; il y attache des qualités morales bien plus précieuſes pour des amis. Elle eſt antique; elle n'a point été le prix de la violence, mais elle eſt un préſent de l'amour. Sans doute Iule l'avoit reçue de Didon, lorſqu'elle crut avoir épouſé Enée.

Dans toutes les ſcenes de paſſions où l'on veut produire de grandes émotions, plus l'objet principal eſt circonſcrit, plus le ſentiment intellectuel qui en réſulte eſt étendu. Il y en a pluſieurs raiſons, dont la plus importante eſt que les contraſtes acceſſoires, comme ceux de la petiteſſe à la grandeur, de la foibleſſe à la force, du fini à l'infini, concourent à augmenter le contraſte du ſujet. Quand le Pouſſin a voulu faire un tableau du déluge univerſel, il n'y a repréſenté qu'une famille. On y voit un vieillard à cheval qui ſe noie; & dans un bateau, un homme, qui eſt peut-être ſon fils, préſente à ſa femme, grimpée ſur un rocher, un petit enfant vêtu d'une cotte rouge, qui, de ſon côté, cherche à s'aider de ſes petits pieds pour parvenir ſur la roche. Le fond du payſage eſt affreux par ſa noire mélancolie. Les herbes & les arbres y ſont trempés d'eau, la terre même en eſt pénétrée, comme on le voit par ce long ſerpent qui s'empreſſe de quitter ſon ſouterrain. Les torrens coulent de tous côtés; le ſoleil paroît dans le ciel, comme un œil crevé. Mais les plus grands intérêts y portent ſur le plus foible objet: un pere & une mere près de périr, ne s'occupent que du ſalut de leur enfant. Tous les ſentimens ſont éteints ſur la terre, & l'amour maternel vit encore. Le genre humain eſt détruit à cauſe de ſes crimes, & l'innocence va être enveloppée dans ſa punition. Ces eaux débordées, ces terres noyées, cette noire atmoſphere, ce ſoleil éteint, ces ſolitudes déſolées, cette famille fugitive, tous les effets de cette ruine univerſelle du monde, ſe réuniſſent ſur un enfant. Cependant il n'y a perſonne qui, en voyant le petit groupe de perſonnages qui l'environne, ne s'écrie: " Voilà le déluge „ univerſel."

„ univerſel." Telle eſt la nature de notre ame; loin d'être matérielle, elle ne ſaiſit que les convenances. Moins vous lui montrez d'objets phyſiques, plus vous lui faites naître de ſentimens intellectuels.

De l'Ouïe.

Platon appelle l'ouïe & la vue, les ſens de l'ame. Je crois qu'il les qualifie particulierement de ce nom, parce que la vue eſt affectée de la lumiere, qui n'eſt point une matiere à proprement parler, & l'ouïe, des modulations de l'air, qui ne ſont point en elles-mêmes des corps. D'ailleurs, ces deux ſens ne nous apportent que le ſentiment des convenances & des harmonies, ſans nous mêler avec la matiere, comme l'odorat qui n'eſt affecté que des émanations des corps, le goût de leur fluidité, & le toucher de leur ſolidité, de leur molleſſe, de leur chaleur & de leurs autres qualités phyſiques. Quoique l'ouïe & la vue ſoient les ſens directs de l'ame, il n'en faut pas conclure cependant qu'un homme né ſourd & aveugle ſeroit imbécile, comme on l'a prétendu. L'ame voit & entend par tous les ſens. C'eſt ce que prouvent les princes aveugles de Perſe, dont les doigts ont tant d'intelligence, au rapport de Chardin, qu'ils tracent & calculent toutes les figures de la géométrie ſur des tablettes. Tels ſont encore les ſourds & muets, auxquels M. l'abbé de l'Epée apprend à converſer.

Je n'ai pas beſoin de m'étendre ſur les rapports intellectuels de l'ouïe. Ce ſens eſt l'organe immédiat de l'intelligence; c'eſt lui qui reçoit la parole qui n'appartient qu'à l'homme, & qui eſt, par ſes modulations infinies, l'expreſſion de toutes les convenances de la nature & de tous les ſentimens du cœur humain. Mais il y a un autre langage qui paroît appartenir encore plus particulierement à ce premier principe de nous-mêmes, que nous avons appelé *le ſentiment:* c'eſt la muſique. Je ne m'étendrai pas ſur le pouvoir incompréhenſible qu'elle a de calmer & d'exciter les paſſions d'une maniere indépendante de la raiſon, & de faire naître des affections ſublimes, dégagées de toute perception intellectuelle; ſes effets ſont aſſez connus. J'obſerverai ſeulement qu'elle eſt ſi naturelle à l'homme, que les premieres prieres adreſſées à la Divinité, & les premieres loix chez tous les peuples ont été miſes en chant. L'homme n'en perd le goût que dans les ſociétés policées, dont les langues mêmes perdent à la longue leurs accens. C'eſt qu'une multitude de relations ſociales y détruiſent les convenances naturelles. On y raiſonne beaucoup, & on n'y ſent preſque plus.

L'Auteur

L'Auteur de la nature a jugé l'harmonie des ſons ſi néceſſaire à l'homme, qu'il n'y a point de ſite ſur la terre qui n'ait ſon oiſeau chantant. Le ſerein des Canaries fréquente ordinairement, dans ces îles, les ravines caillouteuſes des montagnes. Le chardonneret ſe plaît dans les dunes ſablonneuſes, l'alouette dans les prairies, le roſſignol dans les bocages le long des ruiſſeaux, le bouvreuil dont le chant eſt ſi doux, dans l'épine blanche: la grive, la fauvette, le verdier & tous les oiſeaux qui chantent, ont leur poſte favori. Il eſt très-remarquable que par-tout ils ont l'inſtinct de ſe rapprocher de l'habitation de l'homme. S'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiſeaux chantans du voiſinage viennent s'établir aux environs. On n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de ſix cents lieues dans les forêts de la Ruſſie, & je n'y ai jamais vu de petits oiſeaux qu'aux environs des villages. En faiſant la viſite des places dans la Finlande Ruſſe, avec les généraux du corps du génie où je ſervois, nous faiſions quelquefois vingt lieues dans un jour, ſans rencontrer ſur la route ni villages, ni oiſeaux. Mais quand nous appercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité. Cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois ſervir à des gens égarés dans les bois. Garcillaſo de la Véga raconte que, ſon pere ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Eſpagnols, pour faire des découvertes au-delà des Cordilieres, penſa mourir de faim au milieu de leurs vallées & de leurs fondrieres inhabitées. Il n'en ſeroit jamais ſorti, s'il n'eût apperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit ſoupçonner qu'il y avoit des habitations quelque part aux environs. Il ſe dirigea ſur le rumb de vent qu'avoient ſuivi les perroquets, & parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivoient des champs de maïs. Nous obſerverons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiſeaux de marine & de riviere, parce qu'il eût été étouffé par les bruits des eaux, & que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la diſtance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, & reſſembler aux cris des canards & des oies. Celui des cygnes ſauvages qui ſont venus dernierement s'établir à Chantilly, n'a que quatre ou cinq notes. Les oiſeaux aquatiques ont des cris aigus & perçans, propres à ſe faire entendre dans les régions des vents & des tempêtes qu'ils habitent,

habitent, & qui ont des convenances parfaites avec leurs ſites bruyans & leurs ſolitudes mélancoliques. Les mélodies des oiſeaux de chant, ont de pareilles relations avec les ſites qu'ils occupent, & même avec les diſtances où ils vivent de nos habitations. L'alouette qui fait ſon nid dans nos bleds, & qui aime à s'y élever à perte de vue, ſe fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'apperçoit plus. L'hirondelle qui friſe en volant les parois de nos maiſons, & qui ſe repoſe ſur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'eſt point étourdiſſant, comme ſeroit celui des oiſeaux de bocages; mais le roſſignol ſolitaire ſe fait ouïr à plus d'une demi-lieue. Il ſe méfie du voiſinage de l'homme; & cependant il ſe place toujours à la vue de ſon habitation, & à la portée de ſon ouïe. Il choiſit pour cet effet les lieux les plus retentiſſans, afin que leurs échos donnent plus d'action à ſa voix. Quand il s'eſt établi dans ſon orcheſtre, il chante alors un drame inconnu, qui a ſon exorde, ſon expoſition, ſes récits, ſes évenemens, entremêlés tantôt des ſons de la joie la plus éclatante, tantôt de reſſouvenirs amers & lamentables qu'il exprime par de long ſoupirs. Il ſe fait entendre au commencement de la ſaiſon où la nature ſe renouvelle, & ſemble préſenter à l'homme un tableau de la carriere inquiete qu'il doit parcourir.

Chaque oiſeau a une voix convenable au temps & au poſte où il ſe montre, & relative aux beſoins de l'homme. Le cri perçant du coq le reveille au point du jour pour les travaux. Le chant gai de l'alouette dans la prairie, invite les bergeres aux danſes; la grive gourmande, qui ne paroît qu'en automne, appelle aux vendanges les ruſtiques vignerons. L'homme ſeul, de ſon côté, eſt attentif aux accens des oiſeaux. Jamais le cerf, qui verſa des larmes ſur ſes propres malheurs, ne ſoupira à ceux de la plaintive Philomele. Jamais le bœuf laboureur, mené à la boucherie après de pénibles ſervices, ne tourna ſa tête vers elle, en lui diſant: " Oiſeau ,, ſolitaire, voyez comme l'homme récompenſe ſes ſervi- ,, teurs!" La nature a répandu ces diſtractions & ces conſonnances de fortunes, ſur des êtres volatiles, afin que notre ame, ſuſceptible de tous les maux, trouvant par-tout à les étendre, pût par-tout en affoiblir le poids. Elle a rendu capables de ces communications, les corps même inſenſibles. Souvent elle nous préſente, au milieu des ſcenes qui affligent notre vue, d'autres ſcenes qui réjouiſſent notre ouïe, & nous rappellent d'intéreſſans reſſouvenirs. C'eſt ainſi que du ſein des forêts, elle nous tranſporte ſur le bord des eaux par les frémiſſemens

frémiſſemens des trembles & des peupliers. D'autres fois elle nous apporte, ſur le bord des ruiſſeaux, les bruits de la mer & des manœuvres des navires, par les murmures des roſeaux agités par les vents. Quand elle ne peut ſéduire notre raiſon par des images étrangeres, elle l'aſſoupit par le charme du ſentiment: elle fait ſortir du ſein des forêts, des prairies & des vallons, des bruits ineffables qui excitent en nous de douces rêveries, & nous plongent dans de profonds ſommeils.

Du Toucher.

Je ne ferai que quelques réflexions ſur le toucher; il eſt le plus obtus de nos ſens, & cependant il eſt, en quelque ſorte, le ſceau de notre intelligence. Nous avons beau voir un corps de toutes les manieres, nous ne croyons pas le connoître, ſi nous ne pouvons pas le toucher. Cet inſtinct vient peut-être de notre foibleſſe, qui cherche dans ces rapprochemens des points de protection. Quoi qu'il en ſoit, ce ſens, tout obſcur qu'il eſt, peut nous communiquer l'intelligence, comme on peut le voir par l'exemple cité par Chardin, des aveugles de Perſe, qui traçoient avec leurs doigts des figures de géométrie, & jugeoient très-bien de la bonté d'une montre en en maniant les roues. La ſage nature a mis les principaux organes de ce ſens, qui eſt répandu ſur toute la ſurface de notre peau, dans nos pieds & dans nos mains qui ſont les membres le plus à portée de juger des qualités des corps. Mais afin qu'ils ne fuſſent pas expoſés à perdre leur ſenſibilité par des chocs fréquens, elle leur a donné beaucoup de ſoupleſſe, en les diviſant en pluſieurs doigts, & ces doigts en pluſieurs articulations; de plus, elle les a garnis, du côté du contact, de demi-molettes élaſtiques, qui préſentent à la fois de la réſiſtance dans leurs parties calleuſes & ſaillantes, & une ſenſibilité exquiſe dans leurs parties rentrantes.

Cependant je m'étonne que la nature ait répandu le ſens du toucher ſur toute la ſurface du corps humain, qui ſe trouve, par-là, expoſé à une multitude de ſouffrances, ſans qu'il en réſulte pour lui beaucoup d'avantages. L'homme eſt le ſeul des animaux qui ſoit obligé de ſe vêtir. Il y a, à la vérité, quelques inſectes qui ſe font des fourreaux, comme les teignes; mais ils naiſſent dans des lieux où leurs habits ſont, pour ainſi dire, tout faits. Ce beſoin, qui eſt devenu une des plus inépuiſables ſources de notre vanité, eſt, à mon gré, un des plus grands témoignages de notre miſere. L'homme eſt le ſeul être qui ait honte de paroître nu. C'eſt un ſenti-

ment

ment dont je ne vois pas de raiſon dans la nature ni de ſimilitude dans l'inſtinct des autres animaux. D'ailleurs, indépendamment de toute affection de pudeur, il eſt contraint, par la néceſſité, de ſe vêtir dans tous les climats. Quelques philoſophes, enveloppés de bons manteaux, & qui ne ſortent point de nos villes, ſe ſont figuré un homme naturel ſur la terre, comme une ſtatue de bronze au milieu d'une place publique. Mais ſans parler de tous les inconvéniens qui y affligent au-dehors ſa malheureuſe exiſtence, comme le froid, le chaud, le vent, la pluie; je ne m'arrêterai qu'à une incommodité qui nous paroît légere dans nos appartemens, mais qui eſt inſupportable à un homme nu, dans les plus douces températures; ce ſont les mouches. Je citerai à ce ſujet le témoignage d'un homme dont la peau devoit être à l'épreuve: c'eſt celui du flibuſtier Raveneau de Luſſan, qui traverſa, en 1688, l'iſthme de Panama, en revenant de la mer du Sud. Voici ce qu'il dit, en parlant des Indiens du cap de Gracias à Dios. " Quand le ſommeil les prend, ils „ font un trou dans le ſable où ils ſe couchent, & enſuite ils „ ſe recouvrent avec le même ſable; ce qu'ils font pour ſe „ mettre à couvert des inſultes des mouſtiques, dont l'air eſt „ le plus ſouvent tout rempli. Ce ſont de petits moucherons „ que l'on ſent plutôt qu'on ne les voit, & qui ont un „ aiguillon ſi piquant & ſi venimeux, que lorſqu'ils l'appuient „ ſur quelqu'un, il ſemble que ce ſoit un dard de feu qu'ils „ y lancent.

„ Ces pauvres gens ſont ſi tourmentés de ces fâcheux in„ ſectes, quand il ne vente point, qu'ils en deviennent com„ me lépreux; et je puis aſſurer avec vérité, le ſachant par „ ma propre expérience, que ce n'eſt pas une légere ſouf„ france que d'en être attaqué; car, outre qu'ils font perdre „ le repos de la nuit, c'eſt que, lorſque nous avons été „ réduits à aller le dos nu, faute de chemiſes, l'importunité „ de ces animaux nous faiſoit déſeſpérer & entrer dans des „ rages à ne nous plus poſſéder*."

C'eſt, je crois, à cauſe de l'incommodité des mouches, très-communes & très-néceſſaires dans les lieux marécageux & humides des pays chauds, que la nature a mis peu de quadrupedes à poil ſur leurs rivages, mais des quadrupedes à écaille, comme les tatous, les armadilles, les tortues, les lézards, les crocodiles, les caymans, les crabes de terre, les bernards-l'hermite, & les autres reptiles écailleux, comme les ſerpens, ſur leſquels les mouches n'ont point de priſe.

C'eſt

* Journal d'un voyage à la mer du Sud, en 1688.

C'eſt peut-être auſſi pour cette raiſon que les porcs & les ſangliers, qui aiment à fréquenter ces ſortes d'endroits, ont des poils longs, roides & hériſſés, qui écartent les inſectes volatiles.

Au reſte, la nature n'a pris à cet égard aucune précaution pour l'homme. Certes, en voyant la beauté de ſes formes & ſa grande nudité, il m'eſt impoſſible de ne pas admettre l'ancienne tradition de notre origine. La nature, en le mettant ſur la terre, lui a dit: " Va, être dégradé, animal ſans „ vêtement, intelligence ſans lumiere, va pourvoir à tes be„ ſoins ; tu ne pourras éclairer ta raiſon aveugle qu'en la di„ rigeant ſans ceſſe vers le ciel, ni ſoutenir ta vie malheureuſe „ que par le ſecours de tes ſemblables." Ainſi, de la miſere de l'homme, naquirent les deux commandemens de la loi.

DES SENTIMENS DE L'AME,

Et premierement des Affections de l'Eſprit.

Je ne parlerai des affections de l'eſprit que pour les diſtinguer des ſentimens de l'ame: ils different eſſentiellement les uns des autres. Par exemple, autre eſt le plaiſir que nous donne une comédie, autre celui que nous donne une tragédie. L'émotion qui nous fait rire, eſt une affection de l'eſprit ou de la raiſon humaine; celle qui nous fait verſer des larmes, eſt un ſentiment de l'ame. Ce n'eſt pas que je veuille faire, de l'eſprit & de l'ame, deux puiſſances de nature différente; mais il me ſemble, comme nous l'avons déjà dit, que l'un eſt à l'autre, ce que la vue eſt au corps; l'eſprit eſt une faculté, & l'ame eſt le principe; l'ame eſt, ſi j'oſe dire, le corps de notre intelligence. Je regarde donc l'eſprit comme une vue intellectuelle, à laquelle on peut rapporter les autres facultés de l'entendement, comme *l'imagination*, qui voit les choſes à venir; la *mémoire*, qui voit celles qui ſont paſſées; & le *jugement*, qui apperçoit leurs convenances. L'impreſſion que nous font ces vues diverſes, excite quelquefois en nous un ſentiment qu'on appelle l'*évidence* ; & alors celle-ci appartient immédiatement à notre ame, ce que nous éprouvons par l'émotion délicieuſe qu'elle y fait naître ſubitement ; mais, parvenue là, elle n'eſt plus du reſſort de notre eſprit, parce que, quand nous commençons à ſentir, nous ceſſons de raiſonner ; nous ne voyons plus, nous jouiſſons.

Comme notre éducation & nos mœurs nous dirigent vers notre intérêt perſonnel, il arrive de là que notre eſprit ne

s'occupe plus que des convenances ſociales, & que notre raiſon n'eſt plus, à la fin, que l'intérêt de nos paſſions; mais notre ame, livrée à elle-même, cherche ſans ceſſe les convenances naturelles, & notre ſentiment eſt toujours l'intérêt du genre humain.

Ainſi, je le répete, l'eſprit eſt la perception des loix de la ſociété, & le ſentiment eſt la perception des loix de la nature. Ceux qui nous montrent les convenances de la ſociété, tels que les écrivains comiques, ſatyriques, épigrammatiſtes, & même la plupart des moraliſtes, ſont des hommes d'eſprit: tels ont été l'abbé de Choiſy, La Bruyere, Saint-Evremont, &c.....Ceux qui nous découvrent les convenances de la nature, comme les poëtes tragiques, les poëtes ſenſibles, les inventeurs des arts, les grands philoſophes, ſont des hommes de génie: tels ont été Shakeſpeare, Corneille, Racine, Newton, Marc-Aurele, Monteſquieu, Lafontaine, Fénélon, J. J. Rouſſeau. Les premiers appartiennent à un ſiecle, à une ſaiſon, à une nation, à une cotterie; les autres, à la poſtérité & au genre humain.

On ſentira encore mieux la différence qu'il y a entre l'eſprit & l'ame, en dénaturant leurs affections. Toutes les fois, par exemple, que les perceptions de l'eſprit ſont amenées juſqu'à l'évidence, elles nous font un grand plaiſir, indépendamment de toutes relations particulieres d'intérêt; parce qu'elles excitent en nous un ſentiment, comme nous l'avons dit. Mais quand nous analyſons nos ſentimens, & que nous les rapportons à l'examen de notre eſprit, les émotions ſublimes qu'ils excitoient en nous, s'évanouiſſent; car nous ne manquons pas de les rapporter alors à quelque convenance de ſociété, de fortune, de ſyſteme, ou d'autre intérêt perſonnel dont ſe compoſe notre raiſon. Ainſi, dans le premier cas, nous changeons notre cuivre en or, & dans le ſecond, notre or en cuivre.

Au reſte, rien de plus pernicieux à la longue que notre eſprit pour étudier la nature; car, quoiqu'il ſaiſiſſe çà & là quelques convenances naturelles, il n'en ſuit pas la chaîne fort loin: d'ailleurs, il y en a un beaucoup plus grand nombre qu'il n'apperçoit pas, parce qu'il ramene toujours tout à lui, & au petit ordre ſocial ou ſcientifique dans lequel il eſt circonſcrit. Ainſi, par exemple, s'il jette un coup-d'œil ſur les ſpheres céleſtes, il en rapportera la formation au travail d'une verrerie; & s'il admet un être créateur, il le repréſentera comme un machiniſte déſœuvré, occupé à faire des globes, uniquement pour le plaiſir de les faire tourner. Il

conclura,

conclura, de ſon propre déſordre, qu'il n'y a point d'ordre dans la nature; de ſon immoralité, qu'il n'y a point de moralité. Comme il rapporte tout à ſa raiſon, & qu'il ne voit pas de raiſon d'exiſter lors qu'il ne ſera plus ſur la terre, il en conclut en effet qu'alors il n'exiſtera pas. S'il étoit conſéquent, il en concluroit également qu'il n'exiſte pas maintenant; car il ne trouve certainement ni en lui, ni autour de lui, de raiſon actuelle de ſon exiſtence.

Nous ſommes convaincus de notre exiſtence, par une puiſſance bien ſupérieure à notre eſprit, qui eſt le ſentiment. Nous allons porter cet inſtinct naturel dans les recherches de l'exiſtence de la Divinité, & de l'immortalité de l'ame, ſur leſquelles notre raiſon verſatile s'eſt ſi ſouvent exercée pour & contre. Quoique notre inſuffiſance ſoit trop grande pour nous porter bien loin dans cette carriere infinie, nous eſpérons que nos apperçus & nos erreurs mêmes donneront aux hommes de génie le courage d'y entrer. Ces vérités ſublimes & éternelles nous ſemblent tellement empreintes dans le cœur humain, qu'elles nous paroiſſent être les principes mêmes de notre ſentiment, & ſe manifeſter dans nos affections les plus communes comme dans nos paſſions les plus déréglées.

DU SENTIMENT DE L'INNOCENCE.

Le ſentiment de l'innocence nous éleve vers la Divinité, & nous porte à la vertu. Les Grecs & les Romains faiſoient chanter les enfans dans leurs fêtes religieuſes, & les chargeoient de préſenter les offrandes aux autels, afin de rendre, par le ſpectacle de leur innocence, les dieux favorables à la patrie. La vue de l'enfance rappelle l'homme aux ſentimens de la nature. Lorſque Caton d'Utique eut pris la réſolution de ſe tuer, ſes amis & ſes ſerviteurs lui retirerent ſon épée; &, comme il la leur redemanda en ſe mettant dans une violente colere, ils envoyerent un enfant la lui porter; mais la corruption de ſes contemporains avoit étouffé dans ſon cœur le ſentiment que devoit y faire naître l'innocence.

Jéſus-Chriſt veut que nous devenions ſemblables aux enfans: on les appelle innocens, *non nocentes*, parce qu'ils n'ont jamais nui. Cependant, malgré les droits de leur âge & l'autorité de notre religion, à quelle éducation barbare ne ſont-ils pas abandonnés?

De la Pitié.

C'eſt le ſentiment de l'innocence qui eſt le premier mobile de la pitié; voilà pourquoi nous ſommes plus touchés des

malheurs d'un enfant que de ceux d'un vieillard. Ce n'eſt pas, comme l'ont dit quelques philoſophes, parce que l'enfant a moins de reſſources & d'eſpérances ; car il en a plus que le vieillard, qui eſt ſouvent infirme & qui s'avance vers la mort, tandis que l'enfant entre dans la vie : mais l'enfant n'a jamais offenſé ; il eſt innocent. Ce ſentiment s'étend aux animaux mêmes, qui nous touchent ſouvent plus de pitié que les hommes, par cela ſeul qu'ils ne ſont pas nuiſibles. C'eſt ce qui a fait dire au bon Lafontaine, en parlant du déluge, dans la fable de Palémon & de Baucis :

. . . . . Tout diſparut ſur l'heure,
Les vieillards déploroient ces ſéveres deſtins :
Les animaux périt ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les céleſtes armes.
Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.

Ainſi le ſentiment de l'innocence développe dans le cœur de l'homme un caractere divin qui eſt celui de la généroſité. Il ne porte point ſur le malheur en lui-même, mais ſur une qualité morale qu'il démêle dans l'infortuné qui en eſt l'objet. Il s'accroît par la vue de l'innocence, & quelquefois encore plus par celle du repentir. L'homme, ſeul des animaux, en eſt ſuſceptible : & ce n'eſt point par un retour ſecret ſur lui-même, comme l'ont prétendu quelques ennemis du genre humain ; car, ſi cela étoit, en comparant un enfant & un vieillard qui ſont malheureux, nous devrions être plus touchés des maux du vieillard, attendu que nous nous éloignons des maux de l'enfance, & que nous nous approchons de ceux de la vieilleſſe : cependant, le contraire arrive par l'effet du ſentiment moral que j'ai allégué.

Lorſqu'un vieillard eſt vertueux, le ſentiment moral de ſes malheurs redouble en nous ; ce qui prouve évidemment que la pitié de l'homme n'eſt pas une affection animale. Ainſi, la vue d'un Béliſaire eſt très-attendriſſante. Si on y réunit celle d'un enfant qui tend ſa petite main afin de recevoir quelques ſecours pour cet illuſtre aveugle, l'impreſſion de la pitié eſt encore plus forte. Mais voici un cas ſentimental. Je ſuppoſe que vous euſſiez rencontré Béliſaire vous demandant l'aumône d'un côté, & de l'autre un enfant orphelin, aveugle & miſérable, & que vous n'euſſiez eu qu'un écu, ſans pouvoir le partager ; auquel des deux l'euſſiez-vous donné ?

Si vous trouvez que les grands ſervices rendus par Béliſaire à ſa patrie ingrate, rendent la balance du ſentiment trop inégale, ſuppoſez à l'enfant les maux de Béliſaire, & même quelques-unes

quelques-unes de ſes vertus, comme d'avoir eu les yeux crevés par ſes parens, & de demander encore l'aumône pour eux*; il n'y aura plus, à mon avis, à balancer, ſi vous ne faites que ſentir: car ſi vous raiſonnez, c'eſt tout autre choſe; les talens, les victoires, & l'illuſtration du général Grec, vous feront bientôt oublier les infortunes d'un enfant obſcur. La raiſon vous ramenera à l'intérêt politique, au moi humain.

Le ſentiment de l'innocence eſt un rayon de la Divinité. Il couvre l'infortuné d'une lumiere céleſte, qui vient rejaillir contre le cœur humain, & y fait naître la généroſité, cette autre flamme divine. C'eſt lui ſeul qui nous rend ſenſibles au malheur de la vertu, en nous la montrant comme incapable de nuire; car autrement nous pourrions la conſidérer comme ſe ſuffiſant à elle-même. Alors elle exciteroit plus notre admiration que notre pitié.

De l'Amour de la Patrie.

Ce ſentiment eſt encore la ſource de l'amour de la patrie, parce qu'il nous y rappelle les affections douces & pures du premier âge. Il s'accroît avec l'étendue, & s'augmente avec les années, comme un ſentiment d'une nature céleſte & immortelle. Il y a en Suiſſe un air de muſique antique, & fort ſimple, appelé le *rans des vaches*. Cet air eſt d'un tel effet, qu'on fut obligé de défendre de le jouer en Hollande & en France devant les ſoldats de cette nation, parce qu'il les faiſoit déſerter tous l'un après l'autre. Je m'imagine que ce *rans des vaches* imite le mugiſſement des beſtiaux, les retentiſſemens des échos, & d'autres convenances locales qui faiſoient bouillir le ſang dans les veines de ces pauvres ſoldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie† et en même temps, les compagnons du premier âge, les premieres amours, les ſouvenirs des bons aïeux, &c.

L'amour

* Un curé de village des environs de Paris, près de Dravet, a éprouvé, dans ſon enfance, une cruauté non moins grande, de la part de ſes parens. Il fut châtré par ſon pere qui étoit chirurgien; & il l'a nourri dans ſa vieilleſſe, malgré ſa barbarie. Je crois que l'un & l'autre ſont encore vivans.

† J'ai ouï dire que Poutavéri, cet Indien de Taïti qui a été amené à Paris il y a quelques années, ayant vu au Jardin du Roi le murier à papier, dont l'écorce ſert dans ſon pays à faire des étoffes, les larmes lui vinrent aux yeux, & qu'en le ſaiſiſſant dans ſes bras, il s'écria: *ô arbre de mon pays!* Je voudrois qu'on eſſayât, ſi, en donnant à un oiſeau étranger, comme à un perroquet, un fruit de ſon pays qu'il n'auroit pas vu depuis long-

L'amour de la patrie ſemble croître à proportion qu'elle eſt innocente & malheureuſe. Voilà pourquoi les peuples ſauvages aiment plus leur pays que les peuples policés, & ceux qui habitent des contrées âpres & rudes, comme les habitans des montagnes, que ceux qui vivent dans des contrées fertiles & dans de beaux climats. Jamais la cour de Ruſſie n'a pu engager aucun Samoïede à quitter les bords de la mer Glaciale, pour s'établir à Péterſbourg. On amena, le ſiecle paſſé, quelques Groënlandois à la cour de Copenhague, on les y combla de bienfaits, & ils y moururent en peu de temps de chagrin. Pluſieurs d'entr'eux ſe noyerent en voulant retourner en chaloupe dans leur pays. Ils virent avec le plus grand ſang froid toutes les magnificences de la cour de Danemarck; mais il y en avoit un qui pleuroit toutes les fois qu'il appercevoit une femme portant un enfant dans ſes bras. On conjectura que cet infortuné étoit pere. Sans doute, la douceur de l'éducation domeſtique attache ainſi fortement ces peuples aux lieux qui les ont vus naître. Ce fut elle qui inſpira aux Grecs & aux Romains tant de courage pour défendre leur patrie. Le ſentiment de l'innocence en redouble l'amour, parce qu'il rend toutes les affections du premier âge, pures, ſaintes & inaltérables. Virgile a bien connu l'effet de ce ſentiment, quand il fait dire à Niſus, qui veut détourner Euryale de s'expoſer au danger d'une expédition nocturne, ces mots touchans:

Te ſupereſſe velim: tua vitâ dignior ætas.

„ J'ai déſiré que vous me ſurviviez: votre âge plus que le „ mien eſt digne de la vie."

Mais chez les peuples où l'enfance eſt malheureuſe & corrompue par des éducations ennuyeuſes, féroces & étrangeres, il n'y a pas plus d'amour de la patrie que d'innocence. C'eſt une des cauſes pour leſquelles tant d'Européens courent le monde, & pourquoi il y a ſi peu de monumens modernes en Europe; parce que la génération qui ſuit ne manque jamais de détruire les monumens de celle qui l'a précédée. Voilà pourquoi nos livres, nos modes, nos uſages, nos cérémonies & nos langues vieilliſſent ſi vîte, & ſont tout différens d'un ſiecle

temps, il témoigneroit à ſa vue quelque émotion extraordinaire. Quoique les ſenſations phyſiques nous attachent fortement à la patrie, il n'y a que les ſentimens moraux qui leur donnent une grande intenſité. Le temps qui affoiblit les premieres, ne fait qu'accroître ceux-ci. C'eſt pourquoi la vénération pour un monument eſt toujours proportionnée à ſon antiquité ou à ſa diſtance; & voilà pourquoi Tacite a dit: *major è longinquo reverentia.*

ſiecle à l'autre, & que toutes ces choſes ſe maintiennent les mêmes chez les peuples ſédentaires de l'Aſie, depuis une longue ſuite de ſiecles ; parce que les enfans élevés en Aſie dans leur famille, avec beaucoup de douceur, reſtent attachés aux établiſſemens de leurs ancêtres, par reconnoiſſance pour leur mémoire, & aux lieux qui les ont vus naître, par le ſouvenir de leur bonheur & de leur innocence.

DU SENTIMENT DE L'ADMIRATION.

Le ſentiment de l'admiration nous porte directement dans le ſein de la Divinité. S'il eſt excité en nous par quelque objet de plaiſir, nous nous y jetons comme à ſa ſource ; ſi par la frayeur, comme à notre refuge. Dans l'un & l'autre cas, le cri de l'admiration eſt, *ah mon Dieu!* C'eſt, dit-on, un effet de notre éducation, où l'on nous parle ſouvent de Dieu ; mais on nous y parle encore plus ſouvent de notre pere, du roi, d'un protecteur, d'un ſavant célebre. Pourquoi, lorſque nous avons beſoin de nous appuyer dans ces ſecouſſes imprévues, ne nous écrions-nous pas, ah mon roi! ou s'il s'agit de ſciences, ah Newton!

Il eſt certain que ſi on nous parle ſouvent de Dieu dans notre éducation, nous en perdons bientôt l'idée dans le train ordinaire des choſes du monde ; pourquoi donc y avons-nous recours dans les événemens extraordinaires? Ce ſentiment naturel eſt commun à toutes les nations, dont il y en a beaucoup qui ne parlent point de théologie à leurs enfans. Je l'ai remarqué dans des negres de la côte de Guinée, de Madagaſcar, de la Cafrérie & de Moſambique, dans des Tartares & des Malabares ; enfin dans des hommes de toutes les parties du monde. Je n'en ai pas vu un ſeul qui, dans les mouvemens extraordinaires de la ſurpriſe ou de l'admiration, ne fît dans ſa langue les mêmes exclamations que nous, & ne levât les mains & les yeux vers le ciel.

Du Merveilleux.

Le ſentiment de l'admiration eſt la ſource de l'inſtinct que les hommes ont eu de tout temps pour le merveilleux. Nous le cherchons par-tout, & nous le plaçons principalement à l'entrée & à la ſortie de la vie : voilà pourquoi les berceaux & les tombeaux de tant d'hommes ont été environnés de fables. Il eſt la ſource intariſſable de notre curioſité ; il ſe développe dès l'enfance, & il accompagne long-temps l'innocence. D'où peut venir aux enfans le goût du merveilleux? Il leur

faut des contes de Fées, & il faut aux hommes des poëmes épiques & des opéra. C'eſt le merveilleux qui fait l'un des grands charmes des ſtatues antiques de la Grece & de Rome, qui repréſentent des héros ou des dieux, & qui contribue, plus qu'on ne penſe, à nous faire aimer les hiſtoires anciennes de ces pays. C'eſt une des raiſons naturelles à apporter au préſident Hénault, qui s'étonne qu'on aime mieux les hiſtoires anciennes que les modernes, & ſur-tout que la nôtre: c'eſt qu'indépendamment des ſentimens patriotiques qui ſervent au moins de prétextes aux intrigues des grands chez les Grecs & les Romains, & qui étoient tellement inconnus aux nôtres, ils ont ſouvent bouleverſé la patrie pour les intérêts de leur maiſon, & quelquefois pour l'honneur d'une préſéance ou d'un tabouret; il y a un merveilleux dans la religion des anciens, qui conſole & éleve l'homme, tandis que celui de la religion des Gaulois l'effraye & l'avilit. Les dieux des Grecs & des Romains étoient patriotes comme leurs grands. Minerve leur avoit donné l'olivier, Neptune le cheval. Ces dieux protégeoient les villes & les peuples. Mais ceux des Gaulois étoient tyrans comme leurs barons; ils ne protégeoient que les druides. Il leur falloit des ſacrifices humains. Enfin, cette religion étoit ſi barbare, que deux empereurs Romains l'abolirent ſucceſſivement, comme le rapportent Suétone & Pline. Je ne dis rien des intérêts modernes de notre hiſtoire; mais je ſuis ſûr que les relations de notre politique n'y remplaceront jamais, dans le cœur humain, celles de la Divinité.

J'obſerverai que comme l'admiration eſt un mouvement involontaire de l'ame vers la Divinité, & eſt, par conſéquent, ſublime, pluſieurs écrivains modernes ſe ſont efforcés de multiplier ce genre de beauté dans leurs ouvrages, en y accumulant des ſurpriſes imprévues; mais la nature les emploie rarement dans les ſiens, parce que l'homme n'eſt pas capable d'éprouver fréquemment de pareilles ſecouſſes. Elle nous fait paroître peu-à-peu la lumiere du ſoleil, le développement des fleurs, la formation des fruits. Elle amene nos jouiſſances par une longue ſuite d'harmonies; elle nous traite en hommes, c'eſt-à-dire, en machines foibles & bien aiſées à renverſer: elle nous voile la Divinitié, afin que nous en puiſſions ſupporter les approches.

Plaiſir du Myſtere.

Voilà pourquoi le myſtere a tant de charmes. Ce ne ſont pas les tableaux les plus éclairés, les avenues en lignes droites, les

les roſes bien épanouies & les femmes brillantes qui nous plaiſent le plus. Mais les vallées ombreuſes, les routes qui ſerpentent dans les forêts, les fleurs qui s'entr'ouvrent à peine, & les bergeres timides excitent en nous de plus douces & de plus durables émotions. L'amour & le reſpect des objets augmentent par leurs myſteres. Tantôt c'eſt celui de l'antiquité qui nous rend tant de monumens vénérables ; tantôt c'eſt celui de l'éloignement qui donne tant de charmes aux objets de l'horizon ; tantôt c'eſt celui des noms. Voilà pourquoi les ſciences qui ont conſervé des noms grecs, qui ne ſignifient ſouvent que des choſes très-communes, nous impriment plus de reſpect que celles qui n'ont que des noms modernes, quoique celles-ci ſoient ſouvent plus ingénieuſes & plus utiles. Voilà pourquoi, par exemple, la conſtruction des vaiſſeaux & la navigation ſont moins eſtimées de nos ſavans modernes, que pluſieurs autres ſciences phyſiques, qui ne ſont ſouvent que frivoles, mais qui portent des noms grecs. Ainſi, l'admiration n'eſt point une relation de l'eſprit, ou une perception de notre raiſon ; mais un ſentiment de l'ame qui s'éleve en abus, par je ne ſais quel inſtinct de la Divinité, à la vue des choſes extraordinaires, & par le myſtere même qui les environne. Cela eſt ſi certain, qu'elle ſe détruit par la ſcience même qui nous éclaire. Si je montre à un ſauvage un éolipyle qui lance un jet d'eſprit de vin enflammé, je le ravis en admiration ; il eſt prêt à adorer ma machine ; il me prend pour le dieu du feu, tant qu'il ne la connoît pas ; mais ſi je lui en explique la raiſon, il ne m'admire plus, il me regarde comme un charlatan*.

Plaiſirs de l'Ignorance.

C'eſt par un effet de ces ſentimens ineffables, & de ces inſtincts univerſels de la Divinité, que l'ignorance eſt devenue la ſource intariſſable de nos plaiſirs. Il ne faut pas confondre l'ignorance & l'erreur, comme font tous nos moraliſtes. L'ignorance eſt l'ouvrage de la nature, & ſouvent un bienfait envers l'homme ; & l'erreur eſt ſouvent le fruit de nos prétendues ſciences humaines, & eſt toujours un mal. Quoi qu'en

* Voilà pourquoi nous n'admirons que ce qui eſt rare. S'il apparoiſſoit ſur l'horiſon de Paris, une de ces parhélies ſi communes au Spitzberg, tout le peuple ſortiroit dans les rues pour l'admirer. Ce n'eſt cependant qu'une réflexion du diſque du ſoleil dans les nuages ; & perſonne ne s'arrête pour admirer le ſoleil lui-même parce que le ſoleil eſt trop connu.

C'eſt le myſtere qui fait un des charmes de la religion. Ceux qui y veulent une démonſtration géométrique, ne connoiſſent ni les loix de la nature, ni les beſoins du cœur humain.

qu'en disent nos écrivains politiques, qui vantent nos lumieres actuelles, & qui leur oppose la barbarie des siecles passés, ce ne sont pas des ignorans qui ont mis, alors, à feu & à sang toute l'Europe, pour des disputes de religion. Des ignorans se seroient tenus tranquilles. C'étoient des gens qui étoient dans l'erreur, qui vantoient peut-être alors leurs lumieres, comme nous vantons aujourd'hui les nôtres, & à chacun desquels l'éducation européenne avoit inspiré cette erreur de l'enfance, *fois le premier*. Que de maux l'ignorance nous cache, que nous devons un jour rencontrer dans la vie sans pouvoir les éviter! l'inconstance des amis, les révolutions de la fortune, les calomnies, & l'heure de la mort même qui effraie tant d'hommes. La science de ces maux nous empêcheroit de vivre. Que de biens l'ignorance nous rend sublimes! les illusions de l'amitié & de l'amour, les perspectives de l'espérance, & les trésors mêmes que nous découvrent les sciences. Les sciences ne nous charment que dans le commencement de leurs études, quand l'esprit s'y présente plein d'ignorance. C'est le point de contact de la lumiere & des ténebres qui produit le jour le plus favorable à nos yeux: c'est ce point harmonique qui excite notre admiration, lorsque nous venons à nous éclairer; mais il n'existe qu'un instant. Il se dissipe avec notre ignorance. Les élémens de géométrie ont passionné des jeunes gens, mais jamais des vieillards, si ce n'est quelques fameux géometres, qui ont été de découvertes en découvertes. Il n'y a que des sciences & des passions pleines de doutes & de hasards, qui fassent des enthousiastes à tout âge, telles que la chymie, l'avarice, le jeu & l'amour.

Pour un plaisir que la science donne, & fait périr en nous le donnant, l'ignorance nous en présente mille, qui nous flattent bien davantage. Vous me démontrez que le soleil est un globe fixe, dont l'attraction donne aux planetes la moitié de leurs mouvemens. Ceux qui le croyoient conduit par Apollon, en avoient-ils une idée moins sublime? Ils pensoient au moins que les regards d'un dieu parcouroient la terre avec les rayons de l'astre du jour. C'est la science qui a fait descendre la chaste Diane de son char nocturne: elle a banni les Hamadryades des antiques forêts, & les douces Naïades des fontaines. L'ignorance avoit appelé les dieux à ses joies, à ses chagrins, à son hymenée & à son tombeau: la science n'y voit plus que les élémens. Elle a abandonné l'homme à l'homme, & l'a jeté sur la terre, comme dans un désert. Ah! quels que soient les noms qu'elle donne aux

divers

divers regnes de la nature, ſans doute des eſprits céleſtes régiſſent leurs combinaiſons ſi ingénieuſes, ſi variées & ſi conſtantes ; & l'homme qui ne s'eſt rien donné, n'eſt pas le ſeul être dans l'univers qui ait en partage l'intelligence.

Ce n'eſt point à nos lumieres que la Divinité communique le ſentiment le plus profond de ſes attributs ; c'eſt à notre ignorance. La nuit nous donne une plus grande idée de l'infini, que tout l'éclat du jour. Pendant le jour, je ne vois qu'un ſoleil ; la nuit j'en vois des milliers. Sont-ce même des ſoleils que ces étoiles de ſi diverſes couleurs ? Ces planetes qui tournent autour du nôtre, ont-elles, comme nous, des habitans ? D'où vient la planete de Cybele*, découverte de nos jours par l'Allemand Herſchel ? Elle parcouroit notre carriere depuis la création, & elle nous étoit inconnue. Où vont ces longues cometes qui traverſent des eſpaces immenſes ? Qu'eſt-ce que cette voie lactée qui ſépare le firmament ? Quels ſont ces deux nuages noirs, placés au pôle antarctique près de la croix du Sud ? Y auroit-il des aſtres qui répandroient des ténebres, comme le croyoient les anciens ? Y a-t-il dans le firmament des lieux où la lumiere ne parvienne jamais ? Le ſoleil ne me montre qu'un infini terreſtre, & la nuit me découvre un infini céleſte. O myſtere, couvrez ces vues raviſſantes de vos ombres ſacrées ! Ne permettez pas à la ſcience humaine d'y porter ſon triſte compas. Que la vertu ne ſoit pas réduite à attendre déſormais ſa récompenſe de la juſtice & de la ſenſibilité d'un globe ! Laiſſez-lui penſer qu'il y a dans l'univers d'autres deſtins que ceux qui ſont les malheurs de la terre.

La ſcience nous montre le terme de notre raiſon, & l'ignorance l'éloigne toujours. Je me garde bien, dans mes promenades ſolitaires, de m'informer à qui appartient le château que j'apperçois au loin. L'hiſtoire du maître gâte ſouvent celle du payſage. Il n'en eſt pas de même de celle de la nature ; plus on étudie ſes ouvrages, plus on trouve de raiſons de les admirer. Il n'y a qu'un cas où la ſcience des ouvrages des hommes nous eſt agréable, c'eſt lorſque le monument que nous appercevons a été le ſéjour d'un homme de bien. Quel eſt ce petit clocher que je vois de Montmorency ? C'eſt celui de Saint-Gratien, où Catinat a vécu en ſage, & où repoſe ſa cendre. Mon ame circonſcrite à un petit village, part de là pour embraſſer le grand ſiecle de Louis XIV, & ſe jeter enſuite dans une ſphere bien plus ſublime que celle du monde, qui

* Les Anglois l'appellent, du nom de leur roi, George III, *Sydus Georgianum*, l'aſtre de George.

qui eſt celle de la vertu. Quand je ne peux me procurer ces perſpectives, l'ignorance des lieux me ſert plus que leur connoiſſance. Je n'ai pas beſoin de ſavoir que cette forêt appartient à une abbaye ou à un duché, pour la trouver majeſtueuſe. Ses arbres antiques, ſes profondes clarieres, ces ſolitudes ſilencieuſes me ſuffiſent. Dès que je n'y apperçois pas l'homme, j'y ſens la Divinité. Pour peu que je veuille donner carriere à mon ſentiment, il n'y a point de payſage que je n'ennobliſſe. Ces vaſtes prairies ſont des mers; ces côteaux embrumés ſont des îles qui s'élevent ſur l'horizon; cette ville là-bas eſt une cité de la Grece, honorée par les pas de Socrate & de Xénophon. Graces à mon ignorance, je me laiſſe aller à l'inſtinct de mon ame. Je me jette dans l'infini. Je prolonge la diſtance des lieux par celle des ſiecles, & pour achever mon illuſion, j'y fais ſéjourner la vertu.

DU SENTIMENT DE LA MELANCOLIE.

La nature eſt ſi bonne qu'elle tourne à notre plaiſir tous ſes phénomenes; & ſi nous y prenons garde, nous verrons que les plus communs ſont ceux qui nous ſont les plus agréables.

Je goûte, par exemple, du plaiſir, lorſqu'il pleut à verſe, que je vois les vieux murs mouſſeux tout dégouttans d'eau, & que j'entends les murmures des vents qui ſe mêlent aux frémiſſemens de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux & profond ſommeil. Je ne ſuis pas le ſeul homme ſenſible à ces affections. Pline parle d'un conſul Romain qui faiſoit dreſſer, lorſqu'il pleuvoit, ſon lit ſous le feuillage épais d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie, & de s'endormir à leurs murmures.

Je ne ſais à quelle loi phyſique les philoſophes peuvent rapporter les ſenſations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce ſont les affections de l'ame les plus voluptueuſes. Le mélancolie eſt friande, dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me ſemble, de ce qu'elle ſatisfait à la fois les deux puiſſances dont nous ſommes formés, le corps & l'ame, le ſentiment de notre miſere & celui de notre excellence.

Ainſi, par exemple, dans le mauvais tems, le ſentiment de ma miſere humaine ſe tranquilliſe, en ce que je vois qu'il pleut, & que je ſuis à l'abri, qu'il vente, & que je ſuis dans mon lit bien chaudement. Je jouis alors d'un bonheur négatif.

negatif. Il s'y joint enſuite quelques-uns de ces attributs de la divinité, dont les perceptions font tant de plaiſir à notre ame, comme de l'infinité en étendue, par le murmure lointain des vents. Ce ſentiment peut s'accroître par la réflexion des loix de la nature, en me rappelant que cette pluie qui vient, je ſuppoſe de l'oueſt, a été élevée du ſein de l'Océan, & peut-être des côtes d'Amérique ; qu'elle vient balayer nos grandes villes, remplir les réſervoirs de nos fontaines, rendre nos fleuves navigables ; & tandis que les nuées qui la verſent, s'avancent vers l'orient pour porter la fécondité juſqu'aux végétaux de la Tartarie, les graines & les dépouilles qu'elle emporte dans nos fleuves, vont vers l'occident ſe jeter à la mer, & donner de la nourriture aux poiſſons de l'Océan Atlantique. Ces voyages de mon intelligence, donnent à mon ame une extenſion convenable à ſa nature, & me paroiſſent d'autant plus doux, que mon corps, qui de ſon côté aime le repos, eſt plus tranquille & plus à l'abri.

Si je ſuis triſte, & que je ne veuille pas étendre mon ame ſi loin, je goûte encore du plaiſir à me laiſſer aller à la mélancolie que m'inſpire le mauvais tems. Il me ſemble alors que la nature ſe conforme à ma ſituation, comme une tendre amie. Elle eſt, d'ailleurs, toujours ſi intéreſſante, ſous quelque aſpect qu'elle ſe montre, que quand il pleut, il me ſemble voir une belle femme qui pleure. Elle me paroît d'autant plus belle qu'elle me ſemble plus affligée. Pour éprouver ces ſentimens, j'oſe dire voluptueux, il ne faut pas avoir des projets de promenade, de viſite, de chaſſe ou de voyage, qui nous mettent, alors, de fort mauvaiſe humeur, parce que nous ſommes contrariés. Il faut encore moins croiſer nos deux puiſſances, ou les heurter l'une contre l'autre, c'eſt-à-dire, porter le ſentiment de l'infini ſur notre miſere, en penſant que cette pluie n'aura point de fin ; & celui de notre miſere ſur les phénomenes de la nature, en nous plaignant que toutes les ſaiſons ſont dérangées, qu'il n'y a plus d'ordre dans les élémens, & nous abandonner à tous les mauvais raiſonnemens où ſe livre un homme mouillé. Il faut pour jouir du mauvais tems, que notre ame voyage, & que notre corps ſe repoſe.

C'eſt par l'harmonie de ces deux puiſſances de nous-mêmes, que les plus terribles révolutions de la nature nous intéreſſent ſouvent davantage que ſes tableaux les plus rians. Le volcan de Naples attire plus les voyageurs, que les jardins délicieux qui bordent ſes rivages ; les campagnes de la Grece & de l'Italie, couvertes de ruines, plus que les riches cultures

de

de l'Angleterre ; le tableau d'une tempête, plus de curieux que celui d'un calme ; & la chûte d'une tour, plus de ſpectateurs que ſa conſtruction.

Plaiſir de la Ruine.

J'ai cru quelque tems qu'il y avoit dans l'homme, je ne ſais quel goût pour la deſtruction. Si le peuple peut porter la main ſur un monument, il le détruit. J'ai vu à Dreſde, au jardin du comte de Bruhl, de belles ſtatues de femme, que les ſoldats Pruſſiens s'étoient amuſés à mutiler à coups de fuſil, lorſqu'ils s'emparerent de cette ville. La plupart des gens du peuple ſont médiſans; ils aiment à détruire la réputation de tout ce qui s'éleve. Mais cet inſtinct malfaiſant ne vient point de la nature. Il naît du malheur des individus, à qui l'ambition eſt inſpirée par l'éducation, & interdite par la ſociété, ce qui les jette dans une ambition négative. Ne pouvant rien élever, il faut qu'ils abattent tout. Le goût de la ruine, dans ce cas, n'eſt point naturel, & eſt ſimplement l'exercice de la puiſſance du miſérable. L'homme ſauvage ne détruit que les monumens de ſes ennemis ; il conſerve, avec le plus grand ſoin, ceux de ſa nation ; &, ce qui prouve que de ſa nature il eſt bien meilleur que l'homme de nos ſociétés, c'eſt que jamais il ne médit de ſes compatriotes.

Quoi qu'il en ſoit, le goût paſſif de la ruine eſt univerſel à tous les hommes. Nos voluptueux font conſtruire des ruines artificielles dans leurs jardins ; les ſauvages ſe plaiſent à ſe repoſer mélancoliquement ſur le bord de la mer, ſurtout dans les tempêtes, ou dans le voiſinage d'une caſcade au milieu des rochers. Les grandes deſtructions offrent des effets pittoreſques nouveaux ; & ce fut la curioſité d'en faire naître, jointe à la cruauté, qui porta Néron à mettre le feu à Rome, pour avoir le ſpectacle d'un incendie. Le ſentiment d'humanité à part, ces longues flammes qui, au milieu de la nuit, lechent les cieux, pour me ſervir de l'expreſſion de Virgile, ces tourbillons de fumée rouſſe & noire, ces nuées d'étincelles de toutes couleurs ; ces réverbérations ſcarlatines dans les rues, au haut des tours, ſur la ſurface des eaux & ſur les monts lointains, plaiſent même dans les tableaux & les deſcriptions. Ce genre d'affection, qui n'eſt point lié avec nos beſoins phyſiques, a fait dire à quelques philoſophes, que notre ame étant un mouvement, aimoit toutes les émotions extraordinaires. Voilà pourquoi, diſent-ils,

ils, tant de gens courent voir les exécutions à la Greve. A la vérité, dans ces ſortes de ſpectacles, il n'y a aucun effet pittoreſque. Mais ils ont avancé leur axiome auſſi légerement que tant d'autres, dont leurs ouvrages ſont remplis. D'abord, c'eſt que notre ame aime autant le repos que le mouvement. Elle eſt une harmonie fort douce & fort aiſée à renverſer par de grandes émotions; & quand elle ſeroit de ſa nature un mouvement, je ne vois pas qu'elle dût aimer ceux qui la menacent de ſa deſtruction. Lucrece, à mon avis, a bien mieux rencontré, quand il dit que ces ſortes de goûts naiſſent du ſentiment de notre ſécurité, qui redouble à la vue du danger dont nous ſommes à couvert. Nous aimons, dit-il, à voir des tempêtes du rivage. C'eſt ſans doute par ce retour ſur lui-même, que le peuple aime à raconter, dans les ſoirées d'hiver, auprès du feu, en famille, des hiſtoires effrayantes de revenans, d'hommes égarés la nuit dans les bois, de voleurs de grand chemin. C'eſt auſſi par le même ſentiment, que les honnêtes gens aiment à voir des tragédies, & à lire des deſcriptions de batailles, de naufrages & de ruines d'empire. La ſécurité du bourgeois redouble par les dangers du guerrier, du marin & du courtiſan. Ce genre de plaiſir naît du ſentiment de notre miſere, qui eſt, comme nous l'avons dit, un des inſtincts de notre mélancolie. Mais nous avons encore en nous un ſentiment plus ſublime qui nous fait aimer les ruines, indépendamment de tout effet pittoreſque, & de toute idée de ſécurité; c'eſt celui de la Divinité, qui ſe mêle toujours à nos affections mélancoliques, & qui en fait le plus grand charme. Nous en allons déterminer quelques caracteres, en ſuivant les impreſſions que nous font les ruines de différens genres. Ce ſujet eſt très-neuf & très-riche; mais le tems & mes forces ne me permettent pas de l'approfondir. J'en dirai toutefois deux mots en paſſant, pour diſculper & relever de mon mieux la nature humaine.

Le cœur humain eſt ſi naturellement porté à la bienveillance, que le ſpectacle d'une ruine, qui ne nous rappelle que le malheur des hommes, nous inſpire l'horreur, quelque effet pittoreſque qu'elle nous préſente. Je me trouvai à Dreſde, en 1765, pluſieurs années après ſon bombardement. Cette ville petite, mais très-commerçante & très-jolie, formée plus d'à-moitié de petits palais bien alignés, dont les façades étoient ornées, en dehors, de peintures, de colonnades, de balcons & de ſculptures, étoit alors plus d'à-moitié ruinée. L'ennemi y avoit dirigé la plupart de ſes bombes

ſur

ſur l'égliſe luthérienne de S. Pierre, bâtie en rotonde, & ſi ſolidement voûtée, qu'un grand nombre de ces bombes frapperent la coupole, ſans pouvoir l'endommager, & rebondirent ſur les palais voiſins, qu'elles embraſerent & firent écrouler en partie. Les choſes y étoient encore au même état qu'à la fin de la guerre, quand j'y arrivai. On avoit ſeulement relevé, le long de quelques rues, les pierres qui les encombroient ; ce qui formoit de chaque côté, de longs parapets de pierres noircies. Il y avoit des moitiés de palais encore debout, fendus depuis le toît juſqu'aux caves. On y diſtinguoit des bouts d'eſcaliers, des plafonds peints, de petits cabinets tapiſſés de papiers de la Chine, des fragmens de glaces de miroir, des cheminées de marbre, des dorures enfumées. Il n'étoit reſté à d'autres, que les maſſifs des cheminées qui s'élevoient au milieu des décombres, comme de longues pyramides noires & blanches. Plus du tiers de la ville étoit réduit dans ce déplorable état. On y voyoit aller & venir triſtement les habitans, qui étoient auparavant ſi gais, qu'on les appeloit les François de l'Allemagne. Ces ruines, qui préſentoient une multitude d'accidens très-ſinguliers par leurs formes, leurs couleurs & leurs groupes, jetoient dans une noire mélancolie ; car on ne voyoit là que des traces de la colere d'un roi, qui n'étoit pas tombée ſur les gros remparts d'une ville de guerre, mais ſur les demeures agréables d'un peuple induſtrieux. J'ai vu même plus d'un Pruſſien en être touché. Je ne ſentis point du tout, quoique étranger, ce retour de ſécurité qui s'éleve en nous à la vue d'un danger dont on eſt à couvert ; mais au contraire une voix affligeante ſe fit entendre dans mon cœur, qui me diſoit, *ſi c'étoit là ta patrie !*

Il n'en eſt pas ainſi des ruines occaſionnées par le tems. Celles-là nous plaiſent, en nous jetant dans l'infini ; elles nous portent à pluſieurs ſiecles en arriere, & nous intéreſſent à proportion de leur antiquité. Voilà pourquoi les ruines de l'Italie nous affectent plus que les nôtres ; celles de la Grece, plus que celles de l'Italie ; & celles de l'Egypte, plus que celles de la Grece. La premiere fois que je vis un monument antique, ce fut auprès d'Orange. C'étoit l'arc de triomphe que Marius éleva après la défaite des Cimbres. Il eſt à quelque diſtance de la ville, au milieu des champs. C'eſt un maſſif oblong à trois arcades, à peu-près comme la porte Saint-Denis. Quand j'en fus près, je n'avois pas aſſez d'yeux pour le regarder. Je m'écriai d'abord : Quoi ! voilà un ouvrage des Romains ! & mon imagination me porta

porta d'une traite à Rome, & au tems de Marius. Il me ſeroit difficile de décrire tous les ſentimens qui s'éleverent ſucceſſivement en moi. D'abord, ce monument, quoique élevé par le malheur des hommes, comme tous les arcs de triomphe en Europe, ne me fit aucune peine, parce que je me rappelai que les Cimbres étoient venus pour envahir l'Italie, comme des brigands. Je remarquai que ſi cet arc de triomphe étoit un monument des victoires des Romains ſur les Cimbres, il en étoit un auſſi du pouvoir du tems ſur les Romains. J'y diſtinguai, dans le bas relief de la friſe, qui repréſente un combat, une enſeigne où on liſoit diſtinctement ces lettres, S. P. Q. R. *Senatus Populus Que Romanus*; & une autre où il y avoit M. O----- dont je ne pus pas interpréter le ſens. Pour les guerriers, ils étoient ſi uſés, qu'on ne leur voyoit plus ni armes, ni phyſionomie. Il y en avoit même qui n'avoient plus de jambes. Le maſſif de ce monument étoit, d'ailleurs, bien conſervé, à l'exception d'un des pieds droits d'une arcade, qu'un curé du voiſinage avoit fait démolir pour réparer ſon preſbytere. Cette ruine moderne me fit naître d'autres réflexions ſur l'excellence de la conſtruction des anciens dans les monumens publics: car, quoique le pied droit, qui ſupportoit un côté d'une des arcades, eût été démoli comme je l'ai dit, cependant la partie de la voûte qui en étoit ſoutenue, étoit reſtée en l'air ſans appui, comme ſi ſes vouſſoirs avoient été collés les uns aux autres. Il me vint auſſi dans l'idée, que le curé démoliſſeur étoit peut-être deſcendu de ces anciens Cimbres, comme nous autres François deſcendons des anciens peuples du nord, qui ont envahi l'Italie. Ainſi, la démolition exceptée, que je n'approuvois pas, par reſpect pour l'antiquité, je penſois aux viciſſitudes des choſes humaines, qui mettent les vainqueurs à la place des vaincus, & les vaincus à celle des vainqueurs. Je me figurois donc, que comme Marius avoit vengé l'honneur des Romains & détruit la gloire des Cimbres, un des deſcendans des Cimbres détruiſoit à ſon tour celle de Marius; & que les jeunes filles du voiſinage venoient peut-être, les jours de fête, danſer à l'ombre de cet arc de triomphe, ſans ſe ſoucier ni de celui qui l'avoit bâti, ni de celui qui le démoliſſoit.

Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes, inſpirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, & la perpétuité des ſiens. Comme elle édifie toujours lors même qu'elle détruit, elle fait ſortir

des fentes de nos monumens, des giroflées jaunes, des chenopodium, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisieres de mousses, & toutes les plantes saxatiles qui forment, par leurs fleurs & leurs attitudes, les contrastes les plus agréables avec les rochers. Je me suis arrêté autrefois avec plaisir dans le jardin du Luxembourg, à l'extrémité de l'allée des carmes, pour y considérer un morceau d'architecture qui avoit été destiné, dans son origine, à faire une fontaine. D'un côté du fronton qui le couronne, est couché un vieux Fleuve, sur le visage duquel le tems a imprimé des rides plus vénérables que celles qu'y a tracées le ciseau du sculpteur : il en a fait tomber une cuisse, à la place de laquelle il a planté un érable. Il ne reste de la Naïade qui étoit vis-à-vis, de l'autre côté du fronton, que la partie inférieure du corps. Sa tête, ses épaules & ses bras ont disparu. Ses mains tiennent encore l'urne d'où sortent, au lieu de plantes fluviatiles, celles qui se plaisent dans les lieux les plus secs, des touffes de giroflées jaunes, des pissenlits & de longues gerbes de graminées saxatiles.

Une belle architecture donne toujours de belles ruines. Les plans de l'art s'allient alors avec la majesté de ceux de la nature. Je ne trouve rien qui ait un aspect plus imposant que les tours antiques & bien élevées que nos ancêtres bâtissoient sur le sommet des montagnes, pour découvrir de loin leurs ennemis, & du couronnement desquelles sortent aujourd'hui de grands arbres dont les vents agitent les cîmes. J'en ai vu d'autres dont les machicoulis & les créneaux, jadis meurtriers, étoient tout fleuris de lilas, dont les nuances d'un violet brillant & tendre formoient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuses & rembrunies.

L'intérêt d'une ruine augmente quand il s'y joint quelque sentiment moral, par exemple, quand ces tours dégradées ont été les asyles du brigandage. Tel a été, dans le pays de Caux, un ancien château appelé le château de Lilebonne. Les hauts murs qui forment son enceinte sont écornés aux angles, & sont si couverts de lierre qu'il y a peu d'endroits où l'on apperçoive leurs assises. Du milieu de leurs cours où je ne vois pas qu'il soit facile de pénétrer, s'élevent de hautes tours crénelées, du sommet desquelles sortent de grands arbres qui paroissent dans les airs comme une épaisse chevelure. On apperçoit çà & là, à travers les tapis de lierre qui en couvrent les flancs, des fenêtres gothiques, des embrasures & des brêches qui en font appercevoir les escaliers,

liers, & qui reſſemblent à des entrées de cavernes. On ne voit voler autour de cette habitation déſolée que des buzes qui planent en ſilence ; & ſi l'on y entend quelquefois la voix d'un oiſeau, c'eſt celle de quelque hibou qui y fait ſon nid. Ce château eſt ſitué ſur un tertre, au milieu d'une vallée étroite formée par des montagnes couvertes de forêts. Quand je me rappelai, à la vue de ce manoir, qu'il étoit autrefois habité par de petits tyrans qui, avant que l'autorité royale fût ſuffiſamment établie dans le royaume, exerçoient de là leur brigandage ſur leurs malheureux vaſſaux & même ſur les paſſans, il me ſembloit voir la carcaſſe & les oſſemens de quelque grande bête féroce.

Plaiſir des Tombeaux.

Mais il n'y a point de monumens plus intéreſſans que les tombeaux des hommes, & ſur-tout ceux de nos parens. Il eſt remarquable que tous les peuples naturels, & même la plupart des peuples civiliſés, ont fait, des tombeaux de leurs ancêtres, le centre de leurs dévotions & une partie eſſentielle de leur religion. Il en faut excepter ceux dont les peres ſe font haïr des enfans par une éducation triſte & cruelle, c'eſt-à-dire, les peuples occidentaux & méridionaux de l'Europe. Par-tout ailleurs, cette religieuſe mélancolie eſt répandue. Les tombeaux des ancêtres ſont, à la Chine, un des principaux embelliſſemens des fauxbourgs des villes & des collines des campagnes. Ils ſont les plus forts liens de la patrie chez les peuples ſauvages. Quand les Européens ont quelquefois propoſé à ceux-ci de changer de territoire, ils leur ont répondu : " Dirons-nous aux os de nos peres, levez-vous, & ,, ſuivez-nous dans une terre étrangere ?" Ils ont toujours regardé cette objection ſans ſolution. Les tombeaux ont fourni aux poëſies d'Young & de Geſſner des images pleines de charmes. Nos voluptueux qui reviennent quelquefois aux ſentimens de la nature, en font conſtruire de factices dans leurs jardins. A la vérité, ce ne ſont pas ceux de leurs parens. D'où peut leur venir ce ſentiment de mélancolie funebre au milieu des plaiſirs ? N'eſt-ce pas de ce que quelque choſe ſubſiſte encore après nous ? Si un tombeau ne leur faiſoit naître que l'idée de ce qu'il doit renfermer, c'eſt-à-dire, d'un cadavre, ſa vue révolteroit leur imagination. La plupart d'entre eux craignent tant de mourir ! Il faut donc qu'à cette idée phyſique il ſe joigne quelque ſentiment moral. La mélancolie voluptueuſe qui en réſulte naît, comme tou-

tes les ſenſations attrayantes, de l'harmonie de deux principes oppoſés, du ſentiment de notre exiſtence rapide & de celui de notre immortalité, qui ſe réuniſſent à la vue de la derniere habitation des hommes. Un tombeau eſt un monument placé ſur les limites des deux mondes.

Il nous préſente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie & l'image d'un éternel repos ; enſuite il éleve en nous le ſentiment confus d'une immortalité heureuſe, dont les probabilités augmentent à meſure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'eſt là où ſe fixe notre vénération. Et cela eſt ſi vrai, que quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate & celle de Néron, perſonne ne voudroit avoir dans ſes boſquets celle de l'empereur romain, quand même elle ſeroit renfermée dans une urne d'argent ; & qu'il n'y a perſonne qui ne mît celle du philoſophe dans le lieu le plus honorable de ſon appartement, quand elle ne ſeroit que dans un vaſe d'argile.

C'eſt donc par cet inſtinct intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inſpirent une vénération ſi touchante. C'eſt par le même ſentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables, nous donnent tant de regrets ; car, comme nous le verrons bientôt, les attraits de l'amour ne naiſſent que des apparences de la vertu. Voilà pourquoi nous ſommes émus, à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le ſouvenir de ſon innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendriſſement une tombe, ſous laquelle repoſe une jeune femme, l'amour & l'eſpérance de ſa famille, par ſes vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monumens, des marbres, des bronzes, des dorures. Plus ils ſont ſimples, plus ils donnent d'énergie au ſentiment de la mélancolie. Ils ſont plus d'effet, pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puiſſance. C'eſt ſur-tout à la campagne que leur impreſſion ſe fait vivement ſentir. Une ſimple foſſe y a fait ſouvent verſer plus de larmes que les catafalques des cathédrales *. C'eſt là que la douleur prend de la ſublimité ; elle

* Nos artiſtes font verſer des larmes à des ſtatues de marbre auprès des tombeaux des grands. Il faut bien y faire pleurer des ſtatues, quand les hommes n'y pleurent pas. J'ai vu pluſieurs enterremens de gens riches ; j'y ai vu bien rarement quelqu'un verſer des larmes, ſi ce n'eſt par-

fois

elle s'éleve avec les vieux ifs des cimetieres ; elle s'étend avec les plaines & les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du ſoleil & les ténebres de la nuit. Les travaux les plus rudes & les deſtinées les plus humiliantes, n'en peuvent éteindre l'impreſſion dans les cœurs des plus miſérables. " Pendant l'eſpace de deux ans, dit le Pere du „ Tertre, notre negre Dominique, après la mort de ſa „ femme, ne manquoit pas un ſeul jour, ſi-tôt qu'il étoit „ revenu de la place, de prendre le garçon & la petite fille „ qu'il en avoit eus, & de les porter ſur la foſſe de la de„ funte, où il pleuroit devant eux une bonne demi-heure, „ ce que ſes petits enfans faiſoient ſouvent à ſon imitation." (*Hiſt. des Ant. tr.* 8, *ch.* 1, §. 4.) Quelle oraiſon funebre pour une épouſe & pour une mere! ce n'étoit cependant qu'une pauvre eſclave.

Il réſulte encore de la vue des ruines, un autre ſentiment, indépendant de toute réflexion ; c'eſt celui de l'héroïſme. De grands généraux ont employé plus d'une fois leur effet ſublime, pour exalter le courage de leurs ſoldats. Alexandre engage ſon armée, chargée des dépouilles de la Perſe, à brûler ſes bagages ; & dès qu'elle y a mis le feu, elle eſt prête à le ſuivre au bout du monde. Guillaume, duc de Normandie, en débarquant en Angleterre, incendie ſes propres vaiſſeaux, & ſes troupes font la conquête de ce royaume. Mais il n'y a point de ruines qui élevent en nous de ſi grands ſentimens, que celles de la nature. Elles nous montrent cette grande priſon de la terre, où nous ſommes renfermés, ſujette elle-même à la deſtruction, & nous détachant ſubitement de nos préjugés & de nos paſſions, comme d'une repréſentation théâtrale, momentanée & frivole.

 Lorſque

fois quelque vieux domeſtique qui ſe trouvoit peut-être ſans reſſource. Il y a quelque tems que, paſſant par une rue aſſez déſerte du fauxbourg Saint-Marceau, je vis un cercueil à l'entrée d'une petite maiſon. Il y avoit auprès de ce cercueil une femme à genoux qui prioit Dieu, & qui paroiſſoit abſorbée dans le chagrin. Cette femme ayant apperçu au bout de la rue les prêtres qui venoient faire la levée du corps, ſe leva & s'enfuit, en ſe mettant les deux mains ſur les yeux, & en jetant des cris lamentables. Des voiſins voulurent l'arrêter pour la conſoler, mais ce fut en vain. Comme elle paſſa auprès de moi, je lui demandai ſi elle regrettoit ſa fille ou ſa mere. " Hélas ! Monſieur, me dit-elle toute en pleurs, je regrette „ une dame qui me faiſoit gagner ma pauvre vie ; elle me faiſoit aller en „ journée." Je m'informai des voiſins quelle étoit cette dame bienfaiſante : c'étoit la femme d'un petit menuiſier. Gens riches, quel uſage faites-vous donc des richeſſes pendant votre vie, puiſque perſonne ne pleure à votre mort ?

Lorſque Liſbonne fut renverſée par un tremblement de terre, ſes habitans, en s'échappant de leurs maiſons, s'embraſſoient les uns & les autres, grands & petits, amis & ennemis, inquiſiteurs & juifs, connus & inconnus ; chacun partageoit ſes habits & ſes vivres avec ceux qui n'avoient rien. J'ai vu arriver quelque choſe de ſemblable dans des tempêtes, ſur des vaiſſeaux près de périr. Le premier effet du malheur, dit un écrivain célebre, eſt de roidir l'ame, & le ſecond, de briſer. C'eſt que le premier mouvement de l'homme, dans le malheur, eſt de s'élever vers la divinité ; & le ſecond, de redeſcendre aux beſoins phyſiques. Ce dernier effet eſt celui de la réflexion, mais le ſentiment moral & ſublime s'empare preſque toujours du cœur à l'aſpect d'une grande deſtruction.

Ruines de la Nature.

Lorſque les bruits de la fin du monde ſe répandirent en Europe, il y a quelques ſiecles, une infinité de perſonnes ſe dépouillerent de leurs biens ; & il ne faut pas douter qu'on ne vît encore arriver la même choſe de nos jours, ſi de pareilles opinions s'accréditoient. Mais ces ruines totales & ſubites ne ſont point à craindre dans les plans infiniment ſages de la nature : rien ne s'y détruit, qui n'y ſoit réparé.

Les ruines apparentes de la terre, comme les rochers qui en hériſſent la ſurface en tant d'endroits, ont leur utilité. Les rochers ne nous paroiſſent des ruines que parce qu'ils ne ſont ni équarris ni polis, comme les pierres de nos monumens ; mais leurs anfractuoſités ſont néceſſaires aux végétaux & aux animaux, qui doivent y trouver de la nourriture & des abris. Ce n'eſt que pour les êtres végétatifs & ſenſitifs que la nature a créé le regne foſſile ; & dès que l'homme en éleve des maſſes inutiles à ces objets ſur la ſurface de la terre, elle ſe hâte d'y imprimer ſon ciſeau, afin de les employer à l'harmonie générale.

Si nous conſidérions la fin & l'origine de ſes ouvrages, ceux des peuples les plus célebres nous paroîtroient bien frivoles. Il n'étoit pas beſoin que les nations élevaſſent de ſi grands aſſemblages de pierres, pour m'inſpirer un jour du reſpect par leur antiquité. Un petit caillou de nos rivieres eſt plus ancien que les pyramides de l'Egypte. Une multitude de villes ont été détruites depuis qu'il a été créé. Si je veux ajouter quelque ſentiment moral aux monumens de

la

la nature, je peux me dire, à la vue d'un rocher : C'eſt peut-être ici que ſe repoſoit le bon Fénélon, en méditant ſon divin Télémaque ; on y gravera peut-être un jour qu'il a fait une révolution en Europe, en apprenant à ſes rois que leur gloire conſiſtoit dans le bonheur des hommes, & le bonheur des hommes dans les travaux de l'agriculture : la poſtérité arrêtera ſes regards ſur la même pierre où je fixe aujourd'hui les miens. C'eſt ainſi que j'embraſſe le paſſé & l'avenir à la vue d'un rocher tout brute, & que le conſacrant à la vertu, par une ſimple inſcription, je le rends plus vénérable qu'en le décorant des cinq ordres de l'architecture.

Du Plaiſir de la Solitude.

C'eſt encore la mélancolie qui rend la ſolitude ſi attrayante. La ſolitude flatte notre inſtinct animal, en nous offrant des abris d'autant plus tranquilles, que les agitations de notre vie ont été plus grandes ; & elle étend notre inſtinct divin, en nous donnant des perſpectives où les beautés naturelles & morales ſe préſentent avec tous les attraits du ſentiment. C'eſt par l'effet de ces contraſtes & de cette double harmonie qu'il n'y a point de ſolitude plus douce que celle qui eſt voiſine d'une grande ville, ni de fête populaire plus agréable que celle qui eſt donnée près d'une ſolitude.

DU SENTIMENT DE L'AMOUR.

Si l'amour n'étoit qu'une ſenſation phyſique, je ne voudrois que laiſſer raiſonner & agir deux amans, conſéquemment aux loix phyſiques du mouvement du ſang, de la filtration du chyle & des autres humeurs du corps, pour en dégoûter le plus vil libertin ; ſon acte principal même eſt accompagné du ſentiment de la honte, dans les hommes de tous les pays. Il n'y a point de peuple qui ſe proſtitue publiquement ; & quoique des voyageurs éclairés aient avancé que les habitans de l'île de Taïti avoient cet infame uſage, des obſervateurs plus attentifs ont vérifié depuis, qu'il n'étoit particulier dans cette nation qu'aux filles du plus bas étage, & que les autres claſſes y conſervoient les apparences de modeſtie communes à tous les hommes.

Je ne ſaurois trouver dans la nature de cauſe directe de la pudeur. Si l'on dit que l'homme a honte de l'acte vénérien, parce qu'il le rend ſemblable aux animaux, cette raiſon ne

ſuffit pas ; car le ſommeil, le boire & le manger l'en rapprochent encore plus ſouvent, & toutefois il n'en a aucune honte. A la vérité, il y a une cauſe de la pudeur dans l'acte phyſique : mais d'où vient celle qui en occaſionne le ſentiment moral ? Non-ſeulement on dérobe cet acte à la vue, mais même le ſouvenir. La femme le regarde comme un témoignage de ſa foibleſſe : elle apporte une longue réſiſtance aux attaques de l'homme. D'où vient que la nature a mis dans ſon cœur cet obſtacle, qui y triomphe ſouvent du plus doux des penchans & de la plus fougueuſe des paſſions ?

Indépendamment des cauſes particulieres de la pudeur, qui me ſont inconnues, je crois en trouver une dans les deux puiſſances dont l'homme eſt formé. Le ſens de l'amour étant, pour ainſi dire, le centre auquel viennent aboutir toutes les ſenſations phyſiques, comme celles des parfums, de la muſique, des couleurs & des formes agréables, du toucher, des douces températures & des ſaveurs ; il en réſulte une oppoſition très-forte avec cette autre puiſſance intellectuelle, d'où dérivent les ſentimens de la divinité & de l'immortalité. Leur contraſte eſt d'autant plus tranché, que l'acte du premier eſt en lui-même brute & aveugle, & que le ſentiment moral qui accompagne d'ordinaire l'amour eſt plus développé & plus ſublime. Auſſi les amans, pour ſubjuguer leur maîtreſſe, ne manquent jamais de faire précéder celui-ci, & d'employer tous leurs efforts pour l'amalgamer avec l'autre ſenſation. Ainſi, la pudeur vient à mon avis du combat de ces deux puiſſances ; & voilà pourquoi les enfans n'en ont point naturellement, parce que le ſens de l'amour n'eſt pas encore développé en eux ; que les jeunes gens en ont beaucoup, parce que ces deux puiſſances ont en eux toute leur énergie ; & que la plupart de nos vieillards n'en ont point du tout, parce qu'ils ont perdu le ſens de l'amour, par la défaillance de la nature en eux, ou ſon ſentiment moral, par la corruption de la ſociété ; ou, ce qui arrive ſouvent, tous les deux enſemble, par le concours de ces deux cauſes.

Comme la nature a fait reſſortir à cette paſſion qui devoit reperpétuer la vie humaine, toutes les ſenſations animales, elle y a réuni auſſi tous les ſentimens de l'ame ; en ſorte que l'amour préſente à deux amans, non-ſeulement les ſentimens qui ſe lient avec nos beſoins & à l'inſtinct de notre miſere, comme ceux de protection, de ſecours, de confiance, de ſupport, de repos, mais encore tous les inſtincts ſublimes qui

qui élevent l'homme au-deſſus de l'humanité. C'eſt dans ce ſens que Platon définiſſoit l'amour, une entremiſe des dieux envers les jeunes gens *.

Qui voudroit connoître la nature humaine, n'auroit qu'à étudier celle de l'amour ; il y verroit naître tous les ſentimens dont j'ai parlé, & une foule d'autres que je n'ai ni le tems, ni le talent de développer. Nous remarquerons d'abord que cette affection naturelle développe dans chaque être ſon caractere principal, en lui donnant toute ſon extenſion. Ainſi, par exemple, c'eſt dans la ſaiſon où chaque plante ſe reperpétue par ſes fleurs & ſes fruits, qu'elle acquiert toute ſa perfection & les caracteres qui la déterminent invariablement. C'eſt dans la ſaiſon des amours que les oiſeaux qui chantent

* C'eſt par l'influence ſublime de cette paſſion, que les Thébains formerent un bataillon de héros appelé la bande ſacrée ; ils périrent tous enſemble à la bataille de Chéronée. On les trouva couchés tous ſur la même ligne, l'eſtomac percé de grands coups de piques, & le viſage tourné vers l'ennemi. Ce ſpectacle tira des larmes des yeux de Philippe même, leur vainqueur. Lycurgue avoit employé auſſi le pouvoir de l'amour dans l'éducation des Spartiates, & il en fit un des plus grands ſoutiens de ſa république. Mais, comme le contre-poids animal de ce ſentiment céleſte ne ſe trouvoit plus dans l'objet aimé, il jeta quelquefois les Grecs dans des déſordres qu'on leur a juſtement reprochés. Leurs légiſlateurs ne jugerent les femmes que propres à donner des enfans ; ils ne virent pas qu'en favoriſant l'amour entre les hommes, ils affoibliſſoient celui qui devoit réunir les ſexes, & que pour reſſerrer les liens de leur politique, ils rompoient ceux de la nature.

La république de Lycurgue avoit encore d'autres défauts naturels, entr'autres, l'eſclavage des ilotes. Ces deux points exceptés, je le regarde comme le plus ſublime génie qui ait exiſté ; encore peut-on l'excuſer, par les obſtacles de toute eſpece qu'il rencontra dans l'établiſſement de ſes loix.

Il y a dans les harmonies des différens âges de la vie humaine de ſi doux rapports, de la foibleſſe des enfans à la force de leurs parens, du courage & de l'amour entre les jeunes gens des deux ſexes à la vertu & à la religion des vieillards ſans paſſions, que je m'étonne qu'on n'ait pas préſenté au moins un tableau d'une ſociété humaine, concordante ainſi avec tous les beſoins de la vie & les loix de la nature. Il y en a quelques eſſais dans le Télémaque, entr'autres, dans les mœurs des peuples de la Bœtique ; mais ils ne ſont qu'indiqués. Je crois qu'une pareille ſociété, ainſi liée dans toutes ſes parties, atteindroit au plus grand degré de bonheur ſocial où puiſſe parvenir la nature humaine ſur la terre, & ſeroit inébranlable à tous les orages de la politique. Loin de craindre ſes voiſins, elle en feroit la conquête ſans armes, comme l'ancienne Chine, par le ſeul ſpectacle de ſa félicité & par l'influence de ſes vertus. J'avois eu deſſein d'étendre cette idée, à l'inſtigation de J. J. Rouſſeau, en faiſant l'hiſtoire d'un peuple de la Grece, bien connu des poëtes, parce qu'il a vécu ſuivant la nature, & par cette raiſon, preſque ignoré de nos écrivains politiques ; mais le tems ne m'a permis que d'en ébaucher le plan, & d'en achever tout au plus le premier livre.

chantent redoublent leur mélodie, & que ceux qui excellent par leurs couleurs ont leurs beaux plumages, dont ils prennent plaiſir à faire éclater les nuances, en ſe rengorgeant, en faiſant la roue avec leur queue, ou en étendant leurs ailes à terre. C'eſt alors que le fort taureau préſente ſa tête & menace de la corne, que le courſier léger s'exerce à la courſe dans les plaines, que les bêtes féroces rempliſſent les forêts de rugiſſemens, & que la femelle du tigre, exhalant l'odeur du carnage, fait retentir les ſolitudes de l'Afrique de ſes miaulemens affreux, & paroît remplie d'attraits à ſes cruels amans.

C'eſt auſſi dans l'âge d'aimer, que ſe développent toutes les affections naturelles au cœur humain. C'eſt alors que l'innocence, la candeur, la ſincérité, la pudeur, la généroſité, l'héroïſme, la foi ſainte, la piété s'expriment en graces ineffables dans l'attitude & les traits de deux jeunes amans. L'amour prend dans leurs ames pures tous les caracteres de la religion & de la vertu. Ils fuient les aſſemblées tumultueuſes des villes, les routes corrompues de l'ambition, & cherchent dans les lieux les plus reculés quelque autel champêtre où ils puiſſent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les conſtellations de la nuit, reçoivent tour à tour leurs ſermens. Souvent égarés dans une ivreſſe religieuſe, ils ſe prennent l'un & l'autre pour une divinité. Toute maîtreſſe fut adorée, tout amant fut idolâtre. L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils reſpirent, les ombrages où ils ſe repoſent leur paroiſſent conſacrés par leur atmoſphere. Ils ne voient dans l'univers d'autre bonheur que de vivre & de mourir enſemble, ou plutôt ils ne voient plus la mort. L'amour les tranſporte dans des ſiecles infinis, & la mort ne leur paroît que le moyen d'une éternelle réunion. Mais ſi quelque obſtacle vient à les ſéparer, ni les eſpérances de la fortune, ni les amitiés des douces compagnes, ne peuvent les conſoler. Ils ont touché au ciel, ils languiſſent ſur la terre ; ils vont, dans leur déſeſpoir, ſe retirer dans des cloîtres, & redemander à Dieu, toute leur vie, le bonheur qu'ils n'ont entrevu qu'un inſtant. Long-tems même après leur ſéparation, quand la froide vieilleſſe a glacé leurs ſens, quand ils ont été diſtraits par mille & mille ſoucis étrangers qui leur ont fait oublier tant de fois qu'ils étoient des hommes, leur cœur palpite encore à la vue du tombeau qui renferme l'objet qu'ils ont aimé. Ils l'avoient quitté dans le monde, ils eſperent le revoir dans les cieux. Infortunée Héloïſe! quels

ſentimens

ſentimens ſublimes éleva dans votre ame la cendre d'Abailard ?

Ces émotions céleſtes ne peuvent être les effets d'un acte animal. L'amour n'eſt point une petite convulſion, comme l'appelle le divin Marc-Aurele. C'eſt aux charmes de la vertu & au ſentiment de ſes attributs divins qu'il doit tant d'énergie. Le vice même eſt obligé, pour plaire, d'en emprunter les traits & le langage. Si les femmes de théâtre captivent tant d'amans, c'eſt qu'elles les ſéduiſent par les illuſions de l'innocence, de la bienveillance, & de la grandeur d'ame, dans les rôles de bergeres, d'héroïnes & de déeſſes qu'elles ont coutume de repréſenter. Leurs graces ſi vantées ne ſont que les apparences des vertus. Si quelquefois au contraire la vertu déplaît, c'eſt qu'elle ſe montre ſous les apparences de la dureté, de l'humeur, de l'ennui, ou de quelqu'autre vice qui nous rebute.

Ainſi la beauté naît de la vertu, & la laideur du vice, & ces caracteres s'impriment ſouvent dès la plus tendre enfance par l'éducation. On peut m'objecter qu'il y a des hommes beaux & vicieux, & qu'il y en a de laids & vertueux. Socrate & Alcibiade en ont été de fameux exemples dans l'antiquité. Mais ces exemples mêmes prouvent pour moi. Socrate fut malheureux & vicieux dans l'âge où la phyſionomie prend ſes principaux caracteres, depuis l'enfance juſqu'à l'âge de dix-ſept ans. Il étoit né pauvre ; ſon pere voulut le contraindre d'apprendre le métier de ſculpteur, malgré ſa répugnance. Il fallut qu'un oracle s'oppoſât à la tyrannie paternelle. Socrate avoua, d'après le jugement d'un phyſionomiſte, qu'il étoit ſujet aux femmes & au vin, qui ſont les vices où le malheur jette ordinairement les hommes : il ſe réforma à la fin lui-même ; & rien n'étoit plus beau que ce philoſophe quand il parloit de la Divinité. Pour l'heureux Alcibiade, né au ſein de la fortune, les leçons de Socrate, & l'amour de ſes parens & de ſes concitoyens, développerent à la fois en lui la beauté de ſon corps & de ſon ame ; mais, ayant été à la fin entraîné dans le déſordre par de mauvaiſes ſociétés, il ne lui reſta que la phyſionomie de la vertu. Quelque ſéduiſant que ſoit ſon premier aſpect, on y démêle bientôt la laideur du vice ſur le viſage des beaux hommes devenus méchans. On y découvre, malgré leur ſourire, je ne ſais quoi de faux & de perfide. Cette diſſonnance ſe fait ſentir juſque dans leur voix. Tout eſt maſqué en eux, comme leur viſage. Nous obſerverons encore que toutes les formes des êtres organiſés expriment des

ſentimens

ſentimens intellectuels, non-ſeulement aux yeux des hommes qui étudient la nature, mais à ceux des animaux, qui ſont d'abord éclairés par leur inſtinct ſur ces connoiſſances, dont la plupart ſont ſi obſcures pour nous. Ainſi, par exemple, chaque eſpece d'animal a des traits qui expriment ſon caractere. Aux yeux étincelans & inquiets du tigre, on diſtingue ſa férocité & ſa perfidie. La gourmandiſe du porc s'annonce par la baſſeſſe de ſon attitude, & l'inclination de ſa tête vers la terre. Tous les animaux connoiſſent très-bien ces caracteres, car les loix de la nature ſont univerſelles. Par exemple, quoiqu'il y ait, aux yeux d'un homme peu attentif, une différence extérieure aſſez légere entre un renard & une eſpece de chien qui lui reſſemble, une poule ne s'y méprendra pas. Elle verra celui-ci ſans frayeur auprès d'elle, & elle prendra l'épouvante à la vue de l'autre. Nous remarquerons encore que chaque animal exprime dans ſes traits quelque paſſion dominante, telles que la cruauté, la volupté, la ruſe, la ſtupidité. Mais l'homme ſeul, quand il n'a point été altéré par les vices de la ſociété, porte ſur ſon viſage l'empreinte d'une origine céleſte. Il n'y a point de trait de beauté qu'on ne puiſſe rapporter à quelque vertu : celui-ci à l'innocence, cet autre à la candeur, ceux-là à la généroſité, à la pudeur, & à l'héroïſme. C'eſt à leur influence que l'homme doit le reſpect & la confiance que lui portent les animaux dans tous les pays où ils n'ont point été dénaturés par de fréquentes perſécutions. Quelques charmes qu'il y ait dans l'harmonie des couleurs & des formes de la figure humaine, on ne voit pas que ſon effet phyſique dût influer ſur les animaux, s'il n'y joignoit l'empreinte de quelque puiſſance morale. L'embonpoint des formes ou la fraîcheur des couleurs devroit plutôt exciter l'appétit des bêtes féroces, que leur reſpect ou leur amour. Enfin, comme nous diſtinguons leur caractere paſſionné, elles diſtinguent pareillement le nôtre, & ſavent très-bien juger ſi nous ſommes cruels ou pacifiques. Le gibier, qui fuit les ſanguinaires chaſſeurs, ſe raſſemble autour des paiſibles bergers.

On a avancé que la beauté étoit arbitraire chez tous les peuples, mais nous avons réfuté ailleurs cette opinion par des preuves de fait. Les mutilations des negres, leurs découpures de peau, leurs nez écraſés, leurs fronts comprimés ; les têtes plates, longues, rondes & pointues des ſauvages du nord de l'Amérique ; les levres percées des Bréſiliens ; les grandes oreilles des peuples de Laos, en Aſie, & de quelques nations

nations de la Guianne, ſont des effets de la ſuperſtition ou d'une mauvaiſe éducation. Les animaux féroces ſont frappés même de ces difformités. Tous les voyageurs rapportent unanimement, que quand les lions ou les tigres affamés, ce qui eſt fort rare, attaquent de nuit quelques caravannes, ils ſe jettent d'abord ſur les animaux, & enſuite ſur les Indiens ou les noirs. La figure européenne, avec ſa ſimplicité, leur en impoſe beaucoup plus, que défigurée par les caracteres africains ou aſiatiques.

Quand elle n'a point été altérée par les vices de la ſociété, ſon expreſſion eſt ſublime. Un Napolitain, appelé Jean-Baptiſte Porta, s'eſt aviſé d'y trouver des rapports avec les figures des bêtes. Il a fait, à cette occaſion, un livre dont les gravures repréſentent des têtes d'hommes, reſſemblantes à des têtes de chien, de cheval, de mouton, de porc & de bœuf. Son ſyſteme favoriſe nos opinions modernes, & s'allie aſſez bien avec les altérations que les paſſions apportent à la figure humaine. Mais je voudrois bien ſavoir d'après quel animal Pigalle a fait ce charmant Mercure que j'ai vu à Berlin ; d'après les paſſions de quelles bêtes les ſculpteurs Grecs firent le Jupiter du Capitole, la Vénus pudique, & l'Apollon du Vatican? Dans quels animaux ont-ils étudié ces expreſſions divines?

Je ſuis perſuadé, comme je l'ai dit, qu'il n'y a pas un beau trait dans une figure, qu'on ne puiſſe rapporter à quelque ſentiment moral, relatif à la vertu & à la Divinité. On pourroit rapporter de même les traits de la laideur, à quelque affection vicieuſe, comme à la jalouſie, à l'avarice, à la gourmandiſe & à la colere. Pour démontrer à nos philoſophes, combien ils s'égarent lorſqu'ils veulent faire les paſſions les ſeuls mobiles de la vie humaine, je voudrois qu'on leur préſentât les expreſſions de toutes les paſſions réunies dans une ſeule tête ; par exemple, l'air lubrique & obſcene d'une courtiſane, avec l'air fourbe & féroce d'un ambitieux ; & qu'on y joignît encore quelques traits de la haine & de l'envie, qui ſont des ambitions négatives. Une tête qui les réuniroit toutes, ſeroit plus hideuſe que celle de Méduſe ; elle reſſembleroit à celle de Néron.

Chaque paſſion a un caractere animal, comme l'a très-bien trouvé Jean-Baptiſte Porta. Mais chaque vertu a auſſi le ſien ; & une phyſionomie n'eſt jamais plus intéreſſante, que quand on y diſtingue une affection céleſte combattant contre une paſſion. Je ne ſais même s'il eſt poſſible d'exprimer une vertu, autrement que par un triomphe de

cette

cette eſpece. C'eſt ainſi que la pudeur paroît ſi aimable ſur le viſage d'une jeune perſonne, parce que c'eſt le combat de la plus forte des paſſions animales, avec un ſentiment ſublime. L'expreſſion de la ſenſibilité, rend auſſi un viſage très-touchant, parce que l'ame s'y montre dans un état de ſouffrance, & que cette vue excite en nous une vertu, qui eſt le ſentiment de la pitié. Si la ſenſibilité de cette figure eſt active, c'eſt-à-dire, ſi elle naît elle-même de la vue du malheur d'autrui, elle nous frappe encore davantage, parce qu'elle y devient l'expreſſion divine de la généroſité.

Je crois que les tableaux & les ſtatues les plus célebres de l'antiquité, n'ont dû leur grande réputation qu'à l'expreſſion de ce double caractere, c'eſt-à-dire, à l'harmonie qui naît des deux ſentimens oppoſés de la paſſion & de la vertu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les chefs-d'œuvre de la ſculpture & de la peinture des anciens, les plus vantés, comportoient tous ce genre de contraſte. On en voit aſſez d'exemples dans leurs ſtatues, comme dans la Vénus pudique, & dans le Gladiateur mourant, qui conſerve encore dans ſa chûte, le reſpect de ſa gloire, au moment où la mort le ſaiſit. Tel étoit encore l'Amour lançant la foudre, d'après Alcibiade enfant, que Pline attribue à Praxitele ou à Scopas. Un enfant aimable lançant de ſes petites mains la foudre de Jupiter, devoit faire naître à la fois le ſentiment de l'innocence, & celui de la terreur. Au caractere du dieu ſe joignoit celui d'un homme également attrayant & redoutable. Je crois que les tableaux des anciens exprimoient encore mieux ces harmonies de ſentimens oppoſés. Pline, qui nous a conſervé la mémoire des plus fameux, cite, entre autres, un tableau d'Athénion de Maronée, repréſentant Ulyſſe cauteleux & fin qui reconnoît Achille déguiſé en fille, en lui préſentant des hardes de femme, parmi leſquelles il y avoit épée. Le mouvement bruſque avec lequel Achille ſe ſaiſit de cette épée, devoit faire un contraſte charmant avec ſes habits & ſon maintien compoſé de nymphe ; & il en devoit réſulter un autre dans Ulyſſe qui ne devoit pas être moins intéreſſant, avec ſon air cauteleux & l'expreſſion de ſa joie, contenue par ſa prudence, de peur qu'en découvrant Achille il ne vînt à ſe découvrir lui-même. Un autre plus touchant d'Ariſtide de Thebes, repréſentoit Biblis mourante de l'amour qu'elle portoit à ſon frere. On y devoit diſtinguer le ſentiment de la vertu, qui repouſſoit loin d'elle un amour criminel, & celui de l'amitié fraternelle qui rappeloit l'amour ſous les apparences mêmes de la vertu. Ces cruelles conſonnances,

le

le déſeſpoir d'être trahie par ſon propre cœur, le deſir de mourir pour cacher ſa honte, le deſir de vivre pour revoir l'objet aimé, la ſanté flétrie par de ſi douloureux combats, devoient exprimer au milieu des langueurs de la mort & de la vie, les contraſtes les plus intéreſſans ſur le viſage de cette fille infortunée. Dans un autre tableau du même Ariſtide, on admiroit une mere bleſſée à la mamelle, au ſiege d'une ville, & qui donnoit à teter à ſon enfant. Elle ſembloit craindre, dit Pline, qu'il ne ſuçât ſon ſang avec ſon lait. Alexandre en faiſoit tant de cas, qu'il le fit tranſporter à Pella, lieu de ſa naiſſance. Ce devoit être une noble victoire que celle où l'amour maternel triomphoit d'une douleur corporelle. Nous avons vu que le Pouſſin avoit fait de cette vertu, l'expreſſion principale de ſon tableau du déluge. Rubens l'a miſe d'une maniere admirable dans le viſage de ſa Médicis, où l'on diſtingue à la fois la douleur & la joie de l'enfantement. Il releve encore la violence de la paſſion phyſique, par l'attitude nonchalante où eſt jetée la reine dans un fauteuil, & par ſon pied nu, ſorti de ſa pantouffle ; & de l'autre, la ſublimité du ſentiment moral qu'elle éprouve, par les hautes deſtinées de ſon enfant qui lui eſt préſenté par un Dieu, & qui eſt couché dans un berceau de grappes de raiſin & d'épis de bled, ſymboles de la félicité de ſon regne. C'eſt ainſi que les grands maîtres ne ſe contentoient pas d'oppoſer mécaniquement des grouppes & des vides, des ombres & des lumieres, des enfans & des vieillards, des pieds & des mains ; mais ils recherchoient, avec le plus grand ſoin, ces contraſtes de nos puiſſances intérieures, qui s'expriment ſur le viſage de l'homme en traits ineffables, & qui devoient faire le charme éternel de leurs tableaux. Les ouvrages de le Sueur ſont pleins de ces contraſtes de ſentiment, & il y fait ſi bien accorder ceux de la nature élémentaire, qu'il en réſulte la plus douce & la plus profonde mélancolie. Mais il a été plus aiſé à ſon pinceau de les rendre, qu'il ne l'eſt à ma plume de les exprimer. Je n'en citerai plus qu'un exemple, tiré du Pouſſin, admirable par ſes compoſitions, mais dont le tems a bien maltraité les couleurs. C'eſt dans ſon tableau de l'enlevement des Sabines. Pendant que les ſoldats Romains emportent, à braſſe-corps, les filles effrayées des Sabins, il y a un officier Romain qui en veut enlever une jeune & jolie, qui s'eſt réfugiée dans les bras de ſa mere. Il n'oſe uſer de violence envers elle, & il parle à la mere avec tout l'empreſſement de l'amour & du reſpect. Il ſemble lui dire: " Elle ſera heureuſe avec moi! Que je la doive à l'amour

„ l'amour & non pas à la crainte! Je veux moins vous ôter „ une fille, que vous donner un fils." C'eſt ainſi qu'en ſe conformant dans les habillemens de ſes perſonnages, à la ſimplicité de leur ſiecle, qui les rendoit à-peu-près ſemblables dans toutes les conditions, il n'a pas diſtingué l'officier du ſoldat, par les habits, mais par les mœurs. Il a ſaiſi, à ſon ordinaire, le caractere moral de ſon ſujet, qui eſt d'un bien autre effet que celui du coſtume. J'aurois bien voulu voir de la main de cet homme de génie, les mêmes Sabines, devenues épouſes & meres, entre les deux armées des Sabins & des Romains. "Accourant, comme dit Plutarque, les unes „ d'un côté, les autres d'un autre, avec pleurs, cris & cla„ meurs, ſe jetant à travers les armes & les morts giſans ſur „ la terre, de maniere qu'il ſembloit qu'elles fuſſent forcenées „ ou poſſédées de quelque eſprit, les unes portant leurs „ petits enfans de mamelle entre leurs bras; les autres „ échevelées, & toutes appelant ores les Sabins, & ores les „ Romains, par les plus doux noms qui ſoient entre les „ hommes*."

Les plus grands effets de l'amour naiſſent, comme nous l'avons dit, des ſentimens contraires, qui viennent à ſe confondre, comme ceux de la haine naiſſent ſouvent des ſentimens ſemblables qui viennent à ſe choquer. Voilà pourquoi il n'y a point de ſentiment plus agréable que de rencontrer un ami dans un homme que nous eſtimions notre ennemi; ni de peine plus ſenſible que de reconnoître pour ennemi celui que nous croyons être notre ami. Ce ſont ces effets harmoniques, qui rendent ſouvent un ſervice paſſager plus recommandable que de longs bons offices, & l'offenſe d'un moment plus odieuſe que l'inimitié de toute une vie, parce que, dans le premier cas, des ſentimens très-oppoſés viennent à ſe réunir, & dans le ſecond, des ſentimens très-unis viennent à ſe heurter. De là vient encore qu'un ſeul défaut, au milieu des bonnes qualités d'un homme de bien, nous paroît ſouvent plus déplaiſant que tous les vices d'un libertin, où il apparoît une vertu, parce que, par l'effet des contraſtes, ces deux qualités ſortent davantage, & dominent ſur les autres dans les deux caracteres. C'eſt auſſi par la foibleſſe de notre eſprit, qui, s'attachant toujours à un point unique dans toutes ſes conſidérations, s'arrête à la qualité la plus ſaillante pour déterminer ſon jugement. On ne ſauroit dire dans combien d'erreurs nous tombons, faute d'étudier ces principes élémentaires de la nature. On pourroit, ſans doute,

* Plutarque, vie de Romulus.

doute, les étendre bien plus loin ; mais il me ſuffit d'en dire aſſez pour démontrer leur exiſtence, & pour donner à d'autres le déſir d'en faire l'application.

Ces harmonies acquierent plus d'énergie par les contraſtes voiſins qui les détachent, par les conſonnances qui les répetent, & par les autres loix élémentaires dont nous avons parlé ; mais quand il s'y joint quelqu'un des ſentimens moraux dont nous donnons ici une foible eſquiſſe, alors il en réſulte un effet raviſſant. Ainſi, par exemple, une harmonie devient, en quelque ſorte, céleſte, quand elle renferme un myſtere qui ſuppoſe toujours quelque choſe de merveilleux & de divin. J'en éprouvai un jour un effet très-agréable, en parcourant un recueil d'eſtampes anciennes, qui repréſentoient l'hiſtoire d'Adonis. Venus avoit enlevé Adonis, enfant, à Diane & l'élevoit avec l'Amour. Diane voulut le ravoir, parce qu'il étoit fils d'une de ſes nymphes. Un jour donc que Vénus, deſcendue de ſon char attelé de colombes, ſe promenoit, avec ces deux enfans, dans une vallée de Cythere, Diane à la tête de ſes nymphes armées, ſe mit en embuſcade dans une forêt où Vénus devoit paſſer. Vénus, appercevant ſon ennemie qui venoit à elle, & ne pouvant ni s'enfuir, ni s'oppoſer à ce qu'elle lui enlevât Adonis, s'aviſa, ſur le champ, de lui faire venir des ailes, & le préſentant, avec l'Amour à Diane, elle lui dit de prendre celui des deux enfans qu'elle croyoit lui appartenir. Tous deux étant également beaux, tous deux de même âge, tous deux ailés, la chaſte Déeſſe des bois n'oſa choiſir ni l'un ni l'autre, & ne prit point Adonis, de peur de prendre l'Amour.

Il y a pluſieurs beautés ſentimentales dans cette fable. Je la racontai un jour à J. J. Rouſſeau, à qui elle fit le plus grand plaiſir. " Rien ne me plaît tant, dit-il, qu'une image „ agréable qui renferme un ſentiment moral." Nous étions alors dans la plaine de Neuilly, près d'un parc où l'on voyoit un groupe de l'Amour & de l'Amitié, ſous les formes d'un jeune homme & d'une jeune fille de quinze à ſeize ans, qui s'embraſſoient ſur la bouche. A cette vue il me dit : " On „ a fait une image obſcene, d'après une idée charmante. „ Rien n'eût été plus agréable que de repréſenter l'un & „ l'autre dans leur état naturel ; l'Amitié, comme une „ grande fille qui careſſe l'Amour enfant." Comme nous étions ſur ce ſujet intéreſſant, je lui citai la fin de cette fable touchante de Philomele & Progné ;

Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auſſi bien, en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.———
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

" Quelle ſérie d'idées, s'écria-t-il ! que cela eſt touchant !" Sa voix s'étouffa, & les larmes lui vinrent aux yeux. Je ſentis qu'il étoit encore ému par des convenances ſecretes entre les talens & les deſtinées de cet oiſeau, & ſa propre ſituation.

On peut donc voir dans les deux ſujets allégoriques de Diane & d'Adonis, & de l'Amour & de l'Amitié, qu'il y a réellement en nous deux puiſſances diſtinctes dont les harmonies exaltent l'ame, quand l'image phyſique nous jette dans un ſentiment moral, comme dans le premier exemple ; & la rabaiſſent au contraire, quand un ſentiment moral nous ramene à une ſenſation phyſique, comme dans l'exemple de l'Amour & de l'Amitié.

Les ſous-entendus ajoutent encore aux expreſſions morales, parce qu'ils ſont conformes à la nature expanſive de l'ame. Ils lui font parcourir un vaſte champ d'idées. Ce ſont ces ſous entendus qui donnent tant d'effet à la fable du Roſſignol. Joignez-y encore une multitude d'oppoſitions que je n'ai pas le loiſir d'analyſer.

Plus l'image phyſique eſt éloignée de nous, plus le ſentiment moral a d'étendue ; & plus la premiere eſt circonſcrite, plus le ſentiment a d'énergie. Voilà, ſans doute, ce qui rend nos affections ſi profondes, lorſque nous regrettons la mort de nos amis. Notre douleur alors ſe porte d'un monde à l'autre, & d'un objet plein de charmes à un tombeau. Voilà pourquoi ce paſſage de Jérémie renferme une mélancolie ſublime : *Vox in ramâ audita eſt, ploratus & ululatus multus : Rachel plorans filios ſuos & noluit conſolari, quia non ſunt**. Toutes les conſolations qu'on peut donner ſur la terre viennent ſe briſer contre ce mot de la douleur maternelle, *non ſunt*.

Le jet unique de Saint-Cloud me plaît plus que toutes ſes caſcades. Cependant, quoique l'image phyſique n'aille pas ſe

* Jérémie, 31, 15.

ſe perdre dans l'infini, elle peut y porter la douleur quand elle réfléchit le même ſentiment. Je trouve dans Plutarque un grand effet de cette conſonnance progreſſive. " Brutus, „ dit-il, déſeſpérant que ſes affaires ſe puſſent bien porter, „ délibéra de ſortir de l'Italie, & s'en alla à pied par le pays „ de Lucanie, en la ville d'Elée, qui eſt aſſiſe ſur le bord de „ la mer, là où Porcie étant ſur le point de ſe départir d'avec „ lui pour s'en aller à Rome, tâchoit, le plus qu'elle pouvoit, „ à diſſimuler la douleur qu'elle en portoit en ſon cœur. „ Mais un tableau la découvrit à la fin, quoiqu'elle ſe fût, „ au demeurant, juſque-là toujours conſtamment & vertueuſe- „ ment portée. Le ſujet de la peinture étoit pris des narra- „ tions grecques; comment Andromaque accompagnoit ſon „ mari Hector, ainſi qu'il ſortoit de la ville de Troye, pour „ aller à la guerre, & comment Hector lui rebailloit ſon „ petit enfant, mais elle avoit les yeux & le regard toujours „ fichés ſur lui. La conformité de cette peinture avec ſa „ paſſion, la fit fondre en larmes, & retournant pluſieurs fois „ le jour à revoir cette peinture, elle ſe prenoit toujours à „ pleurer; ce que voyant Acilius, l'un des amis de Brutus, „ récita les vers qu'Andromaque dit à ce propos en Homere;

„ Hector, tu tiens lieu & de pere & de mere
„ En mon endroit; de mari & de frere.

„ Adonc Brutus, en ſe ſouriant: Voire, mais, dit-il, je ne „ puis de ma part dire à Porcie ce que Hector répondit à „ Andromaque au même lieu du poëte;

„ Il ne te faut d'autre choſe mêler
„ Que d'enſeigner tes femmes à filer.

„ Car il eſt bien vrai que la naturelle foibleſſe de ſon corps „ ne lui permet pas de pouvoir faire les mêmes actes de „ proueſſe que nous pourrions faire, mais de courage elle ſe „ porta auſſi vertueuſement en la défenſe du pays comme l'un „ de nous."

Cette peinture étoit ſans doute ſous le périſtile de quelque temple bâti ſur le bord de la mer. Brutus étoit au moment de s'embarquer ſans faſte & ſans ſuite. Sa femme, fille de Caton, l'avoit accompagné, peut-être à pied. Près de la quitter, elle jette, pour ſe conſoler, ſes regards ſur cette peinture conſacrée aux Dieux. Elle y voit les adieux d'Hector & d'Andromaque, qui devoient être éternels. Elle ſe trouble; &, pour ſe raſſurer, elle ramene ſes yeux ſur ſon

époux. La comparaiſon s'acheve, ſon courage l'abandonne, ſes larmes débordent, l'amour conjugal l'emporte ſur l'amour de la patrie. Deux vertus en oppoſition. Joignez-y les caracteres d'une nature ſauvage, qui s'allient ſi bien avec la douleur humaine; une profonde ſolitude, les colonnes & la coupole de ce temple antique, rongées de l'air marin, & marbrées de mouſſes qui les rendent ſemblables à du bronze vert; un ſoleil couchant qui en dore le faîte; une mer qui briſe au loin, le long des côtes de la Lucanie; les tours d'Elée qu'on apperçoit dans la gorge d'un vallon entre deux montagnes eſcarpées, & cette douleur de Porcie qui nous élance au ſiecle d'Andromaque! Quel tableau à faire à l'occaſion d'un tableau! Artiſtes, ſi vous pouvez le rendre, Porcie, à ſon tour, fera verſer des larmes.

Je pourrois multiplier à l'infini les preuves des deux puiſſances qui nous gouvernent. J'en ai dit aſſez ſur une paſſion dont l'inſtinct eſt ſi aveugle, pour faire voir que nous y ſommes régis & attirés par d'autres loix que celles de la digeſtion. Nos affections prouvent que notre ame eſt immortelle, puiſqu'elles s'étendent dans toutes les circonſtances où elles ſentent les attributs de la Divinité, tel que celui de l'infini, & qu'elles ne s'arrêtent avec délices ſur la terre, que ſur les attraits de la vertu & de l'innocence.

DE QUELQUES AUTRES SENTIMENS DE LA DIVINITÉ, ET ENTRE AUTRES DE CELUI DE LA VERTU.

Il y a encore un grand nombre de loix ſentimentales, dont je n'ai pu m'occuper ici: telles ſont celles d'où dérivent les preſſentimens, les augures, les ſonges, les retours d'événemens heureux & mal-heureux, aux-mêmes époques, &c. Leurs effets ſont atteſtés chez les peuples policés & ſauvages, par les écrivains profanes & ſacrés, & par tout homme attentif aux loix de la nature. Ces communications de l'ame, avec un ordre de choſes inviſibles, ſont rejetées de nos ſavans modernes, parce qu'elles ne ſont pas du reſſort de leurs ſyſtemes & de leurs almanachs; mais que de choſes exiſtent qui ne ſont pas dans les convenances de notre raiſon, & qui n'en ont pas été même apperçues!

Il y a des loix particulieres qui prouvent l'action immédiate de la Providence ſur le genre humain, & qui ſont oppoſées aux loix générales de la phyſique. Par exemple, les principes de la raiſon, des paſſions & du ſentiment, ainſi que les organes de la parole & de l'ouïe, ſont les mêmes chez tous

les

les hommes; cependant les langues des nations different par toute la terre. Pourquoi l'art de la parole eſt-il ſi différent parmi des êtres qui ont les mêmes beſoins, & pourquoi varie-t-il ſans ceſſe des peres aux enfans, en ſorte que nous autres François n'entendons plus la langue des Gaulois, & qu'un jour nos deſcendans n'entendront plus la nôtre? Le bœuf du Bengale mugit comme celui de l'Ukraine, & le roſſignol fait entendre encore dans nos climats les mêmes harmonies que celles qui ravirent le poëte de Mantoue, ſur les rivages du Pô.

On ne ſauroit dire, avec de célebres écrivains, que les langues ſont caractériſées par les climats; car, ſi elles en éprouvoient les influences, elles ne changeroient pas dans chaque pays, où chaque climat eſt invariable. La langue des Romains a été d'abord barbare, enſuite majeſtueuſe, & eſt devenue à la fin molle & efféminée. Elles ne ſont pas rudes au nord & douces au midi, comme l'a prétendu J. J. Rouſſeau, qui a donné ſur ce point trop d'extenſion aux loix phyſiques. La langue des Ruſſes, dans le nord de l'Europe, eſt fort douce, étant un dialecte du grec; & le jargon des provinces méridionales de la France eſt rude & groſſier. Les Lapons qui habitent les bords de la mer Glaciale, ont un langage qui flatte l'oreille; & les Hottentots, qui habitent le climat très-tempéré du cap de Bonne-Eſpérance, glouſſent comme des coqs-d'inde. La langue des Indiens du Pérou eſt pleine de fortes aſpirations & de conſonnes qui ſe choquent. On peut, ſans ſortir de ſon cabinet, reconnoître les divers caracteres des langues de chaque peuple, aux noms que préſentent les cartes géographiques de leur territoire, & ſe convaincre que leur rudeſſe ou leur douceur n'a aucune relation avec celles de leurs latitudes.

D'autres obſervateurs ont prétendu que c'étoient les grands écrivains d'une nation qui en déterminoient & en fixoient la langue; mais les grands écrivains du ſiecle d'Auguſte n'empêcherent pas que la langue latine ne ſe corrompît avant le regne de Marc-Aurele. Ceux du ſiecle de Louis XIV commencent déja à vieillir parmi nous. Si la poſtérité fixe le caractere d'une langue au ſiecle où ont paru de grands écrivains, ce n'eſt point, comme on le prétend, parce qu'elle eſt alors plus pure, car on y trouve autant de ces inverſions de phraſes, de ces décompoſitions de mots, & & de ces ſyntaxes embarraſſées qui rendent l'étude métaphyſique de toute grammaire ennuyeuſe & barbare; mais c'eſt parce que les écrits de ces grands hommes étincellent des

maximes de la vertu, & nous préſentent mille perſpectives de la Divinité. Je ne doute pas que les ſentimens ſublimes qui les inſpirent, ne les éclairent encore dans l'ordre & la diſpoſition de leurs ouvrages, puiſqu'ils ſont les ſources de toute harmonie. Voilà, à mon avis, d'où réſulte le charme inaltérable qui en fait aimer la lecture, dans tous les tems, aux hommes de toutes les nations; voilà pourquoi Plutarque a effacé la plupart des écrivains de la Grece, quoiqu'il ne fût ni du ſiecle de Périclès, ni de celui d'Alexandre; & que ſa traduction gauloiſe, faite par le bon Amyot, ira plus loin dans la poſtérité que la plupart des ouvrages originaux, écrits même ſous le ſiecle de Louis XIV. C'eſt la bonté morale d'une génération qui caractériſe une langue, & la fait paſſer ſans altération à celle qui la ſuit: voilà pourquoi les langues, les coutumes & les formes des habits paſſent, en Aſie, inviolablement de génération en génération, parce que les peres s'y font aimer de leurs enfans. Mais ces raiſons n'expliquent pas la diverſité de langue qui exiſte d'une nation à l'autre. Il me paroîtra toujours ſurnaturel que des hommes qui jouiſſent des mêmes élémens, & qui ſont aſſujettis aux mêmes beſoins, ne ſe ſervent pas des mêmes mots pour les exprimer. Le ſoleil éclaire toute la terre, & il porte différens noms chez différens peuples.

Voici encore l'effet d'une loi peu obſervée; c'eſt qu'il ne s'éleve aucun homme célebre, dans quelque genre que ce ſoit, qu'il ne paroiſſe en même tems, ou dans ſa nation, ou dans la nation voiſine, un antagoniſte, avec des talens & une réputation tout-à-fait oppoſés: tels ont été Démocrite & Héraclite, Alexandre & Diogene, Deſcartes & Newton, Corneille & Racine, Boſſuet & Fénélon, Voltaire & J. J. Rouſſeau. J'avois raſſemblé ſur ces deux derniers hommes célebres, contemporains & morts dans la même année, une multitude de traits, qui prouvoient qu'ils ont contraſté toute leur vie en talens, en mœurs & en fortune; mais j'ai abandonné leur parallele, pour m'occuper de ce travail que j'ai cru plus utile.

Cette balance dans les hommes illuſtres, ne paroîtra pas extraordinaire, ſi on conſidere qu'elle eſt une ſuite de la loi générale des contraires, qui gouverne le monde, & d'où réſultent toutes les harmonies de la nature: elle doit donc ſe manifeſter particulierement dans le genre humain qui en eſt le centre, & elle ſe montre en effet dans l'équilibre admirable avec lequel les deux ſexes naiſſent en nombre égal. Elle ne ſe fixe pas ſur les individus en particulier, car on voit des familles

familles qui ſont toutes de filles, & d'autres toutes de garçons ; mais elle embraſſe l'agrégation d'une ville entiere, & d'un peuple, dont les enfans mâles & femelles naiſſent toujours en nombre à-peu-près égal. Quelque inégalité de ſexe qu'il y ait dans les familles, l'égalité ſe retrouve dans l'enſemble du peuple.

Mais voici une autre balance auſſi merveilleuſe, & à laquelle je ne crois pas qu'on ait fait attention. Comme il y a beaucoup d'hommes qui périſſent par les guerres, les voyages maritimes & les travaux pénibles & dangereux, il s'enſuivroit, à la longue, que le nombre des femmes devroit aller tous les jours en augmentant. En ſuppoſant qu'il ne périt chaque année que la dixieme partie des hommes plus que de femmes, la balance des ſexes devroit devenir de plus en plus inégale. La ruine ſociale devroit augmenter par la régularité même de l'ordre naturel. Cependant la choſe n'arrive pas: les deux ſexes ſont toujours à-peu-près auſſi nombreux: leurs occupations ſont différentes; mais leurs deſtins ſont les mêmes. Les femmes, qui pouſſent ſouvent les hommes à des entrepriſes haſardeuſes pour entretenir leur luxe, ou qui fomentent parmi eux des haines, & même des guerres, pour ſatisfaire leur vanité, ſont emportées, dans la ſécurité de leurs plaiſirs, par des maladies auxquelles les hommes ne ſont pas ſujets; mais qui réſultent ſouvent des peines morales, phyſiques & politiques que ceux-ci ont éprouvées à leur occaſion. Ainſi, l'équilibre de la naiſſance entre les ſexes, eſt rétabli par l'équilibre de la mort.

La nature a multiplié ces contraſtes harmoniques dans tous ſes ouvrages, par rapport à l'homme ; car les fruits qui ſervent à nos beſoins ont ſouvent, en eux-mêmes, des qualités oppoſées, qui ſe compenſent mutuellement.

Ces effets, comme nous l'avons vu ailleurs, ne ſont point des réſultats mécaniques des climats, aux qualités deſquels ils ſont ſouvent oppoſés. Tous les ouvrages de la nature ont les beſoins de l'homme pour fin, comme tous les ſentiments de l'homme ont la Divinité pour principe. Ce ſont les intentions finales de la nature qui ont donné à l'homme l'intelligence de tous ſes ouvrages, comme c'eſt l'inſtinct de la Divinité qui a rendu l'homme ſupérieur aux loix de la nature. C'eſt cet inſtinct, qui, diverſement modifié par les paſſions, porte les peuples de la Ruſſie à ſe baigner dans les glaces de la Néva au plus fort de l'hiver, ainſi que les peuples du Bengale dans les eaux du Gange; qui a rendu, ſous les mêmes latitudes, les femmes eſclaves aux Philipines, & deſ-

potiques à l'île Formoſe; les hommes efféminés aux Moluques, & intrépides à Macaſſar; & qui forme dans les habitans d'une même ville, des tyrans, des citoyens & des eſclaves.

Le ſentiment de la Divinité eſt le premier mobile du cœur humain. Examinez un homme dans ces momens imprévus, où les plans ſecrets d'attaque & de défenſe, dont s'environne ſans ceſſe l'homme ſocial, ſont ſupprimés, non pas à la vue d'une grande ruine qui les renverſe totalement, mais ſeulement à la vue d'un animal ou d'une plante extraordinaire: „ Ah mon Dieu! s'écrie-t-il, que voilà qui eſt admirable!" & il appelle les premiers paſſans pour partager ſon étonnement. Son premier mouvement eſt d'élever ſa joie à Dieu, & le ſecond, de l'étendre aux hommes; mais bientôt la raiſon ſociale le rappelle à l'intérêt perſonnel. Lorſqu'il voit un certain nombre de ſpectateurs raſſemblés autour de l'objet de ſa curioſité, " c'eſt moi, dit-il, qui l'ai vu le premier." Puis, s'il eſt ſavant, il ne manque pas d'y appliquer ſon ſyſteme. Bientôt il calcule ce que cette découverte lui rapportera; il y ajoute quelques circonſtances pour la faire paroître plus merveilleuſe, & il emploie tout le crédit de ſa cotterie pour la vanter & pour perſécuter ceux qui ne ſont pas de ſon opinion. Ainſi, tout ſentiment naturel nous éleve à Dieu, juſqu'à ce que le poids de nos paſſions & des inſtitutions humaines nous ramene à nous ſeuls. Voilà pourquoi J. J. Rouſſeau avoit raiſon de dire que l'homme étoit bon, mais que les hommes étoient méchans.

Ce fut l'inſtinct de la Divinité qui raſſembla d'abord les hommes, & qui devint la baſe de la religion & des loix qui devoient cimenter leur réunion. Ce fut ſur lui que s'appuya la vertu, quand elle ſe propoſa d'imiter la Divinité, non-ſeulement par l'exercice des arts & des ſciences que les anciens Grecs appeloient, pour cet effet, de petites vertus; mais dans le réſultat de l'intelligence & de la puiſſance divine, qui eſt la bienfaiſance. Elle conſiſta dans les efforts faits ſur nous-mêmes, pour le bien des hommes, dans l'intention de plaire à Dieu ſeul. Elle donna à l'homme le ſentiment de ſon exiſtence, en lui inſpirant le mépris des biens terreſtres & paſſagers, & le déſir des choſes céleſtes & immortelles. Ce fut cet attrait ſublime qui fit du courage une vertu, & qui fit marcher l'homme vers la mort parmi tant de ſoins de conſerver la vie. Brave d'Aſſas, qu'eſpériez-vous ſur la terre, en verſant votre ſang la nuit, ſans témoin, aux champs de Kloſterkam, pour le ſalut de l'armée françoiſe?

Et

Et vous, généreux Euſtache de Saint-Pierre, quelle récompenſe attendiez-vous de votre patrie, lorſque vous parûtes devant ſes tyrans la corde au cou, prêt à périr d'une mort infâme pour ſauver vos citoyens? Qu'importoient à vos cendres inſenſibles, les ſtatues & les éloges que la poſtérité devoit y offrir un jour? Pouviez-vous même eſpérer ce prix de vos ſacrifices ou inconnus, ou couverts d'opprobres? Pouviez-vous être flattés, dans l'avenir, des vains hommages d'un monde ſéparé de vous par des barrieres éternelles? Et vous, plus glorieux encore à la vue de Dieu, citoyens obſcurs, qui ſuccombez ſans gloire, à qui vos vertus attirent la honte, la calomnie, les perſécutions, la pauvreté, le mépris, de la part même de ceux qui diſpenſent les honneurs parmi les hommes, marcheriez-vous dans des routes ſi âpres & ſi rudes, ſi une lueur divine ne luiſoit à vos yeux*?

C'eſt

* Il eſt impoſſible d'avoir de la vertu ſans religion. Je ne parle pas des vertus de théâtre qui nous attirent les approbations du public, par des moyens ſouvent ſi mépriſables, qu'on peut bien les regarder comme des vices. Les païens eux-mêmes les ont tournées en ridicule. Voyez ce qu'en dit Marc-Aurele. J'entends par vertu le bien qu'on fait aux hommes ſans eſpoir de récompenſe de leur part, & ſouvent aux dépens de ſa fortune, & même de ſa réputation. Analyſez tous ceux dont les traits vous ont paru frappans; il n'y en a aucun qui ne vous montre la Divinité, éloignée ou préſente. J'en citerai un peu connu, &, par ſon obſcurité même, bien loyal.

Dans la derniere guerre d'Allemagne, un capitaine de cavalerie eſt commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de ſa compagnie, & ſe rend dans le quartier qui lui étoit aſſigné. C'étoit un vallon ſolitaire, où on ne voyoit guere que des bois. Il y apperçoit une pauvre cabane; il y frappe; il en ſort un vieux hernouten à barbe blanche. " Mon pere, lui „ dit l'officier, montrez-moi un champ où je puiſſe faire fourrager mes „ cavaliers?" Tout-à-l'heure, reprit l'hernouten. Ce bon homme ſe met à leur tête, & remonte avec eux le vallon. Après un quart-d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge: " Voilà ce qu'il nous faut, „ dit le capitaine. Attendez un moment, lui dit ſon conducteur, vous „ ſerez content." Ils continuent à marcher, & ils arrivent, à un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe auſſi-tôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trouſſe & remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à ſon guide: " Mon pere, vous nous avez fait aller „ trop loin ſans néceſſité, le premier champ valoit mieux que celui-ci. Cela „ eſt vrai, Monſieur, reprit le bon vieillard, mais il n'étoit pas à moi."

Ce trait va au cœur. Je défie un athée d'en faire un ſemblable. J'obſerverai que les hernoutens ſont une eſpece de quakers, répandus dans quelques cantons de l'Allemagne. Quelques théologiens ont écrit que les hérétiques n'étoient pas capables de vertu, & que leur vertu étoit ſans mérite. Comme je ne ſuis pas théologien, je ne m'engagerai point dans cette diſcuſſion métaphyſique, quoique j'euſſe à oppoſer à leur opinion le ſentiment de S. Jerôme, & même celui de S. Pierre, par rapport aux païens, lorſque celui-ci dit au centenier Corneille: " En vérité, je vois „ bien

C'eſt ce reſpect de la vertu, qui eſt la ſource de celui que nous portons à l'antique nobleſſe, & qui a mis, à la longue, des différences injuſtes & odieuſes parmi les hommes, tandis que dans l'origine il ne devoit apporter, parmi eux, que des diſtinctions reſpectables. Les Aſiatiques, plus équitables, n'ont attaché la nobleſſe qu'aux lieux illuſtrés par la vertu. Un

„ bien que Dieu n'a point d'égard aux diverſes conditions des perſonnes, „ mais qu'en toute nation, celui qui le craint, & dont les œuvres ſont „ juſtes, lui eſt agréable." (*Actes des Apôtres*, chap. 10, v. 34 and 35.) Mais je voudrois bien ſavoir ce que ces théologiens penſent de la charité du Samaritain qui étoit un ſchiſmatique. Il me ſemble qu'ils n'ont rien à objecter au jugement de Jeſus-Chriſt. Comme la ſimplicité & la profondeur de ſes réponſes divines, font un contraſte admirable avec la mauvaiſe foi & les ſubtilités des docteurs de ce tems-là, je vais rapporter ce trait de l'Evangile tout entier.

„ Alors un docteur de la loi ſe levant, lui dit pour le tenter: Maître, „ que faut-il que je faſſe pour poſſéder la vie éternelle? Jeſus lui répondit: „ Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? qu'y liſez-vous? Il lui répondit: Vous „ aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre ame, „ de toutes vos forces & de tout votre eſprit; & votre prochain comme „ vous-même. Jeſus lui dit: Vous avez fort bien répondu; faites cela & „ vous vivrez. Mais cet homme voulant faire paroître qu'il étoit juſte, „ dit à Jeſus: & qui eſt mon prochain? Et Jeſus prenant la parole, lui „ dit: Un homme qui deſcendoit de Jéruſalem à Jéricho, tomba entre les „ mains des voleurs qui le dépouillerent, le couvrirent de plaies & s'en „ allerent, le laiſſant à demi-mort. Il arriva enſuite qu'un prêtre deſcendit „ par le même chemin, lequel l'ayant apperçu, paſſa outre. Un lévite „ qui vint auſſi au même lieu, l'ayant conſidéré, paſſa outre encore. Mais „ un ſamaritain paſſant ſon chemin, vint à l'endroit où étoit cet homme, „ & l'ayant vu, il en fut touché de compaſſion. Il s'approcha donc de „ lui, il verſa de l'huile & du vin dans ſes plaies & les banda; & l'ayant „ mis ſur ſon cheval, il l'amena dans l'hôtellerie & eut ſoin de lui. Le „ lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, & lui dit: Ayez „ bien ſoin de cet homme; & tout ce que vous dépenſerez de plus, je vous „ le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous ſemble-t-il avoir été „ le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur „ lui répondit: Celui qui a exercé la miſéricorde envers lui. Allez donc, „ lui dit Jeſus, & faites de même."

Je me garderai bien d'ajouter ici aucune réflexion. J'obſerverai ſeulement que l'action du Samaritain eſt bien ſupérieure à celle de l'hernouten; car, quoique le ſecond faſſe un plus grand ſacrifice, il y eſt en quelque ſorte déterminé par la force; il falloit qu'il y eût un champ fourragé. Mais le Samaritain obéit entierement aux impulſions de l'humanité. Son action eſt libre & ſa charité gratuite. Ce trait, comme tous ceux de l'Evangile, renferme en peu de mots une foule d'inſtructions lumineuſes ſur le ſecond de nos devoirs. Il ſeroit impoſſible de les remplacer par d'autres, imaginés même à plaiſir. Peſez toutes les circonſtances de la charité inquiete du Samaritain. Il panſe les plaies d'un malheureux, il le met ſur ſon propre cheval; il expoſe ſa vie en s'arrêtant & en allant à pied dans un lieu fréquenté par les voleurs. Il pourvoit enſuite dans l'hôtellerie, aux beſoins tant préſens que futurs de cet infortuné, & il continue ſa route ſans rien attendre de ſa reconnoiſſance.

Un vieux arbre, un puits, un rocher, des objets ſtables, leur ont paru ſeuls capables de leur en perpétuer le ſouvenir. Il n'y a pas, en Aſie, un arpent de terre qui ne ſoit illuſtre. Les Grecs & les Romains qui en ſont ſortis, comme tous les peuples du monde, & qui ne s'en éloignerent pas beaucoup, imiterent en partie les coutumes de nos premiers peres. Mais les autres nations qui ſe répandirent dans le reſte de l'Europe, où elles furent long-tems errantes, & qui s'écarterent de ces anciens monumens de la vertu, aimerent mieux les chercher dans la poſtérité de leurs grands hommes, & en voir des images vivantes parmi leurs enfans. Voilà, ce me ſemble, pourquoi les Aſiatiques n'ont point de nobleſſe, & pourquoi les Européens n'ont point de monumens.

Cet inſtinct de la Divinité fait le charme de nos lectures les plus agréables. Les écrivains auxquels on revient toujours, ne ſont pas les plus ſpirituels, c'eſt-à-dire, ceux qui abondent dans cette raiſon ſociale qui ne dure qu'un moment ; mais ceux qui nous rendent l'action de la providence toujours préſente. Voilà pourquoi Homere, Virgile, Xénophon, Plutarque, Fénélon, & la plupart des écrivains anciens ſont immortels, & plaiſent à toutes les nations. C'eſt par cette même raiſon que les livres de voyages, quoique la plupart écrits ſans art, & quoique décriés par une multitude d'états de notre ſociété, qui y trouvent indirectement leur cenſure, ſont cependant les plus intéreſſans de notre littérature moderne, non-ſeulement parce qu'ils nous font connoître de nouveaux bienfaits de la nature, en nous parlant des fruits & des animaux des pays étrangers, mais à cauſe des dangers de terre & de mer auxquels leurs auteurs échappent ſouvent contre toute eſpérance humaine. Enfin, c'eſt parce que la plupart de nos livres ſavans s'écartent de ce ſentiment naturel, que leur lecture eſt ſi ſeche & ſi rebutante, & que la poſtérité préférera Hérodote à David Hume, & la mythologie des Grecs à tous nos traités de phyſique, parce qu'on aime encore mieux entendre raconter des fables de la Divinité dans l'hiſtoire des hommes, que de voir la raiſon des hommes dans l'hiſtoire de la Divinité.

Ce ſentiment ſublime inſpire le goût du merveilleux à l'homme, qui, par ſa foibleſſe naturelle, devroit toujours ramper ſur la terre dont il eſt formé. Il balance en lui le ſentiment de ſa miſere, qui l'attache aux plaiſirs de l'habitude, & il exalte ſon ame en lui donnant ſans ceſſe le déſir de la nouveauté. Il eſt l'harmonie de la vie humaine, & la ſource de tout ce que nous y trouvons de délicieux & de raviſſant.

viſſant. C'eſt de lui que ſe couvrent les illuſions de l'amour, qui croit toujours voir un objet divin dans l'objet aimé. C'eſt lui qui préſente à l'ambition des perſpectives ſans fin. Un payſan ne ſemble déſirer rien au monde que de devenir le marguillier de ſon village. Ne vous y trompez pas! ouvrez-lui une carriere ſans obſtacle : il eſt palfrenier, il devient brigand, chef de voleurs, général d'armées, roi, il finira par ſe faire adorer. Ce ſera Tamerlan, ou Mahomet. Un vieux & riche bourgeois, cloué par la goutte dans ſon fauteuil, n'a plus, dit-il, d'autre ambition que de mourir en paix. Mais il ſe voit revivre éternellement dans ſa poſtérité. Il s'applaudit en ſecret de la voir monter, à l'aide de ſon argent, par tous les échelons des dignités & de l'honneur. Lui-même ne penſe pas que bientôt il n'aura plus rien de commun avec elle, & que pendant qu'il ſe félicite d'être le principe de ſa gloire future, elle met déja la ſienne à cacher la honte de ſon origine. L'athée même, avec ſa ſageſſe négative, eſt entraîné par cette impulſion. En vain il ſe démontre le néant & la révolution de toutes choſes : ſon cœur combat ſa raiſon. Il ſe flatte intérieurement que ſon livre ou ſon tombeau lui attirera un jour les hommages de la poſterité, ou, peut-être, que le livre & le tombeau de ſon ennemi ceſſeront de les recevoir. Il ne méconnoît la Divinité, que parce qu'il ſe met à ſa place.

Avec le ſentiment de la Divinité, tout eſt grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite ; ſans lui, tout eſt foible, déplaiſant, & amer au ſein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte & à Rome, en montrant à leurs habitans vertueux & pauvres, les dieux pour protecteurs & pour concitoyens. Ce fut ſa deſtruction qui les livra riches & vicieux à l'eſclavage, lorſqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers, que l'or & les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune ; dès que ce ſentiment diſparoît de ſon cœur, l'ennui s'en empare. Si ſon abſence ſe prolonge, il tombe dans la triſteſſe, enſuite dans une noire mélancolie, & enfin dans le déſeſpoir. Si cet état d'anxiété eſt conſtant, il ſe donne la mort. L'homme eſt le ſeul être ſenſible qui ſe détruiſe lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ſes pompes & ſes délices, ceſſe de lui paroître une vie quand elle ceſſe de lui paroître immortelle & divine *.

Quel

* Plutarque remarque qu'Alexandre ne ſe livra au déſordre qui ſouilla la fin de ſon auguſte carriere, que parce qu'il ſe crut abandonné des dieux.

Non-

Quel que ſoit le déſordre de nos ſociétés, cet inſtinct céleſte ſe plaît toujours avec les enfans des hommes. Il inſpire les hommes de génie, en ſe montrant à eux ſous les attributs éternels. Il préſente au géometre les progreſſions ineffables de l'infini, au muſicien des harmonies raviſſantes, à l'hiſtorien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il éleve un Parnaſſe au poëte, & un Olympe aux héros. Il luit ſur les jours infortunés du peuple. Il fait ſoupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les ſaints couverts de neiges de ſes montagnes. Il erre ſur les vaſtes mers, & rappelle, des doux climats de l'Inde, le matelot européen aux rivages orageux de l'occident. Il donne une patrie à des malheureux, & des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, & les tombeaux de nos peres des eſpérances de l'immortalité. Il ſe repoſe au milieu des villes tumultueuſes ſur les palais des grands rois, & ſur les temples auguſtes de la religion. Souvent il ſe fixe dans des déſerts, & attire ſur des rochers les reſpects de l'univers. C'eſt ainſi qu'il vous a couvertes de majeſté, ruines de la Grece & de Rome ; & vous auſſi, myſtérieuſes pyramides de l'Egypte ! C'eſt lui que nous cherchons ſans ceſſe au milieu de nos occupations inquietes ; mais dès qu'il ſe montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événemens

Non-ſeulement ce ſentiment cauſe nos maux quand il diſparoît de nos plaiſirs ; mais quand, par l'effet de nos paſſions ou de nos inſtitutions qui pervertiſſent les loix naturelles, il ſe porte ſur nos maux mêmes. Ainſi, par exemple, quand après avoir donné des loix mécaniques aux opérations de notre ame, nous venons à porter ſur nos maux phyſiques & paſſagers le ſentiment de l'infini ; c'eſt alors que, par une juſte réaction, notre miſere devient inſupportable. Je n'ai eſquiſſé que foiblement l'action des deux principes de l'homme ; mais, à quelque ſenſation de douleur ou de plaiſir qu'on veuille les appliquer, on ſentira la différence de leur nature & leur réaction perpétuelle.

A propos d'Alexandre abandonné des dieux, je ſerois ſurpris que l'expreſſion de cette ſituation n'eût pas inſpiré le génie de quelque artiſte de la Grece. Voici ce que je trouve à ce ſujet dans Addiſſon : " Il y a, dans „ la même galerie (à Florence), un beau buſte d'Alexandre le Grand, le „ viſage tourné vers le ciel, avec un certain air noble de chagrin & de „ déplaiſir. J'ai vu deux ou trois anciens buſtes d'Alexandre, du même „ air & de la même poſture ; & je ſuis porté à croire que le ſculpteur avoit „ dans l'eſprit, ou le conquérant pleurant pour de nouveaux mondes, ou „ quelques autres circonſtances ſemblables de ſon hiſtoire." (*Addiſſon, Voyage d'Italie*, tome 4, *de Miſſon*, page 293 and 294.) Je penſe que la circonſtance de l'hiſtoire d'Alexandre à laquelle il faut rapporter ces buſtes, eſt celle où il ſe plaint aux dieux de l'avoir abandonné. Je ne doute pas qu'elle n'eût fixé l'excellent jugement d'Addiſſon, s'il ſe fût rappelé l'obſervation de Plutarque.

événemens qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions ſublimes indéfiniſſables, qu'on appelle par excellence des traits de ſentiment, ſon permier effet eſt de produire en nous un mouvement de joie très-vif, & le ſecond, de nous faire verſer des larmes. Notre ame frappée de cette lueur divine, ſe réjouit, à la fois, d'entrevoir la céleſte patrie, & s'afflige d'en être exilée,

. . . . . Oculis errantibus alto
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.
Æneid. lib. IV,

ETUDE TREIZIEME.

Application des Loix de la Nature aux maux de la Société.

J'AI expoſé, dans cet Ouvrage, les erreurs de nos opinions, les maux qui en ſont réſultés pour les mœurs, & pour le bonheur ſocial; j'ai réfuté ces opinions & juſqu'aux méthodes de nos ſciences; j'ai recherché quelques loix de la nature, j'en fait une application, j'oſe dire heureuſe, à l'ordre végétal; mais tout ce grand travail ſeroit vain, à mon avis, ſi je ne l'employois à trouver quelques remedes aux maux de la ſociété.

Un Pruſſien, qui a beaucoup écrit de nos jours, s'eſt abſtenu de rien dire ſur l'adminiſtration de ſon pays, parce qu'étant paſſager, dit-il, ſur le vaiſſeau de l'état, ce n'eſt pas à lui à ſe mêler de ſa manœuvre. Cette penſée, comme tant d'autres qu'il a priſes dans nos livres, eſt une phraſe de bel-eſprit. Elle reſſemble à celle de cet homme, qui, voyant le feu prendre dans une maiſon, s'en fut ſans l'éteindre, parce que, diſoit-il, la maiſon n'étoit pas à lui. Pour moi, je me crois d'autant plus obligé de parler du vaiſſeau de l'état que j'y ſuis paſſager, & que je dois m'intéreſſer à la proſpérité de ſa navigation. Je dois employer le loiſir où me met mon paſſage même, à avertir les pilotes des déſordres que j'y apperçois. Il me ſemble que ce ſont là les exemples que nous ont donnés les Monteſquieu, les Fénélon, & tant d'hommes à jamais illuſtres, qui ont conſacré, dans chaque pays, leurs veilles au bonheur de leurs compatriotes. Tout ce qu'on peut m'objecter avec fondement, c'eſt ma propre inſuffiſance,

ſuffiſance. Mais j'ai vu beaucoup d'injuſtices; j'en ai été moi-même la victime. Les images du déſordre m'ont fait naître des idées d'ordre. D'ailleurs mes erreurs peuvent ſervir à faire paroître la ſageſſe de ceux qui les releveront. Quand je ne préſenterois qu'une idée utile à mon prince, dont les bienfaits m'ont ſoutenu juſqu'ici, quoique mes ſervices ſoient reſtés ſans récompenſe, j'aurai obtenu la plus précieuſe de toutes, ſi je peux me flatter d'avoir eſſuyé les larmes de quelque infortuné: ce ſouvenir effacera les miennes au dernier moment.

Les hommes qui profitent des maux de la patrie, me reprocheront d'en être l'ennemi avec leur phraſe ordinaire, que les choſes ont toujours été ainſi, & que tout va bien, parce que tout va bien pour eux. Mais ce ne ſont pas ceux qui découvrent les maux de leur patrie qui en ſont les ennemis, ce ſont ceux qui la flattent. Certainement les écrivains comme Horace & Juvénal, qui préſagerent à Rome ſa deſtruction, au milieu même de ſa grandeur, étoient plus attachés à ſon bonheur que ceux qui en flatterent les tyrans & qui profitoient de ſes déſordres. Combien l'empire Romain a-t-il ſurvécu à la prédiction des premiers? Les bons princes mêmes qui en prirent dans la ſuite le gouvernement, ne purent le rétablir, parce qu'ils furent trompés par les écrivains contemporains, qui n'oſerent jamais attaquer les cauſes morales & politiques de la corruption. Ils ſe contenterent de porter leur réforme ſur eux-mêmes, & n'eurent pas même le courage de l'étendre à leur famille. Ainſi ont régné les Titus & les Marc-Aurele. Ils ne furent que de grands philoſophes ſur le trône. Pour moi je croirois avoir déjà bien mérité de ma patrie, quand je ne lui aurois dit que cette terrible vérité: qu'elle renferme, dans ſon ſein, plus de ſept millions de pauvres, & que leur nombre va en croiſſant chaque année, depuis le ſiecle de Louis XIV.

A Dieu ne plaiſe que je ſouhaite la deſtruction des différens ordres de l'état. Je ne deſire que de les ramener à l'eſprit de leur inſtitution naturelle. Plût à Dieu que le clergé méritât, par ſes vertus, la premiere place accordée à la ſainteté de ſes fonctions; que la nobleſſe protégeât les citoyens & ne ſe rendît redoutable qu'aux ennemis du peuple; que la finance, faiſant couler ſes tréſors dans les canaux de l'agriculture & du commerce, laiſſât au mérite les chemins ouverts à tous les emplois; que chaque femme, exemptée, par la foibleſſe de ſa conſtituion, de la plupart des fardeaux de la ſociété, s'occupât à remplir ſes douces deſtinées d'épouſe

& de

& de mere, en faiſant le bonheur d'une ſeule famille; que revêtue de graces & de beauté, elle ſe conſidérât comme une fleur de cette chaîne de plaiſirs dont la nature a attaché l'homme à la vie; & tandis qu'elle feroit la couronne & la joie de ſon époux en particulier, la chaîne entiere de ſon ſexe reſſerrât les nœuds du bonheur national!

Je ne cherche point à mériter les applaudiſſemens du peuple, il ne me lira pas; d'ailleurs, il eſt vendu aux riches & aux puiſſans: à la vérité, il en médit ſans ceſſe, & il applaudit même ceux qui agiſſent envers eux avec quelque fermeté; mais il les abandonne dès qu'il les voit les objets de la haine des riches; il tremble aux menaces de ceux-ci, ou il rampe à leurs pieds à la moindre marque de bienveillance. J'entends par peuple, non-ſeulement la derniere claſſe de la ſociété, mais un grand nombre d'autres, qui ſe croient bien au-deſſus.

Le peuple n'eſt point mon idole. Si les puiſſances qui le gouvernent ſont corrompues, il en eſt lui-même la cauſe. On ſe récrie contre les regnes de Néron & de Caligula; mais ces princes méchans furent les fruits de leur ſiecle, comme de mauvais fruits ſont produits par de mauvais arbres: ils n'auroient point été des tyrans, s'ils n'avoient trouvé, parmi les Romains, des délateurs, des eſpions, des ſatellites, des empoiſonneurs, des filles proſtituées, des bourreaux, & des flatteurs qui leur diſoient que tout alloit bien. Je ne crois point la vertu le partage du peuple, mais je la crois répartie dans toutes les conditions, rare chez les petits, chez les médiocres & chez les grands, & ſi néceſſaire au maintien de tous les ordres de la ſociété, que, ſi elle y étoit entiérement détruite, la patrie s'écrouleroit comme un temple dont on auroit ſappé les colonnes.

Mais, ſi ce ne ſont ni les louanges ni les vertus du peuple qui m'intéreſſent particulierement, ce ſont ſes travaux. C'eſt du peuple que ſortent la plupart de mes plaiſirs & de mes maux; c'eſt lui qui me nourrit, qui m'habille, qui me loge, & qui s'occupe ſouvent de mon ſuperflu, tandis qu'il manque quelquefois du néceſſaire; c'eſt de lui auſſi que ſortent les épidémies, les vols, les ſéditions; & n'y eût-il pour moi que le ſimple ſpectacle de ſon bonheur ou de ſon malheur, il ne ſauroit m'être indifférent. Sa joie me donne involontairement de la joie, & ſa miſere m'attriſte. Je ne ſuis pas quitte envers lui, en payant ſes ſervices avec de l'argent. C'eſt une maxime d'homme riche and dur, "je ſuis quitte „ envers cet ouvrier, dit-il, je l'ai payé." L'argent que je donne

donne au peuple pour ſes ſervices, ne crée rien de nouveau pour ſon uſage; cet argent circuleroit également, & peut-être plus utilement pour lui, quand je n'exiſterois pas. Le peuple donc porte, ſans aucun retour de ma part, le poids de mon exiſtence: c'eſt bien pis quand il eſt encore chargé de celui de mes déſordres. Je lui ſuis comptable de mes vices & de mes vertus plus qu'aux magiſtrats. Si je lui enleve une portion de ſa ſubſiſtance, je forcerai celui à qui elle manquera de devenir un mendiant ou un voleur; ſi j'y corromps une fille, je lui enleve une mere de famille; ſi je manque de religion à ſes yeux, j'affoiblis les eſpérances qui le ſoutiennent dans ſes travaux. D'ailleurs, la religion me fait un commandement formel de l'aimer. Quand elle m'ordonne d'aimer les hommes, c'eſt le peuple qu'elle me déſigne, & non pas les grands; c'eſt à lui qu'elle attache toutes les puiſſances de la ſociété, qui n'exiſtent que par lui & pour lui. Bien éloignée de notre politique moderne, qui préſente les peuples aux rois comme leurs domaines, elle préſente les rois aux peuples comme leurs défenſeurs & leurs peres. Les peuples ne ſont point faits pour les rois, mais les rois pour les peuples. Je dois donc, moi qui ne ſuis rien & qui ne peux rien, tendre au moins de tous mes vœux vers ſa félicité.

D'ailleurs, je dois rendre cette juſtice au nôtre, que je n'en connois point, en Europe, de plus généreux, quoique ce ſoit le plus miſérable que j'y connoiſſe, à la liberté près. Je pourrois citer une multitude de traits de ſa bienfaiſance, ſi le tems me le permettoit. Nos beaux-eſprits tirent ſouvent des caricatures de nos poiſſardes & de nos payſans, parce qu'ils n'ont d'autre but que d'amuſer les riches; mais ils leur donneroient de grandes leçons de vertus, s'ils ſavoient étudier celles du peuple: pour moi, j'y ai trouvé plus d'une fois des lingots d'or ſur du fumier.

J'ai remarqué, par exemple, que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandiſes à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un riche; & quand je leur en ai demandé la raiſon, ils m'ont répondu: " Il faut, Monſieur, que tout „ le monde vive." J'ai obſervé auſſi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais lorſqu'ils achetent à des pauvres comme eux: " Il faut, diſent-ils, qu'ils gagnent „ leur vie." Un jour, je vis un petit enfant acheter des herbes à une fruitiere: elle lui en remplit ſon tablier pour deux ſous; & comme je m'étonnois de la quantité qu'elle lui en donnoit, elle me dit: " Monſieur, je n'en donnerois pas

„ tant à une grande perſonne ; mais je me ferois un grand ſcru-
„ pule de tromper un enfant." J'avois, dans la rue de la Magdeleine, un porteur d'eau Auvergnac, appelé Chriſtal, qui a nourri pendant cinq mois, *gratis*, un tapiſſier qui lui étoit inconnu, & qui étoit venu à Paris pour un procès, parce que, me dit-il, ce tapiſſier, le long de la route, dans la voiture publique, avoit donné, de tems en tems, le bras à ſa femme malade. Ce même homme avoit un fils de dix-huit ans, né paralytique & imbécille, qu'il nourriſſoit avec le plus tendre attachement, ſans jamais avoir voulu le mettre aux Incurables, quoique des perſonnes, qui en avoient le crédit, le lui euſſent offert : " Dieu, me diſoit-il, me l'a
„ donné ; c'eſt à moi à en prendre ſoin." Je ne doute pas qu'il ne le nourriſſe encore, quoiqu'il ſoit obligé de le faire manger lui-même, & que ſa femme ſoit ſouvent malade. Je me ſuis arrêté une fois, avec admiration, à contempler un pauvre honteux, aſſis ſur une borne, dans la rue Bergere, près des Boulevards. Il paſſoit près de lui des Meſſieurs bien vêtus, qui ne lui donnoient jamais rien ; mais il y avoit peu de ſervantes, ou de femmes chargées de hottes, qui ne s'arrêtaſſent pour lui faire la charité. Il étoit en perruque bien poudrée, le chapeau ſous le bras, en redingote, en linge blanc, & ſi proprement arrangé, qu'on eût dit, quand ces pauvres gens lui faiſoient l'aumône, que c'étoit lui qui la leur donnoit. On ne peut certainement pas rapporter ce ſentiment de généroſité dans le peuple à aucun retour ſecret d'intérêt ſur lui-même, ainſi que le prétendent les ennemis du genre humain, qui ont voulu nous expliquer les cauſes de la pitié. Aucune de ces pauvres bienfaitrices ne ſe mettoit à la place de cet infortuné, qui, diſoit-on, avoit été horloger, & avoit perdu la vue ; mais elles étoient émues par cet inſtinct ſublime, qui nous intéreſſe plus aux malheurs des grands qu'à ceux des autres hommes, parce que nous meſurons la grandeur de leurs maux ſur celle de leur élévation & de leur chûte. Un horloger aveugle, étoit un Beliſaire pour des ſervantes.

Je ne finirois pas ſur ces traits : ils ſeroient dignes de l'admiration des riches, s'ils étoient tirés de l'hiſtoire des Sauvages ou de celle des Empereurs Romains ; s'ils étoient à deux mille ans ou à deux mille lieues de nous. Ils amuſeroient leur imagination & tranquilliſeroient leur avarice. Certainement notre peuple mérite d'être aimé. Je pourrois prouver que ſa bonté morale eſt le plus ferme ſoutien du Gouvernement, & que, malgré ſes beſoins, c'eſt lui qui ſubvient

ſubvient à la mauvaiſe paie de nos ſoldats, & qui ſubſtante de ſon néceſſaire le nombre prodigieux de pauvres dont le royaume eſt plein.

SALUS POPULI SUPREMA LEX ESTO, diſoient les anciens: le bonheur du peuple eſt la loi ſuprême, parce que ſon malheur eſt le malheur général. Cet axiome doit être d'autant plus ſacré aux légiſlateurs & aux réformateurs, qu'aucune loi ne peut être durable, & qu'aucun plan de réforme ne peut avoir lieu, que préalablement le bonheur du peuple ne ſoit établi. Ce ſont ſes malheurs qui font naître les abus, qui les entretiennent & qui les renouvellent. C'eſt pour n'avoir pas bâti ſur cette baſe fondamentale, que tant d'illuſtres réformateurs ont vu s'écrouler l'édifice de leur politique. Si Agis & Cléomenes échouerent dans la réforme de Sparte, c'eſt parce que les ilotes malheureux virent avec indifférence un ſyſteme de bonheur où ils n'étoient pas compris. Si la Chine a été conquiſe par les Tartares, c'eſt que les Chinois mécontens gémiſſoient ſous la tyrannie de leurs mandarins, ſans que leur prince en ſût rien. Si la Pologne a été partagée de nos jours par ſes voiſins, c'eſt que ſes payſans eſclaves & ſes gentilshommes domeſtiques ne l'ont pas défendue. Si tant de réformes au ſujet du clergé, du militaire, de la finance, de la juſtice, du commerce & du concubinage, ont été tentées chez nous inutilement, c'eſt que le malheur du peuple reproduit ſans ceſſe les mêmes abus.

Je n'ai point vu, dans tous mes voyages, de pays plus floriſſant que la Hollande. On compte au moins cent quatre-vingt mille habitans dans ſa capitale. Un commerce immenſe offre dans cette ville mille objets de tentation, cependant on n'y entend point parler de vols. On ne s'y ſert pas même de ſoldats pour y monter la garde. Lorſque j'y étois en 1762, il y avoit onze ans qu'on n'y avoit éxécuté perſonne à mort. Les loix y ſont cependant ſéveres; mais le peuple, qui trouve aiſément à gagner ſa vie, n'eſt point tenté de les enfreindre. Il eſt même digne de remarque, que quoiqu'il ait gagné des millions à imprimer toutes nos extravagances en morale, en politique & en religion, ſes opinions ni ſes mœurs n'en ont point été altérées, parce qu'il eſt content de ſon ſort. Les crimes ne naiſſent que de l'indigence & de l'extrême opulence. Lorſque j'étois à Moſcou, un vieillard Génevois qui étoit dans cette ville dès le tems de Pierre premier, me dit que depuis qu'on avoit ouvert au peuple différens moyens de ſubſiſter, par l'établiſſement des fabriques & du commerce, les ſéditions, les aſſaſſinats, les vols & les incendies y étoient

bien plus rares qu'autrefois. S'il n'y avoit pas eu à Rome des foules de miſérables, il ne s'y ſeroit pas élevé des Catalina. La police, à la vérité, prévient à Paris les déſordres d'éclat. On peut dire même qu'il ſe commet moins de crimes dans cette capitale que dans les autres villes du royaume, à proportion de leur population; mais la tranquillité du peuple à Paris, vient de ce qu'il y trouve plus de moyens de ſubſiſtance que dans les autres villes du royaume, parce que les riches de toutes les provinces viennent y demeurer. Après tout, les frais de police en gardes, en eſpions, en maiſons de force & en priſons, ſont à la charge de ce même peuple, & ſe tournent en frais de châtimens, lorſqu'ils pourroient ſe tourner en bienfaits. D'ailleurs, ces moyens ne ſont que des répercuſſions qui jettent le peuple dans des déſordres obſcurs qui ne ſont pas les moins dangereux.

Le premier moyen de diminuer l'indigence du peuple, eſt d'affoiblir l'opulence extrême des riches. Ce n'eſt point elle qui fait vivre le peuple, comme le prétendent les politiques modernes. Ils ont beau calculer les richeſſes d'un état, la maſſe en eſt certainement limitée; & ſi elle ſe trouve toute entiere dans les mains d'une petite portion de citoyens, elle n'eſt plus au ſervice de la multitude. Comme ils voient toujours en détail les hommes dont ils ſe ſoucient fort peu, & en gros capitaux l'argent qu'ils aiment beaucoup, ils trouvent qu'il eſt plus avantageux pour le royaume que cent mille écus de rente ſoient réunis ſur la même tête que répartis entre cent familles, parce que, diſent-ils, les grands capitaliſtes font de grandes entrepriſes, mais ils ſont en cela dans une pernicieuſe erreur. Le financier qui les poſſede ne fait vivre que quelques laquais de plus, & étend le reſte de ſon ſuperflu à des objets de luxe & de corruption: encore faut-il qu'il en jouiſſe à ſa maniere; car s'il eſt avare, cet argent eſt tout-à-fait perdu pour la ſociété. Mais cent familles de bons citoyens vont vivre à l'aiſe avec un pareil revenu. Elles éléveront un grand nombre d'enfans, & elles feront vivre une multitude d'autres familles du peuple, par des arts utiles & amis des bonnes mœurs.

Il faudroit donc pour affoiblir l'opulence, ſans toutefois faire d'injuſtice aux riches, détruire la vénalité des emplois, qui les donne tous à la portion de la ſociété qui peut s'en paſſer le plus aiſément pour vivre, puiſqu'elle les donne à ceux qui ont de l'argent. Il faudroit détruire la duplicité, la triplicité & la quadruplicité, qui les accumulent ſur une ſeule tête, ainſi que les ſurvivances qui les perpétuent dans les

les mêmes familles. Par cette abolition, on détruiroit ſans doute cette ariſtocratie de l'or qui s'étend de plus en plus au ſein de la monarchie, & qui, mettant une barriere impénétrable entre le prince & ſes ſujets, devient à la longue le plus dangereux de tous les gouvernemens. Par-là, on releveroit la dignité des emplois, qui ſeront plus dignes d'eſtime lorſqu'ils ſeront la récompenſe du mérite & non le prix de l'argent: on affoibliroit le reſpect de l'or qui a corrompu nos mœurs, & on releveroit celui qui eſt dû à la vertu: on rouvriroit à tous les ordres de l'état la carriere publique, qui eſt depuis un ſiecle le patrimoine de quatre à cinq mille familles qui ſe paſſent tous les emplois de main en main, ſans en faire part aux autres citoyens qu'à proportion qu'ils ceſſent de l'être, c'eſt-à-dire, qu'ils leur vendent leur liberté, leur honneur & leur conſcience.

On a perſuadé à nos rois, qu'il étoit plus ſûr pour eux de ſe fier à la bourſe de leurs ſujets qu'à leur probité. Voilà l'origine de la vénalité dans l'état civil; mais ce ſophiſme tombe lorſque l'on conſidere qu'elle ne ſubſiſte ni dans l'état eccléſiaſtique, ni dans l'état militaire; & que ces grands corps ſont, quant à leurs individus, ce qu'il y a encore de mieux ordonné dans l'état, du moins par rapport à leur police & à leurs intérêts particuliers.

La cour emploie fréquemment les variétés des modes, pour faire vivre le peuple du ſuperflu des riches. Ce palliatif eſt bon, quoiqu'il ait de dangereux inconvéniens; mais au moins il faut qu'il tourne au profit des pauvres, & qu'on interdiſe en France tout commerce de luxe étranger, car il ſeroit bien inhumain que les riches qui tirent tout l'argent de la nation, en fiſſent paſſer tous les ans une partie conſidérable aux Indes & à la Chine, pour ſe procurer des mouſſelines, des ſoies & des porcelaines qu'ils peuvent trouver dans le royaume. Le commerce des Indes & de la Chine ne convient qu'à des peuples qui n'ont, comme les Hollandois & les Anglois, ni mûriers, ni vers à ſoie. C'eſt à ceux-là auſſi qu'il convient d'acheter du thé & d'en boire, parce qu'ils n'ont pas de vin dans leur pays. Mais toutes les fois que nous achetons au Bengale une piece de coton, nous empêchons un habitant dans nos îles de cultiver les plantes qui en auroient produit la matiere, & une famille en France de la filer & de l'ourdir. C'eſt encore une obligation politique & morale de rendre aux femmes les métiers qui leur appartiennent, comme ceux d'accoucheuſes, de coëffeuſes, de couturieres, de marchandes de linge & de modes, & tous

ceux qui ne demandent que de l'adreſſe & une vie ſédentaire, afin d'en retirer un grand nombre de l'oiſiveté & de la proſtitution, où la plupart d'entre elles cherchent les moyens de ſoutenir une vie miſérable.

On rouvrira encore un grand canal de ſubſiſtance au peuple, en ſupprimant les privileges de compagnies de commerce & de manufactures. Ces compagnies, dit-on, font vivre tout un pays. Leurs établiſſemens, en effet, en impoſent au premier coup-d'œil, ſur-tout dans une campagne. Ils préſentent de grandes avenues d'arbres, de vaſtes bâtimens, des cours multipliées, des palais; mais ils font aller les entrepreneurs en carroſſe, & le reſte du village en ſabots. Je n'ai pas vu de payſans plus miſérables que dans les villages où il y a des manufactures privilégiées. Les privileges contribuent plus qu'on ne penſe à arrêter l'induſtrie d'un pays. Je citerai à cette occaſion ce que dit un anonyme Anglois, très-eſtimable par ſon jugement ſain & par ſon impartialité. " J'ai „ paſſé, dit-il, par Montreuil, Abbeville, Péquigni..... „ La ſeconde de ces villes a auſſi ſon château: ſes habitans „ indigens exaltent beaucoup leur manufacture de drap; mais „ elle eſt moins conſidérable que celles de bien des villages „ du pays d'Yorck*." Je pourrois auſſi oppoſer aux manufactures de draps des villages du pays d'Yorck, celles de mouchoirs, de toiles de coton, d'étoffes de laines, des villages du pays de Caux, qui y ſont très-floriſſantes, & dont les payſans ſont fort riches, parce qu'il n'y a point parmi eux de privileges. Les entrepreneurs privilégiés ſe trouvant ſans concurrence dans un pays, en taxent les ouvriers à volonté. D'ailleurs, ils ont mille ruſes pour les réduire à la plus petite paie poſſible. Ils leur donnent, par exemple, de l'argent d'avance; & quand ils en ont fait des débiteurs inſolvables, ce qui eſt l'affaire de quelques écus, alors ils les ont à leur diſcrétion. Je connois une branche conſidérable de pêche maritime, preſque totalement perdue dans un de nos ports, par ce genre ſourd de monopole. Les bourgeois de cette ville acheterent d'abord le poiſſon des pêcheurs, pour le ſaler & le vendre. Enſuite ils firent conſtruire des bateaux de pêche; après cela, ils avancerent de l'argent aux femmes des pêcheurs pendant l'abſence de leurs maris. Ceux-ci étant de retour, furent obligés, pour s'acquitter envers les bourgeois, de ſe mettre à leurs gages. Quand les bourgeois ont

* Voyage en France, en Italie & aux Iles de l'Archipel, en 1750, quatre petits vol. in-12.

ont été les maîtres des bateaux, des pêcheurs & de leurs poiſſons, ils ont réglé à leur gré les conditions de la pêche. La plupart des pêcheurs ſe ſont dégoûtés alors de la modicité de leurs profits ; & la pêche, qui rendoit autrefois cette ville très-floriſſante, y eſt aujourd'hui réduite preſque à rien.

D'un autre côté, ſi je déſire qu'on ne s'empare point des moyens de ſubſiſtance que la nature donne à chaque état de la ſociété, & à chaque ſexe, je voudrois encore moins que des monopoleurs s'emparaſſent de ceux qu'elle donne à chaque homme en particulier. Par exemple, l'auteur d'un livre, d'une machine ou de quelque invention utile ou agréable, dans laquelle un homme a mis ſon tems, ſes peines, ſon génie enfin, devroit être pour le moins auſſi bien fondé à tirer à perpétuité un droit ſur ceux qui vendent ſon livre ou ſe ſervent de ſon invention, qu'un ſeigneur l'eſt à percevoir des droits de lods & ventes ſur ceux qui bâtiſſent ſur ſon terrain, & ſur ceux même qui y revendent leurs maiſons. Ce droit me paroîtroit encore plus fondé ſur le droit naturel que celui des lods & ventes. Si le public s'empare tout d'un coup d'une invention utile, c'eſt à l'état à en dédommager l'auteur, afin que la gloire de celui-ci ne tourne pas à ſa ruine. Si cette loi équitable exiſtoit, on ne verroit pas vingt libraires vivre fort à l'aiſe aux dépens d'un auteur, qui n'a quelquefois pas de pain. On n'auroit pas vu de nos jours la poſtérité de Corneille & de Lafontaine réduite à l'aumône, tandis que des libraires à Paris ont acquis des châteaux en vendant leurs ouvrages.

Les grandes propriétés en terres ſont encore plus nuiſibles que celles en argent & en emplois, parce qu'elles ôtent à la fois aux autres citoyens, le patriotiſme ſocial & le naturel. D'ailleurs, elles deviennent à la longue le partage de ceux qui ont les emplois & l'argent ; elles mettent à leur diſcrétion tous les ſujets de l'état, & elles ne donnent à ceux-ci d'autre reſſource pour ſubſiſter, que de ſe corrompre en flattant les paſſions de ceux qui ont entre les mains la richeſſe & la puiſſance, ou de s'expatrier. Ces trois cauſes combinées, & ſur-tout la derniere, ont entraîné la ruine de l'empire Romain, comme le remarquoit fort bien Pline, dès le regne de Trajan. Elles ont déjà fait ſortir de la France plus de ſujets que la révocation de l'édit de Nantes. Lorſque j'étois en Pruſſe, en 1765, on y comptoit dans les cent cinquante mille hommes de troupes réglées qu'entretenoit alors le roi, cinquante mille déſerteurs François. Je ne crois point qu'on m'en ait exagéré le nombre, car j'ai remarqué que toutes les grandes

gardes où j'ai paſſé étoient compoſées d'un tiers de François, & on trouve de ces grandes gardes aux portes de toutes les villes, & dans tous les villages qui ſont ſur les grandes routes, ſur-tout vers la frontiere. Pendant que j'étois au ſervice de Ruſſie, on comptoit à Moſcou près de trois mille maîtres de langue de ma nation, parmi leſquels j'ai connu beaucoup de perſonnes de famille honorable, des avocats, de jeunes eccléſiaſtiques, des gentilshommes & même des officiers. L'Allemagne eſt pleine de nos malheureux compatriotes. On ne voit dans les cours du midi & du nord, que des danſeurs & des comédiens François. C'eſt ce que nous avons de commun aujourd'hui avec les Italiens, & qui nous l'a été avec les Grecs du bas empire. Nous cherchons pour ſubſiſter, une autre patrie que celle qui nous a vus naître. On ne voit point errer ainſi les autres nations de l'Europe, ſi ce ne ſont des Suiſſes qui commercent, mais qui reviennent chez eux après avoir fait fortune. Nos compatriotes ne reviennent point, parce que les états précaires qu'ils exercent, ne leur permettent pas d'amaſſer de quoi vivre un jour dans la patrie. Nos gens de lettres qui n'ont pas ſorti, ou qui réfléchiſſent peu, crient de tems en tems contre la révocation de l'Edit de Nantes. Mais s'ils croient rappeler en France les enfans des réfugiés François, ils ſe trompent beaucoup. Certainement ceux qui ſont riches & qui ſont bien établis dans les pays étrangers, ne quitteront pas leurs établiſſemens pour retourner en France; il n'y reviendroit donc que les proteſtans pauvres. Mais qu'y feroient-ils, lorſque tant de catholiques nationaux ſont obligés de s'expatrier faute de ſubſiſtance? Je me ſuis étonné plus d'une fois de ce que nos prétendus politiques redemandent tant de citoyens à la religion, & de ce qu'ils en abandonnent, par leur ſilence, un ſi grand nombre à l'avidité de nos grands propriétaires. Il faut dire la vérité: ils ont écrit plus par haine pour les prêtres, que par amour pour les hommes. L'eſprit de tolérance qu'ils veulent établir eſt un vain prétexte dont ils ſe couvrent; car les proteſtans qu'ils veulent rappeler ſont tout auſſi intolérans qu'ils accuſent les catholiques de l'être, comme l'ont fait voir il y a quelques années, dans le pays même de la liberté, en Angleterre, ceux qui ont mis le feu à la chapelle de l'ambaſſadeur d'Eſpagne. L'intolérance eſt un vice de l'éducation européenne, & qui ſe manifeſte en littérature, en ſyſtemes, & en pantins. Il y a encore une autre raiſon de ces clameurs: c'eſt la même raiſon qui les fait parler pour l'anobliſſement du commerce,

& garder

& garder le ſilence ſur celui de l'agriculture, le plus noble de tous les états par ſa nature même. C'eſt, puiſqu'il faut le dire, parce que les riches commerçans & les grands propriétaires donnent de bons ſoupers, où ſe trouvent de jolies femmes qui font & défont les réputations en tout genre, & que les laboureurs & les gens qui s'expatrient n'en donnent point. La table eſt aujourd'hui le grand reſſort de l'ariſtocratie des riches. C'eſt par ſon moyen qu'une opinion, d'où dépend quelquefois la ruine d'un état, prend de la pondération. C'eſt encore là que l'honneur d'un homme de guerre, d'un évêque, d'un magiſtrat, d'un homme de lettres, dépend ſouvent d'une femme qui a perdu le ſien.

La politique moderne a avancé encore une très-grande erreur, en diſant que les richeſſes ſe mettent toujours de niveau dans un état. Quand une fois les indigens s'y ſont multipliés à un certain point, c'eſt à qui d'entre ces malheureux ſe donnera à meilleur marché. Tandis que d'une part, l'homme riche, tourmenté par ſes compatriotes affamés qui lui demandent de l'occupation, hauſſe le prix de ſon argent; ceux-ci, pour être préférés, baiſſent le prix de leur travail, tant qu'à la fin ils ne trouvent plus à ſubſiſter. Alors on voit tomber dans les meilleurs pays, l'agriculture, les manufactures & le commerce. Conſultez à ce ſujet les relations des diverſes contrées de l'Italie, & entr'autres ce que M. Brydone dit dans un voyage très-bien raiſonné*, malgré les réclamations d'un chanoine de Palerme, du luxe & des prodigieuſes richeſſes de la nobleſſe & du clergé de la Sicile, & de la miſere extrême de ſes payſans; vous verrez ſi l'argent s'y met de niveau. J'ai été à Malte, qui n'eſt en aucune façon comparable en fertilité de ſol à la Sicile; car ce n'eſt qu'un rocher tout blanc; mais ce rocher eſt fort riche de richeſſes étrangeres, par le revenu perpétuel des commanderies de l'ordre de Saint-Jean, dont les fonds ſont ſitués dans tous les états catholiques de l'Europe, & par les reſponſions

* Je cite beaucoup de livres de voyages, parce que ce ſont ceux que j'aime & que j'eſtime le plus de toute la littérature. J'ai beaucoup voyagé, & je puis aſſurer que je les ai trouvés preſque toujours d'accord ſur les productions & les mœurs de chaque pays, quand ils n'y portent pas l'eſprit de leur nation ou de leur parti. Il en faut excepter un petit nombre dont le ton romancier frappe d'abord. Tout le monde les décrie, & tout le monde les conſulte. C'eſt chez eux que puiſent ſans ceſſe, les géographes, les phyſiciens, les naturaliſtes, les navigateurs, les commerçans, les écrivains politiques, les philoſophes, les compilateurs en tout genre, les hiſtoriens des nations étrangeres, & même ceux de notre pays, quand ils veulent connoître la vérité.

reſponſions ou dépouilles des chevaliers qui meurent dans les pays étrangers & qu'on y apporte tous les ans. Il pourroit l'être bien davantage par la commodité de ſon port, le plus avantageuſement ſitué de tous ceux de la Méditerranée; cependant le payſan y eſt très-miſérable. Il n'eſt vêtu, pour tout habit, que d'un caleçon qui lui vient aux genoux, & d'une chemiſe ſans manches. Quelquefois il ſe tient ſur la place publique, la poitrine, les jambes & les bras nus, à demi brûlé du ſoleil, pour ſe louer, moyennant vingt-quatre ſous par jour, avec une voiture à quatre places attelée d'un cheval, depuis le point du jour juſqu'à minuit; & pour parcourir tel endroit de l'île qu'il plaît aux voyageurs, ſans qu'ils ſoient tenus de donner un verre d'eau, ni à lui, ni à ſa bête. Il conduit ſa cariole courant toujours pieds nus dans les roches devant ſon cheval qu'il tient par la bride, & devant l'oiſif chevalier, qui ne lui parle bien ſouvent qu'en le traitant de faquin, tandis que ſon conducteur ne lui répond que le bonnet à la main, en l'appellant votre ſeigneurie illuſtriſſime. Le tréſor de la république eſt pleine d'or & d'argent, & on n'y paie le peuple que d'une monnoie de cuivre, appelée piece de quatre tarins, qui vaut, de valeur idéale, 16 de nos ſous, & de valeur intrinſeque, environ deux de nos liards. Elle a pour timbre cette deviſe, *non æs ſed fides*; " ce n'eſt pas ,, le cuivre, c'eſt la confiance." Quelle diſtance les propriétés excluſives & l'or mettent entre les hommes! Un grave porte-faix, en Hollande, vous demande en *gout gueldt*, c'eſt-à-dire, en bon argent, pour porter votre malle du bout d'une rue à l'autre, autant que ce que reçoit l'humble Baſtaze de Malte, pour vous voiturer tout un jour avec trois de vos amis. Le Hollandois eſt bien vêtu, & a ſa poche pleine de pieces d'or & d'argent. Sa monnoie eſt timbrée d'une deviſe bien différente de celle de Malte: on y lit *concordiâ res parvæ creſcunt*, " les petites choſes croiſſent par leur concorde." Il y a en effet autant de différence de puiſſance & de félicité d'un état à l'autre, qu'entre les deviſes & les matieres de leur monnoie.

C'eſt dans la nature qu'il faut chercher la ſubſiſtance d'un peuple & dans ſa liberté le canal par où elle doit couler. L'eſprit de monopole en a détruit parmi nous beaucoup de branches qui comblent nos voiſins de richeſſes; telles ſont, entr'autres, les pêches de la baleine, de la morue, du hareng. Je conviens cependant à cette occaſion, qu'il y a des entrepriſes qui demandent le concours d'un grand nombre de mains, tant pour leur conſervation & leur protection, que pour

accélérer

accélérer leurs opérations, telles ſont les pêches maritimes; mais c'eſt à l'état à ſe charger de leur adminiſtration. Aucunes compagnies n'ont eu chez nous l'eſprit patriotique; elles ne s'établiſſent, pour ainſi dire, que pour former de petits états particuliers. Il n'en eſt pas de même chez les Hollandois. Par exemple, comme ils vont pêcher le hareng au-delà de l'Ecoſſe, car ce poiſſon eſt d'autant meilleur qu'on le pêche plus avant dans le nord, ils ont des vaiſſeaux de guerre pour en protéger la pêche. Ils en ont d'autres à large ventre, appelés buzes, qui le prennent nuit & jour avec des filets, & des vaiſſeaux de courſe très-fins voiliers qui le chargent & l'emportent tout frais en Hollande. Il y a, de plus, des prix propoſés pour le premier vaiſſeau qui en apporte à Amſterdam avant les autres. Le poiſſon du premier baril y eſt payé à l'hôtel-de-ville, à raiſon d'un ducat d'or ou onze livres cinq ſous la piece, & celui du reſte de la cargaiſon, à raiſon d'un florin ou de quarante-cinq ſous. Ces encouragemens engagent les pêcheurs à s'avancer le plus qu'ils peuvent au nord, pour aller au-devant de ces poiſſons, qui y ſont d'une grandeur & d'une délicateſſe bien ſupérieure à ceux que nous prenons dans le voiſinage de nos côtes. Les Hollandois ont élevé une ſtatue à celui qui, le premier, a trouvé l'invention de les fumer & d'en faire ce qu'on appelle des harengs-ſors. Ils ont cru, avec raiſon, que le citoyen qui procure à ſa patrie un nouveau moyen de ſubſiſtance & une nouvelle branche de commerce, mérite d'être mis ſur la même ligne que ceux qui l'éclairent ou qui la défendent. On voit, par ces attentions, avec quelle vigilance ils veillent ſur tout ce qui peut contribuer à l'abondance publique. Il eſt inconcevable quel parti ils ont tiré d'une infinité de productions que nous laiſſons perdre, & de leur pays ſablonneux, marécageux, & naturellement pauvre & ingrat. Je n'en ai point vu où il y ait une ſi grande abondance de toutes choſes. Ils n'ont point de vignes, & il y a plus de vins dans leurs caves que dans celles de Bordeaux; ils n'ont point de forêts, & il y a plus de bois de conſtruction dans leurs chantiers qu'il n'y en a aux ſources de la Meuſe & du Rhin, d'où ils tirent leurs chênes; ils ont fort peu de terres labourées, & il y a plus de bleds de la Pologne dans leurs greniers, que ce royaume n'en réſerve pour la nourriture de ſes habitans. Il en eſt de même des choſes de luxe; car, quoiqu'ils ſoient fort ſimplement vêtus & logés, il y a peut-être plus de marbre à vendre dans leurs magaſins, qu'il n'y en a de taillé dans les carrieres de l'Italie & de l'Archipel;

pel; plus de diamans & de perles dans leurs caſſettes, que dans celles des bijoutiers du Portugal; & plus de bois de roſe, d'Acajou, de Sandal & de Cannes d'Inde, qu'il n'y en a dans tout le reſte de l'Europe, quoique leur pays ne produiſe que des ſaules & des tilleuls. Le bonheur des habitans préſente un ſpectacle encore plus intéreſſant. Je n'y ai pas vu un ſeul mendiant, ni une maiſon à laquelle il manquât une brique ou un carreau de vître. Mais c'eſt le coup d'œil de la Bourſe d'Amſterdam qui eſt digne d'admiration. C'eſt un grand bâtiment d'une architecture aſſez ſimple, dont la cour quadrangulaire eſt entourée d'une colonnade. Chacune de ſes colonnes, qui ſont en grand nombre, porte au-deſſus de ſon chapiteau le nom de quelqu'une des principales villes du monde, comme Conſtantinople, Livourne, Canton, Péterſbourg, Batavia, &c. & eſt, pour ainſi dire, le centre de ſon commerce en Europe. Il y en a peu où il ne ſe traite chaque jour pour des millions d'affaires. La plupart des gens qui s'y raſſemblent, ſont habillés de brun & ſans manchettes. Ce contraſte me parut d'autant plus frappant, que cinq jours auparavant je m'étois trouvé à la même heure, au Palais-Royal, rempli de gens vêtus d'habits de couleurs brillantes, galonnés d'or & d'argent, qui ne parloient que d'opéra, de littérature, de filles entretenues ou de telles autres bagatelles, & qui n'avoient pas, pour la plupart, un écu à eux dans leur poche. Il y avoit avec nous un jeune négociant de Nantes, dont les affaires étoient dérangées, & qui étoit venu ſe réfugier en Hollande où il ne connoiſſoit perſonne. Il s'étoit ouvert ſur ſa poſition à mon compagnon de voyage, appelé M. le Breton. Ce M. le Breton étoit un officier Suiſſe au ſervice de Hollande, moitié militaire, moitié négociant, le meilleur homme du monde, qui le raſſura d'abord & le recommanda dès ſon arrivée à ſon frere aîné, négociant, qui logeoit dans la même penſion où nous fûmes nous établir. M. le Breton l'aîné mena cet infortuné voyageur à la Bourſe, & le recommanda ſans compliment & ſans humiliation à un agent du commerce, qui demanda ſeulement au jeune négociant françois une feuille de ſon écriture; enſuite il crayonna ſon nom ſur un portefeuille, & lui dit de revenir le lendemain au même lieu & à la même heure. Je ne manquai pas de m'y trouver avec lui & M. le Breton. L'agent parut, & préſenta à mon compatriote une liſte de ſept ou huit places de commis à choiſir chez des négocians, dont les unes valoient huit cents livres de notre argent avec la nourriture; d'autres, quatorze cents livres

ſans

ſans la penſion. Il fut ainſi placé ſur le champ ſans aucune ſollicitation. Je demandai à M. le Breton l'aîné, d'où venoit l'active vigilance de cet agent, à l'égard d'un étranger & d'un inconnu. Il me répondit: " C'eſt ſon métier; il a „ pour revenu le premier mois des appointemens de ceux „ qu'il place. Ne vous en étonnez pas, ajouta-t-il; on „ fait ici commerce de tout, depuis un ſoulier dépareillé „ juſqu'à des eſcadres."

Il ne faut pas cependant ſe laiſſer éblouir par les illuſions d'un grand commerce, & c'eſt en quoi notre politique nous a ſouvent égarés. Les fabriques & les manufactures font, dit-on, entrer des millions dans un état; mais les laines fines, les teintures, l'or & l'argent & les autres apprêts qu'on tire des étrangers, ſont des tributs qu'il faut leur rendre. Le peuple n'en eût pas moins fabriqué pour ſon compte les laines du pays; & ſi ſes draps euſſent été de moindre qualité, ils euſſent au moins tourné à ſon uſage. Le commerce illimité d'un pays ne convient qu'à un peuple qui a un territoire ingrat & borné, comme aux Hollandois; ils exportent, non leur ſuperflu, mais celui des autres nations; & ils ne courent pas riſque de manquer du néceſſaire, comme il arrive fréquemment à pluſieurs puiſſances territoriales. A quoi ſert à un peuple d'habiller toute l'Europe de ſes laines, s'il va tout nu; de recueillir les meilleurs vins, s'il ne boit que de l'eau; & d'exporter les plus belles farines, s'il ne mange que du pain de ſon? On pourroit trouver des exemples très-communs de ces abus, en Pologne, en Eſpagne, & dans des pays qui paſſent pour être mieux gouvernés.

C'eſt dans l'agriculture principalement que la France doit chercher les principaux moyens de ſubſiſtance pour ſon peuple. D'ailleurs, l'agriculture conſerve les mœurs & la religion. Elle rend les mariages faciles, néceſſaires & heureux. Elle fait naître beaucoup d'enfans qu'elle emploie, dès qu'ils ſavent à peine marcher, à recueillir les biens de la terre ou à garder les troupeaux; mais elle ne produit tous ces avantages que dans les petites propriétés. Nous l'avons dit, & nous ne ſaurions trop le répéter, les petites propriétés doublent & quadruplent dans un pays les récoltes & les cultivateurs. Au contraire, les grandes propriétés changent un pays en vaſtes ſolitudes. Elles font naître chez les riches laboureurs l'amour du faſte des villes, & le dégoût des occupations champêtres. Ceux-ci mettent leurs filles dans des couvens, pour les façonner en demoiſelles, & font étudier leurs enfans, pour en faire des avocats ou des abbés. Ils

ôtent

ôtent aux enfans des bourgeois leurs reſſources; car ſi les gens de campagne tendent toujours à s'établir dans les villes, ceux des villes ne reviennent jamais aux campagnes, parce qu'elles ſont flétries par les tailles & les corvées.

Les grandes propriétés expoſent l'état à un autre inconvénient dangereux, auquel je ne crois pas qu'on ait fait encore attention. Les terres qu'elles cultivent repoſent au moins une fois tous les trois ans, & ſouvent tous les deux ans. Il doit donc arriver, comme dans toutes les choſes qui ſe font au haſard, que tantôt il y a un grand nombre de ces terres qui repoſent à la fois, & que tantôt il n'y en a qu'un petit nombre. Certainement, dans les années où la plus grande partie de ces terres eſt en jacheres, on doit recueillir beaucoup moins de bled dans le royaume qu'à l'ordinaire. Cet inconvénient, dont je ne ſache pas que les gouvernemens ſe ſoient jamais occupés, eſt la cauſe des diſettes ou des chertés imprévues qui arrivent de tems en tems, non-ſeulement en France, mais dans les diverſes contrées de l'Europe. La nature a partagé avec l'homme l'adminiſtration de l'agriculture. Elle s'eſt réſervé les vents, les pluies, le ſoleil, le développement des plantes, & elle eſt bien exacte à ordonner les élémens ſuivant les ſaiſons; mais elle a laiſſé à l'homme les convenances des végétaux avec les terrains, les proportions que leur culture doit avoir avec la ſociété qui s'en nourrit, & tous les autres ſoins que demandent leur conſervation, leur diſtribution & leur police. Je crois cette remarque aſſez importante pour établir parmi nous la néceſſité d'un miniſtre particulier de l'agriculture*. S'il ne pouvoit empêcher les combinaiſons du haſard dans les terres qui peuvent ſe rencontrer en jachere toutes à la fois; il empêcheroit du moins que dans les années où elles ſont dans leur plus grand rapport, on ne tranſportât les grains du pays, puiſque c'eſt une preuve quaſi ſûre que l'année ſuivante elles rapporteront d'autant moins, qu'elles ſeront alors en repos pour la plupart.

Les

* Il y a bien d'autres raiſons qui motiveroient la néceſſité d'un miniſtre de l'agriculture. Les canaux d'arroſage abſorbés par le luxe des ſeigneurs, ou par le commerce des villes; les mares & les voieries qui empoiſonnent les villages, & entretiennent des foyers perpétuels d'épidémies; la ſûreté des grands chemins; la police de leurs auberges; les milices & les corvées des payſans; les injuſtices qu'ils éprouvent, ſans qu'ils oſent quelquefois ſe plaindre, lui offriroient une multitude d'établiſſemens utiles à faire, ou d'abus à réformer. Je ſais que la plupart de ſes fonctions ſont réparties dans divers départemens; mais elles ne peuvent avoir d'harmonie & d'enſemble, que lorſqu'elles ſeront réunies ſur une même tête.

Les petites propriétés ne ſont point ſujettes à ces viciſſitudes; elles rapportent tous les ans & preſque en toute ſaiſon. Comparez, comme je l'ai déjà dit, la quantité de fruits, de racines, de légumes, d'herbes & de graines qu'on recueille toute l'année & en tout tems, ſur le terrain des environs de Paris, appelé le Pré Saint-Gervais, dont le fonds d'ailleurs médiocre eſt ſitué à mi-côte, & expoſé au nord, avec les productions d'une égale portion de terrain, priſe dans les plaines du voiſinage, & cultivée par la grande culture; vous en verrez la prodigieuſe différence. Il y en a encore une auſſi grande dans le nombre & le caractere moral de leurs cultivateurs. J'ai ouï dire à un eccléſiaſtique reſpectable, que les premiers alloient régulierement à confeſſe tous les mois, & que bien ſouvent il n'y avoit pas, dans leurs confeſſions, matiere à abſolution. Je ne parle pas de l'agrément infini qui réſulte de leurs travaux, de leurs champs d'œillets, de violette, de bled, de petits pois, de pied d'alouette, des bordures de lilas & de vigne, qui diviſent leurs petites poſſeſſions, des quartiers de prairies qui y font voir çà & là des clarieres, des bocages de ſaules & de peupliers qui laiſſent appercevoir ſous leurs ombrages, à pluſieurs lieues de diſtance, ou des montagnes qui ſe perdent à l'horiſon, ou des châteaux inconnus, ou les clochers des villages de la plaine, dont on entend par fois les carillons champêtres. On y trouve çà & là des fontaines d'une eau limpide, dont la ſource eſt couverte d'une voûte cloſe, de toutes parts, de grandes dalles de pierre, qui la font reſſembler à un monument antique. J'y ai quelquefois lu ces mots crayonnés avec du charbon :

Colin & Colette, ce 8 Mars.
Antoinette & Baſtien, ce 6 Mai.

Ces inſcriptions m'ont fait plus de plaiſir que celles de l'académie. Quand les familles qui cultivent ce lieu enchanté ſont diſperſées avec leurs enfans dans ſes fonceaux ou ſur ſes croupes, & que l'on entend au loin la voix d'une jeune fille qui chante ſans qu'on l'apperçoive, ou qu'on voit un jeune homme monté ſur un pommier, avec ſon panier & ſon échelle, qui regarde çà & là & prête l'oreille, comme un autre Vertumne; il n'y a point de parc avec ſes ſtatues, ſes marbres & ſes bronzes, qui lui ſoit comparable.

O riches! qui voulez vous entourer de parcs délicieux, enfermez dans vos murs des villages heureux. Combien de terres abandonnées dans le royaume pourroient offrir le même ſpectacle! J'ai vu la Bretagne & d'autres provinces couvertes

à perte

à perte de vue de landes, où il ne croît que du jan, eſpece de genet épineux, noir & jaunâtre. Nos compagnies d'agriculture, qui y ont employé en vain leurs grandes charrues, les ont jugées frappées d'une perpétuelle ſtérilité ; mais ces landes montrent, par d'anciennes diviſions de champs, & par des ruines de maſures & d'anciens foſſés, qu'elles ont été autrefois cultivées. Elles ſont encore entourées de métairies qui proſperent ſur le même ſol. Combien d'autres ſeroient encore plus fécondes, telles que celles de Bordeaux, qui ſont couvertes de grands pins! Une terre qui produit un grand arbre, peut certainement nourrir un épi de bled. Nous avons donné, en parlant de l'ordre végétal, les moyens de reconnoître les analogies naturelles des plantes, avec chaque latitude & chaque territoire. Il n'y a point de terrain, fût-il de ſable tout pur, ou de vaſe, où, par un bienfait particulier de la Providence, quelqu'une de nos plantes domeſtiques ne puiſſe réuſſir. Mais, avant tout, il faudroit reſſemer les bois qui abritoient jadis ces lieux, expoſés maintenant à l'action des vents qui mangent les germes de tout ce qu'on y ſeme. Mais ces moyens, & pluſieurs autres, ne peuvent être du reſſort des compagnies avides, ni de leurs grands alignemens, ni des corvées de la province, mais de l'aſſiduité locale & patiente de familles libres qui ſoient propriétaires pour elles-mêmes, qui ne ſoient point ſoumiſes à des tyrans, & qui ne dépendent que du prince. C'eſt par ces moyens patriotiques que les Hollandois ont réuſſi à faire venir à Schéveling, village auprès de la Haye, des chênes dans du ſable marin tout pur, comme je l'ai vu moi-même. Nous le répétons, ce n'eſt point dans les grands domaines, mais dans les paniers des vendangeurs & dans les tabliers des moiſſonneuſes, que Dieu verſe du ciel les fruits de la terre.

Ces grands eſpaces de terre perdue dans le royaume, ont attiré l'attention de la cupidité ; mais il y en a une bien plus grande quantité qui lui eſt échappée, parce qu'on n'a pu en faire ni des marquiſats, ni des vicomtés ; & que d'ailleurs les grandes charrues y ſont tout-à-fait inutiles. Ce ſont, entr'autres, les liſieres des chemins, qui ſont en nombre infini. Nos grandes routes, à la vérité, ſont fécondes pour la plupart, puiſqu'elles ſont bordées d'ormes. L'orme eſt ſans doute utile : il ſert au charronnage. Mais nous avons un arbre qui lui eſt bien preférable, parce que l'inſecte n'attaque jamais ſon bois, qu'il eſt excellent pour la charpente, & qu'il donne en abondance des fruits nourriſſans : c'eſt

c'eſt le châtaignier. On pouvoit juger de la durée & de la beauté de ſon bois, par l'ancienne charpente de la foire S. Germain, avant qu'elle fût brûlée: les ſolives en étoient d'une groſſeur & d'une longueur prodigieuſes, & parfaitement ſaines, quoiqu'elles euſſent plus de quatre cents ans d'antiquité. On peut encore voir la durée de ce bois dans la charpente de l'ancien château de Marcouſſi, qui a été bâti ſous Charles VI. à cinq lieues de Paris. Nous avons tout-à-fait négligé cet arbre, qu'on ne laiſſe plus croître qu'en taillis dans nos forêts. Cependant ſon port eſt très-majeſtueux, ſon feuillage eſt beau, & il porte une ſi grande abondance de fruits, en étages multipliés les uns ſur les autres, qu'il n'y a point de terrain de la même étendue ſemé en froment, qui puiſſe rapporter une ſubſiſtance auſſi abondante. A la vérité, comme nous l'avons vu en parlant des caracteres des végétaux, cet arbre ne ſe plaît que ſur les lieux ſecs & élevés; mais nous en avons un autre pour les vallées & les lieux humides qui n'eſt guere moins utile par ſon bois & ſes fruits, & dont le port eſt auſſi majeſtueux: c'eſt le noyer. Ces beaux arbres pareroient magnifiquement nos grandes routes. On y en pourroit auſſi mettre d'autres qui ſont propres à chaque territoire. Ils annonceroient aux voyageurs les provinces du royaume; la vigne, la Bourgogne; le pommier, la Normandie; le mûrier, le Dauphiné; l'olivier, la Provence. Leurs tiges chargées de fruits détermineroient bien mieux, que les poteaux ſurmontés de carcans & que les affreux gibets des juſtices criminelles, les limites de chaque province, & les douces & diverſes ſeigneuries de la nature.

On peut m'objecter que les paſſans en recueilleroient les productions; mais ils ne touchent guere aux raiſins des vignobles, qui bordent quelquefois les chemins. D'ailleurs, quand ils les recueilleroient, quel grand inconvénient y auroit-il? Quand le roi de Pruſſe fit planter pluſieurs grandes routes de la Poméranie, d'arbres fruitiers, on lui repréſenta, que les fruits en ſeroient volés: " Les hommes au moins en „ profiteront," répondit-il. Nos chemins de traverſe préſentent peut-être encore plus de terrain perdu que nos grandes routes. Si vous ſongez que c'eſt par eux que communiquent les petites villes, les bourgs, les villages, les hameaux, les abbayes, les châteaux, & même de ſimples maiſons de campagne; que pluſieurs d'entr'eux aboutiſſent au même lieu, & que chacun d'eux a au moins de largeur celle d'un chariot, vous trouverez que l'eſpace qu'ils emploient doit être très-conſidérable. Il faudroit d'abord com-

mencer par les aligner, car la plupart vont en ſerpentant, ce qui leur donne quelquefois un tiers plus de longueur qu'ils n'en devroient avoir. J'avoue cependant que je trouve leurs ſinuoſités agréables, ſur-tout ſur la croupe des collines, ſur la pente des montagnes, dans les lieux agreſtes & au milieu des forêts ; mais on les rendroit ſuſceptibles d'un autre genre de beauté, en les bordant d'arbres fruitiers qui s'élevent peu, & qui, fuyant en perſpective, augmenteroient à la vue l'étendue du pays. Ces arbres donneroient encore de l'ombre aux voyageurs. A la vérité, les laboureurs diſent que ces ombres, ſi agréables aux paſſans, nuiſent à leurs grains. Ils ont ſans doute raiſon, pour pluſieurs eſpeces de grains ; mais il y en a qui réuſſiſſent mieux dans les lieux un peu ombragés, que par-tout ailleurs, comme on peut le voir au Pré Saint-Gervais. De plus, les laboureurs ſeroient dédommagés avec uſure par le bois des arbres fruitiers, & par la récolte des fruits. On pourroit même encore concilier les intérêts des laboureurs & des voyageurs, en plantant ſeulement les chemins qui vont du nord au ſud, & le côté méridional de ceux qui vont de l'eſt à l'oueſt, de ſorte que l'ombre de leurs arbres ne tomberoit preſque point ſur les terres labourées.

Il faudroit encore, pour augmenter les ſubſiſtances nationales, remettre en terres à bled beaucoup de terres qui ſont en pâturages. Il n'y a preſque point de prairies dans la Chine qui eſt ſi peuplée. Les Chinois ſement du bled & du riz par-tout, & ils nourriſſent leurs beſtiaux de la paille qui en provient. Ils diſent qu'il vaut mieux que les bêtes vivent avec l'homme, que l'homme avec les bêtes. Leurs troupeaux n'en ſont pas moins gras. Les chevaux allemands, ſi vigoureux, ne ſont nourris que de paille hachée, où l'on mêle un peu d'orge ou d'avoine. Nos payſans adoptent de jour en jour des uſages tout-à-fait contraires à cette économie. Ils mettent, comme je l'ai obſervé en pluſieurs provinces, beaucoup de terres qui jadis produiſoient du bled, en médiocres pâturages, pour éviter les frais de culture, & ſur-tout ceux de la dixme, parce que leurs curés ne la perçoivent point ſur les prairies. J'ai vu, en baſſe Normandie, beaucoup de terres qui ont été ainſi dénaturées, au grand détriment du bien public. Voici ce qu'on me raconta à la vue d'un ancien champ de bled qui avoit ſubi une pareille métamorphoſe. Le curé, fâché de perdre une partie de ſon revenu, ſans pouvoir s'en plaindre, dit au maître de ce champ, en forme de conſeil : " Maître Pierre, il me ſemble que ſi vous

„ ôtiez les cailloux de ce terrain-là, ſi vous le fumiez „ bien, ſi vous le labouriez bien, & ſi vous y ſemiez „ du bled, vous pourriez encore y faire de bonnes moiſſons." Le laboureur fin & ruſé, qui preſſentit l'intention de ſon décimateur, lui répondit: " Vous avez raiſon, M. le curé; „ ſi vous voulez faire à ce champ toutes les façons que vous „ dites-là, je ne vous en demande que la dixme."

On ne donnera à notre agriculture l'activité dont elle eſt capable, qu'en lui rendant ſa dignité naturelle. Il faut donc engager une multitude de bourgeois aiſés & oiſifs, qui végetent dans nos petites villes, à aller vivre à la campagne. Pour les y déterminer, il faut exempter les cultivateurs des droits humilians de taille, de corvée, & même de ceux de la milice, auxquels ils ſont aſſujettis. L'état ſans doute doit être ſervi dans ſes beſoins; mais pourquoi a-t-on attaché à ſes ſervices des caracteres d'humiliation? Ne peut-on pas les faire remplir avec de l'argent? Il en faudroit beaucoup, diſent nos politiques. Oui, ſans doute. Mais nos bourgeois ne paient-ils pas auſſi beaucoup d'impoſitions dans nos villes, pour ſuppléer à ces mêmes ſervices? D'ailleurs, plus la campagne auroit d'habitans, moins ſes contribuables ſeroient chargés. Un homme bien élevé aime encore mieux qu'il en coûte à ſa bourſe, qu'à ſon amour-propre.

Par quelle fatale contradiction avons-nous rendu la plus grande partie des terres de la France roturieres, tandis que nous avons ennobli celles du nouveau monde? Le même cultivateur, qui paieroit la taille en France, & iroit, la pioche à la main, travailler ſur les grandes routes, peut faire entrer ſes enfans dans la maiſon du roi, s'il eſt habitant d'une des îles de l'Amérique. Ce genre d'ennobliſſement n'a pas été moins funeſte à ces terres étrangeres, où il a introduit l'eſclavage, qu'aux terres de la patrie, aux laboureurs deſquelles il a enlevé une multitude de reſſources. La nature appeloit, dans l'Amerique déſerte, la ſurabondance des peuples de l'Europe; elle y avoit tout diſpoſé, avec des attentions maternelles, pour dédommager les Européens de l'éloignement de leur patrie. Il n'eſt pas beſoin là de ſe brûler au ſoleil pour moiſſonner les grains, ou de ſe morfondre à la gelée pour faire paître les troupeaux, où de fendre la terre avec de lourdes charues pour lui faire produire des alimens, ou de fouiller ſes entrailles pour en tirer le fer, la pierre, l'argile, & les matieres premieres de nos meubles & de nos maiſons. La nature facile, y a placé, ſur des ar-

bres, à l'ombre, & à la portée de la main, tout ce qui eſt néceſſaire & agréable à la vie humaine. Elle y a mis le laitage & le beurre dans les noix du cocotier, des crêmes parfumées dans les pommes de late, du linge de table & des mêts dans les grandes feuilles ſatinées & dans les figues du bananier, des pains tout prêts à cuire dans les patates & les racines du manioc, du duvet plus fin que la laine des brebis dans les gouſſes du cotonnier, de la vaiſſelle de toutes les formes dans les courges du calebaſſier. Elle y avoit ménagé des habitations impénétrables à la pluie & aux rayons du ſoleil, ſous les rameaux épais du figuier d'Inde, qui, s'élevant vers les cieux, & deſcendant enſuite vers la terre où ils prennent racine, forment, par leurs nombreuſes arcades, des palais de verdure. Elle avoit diſperſé, pour les délices & le commerce, le long des fleuves, au ſein des rochers & dans le lit des torrens, le maïs, la canne de ſucre, le cacao, le tabac, avec une multitude d'autres végétaux utiles; &, par la reſſemblance des latitudes de ce nouveau monde avec celle de diverſes contrées de l'ancien, elle promettoit à ſes futurs habitans d'adopter, en leur faveur, le café, l'indigo & les productions végétales les plus précieuſes de l'Afrique & de l'Aſie. Pourquoi l'ambition de l'Europe a-t-elle fait couler le ſang & les larmes des hommes, dans ces heureux climats ? Ah ! ſi la liberté & la vertu en avoient raſſemblé les premiers cultivateurs, que de charmes l'induſtrie françoiſe eût ajoutés à la fécondité du ſol & à l'heureuſe température des tropiques !

Il n'y a là ni frimats ni chaleurs exceſſives à craindre ; & quoique le ſoleil y paſſe deux fois l'année au zénith, chaque jour, lorſqu'il s'éleve ſur l'horiſon, il amene avec lui, de deſſus la mer, un vent frais qui rafraîchit, juſqu'au ſoir, les forêts, les montagnes & les vallons. Que de retraites heureuſes euſſent trouvées dans ces îles fortunées nos pauvres ſoldats & nos payſans ſans poſſeſſion ! que de frais de garniſon y euſſent été épargnés ! que de petites ſeigneuries y fuſſent devenues les récompenſes ou de braves officiers, ou de bons citoyens ! que d'habiles marins s'y ſeroient formés, par la pêche des tortues dont les écueils voiſins ſont couverts, ou par celle des morues du banc de Terre-Neuve, encore plus abondante ! Il n'en eût guere coûté à l'Etat que les frais d'établiſſement des premieres familles. Avec quelle facilité on eût pu les étendre au loin ſucceſſivement, en les formant, à la maniere même des Caraïbes, de proche en proche, & aux frais de la communauté ! Certainement, ſi on eût ſuivi

cette

cette marche naturelle, notre puiſſance s'étendroit aujourd'hui juſqu'au centre du continent de l'Amérique, & y ſeroit inexpugnable.

On a perſuadé à la cour, que, de la proſpérité de nos colonies, naîtroit leur indépendance ; & on cite en preuves les colonies Anglo-Américaines. Mais ce n'eſt pas pour les avoir rendues trop heureuſes que l'Angleterre les a perdues ; c'eſt, au contraire, pour les avoir opprimées. De plus, l'Angleterre a fait une grande faute, en y introduiſant trop d'étrangers. Il y a d'ailleurs beaucoup de différence du génie de l'Anglois au nôtre. L'Anglois porte par-tout ſa patrie avec lui ; s'il fait fortune dans un pays, il en embellit le ſéjour, il y introduit les manufactures de ſa nation, il y vit & il y meurt ; ou s'il revient dans ſa patrie, il retourne habiter le lieu de ſa naiſſance. Les François ne ſentent pas ainſi ; tous ceux que j'ai vus aux îles, s'y regardent toujours comme des étrangers. Pendant vingt ans de ſéjour dans une habitation, ils ne planteront pas un arbre devant la porte de leur maiſon, pour s'y procurer de l'ombre ; à les entendre, ils s'en vont tous l'année prochaine. S'ils font en effet fortune, ils partent, & même ſouvent ſans la faire, & ils s'en retournent, non pas dans leur province ou dans leur village, mais à Paris. Ce n'eſt pas ici le lieu de développer la cauſe de cette haine nationale pour le lieu de la naiſſance, & de cette prédilection pour la capitale ; elle eſt une ſuite de pluſieurs cauſes morales, & entre autres de l'éducation. Quoi qu'il en ſoit, ce tour d'eſprit ſuffiroit ſeul pour empêcher nos colonies d'être jamais indépendantes. Les frais énormes que nous coûtent leur conſervation, & la facilité avec laquelle on les prend, auroit dû nous faire revenir de ce préjugé. Elles ſont toutes dans un tel état de foibleſſe, que ſi leur commerce ceſſoit quelques années avec la métropole, elles manqueroient bientôt des choſes de premiere néceſſité ; il eſt même très-digne de remarque qu'on n'y manufacture pas une ſeule denrée du pays. On y cultive de très-beau coton, mais on n'en fait point de toile comme en Europe, on n'y ſait pas même le filer comme les Sauvages, ni tirer, comme eux, parti des fils de pitte, de ceux du bananier ou des feuilles de palmiſte. Il y croît des cocotiers qui font la richeſſe des Indes orientales, & on n'y fait preſque aucun uſage de leur fruit ni de leur chair. On y recueille de l'indigo ; mais on ne l'y emploie à aucune teinture. Il n'y a donc que le ſucre auquel on donne les dernieres façons, parce qu'il ne peut entrer dans le commerce ſans être fabriqué ;

encore eſt-on obligé de le raffiner en Europe, pour lui donner ſa perfection.

Il y a eu, à la vérité, quelques ſéditions dans nos colonies; mais elles ont été bien plus fréquentes dans leur état de foibleſſe que dans celui de leur opulence. C'eſt le mauvais choix des ſujets qu'on y a fait paſſer, qui les a remplies, en tous tems, de diſcorde. Comment peut-on eſpérer que des citoyens, qui ont troublé une ſociété ancienne, puiſſe concourir à en faire proſpérer une nouvelle? Les Romains & les Grecs employoient la fleur de leur jeuneſſe, & leurs meilleurs citoyens, pour fonder leurs colonies: elles ſont devenues des royaumes & des empires. Ce ſont les célibataires, militaires, marins, de robe & de tout état; ce ſont les états majors, ſi nombreux & ſi inutiles, qui rempliſſent les nôtres des paſſions de l'Europe, du goût des modes, d'un vain luxe, d'opinions corrompues, & de mauvaiſes mœurs. On n'eût craint rien de ſemblable de la part de nos ſimples cultivateurs. Le travail du corps charme les ſoucis de l'ame, il en fixe l'inquiétude naturelle; il fait fleurir parmi les peuples, la ſanté, le patriotiſme, la religion & le bonheur. Mais je veux qu'à la longue ces colonies ſe fuſſent ſéparées de la France. La Grece verſa-t-elle des larmes, quand ſes colonies floriſſantes porterent ſa gloire & ſes loix ſur les côtes de l'Aſie, & ſur les bords du Pont-Euxin & de la Méditerranée? Fut-elle dans les alarmes, quand elles devinrent les tiges d'où ſortirent de puiſſans royaumes & d'illuſtres républiques? Pour s'en être ſéparées, devinrent-elles ſes ennemies, & n'en fut-elle pas, au contraire, ſouvent protégée? Quel grand inconvénient y eût-il eu, que des rejetons de l'arbre de la France euſſent porté des lis en Amérique, & ombragé le nouveau monde de leurs majeſtueux rameaux.

Avouons la vérité, peu d'hommes, dans les conſeils des rois, s'occupent du bonheur des hommes. Quand on perd de vue ce grand objet, on perd bientôt de vue le bonheur national & la gloire du prince. Nos politiques, en tenant nos colonies dans un état perpétuel de dépendance, d'agitation & de pénurie, ont méconnu le caractere de l'homme, qui ne s'attache au lieu qu'il habite que par le bonheur. En y introduiſant l'eſclavage des noirs, ils leur ont donné des liens avec l'Afrique, & ont rompu ceux qui devoient les attacher à leurs pauvres concitoyens; ils ont de plus méconnu le caractere européen, qui craint ſans ceſſe, ſous un climat chaud, de voir ſon ſang ſe dénaturer comme celui de ſes eſclaves, & qui ſoupire toujours après de nouvelles alliances

ances avec ſes compatriotes, pour faire circuler, dans les veines de ſes petits enfans, les couleurs vives & fraîches du ſang européen, & les ſentimens de la patrie encore plus intéreſſans. En leur donnant perpétuellement de nouveaux chefs militaires & civils, des magiſtrats qui leur ſont étrangers, qui les tiennent ſous un joug dur, des hommes enfin avides de fortune, ils ont méconnu le caractere françois qui n'avoit pas beſoin de ces barrieres pour le retenir dans l'amour de la patrie, puiſqu'il en regrette par-tout les productions, les honneurs, & juſqu'aux déſordres. Ils n'ont donc réuſſi à en faire ni des colons pour l'Amérique, ni des patriotes pour la France ; & ils ont méconnu à la fois les intérêts de leur nation & de leurs rois qu'ils vouloient ſervir.

Je me ſuis étendu un peu ſur ces abus, parce qu'ils ne ſont pas ſans remede à pluſieurs égards, & qu'il y a encore des terres dans le nouveau monde, où on peut changer la nature de nos établiſſemens ; mais ce n'eſt pas ici le tems ni le lieu d'en développer les moyens. Après avoir propoſé quelques remedes ſur le mal phyſique de la nation, paſſons à ſon mal moral qui en eſt la ſource. La principale cauſe eſt l'eſprit de diviſion qui regne entre les différens ordres de l'Etat. Il y a deux moyens d'y remédier ; le premier eſt de détruire les motifs de diviſion ; le ſecond eſt d'augmenter les motifs de réunion.

La plupart de nos écrivains vantent l'eſprit de ſociété de notre nation ; & les étrangers, en effet, la regardent comme celle qui eſt la plus ſociable de l'Europe. Les étrangers ont raiſon, parce qu'en effet nous les accueillons & les recherchons avec empreſſement ; mais nos écrivains ont tort. Oſerai-je le dire ? c'eſt parce que nous n'aimons point nos compatriotes, que nous careſſons tant les étrangers. Pour moi, je n'ai vu cet eſprit d'union, ni dans les familles, ni dans les corps, ni dans les gens de la même province ; je n'en excepte que les habitans d'une ſeule province, que je ne veux pas nommer ; dès qu'ils en ſont ſortis, ils ſe recherchent avec le plus grand empreſſement. Mais puiſqu'il le faut dire, c'eſt plutôt par antipathie pour les autres habitans du royaume, que par amour pour leurs compatriotes ; car, de tout tems, leur province a été célebre par ſes diviſions inteſtines. En général, le véritable eſprit patriotique, qui eſt le premier ſentiment de l'humanité, eſt fort rare en Europe, & principalement chez nous.

Sans pouſſer plus loin ce raiſonnement, cherchons-en des preuves qui ſoient à la portée de tout le monde. Lorſque vous

vous liſez quelque relation des coutumes & des mœurs des peuples de l'Aſie, vous êtes touché du ſentiment d'humanité qui rapproche parmi eux les hommes les uns des autres, malgré le flegme ſilentieux qui regne dans leurs aſſemblées. Si, par exemple, un Aſiatique en voyage prend ſon repas, ſes valets & ſon chamelier viennent ſe ranger autour de lui, & ſe mettent à ſa table. Si un étranger vient à paſſer, il s'y met auſſi, & après avoir fait une inclination de tête au chef de famille, & loué Dieu, il continue ſa route, ſans que perſonne lui demande qui il eſt, d'où il vient, & où il va. Cette coutume hoſpitaliere eſt commune aux Arméniens, aux Géorgiens, aux Turcs, aux Perſans, aux Siamois, aux noirs de Madagaſcar, & aux diverſes nations de l'Afrique & de l'Amérique. Dans ces pays, l'homme eſt encore cher à l'homme. Si vous entrez au contraire à Paris, dans une ſalle d'auberge où il y ait une douzaine de tables, & qu'il y vienne ſucceſſivement une douzaine de perſonnes, vous voyez chacune d'elles prendre ſa place en particulier, à une table ſéparée, ſans dire un mot. S'il n'arrivoit pas ſucceſſivement de nouveaux convives, chacun des douze premiers mangeroit ſeul, comme un Chartreux. D'abord, il regne entr'eux un profond ſilence, juſqu'à ce que quelque étourdi mis de bonne humeur par ſon dîner, & preſſé du beſoin de ſe communiquer, s'aviſe d'ouvrir la converſation. Alors toute la ſociété leve les yeux ſur l'orateur, & l'examine, d'un coup-d'œil, de la tête aux pieds. S'il a l'air, de ce qu'on appelle un homme comme il faut, c'eſt-à-dire riche, on lui laiſſe le dé. Il trouve même des flatteurs qui confirment ſa nouvelle, & qui applaudiſſent à ſon opinion littéraire, ou à ſon propos libertin. Mais s'il n'a rien qui le diſtingue, eût-il mis en avant une ſentence de Socrate, à peine eſt-il au commencement de ſa theſe, qu'on l'interrompt pour le contredire. Ses critiques ſont contredits à leur tour, par d'autres beaux-eſprits qui entrent dans la lice; alors la converſation devient générale & tumultueuſe. Les ſarcaſmes, les mots durs, les ſous-entendus perfides, les injures groſſieres, mettent fin pour l'ordinaire à la ſéance; & chacun des convives ſe retire, fort content de ſoi, & fort mécontent des autres. Vous retrouverez les mêmes ſcenes dans nos cafés & dans nos promenades. On s'y rend pour tâcher de ſe faire admirer & pour critiquer les autres. Ce n'eſt point l'eſprit de ſociété qui nous raſſemble, c'eſt l'eſprit de diviſion. Chez ce qu'on appelle la bonne compagnie, c'eſt encore pis. Si on veut y être bien reçu, il faut payer ſon dîner aux dépens

de

de la maiſon où l'on a ſoupé la veille. Heureux encore ſi vous vous tirez d'affaire avec quelques anecdotes ſcandaleuſes, & ſi, pour plaire au mari, vous n'êtes pas obligé de le tromper en faiſant l'amour à ſa femme!

La premiere ſource de ces diviſions vient de notre éducation: elle nous enſeigne dès l'enfance à nous préférer à autrui, en nous excitant à être les premiers parmi nos compagnons d'étude. Comme cette vaine émulation ne préſente à la plupart des citoyens aucune carriere à parcourir dans le monde, chacun d'eux s'y préfere par ſa province, par ſa naiſſance, par ſon état, par ſa figure, par ſon habit, par le ſaint de ſa paroiſſe. De là viennent nos haines ſociales; & tant de ſobriquets injurieux, du Normand au Gaſcon, du Pariſien au Champenois, du noble au vilain, de l'homme de robe à l'eccléſiaſtique, du janſéniſte au moliniſte, &c. On ſe préfere ſur-tout en oppoſant ſes bonnes qualités aux défauts d'autrui. Voilà pourquoi la médiſance eſt ſi facile, ſi agréable, & qu'elle eſt, en général, le mobile de toutes nos converſations.

Un homme de grande qualité me diſoit un jour, qu'il n'y avoit point d'homme, quelque miſérable qu'il fût, qu'on ne trouvât ſupérieur à ſoi-même, par quelque avantage où il nous ſurpaſſe, ſoit en jeuneſſe, en ſanté, en talens, en figure, en quelque bonne qualité, quelles que fuſſent d'ailleurs nos perfections. Cela eſt vrai, à la lettre; mais cette maniere d'enviſager les membres d'une ſociété eſt celle de la vertu, & ce n'eſt pas la nôtre. Comme la maxime contraire eſt également vraie, notre orgueil s'arrête à celle-là; & il s'y trouve déterminé par les mœurs du monde & par notre éducation même, qui nous inſpire dès l'enfance le beſoin de cette préférence perſonnelle.

Nos ſpectacles concourent encore à augmenter parmi nous l'eſprit de diviſion. Nos comédies les plus vantées repréſentent pour l'ordinaire, des tuteurs trompés par leurs pupiles, des peres par leurs enfans, des maris par leurs femmes, des maîtres par leurs valets. Les parades du peuple lui offrent à-peu-près les mêmes tableaux; & comme s'il n'étoit pas aſſez porté au déſordre, elles y ajoutent des ſcenes d'ivreſſe, d'obſcénités, de vols & de commiſſaires battus: elles lui apprennent à mépriſer à la fois les mœurs & les magiſtrats. Les ſpectacles réuniſſent les corps des citoyens, & alienent leurs eſprits.

La comédie, dit-on, guérit les vices par le ridicule, *caſtigat ridendo mores*. Cet adage eſt auſſi faux que tant d'autres qui

qui font la baſe de notre morale. La comédie nous apprend à nous moquer d'autrui, & rien de plus. Perſonne n'y dit : le portrait de cet avare me reſſemble; mais on y reconnoît fort bien celui de ſon voiſin. Horace a fait, il y a long-tems, cette remarque. Mais, quand on viendroit à s'y reconnoître, je ne vois pas que la réformation du vice s'enſuivît. Eſt-ce qu'un médecin pourroit guérir un malade en lui préſentant un miroir & en ſe moquant de lui? Si on ſe moque de mon vice, le rire d'autrui, loin de m'en tirer, m'y enfonce; je m'exerce à le cacher; je deviens hypocrite; ſans compter que le ridicule s'adreſſe bien plus ſouvent à la vertu qu'au vice. Ce n'eſt pas de la femme infidelle ou du fils libertin dont on ſe moque, c'eſt de l'époux facile ou du pere indulgent. Pour juſtifier notre goût, nous citons celui des Grecs; mais nous oublions que leurs vains ſpectacles porterent l'attention publique ſur des objets frivoles, qu'on y tourna ſouvent en ridicule la vertu des plus illuſtres citoyens, & qu'ils augmenterent parmi eux les haines & les jalouſies qui accélérerent leur ruine.

Ce n'eſt pas que je blâme le rire, & que je croie, avec Hobbes, qu'il vienne d'orgueil. Les enfans rient, & certainement ce n'eſt pas d'orgueil. Ils rient à la vue d'une fleur, au ſon d'un grelot. On rit de joie, de contentement, de bien-être. Mais le ridicule eſt bien différent du ris naturel. Il n'eſt pas, comme celui-ci, l'effet de quelque harmonie agréable dans nos ſenſations, ou dans nos ſentimens. Mais il naît d'un contraſte heurté entre deux objets, dont l'un eſt grand & l'autre eſt petit, dont l'un eſt fort & l'autre eſt foible. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il eſt produit par les mêmes oppoſitions qui produiſent la terreur, avec cette différence, que dans le ridicule, l'ame paſſe d'un objet redoutable à un objet frivole; & dans la terreur, d'un objet frivole à un objet redoutable. L'aſpic de Cléopâtre, dans un panier de fruits, les doigts qui écrivirent au milieu d'un feſtin le jugement de Balthazar; le ſon de la cloche qui annonce la mort de Clariſſe; le pied d'un ſauvage imprimé dans une île déſerte ſur le ſable, effrayent plus l'imagination que tout l'appareil des combats, des ſupplices, des brigands & de la mort. Ainſi, pour imprimer une profonde terreur, il faut d'abord préſenter un objet frivole & de peu d'apparence; & pour exciter un grand ridicule, il faut débuter par une idée impoſante. On peut y joindre encore quelque autre contraſte, comme celui de la ſurpriſe, & quelqu'un de ces ſentimens qui nous jettent dans l'infini, comme celui du myſtere;

myſtere; alors l'ame ayant perdu ſon équilibre, ſe précipite dans l'effroi ou dans le rire, ſuivant la pente qu'on lui a dreſſée. Nous voyons fréquemment ces effets contraires produits par les mêmes moyens. Par exemple, ſi une nourrice veut faire rire ſon enfant, elle ſe maſque la tête de ſon tablier, auſſi-tôt l'enfant devient ſérieux; puis elle ſe découvre tout d'un coup, & il ſe met à rire. Veut-elle lui faire peur, ce qui n'arrive que trop ſouvent, elle lui ſourit d'abord, & l'enfant pareillement à elle: puis, tout-à-coup, elle prend un air ſérieux, ou ſe maſque le viſage, & l'enfant ſe met à pleurer. Je n'en dirai pas davantage ſur ces oppoſitions violentes; j'en tirerai ſeulement cette conſéquence, que ce ſont les peuples les plus malheureux qui ont le plus de penchant pour le ridicule. Effrayés par des fantômes politiques & moraux, ils cherchent d'abord à en perdre le reſpect; & ils n'ont pas de peine à en venir à bout, puiſque la nature, pour venir au ſecours de l'homme opprimé, a mis dans la plupart des choſes d'inſtitution humaine, les ſources du ridicule à côté de celles de la terreur. Ils n'ont rien à faire qu'à renverſer les objets de leur comparaiſon. C'eſt ainſi qu'Ariſtophane renverſa la religion de ſon pays, par ſa comédie des Nuées. Voyez les écoliers, ils tremblent d'abord devant leur régent: la premiere choſe qu'ils font pour ſe familiariſer avec ſon idée, eſt de le tourner en ridicule, & c'eſt à quoi ils réuſſiſſent ordinairement fort bien. L'amour du ridicule n'eſt donc point un ſigne de bonheur dans un peuple, mais il eſt une preuve de ſon malheur. Voilà pourquoi les anciens Romains étoient ſi graves, lorſqu'ils étoient heureux; & que leurs deſcendans, qui ſont aujourd'hui miſérables, ſont renommés par leurs paſquinades, & fourniſſent l'Europe d'arlequins & de comédiens.

Je ne diſconviens pas que les ſpectacles, tels que les tragédies, ne puſſent contribuer à rapprocher les citoyens. Les Grecs les ont ſouvent employées à cet uſage. Mais en adoptant leurs drames, nous nous écartons de leur intention. Ce n'étoient pas les malheurs des autres nations qu'ils repréſentoient ſur leurs théâtres, c'étoient ceux qu'ils avoient éprouvés, & des événemens tirés de leurs propres hiſtoires. Nos tragédies nous rempliſſent d'une pitié étrangere. Nous pleurons ſur les malheurs de la famille d'Agamemnon, & nous voyons d'un œil ſec celles qui ſont miſérables à notre porte. Nous n'appercevons pas même leurs maux, attendu qu'elles ne ſont pas ſur le théatre. Cependant nos héros, bien préſentés ſur la ſcene, ſuffiroient pour porter juſqu'à l'enthouſiaſme

ſiaſme le patriotiſme du peuple. Quel concours & quels applaudiſſemens a attirés l'héroïſme d'Euſtache de Saint-Pierre dans le ſiege de Calais! La mort de Jeanne d'Arck produiroit encore de plus grands effets, ſi un homme de génie oſoit effacer le ridicule dont on a couvert parmi nous cette fille reſpectable & infortunée, à qui la Grece eût élevé des autels.

J'en dirai ici ma penſée en deux mots, pour en faire naître le déſir à quelque homme vertueux. Je voudrois donc que ſans s'écarter de l'hiſtoire, on la préſentât honorée de la faveur de ſon roi, des applaudiſſemens de l'armée, & au comble de la gloire, délibérant de retourner dans ſon hameau, pour y vivre en ſimple bergere, inconnue & ignorée. Sollicitée enſuite par Dunois, elle ſe détermine à s'expoſer à de nouveaux dangers, pour l'amour de ſa patrie. Enfin, priſonniere dans un combat, elle tombe entre les mains des Anglois. Interrogée par des juges inhumains, parmi leſquels ſont des évêques de ſa propre nation, la ſimplicité & l'innocence de ſes réponſes la rendent victorieuſe des queſtions inſidieuſes de ſes ennemis. Elle eſt condamnée par eux à une priſon perpétuelle. Je voudrois qu'on vît le ſouterrain où elle doit paſſer le reſte de ſes malheureux jours, avec ſes longs ſoupiraux, ſes grilles de fer, ſes voûtes épaiſſes, le miſérable grabat deſtiné à ſon repos, la cruche d'eau & le pain noir qui doivent lui ſervir de nourriture, qu'on entendît ſes réflexions touchantes ſur le néant des grandeurs, ſes regrets naïfs ſur le bonheur de la vie champêtre, enſuite des retours d'eſpérance ſur le ſecours de ſon prince, & de déſeſpoir à la vue de l'abyme affreux qui s'eſt fermé ſur elle. On verroit enſuite le piege que ſes ennemis perfides lui dreſſent pendant ſon ſommeil, en mettant auprès d'elle les armes dont elle les avoit combattus. Elle apperçoit à ſon réveil ces monumens de ſa gloire. Entraînée par un amour de femme, & en même tems de héros, elle couvre ſa tête du caſque, dont le panache avoit montré à l'armée Françoiſe découragée le chemin de la victoire; elle prend cette épée ſi formidable aux Anglois dans ſes foibles mains; & dans le tems que le ſentiment de ſa gloire fait couler de ſes yeux des larmes de joie, ſes lâches ennemis ſe préſentent à elle tout-à-coup, & d'une voix unanime la condamnent à la plus horrible des morts. C'eſt alors qu'on verroit, ce qui eſt digne de l'attention même du ciel, la vertu aux priſes avec le malheur extrême: on entendroit ſes plaintes douloureuſes ſur l'indifférence de ſon prince, qu'elle a ſi noblement ſervi: on la verroit

verroit ſe troubler à l'idée du ſupplice affreux qui lui eſt préparé, & encore plus par la crainte de la calomnie qui doit flétrir à jamais ſa mémoire; on l'entendroit, dans ſes terribles combats, douter s'il exiſte une Providence protectrice des innocens. Cependant il faut marcher à la mort: c'eſt dans ce moment que je voudrois voir tout ſon courage ſe ranimer. Je voudrois qu'on la repréſentât ſur le bûcher, où elle finit ſes jours, mépriſant les vaines eſpérances que le monde préſente à ceux qui le ſervent, ſe repréſentant à elle-même l'opprobre éternel dont ſa mort couvrira ſes ennemis; la gloire immortelle qui illuſtrera à jamais le lieu de ſa naiſſance, & celui même de ſon ſupplice. Je voudrois que ſes dernieres paroles, animées par la religion, fuſſent plus ſublimes que celles de Didon, lorſqu'elle s'écria ſur le bûcher: *Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.*

Je voudrois enfin que ce ſujet, traité par un homme de génie, à la maniere de Shakeſpear, qui ne l'eût certainement pas manqué ſi Jeanne d'Arck eût été Angloiſe, produisît une piece patriotique; que cette illuſtre bergere devînt, pour nous, la patrone de la guerre, comme ſainte Genevieve l'eſt de la paix; que ſon drame fût réſervé pour les circonſtances périlleuſes où l'état peut ſe rencontrer; qu'on en donnât alors la repréſentation au peuple, comme on montre à celui de Conſtantinople, en pareil cas, l'étendart de Mahomet; & je ne doute pas qu'à la vue de ſon innocence, de ſes ſervices, de ſes malheurs, de la cruauté de ſes ennemis, & de l'horreur de ſon ſupplice, notre peuple hors de lui ne s'écriât: " La guerre, la guerre contre les „ Anglois*."

Ces moyens, quoique plus puiſſans que les milices, & les engagemens par force & par ruſe, qui, ſervant à nous donner des ſoldats, ſont encore inſuffiſans pour faire de vrais citoyens. Ils nous accoutument à n'aimer la patrie & la vertu, que quand leurs héros ſont applaudis ſur le théatre. C'eſt de là qu'il arrive que la plupart même des gens bien élevés ne ſauroient apprécier une action, s'ils ne la voient rapportée dans quelque journal, ou miſe en drame. Ils ne la jugent point

* A Dieu ne plaiſe que je veuille exciter notre peuple à haïr les Anglois, ſi dignes aujourd'hui de toute notre eſtime. Mais comme leurs écrivains, & même leur gouvernement, ſe ſont permis plus d'une fois de nous rendre odieux ſur les théatres de leur nation, j'ai voulu leur montrer qu'il nous étoit bien aiſé d'uſer de repréſailles. Puiſſe plutôt le génie de Fénélon, dont ils font tant de cas, qu'un de leurs plus aimables beaux-eſprits, le lord Littleton, l'a mis au-deſſus de celui de Platon, réunir un jour nos cœurs & nos eſprits!

point d'après leur propre cœur, mais d'après l'opinion d'autrui ; non réelle & dans ſon lieu, mais en image & dans un cadre. Ils aiment les héros quand ils ſont applaudis, poudrés & parfumés ; mais s'ils en rencontrent verſant leur ſang dans quelque lieu obſcur, & périſſant dans l'ignominie, ils ne les reconnoiſſent plus. Tout le monde voudroit être l'Alexandre de l'Opéra, & perſonne celui de la ville des Malliens.

Le patriotiſme ne doit pas être mis trop ſouvent en repréſentation. Il faut qu'il y ait des héros qui ſe faſſent tuer, & dont perſonne ne parle. Pour remettre donc le peuple, à cet égard, ſur le chemin de la nature & de la vertu, il faut qu'il ſe ſerve de ſpectacle à lui-même. Il faut lui montrer des réalités, & non des fictions ; qu'il voie des ſoldats, & non des comédiens ; & ſi on ne peut pas lui offrir le terrible ſpectacle d'une bataille, qu'il en voie au moins les manœuvres & les apprêts, dans des fêtes militaires.

Il faut lier davantage les ſoldats avec la nation, & rendre leur condition plus heureuſe. Ils ne ſont que trop ſouvent des ſujets de querelle dans les provinces qu'ils parcourent. L'eſprit de corps les anime à tel point, que lorſque deux régimens ſe rencontrent dans la même ville, il en réſulte preſque toujours une infinité de duels. Ces haines féroces ſont entierement inconnues des régimens Pruſſiens & Ruſſes, que je regarde, à pluſieurs égards, comme les meilleures troupes de l'Europe. Le roi de Pruſſe a inſpiré à ſes ſoldats, au lieu de l'eſprit de corps qui les diviſe, l'eſprit de patrie qui les réunit. Il en eſt venu à bout, en leur donnant la plupart des emplois civils de ſon royaume, comme récompenſes du ſervice militaire. Tels ſont les liens politiques dont il les attache à la patrie. Les Ruſſes n'en emploient qu'un, mais il eſt encore plus fort : c'eſt celui de la religion. Un ſoldat Ruſſe croit que ſervir ſon prince, c'eſt ſervir Dieu. Il marche au combat comme un néophyte au martyre, & il eſt perſuadé que s'il vient à y être tué, il va tout droit en paradis.

J'ai ouï dire à M. de Villebois, grand maître d'artillerie de Ruſſie, que les ſoldats de ſon corps qui ſervoient une batterie à l'affaire de Zornedorff, y ayant été tués pour la plupart, ceux qui y reſtoient, voyant arriver les Pruſſiens la bayonnette au bout du fuſil, ne pouvant plus ſe défendre, & ne voulant pas s'enfuir, embraſſerent les canons & s'y firent tous maſſacrer, afin d'être fideles au ſerment qu'on exige d'eux en les recevant dans l'artillerie, qui eſt, qu'ils n'abandonneront

donneront jamais leurs canons. Une réſiſtance ſi opiniâtre ôta aux Pruſſiens la victoire qu'ils avoient gagnée, & fit dire au roi de Pruſſe, qu'il étoit plus aiſé de tuer les Ruſſes que de les vaincre. Cette conſtance héroïque vient de la religion. Il ſeroit bien difficile de rétablir ce reſſort parmi les troupes Françoiſes, formées en partie de la jeuneſſe débordée de nos villes. Les ſoldats Pruſſiens & Ruſſes ſont tirés de la claſſe des payſans & ils s'honorent de leur état. Chez nous, au contraire, un payſan craint que ſon fils ne tombe à la milice. L'adminiſtration contribue, de ſon côté, à lui en donner de la frayeur. S'il y a un mauvais ſujet dans un village, le ſubdélégué lui fait tomber le billet noir, comme ſi un régiment étoit une galere. J'avois fait, à cette occaſion, un mémoire pour remédier à ces inconvéniens, & pour empêcher la déſertion parmi nos ſoldats; mais il m'eſt reſté inutile, comme tant d'autres. Les principaux moyens de réforme que j'y préſentois, étoient d'améliorer l'état de nos ſoldats, comme en Pruſſe, par l'eſpoir des emplois civils, qui ſont chez nous en nombre infini; & pour empêcher les déſordres où les jette leur vie célibataire, je propoſois de leur permettre de ſe marier, comme les ſoldats Pruſſiens & Ruſſes qui le ſont la plupart*. Ce moyen, ſi propre à réformer les mœurs, contribueroit encore à rapprocher nos provinces les unes des autres, par les mariages qu'y contracteroient nos régimens qui les parcourent continuellement. Ils reſſerreroient du Nord au Midi les liens de la nation, & nos payſans ceſſeroient de les craindre, s'ils les voyoient paſſer au milieu d'eux en peres de familles. Si nos ſoldats commettent quelquefois des déſordres, c'eſt à nos inſtitutions militaires qu'il faut s'en prendre. J'en ai vu de mieux diſciplinés, mais je n'en connois point de plus généreux. J'ai été témoin d'un acte d'humanité de leur part, dont je doute que beaucoup de ſoldats étrangers fuſſent ſuſceptibles. C'étoit en 1760, à notre armée

* Je voudrois auſſi qu'on embarquât les femmes des marins avec leurs maris; elles empêcheroient ſur les vaiſſeaux des déſordres de plus d'un genre. D'ailleurs, elles y trouveroient beaucoup d'occupations convenables à leur ſexe; telles que de préparer à manger, de laver le linge, de raccommoder les voiles, &c. Elles ſuppléeroient ſouvent aux travaux de l'équipage. Elles réſiſtent mieux que les hommes au ſcorbut & à pluſieurs maladies. Le projet d'embarquer des femmes paroîtra ſans doute extraordinaire à ceux qui ne ſavent pas qu'il y a au moins dix mille femmes qui naviguent ſur les vaiſſeaux caboteurs des Hollandois, qui travaillent en bas à la manœuvre, & tiennent le gouvernail auſſi bien que des hommes. Une jolie femme feroit ſans doute naître des déſordres dans un vaiſſeau François; mais des femmes de cette nature, robuſtes & laborieuſes, ſont propres, au contraire, à y détruire ceux qui n'y ſont que trop fréquens.

armée qui pour lors étoit en Allemagne, dans le pays ennemi, campée auprès d'une petite ville appelée Stadberg. J'étois logé dans un miſérable village, occupé par le quartier général. Il y avoit dans la pauvre maiſon du payſan où je logeois, avec deux de mes camarades, cinq ou ſix femmes & autant d'enfans qui s'y étoient réfugiés, & qui n'avoient rien à manger, car notre armée avoit fourragé leurs bleds & coupé leurs arbres fruitiers. Nous leur donnions bien quelques vivres, mais c'étoit peu de choſe pour leur nombre & pour leurs beſoins. Il y avoit parmi elles une jeune femme groſſe, qui avoit trois ou quatre enfans. Je la voyois ſortir tous les matins, & revenir au bout de quelques heures, avec ſon tablier tout plein de tranches de pain bis. Elle les paſſoit dans des ficelles, & les faiſoit ſécher à la cheminée comme des champignons. Je lui fis demander un jour, par un de nos gens qui parloit allemand & françois, où elle trouvoit ces proviſions, & pourquoi elle leur donnoit cet apprêt. Elle me répondit qu'elle alloit dans le camp demander l'aumône parmi nos ſoldats; que chacun d'eux lui donnoit des tranches de ſon pain de munition, & qu'elle les faiſoit ſécher pour les conſerver; car elle ne ſavoit où elle pourroit recouvrer d'autres vivres après notre départ, tout le pays ayant été déſolé.

L'état de ſoldat eſt un perpétuel exercice de la vertu, par la néceſſité où il met l'homme d'éprouver un grand nombre de privations, & d'expoſer fréquemment ſa vie. Il a donc la religion pour principal appui. Les Ruſſes en conſervent l'eſprit dans leurs troupes nationales, en n'y admettant aucun ſoldat étranger. Le roi de Pruſſe, au contraire, eſt parvenu au même but, en recevant dans les ſiennes des ſoldats de toutes les religions; mais il oblige chacun d'eux de ſuivre exactement celle qu'il a adoptée. J'ai vu à Berlin & à Poſtdam, tous les dimanches, les officiers raſſembler les ſoldats à la parade, ſur les onze heures du matin, & les conduire en ordre par détachemens particuliers, Calviniſtes, Luthériens, Catholiques, chacun à leur égliſe, pour y aſſiſter au ſervice divin.

Je voudrois qu'on ôtât parmi nous les autres cauſes de diviſion, qui obligent un citoyen à ſouhaiter, pour vivre, le malheur ou la mort d'autrui. Nos politiques ont multiplié ces moyens de haine à l'infini, & ils ont rendu même l'État complice de ces ſentimens cruels, par l'établiſſement des loteries, des tontines & des rentes viageres. " Il eſt mort tant „ de perſonnes cette année, l'Etat a gagné tant, diſent-ils."

S'il

S'il venoit une peſte qui emportât la moitié des citoyens, l'Etat ſeroit bien riche! L'homme n'eſt rien pour eux, l'or eſt tout. Leur art conſiſte à réformer les vices de la ſociété, par des injures faites à la nature: ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent agir à ſon exemple. " Elle a voulu, diſent-ils, ,, que chaque eſpece d'être ne ſubſiſtât que par la ruine des ,, autres eſpeces. Le malheur particulier fait le bonheur ,, général." C'eſt avec ces barbares & fauſſes maximes qu'on égare les princes. Ces loix n'exiſtent dans la nature qu'entre les eſpeces contraires & ennemies. Elles n'exiſtent point dans les mêmes eſpeces d'animaux qui vivent en ſociété. Certainement la mort d'une abeille n'a jamais tourné au profit de ſa ruche. Bien moins encore, le malheur & la mort d'un homme peut profiter à ſa nation & au genre humain, dont le parfait bonheur conſiſteroit dans une parfaite harmonie entre ſes membres. Nous avons prouvé ailleurs, qu'il ne peut arriver le plus petit mal à un ſimple particulier, que tout le corps politique ne s'en reſſente. Nos riches ne doutent pas que les biens des petits ne parviennent à eux, puiſqu'ils jouiſſent des productions de leurs arts; mais ils participent également à leurs maux, malgré qu'ils en aient. Non-ſeulement ils ſont les victimes de leurs maladies épidémiques & de leurs brigandages, mais de leurs opinions morales qui ſe dépravent dans le ſein des malheureux. Elles s'élevent, comme les maux qui ſortirent de la boîte de Pandore, & traverſant, malgré les gardes armées, les fortereſſes & les châteaux, elles viennent ſe loger dans le cœur des tyrans. Quelque précaution qu'ils prennent pour s'en garantir, elles gagnent leurs voiſins, leurs ſerviteurs, leurs enfans, leurs épouſes, & les forcent de s'abſtenir de tout, au milieu de leurs jouiſſances.

Mais lorſque, dans une ſociété, des corps tournent conſtamment à leur profit les malheurs d'autrui, ils perpétuent ces mêmes malheurs, & les multiplient à l'infini. C'eſt une choſe aiſée à remarquer, que par-tout où il y a beaucoup d'avocats & de médecins, les procès & les maladies ſont en plus grand nombre que par-tout ailleurs. Quoiqu'il y ait parmi eux des hommes dont les lumieres ſont ſaines, ils ne s'oppoſent point à des déſordres qui tournent au profit de leur corps.

Ces inconvéniens ne ſont pas ſans remede; j'ai à citer à cet égard des exemples ſans réplique. Lorſque j'entrai au ſervice de Ruſſie, on me retint le premier mois de mes appointemens pour les frais de toute eſpece de maladie que je pourrois avoir, moi, mes ſerviteurs & ma famille, ſi j'étois

venu à me marier. On comprenoit dans ces frais ceux du médecin, du chirurgien & de l'apothicaire. On me retint encore pour le même objet, une petite ſomme montante à un ou à un & demi pour cent de mes appointemens: je l'aurois payée chaque année; & chaque fois que je ſerois monté en grade, j'aurois donné en ſus le premier mois des appointemens de ce grade. Voilà la taxe des officiers, au moyen de laquelle ils ſont traités, eux & leur famille, de quelque eſpece de maladie qu'ils puiſſent avoir. Les médecins & les chirurgiens de chaque corps ſont très-bien appointés ſur ces revenus. Je me rappelle que le médecin du corps où je ſervois avoit mille roubles ou cinq mille livres d'appointemens, & fort peu d'occupation; car nos maladies ne lui rapportant rien, elles étoient de peu de durée. Quant aux ſoldats, ils ſont traités, je penſe, ſans qu'on faſſe aucune retenue ſur leur paye. L'apothicairerie appartient à l'empereur. Elle eſt à Moſcou, dans un ſuperbe bâtiment. Les remedes ſont dans des vaſes de porcelaine, & toujours choiſis d'une bonne qualité. On les diſtribue de là dans le reſte de l'empire à un prix modique, au profit de la Couronne. Il n'y a jamais de qui-pro-quo à craindre à leur occaſion. Les employés qui les préparent & les diſtribuent ſont des hommes habiles, qui n'ont aucun intérêt à les falſifier, & qui, montant en grades & en appointemens, ſont remplis d'émulation pour bien faire leurs devoirs*.

On pourroit imiter chez nous Pierre-le-Grand, & étendre non-ſeulement à tout le royaume l'ordre qu'il a établi dans ſes troupes à l'égard des médecins & des apothicaires, ce qui rapporteroit un revenu conſidérable à l'état; mais l'établir encore

* On pourroit affoiblir dans la plupart des citoyens la ſoif de l'or & du luxe, en leur préſentant un grand nombre de ces perſpectives politiques. Elles ſont le charme des petites conditions en leur préſentant les attraits de l'infini, dont le ſentiment eſt naturel au cœur humain, comme nous l'avons vu. C'eſt par elles que les artiſans & les petits marchands ſont attachés avec beaucoup plus de force, par de modiques profits, à leurs petits états remplis d'eſpérances, que les riches & les grands ne le ſont à des conditions dont ils voient le terme. Il ſe paſſe dans la tête des petits, ce qui ſe paſſoit dans la tête de la laitiere de la fable. Avec ce lait, j'aurai des œufs; avec ces œufs, des pouſſins; avec ces pouſſins, des poulets; avec des poulets, un agneau, &c. Le plaiſir qu'ils éprouvent dans ces progreſſions ſans fin, eſt le charme qui les ſoutient dans leurs travaux; & il eſt ſi réel, que, lorſqu'ils viennent à faire fortune & à vivre en bourgeois aiſés, alors leur ſanté s'altere, & la plupart d'entre eux finiſſent par mourir de mélancolie & d'ennui. Politiques modernes, rapprochez-vous donc de la nature! ce n'eſt point des flûtes d'or & d'argent que ſe tirent les plus douces harmonies, mais de celles qui ſe font avec des roſeaux.

encore parmi les gens de loi. Il ſeroit à ſouhaiter que les procureurs, les avocats & les juges fuſſent payés par l'état & répartis dans tout le royaume, non pas pour plaider les procès, mais pour les appointer. On pourroit étendre ces conſonnances à toutes les conditions qui vivent du malheur public: alors tous les citoyens trouvant leur repos & leur fortune dans le bonheur de l'état, contribueroient de toutes leurs forces à le maintenir.

Ces cauſes & beaucoup d'autres, diviſent parmi nous toutes les claſſes de la nation. Il n'y a point de province, de ville & de village, qui ne diſtingue la province, la ville & le village qui l'avoiſine par quelque injurieux ſobriquet. Il en eſt de même d'une condition à l'autre. *Divide & impera*, diſent nos politiques modernes. Cette maxime a perdu l'Italie, d'où elle eſt venue. La maxime contraire eſt bien plus véritable. Plus les citoyens ont d'enſemble, plus la nation qu'ils compoſent eſt puiſſante & heureuſe. A Rome, à Sparte, à Athenes, un citoyen étoit à la fois avocat, ſénateur, pontife, édile, agriculteur, homme de guerre, & même homme de mer. Voyez à quel degré de puiſſance ces républiques ſont parvenues. Leurs citoyens étoient cependant bien inférieurs à nous du côté des lumieres, mais on leur apprenoit deux grandes ſciences que nous ignorons, à aimer les dieux & la patrie. Avec ces ſentimens ſublimes, ils étoient propres à tout. Quand on ne les a pas, on n'eſt propre à rien. Malgré nos connoiſſances encyclopédiques, un grand homme parmi nous ne ſeroit, même en talens, que le quart d'un Grec ou d'un Romain. Il ſe diſtingueroit beaucoup pour ſon corps, mais peu pour la patrie. C'eſt notre mauvaiſe conſtitution politique qui produit dans l'état tant de centres différens. Il a été un tems où nous parlions d'être républicains. Certes, ſi nous n'avions pas un roi, nous vivrions dans une perpétuelle diſcorde. Combien de rois même ne nous faiſons-nous pas, ſous un ſeul & légitime monarque! Chaque corps a le ſien, qui n'eſt pas celui de la nation. Que de projets ſe font & ſe défont au nom du roi! Le roi des eaux & forêts s'oppoſe au roi des ponts & chauſſées. Le roi des colonies fait des projets, celui des finances ne veut point donner d'argent. Parmi tous ces conflits de la même autorité, rien ne s'exécute. Le véritable roi, le roi du peuple n'eſt point ſervi. Le même eſprit de diviſion regne dans la religion des Européens. Que de maux ſe ſont faits par eux au nom de Dieu! Tous reconnoiſſent bien au fond le même Dieu qui a créé le ciel, la terre & les hommes; mais

chaque royaume a le ſien qu'il faut honorer ſuivant certain rite. C'eſt ce Dieu-là que chaque nation particuliere remercie à chaque bataille. C'eſt au nom de celui-là qu'on a détruit les pauvres Américains. Le Dieu de l'Europe eſt un Dieu bien terrible & bien honoré. Mais où ſont les autels du Dieu de la paix, du pere des hommes, de celui qu'annonce l'Evangile? Que nos politiques modernes s'applaudiſſent des fruits de ces diviſions & de nos éducations ambitieuſes. La vie humaine ſi courte & ſi miſérable, ſe paſſe dans ces troubles perpétuels; & pendant que les hiſtoriens de chaque nation, bien payés, élevent au ciel les victoires de leurs rois, & de leurs pontifes, les peuples s'adreſſent en pleurant, au Dieu du genre humain, & lui demandent où eſt la voie qu'ils doivent ſuivre pour ſe diriger vers lui, & pour vivre heureux & vertueux ſur la terre.

Je le répete, la cauſe de nos maux vient de notre éducation pleine de vanité; & du malheur du peuple, qui donne une grande influence à toutes les opinions nouvelles, parce qu'il attend toujours, de la nouveauté, quelque ſoulagement à l'ancienneté de ſes maux. Mais lorſqu'il s'apperçoit que ces opinions deviennent tyranniques à leur tour, il les abandonne auſſi-tôt; & voilà l'origine de ſon inconſtance. Lorſqu'il trouvera facilement & abondamment à vivre, il ne ſera point ſujet à ces viſſicitudes, comme nous l'avons vu par l'exemple des Hollandois, qui vendent & impriment les diſputes théologiques, politiques & littéraires de toute l'Europe, ſans qu'elles influent en rien ſur leurs opinions civiles & religieuſes; & lorſque l'éducation publique ſera réformée, il jouira de l'heureuſe & conſtante tranquillité des peuples de l'Aſie.

En attendant que nous haſardions quelque idée à ce ſujet, nous allons propoſer encore quelques moyens de réunion. Je ſerai ſuffiſamment payé de mes recherches, s'il s'en trouve une ſeule qui ſoit adoptée.

DE PARIS.

Nous avons déjà obſervé que peu de François aiment le lieu de leur naiſſance. La plupart de ceux qui font fortune dans les pays étrangers, viennent demeurer à Paris. Au fond, ce n'eſt pas un mal pour l'état. Moins il ſont attachés à leur pays, plus il eſt aiſé de les fixer à Paris. Il faut dans un grand peuple un ſeul point de réunion. Tous les peuples fameux par leur patriotiſme, en ont fixé le centre à leur capitale,

capitale, & ſouvent à quelque monument de cette même capitale ; les Juifs, à Jeruſalem & à ſon temple ; les Romains, à Rome & au Capitole ; les Lacédémoniens, à Sparte & à ſes concitoyens.

J'aime Paris ; après la campagne, & une campagne à ma guiſe, je préfere Paris à tout ce que j'ai vu dans le monde. J'aime cette ville, non-ſeulement par ſon heureuſe ſituation, parce que toutes les commodités de la vie y ſont raſſemblées, parce qu'elle eſt le centre de toutes les puiſſances du royaume, & par les autres raiſons qui la faiſoient chérir de Michel Montaigne, mais, parce qu'elle eſt l'aſyle & le refuge des malheureux. C'eſt là que les ambitions, les préjugés, les haines & les tyrannies des provinces, viennent ſe perdre & s'anéantir. Là, il eſt permis de vivre obſcur & libre. Là, il eſt permis d'être pauvre, ſans être mépriſé. L'homme affligé y eſt diſtrait par la gaieté publique, & le foible s'y ſent fortifié des forces de la multitude. Il a été un tems où, ſur la foi de nos écrivains politiques, je trouvois cette ville trop grande. Mais il s'en faut beaucoup que je la trouve aſſez étendue & aſſez majeſtueuſe pour être la capitale d'un auſſi floriſſant royaume. Je voudrois que, nos ports de mer exceptés, il n'y eût pas d'autre ville en France ; que nos provinces ne fuſſent couvertes que de hameaux & de villages à petite culture ; & que, comme il n'y a qu'un centre dans le royaume, il n'y eût auſſi qu'une capitale. Plût à Dieu qu'elle le fût de l'Europe entiere & de toute la terre ; & que, comme des hommes de toutes les nations y apportent leur induſtrie, leurs paſſions, leurs beſoins & leurs malheurs, elle leur rendît en fortune, en jouiſſances, en vertus & en conſolations ſublimes, la récompenſe de l'aſyle qu'ils y viennent chercher !

Certes notre eſprit, éclairé aujourd'hui de tant de lumieres, n'a point autant de grandeur que celui de nos ancêtres. Au milieu de leurs mœurs ſimples & gothiques, ils penſoient, je crois, à en faire la capitale de l'Europe. Voyez les traces de ce projet, aux noms que portent la plupart de leurs établiſſemens : college des Ecoſſois, des Irlandois, des quatre Nations ; & aux noms étrangers des compagnies de la Gendarmerie. Voyez ce grand monument de Notre-Dame, bâti il y a plus de ſix cents ans, dans un tems où Paris n'avoit pas la quatrieme partie des habitans qui y ſont aujourd'hui ; il eſt plus vaſte & plus majeſtueux que tous ceux de ce genre, qu'on y a élevés depuis. Je voudrois que cet eſprit de Philippe Auguſte, prince trop peu connu dans

notre ſiecle frivole, préſidât encore à ſes établiſſemens, & en étendît l'uſage à toutes les nations. Ce n'eſt pas que les hommes de tous les pays n'y ſoient bien venus, pour leur argent ; nos ennemis mêmes peuvent y vivre tranquillement au milieu de la guerre, pourvu qu'ils ſoient riches ; mais avant tout, je la voudrois rendre bonne & heureuſe à ſes propres enfans. Je ne ſache pas qu'il ſerve en rien à un François d'être né dans ſes murs, ſi ce n'eſt, quand il eſt pauvre, de pouvoir mourir dans quelqu'un de ſes hôpitaux. Rome donnoit bien d'autres privileges à ſes citoyens ; le plus malheureux d'entre eux y jouiſſoit de plus de droits & d'honneurs, que les rois mêmes alliés de la république.

Ce ſont les plaiſirs qui attirent la plupart des étrangers à Paris ; & ces vains plaiſirs, ſi nous en examinons la ſource, viennent de la miſere du peuple, & du bon marché auquel s'y donnent les filles du monde, les ſpectacles, les ouvrages de mode, & les autres productions du luxe. Ces moyens ont été bien vantés par les politiques modernes. Je ne diſconviens pas qu'ils n'attirent beaucoup d'argent dans un pays ; mais, à la longue, les peuples voiſins les imitent ; l'argent des étrangers s'en va, & leurs mauvaiſes mœurs reſtent. Voyez ce qu'eſt devenue Veniſe, avec ſes glaces, ſes pommades, ſes courtiſannes, ſes maſcarades & ſon carnaval. Les arts frivoles, dont nous nous glorifions, ont été enlevés à l'Italie, & ils ſont aujourd'hui ſa foibleſſe & ſon malheur.

Le plus beau ſpectacle qu'un gouvernement puiſſe offrir, eſt celui d'un peuple laborieux, induſtrieux & content. On nous apprend à lire dans des livres, dans des tableaux, dans l'algebre, dans le blaſon, & point dans les hommes. Des amateurs admirent une tête de Savoyard, peinte par Greuze ; mais le Savoyard lui-même eſt au coin de la rue, parlant, marchant, à moitié gelé de froid, & perſonne ne le regarde. Cette mere de famille, avec ſes petits enfans, forme un groupe charmant ; le tableau en eſt impayable : l'original en eſt dans le grenier voiſin, & n'a pas un ſou pour vivre. Philoſophes ! vous êtes ravis, avec raiſon, en contemplant les nombreuſes familles d'oiſeaux, de poiſſons & de quadrupedes dont les inſtincts ſont ſi variés, & auxquelles un même ſoleil donne la vie. Examinez les familles d'hommes qui compoſent les habitans de la capitale, & vous direz que chacune d'elles a emprunté ſes mœurs & ſon induſtrie de quelque eſpece d'animal, tant leurs occupations ſont différentes. Conſidérez dans ces plaines, à l'entrée de la ville, cet officier général, monté ſur un ſuperbe courſier, il commande un exercice :

exercice: voyez les têtes, les épaules & les pieds de ſes ſoldats poſés ſur la même ligne; ils n'ont, tous enſemble, qu'un regard & qu'un mouvement. Il fait un ſigne, & à l'inſtant mille bayonnettes ſe hériſſent; il en fait un autre, & mille feux ſortent de ce rempart de fer. Vous croiriez à leur préciſion, qu'un ſeul feu eſt ſorti d'une ſeule arme. Il galoppe autour de ces régimens couverts de fumée, au bruit des tambours & des fifres, & vous diriez de l'aigle de Jupiter, qui porte la foudre, & qui plane autour de l'Etna. A cent pas de là eſt un inſecte parmi les hommes. Regardez ce petit ramoneur, de couleur de fumée, avec ſa lanterne, ſa vielle & ſes genouilleres de cuir; il reſſemble à un ſcarabée. Comme celui qui s'appelle, à Surinam, le porte-lanterne, il luit dans la nuit, & fait entendre le ſon d'une vielle. Cet enfant, ces ſoldats & ce général ſont les mêmes hommes, & pendant que la naiſſance, l'orgueil & les beſoins, établiſſent entr'eux des différences infinies, la religion les met de niveau: elle abaiſſe la tête des grands, en leur montrant la vanité de leur puiſſance, & elle releve celle des infortunés, en leur préſentant des eſpérances immortelles: elle ramene ainſi tous les hommes à l'égalité où la nature les avoit fait naître & que la ſociété avoit rompue.

Nos ſybarites croient avoir épuiſé toutes les manieres de jouir. Nos triſtes vieillards ſe regardent comme inutiles au monde; ils ne voient plus devant eux d'autre perſpective que la mort. Ah! le paradis & la vie ſont encore ſur la terre, pour qui peut y faire du bien.

Si j'avois été tant ſoit peu riche, j'aurois voulu me donner mille jouiſſances nouvelles; Paris ſeroit devenu pour moi une autre Memphis. Son peuple immenſe nous eſt inconnu. J'aurois eu une petite chambre dans un de ſes fauxbourgs, ſur les carrieres; une autre à l'extrêmité oppoſée, ſur les bords de la Seine, dans une maiſon ombragée de ſaules & de peupliers; une autre dans une de ſes rues les plus fréquentées; une quatrieme chez un jardinier, dans une maiſon entourée d'abricotiers, de figuiers, de choux & de laitues; une cinquieme dans les avenues de la ville, chez un vigneron, &c.

Il eſt, ſans doute, facile de trouver, par-tout des logemens de cette eſpece à bon compte; mais il n'eſt pas ſi aiſé d'y trouver des hôtes & des voiſins qui ſoient des honnêtes gens. Il y a beaucoup de corruption dans le petit peuple; mais il y a pluſieurs moyens d'y reconnoître les gens de bien; c'eſt par eux que je commence les recherches de mes plaiſirs.

Nouveau Diogene, je m'en vais à la quête des hommes. Comme je ne cherche que des malheureux, je n'ai pas beſoin de lanterne. Je me leve au petit point du jour, & je vais à une premiere meſſe, dans une égliſe encore à demi obſcure; j'y trouve de pauvres ouvriers, qui viennent prier Dieu de bénir leur journée. La piété, ſans reſpect humain, eſt une preuve aſſurée de probité: l'amour du travail en eſt une autre. J'apperçois, par un tems de pluie & de froidure, une famille entiere couchée ſur la terre, en ſarclant les herbes d'un jardin*: voilà encore des gens de bien. La nuit même ne peut celer la vertu. Vers le minuit, la lueur d'une lampe m'annonce, par les lucarnes d'un grenier, quelque pauvre veuve qui prolonge ſes veilles, afin d'élever, par ſon travail, ſes petits enfans qui dorment auprès d'elle. Ce ſeront là mes voiſins & mes hôtes. Je m'annonce auprès d'eux comme un paſſant, comme un étranger qui cherche un pied à terre dans le quartier. Je les prie de me céder une portion de leur logement, ou de m'en trouver un dans leur voiſinage. J'offre un bon prix, & m'y voilà inſtallé.

Je me garde bien, pour m'attacher ces honnêtes gens, de leur donner de l'argent & de leur faire l'aumône; j'ai des moyens plus honnêtes de gagner leur amitié. Je les charge de me faire des proviſions ſuperflues, dont ils profitent: je donne des récompenſes à leurs enfans pour de petits ſervices qu'ils m'ont rendus; je mene, un jour de fête, toute la famille à la campagne, dîner ſur l'herbe; le pere & la mere retournent le ſoir à la ville, bien reſtaurés, & chargés de vivres pour le reſte de la ſemaine. A l'entrée de l'hiver, je couvre leurs enfans d'étoffes de laine, & leurs petits membres réchauffés me béniſſent, parce que mes bienfaits ſuperbes n'ont point glacé leur cœur. C'eſt le parrain de leur petit frere qui leur a fait préſent de leurs habits. Moins on étreint les liens de la reconnoiſſance, plus ils ſe reſſerrent.

Je n'ai pas ſeulement le plaiſir de faire du bien, & de le faire à propos; j'ai encore celui de m'amuſer & de m'inſtruire. Nous admirons dans nos livres les travaux des artiſans, mais nos livres nous enlevent la moitié de notre plaiſir & de la reconnoiſſance

* En général, les cultivateurs ſont d'honnêtes gens. Les plantes portent avec elles leur théologie. J'ai cependant rencontré un jour un moiſſonneur athée. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas pris ſes opinions dans les campagnes, mais dans des livres. Il paroiſſoit fort content de ſes lumieres. Je lui dis en le quittant: "Vous voilà bien avancé d'avoir employé les re-„ cherches de votre raiſon à vous rendre miſérable."

Dans les exemples hypothétiques que je rapporte ci-après, il n'y a guere de mon invention que le bien que je n'ai pas fait.

connoiſſance que nous leur devons. Ils nous ſéparent du peuple, & ils nous trompent en nous montrant les arts avec un grand appareil & de fauſſes lumieres, comme des ſujets de théâtre & de lanterne magique. D'ailleurs, il y a plus de ſavoir dans la tête d'un artiſan que dans ſon art, & plus d'intelligence dans ſes mains, que dans le langage de l'écrivain qui le traduit. Les objets portent avec eux leur expreſſion: *Rem verba ſequuntur.* L'homme du peuple a de plus une maniere d'obſerver & de ſentir, qui n'eſt pas indifférente. Tandis que le philoſophe s'éleve tant qu'il peut dans les nues, il ſe tient lui au fond de la vallée, & il voit bien d'autres perſpectives dans le monde. Le malheur le forme à la longue, tout comme un autre. Son langage s'épure avec les années; & j'ai remarqué ſouvent qu'il y avoit fort peu de différence en juſteſſe, en clarté & en ſimplicité, des expreſſions d'un vieux payſan à celles d'un vieux courtiſan. Le tems efface de leurs langages & de leurs mœurs, la ruſticité & la fineſſe que la ſociété y avoit introduites. La vieilleſſe, comme l'enfance, met tous les hommes de niveau, & les rend à la nature.

Dans un de mes campemens, j'ai un hôte qui a fait le tour du monde. Il a été matelot, ſoldat, flibuſtier. Il eſt circonſpect comme Ulyſſe, mais il eſt plus ſincere. Quand je le fais aſſeoir à table avec moi, & qu'il a goûté de mon vin, il me raconte ſes aventures. Il ſait une multitude d'anecdotes. Combien de fois n'a-t-il pas manqué ſa fortune! C'eſt un autre Fernand Mendès Pinto. Enfin, il a une bonne femme, & il vit content.

Dans un autre logement, j'ai un hôte dont la vie a été toute différente; il n'eſt preſque jamais ſorti de Paris, & bien rarement de ſa boutique. Quoiqu'il n'ait pas couru le monde, il n'en a pas été moins miſérable. Il étoit fort à ſon aiſe; il avoit amaſſé de ſon travail cinquante doubles louis, lorſqu'une nuit ſa femme & ſa fille s'en allerent avec ſon tréſor. Il en a penſé mourir de chagrin. Il n'y penſe plus, dit-il: & il pleure encore en m'en parlant. Je le calme par de bonnes paroles; je lui donne de l'occupation; il cherche à diſſiper ſon chagrin par le travail. Son induſtrie m'amuſe: je paſſe quelquefois des heures entieres à le voir forer & tourner des pieces de chêne dures comme l'ivoire.

Je m'arrête quelquefois au milieu de la ville, devant la boutique d'un maréchal; me voilà comme le Lacédémonien Lichès à Tégée, regardant forger & battre le fer. Dès que cet homme me verra attentif à ſon ouvrage, j'aurai bientôt ſa confiance. Je ne cherche pas, comme Lichès, le tombeau

beau d'Oreſte*; mais j'ai beſoin de l'art d'un maréchal: ſi ce n'eſt pour moi, c'eſt pour d'autres. Je commande à celui-ci quelque piece ſolide de ménage, dont je veux faire un monument pour conſerver ma mémoire dans quelque pauvre famille. Je veux encore m'acquérir l'amitié d'un ouvrier; je ſuis bien ſûr que l'attention que je donne à ſon travail l'engagera à y mettre tout ſon ſavoir-faire. Je ferai ainſi d'une pierre deux coups. Un riche en pareil cas feroit l'aumône, & n'obligeroit perſonne. " Un jour, me diſoit à ce ſujet „ J. J. Rouſſeau, je me trouvai à une fête de village, dans „ un château aux environs de Paris. Après dîner, la com„ pagnie fut ſe promener dans la foire, & s'amuſa à jeter „ aux payſans des pieces de monnoie, pour le plaiſir de les „ voir ſe battre en les ramaſſant. Pour moi, ſuivant mon „ humeur ſolitaire, je m'en fus promener tout ſeul de mon „ côté. J'apperçus une petite fille qui vendoit des pommes „ ſur un inventaire qu'elle portoit devant elle. Elle avoit „ beau vanter ſa marchandiſe, elle ne trouvoit plus de cha„ lands. Combien toutes vos pommes, lui dis-je?—Toutes „ mes pommes? reprit-elle; & la voilà en même tems à „ calculer en elle-même.—Six ſous, Monſieur, me dit-elle. „ Je les prends, lui dis-je, pour ce prix, à condition que „ vous les irez diſtribuer à ces petits Savoyards que vous „ voyez là-bas; ce qu'elle fit auſſi-tôt. Ces enfans furent „ au comble de la joie de ſe voir régalés, ainſi que la petite „ fille de s'être défaite de ſa marchandiſe. Je leur aurois „ fait beaucoup moins de plaiſir, ſi je leur avois donné de „ l'argent. Tout le monde fut content, & perſonne ne fut „ humilié." C'eſt un grand art de bien faire le bien. La religion nous en apprend le ſecret, en nous ordonnant de faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît.

Je m'en vais quelquefois ſur le grand chemin, faire, comme les anciens patriarches, les honneurs de la ville aux étrangers qui y arrivent. Je me rappelle le tems où j'ai été moi-même voyageur hors de mon pays, & la bonne réception que j'ai éprouvée chez des étrangers. J'ai entendu pluſieurs fois des ſeigneurs de Pologne & d'Allemagne, ſe plaindre de nos grands; ils diſent qu'il les reçoivent dans leurs pays en leur donnant beaucoup de fêtes, & que, quand ils viennent en France à leur tour, ils en ſont tout-à-fait négligés. Ils en reçoivent un dîner à leur arrivée & un autre à leur départ: voilà à quoi ſe termine leur hoſpitalité. Pour moi, qui

* Voyez Hérodote, liv. 1.

qui ne peux pas leur rendre le bon accueil qu'ils m'ont fait, je m'acquitte envers leur peuple. J'apperçois un Allemand qui chemine à pied, je l'engage à venir ſe repoſer chez moi. Un bon ſouper & du bon vin le diſpoſe à me raconter le ſujet de ſon voyage. Il eſt officier; il a ſervi en Pruſſe & en Ruſſie; il a vu le partage de la Pologne. Je l'interromps pour lui demander des nouvelles du maréchal Munich, des généraux de Villebois & du Boſquet, du comte de Munchio, de mon ami M. de Taubenheim, du prince Xatorinſki, ancien maréchal de la confédération de Pologne, dont j'ai été le priſonnier. La plupart ſont morts, me dit-il, les autres ont vieilli & ſe ſont retirés des affaires. Oh! qu'il eſt triſte, m'écrié-je, de voyager hors de ſon pays, & d'y connoître des hommes eſtimables qu'on ne doit revoir jamais! Oh! que la vie eſt une carriere rapide! Heureux qui peut l'employer à faire du bien! Mon hôte me raconte une partie de ſes aventures; j'y prête la plus grande attention, par leur reſſemblance avec les miennes. Il n'a cherché qu'à bien mériter des hommes, & il en a été calomnié & perſécuté. Il eſt malheureux; il vient ſe mettre en France ſous la protection de la reine; il eſpere beaucoup de ſes bontés. Je fortifie ſes eſpérances par l'idée que l'opinion publique m'a donnée du caractere de cette princeſſe, & par celui que la nature a imprimé dans ſes traits. Je rouvre, me dit-il, ſon cœur à la conſolation. Plein d'émotion, il me ſerre la main. Ma réception lui eſt d'un favorable augure; il n'en eût pas trouvé une ſemblable dans ſon propre pays. Oh! que de douleurs profondes peuvent être calmées par une ſimple parole, & par une foible marque de bienveillance.

Je me rappelle qu'un jour je trouvai, vers la grille de Chaillot, à l'entrée des Champs Elyſées, une jeune femme aſſiſe avec un enfant ſur ſes genoux, ſur le bord d'un foſſé. Elle étoit jolie, ſi on peut donner ce nom à une femme accablée de mélancolie. Je paſſai dans l'allée écartée où elle étoit, & dès qu'elle m'eut apperçu, elle détourna les yeux de moi; ſa timidité & ſa modeſtie fixerent les miens ſur elle. Je remarquai qu'elle étoit vêtue fort décemment & en linge très-blanc; mais ſa robe & ſon fichu étoit ſi remplis de rentreitures, qu'on eût dit que des araignées en avoient filé les toiles. Je m'approchai d'elle avec le reſpect qu'on doit aux malheureux; je la ſaluai d'abord, & elle me rendit mon ſalut avec honnêteté, mais avec froideur. Je tâchai enſuite de lier converſation, en lui parlant de la pluie & du beau tems: elle ne me répondit que par des monoſyllabes,

Enfin,

Enfin, m'étant aviſé de lui demander ſi elle venoit de ſe promener à la campagne, elle ſe mit à ſanglotter & à pleurer ſans me dire un ſeul mot. Je m'aſſis auprès d'elle, & j'inſiſtai, avec toute la circonſpection poſſible, pour ſavoir le ſujet de ſes peines. Elle me dit: " Monſieur, mon mari „ vient d'eſſuyer à Paris une banqueroute de cinq mille livres; „ je viens de le reconduire juſqu'à Neuilly; il eſt allé à pied „ à ſoixante lieues d'ici, chercher quelque peu d'argent „ qu'on nous doit. Je lui ai donné mes bagues & tout celui „ que j'avois pour faire ſon voyage; il ne me reſte plus que „ vingt-quatre ſous pour me nourrir moi et mon enfant.— „ De quelle paroiſſe êtes-vous, lui dis-je, Madame?—De „ Saint Euſtache, reprit-elle.—Le Curé, lui repartis-je, „ paſſe pour être fort charitable.—Oui, Monſieur, me dit- „ elle; mais apprenez qu'il n'y a pas de charité dans les „ paroiſſes pour nous autres miſérables Juifs." A ces mots elle redoubla ſes larmes, & ſe leva pour continuer ſa route. Je lui offris un bien foible ſecours, que je la ſuppliai de recevoir, au moins comme une marque de ma bonne volonté. Elle l'accepta, & elle me fit plus de révérences, de remercîmens, & me combla de plus de bénédictions que ſi j'avois rétabli ſa fortune. Que de jouiſſances délicieuſes auroit un homme qui dépenſeroit ainſi dix mille livres de rentes!

Mes différens établiſſemens diſperſés dans la capitale & dans ſes environs, répandent beaucoup de variété & d'agrément ſur ma vie. L'hiver je me loge dans celui qui eſt expoſé en plein ſoleil du midi; l'été j'occupe celui qui eſt au nord ſur le bord de l'eau; je ſuis une autre fois campé dans les environs de la rue d'Artois, parmi les pierres de taille, voyant s'élever autour de moi des palais, des frontons avec des ſphynx, des dômes, des kioſques. Je me garde bien de m'informer quels en ſont les maîtres. L'ignorance eſt la mere du plaiſir & de l'admiration. Je ſuis en Egypte, à Babylone, à la Chine. Aujourd'hui je ſoupe ſous un acacia, & je ſuis en Amérique: demain je dînerai au milieu des jardins potagers, ſous une treille & à l'ombre des lilas; je ſerai en France.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il rien à craindre dans ce genre de vie? Puiſſé-je trouver le terme de mes jours dans l'exercice de la vertu! J'ai bien ouï dire que des gens ont péri dans des parties de chaſſe & de plaiſir, & dans des voyages; mais jamais dans des actes de bienfaiſance. L'or eſt pour le peuple un puiſſant porte-reſpect. Je lui paroîtrai aſſez riche pour lui inſpirer des égards, mais pas aſſez pour lui donner la tentation

tion de me voler. D'ailleurs, la police de Paris eſt dans le meilleur ordre. J'apporte la plus grande attention au choix de mes hôtes; & ſi je m'apperçois que je me ſuis trompé ſur leur compte, le terme de mon logement eſt payé d'avance, je n'y reviens plus.

Je n'ai beſoin dans ce plan de vie, ni d'attirail de ménage, ni de domeſtiques. Avec quelle tendre inquiétude je ſuis attendu dans chacun de mes logemens! Quelle joie y inſpire mon arrivée! Que d'attention & de zele dans mes hôtes pour prévenir mes beſoins! J'y jouis des plus doux biens de la ſociété, ſans en éprouver les inconvéniens. Nul ne ſe met à ma table pour dire du mal d'autrui, & nul n'en ſort pour en dire de moi. Je n'ai point d'enfans; mais ceux de mon hôteſſe ſont plus empreſſés de me plaire qu'à leurs parens. Je n'ai point de femme: le plus grand charme de l'amour eſt de faire le bonheur d'autrui. J'aide à faire des mariages heureux, ou à maintenir dans le bonheur ceux qui ſont faits. Je charme ainſi mes propres ennuis, je donne le change à mes paſſions, en leur propoſant ſur la terre le plus noble but où elles puiſſent atteindre. Je me ſuis approché des malheureux pour les conſoler, & ce ſeront peut-être eux qui me conſoleront moi-même.

C'eſt ainſi que vous pourriez vivre, ô grands! & multiplier vos jours rapides ſur cette terre où vous n'êtes que des voyageurs. C'eſt ainſi que vous apprendriez à connoître les hommes; que vous ne formeriez plus, avec notre nation, un peuple étranger, un peuple conquérant qui vit de ſes dépouilles. C'eſt ainſi que lorſque vous ſortiriez de vos palais, entourés d'une foule de cliens qui vous combleroient de bénédictions, vous nous rappelleriez le ſouvenir des anciens patrices, ſi chers aux Romains. Vous cherchez tous les jours quelque ſpectacle nouveau: il n'y en a point de plus nouveau que le bonheur des hommes. Vous en voulez d'intéreſſant: il n'y en a point de plus intéreſſant que celui de voir des familles de pauvres payſans répandre la fécondité dans vos vaſtes & ſolitaires domaines, ou de vieux ſoldats qui ont bien mérité de la patrie y trouver d'heureux aſyles. Vos compatriotes valent encore mieux que des héros de tragédie, & que des bergers d'opéra comique.

L'indigence du peuple eſt la cauſe premiere des maladies phyſiques & morales des riches. C'eſt à l'adminiſtration à y pourvoir. Quant aux maux de l'ame, qui en réſultent, je déſirerois bien y trouver quelques palliatifs. Pour cet effet, je ſouhaiterois qu'il ſe formât à Paris, quelque établiſſement ſemblable

ſemblable à ceux que de charitables médecins & de ſages juriſconſultes y ont formés pour remédier aux maux du corps & de la fortune; je veux dire, des conſeils de conſolation, où un infortuné, ſûr du ſecret & même de *l'incognito*, pût porter le ſujet de ſes peines. Nous avons, à la vérité, des confeſſeurs & des prédicateurs, à qui la ſublime fonction de conſoler les malheureux ſemble réſervée. Mais les confeſſeurs ne ſont pas toujours à la diſpoſition de leurs pénitens, ſur-tout quand ceux-ci ſont pauvres, & qu'ils ne leur ſont pas connus. Il y a même beaucoup de confeſſeurs qui n'ont ni les talens ni l'expérience néceſſaires pour conſoler les malheureux. Il ne s'agit pas d'abſoudre un homme qui s'accuſe de ſes péchés, mais de lui aider à ſupporter ceux d'autrui, qui lui peſent bien davantage. Quant aux prédicateurs, leurs ſermons ſont ordinairement trop vagues & trop mal appliqués aux différens beſoins de leur auditoire. Il vaudroit bien mieux qu'ils en annonçaſſent les ſujets au public, que les titres de leurs dignités. Ils déclameront contre l'avarice, à un prodigue: ou contre la prodigalité, à un avare. Ils parleront des dangers de l'ambition, à un jeune homme amoureux; & de ceux de l'amour, à une vieille dévote. Ils inſiſteront ſur le précepte de faire l'aumône, à ceux qui la reçoivent, & ſur l'humilité, à un porteur d'eau. Il y en a qui prêchent la pénitence à des infortunés, qui promettent le paradis à des cours voluptueuſes, & qui menacent de l'enfer de pauvres villages. J'ai vu à la campagne une miſérable payſanne devenue folle par l'un de ces ſermons. Elle ſe croyoit damnée, & reſtoit toujours couchée ſans parler & ſans ſe remuer. On ne prêche point contre l'ennui, la triſteſſe, les ſcrupules, la mélancolie, le chagrin, & tant d'autres maladies qui affectent l'ame. D'ailleurs, que de circonſtances changent, pour chaque auditeur, la nature de la peine qu'il éprouve, & rendent inutile pour lui tout l'échafaudage d'un beau diſcours! Il n'eſt pas aiſé de trouver dans une ame navrée & timide le point précis de ſa douleur, & de mettre ſur la bleſſure le baume & la main du ſamaritain. C'eſt un art qui n'eſt connu que des ames ſenſibles qui ont elles-mêmes beaucoup ſouffert, & qui n'eſt pas toujours le partage de celles qui ne ſont que vertueuſes.

Le peuple ſent ce beſoin de conſolation; & ne trouvant point d'homme à qui il puiſſe en demander, il s'adreſſe à des pierres. J'ai lu quelquefois, avec attendriſſement, dans nos égliſes, des billets affichés par des malheureux, au coin de quelques piliers, dans une chapelle obſcure. C'étoient

des

des femmes maltraitées de leurs maris, des jeunes gens dans l'embarras; ils ne demandoient point d'argent, ils déſiroient des prieres. Ils étoient près de tomber dans le déſeſpoir. Leurs peines étoient inénarrables. Ah! ſi des hommes qui ont la ſcience de la douleur ſe réuniſſoient de tous les états, & préſentoient aux malheureux leur expérience & leur ſenſibilité, plus d'un illuſtre infortuné viendroit chercher auprès d'eux des conſolations que les prédicateurs, les livres & toute la philoſophie du monde ne ſauroit donner. Souvent, pour ſoulager les peines de l'homme du peuple, il lui ſuffiroit de trouver à qui s'en plaindre.

Une ſociété formée d'hommes tels que je me les imagine, s'occuperoit du ſoin de déraciner les vices & les préjugés du peuple. Elle tâcheroit, par exemple, d'apporter quelque remede à la barbarie avec laquelle il ſurcharge ſes miſérables chevaux, & les maltraite, en faiſant retentir la ville de juremens horribles. Elle engageroit auſſi les riches à avoir pitié des hommes à leur tour. Vous voyez, dans les grandes chaleurs, des tailleurs de pierres expoſés au plein ſoleil, & à la réverbération brûlante de leurs pierres blanches. Ces pauvres gens y attrappent ſouvent des fievres ardentes, & des maux d'yeux qui les rendent aveugles. D'autres fois, ils eſſuient de longues pluies d'hiver ou de rudes froids qui leur cauſent des fluxions de poitrine. En coûteroit-il beaucoup à un entrepreneur qui a de l'humanité, d'établir ſur ſes ateliers quelque toit volant de natte ou de paille, porté ſur des piquets, pour mettre ſes ouvriers à l'abri? On leur ſauveroit à la fois, par ces précautions, pluſieurs maladies du corps & de l'eſprit; car la plupart d'entre eux, comme je l'ai vu, ſe piquent à cet égard d'un faux point d'honneur, & n'oſent chercher des abris contre les ardeurs du ſoleil ou contre le mauvais tems, de peur que leurs compagnons ne ſe moquent d'eux.

On peut encore faire goûter la morale au peuple, ſans y ajouter beaucoup d'apprêt. Le déguiſement même lui rend la vérité ſuſpecte. J'ai vu pluſieurs fois de ſimples ouvriers verſer des larmes à la lecture de nos meilleurs romans, ou à la repréſentation de quelque tragédie. Ils demandoient enſuite ſi le ſujet qui les avoit fait pleurer, étoit bien vrai; & quand on leur répondoit qu'il étoit imaginé, ils n'en faiſoient plus de compte; ils étoient fâchés de s'être attendris en vain. Il faut des fables aux riches pour leur faire goûter la morale, & la morale ne peut faire goûter la fable au pauvre, parce

parce que le pauvre attend encore ſon bonheur de la vérité, & que le riche ne l'eſpere plus que de l'illuſion.

Les riches cependant n'ont pas moins beſoin que le peuple, d'affections morales. Elles ſont, comme nous l'avons vu, les mobiles de toutes les paſſions humaines. Ils ont beau rapporter le plan de leur bonheur à des objets phyſiques; ils ſont bientôt dégoûtés de leurs châteaux, de leurs tableaux & de leurs parcs, quand, au lieu des ſentiments, ils n'en éprouvent plus que des ſenſations. Cela eſt ſi vrai, que ſi, au milieu de leur ennui, un étranger vient admirer leur luxe, toutes leurs jouiſſances ſont renouvelées. Ils ſemblent avoir conſacré leur vie à une volupté obſcure; mais préſentez-leur un rayon de gloire, au ſein même de la mort, ils vont y voler. Offrez-leur des régimens, ils courent à l'immortalité. C'eſt donc le ſentiment moral qu'il faut épurer & diriger dans les hommes. Ce n'eſt donc pas en vain que la religion nous ordonne la vertu, qui eſt le ſentiment moral par excellence, puiſqu'il eſt la route de notre bonheur dans ce monde & dans l'autre.

Cette ſociété porteroit encore ſes attentions juſque dans les aſyles mêmes de la vertu. J'ai remarqué qu'il ſe fait, vers l'âge de quarante-cinq ans, une grande révolution dans la plupart des hommes, & pour dire la vérité, que c'eſt alors qu'ils s'empirent & deviennent ſans principes. C'eſt alors que les femmes ſe font hommes, ſuivant l'expreſſion d'un écrivain célebre, c'eſt-à-dire, qu'elles ſe dépravent tout-à-fait. Cette révolution fatale eſt une ſuite des vices de notre éducation & de notre ſociété. L'une & l'autre ne nous préſentent le bonheur de l'homme, que vers le milieu de la vie, dans la fortune & les honneurs. Quand nous avons gravi cette pénible montagne, & que nous ſommes parvenus au ſommet, vers le milieu de notre âge, nous la redeſcendons les yeux tournés vers la jeuneſſe, parce que nous n'avons plus devant nous d'autre perſpective que la mort. Ainſi la carriere de notre vie ſe trouve partagée en deux parties, l'une en eſpérances, l'autre en reſſouvenirs; & nous n'avons ſaiſi, dans notre route, que des illuſions. Les premieres, au moins, nous ſoutiennent en nous donnant des déſirs; mais les autres nous accablent en ne nous laiſſant que des regrets. Voilà pourquoi nos vieillards ſont bien moins ſuſceptibles de vertu que nos jeunes gens, quoiqu'ils en parlent beaucoup plus, & qu'ils ſont bien plus triſtes parmi nous que chez les peuples ſauvages. S'ils avoient été dirigés par la religion & par la nature,

nature, ils devroient ſe réjouir des approches de leur fin, comme des vaiſſeaux qui ſont près d'aborder au port. Combien plus malheureux ſont ceux qui, ayant donné leur jeuneſſe à la vertu, ſéduits par cette voie trompeuſe du monde regardent en arriere, & regrettent les plaiſirs de la jeuneſſe qu'ils n'ont pas connus! Le vain éclat qui environne les méchans, les éblouit; ils ſentent leur foi s'ébranler, & ils ſont prêts à s'écrier, comme Brutus: "O vertu! tu n'es „ qu'un vain nom." Où trouvera-t-on les livres & les prédicateurs qui les raffermiſſent dans ces orages, qui ont troublé même les ſaints? Ils bleſſent l'ame de plaies ſecretes & d'ulceres rongeurs que l'on n'oſe découvrir. Il n'y a qu'une ſociété d'hommes vertueux & éprouvés par toutes les combinaiſons du malheur, qui puiſſent venir à leur ſecours, & qui, au défaut de vains argumens de la raiſon, les rappellent au ſentiment de la vertu, au moins par celui de leur amitié.

Il me ſemble qu'il y a, à la Chine, un établiſſement ſemblable à celui que je propoſe. Du moins quelques voyageurs, & entre autres, Fernand Mendès Pinto, parlent d'une maiſon de la Miſéricorde, qui plaide les cauſes des pauvres & des opprimés, & qui va, dans une infinité de circonſtances, au devant des beſoins des malheureux, bien plus loin que nos dames de charité. L'empire a accordé les plus nobles privileges à ſes membres, & les tribunaux de juſtice ont la plus grande déférence pour leurs requêtes. Une pareille ſociété, occupée à bien agir, mériteroit au moins, parmi nous, autant de prérogatives que celles qui n'ont d'autre ſouce que celui de bien parler; &, en mettant en évidence les vertus de nos citoyens obſcurs, elle mériteroit, de la patrie, autant, pour le moins, que celles qui ne l'entretiennent que des ſentences des ſages, & ſouvent des forfaits brillans de l'antiquité.

Il faudroit bien ſe garder de donner à cette aſſociation, la forme d'une académie ou d'une confrairie. Grace à notre éducation & à nos mœurs, tout ce qui forme parmi nous, corps, congrégation, ſecte, parti, eſt communément ambitieux & intolérant. Si les hommes qui les compoſent s'approchent d'une lumiere qu'ils n'ont pas allumée, c'eſt pour l'éteindre; de la vertu d'autrui, c'eſt pour la flétrir. Ce n'eſt pas que la plupart des membres de ces corps, n'aient en particulier d'excellentes qualités; mais leur enſemble ne vaut rien, par cela ſeul qu'il leur préſente des centres différens du centre commun de la patrie. Qu'eſt-ce qui a rendu le mot ſi doux d'humanité, théâtral & vain? Quel

ſens attache-t-on aujourd'hui à celui de charité, dont le nom grec χάρις ſignifie attrait, grace, amour? Y a-t-il rien de plus humiliant que nos charités de paroiſſe, & que l'humanité de nos philoſophes?

Je laiſſe ce projet à développer à quelque homme de bien qui aime Dieu & les hommes, & qui faſſe les bonnes actions comme la religion l'ordonne, ſans que la main gauche ſache ce qu'a fait la main droite. Le bien eſt-il donc ſi difficile à faire? Prenons le contre-pied de ce que font les ambitieux & les méchans. Ils ont des eſpions qui leur rapportent toutes les anecdotes ſcandaleuſes; ayons-en pour épier les bonnes œuvres ſecretes. Ils vont au devant des hommes qui s'élevent, pour les ranger ſous leurs drapeaux ou pour les abattre; allons à la recherche des hommes vertueux qui ſont dans l'oubli, pour en faire nos modeles. Ils ont des trompettes pour prôner leurs propres actions, & pour décrier celles des autres; cachons les nôtres, & ſoyons les hérauts de celles d'autrui. Les vices ſe raffinent; perfectionnons nos vertus.

Je ſens que mes écarts me menent loin. Mais quand je n'aurois fait naître qu'une bonne idée à quelqu'un de plus éclairé que moi; quand je ne contribuerois qu'à empêcher, un jour à venir, un homme au déſeſpoir de s'aller noyer, ou dans une vengeance d'aſſommer ſon ennemi, ou dans la léthargie de l'ennui, d'aller perdre ſon argent & ſa ſanté chez des filles du monde, je n'aurai pas barbouillé du papier inutilement.

Paris offre aux malheureux beaucoup d'aſyles connus ſous le nom d'hôpitaux. Que Dieu récompenſe la charité de ceux qui les ont fondés, & les vertus encore plus grandes de ceux & de celles qui les deſſervent! mais d'abord, ſans adopter les exagérations du peuple qui croit que ces maiſons ont des revenus immenſes, il eſt certain qu'une perſonne bien connue & bien inſtruite des finances publiques, ayant entrepris d'établir un hoſpice pour des malades, trouva que la dépenſe de chacun d'eux n'y revenoit qu'à dix-ſept ſous par jour; qu'ils étoient beaucoup mieux entretenus à ce prix & à meilleur marché, que dans les hôpitaux. Pour moi, je penſe que ces mêmes dix-ſept ſous diſtribués chaque jour dans la maiſon d'un pauvre malade, y produiroient encore une plus grande économie, en faiſant vivre ſa femme & ſes enfans. Un malade du peuple n'a guere beſoin que de bon bouillon; ſa famille profiteroit de la viande qui ſerviroit à le faire. Mais les hôpitaux ſont ſujets à bien d'autres inconvéniens.

véniens. Il s'y forme des maladies d'un caractere particulier; ſouvent plus dangereuſes que celles que les malades y apportent. Elles ſont aſſez connues, particulierement celles qu'on appelle fievres d'hôpital. Il en réſulte encore de plus grands maux pour le moral. Une perſonne qui a de l'expérience, m'a aſſuré que la plupart des criminels qui finiſſent leurs jours au gibet ou aux galeres, ſortoient des hôpitaux. Ceci revient à ce que j'ai déjà dit, que tous les corps ſont dépravés; mais ſur-tout un corps de gueux. Je voudrois donc que loin de raſſembler les malheureux, on les défrayât chez leurs propres parens, ou qu'on les confiât à de pauvres familles qui en prendroient ſoin. Il faut des priſons publiques; mais je déſirerois que les hommes qui y ſont enfermés y fuſſent moins miſérables. Sans doute, la juſtice, en les privant de la liberté, ſe propoſe non-ſeulement de punir leur caractere moral, mais de le réformer. L'excès de la miſere & la mauvaiſe ſociété ne peuvent que l'altérer de plus en plus. L'expérience prouve encore que c'eſt-là où les méchans achevent de ſe dépraver. Tel y eſt entré foible & coupable, qui en ſort ſcélérat. Comme ce ſujet a été traité à fond par une plume célebre, je n'en dirai pas davantage. J'obſerverai ſeulement, qu'on ne peut réformer les hommes qu'en les rendant plus heureux. Combien d'hommes qui vivoient dans le crime en Europe, ſont devenus gens de bien dans les îles de l'Amérique, où on les a fait paſſer! Ils y ſont devenus honnêtes gens, parce qu'ils y ont trouvé plus de liberté & plus de bonheur que dans leur patrie. Il y a une autre claſſe d'hommes encore plus dignes de pitié, parce qu'ils ſont innocens: ce ſont les fous. On les enferme, & ils ne manquent guere de devenir encore plus fous qu'ils n'étoient. Je remarquerai à cette occaſion, que je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'Aſie un ſeul lieu où on les enferme, excepté cependant à la Chine. Les Turcs les reſpectent ſinguliérement, ſoit parce que Mahomet étoit ſujet lui-même à des abſences d'eſprit, ſoit à cauſe de l'opinion religieuſe où ils ſont, que lorſqu'un fou met le pied dans une maiſon, la bénédiction de Dieu y entre avec lui. Ils s'empreſſent de lui préſenter à manger, & ils lui font toutes ſortes de careſſes. On n'entend jamais dire qu'ils aient offenſé perſonne. Nos fous, au contraire, ſont dangereux, parce qu'ils ſont miſérables. Dès qu'il en paroît un dans les rues, les enfans déjà rendus malheureux par l'éducation, & ravis de trouver un être humain ſur lequel ils puiſſent impunément exercer leur haine, les pourſuivent à coups de pierres & ſe plaiſent à les

mettre en fureur. J'observerai encore que chez les sauvages il n'y a point de fous; & je ne voudrois pas d'autre preuve que leur constitution politique les rend plus heureux que les peuples policés, puisque le dérangement de l'esprit ne vient que de l'excès des chagrins.

Parmi nous, le nombre des fous enfermés est très-grand. Il n'y a point de ville de province un peu considérable, qui n'ait une maison destinée à cet objet. Leur traitement y est certainement digne de pitié & mériteroit l'attention du gouvernement, puisqu'enfin si ce ne sont plus des citoyens, ce sont encore des hommes, & des hommes innocens. Lorsque je faisois mes études à Caen, je me rappelle en avoir vu dans la tour aux fous, qui étoient renfermés dans des cachots où ils n'avoient pas vu la lumiere depuis quinze ans. J'accompagnai un soir dans une de ces horribles cavernes, le bon curé de S. Martin, chez lequel j'étois en pension, & qui fut appelé pour administrer les derniers sacremens à un de ces malheureux qui étoit près d'expirer. Il fut obligé, ainsi que moi, de se boucher le nez pendant tout le tems qu'il fut après de lui; mais la vapeur qui s'exhaloit de son fumier étoit si infecte, que mon habit en conserva l'odeur plus de deux mois, & même mon linge, après avoir été plusieurs fois au blanchissage. Je pourrois citer des traits qui feroient horreur sur la maniere dont ces malheureux sont traités. Mais je n'en rapporterai qu'un qui est encore tout frais à ma mémoire.

Il y a quelques années que passant à l'Aigle, petite ville de Normandie, je fus me promener hors de la ville vers le coucher du soleil. J'apperçus sur une petite colline un couvent situé dans une position charmante. Un religieux qui se tenoit sur la porte, m'invita à entrer pour voir la maison. Il me promena dans de vastes enclos où le premier objet que j'apperçus fut un homme d'environ quarante ans, la tête couverte de la moitié d'un chapeau, qui s'en vint droit à moi, en me disant: "Donne-moi de ton couteau de chasse „ dans le cœur, donne-moi de ton couteau de chasse dans le „ cœur." Le moine qui m'accompagnoit, me dit: "Mon„ sieur, ne soyez pas étonné; c'est un pauvre capitaine qui „ a perdu l'esprit à cause d'un passe-droit qu'on lui a fait dans „ son régiment."

"Cette maison, lui dis-je, sert donc à renfermer des „ fous? Oui, me dit-il, j'en suis le supérieur." Il me promena, d'enclos en enclos, & me conduisit dans une petite enceinte où il y avoit plusieurs cellules de maçonnerie, & où nous

nous entendions parler avec beaucoup d'action. Nous y trouvâmes un chanoine en chemiſe & les épaules découvertes, qui converſoit avec un homme d'une belle figure, aſſis près d'une petite table devant une de ces cellules. Le moine s'approche du malheureux chanoine, & lui donne de toutes ſes forces un coup ſur l'épaule nue, en lui diſant de ſortir. Sur le champ ſon camarade prend la parole & dit au moine, en propres termes: " Homme de ſang, vous faites un acte „ bien cruel. Ne voyez vous pas ce que pauvre miſérable a „ perdu la raiſon?" Le moine aſſez interdit ſe mord les levres & le menace des yeux. Mais l'autre ſans s'étonner, lui dit: " Je ſuis votre victime, vous pouvez faire de moi „ ce que vous voulez." Alors s'adreſſant à moi, il me montre ſes deux poignets entamés juſqu'au vif, par des menottes de fer qui les attachoient.

" Vous voyez, Monſieur, me dit-il, comme je ſuis traité!" Je me tourne vers ce religieux, & lui témoigne mon indignation d'un traitement auſſi cruel. Il me répond: " Oh! „ je le ferai déraiſonner quand je voudrai." Cependant j'adreſſe quelque parole de conſolation à cet infortuné, qui, me regardant avec confiance, ſe mit à me dire: " Je crois, „ Monſieur, vous avoir vu à la S. Hubert, chez M. le „ maréchal de Broglie. Vous vous trompez, Monſieur, lui „ répondis-je, je n'ai jamais été chez M. le maréchal de „ Broglie." Là-deſſus le voilà cherchant à ſe rappeler les différens lieux où il croyoit m'avoir vu, avec des circonſtances ſi bien détaillées & ſi vraiſemblables, que le moine piqué de ſes reproches & de ſon bon ſens, jugea à propos d'interrompre ſa converſation en lui parlant de mariage, d'achats de chevaux, &c. Dès qu'il eut touché la corde de ſa folie, il lui fit perdre la tête. Ce religieux, en ſortant, me dit que ce pauvre fou étoit un homme très-bien né. J'appris à quelque tems de là, qu'il avoit trouvé le moyen de s'enfuir de ſa priſon, & que la raiſon lui étoit revenue.

On ſe ſert beaucoup de remedes phyſiques pour guérir la folie; & elle naît ſouvent d'une cauſe morale, puiſqu'elle vient de chagrin. Ne pourroit-on pas employer, pour rendre la raiſon à ces malheureux, des moyens oppoſés à ceux qui la leur ont fait perdre, je veux dire la joie, les plaiſirs, & ſur-tout ceux de la muſique? Nous voyons par l'exemple de Saül & par beaucoup d'autres, combien la muſique a de pouvoir pour rétablir l'ame dans ſon harmonie. Il faudroit y joindre les traitemens les plus doux, & mettre ces infortunés lorſqu'ils ſont dans des criſes de fureur, non pas dans

les chaînes, mais dans des lieux matelaſſés où ils ne pourroient faire aucun mal, ni à eux, ni aux autres. Je crois qu'en prenant ces précautions humaines, on en rétabliroit beaucoup, ſur-tout lorſque ceux qui en ſeroient chargés, n'auroient aucun intérêt à perpétuer leur folie, comme il n'arrive que trop ſouvent aux familles qui jouiſſent de leurs biens, & aux maiſons qui reçoivent leurs penſions. Il faudroit auſſi, ce me ſemble, confier le ſoin des hommes dont l'eſprit eſt égaré à des femmes, & celui des femmes aux hommes, à cauſe de la pitié mutuelle des deux ſexes l'un pour l'autre.

Je ne voudrois pas qu'il y eût dans le royaume un art, ni un métier, dont les retraites & les récompenſes ne fuſſent à Paris. Parmi les diverſes claſſes de citoyens qui les exercent, & dont la plupart ſont peu connus dans la capitale, il y en a une très-nombreuſe qui ne l'eſt point du tout, quoiqu'elle ſoit fort miſérable, & que ce ſoit celle à laquelle les riches ont le plus d'obligations: ce ſont les matelots. Ce ſont ces gens rudes & groſſiers qui vont leur chercher des voluptés juſqu'aux extrémités de l'Aſie, & qui expoſent ſans ceſſe leur vie ſur nos côtes pour fournir à la délicateſſe de leurs tables. Leurs converſations ſont au moins auſſi naïves que celles de nos payſans, & incomparablement plus intéreſſantes par leur maniere de voir, & par la ſingularité des pays où ils ont voyagé. Au récit de leurs miſeres de toutes eſpeces, & des tempêtes où ils s'expoſent pour vous apporter des objets de jouiſſances de toutes les parties de la terre, heureux du ſiecle! vous en aimeriez mieux votre repos. Votre bonheur augmenteroit par ces contraſtes.

Je ne ſais ſi ce fut pour ſe procurer un plaiſir ſemblable, ou pour donner au parc de Verſailles un air de marine très-piquant, que Louis XIV établit ſur le grand canal qui eſt en face du château, des gondoliers Vénitiens. Leurs deſcendans y ſubſiſtent encore. Cet établiſſement mieux dirigé eût donné des retraites plus convenables à nos propres matelots. Mais ce grand roi, ſouvent mal conſeillé, porta preſque toujours le ſentiment de ſa gloire au dehors de ſon peuple. Quel contraſte ces hommes à demi couverts de goudron, avec des viſages battus des vents, & ſemblables à des veaux marins, les uns venant du Groënland, les autres des côtes de Guinée, euſſent préſenté au milieu des ſtatues de marbre & des berceaux de verdure du parc de Verſailles! Louis XIV eût puiſé plus d'une fois parmi ces hommes francs, des vérités & des connoiſſances que ni les livres, ni même les officiers généraux de

de ſa marine, ne lui ont jamais données; & d'un autre côté, la nouveauté de leur coſtume, & celle de leurs réflexions ſur ſa propre grandeur, lui euſſent préparé des ſpectacles plus amuſans que ceux qu'imaginoient à grands frais les beaux eſprits de ſa cour. D'ailleurs, quelle émulation de ſemblables poſtes n'euſſent pas excitée parmi nos matelots? J'attribue une partie de la perfection de la marine des Anglois, à la ſimple influence de leur capitale, & à ce qu'elle eſt ſans ceſſe ſous les yeux de leur cour. Si Paris étoit comme Londres un port de mer, que d'inventions ingénieuſes perdues dans nos modes & dans nos opéra, ſe dirigeroient au profit de la navigation? Si on y voyoit ſeulement des matelots comme on y voit des ſoldats, le goût de la marine s'y répandroit davantage. Le ſort de nos matelots devenus plus intéreſſans à la nation & à ſes chefs, s'amélioreroit; & en même tems s'affoibliroit le deſpotiſme brutal de ceux qui ne les gouvernent ſouvent qu'à force de jurer après eux & de les frapper. C'eſt une bonne & facile politique, d'affoiblir les vices en rapprochant les hommes les uns des autres & en les rendant plus heureux. Nos gentils-hommes de province n'ont ceſſé de battre leurs payſans, que lorſqu'ils ont vu que ces hommes ſi utiles devenoient des objets intéreſſans dans nos livres & ſur nos théâtres.

Ce n'eſt pas que je déſire, pour nos matelots, un établiſſement ſemblable à celui de l'hôtel des Invalides. L'architecture de ce monument me plaît beaucoup, mais je plains le ſort de ceux qui l'habitent. La plupart ſont mécontens & murmurent toujours, comme on peut s'en convaincre en converſant avec eux: je ne crois pas que ce ſoit avec fondement; mais l'expérience prouve que les hommes, raſſemblés en corps, ſe dépravent tôt ou tard, & ſont toujours malheureux. Il faut ſuivre les loix de la nature, & les réunir par familles. Je voudrois, comme font les Anglois chez eux, établir nos matelots invalides aux bacs des rivieres, ſur tous ces petits batelets qui traverſent Paris, & les répandre le long de la Seine comme des tritons dans nos campagnes: on les verroit remonter en chaloupe & en voiles latines le cours de nos rivieres, en louvoyant; & ils y introduiroient des moyens de navigation plus prompte & plus commode, qui y ſont encore inconnus. Quant à ceux que l'âge ou les bleſſures mettroient tout-à-fait hors de ſervice, ils ſeroient défrayés convenablement, dans une maiſon ſemblable à celle que les Anglois ont établi à Gréenvich, pour leurs matelots invalides. Mais, pour dire la vérité, je ſuis perſuadé que l'Etat trouveroit plus

d'économie à leur faire des penſions, & que ces mêmes matelots ſeroient beaucoup mieux dans le ſein de leurs familles: cela n'empêcheroit pas qu'on ne bâtit, dans Paris, un monument majeſtueux & commode, qui ſerviroit de retraite à ces braves gens. La capitale en fait peu de compte, parce qu'elle ne les connoît pas; mais il y a tel d'entre eux qui, en paſſant chez l'ennemi, eſt capable de faire réuſſir une deſcente dans nos colonies, & même ſur nos côtes. Nos matelots déſertent en auſſi grand nombre que nos ſoldats, & leur déſertion eſt bien plus coûteuſe à l'Etat, parce qu'il faut plus de tems pour les former, & que leurs connoiſſances locales ſont plus importantes à nos ennemis que celles de nos cavaliers ou de nos fantaſſins.

Ce que je viens de dire ſur nos matelots, peut s'étendre à tous les autres états du royaume, ſans exception. Je ſouhaiterois qu'il n'y en eût aucun qui n'eût ſon centre à Paris, & qui n'y trouvât un lieu d'aſyle, une retraite, une petite chapelle. Tous ces monumens des diverſes claſſes de citoyens qui donnent la vie au corps politique, décorés avec les attributs particuliers à chaque induſtrie, y figureroient parfaitement bien.

Après avoir rendu la capitale très-heureuſe & très-bonne pour les hommes de la nation, j'y inviterois les peuples étrangers de toutes les parties du monde. O! femmes, qui réglez nos deſtins, combien devez-vous contribuer à réunir les hommes dans la ville où vous régnez! Ils s'occupent de vos plaiſirs par toute la terre. Pendant que vous n'êtes occupées qu'à jouir, un Lapon va, au milieu des tempêtes, harponer la baleine, dont les barbes ſerviront à faire bouffer vos robes: un Chinois met au four la porcelaine où vous prendrez le café, qu'un Arabe de Moka eſt occupé à cueillir pour vous: une fille du Bengale file votre mouſſeline ſur les bords du Gange, tandis qu'un Ruſſe abat, au milieu des ſapins de la Finlande, le mât du vaiſſeau qui vous l'apportera. La gloire d'une grande capitale eſt de réunir dans ſes murs des hommes de toutes les nations, qui concourent à ſes plaiſirs. Je voudrois voir à Paris des Samoïedes, avec leurs habits de peau de veau marin, & leurs bottes de peau d'eſturgeon; & des negres Iolofs, avec leurs pagnes bordées de rouge & de bleu. J'y voudrois voir des Indiens imberbes du Pérou, vêtus de plumes de la tête aux pieds, ſe promener, ſans crainte, dans nos places publiques, autour de la ſtatue de nos rois, auprès des fiers Eſpagnols en manteau & en mouſtaches. J'aurois du plaiſir à y voir des Hollandois s'établir

ſur

ſur les croupes ſeches de Montmartre; &, ſe livrant à leur inclination hydraulique, comme les caſtors, trouver le moyen de s'y procurer des canaux pleins d'eau, tandis que des habitans de l'Orénoque vivroient à ſec au deſſus des terrains inondés de la Seine, dans le feuillage des ſaules & des aunes. Je ſouhaiterois que Paris fût auſſi grand, & d'une population auſſi diverſifiée que ces anciennes villes de l'Aſie, telles que Ninive & Suze, où il falloit employer trois jours pour en faire le tour, & où Aſſuerus voyoit deux cents nations s'incliner devant ſon trône. Je voudrois que tous les peuples de la terre correſpondiſſent à cette ville, comme les membres au cœur dans le corps humain. Quels ſecrets avoient les Aſiatiques, pour faire des cités ſi vaſtes & ſi populeuſes? Ils ſont, en tout genre, nos aînés. Ils permettoient à toutes les nations de s'y établir. Préſentez aux hommes la liberté & le bonheur, vous les attirerez de toutes les parties du monde.

Il ſeroit bien digne de l'humanité de quelque grand prince de propoſer cette queſtion à l'Europe: ſi le bonheur d'un peuple ne dépend pas de celui de ſes voiſins? L'affirmative bien prouvée feroit tomber la maxime contraire de Machiavel, qui gouverne depuis long-tems notre politique européenne. Il ſeroit fort aiſé d'abord de démontrer que la ſimple bonne intelligence avec ſes voiſins, feroit licencier ces armées de terre & de mer, qui ſont ſi à charge à chaque peuple. En ſecond lieu, on feroit voir que chaque peuple a partagé les biens & les maux de ſes voiſins, par l'exemple des Eſpagnols, qui ont découvert l'Amérique, & qui en ont diſperſé les biens & les maux dans le reſte de l'Europe. On prouveroit encore cette vérité, par la proſpérité & la grandeur où ſont parvenus les peuples qui ont eu ſoin de ſe concilier leurs voiſins, comme les Romains, qui leur accordoient le droit de bourgeoiſie de proche en proche, & vinrent, par ce moyen, à ne faire qu'une ſeule nation de toutes celles de l'Italie. Ils n'auroient, ſans doute, fait qu'un ſeul peuple de tout le genre humain, ſi leur contume barbare de ſe faire ſervir par des eſclaves étrangers, n'avoit mis des reſtrictions à une politique auſſi humaine. On démontreroit enſuite le malheur des gouvernemens qui, étant d'ailleurs bien ordonnés au dedans, ont vécu dans un état d'anxiété perpétuelle, toujours foibles & diviſés, parce qu'ils n'étendoient pas l'humanité au-delà de leur territoire. Tels ont été les Grecs: telle eſt, de nos jours, la Perſe, qui eſt tombée dans un état de foibleſſe extrême immédiatement après le

regne

regne brillant de Scha Abbas, dont la maxime politique étoit de s'entourer de déſerts; ſon pays à la fin en eſt devenu un comme ceux de ſes voiſins. On en trouveroit encore d'autres exemples chez les puiſſances de l'Aſie, auxquelles des poignées d'Européens font la loi.

Henri IV avoit formé le projet céleſte de faire vivre toute l'Europe en paix; mais ſon projet n'étoit pas aſſez étendu pour ſe maintenir: la guerre y ſeroit venue des autres parties du monde. Nos deſtins ſont liés avec ceux du genre humain. C'eſt un hommage qu'il faut rendre à notre religion, & qu'elle mérite ſeule: la nature nous dit, aimez-vous vous ſeul; l'éducation domeſtique, aimez votre famille; la nation, aimez la patrie; mais la religion nous ordonne d'aimer tous les hommes, ſans exception. Elle connoît mieux nos intérêts, que notre inſtinct naturel, nos parens & notre politique. Les ſociétés humaines ne ſont pas partielles, comme celles des animaux. Il importe fort peu aux abeilles de la France, qu'on détruiſe des ruches en Amérique. Mais les larmes des hommes dans le nouveau monde, font couler leur ſang dans l'ancien, & le cri de guerre d'un Sauvage, ſur le bord d'un lac, a retenti plus d'une fois en Europe, & y a troublé le repos des rois. La religion, qui nous défend de nous aimer nous-mêmes, & qui nous ordonne d'aimer tous les hommes, ne ſe contredit donc point, comme l'ont prétendu quelques ſophiſtes; elle n'exige le ſacrifice de nos paſſions que pour les diriger vers le bonheur général, & en nous ordonnant d'aimer tous les hommes, elle nous donne le ſeul moyen véritable de nous aimer nous-mêmes.

Je ſouhaiterois donc que nos relations politiques, avec toutes les nations du monde, aboutiſſent à bien recevoir leurs ſujets dans la capitale du royaume. Quand nous n'y emploirions qu'une partie de nos dépenſes en affaires étrangeres, nous ne nous en trouverions pas plus mal. Les peuples de l'Aſie n'envoient ni conſuls, ni miniſtres, ni ambaſſadeurs au dehors, ſi ce n'eſt dans des cas extraordinaires: & tous les peuples de la terre viennent aborder chez eux. Ce n'eſt point en envoyant à grands frais des ambaſſadeurs chez nos voiſins, que nous nous concilierons leur amitié. Bien ſouvent notre faſte devient une ſource ſecrete de haine & de jalouſie parmi leurs grands. C'eſt en accueillant chez nous leurs propres ſujets, foibles, perſécutés, malheureux. Ce furent nos réfugiés François qui donnerent une partie de notre induſtrie & de notre puiſſance à la Pruſſe & à la Hollande. Que de relations ſecretes de commerce & de bienveillance

nationale

nationale ſe ſont formées par de pareilles réceptions! Un bon Allemand, qui ſe retire en Autriche après avoir fait une petite fortune en France, fait paſſer chez nous cent de ſes compatriotes, & diſpoſe tout le canton où il s'établit à nous vouloir du bien. C'eſt par de ſemblables liens que les amitiés nationales ſe forment, bien mieux que par des traités diplomatiques; car l'opinion d'un peuple détermine toujours celle de ſon prince.

Après avoir rendu la ville des hommes très-heureuſe, je m'occuperois à embellir & à rendre commode la ville de pierre. J'y éleverois une multitude de monumens utiles: j'y voudrois, le long des maiſons, des arcades comme à Turin; & des trotoirs comme à Londres, pour la commodité des gens de pied; dans les rues, des arbres & des canaux, s'il étoit poſſible, comme en Hollande, pour la facilité des tranſports; dans les fauxbours, des caravanſerais, comme dans les villes de l'Orient, pour loger, à peu de frais, les voyageurs étrangers; vers le centre de la ville, des marchés vaſtes, & entourés de maiſons de ſix à ſept étages, pour le petit peuple qui ne ſait bientôt plus où ſe loger. Je mettrois beaucoup de variété dans leur plan & leur décoration. On verroit, dans leur pourtour, des temples, des palais de juſtice, des fontaines publiques; les principales rues viendroient y aboutir. Ces marchés, ombragés d'arbres, & diviſés par grands compartimens, préſenteroient, dans le plus grand ordre, tous les dons de Flore, de Cérès & de Pomone. J'éleverois au centre la ſtatue d'un bon roi; car on ne ſauroit la placer dans un lieu plus honorable à ſa mémoire, qu'au milieu de l'abondance de ſes ſujets.

Je ne connois rien qui me donne une idée plus préciſe de la police d'une ville & du bonheur de ſon peuple, que la vue de ſes marchés. A Péterſbourg, chaque marché eſt diſtribué par quartiers deſtinés à la vente d'une ſeule eſpece de marchandiſe. Cet ordre plaît au premier coup-d'œil, mais il fatigue bientôt par ſon uniformité. Pierre premier aimoit les formes régulieres, parce qu'elles ſont favorables au deſpotiſme. Pour moi, je déſirerois y voir la plus grande concorde parmi nos marchands, & les plus grands contraſtes dans leurs marchandiſes. En ôtant les rivalités qui naiſſent du commerce des mêmes objets, on banniroit d'entre eux les jalouſies qui y font naître tant de querelles. Je voudrois que l'Abondance y verſât toutes ſes cornes, pêle-mêle; on y verroit des faiſans, des morues fraîches, des coqs de bruyere, des turbots, des verdures, des piles d'huitres, des oranges,

des

des canards ſauvages, des fleurs, &c. Il ſeroit permis d'y expoſer en vente toutes les eſpeces de marchandiſes ; & ce ſeul privilege ſuffiroit pour détruire bien des monopoles.

J'éleverois dans la ville, des temples en petit nombre, mais auguſtes, immenſes, avec des galeries au dedans & au dehors, & capables de contenir, les jours de fête le tiers de la population de Paris. Plus les temples ſe multiplient dans un état, plus la religion s'y affoiblit. Ceci paroît un paradoxe ; mais voyez la Grece & l'Italie, couvertes de clochers, tandis que Conſtantinople eſt rempli de renégats Grecs & Italiens. Indépendamment des cauſes politiques, & même religieuſes, qui occaſionnent ces dépravations nationales, il y en a une naturelle, dont nous avons déjà reconnu les effets dans la foibleſſe de l'eſprit humain. C'eſt que notre affection diminue, lorſqu'elle eſt partagée entre trop d'objets. Les Juifs, ſi étonnans par leur attachement pour leur religion, n'avoient qu'un ſeul temple dont le ſouvenir excite encore leurs regrets.

Je conſtruirois dans Paris des amphithéatres comme à Rome, pour y raſſembler le peuple, & lui donner de tems en tems des fêtes. Quel ſuperbe local offroit pour cet objet la colline qui eſt à l'entrée des Champs Elyſées! Qu'il eût été facile de la creuſer juſqu'au niveau de la campagne en forme d'amphithéatre, diſpoſé par gradins revêtus de ſimple gazon, & couronné de grands arbres à ſon ſommet, qui ſe fût trouvé à plus de quatre-vingts pieds d'élévation! Quel coup-d'œil magnifique, c'eût été de voir là un peuple immenſe, rangé tout autour en famille, buvant, mangeant, & jouiſſant du ſpectacle de ſon propre bonheur !

Tous ces édifices ſeroient conſtruits de pierres, non pas à petites aſſiſes comme les nôtres, mais par grands blocs, comme les employoient les anciens*, & comme il convient à la ville

* Et comme les emploient les Sauvages. Les voyageurs ſont fort étonnés lorſqu'ils voient au Pérou les monumens des anciens Incas, formés de grandes pierres irrégulieres qui ſe joignent parfaitement. Leur conſtruction préſente d'abord deux grandes difficultés Comment les Indiens ont-ils tranſporté ces grandes pierres, & comment ſont-ils venus à bout de les faire accorder d'une maniere ſi parfaite, malgré leur irrégularité ? Nos ſavans ont d'abord ſuppoſé des machines pour les tranſporter, comme s'il falloit des machines plus puiſſantes que les bras de tout un peuple qui travaille de concert. Ils ont dit enſuite que les Indiens leur donnoient ces formes irrégulieres à force de travail & d'attention. C'eſt ſe moquer du monde. Ne leur étoit-il pas beaucoup plus aiſé de les tailler régulierement, qu'irrégulierement ? J'ai été moi-même long-tems embarraſſé à me réſoudre ce problême. Enfin, ayant lu dans les mémoires de Dom Ulloa, & auſſi

ville éternelle. Les rues & les places publiques seroient plantées de grands arbres de différentes especes. Les arbres sont les véritables monumens des nations. Le tems qui altere bientôt les ouvrages de l'homme, ne fait qu'accroître la beauté de ceux de la nature. C'est aux arbres que nos boulevards, dont la promenade est si recherchée, doivent leurs plus grands charmes. Ils réjouissent la vue par leur verdure ; ils élevent notre ame vers le ciel par la hauteur de leurs tiges ; ils ajoutent au respect des monumens près desquels ils sont plantés, par la majesté de leurs formes. Ils contribuent plus qu'on ne pense à nous attacher aux lieux que nous avons habités. Notre mémoire s'y fixe, comme à des points de réunion, qui ont avec notre ame des harmonies secretes. Ils dominent sur les événemens de notre vie, comme ceux qui s'élevent sur les bords de la mer, & qui servent de renseignement aux pilotes. Je ne vois point de tilleuls, que je ne me rappelle aussi-tôt la Hollande, ni de sapins, que je ne me représente les forêts de la Russie. Souvent ils nous attachent à la patrie, lorsque les autres liens en ont été rompus. Je sais plus d'un homme expatrié, qui, dans sa vieillesse, a été ramené dans son village, par le souvenir de l'ormeau à l'ombre duquel il avoit dansé dans sa jeunesse. J'ai entendu à l'île de France, plus d'un habitant soupirer après sa patrie, à l'ombre des bananiers, & me dire : „ Je serois tranquille ici, si j'y voyois seulement de la vio- „ lette." Les arbres de la patrie ont encore de plus grands attraits, quands ils se lient, comme chez les anciens, avec quelque idée religieuse, ou avec le souvenir de quelque grand homme.

& aussi dans quelques autres voyageurs, qu'on trouve en plusieurs endroits du Pérou, des lits de pierre à la surface de la terre, qui sont remplis de fentes & de crevasses, j'ai compris aussi-tôt l'industrie des anciens Péruviens. Ils ne faisoient autre chose que d'enlever par pieces ces lits horizontaux des carrieres, & de les placer perpendiculairement, en en rapprochant les morceaux les uns des autres. Ils avoient ainsi un mur tout fait, qui ne leur coûtoit rien à tailler. L'esprit naturel a des ressources très-simples & fort supérieures à celles de nos arts. Par exemple, les Sauvages du Canada n'avoient point de marmites de fer avant l'arrivée des Européens. Ils étoient venus à bout d'y suppléer, en creusant avec le feu le tronc d'un arbre. Mais comment s'y prenoient-ils pour y faire bouillir des bœufs entiers, comme ils faisoient ? Je l'ai donné à deviner à plus d'un homme, soi-disant de génie, qui ne l'a su trouver. Pour moi, j'avoue que je ne pouvois pas imaginer qu'il fût possible de faire bouillir de l'eau dans des marmites de bois, qui contenoient souvent plusieurs muids. Il n'y avoit cependant rien de si aisé pour les Sauvages ; ils faisoient rougir des cailloux, & ils les jetoient dans l'eau de la marmite jusqu'à ce qu'elle fût bouillante. *Voyez* Champain.

homme. Des peuples entiers y ont attaché leur patriotiſme. Avec quelle vénération les Grecs voyoient à Athenes l'olivier que Minerve y fit naître, & au mont Olympe l'olivier ſauvage dont Hercule avoit été couronné! Plutarque rapporte que, lorſque à Rome le figuier, ſous lequel Rémus & Romulus avoient été allaités par une louve, venoit à ſe flétrir, le premier qui s'en appercevoit, crioit, à l'eau! à l'eau! & tout le peuple effrayé accouroit avec des chaudrons & des marmites pleins d'eau pour l'arroſer. Pour moi, je penſe que, quoique nous ſoyons déjà bien éloignés de la nature, nous ne verrions point ſans émotion le cerifier de la forêt où notre bon Henri IV étoit grimpé, quand il apperçut défiler, au fond du vallon voiſin, l'armée du duc de Mayenne.

Une ville, fût-elle de marbre, me paroîtroit triſte, ſi je n'y voyois des arbres & de la verdure*: d'un autre côté, un payſage, fuſſe l'Arcadie, fuſſent les rivages de l'Alphée, ou les croupes du mont Lycée, me ſembleroient ſauvages, ſi je n'y voyois au moins une petite cabane. Les ouvrages de la nature & ceux de l'homme ſe prêtent des graces mutuelles. L'eſprit d'intérêt a détruit parmi nous le goût de la nature. Nos payſans ne voient de beautés dans nos campagnes, que là où ils voient leur revenu. Je rencontrai un jour dans le voiſinage de l'abbaye de la Trappe, ſur le chemin caillouteux de Notre-Dame d'Apre, une payſanne qui cheminoit avec deux gros pains ſous ſon bras. C'étoit au mois de mai: il faiſoit le plus beau tems du monde. " Voilà, dis-je à cette „ bonne femme, une charmante ſaiſon. Que ces pommiers „ en fleur ſont beaux! Comme ces roſſignols chantent dans „ ces bois!—Ah! me répondit-elle, je me ſoucie bien des „ bouquets

* Les arbres ſont par leur durée les vrais monumens des nations, & ils en ſont encore le calendrier par les différens tems où ils pouſſent leurs feuilles, leurs fleurs & leurs fruits. Les Sauvages n'en ont point d'autre, & nos payſans mêmes s'en ſervent fréquemment. Je rencontrai un jour, vers la fin de l'automne, une jeune payſanne qui pleuroit en cherchant un mouchoir qu'elle avoit perdu ſur le grand chemin. " Etoit-il beau votre „ mouchoir, lui demandai-je? Monſieur, me dit-elle, il étoit tout neuf; „ je l'avois acheté aux féves." J'ai penſé plus d'une fois que, ſi nos époques hiſtoriques, ſi vantées, étoient datées de celles de la nature, il n'en faudroit pas davantage pour les couvrir d'injuſtice & de ridicule. Si on liſoit, par exemple, dans nos hiſtoires qu'un prince fit maſſacrer une partie de ſes ſujets, pour ſe rendre le ciel favorable, préciſement dans la ſaiſon où ſon royaume étoit couvert de moiſſons, qu'on y datât nos batailles ſanglantes & nos bombardemens de villes, de la floraiſon des violettes, des premiers laitages, de la tonte des brebis; il ne faudroit pas d'autre contraſte pour en rendre la lecture abominable. D'un autre côté, ces dates ajouteroient des graces immortelles aux actions des bons princes, & confondroient leurs bienfaits avec ceux du ciel.

„ bouquets & de ces petits piauleux! C'eſt du pain qu'il „ nous faut." L'indigence ſerre le cœur de nos payſans, & ferme leurs yeux. Mais nos bourgeois ne font pas plus de compte de la nature, parce que l'amour de l'or dirige tous leurs goûts. Si quelques-uns d'entre eux eſtiment les arts libéraux, ce n'eſt pas parce que ces arts imitent les objets naturels; c'eſt par le prix qu'attache à leurs productions la main des grands maîtres. Tel donne mille écus d'un tableau de la campagne, peint par le Lorrain, qui ne mettroit pas la tête à la fenêtre pour en regarder le payſage; & tel met précieuſement ſur ſon ſecrétaire le buſte de Socrate, qui ne recevroit pas ce philoſophe dans ſa maiſon s'il étoit en vie, & qui contribueroit, peut-être, à ſa mort s'il étoit perſécuté.

Le goût de nos artiſtes a été égaré par celui de nos bourgeois. Comme ils ſavent que c'eſt moins la nature que leur travail qu'on eſtime, ils ne cherchent qu'à ſe montrer eux-mêmes. Delà vient qu'ils mettent quantité de riches acceſſoires dans la plupart de nos monumens, & qu'ils y oublient ſouvent l'objet principal. Ils font, par exemple, pour les jardins, des vaſes de marbre, où on ne peut mettre aucun végétal; pour les appartemens, des urnes & des amphores, où l'on ne peut verſer aucune eſpece de liqueur; pour nos villes, des colonnades ſans palais, des portes dans des lieux où il n'y a point de murs, des places publiques diviſées de barrieres pour empêcher le peuple de s'y raſſembler. C'eſt, dit-on, afin que l'herbe y pouſſe. Voilà un beau projet! Une des plus grandes malédictions que les anciens faiſoient contre leurs ennemis, c'étoit qu'ils puſſent voir l'herbe pouſſer dans leurs places publiques. Si on veut voir de la verdure dans les nôtres, que n'y plante-t-on des arbres qui donneront à la fois, au peuple, de l'ombre & de l'abri? Il y en a qui mettent dans les trophées qui couronnent les hôtels de nos princes, des arcs, des fleches, des catapultes, & qui ont pouſſé la ſimplicité juſqu'à y planter des enſeignes romaines, où l'on lit S. P. Q. R. C'eſt ce qu'on peut voir au palais de Bourbon. La poſtérité croira que les Romains étoient, dans le dix-huitieme ſiecle, les maîtres de notre pays. Et comment, nous qui ſommes ſi vains, prétendons-nous l'occuper de notre mémoire, ſi nos monumens, nos médailles, nos trophées, nos drames, nos inſcriptions, lui parlent ſans ceſſe des étrangers & de l'antiquité?

Les Grecs & les Romains étoient bien plus conſéquens. Jamais ils ne ſe ſont aviſés de faire des monumens inutiles.

Leurs

Leurs beaux vaſes d'albâtre & de calcédoine, ſervoient dans les feſtins à mettre du vin ou des parfums; leurs périſtiles annonçoient toujours un palais; leurs places publiques étoient uniquement deſtinées à raſſembler les citoyens. Ils y plaçoient les ſtatues de leurs grands hommes, ſans être entourées de grilles, afin que leurs images fuſſent encore à la portée des malheureux, & qu'ils en fuſſent invoqués après la mort, comme ils l'avoient été pendant leur vie. Juvénal parle d'une ſtatue de bronze à Rome, dont le peuple avoit uſé les mains à force de les baiſer. Quelle gloire pour la mémoire du citoyen qu'elle repréſentoit! Si elle exiſtoit encore, ſa mutilation la rendroit plus précieuſe que la Vénus de Medicis avec ſes proportions.

Notre peuple eſt, dit-on, ſans patriotiſme. Je le crois bien, car on fait tout ce qu'on peut pour le lui faire perdre. Par exemple, ſur le fronton de ce beau temple qu'on éleve à Sainte Genevieve, qui eſt trop petit, comme tous nos monumens modernes, on a repréſenté une adoration de croix. On voit, à la vérité, la patronne de Paris dans des bas-reliefs, ſous le périſtile, au milieu des cardinaux; mais n'eût-il pas été plus convenable de montrer au peuple ſon humble patronne en habit de bergere, en petit juſtaucorps & en cornette, avec ſa pannetiere, ſa houlette, ſon chien, ſes brebis, ſes formes à faire des fromages, & tout le coſtume de ſon ſiecle & de ſon état, au milieu du fronton de l'égiſe qui lui eſt dédiée? On eût pu y joindre une vue de Paris, tel qu'il étoit de ſon tems. Il en eût réſulté des contraſtes & des objets de comparaiſon très-agréables. Le peuple, à la vue de ce tableau champêtre, ſe fût rappelé les tems anciens. Il eût conçu de l'eſtime pour les vertus obſcures qui lui ſont néceſſaires, & il eût été tenté de marcher dans les rudes ſentiers de la gloire où s'eſt élevée ſon humble patronne, qu'il lui eſt impoſſible maintenant de reconnoître avec ſes habits à la grecque, & au milieu des prélats.

Nos artiſtes s'écartent quelquefois de l'objet principal, juſqu'à l'omettre tout-à-fait. On montroit, il y a quelques années, dans un des atteliers du Louvre, le tombeau du Dauphin & de la Dauphine, deſtiné pour la cathédrale de la ville de Sens. Tout le monde y couroit, & en revenoit extaſié d'admiration. J'y fus comme les autres; & la premiere choſe que je cherchai à y reconnoître, fut la reſſemblance du Dauphin & de la Dauphine à la mémoire deſquels ce monument étoit élevé. Il n'y en avoit pas ſeulement les médaillons. On y voyoit le Tems, avec ſa faux; l'Hymen

avec

avec des urnes ; & toutes les idées rebattues de l'allégorie, qui eſt ſouvent, pour le dire en paſſant, le génie de ceux qui n'en ont point. Pour achever d'en éclaircir le ſujet, il y avoit ſur les panneaux d'une eſpece d'autel placé au milieu de ce groupe de figures ſymboliques, de longues inſcriptions latines aſſez étrangeres à la mémoire du grand prince qui en étoit l'objet. Voilà, me dis-je en moi-même, un beau monument national ! Des inſcriptions latines pour un peuple François, & des ſymboles païens pour une cathédrale ! Si l'artiſte, dont j'admirai d'ailleurs le ciſeau, n'y vouloit montrer que ſes propres talens, il falloit qu'il recommendât à ſon ſucceſſeur, de laiſſer imparfaite une petite partie de la baſe de ce monument, que la mort l'avoit empêché lui-même d'achever, & d'y graver ces mots : *Couſtou moriens faciebat.* Cette conſonnance de fortune l'eût lié à ce monument royal, & eût donné une grande profondeur aux réflexions ſur la vanité des choſes humaines, que doit faire naître la vue d'un tombeau.

Peu d'artiſtes ſaiſiſſent l'objet moral ; ils ne cherchent que le pittoreſque. " Oh le beau ſujet à mettre en Béliſaire !" diſent-ils, quand ils entendent parler d'un de nos grands hommes malheureux. Cependant, les arts libéraux ne ſont deſtinés qu'à rappeler le ſouvenir de la vertu, & non pas la vertu pour donner de l'occupation aux arts libéraux. J'avoue que la célébrité qu'ils procurent, eſt un puiſſant moyen pour porter la plupart des hommes aux grandes actions, quoiqu'au fond ce ne ſoit pas le véritable ; mais s'il n'en donne pas le ſentiment, il en fait faire quelquefois les actes. Aujourd'hui, nous allons bien au-delà. Ce n'eſt plus la gloire de la vertu, que les corps & les particuliers cherchent à mériter ; c'eſt l'honneur de la diſtribuer aux autres. Dieu ſait l'étrange confuſion qui en réſulte ! Des femmes de vertu très-ſuſpecte, & des filles entretenues, établiſſent des Roſieres : elles donnent des prix à la virginité. Des filles d'opéra couronnent nos généraux victorieux. Le maréchal de Saxe, diſent nos hiſtoriens, fut couronné de lauriers ſur le théâtre de la nation : comme ſi la nation étoit compoſée de comédiens & que ſon ſénat fût un théâtre ! Pour moi, je crois la vertu ſi reſpectable, qu'il ne faudroit qu'un ſeul ſujet où elle fût bien loyale, pour couvrir de ridicule ceux qui oſent lui diſtribuer ces vains & mépriſables honneurs. Quelle danſeuſe, par exemple, eût eu l'impudence de couronner le front auguſte de Turenne, ou celui de Fénélon ?

L'académie Françoiſe ſeroit bien plus propre à fixer, par les charmes de l'éloquence, les regards de la nation ſur nos grands hommes, ſi elle cherchoit moins par ſes éloges à faire le panégyrique des morts, que la ſatyre des vivans. D'ailleurs, la poſtérité ſe méfiera autant des éloges que des ſatyres. D'abord, le mot d'éloge eſt ſuſpect de flatterie: de plus, ce genre d'éloquence ne caractériſe rien. Pour peindre la vertu, il faut mettre en évidence des défauts & des vices, afin d'en faire réſulter des combats & des victoires. Le ſtyle qu'on y emploie eſt plein de pompe & de luxe. Il eſt rempli de réflexions & de tableaux ſouvent étrangers à l'objet principal. Il reſſemble à un cheval d'Eſpagne; il fait dans ſa marche beaucoup de mouvemens, & il n'avance point. Ce genre d'éloquence, indécis & vague, ne convient à aucun grand homme en particulier, parce qu'on peut l'appliquer, en général, à tous ceux qui ont couru dans la même carriere. Si vous changez ſeulement quelques noms propres dans l'éloge d'un général, vous pouvez y faire entrer tous les généraux paſſés & à venir. D'ailleurs, ſon ton ampoulé eſt ſi peu convenable au langage ſimple de la vérité & de la vertu, que lorſqu'un écrivain veut y introduire des traits de caractere de ſon héros, afin qu'on ſache au moins de qui il veut parler, il eſt obligé de les reléguer dans des notes, de peur de déranger ſon ordre académique.

Certainement ſi Plutarque n'eût écrit que les éloges des hommes illuſtres, on ne les liroit pas plus aujourd'hui que le Panégyrique de Trajan, qui coûta tant d'années à Pline le jeune. Vous ne trouverez jamais entre les mains du peuple, un éloge d'académie. On y verroit peut-être ceux de Fontenelle, & quelques autres encore, ſi les hommes qui y ſont loués, s'étoient occupés eux-mêmes du peuple pendant leur vie. Mais la nation lit volontiers l'hiſtoire. Il y a quelque tems que me promenant du côté de l'Ecole Militaire, j'apperçus au loin, près d'une ſablonniere, une groſſe colonne de fumée. Je dirigeai ma promenade de ce côté-là, pour voir d'où elle provenoit. Je trouvai dans un lieu fort ſolitaire & aſſez reſſemblant à celui où Shakeſpear met la ſcene des trois ſorcieres qui apparurent à Macbeth, une pauvre & vieille femme aſſiſe ſur une pierre. Elle s'occupoit à lire dans un vieux livre, auprès d'un gros tas d'herbes où elle avoit mis le feu. Je lui demandai d'abord pour quel uſage elle brûloit ces herbes. Elle me répondit que c'étoit pour en recueillir les cendres & les vendre aux blanchiſſeuſes; qu'elle

achetoit

achetoit à cette fin les mauvaises herbes des jardiniers, & qu'elle attendoit qu'elles fussent entierement consumées pour en emporter les cendres, parce qu'on les lui voloit dans son absence. Après avoir satisfait ainsi ma curiosité, elle continua sa lecture avec beaucoup d'attention. Comme j'avois grande envie de savoir quel étoit le livre dont elle charmoit ses peines, je la priai de m'en dire le titre. " C'est la vie de M. de „ Turenne," me répondit-elle. Et qu'en pensez-vous? lui dis-je. " Ah! reprit-elle avec émotion, c'étoit un bien „ brave homme, à qui un ministre a donné bien de la peine „ pendant sa vie!" Je me retirai, redoublant de vénération pour la mémoire de M. de Turenne, qui servoit à consoler une femme misérable. C'est ainsi que les vertus des petits s'appuient sur celles des grands hommes, comme ces plantes foibles qui, pour n'être pas foulées aux pieds, s'accrochent au tronc des chênes.

DE LA NOBLESSE.

Les anciens peuples de l'Europe imaginerent, pour porter les hommes à la vertu, d'anoblir les descendans de leurs citoyens vertueux. Ils sont tombés dans de grands inconvéniens, en rendant la noblesse héréditaire; car ils ont interdit par-là aux autres citoyens les routes de l'illustration. Comme elle est l'apanage perpétuel d'un certain nombre de familles, elle cesse d'être une récompense nationale, sans quoi toute une nation deviendroit noble à la fin; ce qui y produiroit une léthargie fatale aux arts & aux métiers, comme il est arrivé en Espagne & à une partie de l'Italie. Il en résulte encore bien d'autres maux, dont le principal est de former dans un Etat deux nations qui n'ont à la fin plus rien de commun; le patriotisme s'y détruit, & elles ne tardent pas à être subjugées. Tel a été de nos jours le sort de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, & d'une partie même des provinces de notre royaume, telle que la Bretagne, où la noblesse trop nombreuse & trop altiere formoit une classe absolument distincte du reste des citoyens. Il est digne de remarque que ces pays, quoique républicains, quoique si puissans au jugement de nos écrivains politiques, par la liberté de leur constitution, ont été subjugués fort aisément par des princes despotiques, qui ne commandent, dit-on, qu'à des esclaves. C'est que le peuple, par tout pays, aime mieux avoir un souverain que mille tyrans, & que son sort décide toujours de celui de ses maîtres. Les Romains affoiblirent

les distinctions injustes & odieuses qui se trouvoient entre les Patriciens & les Plébéiens, en accordant à ces derniers, des privileges & des charges de la plus haute considération.

Il y avoit encore parmi eux des moyens, à mon gré plus puissans, d'y rapprocher les deux classes de citoyens; c'étoient les adoptions. Que de grands hommes se formerent dans le peuple, pour mériter ces sortes de récompenses, aussi illustres & plus touchantes que celles de la patrie! C'est ainsi que s'éleverent les Catons & les Scipions, pour être greffés dans des familles patriciennes. C'est ainsi que le plébéien Agricola obtint en mariage la fille d'Auguste. Je ne sache pas, & c'est peut-être un effet de mon ignorance, que les adoptions aient jamais été en usage parmi nous, si ce n'est entre quelques grands seigneurs, qui, faute d'héritiers, ne savoient, en mourant, à qui laisser leurs domaines. Je crois les adoptions bien préférables aux anoblissemens faits par l'Etat. Elles feroient revivre des familles illustres, dont les descendans languissent aujourd'hui dans la plus étroite pauvreté. Elles rendroient la noblesse chere au peuple, & le peuple cher à la noblesse. Il faudroit que le privilege de les conférer, devînt un genre de récompense pour les nobles eux-mêmes. Ainsi, par exemple, un pauvre gentilhomme qui se feroit illustré, pourroit adopter un homme de la bourgeoisie qui se distingueroit. Un gentilhomme feroit en quête de la vertu parmi le peuple; & un homme vertueux du peuple, chercheroit un homme de bien pour patron parmi les nobles. Ces liens politiques me paroissent plus puissans & plus honorables que ceux des mariages de finance, qui, en rapprochant deux citoyens de classes différentes, alienent souvent leurs familles. La noblesse acquise ainsi me paroîtroit bien préférable à celle que donnent les charges publiques, qui, ne s'obtenant que par la vénalité, perd par cela même de son respect.

Avec tout cela il resteroit toujours l'inconvenient de l'hérédité, qui multiplie trop à la longue la classe des nobles. On a cru y remédier parmi nous en déclarant plusieurs états nobles, tel que le commerce maritime. D'abord c'est une question de savoir si l'esprit du commerce peut bien s'accorder avec la loyauté d'un gentilhomme. D'ailleurs, quel commerce fera celui qui n'a rien? Ne faut-il pas payer des pensions chez un négociant pour en apprendre les élémens? Et comment en viendront à bout tant de pauvres gentilshommes qui n'ont pas seulement de quoi vêtir leurs enfans? J'en ai vu en Bretagne, qui descendoient des plus anciennes maisons de la province, & qui étoient obligés, pour vivre, d'aller

d'aller en journées faucher les foins des payſans. Plût à Dieu que tous les états fuſſent nobles, & ſur-tout l'agriculture! car c'eſt celui-là particulierement dont toutes les fonctions conviennent à la vertu. Pour être laboureur, il n'eſt pas beſoin de tromper, de flatter, de s'avilir, de faire violence à perſonne. On ne doit point ſes profits au vice ou au luxe de ſon ſiecle, mais aux bienfaits du ciel. On tient au moins à la patrie par le coin de terre qu'on y cultive. Si l'état de laboureur étoit anobli, il en réſulteroit une multitude d'avantages pour les habitans du royaume. Il ſuffiroit même qu'il ne fût pas roturier. Mais voici une reſſource que l'Etat peut employer au ſoulagement de la pauvre nobleſſe. La plupart des anciennes ſeigneuries s'achetent aujourd'hui par des gens qui n'ont d'autre mérite que d'avoir de l'argent, de ſorte que les honneurs de ces illuſtres maiſons ſont tombés en partage à des hommes qui, en vérité, n'en ſont guere dignes. Le roi devroit acheter ces ſeigneuries lorſqu'elles ſont à vendre; s'en réſerver les droits ſeigneuriaux, avec une portion de terre, & former de ces petits domaines des bénéfices civils & militaires, qui ſeroient les récompenſes des bons officiers, des citoyens utiles & des familles nobles & pauvres, à peu-près comme ſont en Turquie les Timariots.

D'UN ÉLYSÉE.

Les anobliſſemens ont encore cet inconvénient; c'eſt que tel commence par les vertus de Marius, qui finit par avoir ſes vices. J'ai à propoſer un moyen d'illuſtration qui n'entraîne point les dangers de l'hérédité & de l'inconſtance des hommes: c'eſt de n'accorder qu'à la mort les récompenſes de la vertu.

La mort met le dernier ſceau à la mémoire des hommes. On ſait de quel poids étoient les jugemens que les Egyptiens prononçoient ſur les citoyens après leur mort. C'étoit alors que les Romains en faiſoient quelquefois des demi-dieux, ou quelquefois les jetoient dans le Tibre. Le peuple, au défaut des prêtres & des magiſtrats, exerce encore parmi nous une partie de ce ſacerdoce. Je me ſuis arrêté plus d'une fois le ſoir à la vue d'un ſuperbe convoi, moins pour en voir la pompe, que pour écouter les jugemens portés par le peuple, ſur le très-haut & très-puiſſant ſeigneur qui en étoit l'objet. J'ai entendu ſouvent demander: étoit-il bon maître? aimoit-il ſa femme & ſes enfans? étoit-il bon aux pauvres? Le peu-

ple inſiſte beaucoup ſur cette derniere queſtion; parce qu'étant ſans ceſſe mené par ſon principal beſoin, il ne connoît guere dans les riches d'autre vertu que la bienfaiſance. J'ai entendu ſouvent répondre: " Oh! il ne faiſoit de bien à „ perſonne, il étoit dur à ſa famille & à ſes domeſtiques." J'en ai entendu, dire à l'enterrement d'un fermier-général qui a laiſſé plus de douze millions de bien: " Il pourſuivoit „ les pauvres de la campagne à coup de fourches, quand ils „ ſe préſentoient à la grille de ſon château." Vous entendez là-deſſus les ſpectateurs jurer & maudire la mémoire du défunt. Telles ſont ordinairement les oraiſons funebres des riches dans la bouche du peuple. Il ne faut pas douter que ſes jugemens n'euſſent des ſuites, ſi la police de Paris n'étoit pas auſſi bien tenue.

Il n'y a que la mort qui aſſure les réputations, & il n'y a que la religion qui puiſſe les conſacrer. Nos grands le ſavent fort bien. C'eſt de là que vient le faſte de leurs monumens dans nos égliſes. Ce ne ſont pas les prêtres qui les obligent de s'y faire enterrer, comme bien des gens ſe l'imaginent. Les prêtres n'en recevroient pas moins leurs droits ſi on les enterroit à la campagne; ils ſe feroient, comme de raiſon, fort bien payer de leurs voyages, & ils ne reſpireroient pas toute l'année dans leurs ſtales l'odeur infecte des cadavres. Le principal obſtacle à cette police néceſſaire vient des grands & des riches, qui, n'allant guere à l'égliſe pendant leur vie, veulent y être après leur mort, afin que le peuple admire leurs mauſolées & leurs vertus de marbre & de bronze. Mais, grace aux allégories de nos artiſtes, & aux inſcriptions latines de nos ſavans, le peuple n'y entend rien, & ne fait d'autre réflexion à leur vue, ſi ce n'eſt que tout cela coûte beaucoup d'argent, & que tout le cuivre qu'on y a employé ſerviroit bien mieux à leur faire des chaudrons.

Il n'y a que la religion qui puiſſe conſacrer d'une maniere durable la mémoire de la vertu. Le roi de Pruſſe, qui connoît ſi bien les grands reſſorts de la politique, n'a pas oublié celui-là. Comme la religion proteſtante, qui eſt la dominante dans ſon pays, bannit des temples les images des Saints, il y a fait mettre les portraits des officiers qui ont péri en ſe diſtinguant à ſon ſervice. La premiere fois que j'entrai dans les temples de Berlin, je fus fort étonné d'y voir pluſieurs portraits d'officiers en uniforme. On liſoit au bas leur âge, leurs noms, celui du lieu de leur naiſſance, & de la bataille où ils avoient été tués. Il y a auſſi, je crois, une ligne ou deux d'éloges à la fin de ces inſcriptions. On ne

ſauroit croire quel enthouſiaſme militaire cette vue inſpire à ſes ſujets. Chez nous, il n'y a ſi petit ordre de moine qui n'expoſe dans ſes cloîtres & dans ſes égliſes les tableaux de ſes grands hommes, ſans contredit plus fêtés & plus connus que ceux de l'Etat. Ces ſujets, toujours accompagnés de circonſtances pittoreſques & intéreſſantes, ſont les plus puiſſans moyens qu'ils emploient pour s'attirer des novices. Les chartreux s'apperçoivent déjà qu'ils ont moins de novices, depuis qu'ils n'ont plus dans leur cloître la mélancolique hiſtoire de S. Bruno ſi ſupérieurement peinte par le Sueur. Aucun ordre de citoyens ne ſe ſoucie des portraits des hommes qui n'ont été utiles qu'à la nation & au genre humain; il n'y a que les marchands d'eſtampes qui en étalent quelquefois ſur des ficelles les images enluminées de bleu & de rouge. C'eſt là où le peuple cherche à les démêler parmi celles des Jeannots, des filles de théâtre. Nous aurons, dit-on, bientôt la vue d'un Muſéum aux Tuileries; mais ce monument royal eſt plus conſacré aux talens qu'au patriotiſme, &, comme tant d'autres, il ſera ſans doute interdit au peuple.

Je voudrois d'abord qu'aucun citoyen ne fût enterré dans les égliſes. Xénophon rapporte que Cyrus, maître de la plus grande partie de l'Aſie, ordonna en mourant qu'on l'enterrât en pleine campagne ſous des arbres, afin, diſoit ce grand prince, que les élémens de ſon corps ſe réuniſſent promptement à ceux de la nature, & contribuaſſent de nouveau à la formation de ſes beaux ouvrages. Ce ſentiment étoit digne de l'ame ſublime de Cyrus; mais par tout pays, les tombeaux, ſur-tout ceux des grands rois, ſont les monumens les plus chers aux nations. Les ſauvages regardent ceux de leurs ancêtres comme des titres de poſſeſſion de la terre qu'ils habitent. "Ce pays eſt à nous, diſent-ils, les ,, os de nos peres y repoſent." Quand ils ſont forcés d'en ſortir, ils les déterrent en pleurant, & les emportent avec le plus grand reſpect. Les Turcs les mettent ſur le bord des grands chemins, comme faiſoient les Romains. Les Chinois en font des lieux enchantés. Ils les placent aux environs des villes, dans des grottes creuſées dans le flanc des collines; ils en décorent l'entrée d'architecture, & ils plantent devant & autour, des bocages de cyprès & de ſapins, mêlés d'arbres qui portent des fleurs & des fruits. Ces lieux inſpirent une profonde & douce mélancolie, non-ſeulement par l'effet naturel de leur décoration, mais par le ſentiment moral qu'élevent en nous les tombeaux, qui ſont, comme nous

l'avons dit ailleurs, des monumens posés sur les frontieres des deux mondes.

Nos grands ne perdroient donc rien du respect qu'ils veulent attacher à leur mémoire, si on les enterroit dans des cimetieres publics aux environs de la capitale. On y bâtiroit une grande chapelle sépulchrale, constamment destinée aux pompes funebres, dont les apprêts dérangent souvent le service divin dans les églises de paroisse. Les artistes pourroient se donner carriere dans la décoration de ces mausolées; & les temples de l'humilité & de la vérité ne seroient plus profanés par la vanité & le mensonge des épitaphes.

Pendant que chaque citoyen auroit la liberté de se loger à sa fantaisie dans cette derniere & éternelle hôtellerie, je voudrois qu'on choisît, auprès de Paris, un lieu que consacreroit la religion, pour y recueillir les cendres des hommes qui auroient bien mérité de la patrie.

Les services qu'on peut lui rendre sont en grand nombre & de nature bien différente. Nous n'en connoissons guere que d'une sorte, qui dérivent de qualités redoutables, telles que la valeur. Nous ne révérons que ce qui nous fait peur. Les marques de notre estime sont souvent des témoignages de notre foiblesse. On ne nous éleve qu'à la crainte, & point à la reconnoissance. Il n'y a si petite nation moderne qui n'ait ses Alexandres & ses Césars, & aucune ses Bacchus & ses Cérès. Les anciens, au moins aussi valeureux que nous, pensoient, sans contredit, bien mieux. Plutarque observe quelque part, que Cérès & Bacchus qui étoient des mortels, furent élevés au rang des dieux, à cause des biens purs, universels & durables qu'ils avoient procurés aux hommes; mais qu'Hercule, Thésée & les autres héros ne furent mis qu'au rang des demi-dieux, parce que les services qu'ils rendirent aux hommes furent passagers, circonscrits & mêlés de beaucoup de maux.

Je me suis étonné souvent de notre indifférence pour la mémoire de ceux de nos ancêtres qui nous ont apporté des arbres utiles, dont les fruits & les ombrages sont aujourd'hui nos délices. Les noms de ces bienfaiteurs sont, pour la plupart, totalement inconnus; cependant, leurs bienfaits se perpétuent pour nous d'âge en âge. Les Romains n'en agissoient pas ainsi. Pline se glorifie de ce que, dans les huit especes de cerises connues à Rome de son tems, il y en avoit une appelée Plinienne, du nom d'un de ses parens à qui l'Italie en étoit redevable. Les autres especes de ce même fruit portoient à Rome les noms des plus illustres familles,

milles, & s'appeloient Aproniennes, Actiennes, Cœciliennes, Juliennes. Il dit que ce fut Lucullus qui, après la défaite de Mithridate, apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers en Italie, d'où ils se répandirent en moins de cent vingt ans dans toute l'Europe, & jusques en Angleterre, qui étoit alors peuplée de barbares. Ils furent, peut-être, les premiers moyens de civilisation de cette île, car les premieres loix naissent toujours de l'agriculture : & c'est pour cela que les Grecs appeloient Cérès législatrice. Pline félicite ailleurs Pompée & Vespasien d'avoir fait paroître à Rome l'arbre d'ébene & celui de beaume de la Judée au milieu de leurs triomphes, comme s'ils n'eussent pas alors triomphé seulement des nations, mais de la nature même de leur pays. Certainement si j'avois quelque souhait à faire pour perpétuer mon nom, j'aimerois mieux le voir porté par un fruit en France, que par une île en Amérique. Le peuple, dans la saison de ce fruit, se rappelleroit ma mémoire. Mon nom dans les paniers des paysans, dureroit plus que gravé sur des colonnes de marbre. Je ne connois point dans la maison de Montmorenci de monument plus durable & plus cher au peuple, que la cerise qui en porte le nom. Le bon-henri, autrement *lapathum*, qui croît sans culture au milieu des champs, fera durer plus long-tems la mémoire de Henri IV, que la statue de bronze placée sur le pont-Neuf, malgré sa grille de fer & son corps-de-garde. Si les graines & les géniſſes que Louis XV. a envoyées, par un mouvement naturel d'humanité, dans l'île de Taïti, viennent à s'y multiplier, elles conserveront plus long-tems & plus cherement sa mémoire parmi les peuples de la mer du Sud, que la petite pyramide de brique que des académiciens flatteurs tenterent de lui élever à Quito, & peut-être que les statues qu'on lui a élevées dans son propre royaume.

Le bienfait d'une plante utile est, à mon gré, un des services les plus importans qu'un citoyen puisse rendre à son pays. Les plantes étrangeres nous lient avec les nations d'où elles viennent ; elles transportent parmi nous quelque chose de leur bonheur & de leurs soleils. Un olivier me représente l'heureux pays de la Grece mieux que le livre de Pausanias, & j'y trouve les dons de Minerve bien mieux exprimés que sur des médaillons. Sous un maronnier en fleur, je me repose sous les riches ombrages de l'Amérique ; le parfum d'un citron me transporte en Arabie, & je suis au voluptueux Pérou en flairant l'héliotrope.

Je

Je commencerois donc à ériger les premiers monumens de la reconnoiſſance publique à ceux qui nous ont apporté des plantes utiles ; pour cet effet, je choiſirois une des îles de la Seine, dans les environs de Paris, afin d'en faire un élyſée. Par exemple, je prendrois celle qui eſt au-deſſus du hardi pont de Neuilly, & qui ne tardera pas, avant quelques années, de ſe trouver dans les fauxbourgs de Paris ; j'y ajouterois le bras de la Seine qui ne ſert point à la navigation, & une grande portion du continent qui l'avoiſine ; je planterois autour de ce vaſte terrain, & le long de ſes rivages, les arbres, les arbriſſeaux & les herbes dont la France a été enrichie depuis pluſieurs ſiecles. On y verroit des marroniers d'inde, des tulipiers, des mûriers, des Acacias de l'Amérique & de l'Aſie, des pins de la Virginie & de la Sibérie, des oreilles d'ours des Alpes, des tulipes de Calcédoine, &c. Le ſorbier du Canada, avec ſes grappes écarlates ; le *magnolia grandiflora* de l'Amérique, qui produit la plus grande & la plus odorante des fleurs ; & le thuia de la Chine, toujours vert, qui n'en porte point d'apparentes, entrelaceroient leurs rameaux, & formeroient, çà & là, des bocages enchantés. On placeroit ſous leurs ombrages, & au milieu des tapis de plantes de différentes verdures, les monumens de ceux qui les ont apportés en France. On verroit croître autour du magnifique tombeau de Nicot, ambaſſadeur de France en Portugal, qui eſt à préſent dans l'égliſe de Saint-Paul, la fameuſe plante de tabac, appelée d'abord de ſon nom Nicotiane, parce que ce fut lui qui, le premier, la fit connoître dans toute l'Europe. Il n'y a point de prince Européen qui ne lui doive une ſtatue pour ce ſervice ; car il n'y a point de végétal au monde qui ait donné tant d'argent à leurs tréſors, & tant d'illuſions agréables à leurs ſujets ; le népenthé d'Homere n'en approche pas. On pourroit graver dans le voiſinage, ſur un ſocle de marbre, le nom du flamand Auger de Buſbeck, ambaſſadeur de Ferdinand premier roi des Romains, à la Porte, d'ailleurs ſi recommandable par l'agrément de ſes lettres ; & placer ce petit monument à l'ombre du lilas qu'il apporta de Conſtantinople, & dont il fit préſent à l'Europe * en 1562. La luzerne de la Médie y entoureroit de ſes rameaux le monument dédié à la mémoire du laboureur inconnu qui, le premier, la ſema ſur nos collines caillouteuſes, & qui nous fit préſent, dans des lieux arides, de pâturages qui ſe renouvellent juſqu'à quatre fois par an.

A la

* Voyez Mathiole ſur Dioſcoride.

A la vue du ſolanum de l'Amérique, qui produit à ſa racine la pomme de terre, le petit peuple béniroit le nom de celui qui lui aſſura un aliment qui ne craint pas, comme le bled, l'inconſtance des élémens & les greniers des monopoleurs. Il n'y verroit pas même, ſans intérêt, l'urne du voyageur ignoré, qui orna, à perpétuité, les humbles fenêtres de ſes demeures obſcures, des couleurs brillantes de l'aurore, en lui apportant du Pérou la fleur de capucine *.

En avançant dans ce lieu agréable, on verroit, ſous des dômes & ſous des portiques, les cendres & les buſtes de ceux qui, par l'invention des arts, nous apprirent à tirer parti des productions de la nature, & qui, par leur génie, nous épargnerent de longs & de rudes travaux. Il n'y faudroit point d'épitaphes. Les figures du métier à faire des bas, de celui qui ſert à organſiner la ſoie & du moulin à vent, ſeroient des inſcriptions auſſi auguſtes & auſſi expreſſives, ſur les tombeaux de leurs inventeurs, que la ſphere inſcrite au cylindre ſur celui d'Archimede. On y pourroit tracer un jour le globe aëroſtatique ſur le tombeau de Montgolfier ; mais il faut ſavoir auparavant ſi cette étrange machine, qui tranſporte des hommes dans les airs au moyen du feu ou du gaz, ſervira au bonheur des peuples ; car le nom de l'inventeur même de la poudre à canon, s'il étoit connu, ne ſeroit point admis dans l'aſyle des bienfaiteurs de l'humanité.

En approchant du centre de cet élyſée, on rencontreroit les monumens encore plus vénérables de ceux qui, par leur vertu, ont laiſſé à la poſtérité des fruits plus doux que ceux des végétaux de l'Aſie, & ont exercé le plus ſublime de tous les talens. Là, ſeroient les tombeaux & les ſtatues du généreux Duqueſne, qui arma lui-même une eſcadre à ſes dépens, pour la défenſe de la patrie ; du ſage Catinat, également tranquille dans les montagnes de la Savoie & dans l'humble retraite de Saint Gratien ; & de l'héroïque chevalier d'Aſſas, ſe ſacrifiant la nuit pour le ſalut de l'armée françoiſe, dans les bois de Cloſterkam. Là, ſeroient les illuſtres écrivains qui enflammerent leurs compatriotes de l'amour des grandes actions : on y verroit Amiot, appuyé ſur le buſte de Plutarque ; & vous, qui avez donné à la fois le

* Pour moi, je verrois le monument de cet homme-là, ne fût-ce qu'une tuile, avec plus de reſpect que les ſuperbes mauſolées qu'on a élevés en pluſieurs endroits de l'Europe & de l'Amerique, à la gloire des cruels conquérans du Méxique & du Pérou. Plus d'un hiſtorien a fait leur éloge, mais la Providence divine en a fait juſtice. Ils ont tous péri de mort violente, & la plupart par la main du bourreau.

le précepte & l'exemple de la vertu, divin auteur du Télémaque ! nous révérerions vos cendres & votre image, dans une image de ces champs élyſées que vous avez ſi bien décrits.

Il y auroit auſſi des monumens de femmes vertueuſes ; car il n'y a point de ſexe pour la vertu : on y verroit les ſtatues de celles qui, avec de la beauté, préférerent une vie laborieuſe & cachée, aux vaines joies du monde ; des meres de famille qui rétablirent l'ordre dans une maiſon dérangée, qui, fidelles à la mémoire d'un époux ſouvent infidelle, garderent encore la foi conjugale après ſa mort, & ſacrifierent leur jeuneſſe à l'éducation de leurs chers enfans ; & enfin les effigies vénérables de celles qui atteignirent au plus haut degré de l'illuſtration, par l'obſcurité même de leurs vertus. On y tranſporteroit le tombeau d'une dame de Lamoignon, de la pauvre égliſe de Saint-Giles, où il eſt ignoré ; ſa touchante épitaphe l'en rendroit encore plus digne, que le ciſeau de Girardon dont il eſt le chef-d'œuvre : on y lit qu'on avoit deſſein d'enterrer ſon corps dans un autre endroit ; mais les pauvres de la paroiſſe, à qui elle avoit fait beaucoup de bien pendant ſa vie, l'enleverent par force, & le dépoſerent dans leur égliſe : ſans doute ils tranſporteroient eux-mêmes les reſtes de leur bienfaitrice, & viendroient les expoſer dans ce lieu, à la vénération publique.

Hîc manes ob patriam pugnando vulnera paſſi,
Quique ſacerdotes caſti dum vita manebat,
Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Quique ſuî memores alios fecere merendo.

Æneid. lib. 6.

" Là, ſeroient les guerriers qui prodiguerent leur ſang „ pour la défenſe de la patrie ; les prêtres qui furent chaſtes „ pendant tout le cours de leur vie ; les poëtes pleins de piété „ qui chanterent des vers dignes d'Apollon ; ceux qui con„ tribuerent au bonheur de la vie par l'invention des arts ; „ & tous ceux qui mériterent, par leurs bienfaits, de vivre „ dans la mémoire des hommes."

Il y auroit là des monumens de toute eſpece, diſtribués ſuivant les différens mérites : des obéliſques, des colonnes, des pyramides, des urnes, des bas-reliefs, des médaillons, des ſtatues, des ſocles, des périſtiles, des dômes ; ils n'y ſeroient pas entaſſés comme dans un magaſin, mais diſperſés avec goût ; ils ne ſeroient pas tous de marbre blanc, comme s'ils ſortoient de la même carriere, mais de marbres & de pierres

de

de toutes couleurs. Il ne faudroit dans ce vaſte terrain, auquel je ſuppoſe au moins un mille & demi de diametre, ni alignement, ni terre bêchée, ni boulingrins, ni arbres taillés & émondés, ni rien qui reſſemblât à nos jardins: il n'y auroit de même ni inſcriptions latines, ni expreſſions mythologiques, ni rien qui ſentît ſon académie: il y auroit encore moins des titres de dignités ou d'honneurs qui rappellent les vaines idées du monde; on en retrancheroit toutes les qualités que la mort détruit, on n'y tiendroit compte que des bonnes actions qui ſurvivent aux citoyens, & qui ſont les ſeuls titres dont la poſtérité ſe ſoucie, & que Dieu récompenſe. Les inſcriptions en ſeroient ſimples, & naîtroient de chaque ſujet. Ce ne ſeroient pas les vivans qui y parleroient inutilement aux morts & aux objets inanimés, comme dans les nôtres, mais les morts & les objets inanimés qui parleroient aux vivans pour leur inſtruction, comme chez les anciens. Ces correſpondances d'une nature inviſible à la nature viſible, d'un tems éloigné au tems préſent, donnent à l'ame l'extenſion céleſte de l'infini, & ſont les ſources du charme que nous font éprouver les inſcriptions antiques.

Ainſi, par exemple, ſur un rocher planté au milieu d'une touffe de fraiſiers du Chily, on liroit ces mots:

J'ÉTOIS INCONNU À L'EUROPE; MAIS EN TELLE ANNÉE, UN TEL, NÉ EN TEL LIEU, M'A TRANSPLANTÉ DES HAUTES MONTAGNES DU CHILY, ET MAINTENANT JE PORTE DES FLEURS ET DES FRUITS DANS L'HEUREUX CLIMAT DE LA FRANCE.

Au-deſſous d'un bas-relief de marbre de couleur qui repréſenteroit des petits enfans buvant, mangeant & ſe réjouiſſant, on liroit cette inſcription:

NOUS ÉTIONS EXPOSÉS DANS LES RUES, AUX CHIENS, À LA FAIM ET AU FROID; UNE TELLE, DE TEL LIEU, NOUS A LOGÉS, NOUS A VÊTUS, ET NOUS A RENDU LE LAIT RÉFUSÉ PAR NOS MERES.

Au pied de la ſtatue de marbre blanc d'une jeune & belle femme aſſiſe, & s'eſſuyant les yeux, avec les ſymptômes de la douleur & de la joie:

J'ÉTOIS

J'ÉTOIS ODIEUSE AU CIEL ET AUX HOMMES ; MAIS TOUCHÉE DE REPENTIR, J'AI APPAISÉ LE CIEL PAR MES LARMES, ET J'AI RÉPARÉ LE MAL QUE J'AI FAIT AUX HOMMES, EN SERVANT LES MALHEUREUX.

Près de là on liroit, ſous celle d'une jeune fille mal vêtue, filant au fuſeau, & regardant le ciel avec raviſſement :

J'AI MÉPRISÉ LES VAINES JOIES DU MONDE, ET MAINTENANT JE SUIS HEUREUSE.

Il y auroit de ces monumens qui n'auroient, pour tout éloge, qu'un ſeul nom ; tel ſeroit, par exemple, le tombeau qui renfermeroit les cendres de l'Auteur du Télémaque ; à moins qu'on n'y grâvât ces mots, ſi convenables à ſon caractere aimant & ſublime.

IL A ACCOMPLI LES DEUX PRÉCEPTES DE LA LOI ; IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

Je n'ai pas beſoin de dire qu'on pourroit faire ces inſcriptions d'un meilleur ſtyle que le mien : mais j'inſiſterois ſur ce que, dans ces figures, il n'y eût point d'air inſolent ; point de cheveux jetés au vent, comme ceux de l'ange trompette de la réſurrection ; point de douleur théâtrale, & de grands mouvemens de robe, comme à la Magdeleine des Carmélites ; point d'attributs mythologiques, où le peuple n'entend rien. Chaque perſonne y ſeroit avec ſon coſtume : on y verroit des toques de matelots, des cornettes de bonnes ſœurs, des ſellettes de ſavoyard, des pots au lait, & des pots au bouillon. Ces ſtatues de citoyens vertueux ſeroient bien auſſi reſpectables que celles des dieux du paganiſme, & certainement plus intéreſſantes que celle du remouleur ou du gladiateur antique : mais il faudroit que nos artiſtes s'étudiaſſent à rendre, comme les anciens, les caracteres de l'ame dans l'attitude du corps & dans les traits du viſage, tels que le repentir, l'eſpérance, la joie, la ſenſibilité, la naïveté. Voilà les coſtumes de la nature, qui ne varient jamais, & qui plaiſent toujours ſous quelque habit qu'on les mette. Plus même les occupations & les vêtemens de ces perſonnages ſeront mépriſables,

ſables, plus l'expreſſion de la charité, de l'humanité, de l'innocence & de toutes leurs vertus y paroîtra ſublime. Une jeune & belle femme travaillant comme Pénélope à une toile, & vêtue modeſtement d'une robe grecque à longs plis, y plairoit ſans doute à tous les yeux : mais je la trouverois mille fois plus touchante que celle de Pénélope même, occupée du même travail, ſous les lambeaux de l'infortune & de la miſere.

Il n'y auroit ſur ces tombeaux, ni ſquelettes, ni ailes de chauves-ſouris, ni faux du Tems, ni aucun de ces attributs effrayans, avec leſquels nos éducations d'eſclaves cherchent à nous faire peur de la mort, ce dernier bienfait de la nature ; mais on y verroit les ſymboles qui annoncent une vie heureuſe & immortelle ; des vaiſſeaux battus de la tempête qui arrivent au port, des colombes qui prennent leur vol vers les cieux, &c.

Les ſtatues ſaintes des citoyens vertueux, couronnées de fleurs, avec les caracteres de la félicité, de la paix & de la conſolation dans leurs traits, ſeroient rangées vers le centre de l'île, autour d'une vaſte pelouſe, ſous les arbres de la patrie, tels que de grands hêtres, de majeſtueux ſapins, des châtaigniers chargés de fruits. On y verroit auſſi la vigne mariée aux ormes, & le pommier de la Normandie couvert de ſes fruits colorés comme des fleurs. Du milieu de cette pelouſe, s'éleveroit un grand temple en forme de rotonde. Il ſeroit entouré d'un périſtile de colonnes majeſtueuſes, comme étoit jadis à Rome le *Moles Adriani*. Mais je le voudrois plus ſpacieux. Sur ſa friſe, on liroit ces mots :

À L'AMOUR DU GENRE HUMAIN.

Au centre, il y auroit un autel ſimple & ſans ornemens, ſur lequel, à certains jours de l'année, on célébreroit le ſervice divin. Ni la ſculpture, ni la peinture, ni l'or, ni les pierreries, ne ſeroient dignes de décorer l'intérieur de ce temple ; mais des inſcriptions ſacrées y annonceroient le genre de mérite qu'on y couronne. Sans doute tous ceux qui repoſeroient aux environs ne ſeroient pas des ſaints. Mais au-deſſus de la principale porte, on liroit ſur une table de marbre blanc, ces paroles divines :

ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ.

Sur

Sur une autre partie de la friſe, on graveroit celle-ci qui nous éclaire ſur la nature de nos devoirs:

LA VERTU EST UN EFFORT FAIT SUR NOUS-MÊME, POUR LE BIEN DES HOMMES, DANS L'INTENTION DE PLAIRE À DIEU SEUL.

On y pourroit joindre la ſuivante, propre à réprimer nos ambitieuſes émulations:

LE PLUS PETIT ACTE DE VERTU VAUT MIEUX QUE L'EXERCICE DES PLUS GRANDS TALENS.

Sur d'autres tables, on pourroit écrire des maximes d'eſpérance dans la Providence divine, tirées des philoſophes de toutes nations; telles que celle-ci qui vient des Perſes modernes:

QUAND ON EST LE PLUS AFFLIGÉ, C'EST ALORS QU'IL FAUT ESPÉRER LE PLUS DE CONSOLATION. LE PLUS ÉTROIT DU DÉFILÉ EST À L'ENTRÉE DE LA PLAINE *.

Et cette autre du même pays:

QUICONQUE A ATTACHÉ FORTEMENT SON CŒUR À DIEU, S'EST DÉLIVRÉ HEUREUSEMENT DE TOUTES LES AFFLICTIONS QUI LUI PEUVENT ARRIVER EN CE MONDE ET EN L'AUTRE.

On y en pourroit mettre de philoſophiques ſur la vanité des choſes de ce monde, telles que celle-ci:

COMPTEZ CHACUN DE VOS JOURS PAR DES PLAISIRS, PAR DES AMOURS, PAR DES TRÉSORS ET PAR DES GRANDEURS; LE DERNIER LES ACCUSERA TOUS DE VANITÉ.

Ou

* Chardin, palais d'Iſpahan.

Ou cette autre qui nous ouvre une pesspective dans l'autre vie:

CELUI QUI A DONNÉ LA LUMIERE AUX YEUX DE L'HOMME, DES SONS A SON OUÏE, DES PARFUMS A SON ODORAT, ET DES FRUITS A SON GOUT, SAURA BIEN REMPLIR UN JOUR SON CŒUR, QUE RIEN NE PEUT SATISFAIRE ICI-BAS.

Et cette autre qui nous porte à la charité envers les hommes par notre propre intérêt:

QUAND ON ÉTUDIE LE MONDE, ON NE FAIT CAS QUE DES HOMMES QUI ONT DE LA SAGACITÉ; MAIS QUAND ON S'ÉTUDIE SOI-MÊME, ON N'ESTIME QUE CEUX QUI ONT DE L'INDULGENCE.

Celle-ci seroit inscrite, en lettres de bronze antique, autour de la coupole:

MANDATUM NOVUM DO VOBIS, UT DILIGATIS INVICEM SICUT DILEXI VOS, UT ET VOS DILIGATIS INVICEM. Joan. cap. 23, v. 34. JE VOUS DONNE UN DERNIER COMMANDEMENT, QUE VOUS VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES, COMME JE VOUS AI AIMÉS MOI-MÊME.

Pour décorer ce temple au dehors, avec une dignité convenable, il ne faudroit d'autre ornement que ceux de la nature. Les premiers rayons du soleil levant & les derniers du soleil couchant, doreroient sa coupole élevée au-dessus des forêts; pendant le jour, les feux du midi, & pendant la nuit, la clarté de la lune, traceroient sur la pelouse son ombre majestueuse; la Seine en répéteroit les reflets dans ses eaux; les tempêtes frémiroient en vain contre son énorme voûte; & lorsque le tems l'auroit bronzée de mousse, les chênes de la patrie sortiroient de ses antiques clavaux, & les aigles du ciel planant autour, viendroient y faire leurs nids.

Ni les talens, ni la naiſſance, ni l'or, ne ſeroient des titres pour avoir un monument dans cette terre patriotique & ſainte. Mais, dira-t-on, qui décideroit du mérite de ceux dont on y dépoſeroit les cendres? Le roi ſeul en ſeroit le juge, & le peuple le rapporteur. Il ne ſuffiroit pas à un citoyen, pour obtenir ce genre d'illuſtration, de cultiver une plante dans une ſerre chaude, ni même dans ſon jardin; mais il faudroit qu'elle fût naturaliſée en plein champ, & qu'on en portât vendre les fruits au marché. Ce ne ſeroit pas aſſez que le modele d'une machine ingénieuſe fût dans le cabinet d'un artiſte, & approuvé par l'académie des ſciences; il faudroit que la machine même fût entre les mains du peuple, & à ſon uſage. Il ne ſuffiroit pas, pour conſtater le ſuccès d'un ouvrage littéraire, qu'il eût été couronné par l'académie Françoiſe; mais il faudroit qu'il fût lu de la claſſe d'hommes à laquelle il eſt deſtiné. Ainſi, par exemple, une ode à la patrie ſeroit réputée ne rien valoir, ſi elle n'étoit chantée dans les rues par le peuple. Le mérite d'un homme de guerre ou de mer, ne ſe décideroit pas d'après les gazettes, mais d'après la voix des ſoldats ou des matelots. A la vérité, le peuple ne connoît guere, dans les citoyens, d'autre vertu que la bienfaiſance: il ne conſulte que ſon premier beſoin; mais ſon inſtinct, ſur ce point, eſt conforme à la loi divine: car toutes les vertus aboutiſſent à celle-là, même celles qui en paroiſſent les plus éloignées; & quand il y auroit des riches qui chercheroient à le captiver en lui faiſant du bien, c'eſt préciſément là ce que nous nous propoſons de leur inſpirer. Ils rempliroient leurs devoirs, & les grandes conditions ſe rapprocheroient des petites.

Il réſulteroit, d'une pareille inſtitution, le rétabliſſement d'une des loix de la nature les plus importantes à une nation; je veux dire une perſpective inépuiſable de l'infini, auſſi néceſſaire au bonheur d'un peuple, qu'à celui d'un particulier. Telle eſt, comme nous l'avons entrevu ailleurs, la nature de l'eſprit humain; s'il ne voit l'infini dans ſes vues, il ſe replie ſur lui-même, & il ſe détruit par ſes propres forces. Rome préſenta au patriotiſme de ſes citoyens la conquête du monde; mais ce but étoit trop borné. Sa derniere victoire eût été le commencement de ſa ruine. L'établiſſement que je propoſe n'a point cet inconvénient. Il n'y a point pour l'homme d'objet plus étendu & plus profond que celui de ſa propre fin. Il n'y a point de monumens plus variés & plus agréables, que ceux de la vertu. Quand on n'éleveroit chaque année, dans cet élyſée, qu'un ſocle de marbre de Bretagne

Bretagne ou de granite d'Auvergne, il y auroit de quoi tenir toujours le peuple en haleine par le ſpectacle de la nouveauté. Les provinces du royaume plaideroient contre la capitale, pour y faire placer leurs habitans vertueux. Quel auguſte tribunal on pourroit former d'évêques illuſtres par leur piété, de magiſtrats integres, de généraux d'armées célebres, pour examiner leurs diverſes prétenſions! Que de mémoires paroîtroient au jour, propres à intéreſſer le peuple, qui ne voit, dans ſa bibliotheque, que des arrêts de morts des fameux ſcélérats, ou la vie des ſaints, qui ſont hors de ſa portée! Que de ſujets nouveaux pour nos gens de lettres, qui ne ſavent plus que rebattre éternellement le ſiecle de Louis XIV, ou être les facteurs de la réputation des Grecs & des Romains? Que d'anecdotes curieuſes pour nos riches voluptueux! Ils paient fort cherement l'hiſtoire d'un inſecte de l'Amérique, gravé de toutes les manieres, & étudié au microſcope, minute par minute, dans toutes les phaſes de ſa vie. Ils n'auroient pas moins de plaiſir à connoître les mœurs d'un pauvre charbonnier, élevant vertueuſement ſa famille dans les forêts, au milieu des contrebandiers & des brigands; ou celle d'un miſérable pêcheur, qui, pour fournir aux délices de leurs tables, vit, comme une mauve, au milieu des tempêtes.

Je ne doute pas que ces monumens, exécutés avec le goût dont nous ſommes capables, n'attiraſſent à Paris une foule de riches étrangers. Ils y viennent aujourd'hui pour y vivre, ils y viendroient encore pour y mourir. Ils chercheroient à bien mériter d'une nation devenue l'arbitre des vertus de l'Europe, & à acquérir un dernier aſyle dans la terre ſainte de cet élyſée, où tous les hommes vertueux & bienfaiſans ſeroient réputés citoyens. Cet établiſſement, qu'on peut ſans doute former d'une maniere bien ſupérieure à la foible eſquiſſe que j'en préſente, ſerviroit à rapprocher les grandes conditions des petites, bien mieux que nos égliſes mêmes, où l'avarice & l'ambition mettent ſouvent, entre les citoyens, des diſtinctions plus humiliantes qu'il n'y en a dans la ſociété. Il attireroit les étrangers à la Capitale, en leur offrant les droits d'une bourgeoiſie illuſtre & immortelle. Il réuniroit enfin la religion à la patrie, & la patrie à la religion, dont les liens mutuels ſont bientôt prêts à ſe rompre.

Je n'ai pas beſoin de dire que cet établiſſement ne coûteroit rien à l'état. On en feroit les frais, & on l'entretiendroit par le revenu de quelque riche abbaye, puiſqu'il ſeroit conſacré à la religion & aux récompenſes de la vertu. Il ne

faudroit pas qu'il devînt, comme les monumens de Rome moderne, & même comme pluſieurs de nos monumens royaux, un objet de lucre pour des particuliers, qui en vendent la vue aux curieux. On ſe garderoit bien d'en bannir le peuple quand il eſt mal vêtu, & d'en chaſſer, comme dans nos jardins publics, les pauvres & honnêtes ouvrieres en caſaquin, tandis que des courtiſannes bien parées ſe promenent avec effronterie dans leurs grandes allées. Les plus petites gens du peuple pourroient y entrer en tout tems. C'eſt à vous, ô malheureux de toutes les conditions, qu'appartiendroit la vue des amis de l'humanité, & vos patrons ne ſont déſormais que parmi les ſtatues des hommes vertueux! Là, un militaire, à la vue de Catinat apprendroit à ſupporter la calomnie. Là, une fille du monde, laſſée de ſon miſérable métier, baiſſeroit les yeux en ſoupirant, en voyant la ſtatue de la Pudeur honorée; mais à la vue de celle d'une femme de ſon état, retournée vers la vertu, elles les releveroit vers celui qui préféra le repentir à l'innocence.

On pourra m'objecter que notre peuple ne tarderoit pas à porter la deſtruction dans tous ces monumens; c'eſt en effet ce qu'il ne manque guere de faire à l'égard de ceux qui ne l'intéreſſent point. Il y auroit ſans doute une police dans ce lieu; mais le peuple reſpecte les monumens qui ſont à ſon uſage. Il ravage un parc, mais il ne détruit rien dans les campagnes. Il prendroit bientôt l'élyſée de la patrie ſous ſa protection, & il y ſurveilleroit lui-même bien mieux que les ſuiſſes & les gardes.

Il y auroit encore plus d'un moyen de lui rendre ce lieu reſpectable & cher. Il faudroit qu'il fût un aſyle inviolable pour tous les infortunés; par exemple, pour les peres endettés de mois de nourrice de leurs enfans, & pour ceux qui ont fait des fautes légeres & inconſidérées; il faudroit qu'on n'y pût arrêter un homme que par un ordre exprès du roi, ſigné de ſa main. Ce ſeroit là auſſi où pourroient s'adreſſer des familles laborieuſes qui manquent de travail. Il ſeroit défendu d'y faire l'aumône, mais permis d'y faire du bien. Des gens vertueux, qui ſavent connoître & employer les hommes, viendroient y chercher des ſujets, en faveur deſquels ils puſſent employer leur crédit; d'autres, pour honorer la mémoire de quelque homme illuſtre, donneroient des repas au pied de ſa ſtatue, à quelque famille de pauvres gens. L'état en donneroit l'exemple à certaines époques cheres à la patrie, comme à la fête du roi. Il y feroit donner des vivres au petit peuple, non pas en lui jetant des pains

à la

à la tête, comme dans nos réjouiſſances publiques; mais on les lui diſtribueroit en le faiſant aſſeoir ſur l'herbe, par corps de métiers, autour des ſtatues de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés. Ces repas ne reſſembleroient point à ceux que nos gens riches donnent quelquefois aux miſérables, par cérémonie, où ils les ſervent reſpectueuſement avec des ſerviettes ſous le bras. Ceux qui les donneroient ſeroient obligés de ſe mettre à table & de manger avec eux. Ils ne s'occuperoient point du ſoin de leur laver les pieds; mais ils ſeroient tenus de leur rendre un ſervice plus utile, en leur donnant des bas & des chauſſures.

Là, le riche apprendroit à pratiquer réellement la vertu, & le peuple à la connoître. La nation s'y inſtruiroit de ſes devoirs, & s'y formeroit une idée de la véritable grandeur. Elle verroit les offrandes préſentées à la mémoire des hommes vertueux & offertes à la divinité, tourner enfin au profit des miſérables.

Ces repas nous rappelleroient les agapes des premiers chétiens & les ſaturnales de la mort où chaque jour nous entraîne, & qui, nous rendant bientôt tous égaux, ne mettront entre nous d'autre différence que celle du bien que nous aurons fait pendant la vie.

Autrefois, pour honorer la mémoire des hommes vertueux, les fidelles ſe raſſembloient dans des lieux conſacrés par leurs actions ou par leurs tombeaux, ſur le bord d'une fontaine ou à l'ombre d'une forêt. Là, ils apportoient des vivres, & invitoient ceux qui n'en avoient pas, à venir les partager avec eux. Les mêmes coutumes ont été communes à toutes les religions. Elles ſubſiſtent encore dans celles de l'Aſie. Vous les retrouvez chez les anciens Grecs. Lorſque Xénophon eut fait cette fameuſe retraite où il ſauva dix mille de ſes compatriotes, en ravageant le territoire de la Perſe, il deſtina une partie du butin qu'il y avoit gagné, à fonder dans la Grece une chapelle à l'honneur de Diane. Il y attacha un revenu, des chaſſes & des repas pour ceux qui, chaque année, s'y rendroient à certain jour.

DU CLERGÉ.

Si nos pauvres participent quelquefois à quelque miſérable diſtribution eccléſiaſtique, les ſecours qu'ils en reçoivent, loin de les tirer de la miſere, ne font que les y entretenir. Que de fonds de terre cependant ont été légués en leur faveur à l'Egliſe! Pourquoi n'en diſtribue-t-on pas les revenus, en

ſommes aſſez fortes pour tirer au moins chaque année de l'indigence, un certain nombre de familles! Les gens du clergé diſent qu'ils ſont les adminiſtrateurs des biens des pauvres; mais les pauvres ne ſont ni des fous ni des imbécilles, pour avoir beſoin d'adminiſtrateurs: d'ailleurs, on ne pourroit prouver par aucun paſſage de l'ancien ou du nouveau teſtament, que cette charge appartient aux prêtres: ſi ceux-ci ſont les adminiſtrateurs des pauvres, ils ont donc actuellement dans le royaume ſept millions d'hommes dans leur adminiſtration temporelle. Je ne pouſſerai pas plus loin cette réflexion. Il faut rendre à chacun ce qui lui eſt dû: les prêtres ſont de droit divin les avocats des pauvres; mais c'eſt le roi ſeul qui eſt leur adminiſtrateur naturel.

Comme l'indigence eſt la principale cauſe des vices du peuple, l'opulence peut, comme elle, produire à ſon tour, des déſordres dans le clergé. Je ne m'appuierai pas ici des répréhenſions de S. Jérôme, de S. Bernard, de S. Auguſtin & des autres peres de l'égliſe, au clergé de leur tems & de leur pays, dans leſquelles ils leur prophétiſoient la deſtruction totale de la religion, comme une ſuite néceſſaire de leurs mœurs & de leurs richeſſes. La prophétie de pluſieurs d'entr'eux n'a pas tardé à ſe vérifier en Afrique, en Aſie, en Judée & dans l'empire de la Grece, où non-ſeulement la religion a diſparu, mais même les gouvernemens de ces nations. L'avidité de la plupart des eccléſiaſtiques rend bientôt les fonctions de l'égliſe ſuſpectes: c'eſt un argument qui frappe tous les hommes. Je crois, diſoit Paſcal, à des témoins qui ſe font égorger. Il y auroit cependant quelques objections à faire à ce raiſonnement; mais il n'y en a point contre celui-ci: Je me méfie des témoins qui s'enrichiſſent. A la vérité, la religion a des preuves naturelles & ſurnaturelles, bien ſupérieures à celles que peuvent lui fournir les hommes. Elle ne dépend ni de notre ordre, ni de notre déſordre; mais la patrie en dépend.

Le monde regarde aujourd'hui avec envie, & diſons-le, avec haine, la plupart des prêtres. Mais ils ſont les enfans de leur ſiecle, comme les autres hommes. Les vices qu'on leur reproche appartiennent en partie à leur nation, au tems où ils vivent, à la conſtitution politique de l'état, & à leur éducation. Les nôtres ſont des François comme nous; ce ſont nos parens, ſacrifiés ſouvent à notre propre fortune, par l'ambition de nos peres. Si nous étions chargés de leurs devoirs, nous nous en acquitterions ſouvent plus mal. Je n'en connois point de ſi pénibles & de ſi dignes de reſpect,

que

que ceux d'un bon eccléſiaſtique. Je ne parle pas de ceux d'un évêque qui veille ſur ſon dioceſe, qui forme de ſages ſéminaires, qui entretient l'ordre & la paix dans les communautés, qui réſiſte aux méchans & ſupporte les foibles, qui eſt toujours prêt à ſecourir les malheureux, & qui dans ce ſiecle d'erreur, réfute les objections des ennemis de la foi par ſes propres vertus. Il eſt récompenſé par l'eſtime publique. On peut acheter par de pénibles travaux la gloire d'être un Fénélon, ou un Juigné. Je ne dis rien de ceux d'un curé, qui attirent quelquefois par leur importance l'attention des rois, ni de ceux d'un miſſionnaire qui va au martyre. Souvent les combats de celui-ci ne durent qu'un jour, & ſa gloire eſt immortelle. Mais je parle de ceux d'un ſimple & obſcur habitué de paroiſſe, auquel perſonne ne fait attention. Il eſt obligé d'abord de ſacrifier les plaiſirs & la liberté de ſa jeuneſſe à d'ennuyeuſes & pénibles études. Il faut qu'il ſupporte, tous les jours de ſa vie, la continence, comme une lourde cuiraſſe, dans mille occaſions propres à la faire perdre. Le monde n'honore que des vertus de théâtre & des victoires d'un moment. Mais combattre chaque jour un ennemi logé au dedans de ſoi, & qui s'approche en ami; repouſſer ſans ceſſe, ſans témoin, ſans gloire, ſans éloge, la plus forte des paſſions & le plus doux des penchans, voilà ce qui eſt difficile. Des combats d'une autre eſpece l'attendent au dehors. Il eſt obligé d'expoſer journellement ſa vie dans des maladies épidémiques. Il faut qu'il confeſſe, la tête ſur le même oreiller, des malades qui ont la petite vérole, la fievre putride, le pourpre. Ce courage obſcur me paroît fort ſupérieur au courage militaire. Le ſoldat combat à la vue des armées, au bruit du canon & des tambours; il ſe préſente à la mort en héros. Mais le prêtre s'y dévoue en victime. Quelle fortune celui-ci ſe promet-il de ſes travaux? une ſubſiſtance ſouvent précaire! D'ailleurs, quand il acquerroit des biens, il ne peut les faire paſſer à ſes deſcendans. Il voit toutes ſes eſpérances temporelles mourir avec lui. Quel dédommagement reçoit-il des hommes? Avoir à conſoler ſouvent des gens qui n'ont plus de foi; être le refuge des pauvres, & n'avoir rien à leur donner; être perſécuté quelquefois pour ſes vertus mêmes; voir tourner ſes combats en mépris; ſes démarches en ruſes, ſes vertus en vices, ſa religion en ridicule: tels ſont les devoirs & la récompenſe que le monde donne à la plupart de ces hommes, dont il envie le ſort.

Voilà ce que j'ai oſé propoſer pour le bonheur du peuple & des principaux ordres de l'état, & ce qu'il m'a été permis de mettre au jour. Aſſez de philoſophes & de politiques ont déclamé contre les vices de la ſociété, ſans s'embaraſſer d'en rechercher les cauſes, & encore moins les remedes. Les plus habiles n'ont vu nos maux qu'en détail, & n'y ont employé que des palliatifs. Les uns ont proſcrit le luxe; d'autres, les célibataires; & ont voulu forcer à ſe charger d'une famille des gens qui n'ont pas de quoi ſubvenir à leurs propres beſoins. D'autres ont voulu qu'on empriſonnât les mendians; d'autres ont défendu aux filles de joie de paroître dans les rues. Ils agiſſent comme ces médecins qui, pour guérir les boutons d'un corps malade, s'efforceroient de les répercuter au dedans. Politiques, vous appliquez le remede à la tête, parce que la douleur eſt au front; mais le mal eſt dans les nerfs: c'eſt au cœur qu'il faut pourvoir; c'eſt le peuple qu'il faut guérir.

Si quelque grand miniſtre, jaloux de faire notre bonheur au dedans & d'étendre notre puiſſance au dehors, oſe entreprendre de les rétablir, il faut qu'il ſuive dans ſes procédés ceux de la nature. Elle n'agit que lentement & par réactions. Je le répete, la cauſe du pouvoir prodigieux de l'or, qui a ôté à la fois la morale & la ſubſiſtance au peuple, eſt dans la vénalité des charges. Celle de la mendicité qui s'étend aujourd'hui à ſept millions de ſujets, eſt dans les grands propriétaires des terres & des emplois. Celle de la proſtitution des filles du monde vient, d'une part, de leur indigence; & de l'autre, du célibat de deux millions d'hommes. La ſurabondance inutile de bourgeois oiſifs & médiſans dans nos petites villes, naît de la taille qui avilit les habitans de la campagne; les préjugés des nobles viennent des reſſentimens des roturiers; & tous ces maux & une infinité d'autres phyſiques & intellectuels, du malheur du peuple. C'eſt l'indigence du peuple qui produit des foules de comédiens, de filles du monde, de brigands, d'incendiaires, de gens de lettres licentieux, de calomniateurs, de flatteurs, de ſuperſtitieux, de mendians, de filles entretenues, de charlatans dans tous les états, & cette multitude infinie d'hommes corrompus qui, ne pouvant parvenir à rien par leurs vertus, cherchent à ſe procurer du pain & de la conſidération par leurs vices. Vous aurez beau y oppoſer des plans financiers, des projets de dixmes réelles, des ordonnances de police, des arrêts du parlement; tous vos travaux ſeront inutiles. L'indigence

du

du peuple eſt un grand fleuve qui s'accroît chaque année, qui ſurmonte toutes les digues, & qui finira par les renverſer.

Il ſe joint encore à cette cauſe phyſique de nos maux une cauſe morale, qui eſt notre éducation. Je haſarderai quelques réflexions à ce ſujet, quoiqu'il ſoit au deſſus de mes forces; mais s'il eſt le plus important de nos abus, il me paroît, d'un autre côté, le plus aiſé à réformer; & cette réforme me ſemble ſi néceſſaire, que ſans elle toutes les autres ſont nulles.

ETUDE QUATORZIEME.

De l'Education.

„ A Quoi, dit Plutarque*, devoit Numa plutôt employer
„ ſon étude qu'à faire bien nourrir les enfans & à faire
„ exercer les jeunes gens, afin qu'ils ne fuſſent différens de
„ mœurs, ni turbulens pour la diverſité de leur nourriture;
„ mais fuſſent tous accordans enſemble pour avoir été, dans
„ leur enfance, acheminés à une même trace, & moulés ſur
„ une même forme de la vertu? Cela, outre les autres utilités,
„ ſervit encore à maintenir les loix de Lycurgue; car
„ la crainte du ſerment que les Spartiates avoient juré,
„ eût eu bien peu d'efficace, ſi, par l'inſtitution & la nour-
„ riture, il n'eût, par maniere de dire, *teint en laine* les
„ mœurs des enfans, & ne leur eût, avec le lait de leurs
„ nourrices, preſque fait ſucer l'amour de ſes loix & de ſa
„ police."

Voilà un jugement qui condamne toutes nos éducations, en faiſant l'éloge de celle de Sparte. Je ne balance pas à attribuer à nos éducations modernes l'eſprit inquiet, ambitieux, haineux, tracaſſier & intolérant de la plupart des Européens. On peut en voir des effets dans les malheurs des peuples. Il eſt remarquable que ceux qui ont été les plus agités au dedans & au dehors, ſont préciſément ceux où notre éducation ſi vantée a été la plus floriſſante. C'eſt ce qu'on peut vérifier pays par pays, ſiecle par ſiecle. Les politiques

* Plutarque, comparaiſon de Numa & de Lycurgue.

litiques ont cru voir la cauſe des malheurs publics dans les différentes formes de gouvernemens. Mais la Turquie eſt tranquille, & l'Angleterre eſt ſouvent agitée. Toutes formes politiques ſont indifférentes au bonheur d'un état, comme nous l'avons dit, pourvu que le peuple y ſoit heureux. Nous aurions pu ajouter & pourvu que les enfans le ſoient auſſi.

Le philoſophe Laloubere, envoyé de Louis XIV à Siam, dit, dans la relation de ſon voyage, que les Aſiatiques ſe moquent de nous, quand nous leur vantons l'excellence de la religion chrétienne pour le bonheur des états. Ils demandent, en liſant nos hiſtoires, comment il eſt poſſible que notre religion ſoit ſi humaine, & que nous faſſions la guerre dix fois plus ſouvent qu'eux? Que diroient-ils donc, s'ils voyoient parmi nous nos procès perpétuels, les médiſances & les calomnies de nos ſociétés, les jalouſies des corps, les batteries du petit peuple, les duels des gens bien élevés, & nos haines de tout genre, auxquels on ne voit rien de comparable en Aſie, en Afrique, chez les Tartares ni chez les Sauvages, au témoignage même des miſſionnaires? Pour moi, je trouve la cauſe de tous ces déſordres particuliers & généraux dans notre éducation ambitieuſe. Quand on a bu, dès l'enfance, dans la coupe de l'ambition, la ſoif en reſte toute la vie, & elle dégénere en fievre aux pieds des autels.

Certainement, ce n'eſt pas la religion qui en eſt la cauſe. Je ne ſais pas comment des royaumes, ſoi-diſant chrétiens, ont pu adopter l'ambition pour baſe de l'éducation publique. Indépendamment de leur conſtitution politique, qui l'interdit à tous ceux de leurs ſujets qui n'ont pas d'argent, c'eſt-à-dire au plus grand nombre, il n'y a point de paſſion ſi conſtamment proſcrite par la religion. Nous avons obſervé qu'il n'y avoit que deux paſſions dans le cœur humain, l'amour & l'ambition. Les loix civiles portent de grandes peines contre les excès de la premiere; elles en répriment, tant qu'elles peuvent, les mouvemens. Il y a des peines infamantes contre la proſtitution, & même, en quelques lieux, il y en a de mort contre l'adultere. Mais ces mêmes loix vont au devant de la ſeconde; elles lui propoſent par-tout des prix, des récompenſes & des honneurs. Ces opinions regnent juſque dans les cloîtres. Il y a un grand ſcandale dans un couvent, ſi les intrigues amoureuſes d'un moine viennent à y éclater; mais que d'éloges y ſont donnés à celles qui le font cardinal! Que de railleries, d'imprécations & de malédictions contre la foibleſſe imprudente! Que de termes

doux

doux & honorables pour la ruſe audacieuſe! Noble émulation, amour de la gloire, eſprit, intelligence, mérite récompenſé, de combien de noms glorieux pallie-t-on l'intrigue, la flatterie, la ſimonie, la perfidie, & tous les vices qui marchent, dans tous les états, à la ſuite de l'ambitieux?

Voilà comme juge le monde; mais la religion, toujours conforme à la nature, porte, ſur les caracteres de ces deux paſſions, un jugement bien différent. Jeſus appelle à lui la foible Samaritaine, il pardonne à la femme adultere, il abſout la péchereſſe, qui baigne ſes pieds de larmes, mais écoutez comme il ſévit contre les ambitieux: „ Malheur à vous, „ ſcribes & phariſiens, qui aimez les premieres places dans „ les feſtins, & les premieres chaires dans les ſynagogues; „ qui aimez qu'on vous ſalue dans les places publiques, & „ que les hommes vous appellent maîtres! Malheur auſſi à „ vous, docteurs de la loi, qui chargez les hommes de far„ deaux qu'ils ne ſauroient porter, & qui ne voudriez pas les „ avoir touchés du bout du doigt! Malheur auſſi à vous, „ docteurs de la loi, qui vous êtes ſaiſis de la clef de la ſci„ ence, & qui, n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez „ encore fermée à ceux qui vouloient y entrer &c.*" Il leur déclare que, malgré leurs vains honneurs dans ce monde, les proſtituées les précéderont au royaume de Dieu. Il nous ordonne, en pluſieurs endroits, de prendre garde à eux; & il nous avertit que nous les reconnoîtrons à leurs fruits. Dans des jugemens ſi différens des nôtres, il juge nos paſſions ſuivant leurs convenances naturelles. Il pardonne à la proſtitution, qui eſt en elle-même un vice, mais qui n'eſt, après tout, qu'une foibleſſe, par rapport à l'ordre de la ſociété; & il condamne, ſans indulgence, l'ambition, comme un crime qui eſt à-la-fois contre l'ordre de la ſociété & celui de la nature. La premiere ne fait que le malheur de deux coupables, mais la ſeconde fait celui du genre humain.

A cela, nos docteurs répondent qu'il ne s'agit, dans l'éducation de nos enfans, que de leur inſpirer l'émulation de la vertu. Je ne crois pas qu'il ſoit queſtion, dans nos colleges, d'exercices de vertu, ſi ce n'eſt pour faire, à ce ſujet, quelques themes ou quelques amplifications. Mais on leur donne une véritable ambition, en leur apprenant à ſe diſputer les premieres places dans les claſſes, & en leur faiſant adopter mille ſyſtemes intolérans. Auſſi, quand ils ont une fois la clef de la ſcience dans leurs poches, ils ſont bien déterminés

* S. Mathieu, chap. 23 & ſuiv.

terminés, comme leurs maîtres, à n'y laiſſer entrer perſonne que par leur porte.

La vertu & l'ambition ſont incompatibles. La gloire de l'ambition eſt de monter, & celle de la vertu de deſcendre. Voyez comme Jeſus réprimande ſes apôtres, lorſqu'ils lui demandent lequel d'entr'eux doit être le premier. Il prend un enfant, & le met au milieu d'eux. Sans doute, ce n'étoit pas un enfant de nos écoles. Ah! lorſqu'il nous recommande l'humilité ſi convenable à notre foible & miſérable nature, c'eſt qu'il n'a pas cru que la puiſſance, même ſuprême, pût faire notre bonheur dans ce monde; & il eſt digne de remarque, que ce ne fut pas au diſciple qu'il aimoit le plus, qu'il donna la primauté ſur les autres; mais pour prix de ſon amour qui fut fidelle juſqu'à la mort, il lui légua, en mourant, ſa propre mere.

Cette prétendue émulation, inſpirée aux enfans, les rend pour toute leur vie intolérans, vains, changeans au moindre blâme, ou au plus petit éloge d'un inconnu. On leur donne, dit-on, de l'ambition pour leur bonheur, afin qu'ils faſſent fortune dans le monde; mais la cupidité naturelle ſuffit au-delà pour remplir cet objet. Eſt-ce que les marchands, les ouvriers & toutes les profeſſions lucratives, c'eſt-à-dire, tous les états de la ſociété, ont beſoin d'un autre ſtimulant? Si on n'inſpiroit l'ambition qu'à un ſeul enfant, deſtiné à remplir un jour de grands emplois, cette éducation, qui ne ſeroit pas ſans inconvénient, ſeroit au moins convenable à la carriere qu'il doit parcourir. Mais, en l'inſpirant à tous, vous donnez à chacun d'eux autant d'ennemis qu'il a de compagnons; vous les rendez malheureux les uns par les autres. Ceux qui ne peuvent s'élever par leurs talens, cherchent à réuſſir auprès de leurs maîtres par des flatteries, & à faire tomber leurs égaux par leurs médiſances. Si ces moyens ne leur réuſſiſſent pas, ils prennent en haine les objets de leur émulation, qui valent à leurs camarades des applaudiſſemens, & qui ſont pour eux des ſources perpétuelles d'ennui, de châtimens & de larmes. Voilà pourquoi tant d'hommes banniſſent de leur mémoire les tems & les objets de leurs premieres études, quoiqu'il ſoit naturel au cœur humain de ſe rappeler avec délices les époques de l'enfance. Combien voient encore avec une tendre émotion les berceaux d'oſiers & le poêlons ruſtiques qui ont ſervi à leurs premieres couches & à leurs premieres tables, & ne peuvent voir, ſans averſion, un Turſelin ou un Deſpautere! Je ne doute pas que ces dégoûts de l'éducation n'influent beaucoup ſur l'amour que nous devons porter à la religion, parce qu'on

ne

ne nous en montre de même les élémens qu'avec triſteſſe, orgueil & inhumanité.

La politique de la plupart des maîtres conſiſte ſur-tout à compoſer l'extérieur de leurs éleves. Ils modelent à la même forme une multitude de caracteres que la nature a rendus différens. L'un les veut graves & poſés, comme ſi c'étoient de petits préſidens; les autres, en plus grand nombre, les veulent prompts & vifs. Un des grands refreins de leurs leçons eſt de leur crier ſans ceſſe: "Allons, dépêchez-vous, ne „ ſoyez pas pareſſeux." J'attribue à cette ſeule impulſion l'étourderie générale qui caractériſe notre jeuneſſe, & qu'on reproche à notre nation. C'eſt l'impatience des maîtres, qui produit d'abord l'étourderie des écoliers. Elle s'accroît enſuite dans le monde par l'impatience des femmes. Mais eſt-ce que, dans le cours de la vie, la réflexion n'eſt pas plus utile que la promptitude? Combien d'enfans ſont deſtinés à y remplir des états graves? la réflexion n'eſt-elle pas la baſe de la prudence, de la tempérance, de la ſageſſe & de la plupart des qualités morales? Pour moi, j'ai toujours vu les honnêtes gens aſſez tranquilles, mais les fripons toujours alertes.

Il y a à cet égard une différence bien ſenſible entre deux enfans, dont l'un a été élevé dans la maiſon paternelle, & l'autre dans une école publique. Le premier eſt, ſans contredit, plus poli, plus honnête, moins jaloux; par cela ſeul qu'il a été élevé ſans envie de ſurpaſſer perſonne, & encore moins de ſe ſurpaſſer lui-même, ſuivant notre grande phraſe à la mode, vide de ſens, comme tant d'autres. Un enfant, rempli d'émulation de college, n'eſt-il pas obligé d'y renoncer dès les premiers pas qu'il fait dans le monde, s'il veut être ſupportable à ſes égaux & à lui-même? S'il ne s'y propoſe d'autre but que ſon avancement, n'y ſera-t-il pas affligé de la proſpérité d'autrui? Ne s'y remplira-t-il pas de haines, de jalouſies & de déſirs qui le dépraveront au phyſique & au moral? La philoſophie & la religion ne le forcent-elles pas de travailler chaque jour de ſa vie à détruire ces vices de l'éducation? Le monde même l'oblige d'en maſquer l'aſpect hideux. Voilà une belle perſpective ouverte à la vie humaine, où il faut employer la moitié de nos jours à détruire avec mille efforts, ce qu'on a élevé dans l'autre avec tant de larmes & d'appareil.

Nous avons pris ces vices des Grecs, ſans ſonger qu'ils avoient contribué à leurs diviſions perpétuelles & à leurs ruines finales. Au moins la plupart de leurs exercices avoient pour but l'utilité de la patrie. S'il y avoit, chez les Grecs,

Grecs, des prix pour la lutte, le pugilat, le diſque, la courſe à pied & en chariot, c'eſt que ces exercices étoient néceſſaires à la guerre. S'ils en avoient établi pour l'éloquence, c'eſt qu'elle ſervoit à défendre les intérêts de la patrie, de ville à ville, ou dans les aſſemblées générales de la Grece. Mais à quoi employons-nous les longues études des langues mortes & des coutumes étrangeres à notre pays? La plupart de nos inſtitutions, par rapport aux anciens, reſſemblent beaucoup au paradis des Sauvages de l'Amérique. Ces bonnes gens diſent qu'après la mort, les ames de leurs compatriotes vont dans un certain pays où elles chaſſent les ames des caſtors avec les ames des flêches, en marchant ſur l'ame de la neige avec l'ame des raquettes, & qu'elles font cuire l'ame de leur gibier dans l'ame des marmites. Nous avons de même des images de colyſée, où il ne ſe donne point de jeux; des images de périſtiles & de places publiques, où l'on ne peut point ſe promener; des images de vaſes antiques, où l'on ne peut mettre aucune liqueur, mais qui ſervent beaucoup à nos images de grandeur & de patriotiſme. Les vrais Grecs & les vrais Romains ſe croiroient chez nous dans le pays de leurs ombres. Heureux ſi nous n'avions emprunté d'eux que de vaines images, & ſi nous n'avions pas naturaliſé chez nous leurs maux réels, en y tranſportant les jalouſies, les haines & les vaines émulations qui les ont rendus malheureux!

C'eſt Charlemagne, dit-on, qui a inſtitué nos études; quelques-uns diſent que ce fut pour diviſer ſes ſujets & leur donner de l'occupation: il y a fort bien réuſſi. Sept années d'*humanités*, deux de *philoſophie*, trois de *théologie*, douze ans d'ennui, d'ambition & de ſuffiſance, ſans compter les années que de bons parens font doubler à leurs enfans, pour les renforcer, diſent-ils. Je demande ſi, au ſortir de là, un écolier eſt, ſuivant la dénomination de ces mêmes études, plus *humaine*, plus *philoſophe*, & *croit* plus en *Dieu* qu'un bon payſan qui ne ſait pas lire? A quoi donc tout cela ſert-il à la plupart des hommes? Quelle utilité le plus grand nombre en tire-t-il dans le monde pour la perfection de ſes propres lumieres & pour la pureté de ſa diction? Nous avons vu que les auteurs claſſiques eux-mêmes n'ont puiſé leurs connoiſſances que dans la nature, & que ceux de notre nation qui ſe ſont le plus diſtingués dans les ſciences & dans les lettres, tels que Deſcartes, Michel Montaigne, J. J. Rouſſeau, &c. n'ont réuſſi qu'en s'écartant de la route de leurs modeles, & en en prenant ſouvent une oppoſée. C'eſt ainſi que Deſcartes attaqua & ruina la philoſophie d'Ariſtote: vous diriez que les

ſciences

ſciences & l'éloquence ſont préciſément hors des barrieres de nos inſtitutions gothiques.

J'avoue cependant qu'il eſt heureux, pour beaucoup d'enfans qui ont de mauvais parens, qu'il y ait des colleges ; ils y ſont moins malheureux que dans la maiſon paternelle. Les défauts de leurs maîtres, étant expoſés à la vue, ſont en partie réprimés par la crainte de la cenſure publique ; mais il n'en eſt pas ainſi de ceux de leurs parens. Par exemple, l'orgueil d'un homme de lettres eſt babillard, & quelquefois inſtructif ; celui d'un eccléſiaſtique eſt diſſimulé, mais flatteur ; celui d'un gentilhomme eſt altier, mais franc ; celui d'un payſan eſt inſolent, mais naïf ; mais l'orgueil d'un bourgeois eſt morne & ſtupide ; c'eſt l'orgueil à ſon aiſe, l'orgueil en robe de chambre. Comme un bourgeois n'eſt jamais contredit, ſi ce n'eſt par ſa femme, ils ſe réuniſſent l'un & l'autre pour rendre leurs enfans malheureux, ſans même s'en douter. Peut-on croire que, dans une ſociété où tous les moraliſtes conviennent que les hommes ſont corrompus, où les citoyens ne ſe maintiennent que par la crainte des loix, ou par la peur qu'ils ont les uns des autres, les enfans foibles & ſans défenſe ne ſoient pas abandonnés à la diſcrétion de la tyrannie ? Il n'y a rien de ſi borné & de ſi vain que la plupart des bourgeois ; c'eſt chez eux que la ſottiſe jette des racines profondes : vous en voyez beaucoup, hommes & femmes, mourir d'apoplexie pour mener une vie trop ſédentaire, pour manger du bœuf & prendre du bouillon de viande étant malades, ſans ſe douter un moment que ce régime leur ſoit nuiſible. Il n'y a rien de ſi ſain, diſent-ils ; ils l'ont toujours vu obſerver à leurs tantes. C'eſt-là qu'une foule de faux remedes & de ſuperſtitions conſervent les réputations qu'ils perdent dans le monde ; c'eſt dans leurs armoires que le caſſis, eſpece de poiſon, paſſe encore pour une panacée univerſelle. Le régime de l'éducation de leurs malheureux enfans reſſemble à celui de leur ſanté ; ils les forment à de triſtes uſages ; ils leur font apprendre, la verge à la main, juſqu'à l'évangile ; ils les tiennent ſédentaires tout le long du jour, dans l'âge où la nature les force de ſe mouvoir pour ſe développer. Soyez ſages, leur diſent-ils ſans ceſſe ; & cette ſageſſe conſiſte à ne pas remuer les jambes. Une femme d'eſprit qui aimoit les enfans, vit un jour, chez une marchande de la rue S. Denis, un petit garçon & une petite fille qui avoient l'air fort ſérieux. „ Vos enfans ſont bien triſtes, „ dit-elle à la mere.—Ah ! madame, répondit la bourgeoiſe, „ ce n'eſt pas manque que nous ne les fouettions bien „ pour ça."

Les

Les enfans, rendus miſérables dans leurs jeux & dans leurs études, deviennent hypocrites & fournois devant leurs peres & leurs meres. Enfin ils grandiſſent. Un ſoir, la fille met ſon mantelet, ſous prétexte d'aller au ſalut, & elle va voir ſon amant : bientôt ſa groſſeſſe ſe déclare ; elle s'enfuit de la maiſon paternelle, & elle devient fille du monde. Un beau matin, le fils s'engage. Le pere & la mere ſont au déſeſpoir. Nous n'avons rien épargné, diſent-ils, pour leur éducation ; nous leur avons donné des maîtres de toute eſpece. Inſenſés ! vous avez oublié le point principal, qui étoit de vous en faire aimer.

Ils juſtifient leur tyrannie par ce cruel adage : *Il faut corriger les enfans* ; *la nature humaine eſt corrompue.* Ils ne s'apperçoivent pas que ce ſont eux-mêmes qui la corrompent par leurs châtimens*, & que par tout pays où les peres ſont bons, les enfans leur reſſemblent.

Je

* J'attribue à ce genre de châtiment, non-ſeulement la corruption phyſique & morale des enfans, & de pluſieurs ordres de moines, mais même de la nation. Vous ne ſauriez faire un pas dans les rues, que vous n'entendiez les bonnes & les meres dire à leurs enfans, *Je vous fouetterai.* Je n'ai point été en Angletterre, mais j'étois perſuadé que la férocité qu'on attribue aux Anglois, devoit venir d'une pareille cauſe. J'ai ouï dire en effet, que ce genre de punition étoit plus cruel & plus fréquent chez eux que chez nous. Voyez ce que diſent à ce ſujet les illuſtres auteurs *du Spectateur* ; ouvrage qui a, ſans contredit, contribué à adoucir leurs mœurs & les nôtres. Ils reprochent à la nobleſſe Angloiſe, de permettre qu'on imprime ce caractere d'infamie à ſes enfans. Voyez les lettres 51 & 52 du tome ſeptieme. Voici comment ſe termine la cinquante-unieme : „ Je ne voudrois pas qu'on inférât de ce que je viens de dire, que nos ſa- „ vans, tant d'égliſe que de robe, qui ont été fouettés à l'école, ne ſont „ pas des hommes d'un caractere noble & généreux ; mais je ſuis bien „ sûr que leur caractere ſeroit plus généreux & plus noble, s'ils n'avoient „ jamais ſouffert une pareille infamie."

Le gouvernement doit proſcrire ce genre de châtiment, non-ſeulement dans les écoles publiques, comme a fait la Ruſſie, mais dans les couvens, ſur les vaiſſeaux, chez les particuliers, dans les penſions ; il corrompt à-la-fois les peres, les meres, les précepteurs & les enfans. J'en pourrois citer des réactions terribles, ſi la pudeur me le permettoit. N'eſt-il pas bien étonnant que des hommes au demeurant bien compoſés à l'extérieur, poſent, pour baſe d'une éducation chrétienne, la douceur, l'humanité, la chaſteté ; & puniſſent les timides & innocens enfans du plus cruel & du plus obſcene de tous les ſupplices ? Nos gens de lettres qui ont réformé tant d'abus depuis un ſiecle, n'ont pas attaqué celui-ci comme il le mérite : ils ne s'occupent pas aſſez des malheurs de la génération future. Ce ſeroit une queſtion de droit intéreſſante à traiter, ſavoir, ſi l'état peut laiſſer le droit d'infliger l'infamie, à des hommes qui n'ont pas droit de vie & de mort ? Il eſt certain que l'infamie d'un citoyen a des réactions plus dangereuſes ſur la ſociété que ſa propre mort. Ce n'eſt rien, dit-on, ce ne ſont que des enfans ; mais c'eſt parce que ce ſont des enfans que toute ame généreuſe doit

les

Je pourrois démontrer par une foule d'exemples, que la dépravation de nos plus fameux ſcélérats a commencé par la cruauté même de leur éducation, depuis *Guillery* juſqu'à *Deſrues*. Mais, pour ſortir tout-à-fait de cette perſpective odieuſe, nous ne ferons plus que cette réflexion : c'eſt que, ſi la nature humaine étoit corrompue, comme le prétendent ceux qui s'arrogent le pouvoir de la réformer, les enfans ne manqueroient pas d'ajouter une corruption nouvelle à celle qu'ils trouvent déjà introduite dans le monde, lorſqu'ils y arrivent. Ainſi, la ſociété humaine atteindroit bientôt le terme de ſa deſtruction, Ce ſont les enfans au contraire qui l'éloignent, en y apportant des ames neuves & innocentes. Il faut de longs apprentiſſages pour leur faire naître le goût de nos paſſions & de nos fureurs. Les générations nouvelles reſſemblent aux roſées & aux pluies du ciel qui rafraîchiſſent les eaux des fleuves ralenties dans leurs cours, & prêtes à ſe corrompre : changez les ſources d'un fleuve, vous le changerez dans tout ſon cours ; changez l'éducation d'un peuple, vous changerez ſon caractere & ſes mœurs.

Nous haſarderons quelques idées ſur un ſujet ſi important, & nous en chercherons les indications dans la nature. Lorſqu'on examine le nid d'un oiſeau, on y trouve non-ſeulement les nourritures qui ſont agréables à ſes petits ; mais à la molleſſe des fourrures qui le tapiſſent, à ſa ſituation qui l'abrite du froid, de la pluie & du vent, & à une multitude d'autres précautions, il eſt aiſé de reconnoître que ceux qui l'ont conſtruit, ont réuni autour de leurs petits toute l'intelligence & toute la bienveillance dont ils étoient capables : leur pere même chante à quelque diſtance de leur berceau, excité plutôt, je penſe, par les ſollicitudes de l'amour paternel que par

les protéger, & parce que tout enfant miſérable, devient un homme méchant.

Au reſte, il s'en faut bien que ce que j'ai dit ſur les maîtres en général, ait été dans l'intention de les rendre odieux. Je veux les avertir ſeulement, que ces châtimens dont ils ont emprunté l'uſage des Grecs corrompus du bas-empire, influent beaucoup plus qu'ils ne penſent ſur la haine que leur porte, ainſi qu'aux autres miniſtres de la religion, tant moines qu'eccléſiaſtiques, le peuple plus éclairé qu'autrefois. Dans le fond les maîtres traitent leurs éleves comme ils ont été traités eux-mêmes. Ce ſont des malheureux qui forment d'autres malheureux, ſouvent ſans s'en douter. Tout ce que je prétends établir ici, c'eſt que l'homme a été abandonné à ſa propre providence ; que tous les maux qu'il fait à ſes ſemblables réjailliſſent ſur lui tôt ou tard. Cette réaction eſt le ſeul contrepoids qui puiſſe le ramener à l'humanité. Toutes les ſciences ſont encore dans l'enfance ; mais celle de rendre les hommes heureux n'eſt pas encore au jour, même à la Chine, dont la politique eſt ſi ſupérieure à la nôtre.

par celles de l'amour conjugal : car ce dernier ſentiment finit chez la plupart, dès que leur couvée commence. Si nous examinions ſous le même aſpect les écoles des enfans des hommes, nous aurions une bien mauvaiſe idée de l'affection de leurs parens. Des verges, des férules, des fouets, des cris, des larmes, ſont les premieres leçons données à la vie humaine : à la vérité, on démêle quelques récompenſes parmi tant de châtimens ; mais, ſymboles de ce qui les attend dans la ſociété, la douleur y eſt en réalité, & le plaiſir n'y eſt qu'en image.

Il eſt digne de remarque que, de toutes les eſpeces d'êtres ſenſibles, l'eſpece humaine eſt la ſeule dont les petits ſoient élevés à force de coups. Je ne voudrois pas d'autre preuve, dans le genre humain, d'une dépravation originelle. L'eſpece européenne ſurpaſſe à cet égard toutes les nations du monde ; comme auſſi en méchanceté. Nous avons remarqué, d'après les témoignages des miſſionnaires mêmes, avec quelle douceur les ſauvages élevent leurs enfans, & quelle affection ceux-ci portent à leurs parens. Les Arabes étendent leur humanité juſqu'à leurs chevaux ; jamais ils ne les frappent ; ils les dreſſent à force de careſſes, & ils les rendent ſi dociles, qu'il n'y en a point dans le monde qui leur ſoient comparables en beauté & en bonté. Ils ne les attachent point dans leur camp ; ils les laiſſent errer en paiſſant aux environs, d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit ſe coucher dans leurs tentes au milieu des enfans, ſans jamais les bleſſer. Si un cavalier tombe dans une courſe, ſon cheval s'arrête ſur le champ, & reſte auprès de lui ſans le quitter. Ces peuples ſont parvenus par l'influence invincible d'une éducation douce à faire de leurs chevaux les premiers courſiers de l'univers. On ne peut lire ſans attendriſſement ce que rapporte à ce ſujet le vertueux conſul d'Hervieux dans ſon voyage du Liban. Un pauvre Arabe du déſert avoit pour tout bien une magnifique jument : le conſul de France à Seyde lui propoſa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe, preſſé par le beſoin, balança long-tems ; enfin il y conſentit & en demanda un prix conſidérable. Le conſul, n'oſant de ſon chef donner une ſi groſſe ſomme, écrivit à Verſailles pour en obtenir l'agrément de la cour. Louis XIV. donna ordre qu'elle fût délivrée. Le conſul ſur le champ mande l'Arabe, qui arrive monté ſur ſa belle courſiere, & il lui compte l'or qu'il avoit demandé. L'Arabe couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or ; il jette enſuite

les

les yeux ſur ſa jument, il ſoupire, & lui dit : „ A qui vais-„ je te livrer ? à des Européens qui t'attacheront, qui te bat-„ tront, qui te rendront malheureuſe ; reviens avec moi, ma „ belle, ma mignonne, ma gazelle ! ſois la joie de mes en-„ fans !" En diſant ces mots, il ſauta deſſus, & reprit la route du Déſert.

Si les peres battent les enfans chez nous, c'eſt qu'ils ne les aiment pas ; s'ils les mettent en nourrice dès qu'ils ſont venus au monde, c'eſt qu'ils ne les aiment pas ; s'ils les envoient, dès qu'ils grandiſſent, dans des penſions & des colleges, c'eſt qu'ils ne les aiment pas ; s'ils leur procurent des états hors de leur état & de leur province, c'eſt qu'ils ne les aiment pas : ils les éloignent d'eux à toutes les époques de la vie, ſans doute parce qu'ils les regardent comme leurs héritiers.

J'ai cherché long-tems la cauſe de ce ſentiment dénaturé, non pas dans nos livres ; car leurs auteurs, pour faire la cour aux peres qui achetent leurs ouvrages, n'y parlent que des devoirs des enfans ; & ſi quelquefois ils s'occupent de ceux des peres, ceux qu'ils leur preſcrivent envers leurs enfans ſont ſi triſtes, qu'ils ſemblent leur donner de nouveaux moyens de s'en faire haïr.

Cette apathie paternelle tient au déſordre de nos mœurs, qui a détruit parmi nous tous les ſentimens de la nature. Chez les anciens & même chez les ſauvages, la perpective de la vie ſociale leur préſentoit une ſuite d'emplois depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe, qui étoit parmi eux l'âge des grandes magiſtratures & du ſacerdoce. Les eſpérances de leur religion venoient alors terminer la fin de leur carriere, & achevoient de rendre le plan de leur vie conforme à celui de la nature. C'eſt ainſi qu'ils entretenoient toujours dans l'ame de leurs citoyens, cette perſpective de l'infini, ſi naturelle au cœur humain. Mais la vénalité & les mauvaiſes mœurs, ayant renverſé parmi nous l'ordre de la nature, le ſeul âge de la vie qui ait conſervé ſes droits, eſt celui de la jeuneſſe & des amours. C'eſt-là l'époque où tous les citoyens dirigent leurs penſées. Chez les anciens, c'étoient les vieillards qui gouvernoient ; chez nous, ce ſont les jeunes gens. On force, dans tous les emplois, les vieillards de ſe retirer. Leurs chers enfans leur payent alors le fruit de l'éducation qu'ils en ont reçue.

Il arrive donc de là qu'un pere & une mere, fixant chez nous l'époque de leur bonheur vers le milieu de la vie, ne voient qu'avec peine leurs enfans s'en approcher, dans le

tems qu'eux-mêmes s'en éloignent. Comme leur foi eſt à peu-près détruite, la religion ne leur préſente aucune conſolation. Ils ne voient plus que la mort au bout de leur perſpective. Ce point de vue les rend triſtes, durs & ſouvent cruels. Voilà pourquoi les peres, chez nous, n'aiment point leurs enfans, & que nos vieilles gens affectent tant de goûts frivoles, pour ſe rapprocher d'une génération qui les repouſſe.

C'eſt par une ſuite de ces mêmes mœurs, qu'il n'y a point de patriotiſme chez nous. Il y en avoit, au contraire, beaucoup chez les anciens. Les anciens ſe propoſoient, non-ſeulement de grandes récompenſes dans le préſent, mais de bien plus grandes pour l'avenir. Les Romains, par exemple, avoient des oracles qui promettoient à Rome d'être la capitale du monde, & elle le devint. Chaque citoyen, en partilier, ſe flattoit d'influer ſur ſes deſtins; & de préſider un jour, comme un dieu tutélaire, ſur ceux de ſa propre poſtérité. Ils n'ambitionnoient rien de plus que de voir leur ſiecle honoré & diſtingué par deſſus tous ceux de la république. Ceux qui parmi nous ont quelque ambition pour l'avenir, la bornent à être diſtingués eux-mêmes de leur propre ſiecle par leur ſavoir ou leur philoſophie. Voilà à peu-près à quoi ſe termine notre ambition naturelle, dirigée par notre éducation.

Les anciens cherchoient à deviner ce que deviendroit leur poſtérité; & nous, ce qu'ont été nos ancêtres. Ils regardoient en avant, & nous en arriere. Nous ſommes dans l'état, comme des paſſagers embarqués de force dans un vaiſſeau; nous regardons à la poupe, & non à la proue; la terre d'où nous partons, & non celle où nous devons aborder. Nous recueillons, avec empreſſement, des manuſcrits gothiques, des monumens de chevalerie, des médaillons de Childéric; nous ramaſſons avec ardeur toutes ces pieces uſées de l'ancienne manœuvre de notre vaiſſeau. Nous les ſuivons de la vue derriere nous le plus loin que nous pouvons. Nous étendons même ce ſouci de l'antiquité aux monumens qui nous ſont étrangers, à ceux des Grecs & des Romains. Ils ſont, comme les nôtres, des débris de leurs vaiſſeaux qui ont péri ſur la vaſte mer des ſiecles, ſans pouvoir parvenir juſqu'à nous. Ils nous accompagneroient, & nous devanceroient même s'ils euſſent été bien gouvernés. On peut encore les reconnoître à leurs débris. A la ſimplicité de ſa conſtruction & à la légéreté de ſa coupe, voilà le vaiſſeau de Lacédémone. Il étoit fait pour voguer éternellement; mais

il

il n'avoit point de carene; il ſurvint une grande tempête, & les pilotes ne purent le ramener à ſon équilibre. A la hauteur de ſes châteaux de poupe, vous reconnoiſſez la ſuperbe Rome. Elle ne put ſupporter le poids de ſes hautes manœuvres, ſes grands la renverſerent. On pourroit graver ces inſcriptions ſur les différens écueils où ils ont échoué:

AMOUR DES CONQUÊTES. GRANDES PROPRIÉTÉS. VÉNALITÉ DES CHARGES. CORRUPTION DES MŒURS. Et ſur tous: MÉPRIS DU PEUPLE.

Les flots du tems mugiſſent encore ſur leurs vaſtes débris, & en détachent des parcelles, qu'ils diſperſent parmi les nations vivantes, pour leur inſtruction. Ces ruines ſemblent leur dire: "Nous ſommes des reſtes de l'ancien gouvernement „ des Toſcans, de Dardanus, & des petits-fils de Numitor. „ Les états qu'ils ont tranſmis à leurs deſcendans nourriſſent „ encore des nations, mais elles n'ont plus les mêmes lan„ gages, ni les mêmes religions, ni les mêmes dynaſties de „ ſouverains. La Providence divine, pour ſauver les hom„ mes du naufrage, a noyé les pilotes & briſé les vaiſ„ ſeaux."

Nous admirons, au contraire, dans nos ſciences frivoles, leurs conquêtes, leurs grands & inutiles bâtimens, & tous les monumens de leur luxe, qui ſont les écueils mêmes où ils ont péri. Voilà où nous menent nos études & notre patriotiſme. Si la poſtérité s'occupe des anciens, c'eſt que les anciens ont travaillé pour elle; mais ſi nous ne faiſons rien pour la nôtre, certainement elle ne s'occupera pas de nous. Elle s'entretiendra, comme nous faiſons ſans ceſſe, des Grecs & des Romains, ſans ſe ſoucier en rien de ſes peres.

Au lieu de nous extaſier ſur des médailles romaines & grecques, à demi rongées par le tems, ne ſeroit-il pas auſſi agréable & plus utile de jeter nos vues & nos conjectures ſur nos enfans frais, vifs, potelés, & de chercher à reconnoître dans leurs inclinations, quels ſeront les coopérateurs futurs de notre patrie? Ceux qui, dans leurs jeux, aiment à bâtir, lui éleveront un jour des monumens. Parmi ceux qui ſe plaiſent à faire entr'eux des guerres innocentes, ſe formeront des Scipions & des Epaminondas. Ceux qui ſont aſſis ſur l herbe, ſpectateurs tranquilles des jeux de leurs compagnons, lui donneront un jour de graves magiſtrats, & des philoſophes maîtres de leurs paſſions. Ceux qui, dans leur courſe in-

quiete, aiment à s'écarter des autres, ſeront d'illuſtres voyageurs & des fondateurs de colonies, qui porteront les mœurs & la langue de France parmi les ſauvages de l'Amérique, ou dans l'intérieur de l'Afrique même. Si nous ſommes bons envers nos enfans, ils béniront notre mémoire; ils tranſmettront ſans altération nos coutumes, nos modes, notre éducation, notre gouvernement & notre ſouvenir à la poſtérité la plus reculée. Nous ſerons pour eux des dieux bienfaiſans, qui les auront ſouſtraits à la barbarie gothique. Nous ſatisferions le goût inné de l'infini, encore mieux, en jetant notre vue à deux mille ans dans l'avenir, qu'à deux mille ans dans le paſſé. Cette maniere de voir, plus conforme à notre nature divine, fixeroit notre bienveillance ſur des objets ſenſibles, qui exiſtent, & qui doivent encore exiſter*. Nous nous ménagerions à nous-mêmes, pour nos vieux jours ſi triſtes & ſi rebutés, la reconnoiſſance de la génération qui va venir nous remplacer; & en aſſurant ſon bonheur & le nôtre, nous concourrions, de tous nos moyens, à celui de la patrie.

Pour contribuer à cette heureuſe révolution, je haſarderai encore quelques idées rapides. Je ſuppoſe donc que j'aie à employer utilement une partie des douze années que perdent nos jeunes gens dans les colleges. Je réduis le tems de leur éducation à trois époques de trois années chacune. La premiere aura lieu à ſept ans, comme chez les Lacédémoniens & même auparavant: un enfant eſt ſuſceptible d'une éducation patriotique, dès qu'il ſait parler & marcher. La ſeconde commencera à l'adoleſcence; & la troiſieme finira avec elle vers

* Il y a un grand caractere dans les ouvrages de la Divinité. Non-ſeulement ils ſont parfaits, mais ils vont toujours en croiſſant de perfection. Nous avons dit quelque choſe de cette loi, en parlant des harmonies des plantes. Un jeune plant vaut mieux que la graine qui l'a produit; un arbre en fleurs & en fruits, mieux qu'un jeune plant; enfin, un arbre n'eſt jamais plus beau que quand, devenu vieux, il eſt entouré d'une forêt de jeunes arbres ſortis de ſes ſemences. Il en eſt de même de l'homme. L'état d'un embryon vaut mieux que celui du néant; celui de l'enfance, que l'état d'embryon. L'adoleſcence eſt préférable à l'enfance; & la jeuneſſe, ſaiſon des amours, l'emporte ſur l'adoleſcence. L'homme dans l'âge viril, chef d'une famille, eſt préférable à un jeune homme. La vieilleſſe qui l'entoure d'une poſtérité nombreuſe, qui, par ſon expérience, l'admet aux conſeils des nations, qui ne ſuſpend en lui l'empire des paſſions que pour donner plus de pouvoir à celui de ſa raiſon; la vieilleſſe qui ſemble le mettre au rang des dieux par des eſpérances multipliées que lui ont données l'exercice de la vertu & les loix de la Providence, vaut mieux que tous les âges de la vie. Je voudrois qu'il en fût ainſi de l'âge de la France, & que le ſiecle de Louis XVI ſurpaſſât en bonheur tous ceux qui l'ont précédé.

vers la seizieme année, âge où un jeune homme peut être utile à sa patrie, & embrasser un état.

Je disposerois d'abord, vers le centre de Paris, un grand édifice bâti intérieurement en amphithéatre circulaire, divisé par gradins. Les maîtres, destinés à l'éducation, se tiendroient au centre dans le bas, & il y auroit en haut plusieurs rangs de galeries, afin de multiplier les places pour les auditeurs. Il y auroit au dehors & tout autour de ce bâtiment, de larges portiques à plusieurs étages, destinés à recevoir le peuple. On liroit ces mots sur le fronton de l'entrée:

ECOLES DE LA PATRIE.

Je n'ai pas besoin de dire que les enfans passant trois années dans chaque époque de leur éducation, il faudroit un de ces édifices pour l'instruction de la génération annuelle, ce qui fixeroit au nombre de neuf celui des monumens destinés à l'éducation générale de la capitale.

Autour de chacun de ces amphithéatres, seroit un grand parc couvert de plantes & d'arbres du pays, jetés au hasard comme dans la campagne & dans les bois. On y verroit des primeveres & des violettes au pied des chênes, des poiriers & des pommiers confondus avec des ormes & des hêtres. Les berceaux de l'innocence ne seroient pas moins intéressans que les tombeaux de la vertu.

Si j'ai désiré qu'on élevât des monumens à la gloire de ceux qui ont enrichi notre climat de plantes exotiques; ce n'est pas que je préfere celles-là à celles de la patrie, mais c'est pour rendre à la mémoire de ces citoyens, une partie de la reconnoissance que nous devons à la nature. D'ailleurs, les plantes les plus communes de nos campagnes, indépendamment de leur utilité, sont celles qui nous rappellent les sensations les plus agréables: elles ne nous jettent pas au dehors comme les plantes étrangeres, mais elles nous ramenent au dedans & à nous-mêmes. La sphere emplumée d'un pissenlit, me fait ressouvenir des lieux où, assis sur l'herbe avec des enfans de mon âge, nous tentions d'enlever, d'un seul souffle, toutes ses aigrettes, sans qu'il en restât une seule. La fortune a soufflé de même sur nous, & a dispersé nos cercles légers dans tous les pays du monde. Je me rappelle, en voyant certains épis de graminées, l'âge heureux où nous conjuguions sur leurs stipules alternatives, les différens tems & les différens modes du verbe *aimer*. Nous tremblions d'entendre nos compagnons finir à la derniere, par, *je ne vous aime*

aime plus. Ce ne ſont pas les plus belles fleurs que nous affectionnons davantage. Le ſentiment moral détermine à la longue tous nos goûts phyſiques. Les plantes qui me ſemblent les plus malheureuſes, ſont aujourd'hui celles qui m'inſpirent le plus d'intérêt. Souvent je fixe mon attention ſur un brin d'herbe au haut d'un vieux mur, ou ſur une ſcabieuſe battue des vents au milieu d'une plaine. Plus d'une fois, en voyant, dans les pays étrangers, un pommier ſans fleurs & ſans fruits, je me ſuis écrié: "Oh! pourquoi la fortune „ vous a-t-elle refuſé, comme à moi, un peu de terre dans „ votre terre natale?"

Les plantes de la patrie nous en rappellent par-tout l'idée d'une maniere plus touchante que ſes monumens. Je n'épargnerois donc rien pour les réunir autour des enfans de la nation. Je ferois de leur école un lieu charmant comme leur âge, afin que quand les injuſtices de leurs patrons, de leurs amis, de leurs parens, de la fortune, auroient briſé dans leurs cœurs tous les liens de la patrie, le lieu où leur enfance auroit été heureuſe, fût encore leur capitole.

Je le décorerois de quelques tableaux. Les enfans, ainſi que le peuple, préferent la peinture à la ſculpture, parce que cette derniere a pour eux trop de beautés de convention. Ils n'aiment point les figures toutes blanches, mais avec des joues rouges & des yeux bleus, comme leurs images de plâtre. Ils ſont plus frappés des couleurs que des formes. Je voudrois qu'on y vît les portraits de nos rois enfans. Cyrus élevé avec des enfans de ſon âge, en fit des héros; les nôtres ſeroient élevés au moins avec les images de nos rois. Ils prendroient à leur vue les premiers ſentimens de l'attachement qu'ils doivent aux peres de la patrie. On y verroit des tableaux de religion, non pas ceux qui ſont effrayans, & qui ſont deſtinés à rappeler l'homme au repentir; mais ceux qui ſont propres à raſſurer l'innocence. Tel ſeroit celui de la Vierge, tenant Jeſus enfant dans ſes bras. Tel ſeroit Jeſus lui-même au milieu des enfans, portant dans leurs attitudes & leurs traits, la naïveté & la confiance de leur âge, & tels que le Sueur les eût peints. On liroit au-deſſous ces paroles de Jeſus-Chriſt même:

SINITE PARVULOS AD ME VENIRE.

LAISSEZ LES PETITS VENIR À MOI.

S'il étoit néceſſaire de repréſenter dans cette école, quelque acte de ſa juſtice, on pourroit y peindre le figuier ſans fruits

fruits séchant à sa voix. On verroit les feuilles de cet arbre se crisper, ses branches se tordre, son écorce se crevasser, & le végétal entier frappé de terreur, périr sous la malédiction de l'Auteur de la nature.

On pourroit y mettre quelque inscription simple & courte, tirée de l'évangile, comme celle-ci:

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES.

Et cette autre:

VENEZ À MOI VOUS QUI ÊTES CHARGÉS, ET JE VOUS SOULAGERAI.

Et cette maxime déjà nécessaire à l'enfance:

LA VERTU CONSISTE À PRÉFÉRER LE BIEN PUBLIC AU NÔTRE.

Et cette autre:

POUR ÊTRE VERTUEUX, IL FAUT RÉSISTER À SES PENCHANS, À SES INCLINATIONS, À SES GOÛTS, ET COMBATTRE SANS CESSE CONTRE SOI-MÊME.

Mais il y a des inscriptions auxquelles on ne fait guere d'attention, & dont le sens importe bien davantage aux enfans; ce sont leurs propres noms. Leurs noms sont des inscriptions qu'ils portent par-tout avec eux. On ne sauroit croire combien ils influent sur leur caractere naturel. Notre nom est le premier & le dernier bien qui soit à notre disposition; il détermine, dès l'enfance, nos inclinations; il nous occupe pendant la vie, & jusqu'après la mort. Il me reste un nom, dit-on. Ce sont les noms qui illustrent ou déshonorent la terre. Les rochers de la Grece & de l'Italie, ne sont ni plus anciens ni plus beaux que ceux des autres parties du monde; mais nous les estimons davantage parce qu'ils portent de plus beaux noms. Une médaille n'est qu'un morceau de cuivre souvent rouillé, mais qui est décoré d'un nom illustre. Je voudrois donc qu'on donnât de beaux noms aux enfans. Un enfant se patronne sur son nom. S'il porte à quelque vice, ou s'il prête à quelque ridicule, comme font beaucoup des nôtres, son ame s'y incline. Bayle remarque

marque qu'un certain inquiſiteur appelé TORRE-CREMADA, ou de la Tour-brûlée, avoit fait brûler je ne ſais combien d'hérétiques dans ſa vie. Un cordelier appelé FEU-ARDENT, en fit tout autant. C'eſt un autre abus de donner à des enfans, deſtinés à des occupations pacifiques, des noms turbulens & ambitieux, comme ceux d'Alexandre & de Céſar. Il eſt encore plus dangereux de leur en donner de ridicules. J'ai vu, à cette occaſion, de malheureux enfans ſi vexés par leurs propres parens, à l'occaſion de leurs noms de baptême, qui emportoient quelque idée de ſimplicité & de bonhomie, qu'ils en prenoient inſenſiblement un caractere oppoſé de malignité & de férocité. Les exemples en ſont fréquens. Deux de nos plus fameux écrivains ſatyriques en théologie & en poëſie, s'appeloient, l'un BLAISE Paſcal, & l'autre COLIN Boileau. Colin n'a point de malice, diſoit ſon pere. Ce mot lui en a donné. La ſcélérateſſe audacieuſe de Jacques CLEMENT, nâquit peut-être en lui de quelque ridicule à l'occaſion de ſon nom. L'adminiſtration doit donc veiller ſur les noms donnés aux enfans, puiſqu'ils ont de ſi terribles influences ſur les caracteres des citoyens. Je voudrois auſſi qu'à leur nom de baptême, on joignît un ſurnom de quelque famille célebre par ſes vertus, comme faiſoient les Romains: ces eſpeces d'adoptions attacheroient les petits aux grands, & les grands aux petits. Il y avoit à Rome je ne ſais combien de Scipions, dans les familles plébéïennes. On feroit revivre de même, parmi notre peuple, les noms de nos familles illuſtres, comme celles des Fénélons, des Catinats, des Montauſiers, &c.

On ne ſe ſerviroit point, dans cette école, de cloches bruyantes pour annoncer les différens exercices, mais du ſon des flûtes, des hautbois & des muſettes. Tout ce qu'on y apprendroit ſeroit mis en vers & en muſique. On ne ſauroit croire quelle eſt l'influence de ces deux arts réunis. J'en citerai quelques exemples pris dans la légiſlation du peuple qui a peut-être été le mieux policé, je veux dire celui de Sparte. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la vie de Lycurgue. " Lycurgue étant donc parti de ſon pays, *(pour fuir les ca-* " *lomnies, qui étoient les récompenſes de ſa vertu,)* il dreſſa, pre- " mierement, ſon voyage en Candie, là où il obſerva & " conſidéra diligemment la forme de vivre & de gouverner " la choſe publique, que l'on y gardoit, en hantant & con- " férant avec les plus gens de bien & les plus renommés qui " y fuſſent. Si y trouva quelques loix qui lui ſemblerent " bonnes, & en fit extrait en délibération de les porter en

" ſon

„ ſon pays, pour s'en ſervir à l'avenir; auſſi en trouva-t-il „ d'autres, dont il ne fit compte. Or, y avoit-il un per- „ ſonnage entre les autres, qui étoit eſtimé bien ſage & bien „ entendu en matiere de gouvernement, & s'appeloit Thalès, „ envers lequel Lycurgue fit tant par prieres & par amitié „ qu'il avoit priſe avec lui, qu'il lui perſuada de s'en aller à „ Sparte. Cettui Thalès avoit bruit d'être poëte lyrique, & „ prenoit le titre de cet art-là; mais en effet, il faiſoit tout ce „ que pouvoient faire les meilleurs & plus ſuffiſans gouver- „ neurs & réformateurs du monde; car tous ſes propos „ étoient belles chanſons, eſquelles il preſchoit & admoneſ- „ toit le peuple, de vivre ſous l'obéiſſance des loix en union „ & concorde les uns avec les autres, étant ſes paroles ac- „ compagnées de chants, de geſtes & d'accens pleins de dou- „ ceur & de gravité, qui ſecrettement adouciſſoient les „ cœurs félons des écoutans, & les induiſoient à aimer les „ choſes honnêtes, en les détournant des ſéditions, inimitiés „ & diviſions, qui pour lors régnoient entre eux; tellement „ qu'on peut dire que ce fut lui qui prépara la voie à Lycur- „ gue, par où il conduiſit & rangea depuis les Lacédémoniens „ à la raiſon."

Lycurgue introduiſit encore parmi eux la muſique dans pluſieurs exercices, entre autres dans ceux de la guerre*. " Quant toute leur armée étoit rangée en bataille, à la vue „ de l'ennemi, le roi adonc ſacrifioit aux dieux une chevre, „ & quant & quant commandoit aux combattans qu'ils miſ- „ ſent tous ſur leurs têtes des chapeaux de fleurs, & aux „ joueurs de flûtes qu'ils ſonnaſſent l'aubade, qu'ils appellent „ la chanſon de Caſtor, au ſon & à la cadence de laquelle lui- „ même commençoit à marcher le premier; de ſorte que „ c'étoit choſe plaiſante, & non moins effroyable, de les voir „ ainſi marcher tous enſemble, en ſi bonne ordonnance, au „ ſon des flûtes, ſans jamais troubler leur ordre ni confondre „ leurs rangs, & ſans ſe perdre ni étonner aucunement, ainſi „ aller poſément & joyeuſement au ſon des inſtrumens, ſe „ haſarder aux périls de la mort."

Ainſi, à la différence des peuples modernes, la muſique ſervoit à réprimer leur courage, plutôt qu'à l'exciter; & il ne leur falloit pour cela, ni bonnets de peau d'ours, ni eau-de-vie, ni tambours.

Si la muſique & la poëſie eurent tant de pouvoir à Sparte, pour ramener à la vertu des hommes corrompus, & enſuite pour les gouverner, quelle influence n'auroit-elle pas ſur nos enfans

* Plutarque, vie de Lycurgue.

enfans dans l'âge de l'innocence? Qui pourroit jamais oublier les ſaintes loix de la morale, ſi elles étoient miſes en muſique, & en vers auſſi agréables que ceux du Devin du Village? De pareilles inſtitutions feroient naître parmi nous des poëtes auſſi ſublimes que le ſage Thalès, ou que Thyrtée qui compoſa l'hymne de Caſtor.

Ces moyens établis pour nos enfans, la premiere choſe qu'on leur apprendroit, ſeroit la religion. On leur parleroit d'abord de Dieu, pour le leur faire aimer & craindre, mais craindre ſans leur en faire peur. La peur de Dieu engendre la ſuperſtition, & donne des frayeurs horribles des prêtres & de la mort. Le premier commandement de la religion, eſt d'aimer Dieu. *Aimez & faites ce que vous voudrez*, diſoit un ſaint. Notre religion nous ordonne de l'aimer par-deſſus toutes choſes. Elle veut que nous nous adreſſions à lui, comme à notre pere. Si elle nous ordonne de le craindre, ce n'eſt que relativement à l'amour que nous lui devons, parce que nous devons craindre d'offenſer ce que nous devons aimer. Au reſte, je ne penſe pas, à beaucoup près, qu'un enfant ne puiſſe avoir l'idée de Dieu avant l'âge de quatorze ans, comme un écrivain que j'aime d'ailleurs, l'a mis en avant. Ne donne-t-on pas aux plus petits enfans des ſentimens de peur & de haine pour des objets métaphyſiques qui n'exiſtent pas? Comment ne leur en inſpireroit-on pas de confiance & d'amour pour l'Etre qui remplit toute la nature de ſa bienfaiſance? Les enfans n'ont pas l'idée de Dieu à la maniere de la théologie ou de la philoſophie; mais ils ſont très-capables d'en avoir le ſentiment, qui, comme nous l'avons vu, eſt la raiſon de la nature. Ce ſentiment même a été exalté parmi eux, du tems des Croiſades, juſqu'à en porter un grand nombre à ſe croiſer pour la conquête de la Terre-Sainte. Plût à Dieu que j'euſſe conſervé le ſentiment de l'exiſtence de Dieu, & de ſes principaux attributs, auſſi pur que je l'avois dans le premier âge! C'eſt le cœur, plus encore que l'eſprit, que la religion demande. Et quel eſt, je vous prie, l'être le plus rempli de la Divinité & le plus agréable à ſes yeux, de l'enfant qui, plein de ſon ſentiment, leve ſes mains innocentes vers le ciel, en balbutiant ſa priere, ou du ſcholaſtique qui en explique la nature?

Il eſt fort aiſé de donner aux enfans des idées de Dieu & de la vertu. Des marguerites ſur l'herbe, des fruits ſuſpendus aux arbres de leurs enclos, ſeroient leurs premieres leçons de théologie, & leurs premiers exercices d'abſtinence & d'obéiſſance aux loix. On les fixeroit ſur l'objet principal de

de la religion, par le récit pur & ſimple de la vie de Jeſus-Chriſt dans l'évangile. Ils apprendroient dans leur *Credo* tout ce qu'ils peuvent ſavoir de la nature de Dieu, & dans le *Pater* tout ce qu'ils peuvent lui demander.

Il eſt digne de remarque, que de tous les livres Saints il n'y en a point que les enfans apprennent avec autant de facilité que l'évangile. Il faudroit les exercer particulierement à en exécuter les actes, ſans vaine gloire & ſans reſpect humain. On les dreſſeroit donc à ſe prévenir mutuellement en amitiés, en déférences, & en toutes ſortes de bons offices. Tous les enfans des citoyens ſeroient admis dans cette école de la patrie, ſans en excepter aucun. On en exigeroit ſeulement la plus grande propreté, ne fuſſent-ils, d'ailleurs, revêtus que de lambeaux recouſus. On y verroit l'enfant de l'homme de qualité, conduit par ſon gouverneur, arriver en équipage & ſe placer près de l'enfant d'un payſan, appuyé ſur ſon bâtonnet, vêtu de toile au milieu même de l'hiver, & portant dans un ſac ſes livres & ſa tranche de pain noir, pour le ſuſtenter toute la journée. Ils apprendroient alors l'un & l'autre à ſe connoître avant de ſe ſéparer pour toujours. L'enfant du riche s'inſtruiroit à faire part de ſon ſuperflu à celui qui eſt ſouvent deſtiné à le nourrir toute ſa vie de ſon propre néceſſaire. Ces enfans de toutes conditions aſſiſteroient, la tête couronnée de fleurs & diſtribués en chœurs, à nos proceſſions publiques : leur âge, leur ordre, leurs chants & leur innocence y préſenteroient un ſpectacle plus auguſte que les laquais des grands, qui y portent les armoiries de leurs maîtres collées à des cierges, & ſans contredit plus touchant que les haies de ſoldats & de baïonnettes dont on y environne un Dieu de paix.

On apprendroit, dans cette école, aux enfans à lire, à écrire & à chiffrer. Des hommes ingénieux ont imaginé à cet effet des bureaux & des méthodes ſimples, promptes & agréables ; mais les maîtres d'écoles ont eu grand ſoin de les rendre inutiles, parce qu'elles détruiſoient leur empire, & que l'éducation alloit trop vîte pour leur profit. Si vous voulez apprendre promptement à lire aux enfans, mettez une dragée ſur chacune de leurs lettres ; ils ſauront bientôt leur alphabet par cœur ; & ſi vous en multipliez ou diminuez le nombre, ils ne tarderont pas à ſavoir l'arithmétique. Au reſte, ils auront bien profité dans cette école de la patrie, s'ils en ſortent ſans ſavoir lire, écrire & chiffrer ; mais pénétrés ſeulement de cette vérité, que lire, écrire & chiffrer, & toutes les ſciences du monde, ne ſont rien ; mais que d'être

d'être ſincere, bon, officieux, aimant Dieu & les hommes, eſt la ſeule ſcience digne du cœur humain.

A la ſéconde époque de l'éducation, que je ſuppoſe vers l'âge de dix ou douze ans, où leur intelligence s'inquiete & s'empreſſe d'imiter tout ce qu'elle voit faire, je leur apprendrois comment on pourvoit aux beſoins de la ſociété. Je ne leur ferois pas connoître les 350 arts & métiers qu'on exerce dans Paris, mais ſeulement ceux qui ſervent aux premieres néceſſités de la vie, tels que l'agriculture, les diverſes préparations du pain, les arts appelés par notre orgueil, mécaniques, tels que ceux de filer le lin & le chanvre, d'en faire de la toile, & de bâtir des maiſons. J'y joindrois les élémens des ſciences naturelles qui ont fait imaginer ces métiers, les élémens de géométrie & les expériences de phyſique, qui n'ont rien inventé à cet égard, mais qui expliquent leurs procédés avec beaucoup d'appareil ; j'y ajouterois des connoiſſances des arts libéraux, tels que celles du deſſin, de l'architecture, des fortifications, non pas pour en faire des peintres, des architectes & des ingénieurs, mais pour leur apprendre comme on ſe loge & comment on défend la patrie : je leur ferois obſerver, pour les préſerver de la vanité que les ſciences inſpirent, que l'homme, au milieu de tant d'arts & de métiers, n'a rien imaginé ; qu'il a tout imité, ou d'après l'induſtrie des animaux, ou d'après les opérations de la nature ; que ſon induſtrie eſt un témoignage de la miſere à laquelle il eſt condamné, qui l'oblige de combattre ſans ceſſe contre les élémens, contre la faim & la ſoif, contre ſes ſemblables, & ce qu'il y a de plus difficile, contre lui-même : je leur ferois ſentir ces relations des vérités de la religion avec celles de la nature, & je les diſpoſerois ainſi à aimer la claſſe d'hommes utiles qui pourvoient ſans ceſſe à leurs beſoins.

Je tâcherois toujours, dans le cours de cette éducation, de faire aller de pair les exercices du corps & ceux de l'ame : ainſi, pendant qu'ils acquerroient des connoiſſances des arts utiles, je leur apprendrois le latin. Je ne le leur enſeignerois pas métaphyſiquement & grammaticalement, comme dans nos colleges où ils l'oublient dès qu'ils en ſont ſortis, mais par l'uſage : c'eſt ainſi que l'apprenent la plupart des payſans Polonnois qui le parlent toute leur vie, quoiqu'ils n'aient point été au college. Ils le parlent d'une maniere très-intelligible, comme je l'ai éprouvé en voyageant dans leur pays ; ils ont conſervé, je crois, cette langue de quelques bannis du tems des Romains, & peut-être d'Ovide relégué

légué chez les Sarmates leurs ancêtres, pour la mémoire duquel ils ont encore la plus grande vénération. Ce n'eſt pas, diſent nos ſavans, du latin de Cicéron. Mais qu'importe ? Ce n'eſt pas parce que ces payſans ne ſavent pas aſſez bien le latin, qu'ils ne parlent pas le langage de Cicéron ; c'eſt parce qu'étant ſerfs, ils n'entendent pas celui de la liberté. Nos payſans François n'en comprendroient pas les meilleures traductions, fuſſent-elles de l'univerſité. Mais un ſauvage du Canada les entendroit fort bien, & mieux que beaucoup de profeſſeurs d'éloquence. C'eſt le ton de l'ame de celui qui écoute, qui donne l'intelligence du langage de celui qui parle. On avoit propoſé, je crois ſous Louis XIV, de bâtir une ville où l'on n'auroit parlé que latin, ce qui eût abrégé infiniment l'étude de cette langue ; mais ſans doute l'univerſité n'y auroit pas trouvé ſon compte. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis bien sûr qu'il ne faudroit pas plus de deux ans pour apprendre le latin par l'uſage, aux enfans de l'école de la patrie, ſur-tout ſi dans les lectures où ils aſſiſteroient, on leur donnoit des extraits de la vie des grands hommes François & Romains, bien écrits en latin, & enſuite bien expliqués.

A la troiſieme époque de l'éducation, à-peu-près dans l'âge où les paſſions prennent l'eſſor, je leur en montrerois le doux & pur langage dans les Eclogues & les Géorgiques de Virgile, la philoſophie dans quelques odes d'Horace, & des tableaux de leur corruption dans Tacite & dans Suétone. J'acheverois la peinture des hideux excès où elles plongent l'homme, dans quelque hiſtorien du bas empire. Je leur ferois remarquer comme les talens, le goût, les lumieres & l'éloquence tomberent à la fois chez les anciens avec les mœurs & la vertu. Je me garderois bien de les fatiguer ſur ces lectures ; je ne leur en montrerois que les morceaux les plus piquans, afin de leur faire naître le deſir d'en connoître le reſte. Mon but ne ſeroit pas de leur faire faire un cours de Virgile, d'Horace ou de Tacite, mais un véritable cours d'humanités, en réuniſſant dans leurs études ce que les hommes de génie ont penſé de plus propre à perfectionner la nature humaine. Je leur ferois apprendre également par l'uſage la langue grecque, qui eſt ſur le point d'être bientôt entierement inconnue chez nous. Je leur ferois connoître Homere, *principium ſapientiæ & fons*, dit Horace avec tant de raiſon ; Hérodote, le pere de l'hiſtoire ; quelques maximes du livre ſublime de Marc-Aurele. Je leur ferois ſentir comme dans tous les tems, les talens, les vertus, les grands hommes

mes & les républiques fleurirent avec la confiance dans la Providence divine. Mais pour donner plus de poids à ces éternelles vérités, j'y entremêlerois les études raviſſantes de la nature, dont ils n'auroient vu que de foibles eſquiſſes dans les plus grands écrivains.

Je leur ferois remarquer la diſpoſition de ce globe ſuſpendu d'une maniere incompréhenſible ſur le néant, parcouru & navigué par une infinité de nations; je leur ferois obſerver dans chaque climat les principales plantes qui ſont utiles à la vie humaine, les animaux qui ſe rapportent à ces plantes & à leur territoire, ſans s'étendre au-delà; enſuite les hommes, ſeuls de tous les êtres ſenſibles, diſperſés par-tout pour s'aider mutuellement & pour recueillir à la fois toutes les productions de la nature. Je leur ferois voir que les intérêts des princes ne ſont pas autres que ceux du genre humain, & que ceux de chaque peuple ne different point de ceux de leurs princes. Je leur parlerois des diverſes loix qui gouvernent les nations; je leur apprendrois celles de leur propre pays, qui ſont ignorées de la plupart des citoyens. Je leur donnerois une idée des principales religions qui diviſent la terre; & je leur ferois connoître combien la chrétienne eſt préférable à toutes les loix politiques & à toutes les religions du monde, parce qu'elle convient ſeule au bonheur du genre humain. Je leur ferois ſentir que c'eſt elle qui empêche les divers états de la ſociété de ſe briſer les uns contre les autres, & qui leur donne des forces égales ſous des poids inégaux. De ces conſidérations ſublimes, s'allumeroit dans ces jeunes cœurs, l'amour de la patrie, qui s'enflammeroit par le ſpectacle de ſes malheurs mêmes.

J'entremêlerois ces ſpéculations touchantes d'exercices utiles, agréables, & convenables à la fougue de leur âge. Je leur ferois apprendre à nager, non pas tant pour leur apprendre à ſe tirer eux-mêmes du péril, s'ils venoient à faire quelque naufrage, que pour porter du ſecours à ceux qui peuvent ſe trouver dans le même cas. Quelque utilité particuliere qu'ils puiſſent tirer de leurs études, je ne leur propoſerois jamais d'autre but que le bien d'autrui. Ils y feroient de grands progrès, quand ils n'en recueilleroient d'autre fruit que la concorde & l'amour de la patrie. Dans la belle ſaiſon, quand la moiſſon eſt faite, vers le commencement de ſeptembre, je les menerois à la campagne, diviſés ſous pluſieurs drapeaux. Je leur donnerois une image de la guerre. Je les ferois coucher ſur l'herbe, à l'ombre des forêts: là, ils prépareroient eux-mêmes leurs alimens; ils

apprendroient

apprendroient à défendre & attaquer un poſte, à paſſer une riviere à la nage. Ils s'exerceroient à faire uſage des armes à feu, & à exécuter en même tems des manœuvres priſes de la tactique des Grecs, qui ſont nos maîtres en tout genre. Je ferois tomber, par ces exercices militaires, le goût de l'eſcrime, qui ne rend les ſoldats redoutables qu'aux citoyens, inutile & nuiſible à la guerre, réprouvé par tous les grands capitaines, & dérogeant au courage, diſoit Philopémen. „ En mon enfance, dit Michel Montaigne, la nobleſſe „ fuyoit la réputation de bien eſcrimer comme injurieuſe, & „ ſe déroboit pour l'apprendre, comme métier de ſubtilité, „ dérogeant à la vraie & naïve vertu*." Cet art, né dans la même ſociété, de la haine des claſſes inférieures contre les ſupérieures qui les oppriment, nous eſt venu de l'Italie, où il a perdu l'art militaire. C'eſt lui qui nourrit parmi nous l'eſprit des duels. Cet eſprit n'eſt pas venu des peuples du Nord, comme l'ont dit tant d'écrivains. Les duels ſont très-rares en Pruſſe & en Ruſſie; ils ſont tout-à-fait inconnus aux ſauvages du Nord: leur origine vient de l'Italie, comme on en peut juger par les fameux livres d'eſcrime & par les termes de cet art, qui ſont italiens, comme tierce, quarte: il s'eſt naturaliſé chez nous par la foibleſſe & la corruption de beaucoup de femmes qui ſont bien aiſes de trouver un ſpadaſſin dans un amant. C'eſt ſans doute à ces cauſes morales qu'il faut attribuer cette étrange contradiction de notre gouvernement, qui défend le duel, & qui permet en même tems l'exercice public d'un art qui n'apprend rien autre choſe qu'à ſe battre en duel†. Les éleves de la patrie auroient une autre idée du courage; & dans le cours de leurs études, ils feroient un cours de la vie humaine, où ils apprendroient comment ils doivent un jour ſe comporter envers les citoyens & envers l'ennemi.

Le

* Eſſais de Michel Montaigne, livre 2, chap. 27.

† Les maîtres en fait d'armes diſent que leur art développe le corps, & apprend à marcher. Autant en diſent du leur, les maîtres à danſer. La preuve qu'ils ſe trompent, c'eſt qu'on les connoît d'abord les uns & les autres à l'affectation de leur démarche. Un citoyen ne doit avoir ni l'attitude, ni les mouvemens d'un gladiateur. Mais ſi l'art de l'eſcrime eſt néceſſaire, on devroit permettre le duel publiquement, afin de tirer les honnêtes gens de la cruelle alternative de ſe déſhonorer également en manquant aux loix de l'état & de la religion, ou en les obſervant. En vérité, les méchans ſont parmi nous bien à leur aiſe.

Le tems de la jeuneſſe ſe paſſeroit agréablement & utilement dans un ſi grand nombre d'occupations. Les eſprits & les corps ſe développeroient à la fois. Les talens naturels, ſouvent inconnus dans la plupart des hommes, ſe manifeſteroient à la vue des différens objets qui leur ſeroient préſentés. Plus d'un Achille ſentiroit, à la vue d'une épée, ſon ſang s'enflammer; plus d'un Vaucanſon, à l'aſpect d'une machine, méditeroit d'organiſer le bronze ou le bois. Toutes ces connoiſſances, dira-t-on, demandent un tems conſidérable; mais, ſi on ſonge à celui qui eſt perdu dans nos colleges, par les répétitions ennuyeuſes des leçons, par des décompoſitions & explications grammaticales de la langue latine, qui ne donnent pas ſeulement aux écoliers la facilité de la parler, & par les concours dangereux d'une vaine ambition, on ne ſauroit diſconvenir que nous n'en faſſions ici un meilleur uſage. Les écoliers y barbouillent chaque jour, autant de papier que des procureurs*, d'autant plus inutilement, que, grace à l'impreſſion des livres dont ils copient les verſions ou les thêmes, ils n'ont pas beſoin de tout cet ennuyeux travail. Mais à quoi les régens eux-mêmes emploieroient-ils leur tems, ſi les écoliers ne perdoient le leur?

Dans les écoles de la patrie, tout ſe paſſeroit à la maniere académique des philoſophes Grecs. Les éleves y étudieroient tantôt aſſis, tantôt debout, tantôt à la campagne, tantôt dans l'amphithéatre ou dans le parc qui l'environneroit. Il n'y ſeroit beſoin ni de plume, ni de papier, ni d'encre; chacun apporteroit ſeulement avec lui le livre claſſique qui ſeroit le ſujet de la leçon. J'ai éprouvé bien des fois que l'on oublie ce qu'on écrit. Ce que je mets ſur le papier, je l'ôte de ma mémoire, & bientôt de mon ſouvenir; je m'en ſuis apperçu à des ouvrages entiers que j'avois mis au net, & qui me paroiſſoient auſſi étrangers que s'ils euſſent été faits d'une autre main que de la mienne. Il n'en eſt pas de même des impreſſions que nous laiſſe la converſation d'autrui, ſur-tout quand elle eſt accompagnée d'un grand appareil. Le ton de voix, le geſte, le reſpect dû à l'orateur, les réflexions de nos voiſins, concourent à nous graver

* Je ſuis perſuadé que ſi ce plan d'éducation, tout informe qu'il eſt, étoit adopté, un des plus grands obſtacles à la refonte univerſelle de notre ſavoir & de nos mœurs, ne ſeroit, ni les régens, ni les inſtitutions collégiales, ni les privileges de l'Univerſité, ni les bonnets de docteur. Ce ſeroient les marchands de papier qui verroient tomber par là une de leurs plus grandes branches de commerce. Il y auroit pour les privileges des maîtres, d'heureuſes & de glorieuſes compenſations; mais une objection d'argent dans ce ſiecle vénal, me ſemble ſans réponſe.

graver les paroles d'un diſcours, bien mieux que l'écriture. Je citerai encore, à cette occaſion, l'autorité de Plutarque, ou plutôt celle de Lycurgue.

" Mais il faut bien noter que jamais Lycurgue ne voulut „ qu'il y eût pas une de ſes loix miſes par écrit ; ains eſt ex- „ preſſément porté par l'une de ſes ordonnances qu'il appelle „ rêtres, qu'il ne veut pas qu'il y en ait aucune écrite ; car, „ quant à ce qui eſt de principale force & efficace pour rendre „ une cité heureuſe & vertueuſe, il eſtimoit que cela devoit „ être empreint par la nourriture ès cœurs & ès mœurs des „ hommes, pour y demeurer à jamais immuable. C'eſt la „ bonne volonté, qui eſt un lien plus fort que toute autre „ contrainte que l'on ſauroit donner aux hommes, qui fait „ que chacun d'eux ſe ſert de loi à ſoi-même*."

Les têtes de nos jeunes gens ne ſeroient donc pas fatiguées, dans les écoles de la patrie, d'une vaine & babillarde ſcience. Tantôt ils défendroient entr'eux la cauſe d'un citoyen ; tantôt ils porteroient leur jugement ſur un événement public. Ils ſuivroient le procédé d'un art dans tout ſon cours. Leur éloquence ſeroit une vraie éloquence, & leur ſavoir un vrai ſavoir. Ils ne s'occuperoient ni de ſciences abſtraites, ni de recherches vaines, qui ſont communément des fruits de l'orgueil. Dans les études que je propoſe, tout nous ramene à la ſociété, à la concorde, à la religion & à la nature.

Je n'ai pas beſoin de dire que ces diverſes écoles ſeroient décorées convenablement à leur uſage, & que toutes ſerviroient dans leurs dehors, de promenoirs & d'aſyles au peuple, ſur-tout pendant les jours longs & triſtes de l'hiver. Il y verroit chaque jour des ſpectacles plus propres à lui inſpirer de la vertu ou de l'amour envers ſa patrie, je ne dis pas que ceux des boulevards ou que les danſes du Wauxhall, mais même que les tragédies de Corneille.

Il n'y auroit, parmi ces jeunes gens, ni récompenſe, ni punition, ni émulation, & partant point d'envie. La ſeule punition qu'on y exerceroit, ſeroit de bannir de l'aſſemblée celui qui la troubleroit, ſeulement pour un tems proportionné à la faute du coupable, encore ſeroit-ce plutôt un acte de juſtice qu'une punition, car on n'attacheroit à cet exil aucune eſpece de honte. Mais, ſi vous voulez vous former une idée d'une pareille aſſemblée, concevez, au lieu de nos jeunes gens de college, pâles, méditatifs, jaloux, tremblans ſur les ſuccès de leurs infortunées compoſitions, des jeunes gens gais, contens, attirés par le plaiſir dans de vaſtes

* Plutarque, vie de Lycurgue.

ſalles circulaires, où s'élevent çà & là les ſtatues des hommes illuſtres de l'antiquité & de la patrie ; voyez-les tous attentifs à la leçon du maître, s'aidant les uns & les autres à la concevoir, à la retenir, & à répondre à ſes queſtions imprévues. Celui-ci ſuggére tacitement une réponſe à ſon voiſin ; cet autre excuſe la négligence de ſon camarade abſent. Repréſentez-vous le progrès rapide des études éclaircies par des maîtres intelligens & recueillies par des éleves qui s'entre-aident mutuellement à les retenir. Figurez-vous la ſcience ſe repandant parmi eux comme une flamme dans un bûcher dont toutes les pieces ſont bien ordonnées, ſe communiquant de l'une à l'autre, & les embraſant toutes à-la-fois. Voyez naître parmi eux, au lieu d'une vaine émulation, l'union, la bienveillance, l'amitié, pour une réponſe ſuggérée à propos, pour une excuſe donnée en faveur d'un abſent par des camarades voiſins, & pour d'autres ſervices rendus. Le ſouvenir de ces liaiſons du premier âge les rapprocheroit encore dans le monde, malgré les préjugés de leurs conditions. C'eſt dans cet âge tendre que la reconnoiſſance & le reſſentiment ſe gravent, pour toute la vie, auſſi profondément que les élémens des ſciences & de la religion. Il n'en eſt pas ainſi de nos colleges, où chaque écolier cherche à ſupplanter ſon voiſin. Je me ſouviens qu'un jour de compoſition, je me trouvai fort embarraſſé pour avoir oublié un auteur latin dont il falloit traduire une page : un de mes voiſins m'offrit obligeamment de me dicter la verſion qu'il en avoit faite. J'acceptai ſon ſervice, en le remerciant beaucoup. Je copiai donc ſa verſion, à quelques changemens de mots près, pour ne pas faire voir au régent qu'elle étoit la même que celle de mon voiſin ; mais celle qu'il m'avoit donnée, n'étoit qu'une fauſſe copie de la ſienne & remplie de contre-ſens ſi extravagans, que le régent s'en étonna, & ſe douta d'abord qu'elle n'étoit pas mon ouvrage ; car j'étois aſſez bon écolier. Je n'ai pas perdu le ſouvenir de cette perfidie, quoique, en vérité, j'en aie oublié de plus cruelles depuis ce tems-là ; mais le premier âge de la vie humaine eſt l'âge des reſſentimens & des reconnoiſſances ineffaçables. Je me rappelle des époques d'un tems encore plus éloigné. Lorſque j'allois en fourreau aux écoles, je perdois quelquefois mes livres par étourderie. J'avois une bonne, appelée Marie Talbot, qui m'en achetoit de ſon argent, de peur que je ne fuſſe fouetté à l'école. Certes, le ſouvenir de ces petits ſervices eſt reſté ſi bien & ſi long-tems empreint dans mon cœur, que je puis dire que, ma mere exceptée, je n'ai eu perſonne dans le monde pour

laquelle j'aie conſervé une ſi forte & ſi durable affection. Cette bonne & pauvre fille eſt entrée ſouvent dans mes inutiles projets de fortune. Je comptois lui rendre avec uſure, dans ſa vieilleſſe, où elle étoit, pour ainſi dire, ſans ſecours, les tendres ſoins qu'elle avoit pris de mon enfance; mais à peine ai-je pu lui donner quelques marques bien foibles & bien légeres de bonne volonté. Je rapporte ces reſſouvenirs, dont chacun de mes lecteurs peut avoir, par devers lui & dans ſa propre enfance, des traits plus intéreſſans, pour prouver combien le premier âge ſeroit naturellement la ſaiſon de la vertu & de la reconnoiſſance, s'il n'étoit pas ſouvent dépravé chez nous par le vice de nos inſtitutions.

Mais, avant d'établir ces écoles de la patrie, on formeroit des hommes pour y préſider. On ne les choiſiroit pas parmi ceux qui ſont les plus recommandés. Plus ils auroient de recommendations, plus ils ſeroient intriguans, & par conſéquent moins ils auroient de vertu. On ne demanderoit pas ſur leur compte, eſt-ce un bel eſprit, un homme brillant, un philoſophe? Mais, aime-t-il les enfans? Eſt-ce un homme qui fréquente plus les malheureux que les grands? Eſt-ce un homme ſenſible? A-t-il de la vertu? Ce ſeroit avec des hommes de ce caractere-là qu'on formeroit des maîtres de l'éducation publique; encore je voudrois qu'on changeât cette qualification de maîtres & de docteurs, comme dure & orgueilleuſe. Je voudrois que leurs titres ſignifiaſſent les amis de l'enfance, les peres de la patrie, & qu'on les exprimât par de beaux noms grecs, afin d'ajouter au reſpect de leurs fonctions le myſtere de leurs titres. Leur état, deſtiné à former des citoyens à la nation, ſeroit au moins auſſi noble & auſſi diſtingué que celui des écuyers qui dreſſent des chevaux chez les princes. Un magiſtrat titré préſideroit tous les jours à chaque école. Il ſeroit bien juſte que les magiſtrats fiſſent dreſſer ſous leurs yeux à la juſtice & aux loix, les enfans qu'ils doivent un jour juger & régir comme hommes. Les enfans ſont auſſi de petits citoyens. Un grand ſeigneur des plus qualifiés auroit l'inſpection générale de ces écoles de la patrie, ſans contredit plus importante que celle des haras du royaume; & afin que des gens de lettres, baſſement flatteurs, ne fuſſent pas tentés d'inférer, dans les papiers publics, les jours où il *daigneroit* y faire ſa viſite, ce devoir ſublime ſeroit ſans revenu, & ne lui vaudroit que l'honneur d'y préſider.

Plût à Dieu que je puſſe faire concourir l'éducation des femmes avec celle des hommes, comme à Sparte! mais nos

mœurs s'y oppoſent. Je ne crois pas cependant qu'il y eût aucun inconvénient à raſſembler, dans le premier âge, les enfans des deux ſexes. Leur ſociété ſe prête des graces mutuelles : d'ailleurs, les premiers élémens de la vie civile, de la religion & de la vertu, ſont les mêmes pour les uns & pour les autres. Cette premiere époque exceptée, les filles n'apprendroient rien de ce que doivent ſavoir les hommes, non pas pour l'ignorer toujours, mais afin de s'en inſtruire avec plus de plaiſir, & de trouver un jour leurs maîtres dans leurs amans. Il y a cette différence morale de l'homme à la femme, que l'homme ſe doit à la patrie, & la femme au bonheur d'un ſeul homme. Une fille ne parviendra jamais à ce but, que par le goût des occupations de ſon ſexe. On a beau la charger de toutes ſortes de ſciences, & en faire une philoſophe ou une théologienne ; un mari n'aime point à trouver un rival ni un docteur dans ſa femme. Les livres & les maîtres chez nous flétriſſent de bonne heure, dans une jeune fille, l'ignorance virginale ; cette fleur de l'ame, ſi charmante à cueillir pour un amant. Ils enlevent aux époux les plus doux charmes de leur union, & ces communications d'une ſcience amoureuſe & d'une ignorance naïve, ſi propres à remplir les longs jours du mariage. Ils détruiſent ces contraſtes de caractere que la nature a établis entre les deux ſexes, pour y faire naître la plus aimable des harmonies.

Ces contraſtes naturels ſont ſi néceſſaires à l'amour, qu'il n'y a pas une ſeule femme célebre par l'attachement qu'elle a inſpiré à ſes amans ou à ſon époux, qui ait dû ſon empire à d'autres attraits qu'aux amuſemens ou aux occupations de ſon ſexe, depuis le ſiecle de Pénélope juſqu'au nôtre. Il y en a de tous les états & de tous les caracteres, mais il n'y en a point de ſavantes. Celles qui ont été ſavantes, ont été preſque toutes malheureuſes en amours, depuis Sapho juſqu'à Chriſtine, reine de Suede, & même plus près de nous. Ce ſeroit donc auprès de ſa mere, de ſon pere, de ſes freres & de ſes ſœurs, qu'une fille s'inſtruiroit de ſes devoirs futurs de mere & d'épouſe. C'eſt dans la maiſon paternelle qu'elle apprendroit une multitude d'arts domeſtiques, ignorés aujourd'hui de nos filles bien élevées.

J'ai vanté plus d'une fois dans ces écrits, le bonheur de la Hollande ; mais comme je n'ai vu ce pays qu'en paſſant, j'en connois peu les mœurs domeſtiques. Je ſais ſeulement que les femmes y ſont ſans ceſſe occupées du ſoin de leurs ménages, & que la plus grande concorde regne dans les mariages.

Mais

Mais j'ai eu à Berlin une image des charmes que ces mœurs, ſi mépriſées parmi nous, peuvent répandre dans une maiſon. Un ami que la Providence m'avoit ménagé dans cette ville où je ne connoiſſois perſonne, m'introduiſit dans une ſociété de demoiſelles; car, en Pruſſe, ce n'eſt pas chez les femmes où ſe tiennent les aſſemblées mais chez leurs filles. Cet uſage s'obſerve dans toutes les familles qui n'ont point été corrompues par les mœurs de nos officiers François qui y furent priſonniers dans la derniere guerre. Il y eſt donc d uſage que les demoiſelles de la même ſociété s'invitent tour à tour à des aſſemblées qu'on appelle *cafés*. Pour l'ordinaire, c'eſt le jeudi. Elles ſe rendent avec leurs meres chez celle qui les a invitées. Celle-ci leur ſert du café à la crême, avec toutes ſortes de pâtiſſeries & de confitures faites de ſa main. Elle leur préſente, au milieu de l'hiver, des fruits de toutes eſpeces, conſervés dans le ſucre avec leurs couleurs, leur verdure & leurs parfums, en apparence auſſi frais que s'ils étoient ſur les arbres. Elle reçoit de ſes compagnes mille complimens, qu'elle leur rend avec uſure. Mais bientôt elle déploie d'autres talens. Tantôt elle déroule à leurs yeux ſur une grande piece de tapiſſerie, à laquelle elle travaille jour & nuit, des forêts de ſaules toujours verts qu'elle a plantés elle-même, & des ruiſſeaux de moire qu'elle a fait couler avec ſon aiguille. Tantôt elle marie ſa voix aux ſons d'un clavecin, & ſemble réunir dans ſon appartement tous les oiſeaux des bocages. Elle invite ſes compagnes à chanter à leur tour. C'eſt alors que les éloges redoublent. Leurs meres, comblées de joie, s'applaudiſſent en ſecret, comme Niobé, des louanges données à leurs filles: *Pertentant gaudia pectus.* Quelques officiers en uniformes & en bottes, échappés furtivement de leurs exercices, viennent jouir parmi elles d'un inſtant de calme délicieux; & pendant que chacune d'elles eſpere trouver dans l'un d'eux ſon protecteur & ſon ami, chacun d'eux ſoupire après la compagne qui doit adoucir un jour, par le charme des talens domeſtiques, la rigueur des travaux militaires. Je n'ai point vu de pays où la jeuneſſe des deux ſexes ait plus de mœurs, & où les mariages ſoient plus heureux.

Il n'eſt pas beſoin d'aller chercher chez des étrangers des preuves du pouvoir de l'amour ſur l'honnêteté des mœurs. J'attribue l'innocence de celles de nos payſans & la fidélité de leurs mariages, à ce qu'ils peuvent ſe livrer de très-bonne heure à cet honnête ſentiment. C'eſt l'amour qui les rend contens de leur pénible ſort; il ſuſpend même les maux de

l'eſclavage. J'ai vu ſouvent à l'île de France des noirs, épuiſés des fatigues du jour, ſe mettre en route à l'entrée de la nuit pour aller voir, à trois ou quatre lieues de là, leurs maîtreſſes. Ils leur donnent rendez-vous au milieu des bois, au pied de quelque rocher, où ils allument du feu; ils danſent avec elles une partie de la nuit au ſon de leur *tamtam*, & reviennent à leur travail avant le point du jour, contens, pleins de force, & auſſi frais que ceux qui ont bien dormi; tant les affections morales, qui ſe combinent avec ce ſentiment, ont de puiſſance ſur l'organiſation phyſique! La nuit de l'amant charme la journée de l'eſclave.

Il y a dans l'Ecriture un exemple très-remarquable à ce ſujet; c'eſt dans la Geneſe: " Jacob, y eſt-il dit, ſervit donc „ ſept ans pour Rachel, & ce tems ne lui paroiſſoit que peu „ de jours: tant l'affection qu'il avoit pour elle étoit grande*!" Je ſais bien que nos politiques, qui ne connoiſſent que l'or & les titres, ne conçoivent rien à tout cela; mais je ſuis bien aiſe de leur dire qu'aucun homme n'a mieux connu les loix de la nature que les auteurs des livres ſaints, & que ce n'eſt que ſur les loix de la nature qu'on peut établir celles des ſociétés heureuſes.

Je voudrois donc que nos jeunes gens puſſent cultiver le ſentiment de l'amour au milieu de leurs travaux, ainſi que Jacob. N'importe à quel âge, dès qu'on eſt capable de ſentir, on eſt capable d'aimer. L'amour honnête ſuſpend les peines, bannit l'ennui, détourne de la proſtitution, des erreurs & des inquiétudes du célibat: il remplit la vie de mille perſpectives délicieuſes, en montrant dans l'avenir la plus fortunée des unions: il redouble, dans le cœur de deux jeunes amans, le goût de l'étude & celui des travaux domeſtiques. Quel plaiſir pour un jeune homme, ravi de la ſcience de ſes maîtres, d'en répéter les leçons à la beauté qu'il aime! Quelle joie pour une fille jeune & timide, de ſe voir diſtinguée au milieu de ſes compagnes, & d'entendre relever par ſon amant le prix & les graces de ſa propre induſtrie! Un jeune homme, deſtiné à réprimer un jour ſur un tribunal l'injuſtice des hommes, eſt enchanté, au milieu du dédale des loix, de voir ſa maîtreſſe broder pour lui les fleurs qui doivent décorer l'aſyle de leur union, & lui donner une image des beautés de la nature, dont de triſtes honneurs doivent le priver toute ſa vie. Un autre, qui doit porter le feu de la guerre au bout du monde, s'attache à l'ame ſenſible de ſon amie, & ſe flatte que les maux qu'il fera au genre humain, ſeront réparés par le

* Geneſe, chap. 29, v. 20.

le bien qu'elle fera aux malheureux. Les amitiés redoublent dans chaque maiſon ; de l'ami au frere qui l'introduit, & du frere à la ſœur. Les familles ſe rapprochent. Les jeunes gens forment leurs mœurs ; & les heureuſes perſpectives dont ils flattent leur union, les ſoutiennent dans l'amour de leurs devoirs & de la vertu. Qui ſait ſi ces choix libres, ces liaiſons tendres & pures ne fixeroient pas cet eſprit volage qu'on croit naturel aux femmes? Elles reſpecteroient des nœuds qu'elles auroient elles-mêmes formés. Si, étant femmes, elles cherchent à plaire à tous, c'eſt peut-être parce qu'étant filles il ne leur eſt pas permis d'en aimer un ſeul.

Si on peut eſpérer une révolution heureuſe dans la patrie, ce n'eſt qu'en rappelant les femmes aux mœurs domeſtiques. Quelles que ſoient les ſatyres qu'on ait écrites ſur leur compte, elles ſont moins coupables que les hommes. Elles n'ont guere de vices que ceux que nous leur donnons, & nous en avons beaucoup qu'elles n'ont pas. Quant à ceux qui leur ſont propres, on peut dire qu'ils ont retardé notre ruine, en compenſant les vices de notre conſtitution politique. On n'imagine pas ce que ſeroit devenue notre ſociété livrée à toutes les inconſéquences de notre éducation, à tous les préjugés de nos conditions & aux ambitions de chaque parti, ſi les femmes ne nous avoient croiſés en chemin. Notre hiſtoire ne préſente que des débats de moines contre moines, de docteurs contre docteurs, de grands contre grands, de nobles contre vilains ; pendant que des politiques ruſés s'emparent peu-à-peu de nos poſſeſſions. Sans les femmes, tous ces partis auroient fait à la fin un déſert de l'état, & mené juſqu'au dernier du peuple à la boucherie, ou au marché, comme on le conſeilloit il y a quelques années. Il y a eu des ſiecles où nous aurions été tous cordeliers, naiſſant & mourant avec le cordon de S. François ; d'autres, tous chevaliers errans, courant les monts & les vaux la lance à la main ; d'autres tous pénitens, parcourant les villes en proceſſion & en nous flagellant ; d'autres, *quiſquis* ou *quamquam* de l'univerſité. Les femmes jetées hors de leur état naturel par nos mœurs injuſtes, renverſent tout, ſe moquent de tout, détruiſent tout, les grandes fortunes, les prétentions de l'orgueil & les préjugés de l'opinion. Les femmes n'ont qu'une paſſion qui eſt l'amour, & cette paſſion n'a qu'un objet ; tandis que les hommes rapportent tout à l'ambition qui en a des milliers. Quels que ſoient les déſordres des femmes, elles ſont toujours plus près de la nature que nous, parce que leur

paſſion

paſſion dominante les en rapproche ſans ceſſe, & que la nôtre au contraire nous en écarte. Un bourgeois de province & même de Paris, careſſe à peine ſes enfans quand ils ſont un peu grands; mais il s'incline profondément devant ceux des étrangers, s'ils ſont riches ou de qualité: ſa femme au contraire les juge à la figure; s'ils ſont laids, elle n'en tient compte; mais elle careſſera l'enfant d'un payſan s'il eſt beau: elle portera plus de reſpect à un homme du peuple à cheveux blancs & à tête vénérable, qu'à un conſeiller ſans barbe. Les femmes ne voient que les avantages naturels, & les hommes que ceux de la fortune. Ainſi les femmes au milieu de leurs déſordres, nous ramenent encore à la nature, pendant qu'au milieu de nôtre prétendue ſageſſe, nous tendons ſans ceſſe à nous en éloigner.

Je conviens cependant qu'elles n'ont empêché le malheur général qu'en cauſant parmi nous une infinité de maux particuliers. Hélas! ainſi que nous elles ne trouveront le bonheur que dans la vertu. Dans tout pays où la vertu ne regne plus, elles ſont très-malheureuſes. Elles étoient autrefois très-heureuſes dans les vertueuſes républiques de la Grece & de l'Italie, elles y décidoient du ſort des états: aujourd'hui, eſclaves dans ces mêmes lieux, la plupart d'entr'elles ſont obligées de ſe proſtituer pour vivre. Les nôtres ne doivent pas déſeſpérer de nous, elles ont ſur l'homme un empire inaliénable*; nous ne les connoiſſons que ſous le nom de ſexe, auquel nous avons donné le nom de beau par excellence. Mais combien d'autres épithetes plus touchantes pourrions-nous y ajouter, telles que celles de nourricier & de conſolateur! Ce ſont elles qui nous reçoivent en entrant dans la vie, & qui nous ferment les yeux à la mort. Ce n'eſt point à la beauté, c'eſt à la religion que nos femmes doivent leur principale puiſſance; le même François qui ſoupire à Paris aux pieds

* Il eſt digne de remarque que la plupart des noms des objets de la nature, de la morale & de la métaphyſique, ſont féminins, ſur-tout dans la langue Françoiſe. Il ſeroit aſſez curieux de rechercher ſi les noms maſculins ont été donnés par les femmes, & les noms féminins par les hommes, aux choſes qui ſervent plus particuliérement aux uſages de chaque ſexe, ou ſi les premiers ont été faits du genre maſculin, parce qu'ils préſentoient des caracteres de force & de puiſſance; & les ſeconds du genre féminin, parce qu'ils offroient des caracteres de graces & d'agrémens. Je crois que les hommes ayant nommé en général les objets de la nature, leur ont prodigué les noms féminins, par ce penchant ſecret qui les attire vers le ſexe: c'eſt ce qu'on peut remarquer aux noms que portent les conſtellations céleſtes; les quatre parties du monde, la plupart des fleuves, des royaumes, des fruits, des arbres, des vertus, &c.

pieds de ſa maîtreſſe, la tient dans les fers & ſous les fouets à Saint-Domingue. Notre religion ſeule a enviſagé l'union conjugale dans l'ordre naturel ; elle ſeule de toutes les religions de la terre, préſente la femme à l'homme comme une compagne : les autres la lui abandonnent comme une eſclave. Ce n'eſt qu'à la religion que nos femmes doivent la liberté dont elles jouiſſent en Europe ; & c'eſt de la liberté des femmes que s'eſt enſuivie celle des peuples, & la proſcription d'une multitude d'uſages inhumains répandus dans toutes les parties du monde, tels que l'eſclavage, les férails & les eunuques. O ſexe charmant ! c'eſt dans vos vertus qu'eſt votre puiſſance. Sauvez la patrie, en rappelant par le ſpectacle de vos doux travaux, vos amans & vos époux à l'amour des mœurs domeſtiques : vous rendriez toute la ſociété à ſes devoirs, ſi chacune de vous ramene un ſeul homme à l'ordre naturel. N'enviez point à l'homme ſon autorité, ſes magiſtratures, ſes talens, ſa vaine gloire : mais au milieu de votre foibleſſe, entourées de vos laines & de vos ſoies, béniſſez l'Auteur de la nature de n'avoir donné qu'à vous de pouvoir être toujours bonnes & bienfaiſantes.

RÉCAPITULATION.

J'ai préſenté dès le commencement de cet ouvrage les différentes routes de la nature, que je me propoſois de parcourir pour me former une idée de l'ordre qui gouverne le monde. J'ai expoſé d'abord les objections qu'on a faites dans tous les tems contre la Providence ; je les ai préſentées regne par regne, ce qui m'a donné occaſion en les réfutant, d'expoſer des vues nouvelles ſur la diſpoſition & l'uſage des différentes parties de ce globe : ainſi j'ai rapporté la direction des chaînes de montagnes ſur les continens, aux vents réguliers qui ſoufflent ſur l'Océan, la poſition des îles au confluent de ſes courans ou de ceux des fleuves, l'entretien des volcans aux dépôts bitumineux de ſes rivages, les courans de la mer & les mouvemens des marées aux effuſions alternatives des glaces polaires. Après cela, j'ai réfuté, par ordre, les autres objections faites ſur le regne végétal & animal, en faiſant voir que ces regnes n'étoient pas plus gouvernés par des loix mécaniques que le regne foſſile. J'ai démontré enſuite que la plupart des maux du genre humain naiſſoient du vice de nos inſtitutions politiques, & non pas de la nature ; que l'homme étoit le ſeul être abandonné à ſa propre providence, par quelque punition originelle ;

originelle ; mais que cette même Divinité qui l'avoit livré à ſes lumieres veilloit encore ſur ſes deſtinées, qu'elle faiſoit rejaillir ſur les chefs des nations les maux dont ils opprimoient les foibles & les petits ; & j'ai démontré l'action d'une providence divine, par les mêmes malheurs du genre humain.

J'ai attaqué, après cela, les principes de nos ſciences, en faiſant voir qu'elles nous égarent, ou par la hardieſſe de ces mêmes principes par leſquels elles remontent à la nature des élémens qui leur échappent, ou par la foibleſſe de leurs méthodes qui ne ſaiſit à la fois qu'une loi de la nature, à cauſe de l'imbécillité de notre eſprit & de la vanité de notre éducation, qui nous fait prendre pour des routes uniques, les petits ſentiers où nous marchons. C'eſt ainſi que les ſciences naturelles, & même les ſciences politiques qui en ſont les réſultats, s'étant ſéparées parmi nous les unes des autres, chacune d'elles a fait, ſi j'oſe dire, un cul-de-ſac du chemin par où elle étoit entrée. C'eſt ainſi que les cauſes phyſiques nous ont ôté, à la longue, la vue des fins intellectuelles dans l'ordre de la nature, comme les cauſes financieres nous ont enlevé les eſpérances de la vertu & de la religion dans l'ordre ſocial.

J'ai cherché enſuite une faculté plus propre à découvrir la vérité, que notre raiſon qui n'eſt d'ailleurs que notre intérêt perſonnel. J'ai cru la trouver dans cet inſtinct ſublime, appelé le *ſentiment*, qui eſt en nous l'expreſſion des loix naturelles, & qui eſt invariable chez toutes les nations. J'ai obſervé, par ſon moyen, les loix de la nature, non en remontant à leurs principes, qui ne ſont connus que de Dieu, mais en deſcendant à leurs réſultats, qui ſont à l'uſage des hommes. J'ai eu le bonheur, par cette route, d'appercevoir quelques principes des convenances & des harmonies qui gouvernent le monde. Je ne doute pas que ce ne ſoit par cette même route, que les anciens Egyptiens ſe rendirent ſi célebres dans les connoiſſances naturelles, qu'ils ont portées incomparablement plus loin que nous. Ils étudioient la nature dans la nature même, & non par parcelles & avec des machines. Ils en formerent une ſcience merveilleuſe & fameuſe par toute la terre, ſous le nom de magie. Les élémens de cette ſcience ſont maintenant inconnus, & il n'en eſt reſté que le nom, qu'on donne aujourd'hui aux opérations les plus ſtupides où puiſſe porter l'erreur & la dépravation du cœur humain. Il n'en étoit pas ainſi de la magie des anciens Egyptiens, célébrée par les auteurs les plus reſpectables de l'antiquité,

l'antiquité, & même par les livres ſaints. Ce furent ces principes de convenance & d'harmonie, que Pythagore puiſa chez eux, qu'il apporta en Europe, & qui y devinrent les ſources de pluſieurs branches de philoſophie qui y parurent après lui, & même celle des arts qui ne commencerent qu'alors à y fleurir ; car les arts ne ſont que des imitations des procédés de la nature. Quoique mon inſuffiſance ſoit très-grande, ces principes harmoniques ſont ſi lumineux, qu'ils m'ont préſenté, non-ſeulement des diſpoſitions du globe tout-à-fait nouvelles ; mais ils m'ont donné encore les moyens de reconnoître les caracteres des plantes à leur premier aſpect, & de dire celle-ci eſt de montagne, & cette autre eſt de rivage. J'ai démontré par eux, l'uſage des feuilles des plantes, & déterminé par les formes nautiques ou volatiles de leurs graines, les rapports qu'elles ont avec les lieux où elles ſont deſtinées à naître. J'ai obſervé que les corolles de leurs fleurs avoient des rapports poſitifs ou négatifs avec les rayons du ſoleil, ſuivant les latitudes & les points d'élévation où elles doivent s'épanouir. J'ai remarqué enſuite les contraſtes charmans de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs fruits & de leurs tiges, avec le ſol & le ciel où elles naiſſent, & ceux qu'elles forment de genre à genre, étant pour ainſi dire groupées deux à deux : enfin j'ai indiqué les relations qu'elles ont avec les animaux & les hommes ; en ſorte que j'oſe dire avoir démontré qu'il n'y a pas une ſeule nuance de couleur jetée au haſard dans la nature. J'ai donné, par ces vues, le moyen de former des chapitres complets d'hiſtoire naturelle, en montrant que chaque plante étoit le centre de l'exiſtence d'une infinité d'animaux, qui ont avec elles des convenances qui nous ſont encore inconnues. On pourroit étendre, ſans doute, leurs harmonies plus loin ; car, beaucoup de plantes ſemblent avoir des relations, non-ſeulement avec le ſoleil, mais avec diverſes conſtellations. Ce n'eſt pas toujours telle hauteur du ſoleil ſur l'horizon qui les met en végétation. Il y a telle plante qui fleurit au printems, qui ne développeroit pas la plus petite feuille en automne, quoiqu'elle éprouve alors le même degré de chaleur. Il en eſt de même de leurs ſemences, qui germent & pouſſent dans une ſaiſon & non dans l'autre, quoiqu'elles aient la même température. Ces relations céleſtes étoient connues de l'ancienne philoſophie des Egyptiens & de Pythagore. On en trouve beaucoup d'obſervations dans Pline, lorſqu'il dit, par exemple, que vers le lever de la pouſſiniere, les oliviers & les vignes conçoivent leur fruit ;

& d'après

& d'après Virgile, que le froment doit ſe ſemer après la retraite de cette conſtellation, & les lentilles à celle du bouvier ; que les roſeaux & les ſauſſaies doivent ſe planter, lorſque l'étoile de la lyre ſe couche. C'eſt d'après ces relations, dont les cauſes nous ſont inconnues, que Linnæus avoit formé avec les fleurs des plantes, un almanach botanique, dont Pline a préſenté la premiere idée aux laboureurs de ſon tems*. Mais nous avons indiqué des harmonies végétales encore plus touchantes, en faiſant voir que le tems du développement de chaque plante, de ſa floraiſon & de la maturité de ſes fruits, étoit lié avec les développemens & les beſoins des animaux, & ſur-tout avec ceux de l'homme. Il n'y en a point qui n'ait avec nous des relations d'utilité directe ou indirecte : mais cette immenſe & myſtérieuſe partie de l'hiſtoire humaine, ne ſera peut-être jamais connue que des anges.

Mon ſecond volume, préſente l'application de ces principes harmoniques à la nature même de l'homme. J'y ai fait voir qu'il étoit formé de deux puiſſances, l'une phyſique & l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux ſentimens contraires, dont l'un eſt celui de ſa miſere, & l'autre celui de ſon excellence. J'ai démontré que ces deux puiſſances étoient très-heureuſement ſatisfaites dans les diverſes périodes des paſſions, des âges & des occupations auxquelles la nature a deſtiné l'homme, comme l'agriculture, le mariage, l'établiſſement de la poſtérité, la religion. Je me ſuis arrêté principalement ſur les affections de la puiſſance intellectuelle, en faiſant voir que tout ce qui nous paroiſſoit délicieux & raviſſant dans nos plaiſirs, naiſſoit du ſentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui ſe montroit à nous à l'extrémité de nos perſpectives. J'ai démontré, au contraire, que la ſource de nos maux & de nos erreurs venoit de ce que, dans l'état ſocial, nous croiſons ſouvent ces ſentimens naturels par les préjugés de l'éducation & de la ſociété ; en ſorte que nous portons ſouvent le ſentiment de l'infini ſur les objets paſſagers de ce monde, & celui de notre miſere & de notre foibleſſe, ſur les plans immortels de la nature. Je n'ai fait qu'effleurer cette riche & ſublime matiere ; mais j'oſe dire que par cette ſeule route, j'ai prouvé ſuffiſamment la néceſſité de la vertu, & que j'en ai indiqué la véritable ſource, non où nos philoſophes modernes la cherchent, c'eſt-à-dire, dans nos inſtitutions politiques

* Voyez Pline, Hiſt. Nat. liv. 18, chap. 18.

politiques qui lui ſont ſouvent contraires, mais dans l'état naturel de l'homme, & dans ſon propre cœur.

J'ai appliqué enſuite, de mon mieux, l'action de ces deux puiſſances au bonheur de la ſociété, en faiſant voir d'abord que la plupart de nos maux ne ſont que des réactions ſociales, qui ont toutes, pour origine principale, les grandes propriétés en emplois, en honneurs, en argent & en terre. J'ai prouvé que ces grandes propriétés produiſoient l'indigence phyſique & morale d'une nation; que cette indigence engendroit, à ſon tour, une foule d'hommes corrompus, qui employoient toutes les reſſources de la ruſe & de l'induſtrie, pour faire rendre aux riches la portion de leur néceſſaire; que le célibat & les inquiétudes qui l'accompagnent, étoient, dans un grand nombre de citoyens, des effets de cet état de pénurie & d'angoiſſe où ils ſe trouvoient réduits; & que leur célibat produiſoit, par contre-coup, la proſtitution des filles du monde, parce que tout homme qui ſe prive du mariage de gré ou de force, voue une fille au célibat ou à la proſtitution. Cet effet réſulte néceſſairement d'une des loix harmoniques de la nature, puiſque chaque homme vient au monde & en ſort avec ſa femme, ou, ce qui eſt la même choſe, les mâles naiſſent & meurent en nombre égal aux femelles, dans l'eſpece humaine. J'ai tiré de ces principes, pluſieurs conſéquences importantes.

J'ai démontré, enfin, qu'une partie de nos maladies phyſiques & morales, venoit des châtimens, des récompenſes & de la vanité de notre éducation.

J'ai haſardé différentes vues, pour fournir au peuple des moyens abondans de ſubſiſtance & de population; & pour ranimer chez lui l'eſprit de religion & de patriotiſme, en lui préſentant quelques perſpectives de l'infini, ſans leſquelles le bonheur d'une nation, comme celui d'un particulier, eſt nul & bientôt épuiſé, quand on le compoſeroit, d'ailleurs, des plans les plus avantageux de finance, de commerce & d'agriculture. Il faut pourvoir, à la fois, à l'homme, comme animal, & comme être intellectuel. J'ai terminé ces différens projets, par préſenter l'eſquiſſe d'une éducation nationale, ſans laquelle il ne peut y avoir aucune eſpece de légiſlation ni de patriotiſme durable. J'ai tâché d'y developper à la fois, les deux puiſſances phyſiques & intellectuelles de l'homme, & de les diriger vers la patrie & la religion.

Sans doute je me ſerai bien des fois égaré dans des routes ſi nouvelles & ſi étendues. J'aurai été bien des fois au-deſſous

ſous de mon ſujet, par la coupe de mes plans, par mon inexpérience, par l'embarras même de mon ſtyle ; mais, je le répete, pourvu que mes idées en faſſent naître de meilleures à d'autres, je ſuis content. Cependant, ſi le malheur eſt le chemin de la vérité, je n'ai pas manqué de moyens pour me diriger vers elle. Les déſordres dont j'ai été ſouvent le témoin & la victime, m'ont fait naître des idées d'ordre. J'ai trouvé quelquefois ſur ma route, des grands accrédités & des hommes appartenans à des corps reſpectables, qui avoient toujours à la bouche les mots de patrie & d'humanité. Je me ſuis approché d'eux pour m'éclairer de leurs lumieres, & pour me mettre ſous la protection de leurs vertus ; mais je n'ai trouvé que des intriguans, qui n'avoient d'autres objets que leur fortune perſonnelle, & qui m'ont bientôt perſécuté, parce qu'ils ont vu que je n'étois propre à être ni l'agent de leurs plaiſirs, ni la trompette de leur ambition. Je me ſuis alors rangé du côté de leurs ennemis, croyant que j'y trouverois l'amour de la vérité & du bien public ; mais quelque variés que ſoient nos ſectes, nos partis & nos corps, j'ai rencontré par-tout les mêmes hommes couverts, ſeulement d'habits différens. Quand les uns & les autres ont vu que je refuſois d'être leur ſectateur, ils m'ont calomnié à la maniere perfide de ce ſiecle, c'eſt-à-dire, en faiſant mon éloge. On vante beaucoup le tems où nous vivons ; mais, ſi nous avons ſur le trône un prince rival de Marc-Aurele, notre ſiecle eſt l'émule de celui de Tibere.

Si je mettois au jour les mémoires de ma vie*, je ne voudrois pas d'autres preuves du mépris que mérite la gloire de

* Au fond, ce ſeroit bien peu de choſe, ſans doute ; mais quelque ſolitaire que ſoit aujourd'hui ma vie, elle a été mêlée à de grandes révolutions. J'ai donné à l'occaſion de la Pologne un mémoire fort détaillé au bureau des affaires étrangeres, où je prédiſois ſon partage par ſes voiſins, pluſieurs années avant qu'il ait été effectué. Je me ſuis trompé ſeulement, en ce que j'avois compté que les puiſſances co-partageantes la prendroient toute entiere ; & je m'étonne encore de ce qu'elles ne l'ont pas fait. Au reſte, ce mémoire n'a été utile ni à ce pays, ni à moi-même, quoique j'y euſſe couru de grands riſques en me jetant, au ſortir du ſervice de Ruſſie, dans le parti des républicains Polonois, que la France & l'Autriche protégeoient. J'y fus fait priſonnier en 1765, lorſque j'allois, avec l'agrément de l'ambaſſadeur de l'empire & du miniſtre de France à Varſovie, me jeter dans l'armée du prince Radsjivil. Ce malheur m'arriva à trois milles de Varſovie, par l'indiſcrétion de mon guide. Je fus ramené dans cette ville, mis en priſon, & menacé d'être livré aux Ruſſes, du ſervice deſquels je ſortois, ſi je n'avouois que l'ambaſſadeur de Vienne & le miniſtre de France avoient concouru à me faire faire cette démarche. Quoique j'euſſe tout à redouter de la part des Ruſſes, & que j'euſſe pu envelopper

de ce monde, que de montrer à découvert ceux qui en ſont les objets. Pendant que ſans nuire à perſonne, après une infinité de voyages, de ſervices & de travaux infructueux, je préparois, dans la ſolitude, ces derniers fruits de mon expérience & de mes veilles, mes ennemis ſecrets, c'eſt-à-dire, les hommes dont je n'ai pas voulu être le partiſan, m'ont fait retrancher un bienfait que je devois chaque année à la bienfaiſance du prince. C'étoit le ſeul moyen que j'euſſe de ſubſiſter

envelopper dans ma diſgrace deux perſonnes illuſtres par leurs emplois, & la rendre, par conſéquent, plus éclatante, je perſiſtai à la prendre entierement ſur mon compte. Je diſculpai auſſi de mon mieux mon guide, à qui j'avois donné le tems de brûler les lettres dont il étoit porteur, en m'oppoſant, le piſtolet à la main, aux Houllands, qui vinrent nous ſurprendre la nuit dans la maiſon de poſte où nous fîmes notre premier campement au milieu des bois. Je n'ai eu aucune ſorte de récompenſe pour ces deux genres de ſervice, qui m'ont coûté beaucoup de tems & d'argent. Il n'y a pas même long tems que j'étois encore redevable d'une partie des frais de mon voyage à M. Hennin, mon ami, qui étoit alors miniſtre de France à Varſovie, qui eſt aujourd'hui premier commis des affaires étrangeres à Verſailles, & qui s'eſt donné, à ce ſujet, bien des peines inutiles. Sans doute, ſi M. le comte de Vergennes eût été dans ce tems-là miniſtre des affaires étrangeres, j'euſſe été convenablement récompenſé, puiſqu'il m'a accordé quelques légeres gratifications. Cependant, je ſuis encore redevable à cette occaſion de plus de quatre mille livres à pluſieurs amis en Ruſſie, en Pologne & en Allemagne.

Je n'ai pas été plus heureux à l'île de France, où j'ai été envoyé capitaine ingénieur de la colonie; car j'ai d'abord été perſécuté par les ingénieurs ordinaires qui y étoient, parce que je n'étois pas de leur corps. On m'avoit fait paſſer dans ce pays pour y faire fortune; & je m'y ſerois conſidérablement endetté, ſi je n'y avois pas vécu d'herbes. Je ne parlerai pas de tous les maux particuliers que j'y ai éprouvés. Je dirai ſeulement que je cherchai à m'en diſtraire, en m'occupant de ceux qui affligeoient l'île en général. C'eſt dans la ſeule vue d'y remédier, que je publiai, à mon retour en 1773, mon Voyage à l'île de France. Je crus d'abord rendre un ſervice eſſentiel à ma patrie, en faiſant voir que cette île que l'on rempliſſoit de troupes, n'étoit propre en aucune maniere, à être l'entrepôt ni la citadelle de notre commerce des Indes, dont elle eſt éloignée de quinze cents lieues. Ce que j'ai prouvé même par les événemens des guerres précédentes, où Pondichéri nous a été toujours enlevé, quoique l'île de France fût pleine de ſoldats. La guerre derniere a confirmé de nouveau la vérité de mes obſervations. Pour ces ſervices, ainſi que pour pluſieurs autres, je n'ai reçu d'autres récompenſes que des perſécutions indirectes, & des calomnies de la part des habitans de cette île, à qui j'ai reproché leur barbarie pour leurs eſclaves. Je n'ai pas même été dédommagé ſuffiſamment d'une eſpece de naufrage que j'éprouvai à mon retour à l'île de Bourbon, ni de la modicité de mes appointemens, qui n'alloient pas à la moitié de ceux des ingénieurs ordinaires de mon grade. Je ſuis bien ſûr que ſous un miniſtre de la marine, auſſi éclairé & auſſi équitable que M. le maréchal de Caſtries, j'aurois recueilli quelques fruits de mes veilles & de mes ſervices.

ſubſiſter & d'aider ma famille. A cette cataſtrophe, ſe ſont joints des altérations de ſanté & des maux domeſtiques inénarrables. Je me ſuis donc hâté de cueillir le fruit, encore vert, de l'arbre que je cultivois avec tant de conſtance, avant qu'il fût renverſé par les tempêtes.

Mais je ne veux de mal à aucun de mes perſécuteurs. Si je ſuis forcé un jour, à cet égard, de parler de leur conduite ſecrete envers moi, ce ne ſera que pour juſtifier la mienne. Je leur ai, d'ailleurs, obligation. Leurs perſécutions ont cauſé mon repos. Je dois à leur ambition dédaigneuſe, une liberté préférable à leur grandeur. C'eſt à eux que je dois les études délicieuſes auxquelles je me ſuis livré. La Providence ne m'a point abandonné comme eux. Elle m'a ſuſcité des amis qui m'ont ſervi, dans le tems, auprès de mon prince; & elle m'en ſuſcitera d'autres auprès de lui, lorſqu'il ſera néceſſaire. Si j'avois eu en Dieu la confiance que j'ai donnée aux hommes, j'aurois été toujours tranquille; les preuves de ſa providence à mon égard, dans le paſſé, devoient me raſſurer pour l'avenir. Mais, par un vice de mon éducation, les opinions des hommes ont encore trop d'empire ſur moi. Ce ſont leurs craintes & non les miennes qui me troublent. Cependant, je me dis quelquefois à moi-même, pourquoi vous embarraſſez-vous de l'avenir? Avant de venir au monde, vous êtes-vous inquiété de quelle maniere s'aſſembleroient vos membres, & ſe développeroient vos nerfs & vos os? Quand vous êtes venu enſuite à la lumiere, avez-vous étudié l'optique, pour ſavoir comment vous appercevriez les objets, & l'anatomie, pour apprendre à mouvoir votre corps & pour lui donner de l'accroiſſement? Ces opérations de la nature, bien ſupérieures à celles des hommes, ſe ſont faites en vous à votre inſu, ſans que vous vous en ſoyez mêlé. Si vous ne vous êtes pas inquiété du naître, pourquoi du vivre, & pourquoi du mourir? N êtes-vous pas toujours dans la même main?

Cependant, d'autres ſentimens naturels m'ont attriſté. Par exemple, de n'avoir pas acquis, après tant de courſes & de ſervices, ſeulement un petit lieu agreſte, où j'euſſe pu, au ſein du repos, mettre en ordre mes obſervations ſur la nature, qui ſont les ſeules qui m'aient paru aimables & intéreſſantes ſous le ſoleil. Un autre regret encore plus vif, eſt de n'avoir pas attaché à mon ſort une compagne ſimple, douce, ſenſible & pieuſe, qui bien mieux que la philoſophie eût adouci mes peines, & qui, en me donnant des enfans ſemblables

ſemblables à elle m'eût laiſſé une poſtérité plus chere qu'une vaine réputation. J'avois trouvé cet aſyle & ce rare bonheur en Ruſſie, au milieu d'un ſervice honorable ; mais j'ai renoncé à tous ces avantages, pour chercher, à l'inſtigation de nos miniſtres, de l'emploi dans ma patrie, où je n'avois rien de ſemblable à prétendre. Cependant, je puis dire que mes études particulieres ont réparé la premiere privation, en me donnant de jouir, non-ſeulement d'un petit coin de terre, mais de toutes les harmonies répandues dans le grand jardin de la nature. Une épouſe eſtimable ne peut pas être auſſi aiſément remplacée ; mais ſi je peux me flatter que cet ouvrage contribue à multiplier les mariages, à les rendre plus heureux, & à adoucir l'éducation des enfans, je croirai perpétuer en eux ma famille, & je conſidérerai les femmes & les enfans de ma patrie, comme m'appartenant en quelque choſe.

Il n'y a de durable que la vertu. La beauté du corps paſſe vîte ; la fortune inſpire de vains déſirs ; la grandeur fatigue ; la réputation eſt inconſtante ; le talent, & le génie même, s'affoibliſſent : mais la vertu eſt toujours belle, toujours variée, toujours égale & toujours forte, parce qu'elle eſt réſignée à tous les événemens, aux privations comme aux jouiſſances, à la mort comme à la vie.

Heureux donc, & mille fois heureux, ſi j'ai pu contribuer à réparer quelques-uns des maux de ma patrie, & à lui ouvrir quelque nouvelle perſpective de bonheur ! Heureux ſi j'ai pu, d'une part, eſſuyer les larmes de quelque infortuné, & ramener, de l'autre, ces hommes égarés par la volupté, à la Divinité, vers laquelle la nature, le tems, nos propres miſeres, & nos affections ſecretes, nous entraînent avec tant de rapidité !

Il me ſemble qu'il ſe prépare pour nous quelque révolution favorable. Si elle arrive, on en ſera redevable aux lettres : elles ne menent aujourd'hui à rien ceux qui les cultivent parmi nous ; cependant elles régiſſent tout. Je ne parle pas de l'influence qu'elles ont par toute la terre, gouvernée par des livres. L'Aſie eſt régie par les maximes de Confucius, les Korans, les Beths, les Védams, &c. mais, en Europe, ce fut Orphée qui, le premier, raſſembla ſes habitans, & qui les tira de la barbarie par ſes poëſies divines. Enſuite le génie d'Homere fit naître les légiſlations & les religions de la Grece : il anima Alexandre, & le porta à la conquête de l'Aſie. Il influa ſur les Romains, qui chercherent, dans ſes poëſies ſublimes, la généalogie du fondateur &

des ſouverains de leur empire, comme les Grecs y avoient cherché les origines de leurs républiques & de leurs loix. Son ombre auguſte préſide encore à la poëſie, aux arts libéraux, aux académies, & aux mouvemens de l'Europe : tant ont de pouvoir ſur l'eſprit humain les perſpectives de la divinité qu'il lui a préſentées ! Ainſi la parole qui créa le monde, le gouverne encore ; mais quand elle fut deſcendue elle-même du ciel, & qu'elle eut montré aux hommes la route du bonheur dans la ſeule vertu, une lumiere plus pure que celle qui avoit brillé ſur les îles de la Grece, éclaira les forêts des Gaules. Les ſauvages qui les habitoient, auroient été les plus heureux des hommes, s'ils euſſent été libres ; mais ils avoient des tyrans, & ces tyrans les replongerent dans une barbarie ſacrée, en leur préſentant des fantômes d'autant plus effrayans, que les objets de leur confiance étoient devenus ceux de leur terreur. C'en étoit fait du bonheur des peuples, & même de la religion, lorſque deux hommes de lettres, Rabelais & Michel Cervantes, s'éleverent, l'un en France, & l'autre en Eſpagne, & ébranlerent à-la-fois le pouvoir monacal * & celui de la chevalerie. Pour renverſer ces deux coloſſes, ils n'employerent d'autres armes que le ridicule, ce contraſte naturel de la terreur humaine. Semblables aux enfans, les peuples rirent & ſe raſſurerent ; ils n'avoient plus d'autres impulſions vers le bonheur que celles que leurs princes vouloient leur donner, ſi leurs princes alors avoient été capables d'en avoir. Le Télémaque parut, & ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produiſit une grande révolution dans la politique. Il ramena les peuples & les rois aux arts utiles, au commerce, à l'agriculture, & ſur-tout au ſentiment de la Divinité. Cet ouvrage réunit à l'imagination d'Homere la ſageſſe de Confucius. Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Ce n'eſt pas en France où il a été le plus admiré ; il y a des provinces en Angleterre où on y apprend encore à lire aux enfans. Quand les Anglois

* A Dieu ne plaiſe que je veuille parler des véritables religieux. Quand ils n'auroient d'autre mérite dans cette vie que de la paſſer ſans faire de mal, ils ſeroient reſpectables aux yeux mêmes de l'incrédulité. Il ne s'agit point ici des hommes vraiment pieux, qui ont quitté le monde pour embraſſer, ſans obſtacle, l'eſprit de la religion : mais de ceux qui ſe revêtent d'un habit conſacré par la religion, pour ſe procurer des richeſſes & des honneurs dans le monde ; de ceux contre leſquels S. Jérome a tant crié en vain, & qui ont vérifié ſa prophétie dans la Paleſtine & dans l'Egypte, en décréditant la religion par leurs mœurs, leur avarice & leur ambition.

Anglois entrerent dans le Cambraiſis, avec l'armée des alliés, ils voulurent en enlever l'auteur, qui y vivoit loin de la cour, pour lui donner, dans leur camp, une fête militaire ; mais ſa modeſtie ſe refuſa à ce triomphe : il ſe cacha. Je n'ajouterai qu'un trait à ſon éloge ; ce fut le ſeul homme vivant dont Louis XIV fut jaloux : & il avoit raiſon de l'être ; car, pendant qu'il cherchoit à ſe faire craindre & admirer de l'Europe par ſes armées, ſes conquêtes, ſes fêtes, ſes bâtimens & ſon faſte, Fénélon s'en faiſoit adorer avec un livre *.

Pluſieurs gens de lettres, inſpirés par ſon génie, ont changé parmi nous l'eſprit du gouvernement & les mœurs. C'eſt à leurs écrits que nous ſommes redevables de la deſtruction de pluſieurs coutumes barbares, telles que de condamner à mort pour crime prétendu de ſortilege, d'appliquer indifféremment tous les criminels à la queſtion, les reſtes de l'eſclavage féodal, l'uſage de porter des épées dans le ſein des villes & de la paix, &c. C'eſt à eux qu'on doit le retour des goûts & des devoirs de la nature, ou du moins leurs images. Ils ont rendu à pluſieurs enfans les mamelles de leurs meres, & aux riches le goût de la campagne, qui

* On a beau comparer Boſſuet & Fénélon : je ne ſuis pas capable d'apprécier leur mérite ; mais le ſecond me paroît bien préférable à ſon rival. Il a rempli, ce me ſemble, les deux points de la loi ; IL A AIMÉ DIEU ET LES HOMMES.

On ne ſera pas fâché de ſavoir ce que penſoit à ſon ſujet Jean-Jacques Rouſſeau. Un jour étant allé avec lui promener au mont Valérien, quand nous fûmes parvenus au ſommet de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner à ſes hermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils ſe miſſent à table, & pendant qu'ils étoient à l'égliſe. J. J. Rouſſeau me propoſa d'y entrer, & d'y faire notre priere. Les hermites récitoient alors les litanies de la Providence, qui ſont très-belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, & que les hermites ſe furent acheminés à leur réfectoire, J. J. me dit avec attendriſſement ; " Maintenant j'éprouve ce qui eſt dit dans l'Evangile : " *Quand pluſieurs d'entre vous ſeront raſſemblés en mon nom, je me* " *trouverai au milieu d'eux.* Il y a ici un ſentiment de paix & de bon- " heur qui pénétre l'ame." Je lui répondis : " Si Fénélon vivoit vous " ſeriez catholique." Il me repartit, hors de lui & les larmes aux yeux : " O ! ſi Fénélon vivoit, je chercherois à être ſon laquais pour mériter " d'être ſon valet de chambre."

Ayant trouvé, il y a quelque tems, ſur le Pont-Neuf, une de ces petites urnes de trois ou quatre ſous que vendent les Italiens dans les rues, l'idée me vint d'en ériger dans ma ſolitude un monument à la mémoire de J. J. & de Fénélon, à la maniere de ceux que les Chinois élevent à celle de Confucius. Comme il y a deux petits écuſſons ſur cette urne, j'écrivis ſur l'un

qui les porte aujourd'hui à quitter le centre des villes pour en habiter les fauxbourgs. Ils ont inſpiré à toute la nation celui de l'agriculture, qui eſt dégénéré, à l'ordinaire, en fanatiſme, dès qu'il eſt devenu un eſprit de corps. Ce ſont eux qui ont ramené la nobleſſe vers le peuple, dont elle s'étoit déjà rapprochée, à la vérité, par ſes alliances avec la finance ; ils l'ont rappelée à ſes devoirs par ceux de l'humanité. Ils ont dirigé toutes les puiſſances de l'état, & même les femmes, vers les objets patriotiques, en les couvrant d'agrémens & de fleurs.

O hommes de lettres! ſans vous l'homme riche n'auroit aucune jouiſſance intellectuelle ; ſon opulence & ſes dignités lui ſeroient à charge. Vous ſeuls nous rappelez les droits de l'homme & de la Divinité. Par-tout où vous paroiſſez, dans le militaire, dans le clergé, dans les loix & dans les arts, l'intelligence divine ſe montre, & le cœur humain ſoupire. Vous êtes à-la-fois les yeux & la lumiere des nations. Nous ſerions peut-être maintenant bien près du bonheur, ſi pluſieurs d'entre vous, voulant plaire à la multitude, ne l'euſſent égarée en flattant ſes paſſions, & en prenant leurs voix trompeuſes pour celles de la nature humaine.

Voyez comme ces paſſions vous ont égarés vous-mêmes, pour vous être trop approchés des hommes! C'eſt dans la ſolitude, & réunis entre vous, que vos talens ſe communiquent des lumieres mutuelles. Souvenez-vous des tems où les

l'un ces mots, J. J. ROUSSEAU ; & ſur l'autre, F. FÉNÉLON. Je la poſai enſuite à ſix pieds de hauteur dans un angle de mon cabinet, & je plaçai auprès d'elle cette inſcription.

D. M.

A la gloire durable & pure
De ceux dont le génie éclaira les vertus,
Combattit à la fois l'erreur & les abus,
Et tenta d'amener le ſiecle à la nature.
Aux J. J. Rouſſeaux, aux François Fénélons
J'ai dédié ce monument d'argile,
Que j'ai conſacré par leurs noms,
Plus auguſtes que ceux de Céſar & d'Achille.
Ils ne ſont point fameux par nos malheurs :
Ils n'ont point, pauvres laboureurs,
Ravi vos bœufs, ni vos javelles ;
Bergeres, vos amans ; nourriſſons, vos mamelles ;
Rois, les états où vous régnez :
Mais vous les comblerez de gloire,
Si vous donnez à leur mémoire
Les pleurs qu'ils vous ont épargnés.

les Lafontaines, les Boileaux, les Racines, les Molieres vivoient entre eux. Quel eſt aujourd'hui votre ſort? Ce monde dont vous flattez les paſſions, vous arme les uns contre les autres. Il vous livre à la gloire, comme les Romains livroient des malheureux aux bêtes. Vos lices ſaintes ſont devenues des arenes de gladiateurs. Vous êtes, ſans vous en douter, les inſtrumens de l'ambition des corps. C'eſt par vos talens que leurs chefs ſe procurent des dignités & des richeſſes, tandis que vous reſtez dans l'obſcurité & l'indigence. Songez à la gloire des gens de lettres, chez les peuples qui ſortoient de la barbarie: ils préſenterent la vertu aux nations, & ils en furent les dieux. Songez à leur aviliſſement chez les peuples tombés dans la corruption: ils en flatterent les paſſions, & ils en furent les victimes. Dans la décadence de l'empire Romain, les lettres ne devinrent plus le partage que de quelques Grecs affranchis. Laiſſez courir la foule ſur les pas des riches & des voluptueux. Que vous propoſez-vous dans la ſainte carriere des lettres, ſinon de marcher ſous la protection de Minerve? Quel reſpect le monde auroit-il pour vous, ſi vous n'étiez couverts de ſon égide ſacrée? Il vous fouleroit aux pieds. Laiſſez-le tromper ſes adorateurs: mettez votre confiance dans le ciel, dont les ſecours viendront vous chercher par-tout où vous ſerez.

Un jour la vigne, en pleurant, ſe plaignoit au ciel de l'injuſtice de ſon ſort. Elle envioit celui du roſeau. " Je ſuis „ plantée, diſoit-elle, dans des rochers arides, & je ſuis ob- „ ligée de produire des fruits pleins de jus; tandis qu'au bas „ de cette vallée, le roſeau, qui ne porte qu'une bourre „ ſeche, croît à ſon aiſe ſur le bord des eaux." Une voix lui répondit du ciel: " O vigne; ne vous plaignez pas de " votre deſtinée. L'automne viendra, le roſeau périra ſans „ honneur ſur le bord des marais; mais les pluies du ciel „ iront vous chercher dans la montagne, & votre jus mûri „ dans les rochers, ſervira un jour à conſoler les hommes, & „ à réjouir les dieux."

Nous avons encore un grand eſpoir de réforme dans l'affection que nous portons à nos rois. Chez nous, l'amour de la patrie n'eſt que l'amour du prince. C'eſt le ſeul lien qui nous réuniſſe, & qui, plus d'une fois, nous a empêchés de nous ſéparer. D'un autre côté, les peuples ſont les véritables monumens des rois. Tous ces monumens de pierre, dont tant de princes croient éterniſer leur mémoire, ne ſervent ſouvent qu'à la faire déteſter. Pline dit que les Egyptiens de ſon tems maudiſſoient la mémoire des rois

d'Egypte, qui avoient bâti les pyramides; encore avoient-ils oublié leurs noms. Les Egyptiens de nos jours disent que c'est le diable qui les a faites, sans doute par le sentiment des peines que ces travaux ont coûté aux hommes. Notre peuple attribue souvent la même origine à nos anciens ponts & aux grands chemins, taillés dans des rochers qui sont à la hauteur des nues. On a beau frapper pour lui des médailles, il n'entend rien à leurs emblêmes, ni à leurs inscriptions. Mais c'est le cœur des hommes qu'il faut empreindre par des bienfaits; le timbre en est ineffaçable. Le peuple a perdu la mémoire de ses monarques qui ont présidé à des conciles; mais il chérit encore celle de ceux qui ont soupé chez des meuniers.

Le peuple n'affectionne dans son prince qu'une seule qualité, c'est sa popularité: car c'est d'elle que découlent toutes les vertus dont il a besoin. Un acte de justice rendu, à l'imprévu & sans faste, à une pauvre veuve, à un charbonnier, le rempliſſent d'admiration & de joie. Il regarde son prince comme un Dieu, dont la providence veille par-tout: & il a raison; car un seul événement de cette nature, qui arrive bien à propos, tient tous les oppresseurs en crainte, & tous les opprimés en espérance. Aujourd'hui la vénalité & l'orgueil ont élevé entre le peuple & le roi mille murs impénétrables, d'or, de fer & de plomb. Le peuple ne peut plus aller vers son prince, mais le prince peut encore descendre vers le peuple. On a rempli à ce sujet nos rois de frayeurs & de préjugés. Cependant il est très-remarquable que, dans ce grand nombre de princes de toutes les nations qui ont été les victimes de diverses factions, pas un seul n'a péri, faisant le bien, allant à pied & *incognito*; mais tous, ou dans leurs carrosses, ou à table au sein des plaisirs, ou dans leur cour au milieu de leurs gardes & au centre de leur puissance.

Nous voyons de nos jours l'empereur & le roi de Prusse parcourir en simple voiture, avec un ou deux domestiques et sans gardes, leurs états dispersés, quoique remplis en partie d'étrangers & de peuples conquis. Les grands hommes & les princes les plus illustres de l'antiquité, tels que Scipion, Germanicus, Marc-Aurele, voyageoient sans suite, à cheval, & souvent à pied. Combien de provinces de son royaume n'a pas parcourues ainsi, dans un siecle de troubles & de factions, notre grand Henri IV?

Un roi dans ses états, doit être comme le soleil sur la terre, où il n'y a pas une seule petite plante qui ne reçoive à son tour l'influence de ses rayons. De combien de grandes

vérités

vérités nos rois ſont privés par les préjugés des courtiſans! Combien ils perdent de plaiſirs par leur vie ſédentaire! Je ne parle pas de ceux de la grandeur, lorſqu'ils voient à leur approche les peuples accourir en foule ſur les chemins, les remparts des villes s'enflammer du tonnerre de l'artillerie, & les eſcadres ſortant de leurs ports couvrir la mer de pavillons & de feux. Je les crois las des plaiſirs de la gloire. Mais je les crois ſenſibles à ceux de l'humanité, dont on les prive perpétuellement. On les force toujours d'être rois, on ne leur permet jamais d'être hommes. Quel plaiſir pour eux de voiler leur grandeur comme des dieux, & d'apparoître au milieu d'une famille vertueuſe, comme Jupiter chez Philémon & Baucis! Combien peu il leur faudroit pour faire chaque jour des heureux! Souvent ce qu'ils donnent à une ſeule famille de courtiſans, ſuffiroit pour faire le bonheur d'une province. Souvent leur ſimple apparition y rempliroit d'effroi tous les tyrans, & en conſoleroit les malheureux. On les croiroit par-tout, quand on ne les ſauroit nulle part. Un ami fidelle, quelques ſerviteurs robuſtes ſuffiroient pour rapprocher d'eux tous les agrémens des voyages, & pour en écarter tous les inconvéniens.

Ils ſont les maîtres de varier les ſaiſons à leur gré, ſans ſortir du royaume, & d'étendre leurs plaiſirs auſſi loin que leur puiſſance. Au lieu d'habiter des maiſons de campagne ſur les bords de la Seine, ou au milieu des roches de Fontainebleau, ils en peuvent avoir ſur les bords de l'Océan & au pied des Pyrénées. Il ne tient qu'à eux de paſſer les ardeurs brûlantes de l'été au ſein des montagnes du Dauphiné, entourées d'un horizon de neige; l'hiver en Provence, ſous des oliviers & des chênes verts; l'automne, dans les prairies toujours vertes & ſous les pommiers de la riche Normandie. Ils verroient aborder ſur les rivages de la France, des gens de mer de toutes les nations, des Anglois, des Eſpagnols, des Suédois, des Hollandois, des Italiens, vivant tous avec les coſtumes & les mœurs de leur pays. Nos rois ont, dans leurs palais, des comédies, des bibliotheques, des ſerres, des cabinets d'hiſtoire naturelle; mais toutes ces collections ne ſont que de vaines images des hommes & de la nature. Ils n'ont pas de jardins plus dignes d'eux que leurs royaumes, ni de bibliotheques plus inſtructives que leurs peuples.

Ah! ſi un ſeul homme peut être ſur la terre l'eſpoir du genre humain, c'eſt un roi de France. Il regne ſur ſon peuple par l'affection, ſon peuple ſur l'Europe par les mœurs, l'Europe ſur le reſte du monde par la puiſſance. Rien ne l'empêche

l'empêche de faire le bien quand il lui plaît. Il peut, malgré la vénalité des emplois, humilier le vice ſuperbe, & élever l'humble vertu. Il peut encore deſcendre vers ſes ſujets, ou les faire monter vers lui. Beaucoup de rois ſe ſont repentis d'avoir mis leur confiance dans des tréſors, dans des alliés, dans des corps & dans des grands; mais aucun de s'être fié à ſon peuple & à Dieu. Ainſi ont régné les populaires Charles V & les S. Louis. Ainſi vous aurez régné un jour, ô Louis XVI! Vous avez, dès vos premiers pas au trône, donné des loix pour le rétabliſſement des mœurs; & ce qui étoit plus difficile, vous en avez montré l'exemple au milieu d'une cour françoiſe. Vous avez détruit les reſtes de l'eſclavage féodal, adouci le ſort des malheureux priſonniers ainſi que les punitions militaires & civiles, donné aux habitans de quelques provinces la liberté de répartir entre eux les impoſitions nationales, remis à la nation les droits de votre avénement à la couronne, aſſuré aux pauvres matelots une portion des fruits de la guerre, & rendu aux gens de lettres le privilege naturel de recueillir ceux de leurs veilles. Tandis que, d'une main, vous aidiez les infortunés de la nation; de l'autre, vous éleviez des ſtatues à ſes hommes célebres dans les ſiecles paſſés, & vous ſecouriez les Américains opprimés. Quelques hommes ſages qui vous environnent, & ce qui eſt encore plus puiſſant que leur ſageſſe, les charmes & la ſenſibilité de votre auguſte épouſe, vous ont rendu le chemin de la vertu facile. O grand roi! ſi vous marchez avec conſtance dans les rudes ſentiers de la vertu, votre nom ſera un jour invoqué par les malheureux de toutes les nations. Il préſidera à leurs deſtinées pendant la vie même de leurs propres ſouverains. Ils le préſenteront comme une barriere à leurs tyrans, & comme un modele à leurs bons rois. Il ſera révéré du couchant à l'aurore, comme celui des Titus & des Antonins. Lorſqu'aucun peuple vivant ne ſubſiſtera plus, votre nom vivra encore, & fleurira d'une gloire toujours nouvelle. La majeſté des ſiecles ajoutera à ſa vénération, & la poſtérité la plus reculée nous enviera le bonheur d'avoir vécu ſous vos loix. Je ne ſuis rien, Sire. J'ai pu être la victime des maux publics, & en ignorer les cauſes. J'ai pu parler des moyens d'y remédier, ſans connoître la puiſſance & les reſſources des grands rois. Mais ſi vous nous rendez meilleurs & plus heureux, les Tacites futurs étudieront, d'après vous, l'art de réformer & de gouverner les hommes dans un ſiecle difficile. D'autres Fénélons parleront un jour de la France ſous votre regne, comme

de

de l'heureuſe Egypte ſous celui de Séſoſtris. Pendant que vous recevrez alors ſur la terre les hommages invariables des hommes, vous ſerez leur médiateur auprès de la Divinité, dont vous aurez été parmi nous la plus vive image. Ah! s'il étoit poſſible que nous perdiſſions le ſentiment de ſon exiſtence par la corruption de ceux qui nous doivent l'exemple, par le déſordre de nos paſſions, par l'égarement de nos propres lumieres, par les maux multipliés de l'humanité! ô roi! il vous ſeroit encore glorieux de conſerver l'amour de l'ordre au milieu du déſordre général. Les peuples livrés à des tyrans ſans frein, ſe réfugieroient en foule aux pieds de votre trône, & viendroient chercher en vous le Dieu qu'ils n'appercevroient plus dans la nature.

FIN DES ETUDES DE LA NATURE.

EXPLICATION

EXPLICATION DES FIGURES.

FRONTISPICE.

Planche Premiere.

LE Frontiſpice repréſente une ſolitude dans les montagnes de l'île de Samos. On a tâché, malgré la petiteſſe du champ, d'y exprimer quelques harmonies élémentaires particulieres aux îles & aux montagnes élevées. Des tourbillons de ſable formés par les vents ſur les rivages de l'île, & des nuages pompés par le ſoleil au ſein de la mer, ſe dirigent vers les ſommets des montagnes qui les arrêtent par leurs attractions foſſiles & hydrauliques. On voit ſur le devant du payſage quelques arbres qui ſe plaiſent dans les latitudes froides & humides, entre autres, le ſapin & le bouleau. Ces deux genres d'arbres que l'on y rencontre preſque toujours enſemble, préſentent différens contraſtes dans leurs couleurs, leurs formes, leurs ports, & dans les animaux qu'ils nourriſſent. Le ſapin éleve dans les airs ſa pyramide aux feuilles roides, filiformes, & d'une verdure ſombre: & le bouleau lui oppoſe ſa maſſe en forme de pyramide renverſée, aux feuilles mobiles, arrondies & d'une verdure tendre. Des écureuils ſe jouent dans les rameaux du ſapin, & la femelle d'un coq de bruyere fait ſon nid dans la mouſſe qui couvre ſes racines. Au contraire, des caſtors ont conſtruit leurs loges au pied du bouleau; & un oiſeau de l'eſpece de ceux qui mangent des bourgeons, voltige autour de ſes branches. Le ſapin porte ſon quadrupede dans ſes rameaux, & le bouleau nourrit le ſien ſur ſes racines. Les habitudes de leurs oiſeaux ſont également oppoſées. Cependant, il y a entre tous ces animaux la plus grande harmonie. Un chien regarde paiſiblement leurs occupations, & exprime, par le repos de ſon attitude, la paix profonde qui regne parmi les habitans de ce déſert.

A l'entrée d'une grotte pratiquée dans les flancs de la montagne on voit un homme occupé à ſculpter une ſtatue de Minerve dans le tronc d'un arbre. La figure de cette déeſſe, ſymbole de la ſageſſe divine, & la matiere dont elle eſt faite, caractériſent ici l'intelligence ſuprême qui ſe manifeſte dans l'harmonie des végétaux. Ce philoſophe eſt Philoclès. (Voyez ſon hiſtoire dans Télémaque, liv. 13, & 14.)

HEMISPHERE ATLANTIQUE.

Planche Seconde.

Tome premier, page 87.

On voit l'hémiſphere Atlantique avec ſes ſources, ſes glaces, ſon canal, ſes courans & ſes marées dans les mois de Janvier & de Février.

Quoique je ſois obligé de répéter ici quelques obſervations que j'ai déjà placées dans le texte, j'y en vais joindre quelques autres, dignes, j'oſe dire, de toute l'attention du lecteur.

Obſervez d'abord que le globe de la terre n'eſt pas figuré ici à la maniere des géographes qui le repréſentent en creux dans leurs mappemondes, afin d'en faire appercevoir les parties fuyantes ſur une grande échelle. Leur projection nous donne une idée fauſſe de la terre, en nous montrant les parties fuyantes de ſa circonférence comme les plus larges, & au contraire, les parties ſaillantes du milieu, comme les plus étroites. Ce n'eſt point un globe convexe qu'ils nous préſentent, c'eſt un globe concave. On l'a figuré ici tel qu'on l'appercevroit dans le ciel, du côté de l'Océan Atlantique & dans notre hiver.

On y diſtingue les ſources de l'Océan Atlantique, qui ſortent l'été du pôle Nord; ſon canal formé par les parties ſaillantes & rentrantes des deux continens; & ſon embouchure compriſe entre le Cap Horn & le Cap de Bonne-Eſpérance, par laquelle cet Océan ſe décharge, pendant l'été, dans la mer des Indes.

Le côté oppoſé de cet hémiſphere, quoique encore peu connu, préſenteroit, ainſi que celui-ci, un canal fluviatile avec tous les mêmes acceſſoires; ſources, glaces, courans & marées; formé, non pas par des continens, mais par des projections d'îles & de hauts fonds qui dirigent, pendant notre hiver, dans la mer des Indes, le cours des effuſions polaires Auſtrales. Quelque intéreſſantes que ſoient ces nouvelles projections du globe, il ne m'a pas été poſſible de faire les frais néceſſaires pour les faire graver; car il eût été encore convenable de préſenter l'un & l'autre hémiſphere dans ſon été & dans ſon hiver, afin qu'on pût voir leurs différens courans dans chaque ſaiſon, & de montrer les pôles mêmes à vue d'oiſeau, auſſi en hiver & en été, afin de préſenter

ſenter l'étendue des coupoles de glaces qui les couvrent, & les courans qui en ſortent dans les diverſes ſaiſons de l'année. Ces différentes coupes euſſent exigé au moins huit planches d'une échelle plus grande que celle-ci, pour développer ſenſiblement les harmonies de cette ſeule partie de mes Études de la Nature. D'ailleurs cette augmentation de cartes eût entraîné des mémoires plus détaillés ſur les diſtributions du globe, dont je n'ai voulu parler dans cet Ouvrage qu'en hors d'œuvre.

Le ſimple aſpect de l'hémiſphere Atlantique aux mois de Janvier & de Février, ſuffira pour l'intelligence de ce que nous avons dit ſur les glaces polaires & ſur leurs effuſions périodiques. Nous parlerons ſucceſſivement de ſes ſources, de ſes glaces, de ſon canal, de ſes courans, de ſes marées, & même de ſon embouchure.

Les ſources de l'Océan Atlantique, ſont en été au pôle Septentrional. Elles ſont ſituées dans la mer Baltique, les baies d'Hudſon & de Baſin, au détroit de Waigats, &c. On peut remarquer ſur un globe en relief, que ces ſources qui forment la naiſſance du canal Atlantique, tournent autour du pôle, en formant le limaçon, à peu-près comme celles d'une riviere ſerpentent autour de la montagne d'où elles deſcendent; en ſorte qu'elles raſſemblent, dans cette partie, toutes les décharges des fleuves qui ſe jettent au Nord, & qu'elles en portent les eaux dans l'Océan Atlantique. Je préſume de là qu'il y a à proportion bien moins d'effuſions polaires dans la partie de la mer du Sud qui lui eſt oppoſée. Nous verrons encore que la nature a fait reſſortir au canal Atlantique les extrémités des deux courans généraux des pôles, qui viennent y aboutir après avoir fait le tour du globe; & c'eſt par oppoſition aux ſources dont ces courans partent, que je donne aux extrémités de leurs cours le nom d'embouchure. Ne nous occupons maintenant que de leurs ſources. On conçoit que les eaux de ces ſources doivent couler vers la Ligne, où elles vont remplacer celles que le ſoleil y évapore chaque jour; mais elles ont de plus une élévation qui facilite leur cours. Non-ſeulement les glaces d'où elles ſortent, ſont fort élevées ſur l'hémiſphere; mais les pôles ont eux mêmes une élévation de ſol qui eſt conſidérable. Je m'appuie dans cette aſſertion, en premier lieu, des obſervations de Tycho-Brahé & de Kepler, qui ont vu l'ombre de la terre ovale ſur les pôles, dans les éclipſes centrales de lune, & de l'autorité de Caſſini, qui donne cinquante lieues de plus à l'axe de la terre, qu'à ſes diametres. En ſecond lieu, j'ai pour moi des

expériences

expériences authentiques, recueillies par l'Académie des ſciences, & dont on n'a plus parlé dès que l'opinion de l'aplatiſſement de la terre aux pôles a prévalu. Par exemple, on ſait qu'à meſure qu'on s'éleve ſur une montagne, le mercure baiſſe dans le barometre: or, le mercure baiſſe dans le barometre à meſure qu'on avance vers le nord. Il deſcend dans nos climats d'environ une ligne, ſi on s'éleve à onze toiſes. Suivant l'Hiſtoire de l'Académie des ſciences, (1712, page 4,) le poids d'une ligne de mercure équivaut à Paris, à dix toiſes cinq pieds, tandis qu'il ne faut s'élever en Suede qu'à dix toiſes un pied ſix pouces quatre lignes, pour le faire baiſſer d'une ligne. L'atmoſphere de Suede a donc moins de hauteur que celle de Paris, & par conſéquent le terrain de Suede eſt plus élevé.

On peut encore joindre à ces obſervations celles des navigateurs du Nord, qui ont vu le ſoleil d'autant plus élevé ſur l'horizon, qu'ils ſe ſont plus approchés des pôles. On ne peut attribuer ces effets d'optique aux ſimples loix de la réfraction de l'atmoſphere. Selon l'académicien Bouguer, Traité de la navigation, liv. 4, chap. 3, ſect. 3. „ La réfraction éleve les aſtres en apparence; & on ſait par une infinité d'obſervations certaines, que lorſqu'ils nous paroiſſent à l'horizon, ils ſont réellement 33 ou 34 minutes au-deſſous....Dans les régions où l'air eſt plus denſe, les réfractions doivent y être un peu plus fortes; & elles le ſont auſſi, toutes choſes d'ailleurs égales, un peu plus grandes en hiver qu'en été. On peut dans l'uſage de la navigation, n'avoir point d'égard à cette différence, & ſe ſervir toujours de la petite table qu'on voit ici à côté." En effet, on voit dans cet endroit de ſon livre, une petite table où il place la plus grande réfraction du ſoleil à l'horizon, à 34 minutes pour tous les climats du monde. Mais comment eſt-il arrivé que Barents ait vu le ſoleil ſur l'horizon de la nouvelle Zemble, le 24 Janvier dans le ſigne du verſeau par les cinq degrés vingt-cinq minutes, tandis qu'il auroit dû y être par les ſeize degrés vingt-ſept minutes, pour être apperçu par les ſoixante-ſeize degrés de latitude ſeptentrionale où ſe trouvoit Barents? La réfraction du ſoleil ſur l'horizon, étoit donc de près de deux degrés & demi, c'eſt-à-dire, plus de quatre fois auſſi grande que Bouguer ne l'a ſuppoſé, puiſqu'il ne lui donne que trente-quatre minutes à-peu-près pour tous les climats. A la vérité, Barents fut fort étonné de voir le ſoleil quinze jours plutôt qu'il ne l'attendoit, & il ne s'aſſura bien poſitivement qu'il étoit au 24 Janvier, qu'en obſervant cette même

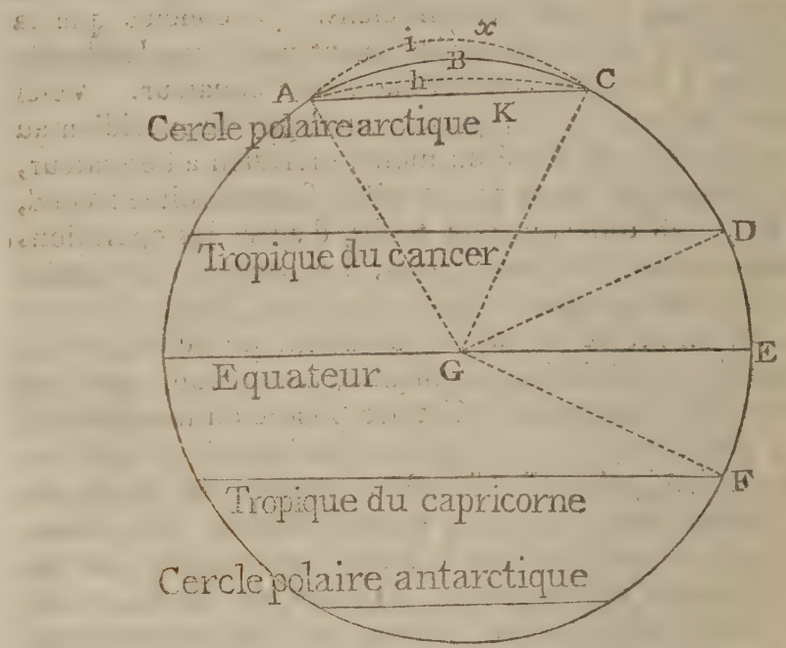
même nuit la conjonction de la lune & de Jupiter, annoncée pour Véniſe à une heure après minuit dans les éphémérides de Joſeph Scala, & qui eut lieu pour la nouvelle Zemble cette même nuit à ſix heures du matin dans le ſigne du taureau ; ce qui lui donna à la fois la longitude de ſa hutte dans la nouvelle Zemble, & la certitude qu'il étoit au 24 Janvier. Une réfraction de deux degrés & demi, eſt certainement bien conſidérable. On peut, ce me ſemble, en attribuer la moitié à l'élévation apparente du ſoleil dans l'atmoſphere très réfractaire de la nouvelle Zemble, & l'autre moitié à l'élévation réelle de l'obſervateur ſur l'horizon du pôle. Ainſi, Barents apperçut de la nouvelle Zemble le ſoleil à l'équateur, comme un homme le voit plutôt du ſommet d'une montagne que de ſa baſe. C'eſt, d'ailleurs, un principe ſans exception, des loix harmoniques de l'univers, que la nature ne ſe propoſe aucune fin, qu'elle n'y faſſe concourir tous les élémens à la fois. Nous en avons montré un grand nombre de preuves dans le cours de cet ouvrage. Ainſi la nature ayant voulu dédommager les pôles de l'abſence du ſoleil, fait paſſer la lune vers le pôle que le ſoleil abandonne ; elle criſtalliſe & réduit en neiges brillantes les eaux qui le couvrent, elle rend ſon atmoſphere plus réfractaire, afin de lui enlever plus tard, & de lui rendre plutôt la préſence du ſoleil : on en doit conclure encore qu'elle a alongé les pôles mêmes de la terre, afin de les faire participer plus longtemps aux influences de l'aſtre du jour.

A la vérité, des académiciens célebres ont poſé pour principe fondamental, que la terre étoit aplatie aux pôles. Voici ce que dit à ce ſujet le même académicien que nous venons de citer, qui fut employé avec eux à meſurer, près de l'équateur, un degré du méridien, qu'ils trouverent de 56748 toiſes : ,, Mais, dit il, ce qui eſt bien digne d'attention, les degrés terreſtres ne ſe ſont pas trouvés de même longueur dans les autres régions où on a fait des opérations ſemblables, & la différence eſt trop grande pour qu'on puiſſe l'attribuer aux erreurs inévitables des obſervations. Le degré ſous le cercle polaire, s'eſt trouvé de 57422 toiſes. Ainſi, il faut abſolument que la terre ne ſoit pas parfaitement ronde, & qu'elle ſoit plus haute vers l'équateur que vers les pôles, conformément à ce que nous indiquent d'autres expériences, dont il n'eſt pas néceſſaire de parler ici. La courbure de la terre eſt plus ſubite vers l'équateur, dans le ſens nord & ſud, puiſque les degrés y ſont plus petits : la terre au contraire eſt plus plate vers les pôles, puiſque les degrés

degrés y ſont plus grands." (Bouguer, Traité de la Navigation, livre 2, chap. 14, art. 29.)

J'avoue que je tire une conſéquence tout-à-fait contraire des obſervations de ces académiciens. Je conclus que la terre eſt alongée aux pôles, préciſément parce que les degrés du méridien y ſont plus grands que ſous l'équateur. Voici ma démonſtration. Si on plaçoit un degré du méridien au cercle polaire ſur un degré du même méridien à l'équateur, le premier degré qui eſt de 57422 toiſes, ſurpaſſeroit le ſecond, qui eſt de 56748 toiſes, de 674 toiſes, d'après les opérations des académiciens. Par conſéquent, ſi on mettoit l'arc entier du méridien qui couronne le cercle polaire, & qui eſt de 47 degrés, ſur un arc de 47 degrés du même méridien près de l'équateur, il y produiroit un renflement conſidérable, puiſque ſes degrés ſont plus grands. Cet arc polaire du méridien ne pourroit pas s'étendre en longueur ſur l'arc équinoxial du même méridien, puiſqu'il a le même nombre de degrés, & par conſéquent une corde de la même étendue. S'il s'étendoit en longueur en ſurpaſſant le ſecond de 674 toiſes par degré, il eſt évident qu'il ſortiroit, à l'extrémité de ſes 47 degrés, de la circonférence de la terre, qu'il n'appartiendroit plus au cercle où il eſt tracé, & qu'il formeroit, en le plaçant ſur un des pôles, une eſpece de champignon aplati, qui déborderoit le globe tout autour. Pour rendre la choſe encore plus ſenſible, ſuppoſons toujours que le profil de la terre aux pôles, ſoit un arc de cercle de 47 degrés. N'eſt-il pas vrai que ſi vous tracez une courbe au dedans de cet arc, comme font les académiciens qui aplatiſſent la terre aux pôles, elle ſera moins grande que cet arc, puiſqu'elle y ſera continue ; & que plus cette courbe ſera aplatie, moins elle ſera grande, puiſqu'elle approchera de plus en plus de la corde de cet arc, c'eſt-à-dire de la ligne droite ? Par conſéquent, les 47 degrés ou partitions de cette courbe intérieure, ſeront, chacun en particulier comme ils le ſont enſemble, plus petits que les 47 degrés de l'arc de cercle environnant. Mais puiſque les degrés de la courbe polaire, ſont au contraire plus grands que ceux d'un arc de cercle, il faut que la courbe entiere ſoit auſſi plus étendue qu'un arc de cercle : or, elle ne peut être plus étendue, qu'en la ſuppoſant plus renflée & circonſcrite à cet arc ; par conſéquent la courbe polaire forme une ellipſe alongée.

J'ai fait graver ici une figure du globe, pour rendre l'erreur de nos aſtronomes ſenſible aux yeux.



Soit x l'arc inconnu du méridien compris au deſſus du cercle polaire arctique ABC, & ſoit DEF l'arc du même méridien compris entre les tropiques. Ces deux arcs ſont, comme l'on ſait, chacun de 47 degrés. Mais, quoiqu'ils aient chacun un angle de la même ouverture AGC & DGF, ils n'ont pas chacun un arc du même développement : car, ſuivant nos aſtronomes, un degré du méridien au cercle polaire eſt plus grand de 674 toiſes qu'un degré du même méridien près de l'équateur. Il s'enſuit donc que l'arc polaire inconnu x de 47 degrés, ſurpaſſe en étendue l'arc équinoxial DEF qui eſt auſſi de 47 degrés, de 47 fois 674 toiſes, qui équivalent à 31678 toiſes, ou à douze lieues deux tiers. Or il s'agit maintenant de ſavoir ſi cet arc polaire inconnu x, eſt renfermé au dedans du cercle comme AiC, ou s'il ſe confond avec lui comme ABC, ou s'il ſort de ſa circonférence comme AiC.

L'arc polaire inconnu x ne peut pas être renfermé au dedans du globe comme AhC, ainſi que le prétendent nos aſtronomes qui l'y ſuppoſent aplati ; car s'il y étoit renfermé, il ſeroit évidemment plus petit que l'arc ſphérique ABC qui l'environne, ſuivant cet axiome que le contenu eſt

plus

plus petit que le contenant ; & plus cet arc A *b* C ſeroit aplati, & moins il auroit d'étendue, puiſqu'il approcheroit de plus en plus de ſa corde ou de la ligne droite AKC.

D'un autre côté, cet arc polaire *x* ne peut pas ſe confondre avec l'arc ſphérique ABC, puiſqu'il ſurpaſſe celui-ci de douze lieues deux tiers. Il appartient donc à une courbe qui ſort de la circonférence du globe telle que A *i* C. Donc le globe de la terre eſt alongé aux pôles, puiſque les degrés y ſont plus grands qu'à l'équateur. Donc nos aſtronomes ſe ſont trompés en concluant de la grandeur de ces degrés qu'il y étoit aplati.

Je terminerai cette démonſtration par une image plus triviale, mais auſſi ſenſible. Si vous diviſiez les deux circonférences d'un œuf en largeur & en longueur, chacune en 360 degrés, concluriez-vous que cet œuf ſeroit aplati vers ſes extrémités, parce que les degrés de ſa circonférence en longueur ſeroient plus grands que les degrés de ſa circonférence en largeur ? Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les académiciens ſe ſervent à-peu-près de la même figure, pour tirer des réſultats contraires. Ils repréſentent le globe de la terre comme un fromage de Hollande. Ils ſuppoſent que le globe eſt fort élevé ſur l'équateur. " La courbure de la terre, dit Bouguer, *ubi ſupra*, eſt plus ſubite vers l'équateur dans le ſens Nord & Sud, puiſque les degrés y ſont plus petits, & la terre au contraire eſt plus plate vers les pôles, puiſque les degrés y ſont plus grands. On croyoit que l'équateur n'étoit diſtingué que par la plus grande rapidité du mouvement qui ſe fait en vingt-quatre heures ; mais il eſt marqué d'une maniere bien plus réelle par une élévation continue, qui doit être d'environ ſix lieues marines & demie tout autour de la terre & par-tout à une égale diſtance des deux pôles."

Nous venons de voir l'étrange conſéquence qui réſulte à-la-fois de l'aplatiſſement de la terre aux pôles, & de la grandeur des degrés du méridien dans cette partie, qui donnent néceſſairement au cercle polaire une ſaillie hors de ſa circonférence : celles qu'on peut tirer de l'élévation & de la courbure plus ſubite de l'équateur, ne ſeroient pas moins extraordinaires. C'eſt que, ſi l'une & l'autre exiſtoient, il n'y auroit point de mers ſous l'équateur, parce qu'elles ſeroient alors déterminées, par l'élévation de ſix lieues & demie, & par la courbure plus ſubite de cette partie de la terre, à s'en éloigner, & par la peſanteur, à s'écouler vers les pôles aplatis plus voiſins du centre, & à y rétablir le ſeg-

ment ſphérique que les académiciens en retranchent. Ainſi, dans cette hypotheſe, les mers couvriroient les pôles & y ſeroient d'une grande profondeur, tandis qu'il n'y auroit que des continens très-élevés ſous la ligne. Or la géographie démontre le contraire ; car c'eſt dans le voiſinage de la ligne que ſe trouvent les plus grandes mers, & quantité de terres qui ne ſont qu'à leur niveau ; & au contraire, les terres élevées & les hauts fonds de la mer ſont très-fréquens ; ſur-tout vers le pôle ſeptentrional.

Parlons maintenant des glaces polaires. Quoiqu'elles ſoient repréſentées ici préciſément dans les parties fuyantes & les moins viſibles du globe, il eſt aiſé de juger de leur étendue conſidérable par l'arc du méridien qui les embraſſe. Au pôle Auſtral où elles ſont en moindre quantité, puiſqu'elles y ont éprouvé toutes les ardeurs de l'été de cet hémiſphere, elles s'étendent encore depuis ce pôle juſqu'au 70e. degré Sud au moins. Elles y forment donc une coupole d'un arc de plus de 40 degrés, qui, à vingt-cinq lieues au moins le degré, (puiſque les degrés dans cette partie ſont plus grands que vers l'équateur, ſuivant les expériences des académiciens,) donne une amplitude de plus de mille vingt lieues, ou une circonférence de plus de trois mille. On ne peut douter de ces dimenſions, car elles ſont priſes d'après les dernieres expériences du capitaine Cook, qui en a fait le tour au milieu de leur été. Les glaces du pôle Nord ſont beaucoup plus étendues, parce qu'elles ſont repréſentées dans leur hiver. On a exprimé aux unes & aux autres une crête de vingt cinq lieues environ d'élévation aux pôles. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ſur les hauteurs de celles qu'on trouve flottantes aux extrémités de leurs coupoles, qui ont juſqu'à douze & quinze cents pieds d'élévation. J'avois envie de faire repréſenter autour de ces glaces une eſpece d'auréole ou aurore boréale, qui auroit fait ſentir leur étendue circulaire, & eût ajouté à l'effet pittoreſque du globe, en rendant ſes pôles rayonnans ; car le pôle Auſtral a auſſi des aurores nocturnes, ainſi que Cook l'a obſervé ; & il paroît que ces aurores doivent leur origine aux glaces. Mais M. Moreau le jeune, qui a deſſiné les planches de cet ouvrage, & particulierement celle-ci avec toute l'intelligence & la complaiſance qui lui ſont propres, m'a fait ſentir qu'il n'y avoit pas aſſez de champ dans la carte. Il a d'ailleurs rendu ces glaces polaires aſſez lumineuſes pour les faire diſtinguer, ſans faire diſparoître les contours des îles & des continens qu'elles couvrent.

Quant

Quant au canal Atlantique, on y reconnoît évidemment les parties saillantes & rentrantes des deux continens, en correspondance les unes avec les autres. Si vous y joignez la sinuosité de sa source au Nord, qui semble tourner en limaçon autour de notre pôle, & son embouchure large & divergente, formée par le cap Horn, d'une part, & par le cap de Bonne-Espérance, de l'autre, par laquelle il se décharge pendant six mois dans l'Océan Indien, comme nous l'allons voir, vous y reconnoîtrez toutes les proportions d'un canal fluviatil. Quant à sa pente, à partir du pôle pour se rendre jusque dans la mer du Sud, par le cap de Bonne-Espérance, je la crois, comme je l'ai dit dans le texte, à-peu-près la même que celle du cours de l'Amazone.

Considérons maintenant le cours des effusions polaires, produites par l'action du soleil sur les glaces des pôles. Il sort chaque année un courant général de celui que le soleil échauffe ; & comme le soleil les visite alternativement, il s'ensuit qu'il y a deux courans généraux opposés, qui communiquent aux mers leurs mouvemens de circulation, & qui sont connus aux Indes sous le nom de mousson orientale & occidentale, ou d'hiver & d'été.

Ceci posé, examinons les effusions du pôle Austral qui est représenté ici dans son été. Le courant général qui en sort, se divise en deux branches, dont l'une s'engage dans l'Océan Atlantique, & pénetre jusqu'à son extrémité septentrionale. Lorsque cette branche vient à passer entre la partie saillante de l'Afrique & de l'Amérique, comme elle se trouve resserrée en passant d'un espace plus large dans un plus étroit, elle forme sur ses côtés deux contre-courans ou remoux qui vont en sens contraire. L'un de ces contre-courans va à l'Est le long des côtes de Guinée, jusqu'au quatrieme degré Sud, suivant le témoignage de Dampier. L'autre parti du cap Saint-Augustin va au Sud-Oueſt le long des côtes du Brésil, jusqu'au détroit de le Maire inclusivement. Cet effet est la suite d'une loi hydraulique dont les effets sont communs ; c'est que toutes les fois qu'un courant passe d'un canal large dans un plus étroit, il forme sur ses côtés deux contre-courans. C'est ce qu'on peut vérifier dans le cours des ruisseaux, au passage de l'eau d'une riviere sous les arches près de la tête d'un pont, &c. Ainsi le courant porte à l'Est le long des côtes de Guinée, & au Sud-Oueſt le long des côtes du Brésil dans l'été du pôle Austral. Mais au milieu de l'Océan Atlantique, & au-delà du détroit des deux continens, il porte au Nord dans tout son cours, & s'avance jusqu'aux extré-

mités ſeptentrionales de l'Europe & de l'Amérique en nous apportant deux fois par jour le long de nos côtes les marées du Midi, qui ſont des effuſions ſemi-journalieres des deux côtés du pôle Auſtral.

L'autre branche qui part du pôle Auſtral, prend à l'Oueſt du cap Horn, s'engage dans la mer du Sud, produit dans la mer des Indes la mouſſon de l'Eſt, qui arrive aux Indes dans notre hiver ; & après avoir fait le tour du globe par l'occident, vient à l'orient ſe réunir, par le cap de Bonne Eſpérance, au courant général qui entre dans l'Océan Atlantique. On peut ſuivre en partie ſur la carte ce courant général du pôle Auſtral avec ſes deux branches principales, ſes contre-courans & ſes marées, aux fleches qui indiquent ſes mouvemens directs, obliques, & rétrogrades.

Six mois après, c'eſt-à-dire dans notre été, à commencer vers la fin de mars, lorſque le ſoleil à la ligne abandonne le pôle Auſtral, & vient échauffer le pôle Septentrional, les effuſions du pôle Auſtral s'arrêtent ; celles du nôtre commencent à couler, & les courans de l'Océan changent dans toutes les latitudes. Le courant général des mers part alors de notre pôle, & ſe diviſe, comme celui du pôle Auſtral, en deux branches. La premiere de ces branches tire ſes ſources du Waigats, de la baie d'Hudſon, &c. qui coulent alors dans certains détroits, avec la rapidité d'une écluſe, & produiſent au Nord des marées qui viennent du Nord, de l'Orient & de l'Occident, au grand étonnement de Linſchoten, d'Ellis, & des autres navigateurs, accoutumés à les voir venir du Midi ſur les côtes de l'Europe. Ce courant formé par la fuſion de la plupart des glaces du Nord & de l'Amérique, de l'Europe & de l'Aſie, qui ont alors près de ſix mille lieues de circonférence, deſcend par l'Océan Atlantique, paſſe la ligne, & ſe trouvant reſſerré au même détroit de la Guinée & du Bréſil, il forme ſur ſes côtés deux contre-courans latéraux qui remontent au Nord, comme ceux formés ſix mois auparavant par le courant du pôle Auſtral remontoient au Midi. Ces contre-courans nous donnent ſur les côtes de l'Europe les marées qui paroiſſent toujours venir directement du Midi, quoique alors elles viennent en effet du Nord.

La branche qui les produit, s'avance enſuite vers le Sud, double le cap de Bonne-Eſpérance, prend ſon cours vers l'Orient, forme aux Indes la mouſſon occidentale ; & après avoir circuit le globe juſque dans la mer du Sud, elle paſſe au cap Horn, remonte le long de la côte du Bréſil, & y produit

produit un courant qui ſe termine au cap Saint-Auguſtin, & qui eſt oppoſé au courant principal qui deſcend du Nord.

L'autre branche du courant qui deſcend en été de notre pôle, de l'autre côté de notre hémiſphere, s'écoule par le détroit appellé détroit du Nord, ſitué entre l'extrémité la plus orientale de l'Aſie, & la plus occidentale de l'Amérique. Elle deſcend dans la mer du Sud, où elle vient ſe réunir à la premiere branche qui forme alors, comme nous l'avons dit, la mouſſon occidentale de cette mer. D'ailleurs, cette branche du détroit du Nord, reçoit bien moins d'effuſions glaciales que celle de l'Océan Atlantique, parce que les baies profondes qui ſont aux ſources de cet Océan, & les contours de ces mêmes ſources qui entourent le pôle en ſpirale, reçoivent, comme nous l'avons dit, la plus grande partie des effuſions glaciales du pôle Septentrional, & les verſent dans l'Océan Atlantique.

Ainſi, l'Océan parcourt, deux fois dans un an, le globe en ſpirales oppoſées, en partant alternativement de chaque pôle, & décrit ſur la terre, pour ainſi dire, la même route que le ſoleil dans les cieux.

J'oſe dire que cette théorie eſt ſi lumineuſe qu'on peut éclaircir par elle une multitude de difficultés qui jettent beaucoup d'obſcurité dans les journaux des voyageurs. Froger, par exemple, dit qu'au Bréſil les courans vont du côté du ſoleil, c'eſt-à-dire, qu'ils vont au Nord, quand il eſt dans les ſignes ſeptentrionaux, & au Sud, quand il eſt dans les ſignes méridionaux. On ne peut certainement expliquer cet effet verſatil par la preſſion ou l'attraction du ſoleil & de la lune entre les tropiques, puiſque ces aſtres n'en ſortent point & qu'ils vont toujours du même côté, c'eſt-à-dire, d'Orient en Occident: mais c'eſt que, lorſque ce courant du Bréſil va au Sud dans notre hiver, il eſt le contre-courant du courant général du pôle Auſtral, qui va alors au Nord; & lorſque ce courant du Bréſil va au Nord dans notre été, il eſt l'extrémité de ce même courant général, qui revient par le cap Horn. La même choſe n'arrive pas à celui du golfe de Guinée qui eſt vis-à-vis, & qui court toujours à l'Eſt, quoiqu'il ſoit préciſément dans le même cas; car, dans notre hiver, ce courant du golfe de Guinée eſt l'extrémité du courant général du pôle Auſtral qui revient par le cap de Bonne-Eſpérance, & qui porte au Nord dans cette ſaiſon le long des côtes de l'Afrique, depuis le trentieme degré de latitude Sud, juſqu'au quatrieme de la même latitude, ſuivant

le témoignage de Dampier. Mais cette extrémité du courant général qui porte au Nord, & qui part alors du quatrieme degré Sud, pour ſe joindre au courant général, n'entre point dans le golfe de Guinée, à cauſe du grand enfoncement de ce golfe ; de ſorte que, dans cette partie-là ſeulement, la mer court toujours à l'Eſt, ſuivant l'obſervation de tous les navigateurs de l'Afrique.

J'appuierai les principes de cette théorie, par des faits atteſtés des marins les plus accrédités. Voici ce que dit Dampier des courans de l'Océan, dans ſon Traité des vents, page 386 and 387.

" Au reſte, il eſt certain que par-tout les courans changent leurs cours à certain temps de l'année : dans les Indes Orientales, ils courent de l'Eſt à l'Oueſt une partie de l'année, & de l'Oueſt à l'Eſt l'autre partie. Dans les Indes Occidentales & dans la Guinée, ils ne changent qu'environ la pleine lune. Mais il faut entendre ici des parties de la mer qui ne ſont pas éloignées des côtes ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des courans, d'une force extraordinaire dans le grand Océan, qui ne ſuivent pas ces regles ; mais cela n'eſt pas commun.

Dans la côte de Guinée, le courant ſe porte Eſt, hormis en pleine lune ou environ. Mais au Midi de la ligne, depuis Loango juſqu'au 25 ou 30e degré, il court avec le vent du Sud au Nord, hormis vers la pleine lune.

A l'Eſt du cap de Bonne-Eſpérance, depuis le 30e degré juſqu'au 24e dans la bande du Sud, le courant ſe porte à l'Eſt, depuis Mai juſqu'au mois d'Octobre, & le vent eſt pour lors Oueſt-Sud-Oueſt, ou Sud-Oueſt ; mais depuis Octobre juſques en Mai, lorſque le vent eſt entre Eſt-Nord-Eſt, & Eſt-Sud-Eſt, le courant ſe porte à l'Oueſt ; & cela s'entend de cinq ou ſix lieues de terre, juſques à cinquante ou environ : car à cinq lieues de terre, on n'a point le courant, mais on a la marée ; & au-delà de cinquante lieues de terre, le courant ceſſe tout-à-fait, ou il eſt imperceptible.

Dans la côte des Indes au Nord de la ligne, le courant court avec la mouſſon. Mais il ne change pas tout-à-fait ſitôt, quelquefois de trois ſemaines ou davantage ; après cela, il ne change point juſqu'à ce que la mouſſon ſoit fixée du côté contraire. Par exemple, la mouſſon d'Oueſt commence au milieu d'Avril, mais le courant ne change qu'au commencement de Mai ; & la mouſſon d'Eſt commence au milieu de Septembre ou environ, mais le courant ne change qu'au mois d'Octobre."

Dampier

Dampier ſemble attribuer la cauſe de ces courans aux vents qu'il appelle mouſſons. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de m'occuper de la cauſe de la révolution atmoſphérique, qui toutefois dépend auſſi des pôles, dont les atmoſpheres ſont plus ou moins dilatées en hiver & en été, & dont les révolutions doivent précéder celles de l'Océan. Je ne ferai attention qu'au retardement du courant occidental qui n'arrive aux Indes qu'au mois de Mai, pour prouver que c'eſt le même qui part de nôtre pôle au mois de Mars, & qui arrive ſur différentes plages des Indes à des époques proportionnées à la diſtance du point d'où il part.

Ce courant donc arrive vers le mois d'Avril au cap de Bonne-Eſpérance, & c'eſt lui qui rend le paſſage du cap ſi difficile aux vaiſſeaux qui reviennent des Indes en été. Je m'appuierai encore là-deſſus de l'autorité de Dampier, dans ſon voyage autour du monde, Tome II, chap. 14. C'étoit à ſon retour des Indes en Europe.

" Nous perdions le temps d'aller au cap, que nous ne pouvions retrouver qu'au mois d'Octobre ou de Novembre, & nous étions alors à la fin de Mars. En effet, ce n'eſt pas l'ordinaire d'aborder le cap après le dixieme de Mai." Il y a plus, c'eſt que la compagnie de Hollande ne permet pas à ſes vaiſſeaux d'y reſter après le mois de Mars, parce qu'alors il y regne des vents d'Oueſt, & une mer de l'Oueſt qui jette les vaiſſeaux en côte; d'où l'on voit que ce courant, qui vient de l'Oueſt en doublant ce cap, y arrive vers le mois d'Avril.

Par le paſſage précédent de Dampier, nous avons vu que ce courant occidental arrivoit ſur les côtes de l'Inde vers la mi-mai; une autre autorité va nous prouver qu'il ſe rend vers la mi-juin, à l'île de Tinian, qui eſt bien plus à l'Orient. Je le tire du voyage de l'amiral Anſon, chap. 14, année 1742, au ſujet de l'île de Tinian. " Le ſeul ancrage propre aux gros vaiſſeaux, eſt dans la partie de l'île au Sud-Oueſt. Le fond de cette rade eſt rempli de roches de corail très-aigues. L'ancrage en eſt dangereux, depuis le milieu de Juin juſqu'au milieu d'Octobre, qui eſt la ſaiſon des *mouſſons occidentales*; & le danger eſt encore augmenté par la rapidité extraordinaire du courant de la marée qui *porte au Sud-Oueſt*, en cette île & celle d'Agnigan. Durant les huit autres mois de l'année, le temps y eſt conſtant." Remarquez, en paſſant, que pendant que la mouſſon ou le courant vient de l'occident, la marée porte en ſens contraire entre ces deux îles; ce qui confirme ce que nous avons dit, que les marées ne ſont pour l'ordinaire

l'ordinaire que les contre-courans des courans généraux reſſerrés par des détroits.

Ainſi, l'on voit que ce courant qui part de notre pôle en Mars, arrive au cap de Bonne-Eſpérance en Avril, ſur les côtes de l'Inde en Mai, à l'île de Tinian au milieu de Juin, & qu'il trace autour du globe la ligne ſpirale que j'ai indiquée. On pourroit évaluer ſa vîteſſe par le temps qu'il met à ſe rendre dans chacun de ces lieux & dans d'autres points de latitude, juſqu'à ce qu'il ait atteint le cap Horn, d'où il porte au Nord juſqu'au cap Saint-Auguſtin, où il vient rencontrer le courant général Atlantique vers la fin de Juillet. Mais le détail de tant de circonſtances curieuſes me meneroit trop loin.

On ne peut attribuer en aucune façon les courans généraux de la mer des Indes, qui, comme j'ai dit, ſe porte ſix mois vers l'Orient, & ſix mois vers l'Occident, à l'attraction ou preſſion du ſoleil & de la lune entre les tropiques; car ces aſtres vont toujours du même côté, & leur action eſt la même en tout temps dans l'étendue de cette zone dont ils ne ſortent point. De plus ſi leur action en étoit la cauſe, lorſque le ſoleil eſt au Nord de la ligne, la mouſſon occidentale devroit ſe faire ſentir aux Indes dès le mois de Mars, puiſque le ſoleil eſt alors preſque au zénith de la mer des Indes, & cependant elle n'y arrive que ſix ſemaines après, c'eſt-à-dire, en Mai: au contraire, lorſque le ſoleil eſt au Sud de la ligne, & le plus éloigné des mers de l'Inde, la mouſſon y arrive peu après l'équinoxe de Septembre; c'eſt-à-dire, au mois d'Octobre: d'où l'on voit que ces révolutions de l'Océan Indien n'ont pas leurs foyers ſous l'équateur, mais aux pôles, & que celle du mois de Mars qui vient du Nord par l'Oueſt, met ſix ſemaines à ſe faire ſentir aux Indes, à cauſe du grand détour qu'elle eſt obligée de faire au cap de Bonne-Eſpérance, & que celle du pôle Sud au mois de Septembre y arrive beaucoup plus vîte, parce qu'elle n'a point de détour à faire; & qu'enfin, l'époque de ces révolutions verſatiles commence préciſément aux équinoxes, c'eſt-à-dire, au moment où le ſoleil abandonne un pôle pour échauffer l'autre.

Il eſt donc évident que les courans ſemi-annuels & alternatifs de la mer des Indes, doivent leur origine à la fonte ſemi-annuelle & alternative des glaces du pôle Nord & du pôle Sud, & que leur direction d'Orient en Occident & d'Occident en Orient, eſt déterminée dans cette mer par la projection même du continent de l'Aſie.

La

La mer Atlantique a pareillement deux courans ſemi-annuels & alternatifs, qui ont les mêmes origines, mais une direction naturelle du Nord au Midi & du Midi au Nord, quoiqu'un peu dévoyée de l'Oueſt à l'Eſt & de l'Eſt à l'Oueſt, par la projection même du canal Atlantique. Nos marins ne ſuppoſent dans ce canal qu'un ſeul courant perpétuel qui va toujours du Midi au Nord, dans notre hémiſphere. Ils ſont induits dans cette erreur par le cours des marées, qui en effet vont toujours au Nord le long de nos côtes & de celles de Bahama, & ſur-tout par notre ſyſteme aſtronomique qui attribue tous les mouvemens de la mer à l'action de la lune entre les tropiques.

Que d'erreurs un ſeul préjugé peut introduire dans les élémens de nos connoiſſances! Il aveugle les hommes les plus éclairés, juſqu'au point de leur faire méconnoître l'évidence même, & rejeter, pendant une longue ſuite de ſiecles, les expériences de chaque année.

J'ai recueilli dans beaucoup de voyages maritimes, & principalement dans ceux que le capitaine Cook a faits autour du monde avec tant de ſagacité & de lumieres, une multitude d'obſervations nautiques qui prouvent que les courans de l'Océan Atlantique ſont alternatifs & ſemi-annuels comme ceux de l'Océan Indien. Cependant ceux mêmes qui les rapportent, pleins du préjugé que l'action de la lune entre les tropiques donne ſeule le mouvement aux mers, & ne pouvant faire accorder leurs courans avec le cours de cet aſtre, n'en ont conclu autre choſe, ſinon qu'ils étoient naturellement irréguliers, & que leur cauſe étoit inexplicable. S'ils s'en étoient tenus à leur propre expérience, qui leur apprenoit que ces courans changeoient deux fois par an; qu'ils alloient dans l'Océan Indien ſix mois avec le cours de la lune & ſix mois à ſon oppoſite, & dans l'Océan Atlantique dans des directions qui n'avoient aucun rapport au cours de cet aſtre; qu'ils étoient bien plus rapides en approchant des pôles qu'entre les tropiques ſous la gravitation même de la lune; & enfin qu'ils divergeoient du pôle échauffé par le ſoleil vers celui qui en étoit abandonné; ils auroient alors rapporté les cauſes de ces variations à l'été & à l'hiver de chaque hémiſphere; & ils auroient diſſipé une partie de ce nuage d'erreurs dont nos prétendues ſciences ont voilé les opérations de la nature. Quoique ces obſervations nautiques ſoient déciſives pour moi, puiſqu'elles ont été faites par des partiſans éclairés du ſyſteme aſtronomique auquel elles ſont abſolument contraires, tandis qu'elles prouvent la vérité de ma théorie; cependant

cependant j'en citerai deux plus curieuſes, plus authentiques & plus impartiales que toutes celles-là, parce qu'elles ont été recueillies par des hommes qui n'étant pas gens de mer, n'en ont eu ni les préjugés ni les ſyſtemes. L'une a pour garans tous les habitans d'un royaume; & l'autre une des époques les plus terribles de l'hiſtoire navale des Européens; & toutes deux confirment admirablement une des plus agréables harmonies de l'hiſtoire végétale de la nature, dont j'ai préſenté les élémens dans l'émigration des plantes.

Par la premiere de ces obſervations, nous prouverons que le courant Atlantique vient en effet du Sud & porte au Nord, comme le croient les marins, mais dans notre hiver ſeulement. Ainſi il eſt produit dans cette direction par les effuſions des glaces du pôle Sud, qui dans notre hiver s'écoulent vers le Nord, & non par l'action de la lune entre les tropiques, ſuivant nos aſtronomes, puiſque, dans cette même ſaiſon, les navigateurs de l'hémiſphere Auſtral, ont trouvé hors des tropiques ce même courant venant du Sud, ce qui n'arriveroit ſûrement pas ſi ce courant étoit produit par l'action de la lune ſur l'équateur; car, dans cette hypotheſe, il flueroit en ſens contraire dans l'hémiſphere Auſtral. Or, c'eſt ce qui n'eſt pas, ainſi que je peux le prouver par les journaux d'Abel Taſman, de Dampier, de Fraiſier, de Cook, &c. qui ont trouvé hors des tropiques mêmes dans l'hémiſphere Auſtral, ce courant venant du Sud, mais pendant notre hiver ſeulement.

Par la ſeconde de ces obſervations, nous démontrerons que le courant Atlantique vient du Nord, & porte au Sud dans notre hémiſphere, contre l'opinion des marins, mais pendant l'été ſeulement. Ainſi il provient alors directement des effuſions des glaces du pôle Nord, qui dans notre été s'écoulent vers le Sud: & il détruit évidemment, par cette direction vers l'équateur, la prétendue action de la lune entre les tropiques, qui, ſelon nos aſtronomes, fait fluer l'Océan vers les deux pôles.

La premiere de ces obſervations eſt rapportée par M. Thomas Pennant, ſavant Naturaliſte Anglois, ſans préjugé & ſans ſyſteme, du moins ſur cet important objet. Elle eſt tirée de ſon Voyage en 1772, aux îles Hébrides à l'Oueſt de l'Ecoſſe*. " Mais dit ce voyageur éclairé, ce qui eſt plus réel & plus digne d'attention, c'eſt qu'on trouve fréquemment ici (à l'île d'Ilay) ſur les côtes de toutes les Hébrides & des

* Imprimé à Geneve en 1785, dans un recueil de Voyages aux montagnes & aux îles de l'Ecoſſe. Paris, chez Nyon l'aîné, 2 vol. in-8°. Tome I, page 216 & 217.

des Orcades, des graines de plantes qui croiſſent dans la Jamaïque & les îles voiſines, telles que celles de *dolichos urens*, *guilandina bonduc*, *bonducetta*, *mimoſa ſcandens* de Linnæus. Ces graines qu'on nomme ici féves des Moluques, croiſſent ſur les bords des fleuves de la Jamaïque; & de là entraînées par les courans & les vents d'oueſt qui regnent les deux tiers de l'année dans cette partie de l'Atlantique, elles ſont pouſſées juſque ſur les rivages des Hébrides. La même choſe arrive quelquefois à des tortues d'Amérique qu'on prend vivantes ſur ces côtes; & cela eſt mis hors de doute depuis qu'on a trouvé ſur la côte de l'Ecoſſe une partie du mât du Tilbury, vaiſſeau de guerre qui brûla près de la Jamaïque."

M. Pennant a omis de dire dans quelle ſaiſon ces graines & ces tortues abordent ſur les côtes occidentales de l'Ecoſſe. Ces omiſſions de dates ſont capitales, quoique très-communes dans la plupart des voyageurs qui négligent ſouvent de marquer celles de leurs propres obſervations. Ce n'eſt cependant que par ces dates qu'on peut entrevoir l'enſemble des harmonies de la nature. Que penſer donc du goût de nos rédacteurs de voyages, qui les retranchent comme des circonſtances ennuyeuſes & inutiles? Toutefois il eſt aiſé de voir ici que les graines des fleuves de la Jamaïque & les tortues de l'Amérique arrivent en hiver ſur les côtes occidentales des Hébrides & des Orcades puiſqu'elles y ſont pouſſées, ſuivant M. Pennant, par les vents & les courans de l'Oueſt, qui y regnent, dit-il, les deux tiers de l'année. Or, on ſait que les vents d'Oueſt y ſoufflent tout l'hiver; ce qui eſt confirmé dans cette relation par ſon propre témoignage, & dans le même recueil par les autres voyageurs de l'Ecoſſe. Après tout, ce ne ſont pas les vents d'Oueſt qui entraînent ces graines & ces tortues ſi loin de la Jamaïque vers le Nord. Les vents n'ont point de priſe ſur des corps à fleurs d'eau & certainement ceux de l'Oueſt ne peuvent les pouſſer au Nord. Les courans de l'Oueſt ne pourroient même produire cet effet; car ils les charrieroient à l'Eſt; & comme la Jamaïque eſt par les 18 degrés Nord, ces graines & ces tortues iroient aborder en Afrique à la même latitude, & non pas juſqu'au 59e degré Nord dans les Hébrides & les Orcades, où elles attériſſent en effet. Le courant qui les entraîne va donc directement au Nord en tirant un peu vers l'Eſt, préciſément comme le canal Atlantique lui-même dans cette partie. Ainſi les importantes obſervations des habitans de l'Ecoſſe au ſujet des graines de la Jamaïque, des tortues de l'Amérique, & d'une portion du mât du Tilbury, jetées ſur leur côte, prouvent

vent qu'en effet le courant Atlantique vient du Sud & porte au Nord, comme le croient d'ailleurs les marins: mais il n'a cette direction qu'en hiver; car nous allons démontrer par une autre obſervation non moins curieuſe, qu'en été & dans les mêmes latitudes, le courant Atlantique vient du Nord & porte au Sud, à l'oppoſite de la prétendue action de la lune entre les tropiques & contre l'opinion des marins, ou plutôt ſans qu'ils ſachent là-deſſus à quoi s'en tenir.

Nous avons déjà allégué les témoignages des plus fameux navigateurs du Nord, qui atteſtent unanimement que le courant Atlantique vient du Nord & porte au Sud en été, dans ſon extrémité Septentrionale: tels ſont ceux d'Ellis, de Barents, de Linſchoten, &c. qui ayant navigué en été aux environs du cercle polaire arctique, atteſtent que les courans & même les marées ſe dirigent vers le Sud & deſcendent du Nord, ou tout au plus du Nord-Oueſt ou du Nord-Eſt, ſuivant le giſſement des baies où ils ont pénétré. Nous avons encore rapporté à l'appui de cette importante vérité les témoignages des navigateurs de l'Amérique Septentrionale, cités par Denis, gouverneur du Canada, qui atteſtent que les courans du Nord amenent tous les ans, en été, vers le Sud, de longs bancs de glaces flottantes, d'une élévation & d'une profondeur conſidérables, qui viennent s'échouer juſque ſur le banc de Terre-neuve. Et enfin nous avons cité l'obſervation de Chriſtophe Colomb, qui dans une latitude bien plus méridionale, près du tropique même du cancer, éprouva en ſeptembre que le milieu du canal Atlantique portoit au Sud, & par conſéquent deſcendoit du Nord. Nous pourrions joindre à ces autorités celles d'une foule d'autres marins qui n'ont eu égard qu'aux dérives de leurs vaiſſeaux & ont reconnu en été l'exiſtence de ce courant ſeptentrional ſans oſer l'admettre, ni oppoſer leur propre expérience à un ſyſteme aſtronomique accrédité.

Mais pour ne rien omettre ſur un objet ſi eſſentiel à la navigation & à l'étude de la nature, & pour lever toute eſpece de doute ſur l'exiſtence de ce courant ſeptentrional en été, nous nous arrêterons à une obſervation ſimple, mais liée à un événement très-connu dans l'hiſtoire. Cette obſervation eſt d'autant moins ſuſpecte, qu'elle eſt rapportée ſans intention de favoriſer aucun ſyſteme, par un voyageur qui n'étoit ni homme de mer ni naturaliſte, & qui n'en tira d'autres conſéquences que celles qui concernoient ſa fortune & ſa liberté. C'eſt celle de Souchu de Rennefort, ſecrétaire du conſeil ſouverain de Madagaſcar, ſortant des îles Açores le 20 juin 1666,

1666, lors de ſon retour en Europe. *Hiſt. des Indes orientales*, liv. 3. chap. 5.

" Depuis 40 juſqu'à 43 degrés, dit-il, on vit des mâts rompus, des vergues & des hunes de vaiſſeaux, qui firent juger qu'il étoit arrivé un épouvantable débris. On appréhenda le choc de ces pieces dans la gorge de la Vierge de bon port, vieux bâtiment pourri & facile à ouvrir. Il a été ſu depuis, que ce fracas venoit du combat qui s'étoit donné entre les François & les Hollandois d'une part, & les Anglois de l'autre. Ce qu'il eût été bon à ceux qui s'étoient embarqués de ſavoir plutôt."

En effet, le vaiſſeau de Rennefort où l'on ignoroit que la France fût en guerre avec les Anglois, eut le malheur d'être pris & coulé à fond par une frégate Angloiſe à la hauteur de Guernſey, dix huit jours après cette obſervation, c'eſt-à-dire, le 8 juillet.

Cet épouvantable débris diſperſé ſur la mer dans un eſpace de 3 degrés ou de 75 lieues, provenoit du plus terrible combat qui ſe ſoit donné ſur cet élément entre les Anglois d'une part & les Hollandois de l'autre. Il commença le 11 Juin & dura 4 jours. La flotte Angloiſe étoit compoſée de 85 vaiſſeaux de guerre, & la flotte Hollandoiſe de 90 commandés par Ruyter. Il y avoit à peu-près de chaque côté 21 mille hommes & 4500 pieces de canon. Les Anglois y perdirent 23 vaiſſeaux dont la plupart furent brûlés ou coulés à fond, & les Hollandois quatre ſeulement; mais il n'y eut guere de vaiſſeau qui n'y laiſsât ſes mats en tout ou en partie. Il y périt de part & d'autre à peu-près neuf mille hommes. Les hiſtoriens de chaque nation éleverent ſuivant l'uſage, la gloire de leur flotte juſqu'au ciel: ce qu'il y a de certain, c'eſt que neuf mille corps d'hommes mutilés & demi-brûlés, abandonnés aux requins & aux chiens de mer, donnerent aux monſtres marins le ſpectacle d'une férocité qui n'a d'exemple que dans le genre humain; & que ce nombre prodigieux de hunes, de vergues & de mâts flottans, mêlés de pavillons à croix rouges & blanches, furent apprendre aux barbares de toutes les plages méridionales de l'Océan Atlantique, comment les puiſſances qui vivent ſous la loi de Jeſus vident entre elles leurs différens*. Ces

* Ces débris furent certainement portés plus loin que les Açores. Il eſt probable que dans cette ſaiſon, il en flotta une bonne partie juſque ſur les côtes & les îles occidentales de l'Afrique. Or c'étoit préciſément pour la traite des eſclaves en Afrique, que l'Angleterre & la Hollande ſe faiſoient la guerre. Ces puiſſances avoient commencé dès l'année précédente leurs hoſtilités ſur les côtes de Guinée & dans les îles du Cap Verd, à la ruine de ces pays. Je ſuppoſe donc que ces débris du combat d'Oſtende

Ces débris épars dans 75 lieues de mer, venoient de douze milles au nord-oueſt d'Oſtende, où ſe livra le combat naval; & ils étoient portés juſque ſur les îles Açores d'où ſortoit le vaiſſeau de Rennefort quand il les rencontra. Oſtende eſt par

d'Oſtende vinrent paſſer à travers les îles du Cap Verd, & près de celle de S. Jean qui eſt ſi peu fréquentée des Européens, que les Portugais l'appellent *Brava* ou Sauvage. Ses bons & hoſpitaliers habitans, ſuivant l'Anglois Roberts qui en fit une ſi douce expérience, ſont ſi humbles, qu'ils regardent les hommes de leur couleur comme ſoumis par l'ordre de Dieu même au joug des blancs. Ils ſe confirment dans cette opinion en voyant la balance du commerce Européen dont un des bras ne préſente à l'Europe que des biens, tandis que l'autre chargé de maux peſe ſans ceſſe ſur la malheureuſe Afrique. Mais quand du ſommet de leurs rochers, à l'ombre de leurs cotonniers & de leurs bananiers, ils apperçurent le long de leurs paiſibles rivages ce train effroyable de mâtures, de vergues, de galeries, de poupes, de proues à demi brûlées, teintes de ſang humain, & mêlées de pavillons Européens, ils virent alors le fléau des maux de l'Afrique ſe relever & peſer à ſon tour ſur l'Europe; & à cette réaction de calamités, ils reconnurent ſans doute qu'une juſtice univerſelle gouverne par des loix égales toutes les nations du monde.

Un roi de France, dit-on, faiſoit jeter à la riviere les corps des malfaiteurs avec ces lugubres écriteaux: *Laiſſez paſſer la juſtice du Roi.* Les Chinois & les laponois puniſſent de la même maniere les pirates qui infeſtent la navigation de leurs fleuves. Ainſi les débris de ces vaiſſeaux de guerre qui avoient tant de fois répandu la terreur dans l'Océan Atlantique étoient emportés par ſes courans; & leurs grandes courbes noircies par le feu, rougies par le ſang humain, & devenues le jouet des flots de l'Afrique, diſoient bien mieux que des écriteaux aux habitans opprimés de ſes rivages: *O noirs! voyez maintenant paſſer la gloire des blancs & la juſtice de Dieu.*

Ce ſeroit un calcul digne, je ne dis pas de nos politiques modernes qui n'eſtiment plus dans le monde que l'or & la puiſſance, mais d'un ami de l'humanité, de rechercher ſi la traite des negres n'a pas cauſé autant de maux à l'Europe qu'à l'Afrique, & quels ſont les biens qu'elle a produits pour ces deux parties du monde.

Il faudroit d'abord mettre dans la balance des maux de l'Afrique, les guerres que ſes puiſſances ſe font entre elles pour avoir des eſclaves à vendre aux Européens; le deſpotiſme barbare de ſes rois qui, pour remplir cet objet, livrent leurs propres ſujets; le caractere dénaturé de leurs ſujets qui, à leur exemple, menent quelquefois à ces marchés inhumains leurs femmes & leurs enfans; la plupart des contrées maritimes de l'Afrique rendues déſertes par l'émigration de leurs habitans emmenés en eſclavage; la mortalité d'un grand nombre de ces miſérables qui meurent dans leur paſſage en Amérique, par la mauvaiſe nourriture & le ſcorbut; les travaux exceſſifs, la diſette d'alimens, les coups de fouet & les ſupplices qu'ils éprouvent dans nos colonies, & qui les font périr la plupart de miſere, de chagrin & de déſeſpoir. Voilà ſans doute bien des larmes & du ſang répandu pour l'Afrique. Mais la balance des maux ſera au moins égale pour l'Europe, ſi l'on met de ſon côté la navigation même de l'Afrique dont le mauvais air emporte les équipages de nos vaiſſeaux tout entiers, ainſi que les garniſons de nos comptoirs en Afrique, par les dyſſenteries, le ſcorbut, les fievres putrides, & ſur-tout par celles de Guinée qui tuent en trois jours l'homme le plus robuſte. Ajoutez à ces maux phyſiques les maladies morales

par les 51 degrés Nord, & les Açores par le 40 beaucoup à l'Oueſt. Les premiers de ces débris étoient partis du Nord-Oueſt d'Oſtende le 11 juin, date du commencement du combat ſuivant la lettre de Ruyter & l'hiſtoire de France, & ils ſe trouvoient près des Açores au plus tard le 20 du même mois, comme on doit le conclure de la relation de Rennefort, quoique ſans date journaliere. Ainſi les courans du Nord les avoient chariés en neuf jours à plus de 275 lieues au Sud, ſans compter le chemin conſidérable fait à l'Oueſt, ce qui fait beaucoup plus de 34 lieues par jour.

Ce n'étoit sûrement pas le vent qui chaſſoit ces débris vers le Sud-Oueſt avec autant de rapidité: celui qui régnoit alors leur étoit contraire. Le vaiſſeau de Rennefort qui venoit à leur rencontre, n'avoit éprouvé d'autre vent que celui qui pouſſoit vers le Nord-Eſt; & Ruyter ne parle dans ſa lettre que des vents du Sud-Oueſt qui ſouffllerent pendant le combat. D'ailleurs, ainſi que nous l'avons dit, comment le vent auroit-il priſe ſur des corps à fleur d'eau? Ils ne pouvoient pas être

morales de l'eſclavage qui détruiſent dans nos colonies de l'Amérique les premiers ſentimens de l'humanité, parce que là où il y a des eſclaves il ſe forme des tyrans, & l'influence de cette dépravation morale ſur l'Europe: joignez aux maux de cette partie du monde les reſſources des travaux champêtres de l'Amérique enlevées à nos bourgeois & à nos propres payſans, dont un grand nombre chez nous languit de miſere faute d'occupations & de propriétés; les guerres que la traite des noirs fait naître entre les puiſſances maritimes de l'Europe, leurs comptoirs pris & repris, leurs batailles navales qui enlevent des neuf mille hommes à la fois, ſans ceux qui reſtent bleſſés pour toute leur vie; leurs guerres qui, comme une peſte, ſe communiquent à l'intérieur de l'Europe par leurs alliances, & au reſte du monde par leur commerce: on avouera que la balance des maux de l'Europe égale pour le moins celle des maux de l'Afrique. Quant à la balance des biens, elle ſe réduit de part & d'autre à fort peu de choſe. On ne peut pas, en conſcience, compter dans les biens que les habitans de l'Afrique tirent de la vente de leurs compatriotes, nos ſabres de fer dont ils s'eſtropient, nos mauvais fuſils dont ils ſe caſſent la tête, & nos eaux de vie qui leur font perdre la raiſon & la ſanté: tout ſe réduit donc à peu-près, pour eux à des miroirs & à des ſonnettes. Quant aux biens qui en reviennent à l'Europe, il y a le ſucre, le café, le coton, que l'Amérique nous donne par le travail des eſclaves negres; mais ces produits bruts & informes ne peuvent entrer en aucune comparaiſon avec les fabriques perfectionnées & les récoltes en tout genre que tireroient, de ces mêmes campagnes, des cultivateurs Européens libres, heureux & intelligens.

Il me ſemble que ſi cette balance de maux ſi peſans & de biens ſi légers, étoit préſentée aux puiſſances maritimes & chrétiennes de l'Europe, elles reconnoîtroient à la fin qu'il ne ſuffit pas d'avoir banni l'eſclavage de leur propre territoire pour rendre leurs ſujets heureux & induſtrieux; mais qu'il faut encore le proſcrire de leurs colonies, pour le bonheur de ces mêmes ſujets, pour celui du genre humain, & pour la gloire de leur religion.

être non plus chariés au Sud par les marées qui vont au Nord ſur nos côtes: c'étoit donc un courant direct du Nord qui les entraînoit au Sud malgré les marées mêmes, & un peu à l'Oueſt par la direction du canal Atlantique. Donc le courant Atlantique porte au Sud en été, malgré la prétendue action de la lune entre les tropiques, & il ne doit ſon cours dans cette ſaiſon qu'à la fonte des glaces ſeptentrionales.

Ces deux obſervations ſi authentiques confirment de plus que les îles ſont aux extrémités des courans, ainſi que nous l'avons dit ailleurs. Linſchoten qui avoit ſéjourné aux Açores, remarque que les débris de la plupart des naufrages dans l'Océan Atlantique ſont jetés ſur leurs côtes. Il en arrive de même ſur celles des Bermudes, des Barbades, &c. Ces corps flottans ſont portés à des diſtances prodigieuſes, régulierement & alternativement comme les courans mêmes de la mer. Ainſi les graines de la Jamaïque ſont chariées en hiver juſqu'aux Orcades, à plus de 1060 lieues du Sud au Nord, & à plus de 1800 lieues de diſtance par le flux du pôle Sud; & ſans doute les graines fluviatiles des Orcades ſont portées en été ſur les côtes de la Jamaïque par le flux du pôle Nord. Ces mêmes correſpondances doivent régner entre les végétaux de Hollande & des Açores. Je ne connois aucune des graines des fleuves de la Jamaïque; mais je ſuis bien ſûr qu'elles ont les caracteres nautiques que j'ai obſervés dans celles de toutes les plantes fluviatiles. Ainſi voici une nouvelle confirmation des harmonies végétales de la nature ſur l'émigration des plantes. On peut appliquer celle-ci à l'émigration des poiſſons qui font de ſi longues traverſées en pleine mer, guidés ſans doute par les graines flottantes des plantes fluviatiles, pour leſquelles ils ont par tout pays un goût de préférence, & que la nature fait croître ſur les rivages pour ſervir particulierement à leur nourriture.

Il me ſemble que les hommes pourroient, par le moyen des courans alternatifs des mers, entretenir parmi eux une correſpondance réguliere & ſans frais dans toutes les parties maritimes du globe. On pourroit peut-être exploiter par leur moyen ces vaſtes forêts du Nord de l'Amérique & de l'Europe, compoſées en grande partie de ſapins qui pourriſſent inutilement pour les hommes ſur ces terres déſertes. On les abandonneroit pendant l'été, en trains bien aſſemblés, d'abord aux courans des fleuves, puis à ceux de la mer qui les apporteroient au moins juſqu'à la latitude de nos côtes dépouillées de bois, comme le cours du Rhin amene tous les ans en Hollande un train prodigieux de bois de chênes exploités

ploités dans les forêts de l'Allemagne. Les débris du combat naval d'Oſtende, portés ſi rapidement juſqu'aux Açores, montrent l'étendue des reſſources que la nature nous préſente dans ce genre. La géographie peut auſſi en tirer le plus grand parti. Chriſtophe Colomb doit aux effets de ces courans la découverte de l'Amérique. Un ſimple roſeau d'une eſpece étrangere, jeté ſur les côtes occidentales des Açores, fit conclure à ce grand homme qu'il exiſtoit d'autres terres à l'occident. Il penſa encore à tirer parti des courans de la mer au retour de ſon premier voyage; car, étant ſur le point de périr dans une tempête, au milieu de l'Océan Atlantique, ſans pouvoir apprendre à l'Europe, qui avoit mépriſé ſi long-tems ſes ſervices & ſes lumieres, qu'il avoit enfin trouvé un nouveau monde, il renferma l'hiſtoire de ſa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, eſpérant qu'elle arriveroit tôt ou tard ſur quelque rivage. Une ſimple bouteille de verre pouvoit la conſerver des ſiecles à la ſurface des mers & la porter plus d'une fois d'un pôle à l'autre. Ce n'eſt point pour nos ſuperbes & injuſtes ſavans, qui refuſent de voir dans la nature ce qu'ils n'ont pas imaginé dans leur cabinet, que j'étends ſi loin l'application de ces harmonies pélagiennes; c'eſt pour vous, infortunés matelots. C'eſt de l'adouciſſement de vos maux que j'attends un jour ma plus durable & plus noble récompenſe. Peut-être un jour quelqu'un de vous, naufragé dans une île déſerte, chargera les courans de la mer d'annoncer la nouvelle de ſon déſaſtre à quelque terre habitée & d'en implorer du ſecours. Peut-être quelque Céix périſſant dans les tempêtes du Cap-Horn leur confiera ſes derniers adieux; & les flots de l'hémiſphere auſtral les apporteront juſque ſur les rivages de l'Europe, pour conſoler quelque nouvelle Alcyone.

Après les faits que je viens de rapporter, on ne peut plus douter que l'Océan Indien & l'Océan Atlantique n'aient leurs ſources dans les fontes ſemi-annuelles & alternatives des glaces du pôle Sud & du pôle Nord, puiſqu'ils ont des courans ſemi-annuels & alternatifs concordans parfaitement à l'été & à l'hiver de chaque pôle. Ces courans, comme on peut bien le croire, ont plus de vîteſſe que les corps qui flottent à leur ſurface. Il ſe fait, aux équinoxes, une impulſion rétrogreſſive dans toute la maſſe de leurs eaux à la fois, ainſi qu'il appert, à ces époques, par l'agitation univerſelle de l'Océan dans toutes les latitudes. Ce bouleverſement total & preſque ſubit ne peut être opéré par l'attraction de la lune & du ſoleil, qui vont toujours du même côté & qui ſont conſtamment

entre les tropiques: mais, ainſi que je l'ai répété pluſieurs fois, il eſt produit par la chaleur du ſoleil qui paſſe alors preſque ſubitement d'un pôle à l'autre, fond l'Océan glacé qui le couvre, donne, par les effuſions de ſes glaces, de nouvelles ſources à l'Océan fluide, des directions oppoſées à ſes courans & renverſe l'ancien équilibre de ſes eaux.

On peut encore moins déduire, comme l'on fait, la cauſe des marées, de l'action du ſoleil & de la lune ſur l'équateur; car, ſi cela étoit, elles devroient être plus conſidérables entre les tropiques, près du foyer de leurs mouvemens, que par-tout ailleurs; & c'eſt ce qui n'eſt pas. Voyez ce que dit ſur les marées de l'Inde voiſines de l'équateur, Dampier, dans ſon Traité des Vents, page 378.

" Depuis le cap Blanc ſur les côtes de la mer du Sud au troiſieme degré, juſqu'au trentieme degré de latitude méridionale, la mer ne flue & reflue qu'un pied & demi ou deux pieds....Les marées dans les Indes Orientales montent fort peu, & ne ſont pas ſi régulieres qu'ici, c'eſt-à-dire, en Europe; elles y ſont tout au plus de quatre à cinq pieds," dit-il ailleurs. Il rapporte enſuite que la plus grande marée qu'il éprouva ſur les côtes de la nouvelle Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine ou nouvelle lune.

La foibleſſe & le retardement conſidérable de ces marées entre les tropiques, prouve donc évidemment que le foyer de leurs mouvemens n'eſt point ſous l'équateur; car s'il y étoit, les marées ſeroient terribles ſur les côtes de l'Inde qui ſont dans ſon voiſinage, & qui lui ſont paralleles: mais leur origine eſt près des pôles, où elles ſont en effet de vingt à vingt-cinq pieds auprès du détroit de Magellan, ſuivant le chevalier Narbrough, & d'une hauteur auſſi conſidérable à l'entrée de la baie d'Hudſon, ſuivant Ellis.

Récapitulons. Les marées ſont des effuſions ſemi journalieres des glaces d'un pôle, comme les courans généraux de la mer en ſont des effuſions ſemi-annuelles. Il y a deux courans généraux oppoſés par an, parce que le ſoleil échauffe, tour-à-tour dans un an, l'hémiſphere auſtral & le ſeptentrional, & il y a deux marées par jour, parce que le ſoleil échauffe, tour-à-tour en vingt-quatre heures, la partie orientale & occidentale du pôle qui eſt en fuſion. C'eſt le même effet que nous voyons arriver dans beaucoup de lacs voiſins des montagnes à glaces, qui ont des courans & un flux & reflux, pendant le jour ſeulement. Mais il n'eſt pas douteux que, ſi le ſoleil échauffoit pendant la nuit l'autre côté de ces montagnes, elles ne produiſiſſent encore un autre

flux

flux et reflux dans leurs lacs, & par conſéquent deux marées en vingt-quatre heures, comme l'Océan. Le retardement des marées de l'Océan, qui eſt de vingt-quatre minutes environ de l'une à l'autre, vient de ce que la coupole glaciale du pôle en fuſion diminue chaque jour de diametre. Ainſi, le foyer des marées s'éloigne de plus en plus de nos côtes. Si leur intenſité eſt telle, ſuivant Bouguer, que ce ſont nos marées du ſoir qui ſont les plus fortes en été, c'eſt qu'elles ſont les effuſions diurnes de notre pôle, arrivées pendant le jour d'une ſaiſon chaude. Si, dans cette ſaiſon, elles ſont moins fortes le matin que le ſoir, c'eſt que ce ſont les effuſions nocturnes qui viennent de l'autre partie du pôle, & qui ſe déchargent dans les ſources en ſpirale de l'Océan Atlantique, mais en moindre quantité. Si au contraire, au bout de ſix mois, les plus fortes marées, c'eſt-à-dire, celles du ſoir, deviennent les plus foibles, & les plus foibles, c'eſt-à-dire celles du matin, deviennent les plus fortes ; c'eſt qu'elles viennent alors de l'action du ſoleil ſur le pôle auſtral, & que la cauſe étant oppoſée, les effets doivent l'être pareillement. Si les marées ſont plus fortes un jour & demi ou deux jours après les pleines lunes, c'eſt que cet aſtre augmente par ſa chaleur les effuſions polaires, & par conſéquent le volume d'eau de l'Océan. Non-ſeulement la lune a une chaleur qui évapore les eaux, comme on l'a obſervé dernierement à Rome & à Paris ; mais qui fond les glaces, ainſi que le rapporte Pline d'après les obſervations de l'antiquité. " La „ lune fait dégeler réſolvant toutes glaces & gelées par „ l'humidité de ſon influence." (Hiſt. nat. l. 2, chap. 101.) Si enfin les marées ſont plus conſidérables aux équinoxes qu'aux ſolſtices, c'eſt que, comme nous l'avons vu, c'eſt aux équinoxes qu'il y a le plus grand volume d'eau dans l'Océan, puiſque la plus grande partie des glaces d'un des pôles eſt alors fondue, & que celles du pôle oppoſé commencent alors à fondre.

Il ne faut pas croire que chaque marée ſoit une effuſion polaire du jour même : mais elle eſt un effet de cette ſuite d'effuſions polaires qui ſe ſuccedent perpétuellement ; en ſorte que la marée qui arrive aujourd'hui ſur nos côtes, en eſt partie il y a peut-être ſix ſemaines, & ſon mouvement eſt entretenu par celles qui coulent chaque jour à ſa ſuite. C'eſt ainſi que dans une file de billes placées ſur un billard, la premiere qui reçoit une impulſion, la communique à ſa voiſine, celle-ci à la ſuivante, & que la derniere ſeule ſe détache de la file avec ce qui reſte de mouvement. Mais on

doit admirer ici cette autre concordance qui regne entre les effets de la nature les plus éloignés : c'eſt que les marées du ſoir & du matin arrivent ſur nos côtes, comme ſi elles partoient dans le même jour de la partie ſupérieure & inférieure de notre hémiſphere ; & que les marées d'été ſont préciſément oppoſées à celles de l'hiver, comme les pôles mêmes d'où elles s'écoulent.

Je pourrois appuyer cette nouvelle théorie d'une multitude de faits, & l'appliquer à la plupart des phénomenes nautiques qu'on a regardés juſqu'ici comme inexplicables ; mais le tems & l'eſpace qui me reſtent ne me le permettent pas. Il me ſuffit d'en avoir déduit les principaux mouvemens de la mer. Il m'a fallu parcourir ce labyrinthe avec un travail dont le lecteur n'a pas d'idée. Je lui en ai montré l'entrée & la ſortie, & je lui en préſente le fil. Il pourra, ſans doute, aller beaucoup plus loin ſans mon ſecours. Je peux l'aſſurer, qu'en s'éclairant de ces principes dans la lecture des journaux & des voyages maritimes qui ont un peu d'exactitude dans les dates de leurs obſervations, tels que dans ceux d'Abel Taſman, de Hugues de Linſchoten, du général Beaulieu, de Froger, de Fraiſier, de Dampier, d'Ellis, &c. il verra un jour nouveau ſe répandre ſur les endroits des journaux de marine, qui ſont, pour l'ordinaire, ſi arides & ſi obſcurs.

Si le tems & mes moyens m'euſſent permis de répandre ſur cette partie toute la lumiere dont elle eſt ſuſceptible, j'oſe me flatter que je l'euſſe rendue bien autrement intéreſſante. J'euſſe fait repréſenter ſur deux grands globes ſolides les deux courans généraux de la mer en hiver & en été, avec des fleches qui euſſent exprimé les intervalles exacts d'une marée à l'autre ; & leurs contre-courans latéraux au paſſage de tous les détroits, qui produiſent ſur différens rivages des contre-marées ſemi-diurnes, diurnes, hebdomadaires, lunaires, ſemi-annuelles. Ces contre-marées en euſſent produit d'autres de retour au paſſage des îles, en ſorte qu'on eût vu l'Océan comme un grand fluide, partir de chaque pôle, circuire le globe, & former ſur ſes rivages une multitude de contre-courans & de contre-marées, dépendantes toutes des effuſions d'un ſeul pôle. Je me fuſſe ſervi pour cela des journaux de marine les plus authentiques.

On eût vu alors évidemment que les baies des continens & même des îles, ſont à l'abri des courans généraux ; & j'euſſe fait voir au contraire que le cours & la direction de tous

tous les fleuves ſont ordonnés à ces courans & à ces marées de l'Océan, pour les accélérer en certains lieux, & les retarder en d'autres, comme le cours des ruiſſeaux & des rivieres eſt ordonné lui-même au courant des fleuves, pour la même fin.

J'euſſe fait plus : afin de bannir l'aridité de notre géographie, & de réunir les graces que ſe prêtent mutuellement tous les regnes de la nature, au lieu de fleches, j'y euſſe repreſenté des figures plus analogues aux mers, & j'aurois ajouté de nouvelles preuves à la théorie de ces effuſions polaires, en y repréſentant pluſieurs eſpeces de poiſſons voyageurs, qui, à certaines époques de l'année, s'abandonnent à leurs courans pour paſſer d'un hémiſphere dans l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le point principal de leur réunion, tant d'un pôle que de l'autre, eſt préciſément au détroit formé par la Guinée & le Bréſil, où nous avons dit que ſe formoient ces deux grands contre-courans latéraux qui retournent vers les pôles. C'eſt là le rendez-vous des poiſſons du pôle ſeptentrional & du pôle auſtral. Les harengs, les baleines & les maquereaux ſe trouvent en abondance en été ſur ces rivages. Les baleines du Nord ont été ſi communes au Bréſil autrefois, que, ſuivant le rapport des voyageurs, leur pêche y étoit affermée, & produiſoit un revenu conſidérable au roi de Portugal. Je ne ſais pas ce qui en eſt à préſent : peut-être le bruit de l'artillerie européenne les aura éloignées de ces côtes. On y pêchoit auſſi de la morue en quantité, connue dans toute l'Amérique ſous le nom de morue du Bréſil. D'un autre côté, ſuivant le Hollandois Boſman, qui nous a donné une très-bonne relation de la Guinée, les baleines de l'eſpece de celles qu'on appelle *Nord-caper*, capres du Nord, abondent ſur les côtes de Guinée. Il prétend qu'elles y viennent faire leurs petits. Artus nous a conſervé une liſte des poiſſons voyageurs qui apparoiſſent ſur cette côte pendant les divers mois de l'année. Quoiqu'elle ſoit bien imparfaite, on y peut reconnoître les poiſſons particuliers à chaque pôle. Aux moins d'avril & de mai, c'eſt une eſpece de raie qui s'éleve à la ſurface de l'eau ; en juin & juillet, une ſorte de harengs ſi nombreuſe, que les Negres, en jetant au milieu d'eux un ſimple plomb à l'extrémité d'une longue ligne environnée d'hameçons, en pêchent toujours pluſieurs d'un ſeul coup. Pendant les mêmes mois, ils prennent beaucoup d'écreviſſes de mer, ſemblables, dit Artus, à celles de Norwege. En ſeptembre, on y voit arriver des eſpeces très-nombreuſes de maquereaux. Il y

paroît alors une eſpece de mulet, qui, à l'oppoſé des autres poiſſons qui aiment le ſilence, accourt au bruit. Les Negres profitent de cet inſtinct pour le prendre. Ils attachent à une piece de bois hériſſée d'hameçons, une ſorte de cornet avec ſon battant ; ils la jettent ainſi équipée à la mer, & le mouvement des flots agitant le cornet, produit un certain bruit qui attire ce poiſſon qui, voulant mordre le morceau de bois, ſe prend ainſi de lui-même. Ainſi, la bonne nature fournit aux pauvres Negres des pêches proportionnées à leur induſtrie. Cette eſpece de mulet paroît, par ſon inſtinct, deſtiné à voyager dans les mers & les ſaiſons bruyantes, puiſqu'il ne paroît qu'à l'équinoxe d'automne, à la révolution des ſaiſons. Mais dans les mois d'octobre & de novembre, terriſſent en abondance des poiſſons dont les noms & les mœurs ſont inconnus à l'Europe, & qui ſemblent appartenir au pôle auſtral, dont les courans ſont alors en activité. Tels ſont, un brochet de mer ou bécune, dont les dents ſont très-aiguës & la morſure fort dangereuſe ; une eſpece de ſaumon à la chair blanche, qui eſt de très-bon goût ; un autre qui s'appelle l'étoile de mer ; une eſpece de chien marin qui a la tête très-groſſe, & la gueule en forme de baſſinoire : il eſt marqué ſur le dos d'une croix : il y en a de ſi gros, qu'un ſeul fait la charge de deux & trois canots. En décembre on voit une grande abondance de korkofedo ou lunes qui paroiſſent auſſi en juin. Le korkofedo ſemble régler ſa marche ſur les ſolſtices. Il eſt auſſi large que long : on le prend avec un morceau de canne de ſucre attaché à un hameçon. Le goût de ce poiſſon pour la canne de ſucre, eſt une autre preuve des harmonies établies entre les poiſſons & les végétaux. Enfin, dans les mois de janvier, février & mars, on voit ſur la côte de Guinée une eſpece de petits poiſſons à grands yeux, qu'Artus croit être l'*oculus* ou *piſcis oculatus* de Pline. C'eſt encore un habitant des mers bruyantes de l'équinoxe, car il ſaute & s'agite avec beaucoup de bruit.

Si le tems me l'eût permis, j'aurois étendu ces conſonnances élémentaires aux divers habitans des départemens de la mer. Nous euſſions vu, par exemple, la cauſe du paſſage alternatif des tortues qui ſe rendent chaque année pendant ſix mois dans certaines îles, & qu'on retrouve ſix mois après dans d'autres îles, à ſept ou huit cents lieues de là, ſans qu'on ait pu imaginer juſqu'ici comment ce lourd amphibie peut faire de ſi grands trajets vers des lieux qu'il n'apperçoit pas. Nous euſſions vu leurs peſantes flottes ſe laiſſer aller preſque

ſans

ſans mouvement pendant la nuit au courant général de l'Océan, cotoyer à la clarté de la lune les ſombres promontoires des îles, & chercher dans leurs anſes déſertes quelques baies ſablonneuſes & tranquilles, où elles puiſſent faire leur ponte loin du bruit. D'autres, comme les maquereaux, ne manquent pas d'arriver dans les ſaiſons accoutumées, ſur d'autres rivages, avec les mêmes courans, puiſqu'alors ils ſont aveugles. " Lorſque les maquereaux viennent ſur les côtes du Canada, dit Denis, ancien gouverneur de ce pays, ils ne voient goutte. Ils ont une maille ſur les yeux qui ne leur tombe que vers la fin de juin, & pour lors ils voient, & ſe prennent à la ligne." (Hiſt. Naturelle de l'Amérique ſeptentrionale, chap. 11.) Son témoignage eſt confirmé par d'autres voyageurs, quoiqu'il n'en eût pas beſoin. D'autres poiſſons, comme les harengs, font étinceler au ſoleil leurs légions argentées ſur les greves ſeptentrionales de l'Europe & de l'Amérique, ombragées de ſapins, & s'avancent juſque ſous les palmiers de la ligne, en remontant le long des rivages contre les marées du midi, qui leur apporte ſans ceſſe de nouvelles pâtures. D'autres, comme les thons, voguent à la faveur de ces mêmes marées, & entrent au printems dans la méditerranée, dont ils font tout le tour ; & quoiqu'ils ne laiſſent aucune trace ſur leur chemin liquide, ils ne laiſſent pas de s'y reconnoître au milieu des nuits les plus obſcures, à la lueur des feux phoſphoriques qu'excitent leurs mouvemens. C'eſt à ces mêmes lueurs qu'on apperçoit la nuit les tortues couleur d'ombre, ſur la ſurface des eaux. On croiroit que ces animaux entourés de lumieres, ont des flambeaux attachés à leurs nageoires & à leurs queues. Ainſi les qualités phoſphoriques de l'eau marine, ſont liées même aux voyages nocturnes des poiſſons.

C'eſt le ſoleil qui eſt le moteur de toutes ces harmonies. Parvenu à l'équinoxe, il abandonne un pôle à l'hiver, & il donne à l'autre le ſignal du printems par les feux dont il l'environne. Le pôle échauffé verſe de toutes parts des torrens d'eau & de glaces fondues, dans l'Océan à qui il donne de nouvelles ſources. L'Océan change alors ſon cours ; il entraîne dans ſon courant général la plupart des poiſſons du Nord vers le midi, & par ſes contre-courans latéraux, ceux du midi vers le Nord Il en attire d'autres juſque dans le continent, par les alluvions des terres que les fleuves déchargent : tels ſont les poiſſons à écailles, comme les ſaumons qui aiment, en général, à remonter contre le cours des fleuves.

Ces

Ces légions flottantes ſont accompagnées de cohortes innombrables d'oiſeaux de marine, qui quittent leurs climats naturels & voltigent autour des poiſſons, pour vivre à leurs dépens : c'eſt alors qu'on voit aborder juſque ſur les rivages ſeptentrionaux les oiſeaux de marine du midi, comme les pélicans, les flamans, les crabiers, les aigrettes ; & ſur ceux du midi les oiſeaux du Nord, comme les lombs, les bourguemaîtres, les cormorans ; c'eſt alors que les ſables & les écueils les plus déſerts ſont habités, & que la nature préſente de nouvelles harmonies ſur tous les rivages.

Si les voyages des habitans de la mer euſſent jeté de nouveaux jours ſur les courans de l'Océan ; ces courans eux-mêmes nous auroient donné des lumieres ſur les mœurs & ſur les formes des poiſſons qui nous paroiſſent ſi étranges. La plupart de ces poiſſons jettent leur frai en ſi grande abondance, que la mer en eſt quelquefois couverte dans des eſpaces de pluſieurs lieues. Les courans emportent au loin ce frai ; & pendant que les peres & les meres, ſans ſouci, ſe livrent à l'amour ſur les côtes de la Norwege, leur poſtérité vient quelquefois éclore ſur celles de l'Afrique ou du Bréſil. Nous euſſions vu leurs cathégories ſi variées, parfaitement configurées pour les différens ſites de la mer : les uns taillés en longues lames de ſabres, comme le poiſſon de l'Afrique qui en porte le nom, ſe plaiſent à pénétrer dans les paſſages les plus étroits des rochers, & à remonter contre les courans les plus rapides ; d'autres, également aplatis, ſont taillés en rond avec deux longues antennes qui partent de leur tête & ſe renverſent en arriere, pour leur ſervir de gouvernail, comme les lunes argentées des Antilles. Ces lunes ſe jouent ſans ceſſe au milieu des flots qui ſe briſent contre les rochers, ſans que jamais on en voie une ſeule jetée ſur le rivage. D'autres poiſſons triangulaires, & taillés comme des coffres dont ils portent le nom, s'avancent juſqu'au milieu des reſcifs dans des flaques où il n'y a preſque pas d'eau, & font briller au ſein des noirs rochers leurs robes bleues parſemées d'étoiles d'or. Pendant que les uns toujours inquiets furetent les plus petits recoins des rivages, pour y chercher de la proie, d'autres tranquilles ſur leurs beſoins reſtent immobiles à poſtes fixes pour l'attendre. Les uns encroûtés de lourdes maiſons de pierre, pavent le ſol des rivages, comme les caſques, les lambis & les thuilées ; d'autres, attachés par des fils à de petits cailloux, ſe tiennent à l'ancre à l'embouchure des fleuves, comme les moules ; d'autres ſe collent les uns aux autres, comme les huitres ; d'autres ſe fixent comme

des

des têtes de clous aux rochers qu'ils lechent, comme les lépas ; d'autres s'enfouiſſent dans les ſables, comme la harpe, la vis, le manche de couteau, & la plupart des coquillages dont les robes extérieures ſont nettes & brillantes ; d'autres, comme les homars & les crabes couverts de boucliers & de corſelets, ſont en embuſcade entre les cailloux où ils ne laiſſent appercevoir que l'extrémité de leurs antennes & de leurs groſſes pinces. S'il eût été en mon pouvoir, j'euſſe étudié les contraſtes que ces familles innombrables forment ſur les vaſes & les rochers, où leurs écailles brillent des feux de l'aurore, & de l'éclat du poupre & du lapis. J'aurois décrit ces campagnes pélagiennes, couvertes de plantes d'une variété infinie de formes, qui ne reçoivent les rayons du ſoleil qu'à travers les eaux. Leurs vallées mêmes où les courans s'écoulent avec la rapidité des écluſes produiſent des plantes élaſtiques & criblées de trous, telles que les feuilles du panache marin, au milieu deſquelles les flots paſſent comme à travers un tamis. J'aurois repréſenté leurs rochers qui s'élevent du fond de l'abyme comme des moles inébranlables, avec des flancs caverneux, hériſſés de madrépores & tapiſſés de guirlandes mobiles de fucus, d'algues, de varechs de toutes les couleurs, qui ſervent d'aſyles & de litieres aux phoques & aux chevaux marins. Dans les tempêtes, leurs baſes ténébreuſes ſe couvrent de nuages d'une lumiere phoſphorique ; & des bruits ineffables qui ſortent de leurs anfractuoſités, appellent à la proie les légions ſilencieuſes des habitans des mers. J'euſſe tâché de pénétrer dans ces palais des néréïdes, d'en dévoiler les myſteres encore inconnus aux hommes, & d'obſerver de loin les pas de cette ſageſſe infinie qui s'eſt promenée ſous les flots. Mais ces laborieuſes & raviſſantes recherches, ſi utiles à nos pêches & ſi agréables à l'hiſtoire naturelle, ſont au-deſſus de la fortune & des travaux d'un ſolitaire.

J'oſe me flatter toutefois que la nouvelle théorie que j'ai préſentée ſur les cauſes des courans généraux & des marées de l'Océan, pourra être utile à la navigation. Il me ſemble qu'un vaiſſeau partant au mois de mars avec le cours de nos effuſions polaires, & tenant le milieu du canal Atlantique, peut aller pendant l'été aux Indes Orientales, toujours favoriſé du courant. C'eſt ce que je pourrois prouver encore par l'expérience de pluſieurs vaiſſeaux. Il eſt vrai que, dans cette ſaiſon qui eſt l'hiver de l'hémiſphere auſtral, l'attérage au cap eſt dangereux, parce que la mouſſon de l'Oueſt qui y regne alors, y excite beaucoup de tempêtes, ainſi que ſur les

côtes

côtes de l'Inde, qui lui ſont oppoſées ; mais je crois qu'on éviteroit ces inconvéniens, en s'élevant en latitude. Ce même vaiſſeau peut revenir des Indes Orientales ſix mois après, pendant notre hiver, avec les effuſions du pôle auſtral. Il ſe ſervira au contraire des contre-courans des courans généraux, ou de leurs marées latérales, pour aller ou revenir à contre-ſaiſon le long des continens. Il eſt facile de tirer de cette théorie d'autres lumieres pour la navigation de toutes les mers: par exemple, on peut s'aider de ces courans pour la découverte des îles nouvelles ; car toute île eſt à l'extrémité ou au confluent d'un ou de pluſieurs courans, comme tout volcan eſt ſitué dans leurs remoux.

Je termine ici ces vues nautiques où il y a, ſans doute, des négligences de ſtyle, & quelques imperfections ; mais déterminé, par des circonſtances particulieres, à mettre promptement au jour cet Ouvrage, je me ſuis hâté de donner à ma patrie ce dernier témoignage de mon attachement. J'eſpere de l'indulgence des vrais ſavans, qu'ils rectifieront mes incorrections.

FLEURS, Planche III.

Tome premier, Etude onzieme.

Comme l'explication de cette Planche eſt inſérée dans le texte, je n'en dirai ici autre choſe, ſinon qu'on peut réduire toutes les formes des fleurs qui ont des relations directes avec le ſoleil, à ces cinq premiers patrons de fleurs, à réverberes perpendiculaires, coniques, ſphériques, elliptiques, plans ou paraboliques ; & les fleurs qui ont des relations négatives avec le ſoleil, aux cinq autres patrons de fleurs en paraſol, qui ſont repréſentées ici en contraſte avec les premieres. Cependant, quoique celles-ci, ſoient de formes bien plus variées que les fleurs à réverberes, on peut rapporter toutes leurs eſpeces négatives à ces cinq formes poſitives.

Je penſe que, ſi on ajoutoit à ces cinq formes poſitives ou primordiales un certain nombre d'accens, pour en exprimer les modifications, on auroit les vrais caracteres de la floraiſon, & un alphabet de cette agréable partie de la végétation. Je préſume auſſi qu'au moyen de cet alphabet, on pourroit caractériſer ſur les cartes géographiques les différens ſites du regne végétal. Il ſuffiroit d'en appliquer les ſignes aux forêts qu'on y repréſente ; car en y voyant, je ſuppoſe, celui de réverbere perpendiculaire exprimé par un épi ou par un

cône

cône ſaillant, on y reconnoîtroit auſſi-tôt les forêts du Nord ou celles des montagnes froides & élevées. Des accens particuliers joints à ce caractere de cône ſaillant, diſtingueroient entre eux les pins, les épicéas, les laryxs & les cedres; & des rayons qui partiroient de ces caracteres modifiés montreroient l'étendue des regnes de ces diverſes eſpeces d'arbres. La choſe n'eſt pas ſi difficile qu'on ſe l'imagine. La géographie repréſente bien des forêts ſur les cartes; il ne s'agiroit donc que d'y joindre quelques ſignes pour en déterminer les eſpeces, & ces ſignes caractériſeroient encore, comme nous l'avons vu, la latitude ou l'élévation du terrain. D'ailleurs, on excluroit de ces cartes botaniques une multitude de diviſions politiques dont les noms en grands caracteres occupent inutilement beaucoup d'eſpace. On n'y repréſenteroit que les domaines de la nature, & non ceux des hommes. Ainſi, au moyen de ces ſignes botaniques, on reconnoîtroit d'un coup-d'œil dans une carte les productions naturelles à chaque terrain; les forêts avec leurs différentes eſpeces d'arbres, & les prairies mêmes avec les variétés de leurs herbes. On pourroit encore y faire ſentir l'humidité ou la ſéchereſſe du territoire, en joignant aux ſignes des fleurs, les caracteres des feuilles & des ſemences des végétaux. On ajouteroit enſuite aux villes & aux villages qu'on y repréſente, des chiffres qui exprimeroient le nombre des familles qui les habitent, ainſi que je l'ai vu dans des cartes turques; & on auroit des cartes vraiment géographiques qui préſenteroient d'un coup-d'œil une image de la richeſſe & de la température du territoire, & du nombre de ſes habitans. Au reſte, ce n'eſt pas un plan que je preſcris, mais des idées que je propoſe à perfectionner.

GRAINES VOLATILES.

Planche IV.

Tome premier, Etude onzieme.

On voit ici d'un côté le ſpart ou jonc des montagnes d'Eſpagne, creuſé en échoppe, pour recevoir les eaux des pluies; & de l'autre, le jonc cylindrique & plein des marais. La graine de celui-ci reſſemble dans ſon développement à des œufs d'écreviſſe. Je n'ai pu recouvrer de la graine de ſpart; mais je ne doute pas qu'à l'oppoſé de celle du jonc des marais, elle n'ait un caractere volatil. Je ne ſais même ſi le ſpart fructifie

fructifie dans notre climat. MM. Thoin, jardiniers en chef du jardin du roi, auroient bien pu ſatisfaire, à ce ſujet, ma curioſité. Ce ſont eux qui m'ont prêté la plupart des graines & des feuillages que j'ai fait graver ici, entre autres le cône du cédre du Liban; mais accoutumé, dans mes études ſolitaires, à chercher dans la nature ſeule la ſolution des difficultés que j'y rencontre, je ne me ſuis point adreſſé à eux, quoiqu'ils ſoient remplis d'honnêté & de complaiſance pour les ignorans comme pour les docteurs.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt au fruit que la nature attache le caractere de volatilité; & c'eſt par la feuille qu'elle indique la nature du ſite où le végétal doit naître. Ainſi on voit dans cette planche le cône du cédre compoſé de folioles comme un artichaud. Chaque foliole porte ſon pignon: tel eſt celui qui eſt repréſenté ici détaché du cône; & chacun d'eux, dans la maturité du fruit, s'envole à l'aide des vents, vers les ſommets des hautes montagnes pour leſquels il eſt deſtiné. Remarquez auſſi que les feuilles du cédre ſont d'une forme filiforme, pour réſiſter aux vents qui ſont violens dans les hautes montagnes, & elles ſont agrégées en pinceaux pour recueillir dans l'air les vapeurs qui y nagent. Chaque feuille de cet arbre, a de plus un aqueduc tracé dans ſa longueur, mais, comme elle eſt fort menue, la gravure n'a pu l'exprimer. Au reſte, cette forme filiforme & capillacée, ſi propre à réſiſter aux vents, ainſi que celle qui eſt en lames d'épées, eſt commune aux végétaux de montagnes, comme pins, mélezes, cédres, palmiers: elle ſe trouve auſſi très-fréquemment ſur les bords des eaux également expoſés aux grands vents, comme dans les joncs, les roſeaux, les feuilles de ſaule; mais les feuillages de ceux-ci different eſſentiellement de ceux des premiers, en ce qu'ils n'ont point d'aqueduc, & que ceux des montagnes en ont; leur agrégation n'eſt pas non plus la même.

Le piſſenlit croît, comme le cédre dans les lieux ſecs & élevés. Ses graines ſont ſuſpendues à une ſphere entiere de volans, qui forme au dehors un polyedre très-régulier d'une multitude de faces hexagonales ou pentagonales. Ces faces ne ſont point exprimées dans la figure; parce qu'on l'a copiée d'après celle d'un livre de botanique très-eſtimé, mais il en eſt de ce livre comme des autres en tout genre, qui ne recueillent que les caracteres qui conviennent à leurs ſyſtemes. La feuille du piſſenlit détermine particulierement ſon ſite naturel; elle eſt large & charnue, parce que s'étalant ſur la terre où elle forme des étoiles de verdure, elle ne craint point les vents: elle

elle eſt découpée profondément en dents de ſcie, pour ouvrir un paſſage aux graminées, & ſes dentelures ſe recourbent en dedans pour recevoir les eaux des pluies, & les porter à la racine. Ainſi la nature proportionne les moyens à chaque ſujet, & redouble d'attention pour les plus foibles. La ſphere du piſſenlit eſt plus artiſtement faite que le cône du cedre, & eſt ſans contredit bien plus volatile. Il faut des tempêtes pour porter au loin la ſemence des cédres ; il ne faut que des zéphyrs pour reſſemer celle des piſſenlits. Il faut de plus un Liban pour planter le premier, & à l'autre il ſuffit d'une taupiniere. Ce petit végétal eſt auſſi bien plus utile dans le monde que le cédre; il ſert à la nourriture de pluſieurs quadrupedes, & de beaucoup de petits oiſeaux qui ſe repaiſſent de ſa graine. Il eſt fort ſalutaire à l'homme, ſur-tout au printems. Auſſi on voit alors beaucoup de pauvres gens qui cueillent ſes jeunes pouſſes dans les campagnes. C'eſt le ſeul aliment que la nature préſente encore gratuitement à l'homme dans notre climat. Il vient par-tout dans les lieux ſecs, & juſques dans les intervalles des pavés. Il tapiſſe ſouvent les cours des hôtels dont les maîtres n'ont pas beaucoup de cliens, & ſemble y appeler les miſérables. Ses fleurs dorées émaillent très-agréablement le pied des murs, & ſa ſphere de plume, relevée ſur une longue hampe au ſein d'une étoile de verdure, ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément.

C'eſt donc la feuille qui détermine particulierement le ſite naturel d'un végétal ; car, comme nous l'avons vu, il y a des plantes aquatiques qui ont leurs graines volatiles, parce qu'elles croiſſent ſur les bords des lacs ou des marais qui n'ont pas de courans, tels que le ſaule & le roſeau ; mais leurs feuilles alors n'ont point d'aqueducs. Il y en a même qui ſont pendantes, & qui, par cette attitude, refuſent les eaux du ciel. L'érable de Virginie, qui ſe plaît ſur les bords des lacs, des marais & des criques, a des graines attachées à des ailes membraneuſes, ſemblables à celles d'une mouche, comme celles de l'érable de montagne qui eſt repréſentée ici. Mais il y a cette grande différence entre eux, que la large feuille du premier eſt pendante, & attachée à une longue queue ; que cette queue, loin d'avoir un aqueduc, a une arête ; & que la feuille de l'érable de montagne, qui eſt d'une moyenne grandeur, anguleuſe & corticée pour réſiſter aux vents, s'éleve preſque verticalement, & porte un aqueduc ſur ſa queue pour recevoir les eaux du ciel.

GRAINES

GRAINES AQUATIQUES.

Planche V.

Tome premier, Etude onzieme.

Les graines aquatiques ont des caracteres entierement oppofés à ceux des graines de montagnes; ſi on en excepte, comme je l'ai dit, celles qui viennent ſur les bords des eaux ſtagnantes; mais celles-ci même ont à la fois des caracteres volatils & nautiques, car elles ſont amphibies. Elles ſurnagent dans l'eau, & elles volent en l'air; telle eſt celle du ſaule, &c. C'eſt la feuille qui détermine le ſite comme je l'ai dit; car les plantes aquatiques n'ont jamais d'aqueduc ſur leurs feuilles. La plupart même repouſſent les eaux. Jamais les feuilles de Nymphæa & de roſeau ne ſe mouillent. Il en eſt de même de celles de la capucine, qui ne ſont jamais humides quelque pluie qu'il faſſe, quoique cette plante aime beaucoup l'eau, car elle en conſomme des quantités prodigieuſes dans ſa culture. Je ſuis perſuadé que, ſi un marais étoit enſemencé de cette ſorte de plante, il ſeroit bientôt deſſéché. La feuille du martinia de la Vera-Crux, qui eſt repréſentée ici dans les plantes aquatiques, eſt au contraire toujours humide. Elle a même dans ſon premier développement une cannelure ſur ſa queue. Par ce double caractere montagnard, je ſoupçonne que le martinia croît ſur les bords arides & ſablonneux de la mer; car la nature, pour varier ſes harmonies, met des lieux fort ſecs ſur les bords des eaux, comme elle met des flaques d'eau & des marais dans les montagnes. Mais par la forme de la gouſſe du martinia, qui reſſemble à un hameçon de dorade, je la crois deſtinée aux lieux expoſés aux débordemens de la mer, tel qu'eſt en effet le terrain de la Vera-Crux, d'où cette eſpece eſt originaire. Je préſume donc, que lorſque les rivages de la Vera-Crux ſont inondés par les grandes marées, on doit voir des poiſſons accrochés à cette plante, car la tige de ſa gouſſe eſt très-difficile à rompre, ſes deux crochets ſont pointus comme des hameçons, & élaſtiques & durs comme de la corne. De plus, quand on la trempe dans l'eau, ſes ſillons ombragés de noir brillent comme s'ils étoient remplis de globules de vif-argent. Or, l'éclat de la lumiere eſt encore un appât qui attire les poiſſons. Ce ne ſont là que des conjonctures; mais je les fonde ſur un principe bien véritable, c'eſt que la nature n'a rien fait en vain.

FIN DE L'EXPLICATION DES FIGURES.

AVIS SUR CET OUVRAGE,

ET SUR LES MORCEAUX QUI SUIVENT.

PENDANT que je faiſois réimprimer mon ouvrage, j'ai reçu à ſon ſujet des conſeils, des critiques & des complimens.

Les conſeils regardent ſon format. J'ai ſuivi conſtamment celui in-12 dans les trois premieres éditions, parce qu'il eſt plus commode, moins cher pour le lecteur, & plus avantageux à l'auteur, en ce que les contrefacteurs trouvent moins de bénéfice à le contrefaire. Cependant, des gens du monde m'ont témoigné qu'ils lui préféroient le format in-8°., parce qu'il eſt plus à la mode, & que les pages ayant plus de marge, & l'intervalle entre les lignes étant plus grand, l'impreſſion en a plus de beauté. Des gens de lettres ont déſiré que je fiſſe de mon livre une édition in-4°., parce que ſon caractere étant plus gros, ſeroit plus aiſé à lire, & que les planches s'y développeroient ſur une plus grande échelle. Enfin, je m'attendois que des ſavans m'engageroient à tenter les honneurs de l'in-folio, lorſqu'une dame aimable m'a propoſé fort ſérieuſement d'en faire une édition „ in 18, " afin, m'a-t-elle dit avec beaucoup de grace, qu'il „ ne ſortît jamais de ſa poche."

Je me trouve ſi honoré du ſuffrage des dames, que je ne ſais ſi je ne tirerois pas plus de vanité d'être in-18. dans leurs poches, qu'en grand atlas dans la Bibliothéque du Louvre. Ce genre d'incognito a de plus quelque choſe, que je ne puis dire, qui me flatte ſinguliérement. Dans la perpléxité agréable où je me trouve, & dans l'impoſſibilité où je ſuis de faire quatre nouvelles éditions à-la-fois pour complaire à tous mes lecteurs, il m'eſt venu en penſée d'inviter ceux d'entre eux qui ne ſont pas contens de l'in-12, d'envoyer leurs inſcriptions (franches de port) chez mes libraires, en y mettant ſimplement leurs adreſſes avec le format qu'ils

 déſirent.

déſirent. Je me déciderai alors ſur la pluralité des voix; & dès que j'en aurai cinq cents pour l'in-8°. ou l'in-4°. j'en publierai la ſouſcription en beau papier, avec de nouvelles figures deſſinées & gravées par les plus célebres artiſtes. Mais s'il y a ſeulement deux cent-cinquante voix pour l'in-18, je donnerai la préférence à ce format, parce que j'ai toujours eſtimé la voix d'une dame égale, pour le moins, à celle de deux hommes.

Quelques gens du monde m'ont demandé ſi je ferois des augmentations à cette préſente édition; & dans ce cas, ils ont déſiré que j'en fiſſe un ſupplément détaché pour ceux qui ont acquis les éditions précédentes, ſe plaignant de ce que les auteurs, qui en agiſſoient autrement, fraudoient le public.

Un auteur qui ſe contente difficilement de ſon travail, tel que je ſuis, & qui le remet ſouvent ſur le métier, eſt quelquefois obligé d'y faire de légeres augmentations, pour en éclaircir les endroits obſcurs. Il eſt au moins forcé de changer quelque choſe aux avis qui varient à chaque édition, ſans qu'il puiſſe faire de ces variantes un ſupplément particulier & de quelque intérêt. Mais, en ſuppoſant qu'il fraudât ainſi une portion du public de quelque portion de ſon travail, je demande ſi le public en corps ne le fraude pas plus complétement en acquérant ſans ſcrupule les contrefaçons de ſon ouvrage? Un auteur ne les décrédite, qu'en ajoutant quelque choſe de nouveau à chaque nouvelle édition.

Les contrefaçons m'ont fait & me font un tort conſidérable. Je ne parle pas de celles de ma premiere édition, qui ont rempli les provinces du midi de la France*; mais à peine la ſeconde

* M. Marin, inſpecteur de la Librairie à Marſeille, y en ſaiſit, il y a un an & demi, une balle entiere, qui, malgré ſes réclammations, fut confiſquée au profit de la chambre ſyndicale de cette ville, & non au mien, comme il étoit juſte. M. de Chaſſel, inſpecteur de la librairie à Nancy, y a arrêté, il y a ſix mois, quelques exemplaires contrefaits de ma ſeconde édition, que M. Vidaud-de-la-Tour m'a fait remettre, d'après le jugement de M. de Lamoignon, garde des ſceaux. Le contrefacteur avoit retranché ſeulement, dans l'avis, ce que j'y diſois de la beauté des caracteres de ma ſeconde édition, ſemblables à ceux-ci, parce que la médiocrité des ſiens eût découvert d'abord ſa fraude. J'ai lieu d'eſpérer maintenant de la vigilance de M. Vidaud-de-la-Tour, dont le zele pour les intérêts de la librairie, ſeconde ſi bien la juſtice de M. de Lamoignon, dont le nom eſt ſi cher aux gens de lettres, qu'on réprimera enfin dans le royaume le brigandage des contrefaçons ſi contraire aux ordres du roi & aux intérêts des Auteurs, ſur-tout à ceux qui n'ont pas d'autres propriétés que leurs ouvrages.

ſeconde a paru, qu'elle a été contrefaite avec ſes augmentations, approbations, privilége, & juſqu'aux titres où on lit l'adreſſe de mes libraires. D'autres contrefacteurs ont oſé annoncer, dans le catalogue des livres de la foire de Leipſik, pour le mois d'Octobre 1787, une édition de mes Etudes de la Nature, faite à Lyon, chez Pieſtre & de la Molliere, quoique je n'aie jamais rien fait imprimer qu'à Paris. On vient d'en publier une nouvelle à Bruxelles, en quatre volumes. Une perſonne de la connoiſſance de mon imprimeur, en a vu à Londres, au mois de Septembre dernier, quatre éditions différentes ſans qu'il ait pu s'y procurer la véritable. Cependant, elle eſt bien aiſée à diſtinguer par la beauté de ſes caracteres, de toutes ſes contrefaçons, qui d'ailleurs ne peuvent jamais être que de mauvaiſes copies d'une édition originale, revue & corrigée par moi-même avec toute l'attention dont je ſuis capable. Cela n'a pas empêché le public de les accueillir avec empreſſement. Après tout, il ne s'agit pas de n'avoir pas à ſe plaindre des hommes, mais que les hommes n'aient pas à ſe plaindre de nous.

Quand ma conſcience ne me feroit pas un devoir d'être juſte envers chaque particulier, je dois trop au public pour ne pas chercher à lui complaire autant qu'il eſt en moi. Je n'ai eu d'autre voix conſtante en ma faveur que la ſienne. D'un autre côté, s'il conſidere l'importance des erreurs que j'ai attaquées & ma poſition, j'oſe eſpérer qu'il me mettra un jour au rang du petit nombre d'hommes qui ſe ſont occupés de ſon intérêt aux dépens de leur fortune.

Je ne m'écarterai pas maintenant des principes qui ont dirigé ma vie. Je vais donc inférer ici quelques réflexions, qui auroient peut-être été placées plus convenablement dans l'avis en tête de la troiſieme édition: mais je les transfere ici afin que ceux qui en acheteront le quatrieme volume in-12 en particulier, ſoient inſtruits de tout ce que j'y ai ajouté, ſans être obligés d'acquérir les trois autres. J'y aurois joint de même les additions que j'ai faites à ma premiere édition, au ſujet de l'alongement des pôles, & des courans de l'Océan Atlantique, ſi ces additions n'étoient pas trop conſidérables. Mais ſi je ne les rapporte pas ici à la lettre, j'en répete au moins le ſens, & j'y ajoute de nouvelles preuves qui donnent le dernier degré d'évidence à ces importantes vérités.

J'ai corrigé d'abord aux titres de la troiſieme édition, une erreur qui ſe trouve dans ceux des deux autres. Elle eſt fort indifférente à mes lecteurs, puiſque ce n'eſt qu'une tranſ-

poſition de mes noms de baptême; mais elle a occaſioné quelques mépriſes.

Je ne me rappelle pas avoir rien ajouté au texte, qu'une ſeule obſervation ſur les contre-courans de l'Ohio, que j'ai inſérée dans la troiſieme édition. Mais elle eſt importante, car c'eſt une preuve de plus en faveur de l'explication que j'ai donnée des marées.

Le lecteur peut ſe rappeler que j'explique la direction de nos marées en été, vers le nord, par les contre-courans du courant général de l'Océan Atlantique, qui, dans cette ſaiſon, deſcend de notre pôle dont les glaces ſe fondent en partie par l'action du ſoleil qui l'échauffe pendant ſix mois. Je ſuppoſois que ce courant général qui court alors au ſud, ſe trouvant reſſerré par le cap Saint-Auguſtin en Amérique, & par l'entrée du golfe de Guinée en Afrique, produiſoit de chaque côté des contre-courans qui nous donnoient nos marées qui remontent au nord le long de nos côtes. Ces contre-courans exiſtent en effet dans ces mêmes lieux, & ſont toujours produits aux deux côtés d'un détroit par où paſſe un courant. Mais je n'avois pas beſoin de ſuppoſer les réactions du cap Saint-Auguſtin & de l'entrée du golfe de Guinée, pour faire remonter nos marées juſque bien avant dans le nord. La ſimple action du courant général de l'Atlantique, qui deſcend du pôle nord & court au ſud en déplaçant devant lui un grand volume d'eau qu'il repouſſe à droite & à gauche, ſuffit pour produire, le long de ſon cours, ces réactions latérales, d'où ſortent nos marées qui remontent au nord.

J'avois cité à ce ſujet deux obſervations, dont la premiere eſt à la portée de tout le monde. C'eſt celle d'une ſource qui, en ſe déchargeant dans un baſſin, fait naître ſur les côtés de ce baſſin un remou ou contre-courant qui ramene les pailles & les autres corps flottans à la ſource même.

La ſeconde obſervation, eſt tirée du pere Charlevoix, dans ſon hiſtoire de la Nouvelle-France. Il rapporte que, quoiqu'il eût le vent contraire, il fit huit bonnes lieues dans un jour ſur le lac Michigan, contre ſon courant général, à l'aide de ſes contre-courans latéraux.

Mais M. de Crevecœur, auteur des Lettres du Cultivateur Américain, va encore plus loin; car il aſſure, *tome* 3, *page* 433, qu'en remontant l'Ohio le long de ſes bords, il fit 422 milles en quatorze jours, ce qui fait plus de dix lieues par jour, " A l'aide, dit-il, des remoux qui ont toujours une

,, vélocité

„ vélocité égale au courant principal." Voilà la ſeule obſervation que j'ai ajoutée à cauſe de ſon importance, & de l'eſtime que je porte à ſon auteur.

Ainſi l'effet général des marées eſt mis dans le plus grand jour, par l'exemple des contre-courans latéraux de nos baſſins où ſe déchargent des ſources, de ceux des lacs qui reçoivent des rivieres, & de ceux des rivieres elles-mêmes, malgré leurs pentes conſidérables, ſans qu'il ſoit beſoin de détroit particulier pour opérer ces réactions dans toute l'étendue de leurs rivages, quoique les détroits augmentent conſidérablement ces mêmes contre-courans ou remoux.

A la vérité, le cours de nos marées vers le nord en hiver ne peut plus s'expliquer comme un effet des contre-courans latéraux de l'Océan Atlantique qui deſcend du nord, puiſqu'alors ſon courant général vient du pôle ſud, dont le ſoleil, fond les glaces. Mais le cours de ces marées vers le nord ſe conçoit encore plus aiſément par l'effet direct du courant général du pôle ſud, qui va droit au nord. Dans cette direction, ce courant auſtral paſſe preſque toujours d'un lieu plus large dans un lieu plus étroit, s'engageant d'abord entre le cap Horn & le cap de Bonne-Eſpérance, & remontant juſque dans les baies & méditerranées du nord, il pouſſe à-la-fois devant lui tout le volume des eaux de l'Océan Atlantique, ſans permettre qu'aucune colonne s'en échappe à droite ou à gauche. Cependant, s'il rencontroit dans ſa route quelque cap ou détroit qui s'opposât à ſon cours, il ne faut pas douter qu'il n'y formât un contre-courant latéral, ou des marées qui iroient en ſens contraire. C'eſt auſſi l'effet qu'il produit au cap Saint-Auguſtin en Amérique, & au-deſſus du golfe de Guinée, vers le dixieme degré de latitude nord en Afrique; c'eſt-à-dire, aux deux endroits où ces deux parties du monde ſe rapprochent davantage: car dans l'été du pôle ſud, les courans & les marées, loin de ſe porter au nord au-deſſous de ces deux points, retournent au ſud du côté de l'Amérique, & courent vers l'eſt du côté de l'Afrique, tout le long du golfe de Guinée, contre toutes les loix du ſyſteme lunaire.

Je pourrois remplir un volume de nouvelles preuves en faveur de la fonte alternative des glaces polaires, & de l'alongement de la terre aux pôles, qui ſont des conſéquences l'une de l'autre; mais j'en ai cité dans mes Etudes précédentes plus qu'il n'en faut pour conſtater ces vérités. Le ſilence même des Académies ſur des objets ſi importans, eſt une preuve qu'elles n'ont rien à m'objecter. Si j'avois eu tort

en relevant l'étrange erreur par laquelle elles ont conclu que les pôles de la terre étoient aplatis, d'après des opérations géométriques qui montrent évidemment qu'ils ſont alongés, elles n'auroient pas manqué de journaux, qui leur ſont dévoués la plupart, pour réprimer la voix d'un ſolitaire. Je n'en ai trouvé qu'un ſeul qui ait oſé me donner la ſienne. Parmi tant de puiſſances littéraires qui ſe diſputent l'empire des opinions, & qui croiſent ſur leurs mers orageuſes en tâchant de couler à fond tout ce qui ne ſert pas ſous leurs drapeaux, un journaliſte étranger a arboré en ma faveur le pavillon de l'inſurgence. C'eſt celui de Deux-Ponts que je nomme, ſuivant ma coutume de reconnnoître publiquement des ſervices particuliers, quoique celui-ci ait été rendu à la vérité bien plus qu'à moi, qui ſuis perſonellement inconnu à cet écrivain, ſi eſtimable par ſon impartialité.

D'un autre côté, ſi les Académies ne ſe ſont pas expliquées, il faut conſidérer l'embarras où elles ſe trouvent de ſe rétracter publiquement d'une inconſéquence géométrique déjà ſi ancienne & ſi répandue. Elles ne peuvent approuver mes réſultats ſans condamner les leurs, & elles ne peuvent condamner les miens, parce que leurs propres travaux les juſtifient. Je n'ai point été moi-même moins embarraſſé, lorſqu'en publiant mes obſervations je me ſuis vu dans l'alternative de choiſir entre leur eſtime & leur amitié ; mais j'ai été entraîné par le ſentiment de la vérité, qui doit l'emporter ſur tous les ménagemens politiques. L'intérêt de ma réputation, je l'avoue, y eſt auſſi entré pour quelque choſe, mais pour la moindre part. L'utilité publique a été mon principal objet. Je n'ai employé ni le ridicule, ni l'enthouſiaſme, contre des hommes fameux ſurpris dans l'erreur. Je ne me ſuis point enivré de ma propre raiſon. Je me ſuis approché d'eux comme je me ſerois approché de Platon endormi ſur le bord d'un précipice ; craignant leur réveil, & encore plus leur aſſoupiſſement. Je n'ai point rapporté leur aveuglement à quelque défaut de lumiere, dont le reproche eſt ſi ſenſible aux ſavans ; mais à l'éblouiſſement des ſyſtemes, & ſur-tout, à l'influence de l'éducation & des habitudes morales, qui voilent notre raiſon de tant de préjugés. J'ai donné dans l'avis de mon premier volume l'origine de cette erreur, que Newton a le premier miſe en avant, & ſa réfutation géométrique dans l'explication des figures dans le ſecond.

J'ai lieu de craindre que ma modération & mon honnêteté ne ſoient pas imitées. Il a paru le 21 novembre dernier, dans

dans le Journal de Paris, une critique anonyme, fort amere, des Etudes de la Nature. Elle commence à la vérité par les louer en général; mais elle détruit en détail tout le bien que la voix publique ſemble l'avoir forcée d'en dire. Elle avoit été précédée, peu de temps auparavant, de quelques autres lettres anonymes où mon ouvrage n'étoit pas nommé, mais ſur lequel elles répandoient, en paſſant, un poiſon froid & ſubtil, propre à faire ſon effet à la longue. J'ai vu avec ſurpriſe s'ouvrir, à mon égard, cet évent de la haine d'un ennemi obſcur; car enfin, j'ai tâché de bien mériter de tout le monde, & je ne ſuis ſur le chemin de perſonne. Mais lorſque j'ai appris que pluſieurs de mes amis avoient préſenté inutilement au Journal de Paris leur proſe & leurs vers pour ma défenſe; que bien auparavant on avoit refuſé d'y inſérer des morceaux de littérature, où on me donnoit quelques éloges, j'ai été convaincu qu'il y avoit un parti formé contre moi. Alors, j'ai eu recours au Journal Général de France, dont l'impartial rédacteur a bien voulu inſérer ma défenſe & ma réclamation, dans ſa feuille du 29 Novembre, n°. 143.

Voici donc ce que j'ai répondu au critique qui a employé l'anonyme & le ſarcaſme contre des vérités phyſiques, & a pris, pour m'attaquer, le poſte des foibles & l'arme des méchans.

A Monſieur le Rédacteur du Journal général de France.

MONSIEUR,

" Un écrivain qui ſe cache ſous le nom de *Solitaire des* „ *Pyrénées*, jaloux, je penſe, de l'accueil dont le public a „ honoré mes *Etudes de la Nature*, en a inſéré, hier 21, „ dans le journal de Paris, une critique pleine d'humeur.

„ Il y trouve ſur-tout fort mauvais que j'aie accuſé des „ Académiciens de s'être trompés, lorſqu'ils ont conclu, de „ l'agrandiſſement des degrés vers le pôle, que la terre y étoit „ aplatie; que j'attribue la cauſe des marées à la fonte des „ glaces polaires, &c... Pour affoiblir mes réſultats, il les „ préſente ſans preuves. Il ſe garde bien de parler de ma „ démonſtration ſi ſimple & ſi évidente, où j'ai fait voir que „ lorſque les degrés d'un arc de cercle s'alongent, l'arc de „ cercle s'alonge auſſi & ne s'aplatit pas. C'eſt ce que „ prouvent les pôles d'un œuf, ainſi que ceux du monde. Il „ n'y dit pas que les glaces de chaque pôle ayant cinq à ſix „ mille lieues de circonférence dans leur hiver, & deux à

„ trois mille ſeulement dans leur été, j'ai été fondé à con-
„ clure de leurs fontes alternatives tous les mouvemens des
„ mers. Il n'y parle pas de la multitude des preuves géomé-
„ triques, nautiques, géographiques, botaniques & même
„ académiques, dont j'ai appuyé ces importantes & nouvelles
„ vérités. C'eſt à mes lecteurs à juger ſi elles ſont bonnes.
„ Comme il eſt clair que l'anonyme n'a obſervé la nature
„ que dans les livres à ſyſteme; qu'il n'oppoſe que des noms à
„ des faits, & des autorités à des raiſons; qu'il y ſuppoſe
„ décidé ce que j'ai réfuté; qu'il m'y fait dire ce que je n'ai
„ pas dit; que ce genre de critique eſt à la portée de tout
„ homme ſuperficiel, oiſif & de mauvaiſe foi; que ma ſanté,
„ mon temps & mon goût ne me permettent pas de réfuter
„ des diatribes de cette eſpece, quand même l'auteur auroit
„ la loyauté de s'y nommer; je déclare donc qu'à l'avenir je
„ ne répondrai à aucune critique de ce genre, ſur-tout dans
„ les papiers publics.

„ Cependant, ſi quelque ami de la vérité découvre des
„ erreurs dans mon ouvrage, où il y en a ſans doute, & qu'il
„ veuille me faire l'amitié de m'en inſtruire directement, je
„ les corrigerai dans mon livre & le citerai avec éloge; parce
„ que, comme lui, je ne cherche que la vérité, & que je
„ n'honore que ceux qui l'aiment.

„ Je ſuis ſeul, Monſieur. Comme je ne tiens à aucun
„ parti, je ne peux diſpoſer d'aucun journal. J'ai déjà
„ éprouvé que je n'avois pas le crédit de faire rien publier
„ dans celui de Paris, même pour le ſervice des malheureux.
„ Je vous prie donc d'inſérer dans vos feuilles ſi impartiales,
„ ma réponſe pour le préſent & ma proteſtation de ſilence
„ pour l'avenir.

„ Au reſte, en me plaignant de l'anonyme qui a attaqué
„ mon ouvrage avec tant de fiel, je ſuis obligé de convenir
„ qu'il a fait un éloge exceſſif de mon ſtyle. Cependant, je
„ ne ſais comment cela ſe fait; je me ſens encore plus hu-
„ milié de ſes louanges que choqué de ſon mauvais ton.

" J'ai l'honneur d'être, &c.

„ *Signé*, DE SAINT-PIERRE.

„ *A Paris, ce* 22 *Novembre* 1787."

L'anonyme promettoit de s'étendre encore aux dépens de mon ouvrage, dans les feuilles ſuivantes du Journal de Paris; mais le public ayant murmuré de me voir attaqué indécemment

indécemment dans une lice fermée à mes amis, le rédacteur de ce journal, pour donner une preuve de ſon impartialité, a publié auſſi-tôt un fragment d'un épître en vers à ma louange. Cet éloge eſt auſſi l'ouvrage d'un anonyme ; car les bons ſe cachent pour faire le bien comme les méchans pour faire le mal. Les vers qu'on a détachés ſont très-beaux ; mais il y en a, ſelon moi, encore de plus beaux dans le reſte de l'épître. Je les louerois de bon cœur, ſi je n'y étois beaucoup trop loué. Cependant, la reconnoiſſance m'oblige de dire qu'ils ſont de M. Théreſſe, avocat au conſeil, qui m'a donné il y a un an, au mois de janvier, ce témoignage particulier de ſon amitié & de ſes rares talens.

Revenons au point qui intéreſſe le plus les Académies. Pour ſe convaincre que les pôles de la terre ſont alongés, il ne s'agit pas de réſoudre quelque problême de la géométrie tranſcendante, tout hériſſé d'équations, tel que la quadrature du cercle ; mais il ſuffit des notions les plus communes des élémens de la géométrie & de la phyſique. Avant de raſſembler les preuves que j'en ai données & d'y en joindre de nouvelles, je vais dire deux mots des moyens qui peuvent nous ſervir à nous aſſurer de la vérité, autant pour mon inſtruction que pour celle de mes critiques.

Nous ſommes au ſein de l'ignorance, comme des marins au milieu d'une mer ſans rivages. On y voit çà & là quelques vérités éparſes comme des îles. Pour reconnoître des îles en pleine mer, il ne ſuffit pas de connoître leur diſtance au nord ou à l'orient. Leur latitude donne un cercle entier, & leur longitude un autre ; mais l'interſection de ces deux meſures détermine préciſément le lieu où elles ſont. On ne s'aſſure de même de la vérité, qu'en la conſidérant ſous pluſieurs rapports. Voilà pourquoi un objet que nous pouvons ſoumettre à l'examen de tous nos ſens, nous eſt beaucoup mieux connu que celui auquel nous ne pouvons en appliquer qu'un ſeul. Ainſi nous connoiſſons mieux un arbre qu'une étoile, parce que nous voyons & touchons l'arbre ; la fleur de l'arbre nous fournit plus de connoiſſances que ſon tronc, parce que nous pouvons l'examiner de plus avec le ſens de l'odorat ; & enfin, nos obſervations ſe multiplient ſur le fruit, parce que nous le goûtons, & que nous pouvons l'obſerver avec quatre ſens à-la-fois. Quant aux objets vers leſquels nous ne pouvons diriger qu'un ſeul de nos organes, tel que celui de la vue, nous n'en acquérons la ſcience qu'en les conſidérant ſous différens aſpects. Vous dites : Cette tour à l'horiſon eſt bleue, petite & ronde. Vous en approchez,

prochez, & vous la trouvez blanche, grande & anguleuſe. Vous concluez alors qu'elle eſt quarrée ; mais vous en faites le tour, & vous voyez qu'elle eſt pentagonale. Vous jugez qu'il eſt impoſſible d'en meſurer la hauteur ſans un inſtrument parce qu'elle eſt fort élevée. Prenez un objet de comparaiſon acceſſible, celui de votre ombre avec votre hauteur, vous y trouverez le même rapport qu'entre l'ombre de la tour & ſon élévation, que vous jugiez inacceſſible.

Ainſi la ſcience d'une vérité ne s'acquiert qu'en la conſidérant ſous divers rapports. Voilà pourquoi il n'y a que Dieu qui ſoit véritablement ſavant, parce qu'il connoît ſeul tous les rapports qui exiſtent entre les choſes, & qu'il n'y a encore que Dieu qui ſoit le plus univerſellement connu de tous les êtres, parce que les rapports qu'il a établis entre les choſes le manifeſtent dans tous ſes ouvrages.

Toutes les vérités s'enchaînent. Nous n'en acquérons la ſcience qu'en les comparant les unes aux autres. Si les académiciens avoient fait uſage de ce principe, ils auroient reconnu que l'aplatiſſement des pôles étoit une erreur. Il ne s'agiſſoit que d'en appliquer les conſéquences à la diſtribution des mers. Si les pôles ſont aplatis, leurs rayons étant les plus courts du globe, toutes les mers doivent s'y rendre comme au lieu le plus bas de la terre : d'un autre côté, ſi l'équateur eſt renflé, toutes les mers doivent s'en éloigner, & la zone torride doit préſenter dans toute ſa circonférence une zone de terre ſeche, de ſix lieues & demie d'élévation à ſon centre ; puiſque le rayon du globe à l'équateur, ſurpaſſe de cette dimenſion le rayon aux pôles, ſuivant les académiciens.

Or, la configuration du globe nous préſente préciſément le contraire : car les mers les plus grandes & les plus profondes ſont préciſément ſous ſon équateur ; &, du côté de notre pôle, la terre ſe prolonge fort avant dans le nord, & les mers qu'elle renferme ne ſont que des méditerranées remplies de hauts fonds.

A la vérité, le pôle ſud eſt environné d'un vaſte océan ; mais comme le capitaine Cook n'en a approché qu'à 475 lieues, nous ignorons s'il y a des terres qui l'avoiſinent. De plus, il eſt vraiſemblable, ainſi que je l'ai dit ailleurs, que la nature qui contraſte & balance toutes choſes, a compenſé l'élévation en territoire du pôle nord par une élévation équivalente en glace au pôle ſud. En effet, Cook a trouvé

la

la coupole glaciale du pôle ſud, beaucoup plus étendue & plus élevée que celle qui couvre le pôle nord, & il ne veut pas qu'on établiſſe à cet égard de comparaiſon. Voici ce qu'il dit à l'occaſion d'une de ſes extrémités ſolides, qui l'empêcha de pénétrer au-delà du 71e degré ſud, & qui étoit ſemblable à une chaîne de montagnes s'élevant les unes ſur les autres & ſe perdant dans les nuages. " On n'a jamais „ vu, je penſe, de montagnes de glaces comme celles-ci „ dans les mers du Groënland ; du moins, je ne l'ai lu „ nulle part & je ne l'ai point ouï dire ; de ſorte qu'on ne „ doit pas établir une comparaiſon entre les glaces du nord „ & celles de ces parages." Cook, année 1774, Janvier.

Cette prodigieuſe élévation de glaces dont Cook n'a vu qu'une extrémité, peut donc équivaloir à l'élévation de territoire du pôle nord, conſtatée par les travaux mêmes des académiciens. Mais quoique les mers gelées du pôle ſud ſe refuſent aux opérations de la géométrie, nous allons voir tout-à-l'heure, par deux obſervations authentiques, que les mers fluides qui l'environnent ſont plus élevées que celles de l'équateur, & ſont au même niveau que celles du pôle nord.

Vérifions maintenant l'alongement des pôles par la même méthode qui vient de nous ſervir à démontrer leur aplatiſſement. Cette derniere hypotheſe a acquis un nouveau degré d'erreur, en l'appliquant à la diſtribution des terres & des mers du globe ; celle de l'alongement des pôles va gagner de nouveaux degrés de certitude, en l'étendant à différentes harmonies de la nature.

Raſſemblons pour cet effet les preuves que j'en ai diſperſées dans le corps de mon ouvrage. Il y en a de géométriques, de géographiques, d'atmoſphériques, de nautiques & d'aſtronomiques.

1°. La premiere preuve de l'alongement de la terre aux pôles, eſt géométrique. Je l'ai inſérée ci-devant dans l'explication des figures : elle ſuffit ſeule pour jeter ſur cette vérité le dernier degré d'évidence. Il ne falloit pas même de figure pour cela. On conçoit fort aiſément que ſi, dans un cercle, les degrés d'une portion de ce cercle s'alongent, la portion entiere de ce cercle s'alonge auſſi. Or, les degrés du méridien s'alongent ſous le cercle polaire ; puiſqu'ils y ſont plus grands que ſous l'équateur ſuivant les académiciens : donc l'arc polaire du méridien, ou, ce qui eſt la même choſe, la courbe polaire s'alonge auſſi. J'ai déjà fait uſage de cet argument, auquel on ne peut rien répondre,

pondre, pour prouver que la courbe polaire n'étoit pas aplatie ; je peux bien m'en ſervir auſſi pour prouver qu'elle eſt alongée.

2°. La ſeconde preuve de l'alongement de la terre aux pôles, eſt atmoſphérique. On ſait que la hauteur de l'atmoſphere diminue à meſure qu'on s'éleve ſur une montagne. Or, cette hauteur diminue auſſi, à meſure qu'on avance vers le pôle. J'ai à ce ſujet deux expériences du barometre. La premiere, pour l'hémiſphere nord ; & la ſeconde, pour l'hémiſphere ſud. Le barometre, à Paris, baiſſe d'une ligne à onze toiſes de hauteur ; & il baiſſe auſſi d'une ligne en Suede, ſi on s'éleve ſeulement à dix toiſes un pied ſix pouces quatre lignes. Donc l'atmoſphere de la Suede eſt plus baſſe, ou, ce qui revient au même, ſon continent eſt plus élevé qu'à Paris. Donc la terre s'alonge en allant vers le nord. Cette expérience & ſes conſéquences ne peuvent être rejetées des académiciens, car elles ſont tirées de l'hiſtoire de l'académie des ſciences, an 1712, page 4. Voyez l'explication des figures, hémiſphere Atlantique, Tome II.

3°. La ſeconde expérience de l'abaiſſement de l'atmoſphere aux pôles, a été faite vers le pôle ſud. C'eſt une ſuite d'obſervations barométrales faites chaque jour dans l'hémiſphere ſud par le capitaine Cook, pendant les années 1773, 1774 & 1775, où l'on voit que le mercure ne s'élevoit guere au-deſſus de 29 pouces anglois, au-delà du 6e degré de latitude ſud, & montoit preſque toujours à 30 pouces, & même plus haut, dans le voiſinage de la zone torride, qui prouve que le barometre baiſſe en allant vers le pôle ſud ainſi que vers le pôle nord, & que par conſéquent, l'un & l'autre ſont alongés.

On peut voir la table de ces obſervations barométrales, à la fin du ſecond voyage du capitaine Cook. Celles du même genre, qui ont été recueillies dans le voyage ſuivant, ne préſentent entre elles aucune différence réguliere, quelle que ſoit la latitude du vaiſſeau ; ce qui prouve leur inexactitude, occaſionée probablement par le déſordre que dut entraîner la mort ſucceſſive des obſervateurs ; c'eſt-à-dire, du ſavant Anderſon, chirurgien du vaiſſeau, & ami particulier de Cook ; de ce grand homme lui-même ; du capitaine Clarke ſon ſucceſſeur : & peut-être auſſi par quelque partiſan zélé de Newton, qui aura voulu jeter des nuages ſur des faits ſi contraires à ſon ſyſteme de l'aplatiſſement des pôles.

4°. La

4°. La quatrieme preuve de l'alongement des pôles, eſt nautique. Elle eſt formée de 6 expériences de trois différentes eſpeces. Les deux premieres expériences ſont priſes de la deſcente annuelle des glaces de chaque pôle vers la ligne; les deux ſecondes, des courans qui deſcendent des pôles pendant leur été; & les deux dernieres, de la rapidité & de l'étendue de ces mêmes courans, qui font le tour du globe alternativement pendant ſix mois: trois ſont pour le pôle nord, & trois pour le pôle ſud.

La premiere expérience, tirée de la deſcente des glaces du pôle nord, eſt citée dans le Tome premier de cet ouvrage, Etude quatrieme. J'y ai rapporté les témoignages des plus célebres marins du nord; entr'autres de l'anglois Ellis, des hollandois Linſchoten & Barents, du hambourgeois Martens, & de Denis, gouverneur françois du Canada, qui atteſtent que les glaces ſont d'une hauteur prodigieuſe, & qu'on les rencontre fréquemment au printemps, à des latitudes tempérées. Denis dit qu'elles ſont plus hautes que les tours de Notre-Dame, qu'elles forment quelquefois des chaînes flottantes de plus d'une journée de navigation, & qu'elles viennent échouer juſque ſur le grand banc de Terre-Neuve. La partie la plus ſeptentrionale de ce banc, ne s'étend guere au-delà de 50 degrés; & les marins qui vont à la pêche de la baleine, ne trouvent en été les glaces ſolides du nord que vers le 75e degré. Mais en ſuppoſant que ces glaces ſolides s'étendent en hiver depuis le pôle juſqu'au 65e d. les glaces flottantes qui s'en détachent parcourroient 375 lieues, dans les deux premiers mois du printemps; ce n'eſt point le vent qui les pouſſe vers le midi, puiſque les vaiſſeaux pêcheurs qui les rencontrent, ont ſouvent le vent favorable; des vents inconſtans les porteroient indifféremment au nord, ou à l'eſt, ou à l'occident: mais ce ſont les courans du nord qui les amenent conſtamment chaque année vers la ligne, parce que le pôle d'où ils ſortent eſt plus élevé.

5°. La ſeconde expérience de la même eſpece pour le pôle ſud, eſt tirée des voyages du capitaine Cook, année 1772, 10 décembre. " Le 10 décembre, à huit heures du „ matin, nous découvrîmes des glaces à notre oueſt;" à quoi Mr. Forſter ajoute: " Et à environ deux lieues au- „ deſſus du vent, une autre maſſe qui reſſembloit à une „ pointe de terre blanche. L'après midi, nous paſsâmes „ près d'une troiſieme, qui étoit cubique, & qui avoit deux „ mille pieds de long, quatre cents de large, & au moins „ deux

„ deux cents d'élévation." Cook étoit alors au 15e degré de latitude ſud, & à 2 degrés oueſt de longitude du cap de Bonne-Eſpérance. Il en vit beaucoup d'autres, juſqu'au 17 janvier 1773 ; mais étant à cette époque, par 65 degrés 15 minutes de latitude Sud, il fut arrêté par un banc de glaces briſées, qui l'empêcha d'aller plus avant au ſud. Ainſi, en ſuppoſant que la premiere glace qu'il rencontra le 10 décembre, fût partie de ce point le 10 octobre, temps où je ſuppoſe que l'action du ſoleil a commencé à diſſoudre les glaces du pôle ſud, elle auroit parcouru vers la ligne 14 degrés, ou 350 lieues en deux mois ; c'eſt-à-dire, fait à-peu-près le même chemin dans le même temps, que les glaces qui deſcendent du pôle nord. Le pôle ſud eſt donc, ainſi que le pôle nord, plus élevé que l'équateur, puiſque ſes glaces deſcendent vers la zone torride.

6°. La troiſieme expérience nautique de l'alongement du pôle nord, vient de ſes courans mêmes, qui ſortent directement des baies & des détroits du nord avec la rapidité des écluſes. J'ai cité à cet égard les mêmes marins du nord, Linſchoten & Barents, envoyés par les Hollandois pour trouver un paſſage à la Chine par le nord-oueſt ; & Ellis, chargé par les Anglois de chercher un paſſage à la mer du Sud, au nord-eſt, dans le fond de la baie d'Hudſon. Ils ont trouvé au fond de ces mers ſeptentrionales, des courans qui ſortoient des baies & des détroits, en faiſant huit à dix lieues par heure, entraînant une multitude prodigieuſe de glaces flottantes, & des marées tumultueuſes qui, ainſi que les courans, ſe précipitent directement du nord, du nord-eſt ou du nord-oueſt, ſelon le giſement des terres. C'eſt d'après ces faits conſtans & multipliés, que je me ſuis convaincu que la fonte des glaces polaires étoit la cauſe ſeconde du mouvement des mers, le ſoleil la cauſe premiere, & que jai formé ma théorie des marées. Voyez Tome II. l'explication des figures, hémiſphere Atlantique.

7°. Les courans de la mer du Sud prennent également naiſſance dans les glaces du pôle auſtral. Voici ce qu'en rapporte Cook, année 1774, janvier. " A la vérité, c'étoit „ mon opinion ainſi que celle de la plupart des officiers, „ que cette glace s'étendoit juſqu'au pole, ou que peut-être „ elle touchoit quelque terre à laquelle elle eſt fixée dès les „ temps les plus anciens : qu'au ſud de ce parallele, ſe for- „ ment toutes les glaces que nous trouvions çà & là au „ nord ; qu'elles en ſont enſuite détachées par des coups „ de vent, ou par d'autres cauſes, & jetées au nord par les „ courans

„ courans que dans les latitudes élevées nous avons toujours „ reconnus porter vers cette direction."

Ainſi cette quatrieme expérience nautique prouve que le pôle ſud eſt alongé comme le pôle nord ; car ſi l'un & l'autre étoient aplatis, les courans ſe dirigeroient vers eux, au lieu de porter vers la ligne.

Ces courans auſtraliens ne ſont pas ſi violens à leur origine que les ſeptentrionaux, parce qu'ils ne ſont pas comme eux raſſemblés dans des baies, & enſuite dégorgés par des détroits ; mais nous allons voir qu'ils s'étendent tout auſſi loin.

8°. La cinquieme preuve nautique de l'élévation des pôles au-deſſus de l'horizon de toutes les mers, vient de la rapidité & de la longueur de leurs courans qui font le tour du globe. On peut voir à ce ſujet l'étendue de mes recherches & de mes preuves, Tome II. dans l'explication des figures, hémiſphere Atlantique. J'ai cité d'abord le courant de l'Océan Indien, qui flue ſix mois vers l'orient, & ſix mois vers l'occident, ſuivant le témoignage de tous les marins de l'Inde. J'ai fait voir que ce courant alternatif & ſemi-annuel ne pouvoit s'attribuer en aucune maniere au cours de la lune & du ſoleil, qui vont toujours d'orient en occident, mais à la chaleur combinée de ces aſtres, qui fondent pendant ſix mois les glaces de chaque pôle.

J'ai enſuite apporté deux obſervations très-curieuſes, pour conſtater qu'un pareil courant ſemi-annuel & alternatif, exiſtoit dans l'Océan Atlantique, où, juſqu'à préſent, on ne l'avoit pas ſoupçonné. La premiere, eſt celle de Rennefort, qui trouva au mois de juillet 1666, au ſortir des îles Açores, la mer couverte des débris d'un combat naval qui s'étoit donné neuf jours auparavant entre les Anglois & les Hollandois, à la hauteur d'Oſtende. Ces débris avoient fait dans neuf jours plus de 275 lieues vers le midi, ce qui fait plus de 34 lieues par jour ; & c'eſt une cinquieme expérience nautique qui prouve, par la rapidité des courans du nord, l'élévation conſidérable de ce pôle ſur l'horizon des mers.

9°. La ſixieme expérience nautique démontre particulierement l'élévation du pôle ſud, par l'étendue de ſes courans qui remontent en hiver juſqu'aux extrémités de l'Atlantique. C'eſt l'obſervation de M. Pennant, célebre naturaliſte anglois, qui rapporte que la mer jeta ſur les côtes d'Ecoſſe le mât du Tilbury, vaiſſeau de guerre qui brûla à la rade de la Jamaïque ; & qu'on recueille tous les ans

ans ſur les rivages de ſes îles, des graines de plantes qui ne croiſſent qu'à la Jamaïque. Cook aſſure auſſi dans ſes Voyages comme un fait conſtant, qu'on trouve tous les ans ſur les côtes d'Iſlande, quantité de groſſes ſemences plates & rondes appelées des yeux de bœuf, qui ne viennent qu'en Amérique.

10° & 11°. Les preuves aſtronomiques de l'alongement des pôles, ſont au nombre de trois. Les deux premieres ſont lunaires. C'eſt la double obſervation de Tycho-Brahé & de Kepler, qui ont vu dans les éclipſes centrales de la lune l'ombre de la terre alongée ſur ſes pôles. Je l'ai citée Tome premier, Etude quatrieme. On ne peut rien oppoſer au témoignage de la vue de deux aſtronomes auſſi célebres, dont les calculs, loin d'être favoriſés, ſe trouvoient dérangés par leurs obſervations.

12°. La troiſieme preuve aſtronomique de l'alongement des pôles, eſt ſolaire, & regarde le pôle nord. C'eſt l'obſervation de Barents, qui apperçut de la Nouvelle-Zemble, par le 76e degré de latitude nord, le ſoleil à l'horizon quinze jours plutôt qu'il ne s'y attendoit. Le ſoleil, dans ce cas, étoit de deux degrés & demi plus élevé qu'il ne devoit l'être. En donnant un degré pour la réfraction de l'atmoſphere en hiver, au 76e degré de latitude nord, & même un degré & demi, ce qui eſt très-conſidérable, il reſtoit un degré au moins pour l'élévation extraordinaire de l'obſervateur ſur l'horizon de la Nouvelle-Zemble. J'ai relevé à cette occaſion une autre erreur de l'académicien Bouguer qui ne fixe qu'à 34 minutes la plus grande réfraction du ſoleil pour tous les climats. Je ne me ſers pas, comme on voit, de tous les avantages que me donnent ceux dont je combats les opinions. Voyez le Tome ſecond, explication des figures, hémiſphere Atlantique.

Toutes ces douze preuves, tirées de différentes harmonies de la nature, s'accordent mutuellement à démontrer que les pôles ſont alongés. Elles ſont appuyées d'une multitude de faits dont je pourrois augmenter le nombre, tandis que les académiciens ne peuvent appliquer à aucun phénomene de la terre, de la mer ou de l'atmoſphere, leur réſultat de l'aplatiſſement des pôles, ſans en reconnoître auſſi-tôt l'erreur. D'ailleurs, la géométrie ſeule ſuffit pour les en convaincre.

A la vérité, ils y ont fait cadrer les vibrations du pendule ; mais cette expérience eſt ſujette à mille erreurs. Elle eſt au moins auſſi ſuſpecte que celle du miroir ardent qui

qui leur a ſervi à conclure que les rayons de la lune n'avoient pas de chaleur, tandis que le contraire a été prouvé à Rome & à Paris, par des profeſſeurs de phyſique. Le pendule s'alonge par le chaud, & ſe raccourcit par le froid. Il eſt bien difficile de compenſer ſes variations, par un aſſemblage de verges de différens métaux. D'un autre côté, il eſt bien facile à des hommes prévenus dès l'enfance par l'attraction, de ſe méprendre de quelques lignes en ſa faveur. D'ailleurs, tous ces petits moyens de la phyſique, ſujets à tant de mécomptes, ne peuvent contredire en aucune maniere l'alongement des pôles de la terre, dont la nature nous préſente les mêmes réſultats ſur la terre, ſur la mer, dans l'air & dans les cieux.

L'alongement des pôles prouvé, le courant des mers & des marées s'enſuit naturellement. Pluſieurs perſonnes voyant régner entre nos marées & les phaſes de la lune, les mêmes accroiſſemens & les mêmes diminutions, ſont perſuadées que cet aſtre en eſt le premier mobile par ſon attraction ; mais ces accords n'exiſtent que dans une partie de la mer Atlantique. Ils proviennent non de l'attraction de la lune ſur les mers, mais de la chaleur réfléchie du ſoleil ſur les glaces polaires, dont elle augmente les effuſions, ſuivant certaines loix particulieres à nos continens. Par-tout ailleurs le nombre, la variété, la durée, l'irrégularité & la régularité des marées, n'ont aucun rapport avec les phaſes de la lune, & s'accordent au contraire avec les effets du ſoleil ſur les glaces polaires, & la configuration des pôles de la terre. C'eſt ce que nous allons prouver, en employant le même principe de comparaiſon qui nous a ſervi à réfuter l'erreur des académiciens ſur l'aplatiſſement des pôles, & à démontrer la vérité de ma théorie ſur leur prolongement.

Si la lune agiſſoit par ſon attraction ſur les marées de l'Océan, elle en étendroit l'influence ſur les méditerranées & les lacs. Or, c'eſt ce qui n'eſt pas, puiſque les méditerranées & les lacs, n'ont point de marées, du moins de marées lunaires ; car nous avons obſervé que les lacs, ſitués au pied des montagnes à glace, ont, en été, des marées ſolaires ou un flux comme l'Océan. Tel eſt le lac de Geneve, qui a un flux régulier l'après midi ; cet accord du flux des lacs voiſins des montagnes à glace avec la chaleur du ſoleil, jette déjà la plus grande vraiſemblance ſur ma théorie des marées ; & au contraire, la diſcordance de ces mêmes flux avec les phaſes de la lune, ainſi que la tranquillité des méditerranées

terranées lorſque cet aſtre paſſe leur méridien, rendent déjà ſon attraction plus que ſuſpecte. Mais nous allons voir que dans le vaſte Océan même, la plupart des marées n'ont aucun rapport ni avec ſon attraction ni avec ſon cours.

J'ai déjà cité, Tome II. dans l'explication des figures, le navigateur Dampier, qui rapporte que la plus grande marée qu'il éprouva ſur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'arriva que trois jours après la pleine lune. Il aſſure, ainſi que tous les navigateurs du midi, que les marées s'élevent fort peu entre les tropiques, & qu'elles ſont tout au plus de quatre à cinq pieds aux Indes orientales, & d'un pied & demi ſeulement, ſur les côtes de la mer du Sûd.

Je demande maintenant pourquoi ces marées entre les tropiques, ſont ſi foibles & ſi retardées ſous l'influence directe de la lune ; Pourquoi la lune nous fait éprouver, par ſon attraction, deux marées par jour dans notre mer Atlantique, & qu'elle n'en produit qu'une ſeule dans beaucoup d'endroits de la mer du Sud, qui eſt incomparablement plus large ? Pourquoi, dans cette même mer du Sud, il y a des marées diurnes & ſemi-diurnes, c'eſt-à-dire, de douze heures & de ſix heures ? Pourquoi la plupart des marées y arrivent-elles conſtamment aux mêmes heures, & s'élevent-elles à une hauteur réguliere preſque toute l'année, quelles que ſoient les irrégularités des phaſes de la lune ? Pourquoi y en a-t-il qui croiſſent dans les quadratures tout comme dans les pleines & nouvelles lunes ? Pourquoi ſont-elles toujours plus fortes en approchant des pôles, & ſe dirigent-elles ſouvent vers la ligne, contre le principe prétendu de leur impulſion ?

Ces problemes impoſſibles à réſoudre par la théorie de l'attraction de la lune à l'équateur, ceſſent de l'être par la chaleur alternative du ſoleil ſur les glaces des deux pôles.

Je vais d'abord prouver cette diverſité de marées, par le témoignage même des compatriotes de Newton, partiſans zélés de ſon ſyſteme. Mes témoins ne ſont pas des hommes obſcurs ; ce ſont des ſavans, des capitaines de la marine du roi d'Angleterre, chargés ſucceſſivement par le vœu de leur nation & le choix de leur prince, de faire le tour du monde, & d'en rapporter des connoiſſances utiles à l'étude de la nature. Ce ſont les capitaines Byron, Carteret, Cook, Clerke, & l'aſtronome M. Wales. J'y joindrai le témoignage de Newton lui-même. Examinons d'abord

ce qu'ils rapportent ſur les marées de la partie méridionale de la mer du Sud.

A la rade de l'île de Maſſafuero, par le 33e degré 46 minutes de latitude ſud, & le 80 degré 22 minutes de longitude oueſt, du méridien de Londres...." La mer verſe douze „ heures au nord, & reverſe enſuite douze heures au ſud." Capitaine Byron, année 1765, avril.

Comme l'île de Maſſafuero eſt dans la partie auſtrale de la mer du Sud, ſes marées qui vont au nord en avril, vont donc vers la ligne contre le ſyſteme lunaire : de plus, ſes marées ſont de douze heures ; autre difficulté.

A l'anſe Angloiſe, ſur la côte de la Nouvelle-Bretagne, vers le 5e degré de latitude ſud & le 152e d. de longitude, „ la marée a ſon flux & reflux une fois dans vingt-quatre „ heures." Capitaine Carteret, année 1767, août.

A la baie des Îles, dans la nouvelle-Zélande, vers le 34e degré 59 minutes de latitude ſud, & 185e degré 36 m. de longitude oueſt, " d'après les obſervations que j'ai pu „ faire ſur la côte relativement aux marées, il paroît que „ le flot vient du ſud." Capitaine Cook, année 1767, décembre.

Voici encore des marées en pleine mer qui vont vers la ligne, contre l'impulſion de la lune. Elles deſcendoient dans cette ſaiſon à la Nouvelle-Zélande, du pôle ſud dont les courans étoient alors en activité ; car, c'étoit l'été de ce pôle, au mois de décembre. Celles de Maſſafuero, quoiqu'obſervées au mois d'avril par le capitaine Byron, avoient auſſi la même origine, parce que les courans du pôle nord qui ne commencent qu'à la fin de mars, à l'équinoxe de notre printemps, n'avoient pas encore arrêté l'influence du pôle ſud dans l'hémiſphere auſtral.

A l'embouchure de la riviere Endeavour, dans la Nouvelle-Hollande, par le 15e degré 26 m. de latitude ſud, & 214e d. 42 m. de longitude oueſt, où le capitaine Cook radouba ſon vaiſſeau après avoir échoué, " le flot & le „ juſſant n'étoient conſidérables qu'une fois dans vingt-qua- „ tre heures, ainſi que nous l'avions éprouvé tandis que nous „ étions ſur le rocher." Cap. Cook, année 1770, juin.

A l'entrée du havre de Noël, dans la terre de Kerguelen, vers le 48e d. 29 m. de latitude ſud, & 68 d. 42 m. de longitude eſt, " tandis que nous étions à l'ancre, nous obſer- „ vâmes que le flux venoit du ſud-eſt, avec une vîteſſe d'au " moins deux milles par heure." Capitaine Cook, année 1776, décembre.

Ainſi voilà encore une marée qui deſcendoit directement du pôle ſud. Il paroît que cette marée étoit réguliere & diurne, c'eſt-à-dire, de douze heures; car Cook ajoute quelques pages après: " On y a la haute mer à environ dix „ heures, dans les pleines & les nouvelles lunes, & les flots „ s'élevent & retombent d'environ quatre pieds."

Aux îles de O-Taïti, par le 17e. d. 29 m. de latitude ſud, & le 149e. d. 35. m. de longitude, & de Uliétea, par le 16e. d. 45. m. de latitude ſud, " nous fîmes auſſi quelques ob- „ ſervations ſur les marées, ſur-tout, à O-Taïti & à Ulié- „ tea. Nous voulions déterminer leur plus grande élévation „ ſur la premiere de ces îles. Durant mon ſecond voyage, „ M. Wales crut avoir découvert que les flots y montoient „ par-delà le point que j'avois trouvé en 1769; mais nous „ nous aſſurâmes cette fois que cette différence n'avoit plus „ lieu; c'eſt-à-dire, que la marée s'élevoit ſeulement de 12 „ à 14 pouces au plus. Nous obſervâmes que la marée eſt „ haute à midi dans les quadratures, auſſi bien qu'à l'époque „ des pleines & des nouvelles lunes." Cap. Cook, année 1777, décembre.

Cook donne dans cet endroit de ſon journal une table des marées dans ces îles, depuis le premier juſqu'au 26 de novembre, où l'on voit qu'il n'y avoit qu'une marée par jour, qui, dans tout le cours du mois, ſe trouvoit à ſa hauteur moyenne, entre onze heures & une heure. Ainſi, il eſt clair que des marées ſi régulieres à des époques ſi différentes de la lune, n'avoient aucun rapport avec les phaſes de cet aſtre.

Cook étoit à Taïti en 1769 au mois de juillet, c'eſt-à-dire dans l'hiver du pôle ſud: il s'y retrouvoit en 1777, au mois de décembre, c'eſt-à-dire, dans ſon été; ainſi il eſt poſſible que les effuſions de ce pôle étant alors plus abondantes & plus voiſines de Taïti, que celles du pôle nord, les marées fuſſent plus fortes dans cette île en decembre qu'en juillet, & que l'aſtronome M. Wales eût raiſon.

Obſervons maintenant les effets des marées dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud.

A l'entrée de Nootka ſur la côte d'Amérique, par le 49e. d. 36 m. de latitude nord, & le 233e degré 17. m. de longitude eſt, " la mer eſt haute à 12 heures 20 minutes dans „ les nouvelles & pleines lunes; elle s'éleve de huit pieds „ neuf pouces. Je parle de l'élévation qui a lieu durant „ les marées du matin, & deux ou trois jours après les „ nouvelles & pleines lunes. Les marées de nuit montent

„ alors

„ alors deux pieds plus haut. Cette élévation plus consi-
„ dérable, fut très-marquée dans la grande mer de la pleine
„ lune, qui eut lieu bientôt après notre arrivée. Il nous
„ parut clair qu'il en seroit de même lors des marées de la
„ nouvelle lune. Au reste, nous ne relâchâmes pas assez
„ long-temps dans l'entrée de Nootka, pour nous en assurer
„ d'une maniere positive." Capitaine Cook, année 1778, avril.

Ainsi voilà deux marées par jour, ou semi-diurnes, de l'autre côté de notre hémisphere, comme dans le nôtre, tandis qu'il paroît qu'il n'y en a qu'une dans l'hémisphere austral, c'est-à-dire, dans la mer du Sud seulement. De plus, ces marées semi-diurnes different des nôtres, en ce qu'elles arrivent à la même heure, & qu'elles n'éprouvent d'accroissement que deux ou trois jours après la pleine lune. Nous donnerons bientôt la raison de ces phénomenes, inexplicables suivant le systeme lunaire.

Nous allons voir dans les deux observations suivantes, ces marées du nord de la mer du Sud, observées en avril, devenir, à des latitudes plus élevées sur la même côte, plus fortes en mai, & encore plus en juin, ce qui ne peut se rapporter en aucune maniere au cours de la lune, qui passe alors dans l'hémisphere austral, mais au cours du soleil, qui passe dans l'hémisphere septentrional, & échauffe de plus en plus les glaces du pôle nord, dont la fonte croît à mesure que la chaleur de cet astre augmente. D'ailleurs, la direction de ces marées du nord vers la ligne, & d'autres circonstances, vont confirmer pleinement qu'elles tirent leur origine du pôle.

A l'entrée de la riviere de Cook, sur la côte de l'Amérique, vers le 57e d. 51 m. de latitude nord, " nous éprouvâmes
„ ici une marée très-forte qui portoit au sud en dehors de
„ l'entrée. C'étoit le moment du reflux. Il faisoit de trois
„ à quatre nœuds par heure, & la mer fut basse à dix
„ heures. La marée entraîna hors de l'entrée une quantité
„ considérable d'algues marines & de bois flottans. L'eau
„ étoit devenue épaisse comme celle des rivieres ; mais, ce
„ qui nous excita à continuer notre route, nous la trou-
„ vâmes à la mer basse aussi salée que l'Ocean. La vî-
„ tesse du flot fut de trois nœuds, & le courant remonta
„ jusqu'à quatre heures du soir." Capitaine Cook, année 1778, mai.

Les marins entendent par nœuds, les divisions de la corde du loch, & par loch, un petit morceau de bois qu'on

jette à la mer attaché à une corde, pour meſurer la courſe d'un vaiſſeau. Lorſque, dans une minute, il s'écoule hors du vaiſſeau trois diviſions ou nœuds de cette corde, on en conclut que le vaiſſeau ou le courant fait par heure trois milles, ou une lieue.

En remontant la même entrée dans un lieu où elle n'avoit que quatre lieues de largeur, " la marée avoit une vîteſſe & „ une force prodigieuſes. Elle étoit effrayante pour nous, „ qui ne ſavions pas ſi l'agitation de l'eau étoit occaſionée „ par le courant ou le choc des vagues contre les bancs de „ ſable ou les rochers... Nous demeurâmes à l'ancre pendant „ le reflux, dont la vîteſſe étoit de près de cinq nœuds par „ heure (une lieue deux tiers.) Juſqu'ici nous avions trouvé „ le même degré de ſalure à la mer baſſe & à la mer haute; „ & à ces deux époques, les vagues avoient été auſſi ſalées „ que l'eau de l'Océan. Nous eûmes bientôt des indices que „ nous remontions une riviere. L'eau que nous puisâmes à „ la fin du reflux, étoit beaucoup plus douce que celle que „ nous avions goûtée auparavant: je ſuis convaincu que nous „ étions dans une grande riviere, & non pas dans un détroit „ qui communiquât avec les mers du nord." Cap. Cook, année 1778, 30 mai.

Ce que Cook appelle l'Entrée, à laquelle on a depuis donné le nom de grande riviere de Cook, n'eſt, par ſon cours & ſes eaux ſaumaches, ni un détroit, ni une riviere, mais une véritable écluſe du nord, par où s'écoulent les effuſions des glaces polaires dans l'Océan. On en trouve de ſemblables au fond de la baie d'Hudſon. Ellis y avoit été trompé, & les avoit priſes pour des détroits qui communiquoient de la mer du Nord à la mer du Sud. C'étoit pour diſſiper les doutes qui étoient reſtés à ce ſujet, que Cook avoit tenté le même examen au nord des côtes de la Californie.

Suite de la reconnoiſſance de l'intérieur de l'Entrée ou grande riviere de Cook. " Lorſque nous eûmes atteint la „ baie, le flot portoit avec force dans la riviere du Retour, „ & le juſſant eut une force plus grande encore. La mer „ tomba de 20 pieds tandis que nous étions à l'ancre." Cap. Cook, année 1778, juin.

Ce que Cook nomme le juſſant ou le reflux, me paroît être le flot ou le flux lui-même, puiſqu'il étoit plus tumultueux & plus rapide que ce qu'il appelle le flux; car la réaction ne peut jamais être plus forte que l'action. La marée deſcendante, même dans nos rivieres, n'eſt jamais auſſi forte

forte que la marée montante. Celle-ci y produit pour l'ordinaire une barre, ce que ne fait pas l'autre.

Cook prévenu en faveur du préjugé que la cauſe des marées eſt entre les tropiques, ne pouvoit ſe réſoudre à regarder ce flot qui venoit de l'intérieur des terres, comme une véritable marée. Cependant, dans la partie oppoſée de ce même continent, je veux dire au fond de la baie d'Hudſon, le flot ou la marée vient de l'oueſt, c'eſt-à-dire, de l'intérieur des terres.

Voici ce que rapporte, à ce ſujet, l'introduction du troiſieme Voyage de Cook.

" Le capitaine Middleton, chargé d'un voyage à la baie ,, d'Hudſon, entrepris en 1741 & 1742, avoit trouvé entre ,, le 65 & le 66e. degré de latitude une entrée fort conſidé- ,, rable dirigée vers l'oueſt, dans laquelle il pénétra avec ſes ,, vaiſſeaux. Après avoir examiné les marées à diverſes re- ,, priſes, & s'être efforcé durant trois ſemaines de découvrir ,, la nature & la direction intérieure de l'ouverture, il recon- ,, nut que le flot venoit toujours de l'oueſt, & que c'étoit une ,, grande riviere à laquelle il donna le nom de Wager.

,, M. Dobbs conteſta l'exactitude, ou plutôt la fidélité de ,, ces détails. Il ſoutint que la riviere de Middleton eſt un ,, détroit & non pas une riviere d'eau douce; que ſi Middle- ,, ton l'avoit examinée convenablement, il y auroit trouvé ,, un paſſage à l'Océan occidental d'Amerique. Le peu de ,, ſuccès de l'expédition ne ſervit donc qu'à fournir à M. ,, Dobbs de nouveaux argumens pour tenter ce paſſage en- ,, core une fois; & ayant fait accorder par un acte du Par- ,, lement les vingt mille livres ſterling de récompenſe dont ,, on a parlé plus haut, il parvint à déterminer une ſociété ,, d'armateurs & de négocians, à équiper le Dobbs & la ,, Californie. On eſpéra que ces vaiſſeaux viendroient à ,, bout de pénétrer dans l'Océan Pacifique, par l'ouverture ,, que le voyage de Middleton avoit indiquée, & ſur laquelle ,, on ſuppoſoit que ce navigateur avoit trompé le public dans ,, ſon rapport.

,, Cette nouvelle expéditon n'eut pas plus de ſuccès que ,, les autres. On ſait que le voyage du Dobbs & de la Cali- ,, fornie* confirmerent, au lieu de détruire, les aſſertions ,, de Middleton. On apprit que le prétendu détroit ,, n'étoit qu'une riviere d'eau douce, & on détermina ex- ,, actement

* M. Ellis fut du voyage, & c'eſt lui qui en faiſoit la rélation que j'ai citée plus d'une fois.

„ actement juſqu'à quel point elle eſt navigable du côté de „ l'oueſt."

Ainſi la riviere le Wager produit une véritable marée de l'oueſt, parce qu'elle eſt une des écluſes qui viennent du nord dans l'Océan Atlantique: il eſt donc clair que la grande riviere de Cook produit, de ſon côté, une véritable marée de l'eſt, parce qu'elle eſt auſſi une des écluſes du nord dans la mer du Sud.

D'ailleurs, l'élévation & le tumulte de ces marées de la grande riviere de Cook, ſemblables à celles du fond de la baie d'Hudſon, du détroit de Waigats, &c. l'affoibliſſement de leur ſalure, leur direction générale vers la ligne, prouvent qu'elles ſont formées en été dans le nord de la mer du Sud, ainſi que dans le nord de la mer Atlantique, de la fonte des glaces du pôle nord.

Dans la ſuite du voyage de Cook, achevé par le capitaine Clerke, nous allons trouver deux autres obſervations ſur les marées, dont le ſyſteme lunaire ne peut pas rendre plus de raiſon.

Aux îles Sandwich, à l'obſervatoire Anglois, dans la baie de Karakakoo, par le 19e degré 28m. de latitude nord, & le 204e de longitude eſt, " les marées ſont très-régulieres; le „ flux & le reflux ſont de ſix heures. Le flot vient de l'eſt, „ & la mer eſt haute dans les pleines & les nouvelles lunes, à „ trois heures 45 minutes, temps apparent." Cap. Clerke, année 1779, mars.

A la bourgade de Saint-Pierre & de Saint-Paul, au Kamchatka, par le 53e d. 38 m. de latitude nord, & le 158e d. 43 m. de longitude eſt, " la mer fut haute dans les pleines „ & nouvelles lunes à 4 heures 36 minutes, & ſa plus grande „ élévation étoit de 5 pieds 8 p. Les marées arrivent de „ douze heures en douze heures, d'une maniere très-régu- „ liere." Capitaine Clerke, année 1779, octobre.

Le capitaine Clerke, imbu, ainſi que Cook, du ſyſteme de l'attraction de la lune dans la zone torride, s'efforce en vain de rapporter aux phaſes irrégulieres de cet aſtre des marées qui arrivent à des heures régulieres dans la mer du Sud, ainſi que leurs autres phénomenes. L'aſtronome M. Wales, qui accompagna Cook dans ſon ſecond voyage, eſt forcé d'avouer à ce ſujet l'inſuffiſance de la théorie de Newton. Voici ce qu'il en dit dans un extrait inſéré dans l'introduction générale du dernier voyage de Cook.

" Les lieux où l'on a obſervé, pendant ces voyages, l'élé- „ vation & l'époque des marées, ſont en très-grand nombre, „ & il en réſulte des détails utiles & importans. Dans le

„ cours

„ cours de ces obſervations quelques faits très-curieux & „ même très-imprévus, ſe ſont offerts à nous. Il ſuffira „ d'indiquer ici la hauteur extrêmement petite du flot au „ milieu de l'Océan Pacifique: nous l'y avons trouvée de „ deux tiers au deſſous de la quantité à laquelle on auroit pu „ s'attendre d'après la théorie & le calcul." Les partiſans du ſyſteme Newtonien ſeroient bien autrement embarraſſés, s'il leur falloit expliquer d'une maniere claire, d'abord, pourquoi il y a par jour deux marées de ſix heures dans l'Océan Atlantique; enſuite, pourquoi il n'y en a qu'une de douze heures dans la partie auſtrale de la mer du Sud, comme à l'île de Taïti, ſur la côte de la Nouvelle-Hollande, ſur celle de la Nouvelle-Bretagne, à l'île de Maſſafuero, &c...: pourquoi, d'un autre côté, dans la partie ſeptentrionale de cette même mer du Sud, les deux marées de ſix heures reparoiſſent chaque jour égales aux îles Sandwich; inégales ſur la côte d'Amérique, à l'entrée de Nootka; & vers cette même latitude, réduites à une ſeule marée de 12 heures ſur la côte d'Aſie, au Kamchatka.

J'en pourrois citer d'autres encore plus extraordinaires. Ce ſont ces diſſonances très-marquées & très-nombreuſes du cours des marées avec celui de la lune, dont Newton cependant ne connoiſſoit qu'un petit nombre, qui l'ont forcé de reconnoître lui-même, ainſi que je l'ai dit ailleurs, " qu'il „ falloit qu'il y eût dans le retour périodique des marées, „ quelque autre cauſe mixte qui a été inconnue juſqu'ici." *Philoſophie de Newton, chap.* 18.

Cette autre cauſe inconnue juſqu'ici eſt la fonte des glaces polaires, qui ont cinq à ſix mille lieues de circonférence dans leur hiver, & deux à trois mille au plus dans leur été. Ces glaces, en s'écoulant alternativement dans le ſein des mers, en operent tous les phénomenes. Si, dans notre été, il y a deux marées par jour dans l'Océan Atlantique, c'eſt à cauſe du déverſement alternatif des deux continens, l'ancien & le nouveau, qui ſe rapprochent au nord, dont l'un verſe le jour & l'autre la nuit, les eaux des glaces que le ſoleil fait fondre ſur le côté oriental & occidental du pôle qu'il circuit chaque jour de ſes feux, & qu'il échauffe pendant ſix mois. S'il y a un retard de 22 minutes d'une marée à celle qui la ſuit, c'eſt parce que la coupole des glaces polaires en fuſion, diminue chaque jour, & que ces effluences ſont retardées par les ſinuoſités du canal de l'Atlantique. Si, dans notre hiver, il y a auſſi deux marées retardées par jour ſur nos côtes, c'eſt que les effluences du pôle ſud entrant dans le canal de l'Atlantique,

que, éprouvent encore deux déverſemens à ſon embouchure ; l'un en Amérique, au cap Horn, & l'autre en Afrique, au cap de Bonne-Eſpérance. Ce ſont, je penſe, ces deux déverſemens alternatifs des courans du pôle ſud, qui rendent ces deux caps, qui en reçoivent la premiere impulſion, ſi tempêtueux & ſi difficiles à doubler, pendant l'été de ce même pôle, aux vaiſſeaux qui ſortent de l'Océan Atlantique ; car alors ils rencontrent de front les courans qui deſcendent du pôle ſud. C'eſt par cette raiſon qu'il leur eſt fort difficile de doubler le cap de Bonne-Eſpérance en novembre, décembre, janvier, février & mars, pour aller aux Indes, & qu'au contraire, ils le paſſent aiſément dans nos mois d'été, parce qu'alors ils ſont aidés des courans du pôle nord qui les pouſſent hors de l'Atlantique. Ils éprouvent le contraire à leur retour des Indes, dans nos mois d'hiver.

Je ſuis porté, par ces conſidérations, à croire que les vaiſſeaux qui vont à la mer du Sud éprouveroient moins d'obſtacles à doubler le cap Horn dans ſon hiver que dans ſon été ; car ils ne ſeroient pas repouſſés alors par les courans du pôle Sud dans l'Atlantique, & ils ſeroient aidés, au contraire, à en ſortir par ceux du pôle nord. Je pourrois appuyer cette conjecture de l'expérience de pluſieurs vaiſſeaux. On pourroit m'objecter celle de l'Amiral Anſon ; mais il ne doubla ce cap qu'aux mois de mars & d'avril, qui ſont d'ailleurs deux des mois les plus tempétueux de l'année, à cauſe de la révolution générale de l'atmoſphere & de l'océan, qui arrive à l'équinoxe, lorſque le ſoleil paſſe d'un hémiſphere dans l'autre.

Expliquons maintenant, par les mêmes principes, pourquoi les marées de la mer du Sud ne reſſemblent pas à celles de la mer Atlantique. Le pôle ſud n'a point, comme le pôle nord, de double continent qui ſépare en deux déverſemens les effluences que le ſoleil fait couler chaque jour de ſes glaces. Il n'a même aucun continent : il n'a point par conſéquent de canal où ſes effluences ſoient retardées. Ainſi ſes effuſions s'écoulent directement dans la vaſte mer du Sud, formant ſur la moitié de ce pôle une ſuite de gerbes divergentes qui en font le tour en 24 heures, comme les rayons du ſoleil. Lorſqu'une gerbe de ces effuſions rencontre une île, elle lui apporte une marée de douze heures, c'eſt-à-dire, de la même durée que celle que le ſoleil met à échauffer la moitié de la coupole glaciale par laquelle paſſe le méridien de cette île. Telles ſont les marées des îles de Taïti, de Maſ-

ſafuero,

ſafuero, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Bretagne, &c. Chacune de ces marées dure autant que le cours du ſoleil ſur l'horiſon, & eſt réguliere comme ſon cours. Ainſi pendant que le ſoleil échauffe, douze heures de ſuite, de ſes feux verticaux les îles auſtrales de la mer du Sud, il les rafraîchit par une marée de douze heures, qu'il fait ſortir des glaces du pôle ſud par ſes feux horizontaux. Des effets contraires viennent ſouvent de la même cauſe.

Cet ordre des marées n'eſt plus le même dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud. Dans cette partie oppoſée de notre hémiſphere, les deux continens ſe rapprochent encore vers le nord. Ils verſent donc tour-à-tour, en été, dans le canal qui les ſépare, les deux effuſions ſemi-diurnes de leur pôle, & ils y raſſemblent tour-à-tour, en hiver, celles du pôle ſud, ce qui y produit deux marées par jour comme dans la mer Atlantique. Mais comme ce canal formé au nord de la mer du Sud par les deux continens, eſt très-évaſé au deſſous du 55e degré de latitude nord, ou plutôt qu'il ceſſe d'exiſter par l'écartement preſque ſubit de l'Amérique & de l'Aſie, qui vont en divergeant à l'eſt & à l'oueſt, il arrive qu'il n'y a que les lieux ſitués dans le déverſement de la partie ſeptentrionale de ces deux continens, qui éprouvent deux marées par jour. Telles ſont les îles Sandwich, ſituées préciſément au confluent de ces deux courans, à des diſtances proportionnelles de l'Amérique & de l'Aſie, vers le 21e degré de latitude nord. Lorſque ce lieu eſt plus expoſé au courant d'un continent qu'à celui de l'autre, ces deux marées ſemi-diurnes ſont inégales comme à l'entrée de Nootka, ſur la côte d'Amérique; mais lorſqu'il eſt tout-à-fait hors de l'influence de l'un, & entierement ſous celle de l'autre, il ne reçoit qu'une marée par jour, comme au Kamchatka, ſur la côte d'Aſie, & cette marée eſt alors de douze heures, comme l'action du ſoleil ſur la moitié du pôle, dont les effuſions n'éprouvent plus alors de partage.

D'où l'on voit que deux ports peuvent être ſitués dans la même mer & ſous le même parallele, & avoir l'un deux marées par jour, & l'autre une ſeule, & que la durée de ces marées, ſoit doubles, ſoit ſimples, ſoit doubles égales, ſoit doubles inégales, ſoit régulieres, ſoit retardées, eſt toujours de douze heures dans vingt-quatre heures; c'eſt-à-dire, préciſément du temps que le ſoleil met à échauffer la moitié de la coupole polaire d'où elles s'écoulent, ce qui ne peut ſe rapporter au cours inégal du ſoleil entre les tropiques, & bien

bien moins encore à celui de la lune, qui n'y eſt ſouvent que quelques heures ſur l'horizon.

J'ai donc établi par des faits ſimples, clairs & nombreux, la diſcordance des marées dans la plupart des mers, avec l'attraction prétendue de la lune à l'équateur, & au contraire, leur concordance avec l'action du ſoleil ſur les glaces des pôles.

J'en demande pardon au lecteur, mais l'importance de ces vérités m'engage à les récapituler.

1°. L'attraction de la lune ſur les eaux de l'Océan, eſt contredite par l'inertie des eaux des méditerranées & des lacs, qui n'éprouvent jamais aucun mouvement lorſque cet aſtre paſſe à leur méridien & même à leur zénith. Au contraire, l'action de la chaleur du ſoleil qui fait ſortir des glaces des pôles les courans & les marées de l'Océan, ſe vérifie par ſon influence ſur les montagnes à glace, d'où ſortent en été des courans & des flux, qui produiſent de véritables marées dans les lacs qui ſont à leurs pieds, comme on le voit dans le lac de Geneve, ſitué au bas des Alpes Rhétiennes. Les mers ſont les lacs du globe, & les pôles en ſont les Alpes.

2°. L'attraction prétendue de la lune ſur l'Océan, ne peut s'appliquer ni aux deux marées de ſix heures ou ſemi-diurnes de la mer Atlantique, parce que cet aſtre ne paſſe chaque jour qu'à ſon zénith; ni à la marée de douze heures ou diurne de la partie auſtrale de la mer du Sud, parce qu'il paſſe chaque jour au zénith & au nadir de cette vaſte mer; ni aux marées tant ſemi-diurnes que diurnes de la partie ſeptentrionale de cette même mer, ni à la variété de ſes marées qui croiſſent ici dans les pleines* & nouvelles lunes, & là pluſieurs jours après, qui augmentent ici dans les quadratures, & là diminuent; ni à leur égalité conſtante dans d'autres lieux; ni à la direction de celles qui vont vers la ligne; ni à leur élévation qui augmente vers les pôles, & s'affoiblit ſous la zone même de l'attraction lunaire, c'eſt-à-dire, ſous l'équateur. Au contraire, l'action de la chaleur du ſoleil ſur les pôles du monde explique parfaitement la grandeur

* Je reconnois, ainſi que Pline, que la lune fond par ſa chaleur les glaces & les neiges. Ainſi, quand elle eſt pleine, elle doit augmenter la fonte des glaces polaires ou les marées. Mais, ſi celles-ci croiſſent encore ſur nos côtes quand la lune eſt nouvelle, je penſe que ces fontes ſurabondantes ont encore été occaſionées par la pleine lune, & ſont retardées dans leur cours par quelque configuration particuliere d'un des deux continens. Au reſte, cette difficulté n'eſt pas plus difficile à réſoudre par ma théorie que par celle de l'attraction, qui ne peut expliquer d'ailleurs la plupart des phénomenes nautiques que je viens de rapporter.

grandeur des marées près des pôles, & leur foibleſſe près de l'équateur; leur divergence du pôle d'où elles s'écoulent, & leur concordance parfaite avec les continens d'où elles deſcendent; étant doubles en vingt-quatre heures, lorſque l'hémiſphere qui les verſe ou qui les reçoit eſt ſéparé en deux continens; doubles & inégales, lorſque le déverſement des deux continens eſt inégal; ſimples & uniques, lorſqu'il n'y a qu'un ſeul continent qui les verſe, ou qu'il n'y en a point du tout.

3°. L'attraction de la lune qui va toujours d'orient en occident, ne peut s'appliquer en aucune maniere au cours de la mer des Indes, qui flue ſix mois vers l'orient & ſix mois vers l'occident, ni au cours de la mer Atlantique, qui flue ſix mois au nord & ſix mois au midi. Au contraire, l'action de la chaleur ſemi-annuelle & alternative du ſoleil autour de chaque pôle couvert d'une mer de glace de cinq ou ſix mille lieues de circonférence en hiver, & de deux ou trois mille en été, s'accorde parfaitement avec le courant ſemi-annuel & alternatif qui deſcend de ce pôle, en fluant vers le pôle oppoſé, ſelon la direction des continens & des archipels qui lui ſervent de rivages.

J'obſerverai à ce ſujet que quoique la mer du Sud ne ſemble préſenter aucun canal au cours des effluences polaires, par la grande divergence de l'Amérique & de l'Aſie, on peut cependant y en entrevoir un ſenſiblement formé par la projection de ſes archipels, qui ſont en correſpondance avec les deux continens. C'eſt par le moyen de ce canal que les îles Sandwich, qui ſont dans la partie ſeptentrionale de la mer du Sud, vers le 21e degré de latitude, éprouvent deux marées par jour par le déverſement de l'Amérique & de l'Aſie, quoique le détroit qui ſépare ces deux continens ſoit au 65e. degré de latitude nord. Ce n'eſt pas que ces îles & ce détroit du Nord ſoient tout-à-fait ſous le même méridien; mais les îles de Sandwich ſont placées ſur une courbe correſpondante à la courbe ſinueuſe de l'Amérique, & dont l'origine ſeroit au détroit du Nord. On pourroit prolonger cette courbe à des archipels plus éloignés de la mer du Sud, qui éprouvent deux marées par jour; & elle y exprimeroit le courant formé par le déverſement de l'Amérique & de l'Aſie, comme nous l'avons dit ailleurs. Toutes les îles ſont au milieu des courans. En conſidérant donc ſur un globe le pôle ſud à vue d'oiſeau, on entrevoit une ſuite d'archipels diſperſés en ligne ſpirale juſque dans l'hémiſphere du nord, qui indique le courant de la mer du Sud, comme la projection des deux continens

continens du côté du pôle nord indique le courant de l'Atlantique. Ainſi le cours des mers d'un pôle à l'autre, eſt en ſpirale autour du globe, comme le cours du ſoleil de l'un à l'autre tropique.

Cet apperçu ajoute un nouveau degré de vraiſemblance à la correſpondance des mouvemens de la mer avec ceux du ſoleil. Ce n'eſt pas que la chaîne des archipels qui ſe projette en ſpirale dans la mer du Sud, ne ſoit interrompue en quelques endroits; mais ces interruptions ne proviennent, à mon avis, que de l'imperfection de nos découvertes. Nous pourrions, ce me ſemble, les étendre bien plus loin, en nous guidant pour la découverte des îles inconnues de cette mer, ſur la projection des îles que nous connoiſſons déjà. Ces voyages ne devroient pas ſe faire en allant directement de la ligne au pôle ſud, ou en décrivant le même parallele autour du globe, ainſi qu'on a coutume; mais en ſuivant la ligne ſpirale dont je parle, ſuffiſamment indiquée par le courant général même de l'Océan. Il ne faudroit pas manquer d'obſerver les fruits nautiques que le courant alternatif des mers ne manque jamais de porter d'une île à l'autre, ſouvent à des diſtances prodigieuſes. C'eſt par ces moyens ſimples & naturels que les anciens peuples du midi de l'Aſie ont découvert tant d'îles dans la mer du Sud, où l'on reconnoît encore leurs mœurs & leur langage. Ainſi, en s'abandonnant à la nature, qui nous ſert ſouvent mieux que notre ſavoir, ils ont abordé, ſans octant & ſans carte, à une multitude d'îles dont ils n'avoient même jamais ouï parler.

J'ai indiqué, dans le preſent volume, ces moyens faciles de découvertes & de communications entre les peuples maritimes. C'eſt dans l'explication des figures, en parlant de l'hémiſphere Atlantique, & au ſujet de Chriſtophe Colomb, qui, près de périr en pleine mer à ſon premier retour de l'Amérique, mit la relation de ſa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, dans l'eſpérance qu'elle ſeroit portée ſur quelque rivage. J'ai dit, à cette occaſion, „ qu'une ſimple bouteille de verre pouvoit la conſerver des „ ſiecles à la ſurface des mers, & la porter plus d'une fois „ d'un pôle à l'autre." Cette exp rience vient de ſe réaliſer en partie ſur les côtes de l'Europe*. Elle eſt rapportée par le Mercure de France du ſamedi 12 janvier 1788, n°. 2, pages 84 & 85, partie politique.

" Au

* J'invite les marins qui s'intéreſſent aux progrès des connoiſſances naturelles, de réitérer cette expérience ſi facile & ſi peu coûteuſe. Il n'y a point

„ Au mois de mai de cette année, des pêcheurs d'Arro-
„ manches près Bayeux, trouverent en pleine mer une pe-
„ tite bouteille bien bouchée : impatiens de voir ce qu'elle
„ contenoit, ils la casserent ; c'étoit une lettre dont ils ne
„ purent

point de lieu où les bouteilles vides soient plus communes & plus inutiles que sur un vaisseau. Lorsqu'il sort du port, il y a beaucoup de bouteilles pleines de vin, de bierre, de cidre & d'eau-de-vie, dont la plupart sont vidées au bout de quelques semaines, sans qu'on ait de quoi les remplir de tout le voyage. En en jetant quelques unes à la mer, on pourroit y adapter perpendiculairement une baguette surmontée d'un petit morceau de toile, ou de quelque plume blanche. Ce signal la détacheroit du fond azuré de la mer, & la feroit appercevoir de loin. Il seroit à propos de la garnir de cordes, pour l'empêcher de se briser en attérissant sur les rivages, où les courans & les marées la porteroient tôt ou tard. Ces essais paroîtront des jeux d'enfans à nos savans, mais ils peuvent devenir de la plus grande importance pour les gens de mer. Ils peuvent servir à leur faire connoître la direction & la vîtesse des courans, d'une maniere bien plus certaine & beaucoup plus étendue que le loch que l'on jette à bord des vaisseaux, ou que les bateaux que l'on y met à la mer. Ce dernier moyen, quoique employé fréquemment par le célebre Cook, ne peut jamais donner que la vîtesse relative du bateau & du vaisseau, & non la vîtesse intrinseque du courant. Enfin, ces essais, tout hasardeux qu'ils sont, peuvent servir aux navigateurs à donner de leurs nouvelles à leurs amis, à de grandes distances de la terre, comme on le voit dans l'expérience de la baie de Biscaye, & à leur obtenir des secours pour eux-mêmes, s'ils venoient à faire naufrage sur quelque île déserte.

Nous ne nous fions pas assez à la nature. On pourroit employer préférablement à des bouteilles, quelques-uns des trajectiles dont elle se sert dans différens climats, pour entretenir la chaîne de ses correspondances par tout le globe. Un des plus répandus sur les mers des tropiques, est le coco. Ce fruit va souvent aborder à cinq ou six cents lieues du rivage où il est né. La nature l'a fait pour traverser les mers. Il est d'une forme oblongue, triangulaire & carénée, enforte qu'il vogue sur un de ses angles comme sur une quille, & passant à travers les détroits des rochers, il vient échouer sur les greves, où il ne tarde pas à germer. Il est préservé du choc des abordages par une enveloppe appelée caire, qui a un pouce ou deux d'épaisseur dans la circonférence du fruit, & trois ou quatre à sa partie pointue, qu'on peut considérer comme sa proue, avec d'autant plus de raison, que l'autre extrémité est aplatie comme une poupe. Ce caire est couvert, à l'extérieur, d'une membrane unie & coriace, sur laquelle on peut tracer des caracteres ; & il est formé, à l'intérieur, de filamens entrelacés & mêlés d'une poussiere semblable à de la sciure de bois. Au moyen de cette enveloppe élastique, le coco peut être lancé par les flots au milieu des rochers, sans se briser. De plus, sa coque intérieure est d'une matiere plus flexible que la pierre, & plus dure que le bois, impénétrable à l'eau où elle peut rester plus long-temps sans se pourrir, ainsi que son caire, dont les Indiens font, par cette raison, d'excellens cables pour les vaisseaux. La coque du coco est si dure, que son germe n'en pourroit jamais sortir, si la nature n'avoit ménagé à sa partie pointue, où le caire est renforcé, trois petits trous recouverts d'une simple pellicule.

Il y a encore bien d'autres végétaux volumineux, que les courans de la mer portent à des distances prodigieuses, tels que les sapins & les bouleaux du nord, les doubles cocos des îles Séchelles, les bamboux du Gange, les gros

„ purent lire l'adreſſe, conçue en langue Angloiſe. Ils la „ porterent au juge de l'amirauté, qui la fit dépoſer à ſon „ greffe. La ſuſcription annonçant qu'elle appartenoit à „ une dame Angloiſe, il s'aſſura de ſon exiſtence, & prit les „ meſures que la prudence dictoit pour lui faire parvenir „ ſurement ſa lettre. Le mari de cette dame (homme de „ lettres connu dans ſa patrie par pluſieurs ouvrages juſte- „ ment eſtimés) vient d'écrire ; & en marquant au juge ſa „ reconnoiſſance avec les expreſſions les plus fortes, il lui „ apprend que la lettre dont il s'agit eſt du frere de ſon „ épouſe, allant aux grandes Indes. Il avoit voulu donner „ de ſes nouvelles à ſa ſœur. Un vaiſſeau qu'il avoit vu „ dans la baie de Biſcaye, & qui paroiſſoit aller en Angle- „ terre, lui en avoit donné l'idée. Il comptoit pouvoir en „ approcher ; mais le vaiſſeau s'étant éloigné, il avoit „ imaginé de mettre la lettre dans une bouteille, & de la „ jeter à la mer."

Enfin, les journaux * viennent, avec la fortune, à l'appui de ma théorie.

Dans

gros joncs du cap de Bonne-Eſpérance, &c. On peut écrire aiſément ſur leurs tiges avec la pointe d'un coquillage, & les rendre remarquables ſur la mer par quelque ſignal éclatant.

On peut trouver de ſemblables reſſources parmi les amphibies, telles que les tortues, qui ſe tranſportent fort loin au moyen des courans. J'ai lu quelque part dans l'hiſtoire de la Chine, qu'un de ſes anciens rois, accompagné d'une foule de peuple, vit un jour ſortir de la mer une tortue, ſur le dos de laquelle étoient écrites les loix qui ſont aujourd'hui la baſe du gouvernement chinois. Il eſt probable que ce légiſlateur avoit profité du moment où cette tortue étoit venue à terre, ſuivant l'uſage, reconnoître le lieu où elle devoit faire ſa ponte, pour écrire ſur ſon dos les loix qu'il vouloit établir, & qu'il faiſit pareillement le jour d'après cette reconnoiſſance, où cet animal ne manque pas de retourner au même lieu pondre ſes œufs, pour pénétrer un peuple ſimple de reſpect pour des loix qui ſortoient du ſein de la mer, & à la vue des tablettes merveilleuſes ſur leſquelles elles étoient écrites.

Les oiſeaux de marine peuvent fournir encore des voies plus promptes de communication, d'autant que leur vol eſt très-rapide, & qu'ils ſont ſi familiers ſur les rivages déſerts, qu'on les prend à la main, comme je l'ai éprouvé à l'île de l'Aſcenſion. On peut leur attacher, avec un billet, quelque ſigne remarquable, & choiſir de préférence ceux qui arrivent dans diverſes ſaiſons & qui parcourent différens rivages, & même les oiſeaux de terre de paſſage, comme les ramiers.

* Pendant l'impreſſion de cet avis, le journal de Paris a publié, à mon inſçu, un extrait de ma lettre au journal général de France, en réponſe à mon critique anonyme. Cette démarche montre, de la part de ſes rédacteurs, beaucoup plus d'impartialité à mon égard que je ne leur en ſuppoſois. Elle convient à des hommes de lettres qui influent ſur l'opinion publique, & qui ne veulent pas encourir le reproche qu'ils font quelquefois eux-

Dans le déſir de donner à un fait auſſi important toute l'authenticité dont il eſt ſuſceptible, j'ai écrit en Normandie à une dame de mes amies, qui cultive avec beaucoup de goût l'étude de la nature, au ſein de ſa famille, pour la prier de demander au juge de l'amirauté d'Arromanches, quelques éclairciſſemens dont j'avois beſoin, en Angleterre. J'ai différé même, en attendant ſa réponſe, l'impreſſion de cette derniere feuille pendant près de ſix ſemaines. La voici telle que le juge de l'amirauté d'Arromanches a eu la complaiſance de la lui envoyer, & qu'elle a eu la bonté de me la faire parvenir, ce 24 février 1788.

" La bouteille fut trouvée à deux lieues en mer, au nord
„ de la paroiſſe d'Arromanches, diſtante elle-même de deux
„ lieues nord-eſt de la ville de Bayeux, le 9 mai 1787, &
„ dépoſée au greffe de l'amirauté le 10 du même mois.

„ M. Elphinſton, mari de la dame à laquelle la lettre
„ étoit adreſſée, marque qu'on n'eſt pas bien ſûr ſi c'eſt
„ l'auteur de la lettre qui l'a embouteillée dans la baie
„ de Biſcaye, le 17 août 1786, latitude 45°, 10 minutes
„ nord, longitude 10°, 56 minutes oueſt, comme elle eſt
„ datée; ou ſi quelqu'un du vaiſſeau paſſant, l'a confiée
„ aux ondes.

„ Quant au vaiſſeau, il l'appelle Naquet. Celui qui
„ alloit au Bengale ſe nommoit l'Intelligence, ſous les ordres
„ du capitaine Linſton.

„ Les noms des pêcheurs ſont Charles le Romain, maître
„ du bateau; Nicolas Freſnel, Jean-Baptiſte le Bas &
„ Charles l'Ami, matelots, tous de la paroiſſe d'Arro-
„ manches.

„ Signé, PHILIPE-DE-DELLEVILLE."

La paroiſſe d'Arromanches eſt environ à 1 d. de longitude oueſt du méridien de Greenwich, & à 49 d. 5 minutes de latitude nord. Ainſi la bouteille jetée à la mer au 10e. d. 56 minutes de longitude oueſt, & au 45e. d. 10 minutes de latitude nord, a parcouru à-peu-près 10 degrés en longitude, qui, dans ce parallele, à 17 lieues environ par degré, font 170 lieues vers l'orient. De plus, elle a remonté au nord de

eux-mêmes, avec tant de fondement, aux corps qui ſe ſont oppoſés autrefois aux découvertes qui détruiſoient leurs ſyſtemes. Je ſaiſis cette occaſion de rendre juſtice à l'impartialité de MM. les rédacteurs du journal de Paris, ainſi que je l'ai toujours rendue à leurs talens.

de 4 degrés, puiſqu'elle a été pêchée à deux lieues au nord d'Arromanches, c'eſt-à-dire, à 49 degrés 10 minutes de latitude, ce qui fait 100 lieues au nord, & pour toute ſa route, 270 lieues. Elle a employé à faire ce trajet 266 jours, depuis le 17 août 1786, juſqu'au 9 mai 1787, ce qui ne fait pas une lieue par jour. Cette vîteſſe ſans doute n'eſt pas comparable à celle avec laquelle les débris du combat d'Oſtende deſcendirent aux îles Açores, en faiſant plus de 35 lieues par jour, ainſi que je l'ai rapporté dans l'explication des figures, Hémiſphere Atlantique. Le lecteur pourroit révoquer en doute cette obſervation de Rennefort, & en même-temps la conſéquence que j'en ai tirée pour conſtater la vîteſſe du courant général de l'Océan, ſi je ne l'avois prouvée d'ailleurs par pluſieurs autres faits nautiques, & ſi les journaux des marins n'étoient remplis d'expériences ſemblables, qui atteſtent que les courans & les marées font ſouvent faire aux vaiſſeaux trois à quatre milles par heure, & même s'écoulent avec la rapidité des écluſes, faiſant huit à dix lieues par heure, dans les détroits voiſins des glaces polaires en fuſion, ſuivant les témoignages d'Ellis, de Linſchoten & de Barents. Mais je puis dire que la lenteur avec laquelle la lettre jetée à l'entrée de la baie de Biſcaye eſt parvenue ſur les côtes de Normandie, eſt une nouvelle preuve de l'exiſtence & de la vîteſſe du courant alternatif & ſemi-annuel de l'Océan Atlantique, juſqu'à préſent méconnu, que j'ai aſſimilé à celui de l'Océan Indien, & expliqué par la même cauſe.

On peut s'aſſurer en pointant la carte, que le lieu où la bouteille angloiſe fut jetée à la mer, eſt à plus de 80 lieues du continent, & préciſément dans la direction du milieu de l'ouverture de la Manche, où paſſe un bras du courant général de l'Atlantique, qui porta, en été, les débris du combat d'Oſtende juſqu'aux Açores. Or, ce courant portoit auſſi au ſud lorſque le voyageur Anglois lui confia une lettre pour ſes amis du nord, puiſque c'étoit le 17 août, c'eſt-à-dire, dans l'été de notre pôle, lorſque la fonte de ſes glaces s'écoule vers le midi. Cette bouteille vogua donc vers les Açores, & ſans doute bien au-delà, pendant la fin du mois d'août & tout le mois de ſeptembre, juſqu'à ce que la révolution de l'équinoxe, qui fait rétrograder le cours de l'Atlantique par les effuſions du pôle auſtral, la ramena vers le nord.

Ainſi on ne doit calculer ſon retour que du mois d'octobre, où je la ſuppoſe dans le voiſinage de la ligne dont les calmes ont pu l'arrêter, juſqu'à ce qu'elle ait éprouvé l'influence du

pôle

pôle ſud, qui n'acquiert d'activité dans notre hémiſphere que vers le mois de décembre. A cette époque, le cours de l'Atlantique qui va au nord étant le même que celui de nos marées, elle a pu être rapprochée de nos rivages, & y être expoſée à beaucoup de retardemens, par le dégorgement des fleuves qui traverſoient ſon cours en ſe jetant dans la mer, mais ſur-tout par la réaction des marées; car ſi leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Il eſt donc eſſentiel de faire ces ſortes d'expériences en pleine mer, & ſur-tout d'avoir égard à la direction du courant de l'Océan, de peur d'envoyer au midi des lettres que l'on deſtine pour le nord. Dans la ſaiſon où ce courant n'eſt pas favorable, on peut ſe ſervir des marées qui vont ſouvent en ſens contraire; mais, comme je viens de le dire, il y a ce grand inconvénient, c'eſt que ſi leur flux porte au nord, leur reflux ramene au midi.

Les marées ont dans leur flux & reflux même, une conſonnance parfaite avec les courans généraux de la mer & le cours du ſoleil. Elles fluent pendant douze heures dans un jour; ſoit qu'elles ſoient partagées en deux marées de ſix heures par le déverſement de deux continens, comme dans l'hémiſphere nord; ſoit qu'elles coulent pendant douze heures conſécutives, comme dans l'hémiſphere ſud: de même le courant général d'un pôle flue ſix mois dans l'eſpace d'un an. Ainſi, les marées qui ſont de douze heures, dans tous les cas, ſont d'une durée préciſément égale à celle que le ſoleil emploie à échauffer la moitié de l'hémiſphere polaire d'où elles découlent, c'eſt-à-dire, d'un demi jour; comme le courant général qui ſort de ce pôle flue préciſément pendant le même temps que le ſoleil échauffe cet hémiſphere en entier, c'eſt-à-dire, pendant une demi-année. Mais comme les marées, qui ne ſont que des effuſions polaires d'un demi-jour, ont des reflux égaux à leur flux, c'eſt-à-dire, de douze heures, de même les courans généraux qui ſont des effuſions ſemi-annuelles d'un pôle entier, ont des reflux égaux à leur flux, c'eſt-à-dire, de ſix mois, lorſque le ſoleil met ceux du pôle oppoſé en activité.

Si le temps & le lieu me le permettoient, je ferois voir comme ces mêmes courans généraux, qui ſont les ſeconds mobiles des marées, portent nos navigateurs tantôt en avant & tantôt en arriere de leur eſtime, ſuivant la ſaiſon de chaque pôle. J'en trouverois une multitude de preuves dans les voyages autour du monde, entre autres, dans le

deuxieme & le troiſieme voyage du capitaine Cook. Souvent ces courans apportent les plus grands obſtacles à l'attériſſement des vaiſſeaux. Par exemple, lorſque Cook partit de l'île de Taïti, en décembre 1777, pour aller faire des découvertes au nord, il découvrit, ſur ſa route, les îles Sandwich, où il aborda ſans difficulté, parce que le courant du pôle ſud lui étoit favorable ; mais lorſqu'il retourna du nord pour prendre des rafraîchiſſemens aux mêmes îles, il eut ce courant du ſud ſi contraire dans la même ſaiſon, que les ayant apperçues le 26 novembre 1778, il mit plus de ſix ſemaines à louvoyer pour en atteindre le mouillage, & ne put y jeter l'ancre que le 17 janvier 1779. Ainſi la vraie ſaiſon pour aborder aux îles qui ſont à une latitude plus élevée que celle d'où l'on part, eſt l'hiver de leur hémiſphere ; car alors, on eſt favoriſé par les courans de l'hémiſphere oppoſé, & c'eſt ce que prouve le premier voyage de Cook aux îles de Sandwich. Mais le contraire arrive lorſqu'on veut aborder à une île moins élevée en latitude, dans l'hiver de ſon hémiſphere, comme on le voit par l'exemple de ſon retour aux mêmes îles. Je pourrois multiplier les faits en faveur d'une théorie ſi importante à la navigation ; mais j'abuſerois de l'attention du lecteur. J'oſe donc me flatter d'avoir mis dans le plus grand jour la concordance des mouvemens des mers avec ceux du ſoleil, & leur diſcordance avec les phaſes de la lune.

Je pourrois faire plus d'une objection contre le ſyſteme même d'attraction par lequel Newton rend compte du mouvement des planetes dans les cieux. Ce n'eſt pas que je nie en général la loi de l'attraction, dont nous voyons des effets ſur la terre dans la peſanteur des corps & dans le magnétiſme ; mais je ne trouve pas que l'application que Newton & ſes partiſans en ont faite au cours des planetes, ſoit juſte. Selon Newton, le ſoleil & les planetes s'attirent réciproquement avec des forces qui ſont en raiſon directe des maſſes, & en raiſon inverſe du carré de la diſtance. Une ſeconde force ſe combine avec l'attraction, pour maintenir les planetes dans leurs orbites. Il réſulte de ces deux forces une ellipſe pour la courbe décrite par chaque planete. Cette ellipſe eſt continuellement altérée par les actions que les planetes exercent les unes ſur les autres. Au moyen de cette théorie, le cours de ces aſtres eſt tracé dans le ciel avec la plus grande préciſion, ſuivant les Newtoniens. Le cours ſeul de la lune avoit paru s'y refuſer ; mais pour me ſervir des termes d'une introduction à l'étude de l'aſtronomie, dont

l'extrait

l'extrait a paru dans le Mercure du premier décembre 1787, nº. 48, " ce ſatellite, que le célebre Halley appeloit un „ aſtre rebelle, *Sydus pertinax*, à cauſe de la grande diffi- „ culté de calculer les irrégularités de ſon cours, a été „ enfin maîtriſé par les ſavantes méthodes de MM. „ Clairault, Euler, Dalembert, de la Grange & de la „ Place."

Ainſi voilà donc les aſtres les plus rebelles ſoumis aux loix de l'attraction. Je n'ai qu'une petite objection à faire contre cet empire & les ſavantes méthodes qui ont maîtriſé le cours de la lune. Comment ſe peut-il que les attractions réciproques des planetes, aient pu être calculées avec tant de juſteſſe par nos aſtronomes, & qu'ils en aient peſé ſi exactement les maſſes, lorſque la planete découverte depuis quelques années par Herſchel, n'eſt pas encore entrée dans leurs balances ? Cette planete n'attire donc rien & n'eſt donc point attirée ?

A Dieu ne plaiſe que je me propoſe de détruire la réputation de Newton & des ſavans qui ont marché ſur ſes pas. Si d'un côté ils nous ont jeté dans quelques erreurs, ils ont contribué de l'autre à augmenter les connoiſſances de l'eſprit humain. Quand Newton n'auroit inventé que ſon téleſcope, nous lui devrions beaucoup. Il a étendu pour l'homme la ſphere de l'univers & le ſentiment de l'infinité de Dieu. D'autres ont répandu dans toutes les conditions de la ſociété, le goût de l'étude de la nature par les ſuperbes tableaux qu'il nous en ont préſentés. En relevant leurs fautes, j'ai reſpecté leurs vertus, leurs talens, leurs découvertes & leurs pénibles travaux. Des hommes auſſi célebres, tels que Platon, Ariſtote, Pline, Deſcartes, &c. avoient accrédité comme eux de grandes erreurs.... La philoſophie d'Ariſtote avoit été ſeule pendant des ſiecles le plus grand obſtacle à la recherche de la vérité. N'oublions jamais que la république des lettres doit être une véritable république, qui ne reconnoît d'autre autorité que celle de la raiſon. D'ailleurs, la nature a mis chacun de nous dans le monde, pour correſpondre directement avec elle. Son intelligence luit ſur tous les eſprits, comme ſon ſoleil éclaire tous les yeux. N'étudier ſes ouvrages que dans des ſyſtemes, c'eſt ne les obſerver qu'avec les yeux d'autrui.

Je n'ai donc voulu m'élever ſur les ruines de perſonne. Je ne cherche point de piédeſtal. Un gazon ſuffit à qui n'aime plus que le repos. Si moi-même j'oſois faire l'hiſtoire de la foibleſſe de mon eſprit, j'exciterois la pitié de ceux dont j'ai

peut-être irrité l'envie. De combien d'erreurs, depuis l'enfance, n'ai-je pas été le jouet! Par combien de faux apperçus, de mépris injuſtes, d'eſtimes mal fondées, d'amitiés trompeuſes, ne me ſuis-je pas fait illuſion! Ces préjugés ne me ſont pas venus ſeulement ſur la foi d'autrui, mais ſur la mienne. Ce ne ſont point des admirateurs que j'ambitionne, mais des amis indulgens. Je fais bien plus de cas de celui qui excuſe mes défauts, que de celui qui exagere mes foibles vertus. L'un me ſupporte dans ma foibleſſe, & l'autre s'appuie ſur ma force; l'un m'aime dans mon indigence, & l'autre dans ma prétendue richeſſe. Autrefois, j'ai cherché des amis parmi les gens du monde; mais je n'y ai guere trouvé que des hommes qui ne veulent que des complaiſans; des protecteurs, qui peſent ſur vous au lieu de vous ſoutenir, & qui vous accablent lorſque vous tentez de vous remettre en liberté. Maintenant, je ne déſire pour amis que des ames ſimples, vraies, douces, innocentes & ſenſibles. Elles m'intéreſſent plus, ignorantes que ſavantes, ſouffrantes qu'heureuſes, dans des cabanes que dans des palais. C'eſt pour elles que j'ai fait mon livre, & ce ſont elles qui en ont fait la fortune. Elles m'ont fait plus de bien que je ne leur en ai ſouhaité, pour leur repos. Je leur ai donné quelques conſolations; & en retour, elles m'ont apporté de la gloire. Je ne leur ai préſenté que des eſpérances; & elles ſe ſont efforcées de me rendre mille bons offices. Je ne m'étois occupé que de leurs peines; & elles ſe ſont inquiétées de mon bonheur. C'eſt pour m'acquitter à mon tour envers elles, que j'ai écrit les morceaux qui ſuivent. Puiſſent-ils me mériter de nouveau leurs ſuffrages, ſi libres, ſi purs & ſi touchans! Ces ſuffrages ſont l'unique objet de mes vœux. L'ambition les dédaigne, parce qu'ils ſont ſans pouvoir; mais un jour le temps les reſpectera, parce que l'intrigue ne peut ni les donner, ni les détruire.

La ſuite de mon ouvrage renferme deux hiſtoires, dont je rends compte par des avis particuliers qui les précedent. Elles ſont ſuivies de notes fréquentes & longues, qui s'écartent quelquefois de leur texte. Mais tout ſe tient dans la nature, & tout ſe raſſemble dans des Etudes. Ainſi je dois au titre de mon ouvrage l'avantage, qui n'eſt pas petit pour mes talens foibles & variables, d'aller où je veux, d'atteindre où je puis, & de m'arrêter où les forces me manquent.

Quelques perſonnes auxquelles j'ai lu le livre intitulé les Gaules, déſiroient que je ne le publiaſſe que quand l'ouvrage

vrage dont il fait partie ſeroit achevé ; mais je ne ſais ſi j'en aurai jamais le loiſir, & ſi ce genre de compoſition antique ſera du goût du ſiecle préſent. A la vérité, ce n'eſt qu'un fragment ; mais tel qu'il eſt, c'eſt un ouvrage complet puiſqu'il préſente un tableau entier des mœurs de nos ancêtres, du temps des Druides. D'ailleurs, dans les travaux les plus achevés des hommes, il n'y a que des fragmens. L'hiſtoire d'un roi n'eſt qu'un fragment de celle de ſa dynaſtie ; celle de ſa dynaſtie, de celle de ſon royaume ; celle de ſon royaume, de celle du genre humain, qui n'eſt elle-même qu'un fragment de celle des êtres qui habitent le globe, dont l'hiſtoire univerſelle ne ſeroit après tout qu'un bien petit chapitre de l'hiſtoire des aſtres innombrables qui roulent ſur nos têtes à des diſtances qu'on ne peut aſſigner.

PAUL
ET
VIRGINIE.

AVANT-PROPOS.

JE me ſuis propoſé de grands deſſeins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un ſol & des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont aſſez repoſé leur amans ſur le bord des ruiſſeaux, dans les prairies & ſous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu aſſeoir ſur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers & des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites & des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins auſſi intéreſſans que ceux de notre pays. Je ſais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des deſcriptions enchantées de pluſieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitans, & encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent ſouvent le payſage. J'ai déſiré réunir à la beauté de la nature, entre les tropiques, la beauté morale d'une petite ſociété. Je me ſuis propoſé auſſi d'y mettre en évidence pluſieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur conſiſte à vivre ſuivant la nature & la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuſes. Je puis aſſurer que celles dont je vais parler ont vraiment exiſté, & que leur hiſtoire eſt vraie dans leurs principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par pluſieurs habitans que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonſtances indifférentes; mais qui, m'étant perſonnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorſque j'eus formé, il y a quelques années, une eſquiſſe fort imparfaite de cette eſpece de paſtorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, & des hommes graves

graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de preſſentir l'effet qu'elle produiroit ſur des lecteurs de caracteres ſi différens : j'eus la ſatiſfaction de leur voir verſer à tous des larmes. Ce fut le ſeul jugement que j'en pus tirer, & c'étoit auſſi tout ce que j'en voulois ſavoir. Mais comme ſouvent un grand vice marche à la ſuite d'un petit talent, ce ſuccès m'inſpira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureuſement, je me rappelai combien la nature même du climat où je ſuis né m'étoit étrangere ; combien, dans des pays où je n'ai vu ſes productions qu'en voyageur, elle eſt riche, variée, aimable, magnifique, myſtérieuſe, & combien je ſuis dénué de ſagacité, de goût & d'expressions pour la connoître & la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible eſſai ſous le nom & à la ſuite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre lui rappelant mon incapacité, le fît toujours reſſouvenir de ſon indulgence.

ETUDES

ETUDES
DE
LA NATURE.

PAUL ET VIRGINIE.

SUR le côté oriental de la montagne qui s'éleve derriere le Port-Louis de l'île de France, on voit, ſur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles ſont ſituées preſqu'au milieu d'un baſſin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une ſeule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on apperçoit ſur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on ſignale les vaiſſeaux qui abordent dans l'île, & au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; ſur la droite, le chemin qui mene du Port-Louis au quartier des Pamplemouſſes; enſuite l'égliſe de ce nom, qui s'éleve avec ſes avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; & plus loin, une forêt qui s'étend juſqu'aux extrêmités de l'île. On diſtingue devant ſoi, ſur les bords de la mer, la baie du Tombeau, un peu ſur la droite, le cap Malheureux, & au-delà la pleine mer, où paroiſſent à fleur d'eau quelques îlotes inhabitées, entr'autres le Coin de Mire, qui reſſemble à un baſtion au milieu des flots.

A l'entrée de ce baſſin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répetent ſans ceſſe le bruit des vents qui agitent les forêts voiſines, & le fracas des vagues qui briſent au loin ſur les reſcifs; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de ſoi que de grands rochers eſcarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croiſſent à leurs baſes, dans leurs fentes, & juſque ſur leurs cimes où s'arrêtent les nuages.

Les

Les pluies que leurs pitons attirent, peignent ſouvent les couleurs de l'arc-en-ciel ſur leurs flancs verts & bruns, & entretiennent à leurs pieds les ſources dont ſe forme la petite riviere des Lataniers. Un grand ſilence regne dans leur enceinte où tout eſt paiſible, l'air, les eaux & la lumiere. A peine l'écho y répete le murmure des palmiſtes qui croiſſent ſur leurs plateaux élevés, & dont on voit les longues fleches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce baſſin, où le ſoleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ſes rayons en frappent le couronnement, dont les pics s'élevant au deſſus des ombres de la montagne, paroiſſent d'or & de pourpre ſur l'azure des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immenſe & d'une ſolitude profonde. Un jour, que j'étois aſſis au pied de ces cabanes & que j'en conſidérois les ruines, un homme déjà ſur l'âge, vint à paſſer aux environs. Il étoit, ſuivant la coutume des anciens habitans, en petite veſte & en long caleçon. Il marchoit nus-pieds, & s'appuyoit ſur un bâton de bois d'ébene. Ses cheveux étoient tout blancs, & ſa phyſionomie noble & ſimple. Je le ſaluai avec reſpect. Il me rendit mon ſalut, & m'ayant conſidéré un moment, il s'approcha de moi, & vint ſe repoſer ſur le tertre ſur lequel j'étois aſſis. Excité par cette marque de confiance, je lui adreſſai la parole: " Mon pere, lui dis-je, pourriez-„ vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes?" Il me répondit: " Mon fils, ces maſures & ce terrain in-„ culte, étoient habités, il y a environ vingt ans, par deux „ familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur hiſtoire „ eſt touchante; mais dans cette île, ſituée ſur la route des „ Indes, quel Européen peut s'intéreſſer au ſort de quelques „ particuliers obſcurs? Qui voudroit même y vivre heureux, „ mais pauvre & ignoré? Les hommes ne veulent connoître „ que l'hiſtoire des grands & des rois qui ne ſert à perſonne." " Mon pere, repris-je, il eſt aiſé de juger, à votre air & à „ votre diſcours, que vous avez acquis une grande expérience. „ Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce „ que vous ſavez des anciens habitans de ce déſert, & „ croyez que l'homme même le plus dépravé par les pré-„ jugés du monde aime à entendre parler du bonheur que „ donne la nature & la vertu." Alors, comme quelqu'un qui cherche à ſe rappeler diverſes circonſtances, après avoir appuyé quelque temps ſes mains ſur ſon front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En

En 1735, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir ſollicité en vain du ſervice en France & des ſecours dans ſa famille, ſe détermina à venir dans cette île, pour y chercher fortune. Il avoit avec lui une jeune femme qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit également aimé. Elle étoit d'une ancienne & riche maiſon de ſa province, mais il l'avoit épouſée en ſecret & ſans dot, parce que les parens de ſa femme s'étoient oppoſés à ſon mariage, attendu qu'il n'étoit pas gentilhomme. Il la laiſſa au Port-Louis de cette île, & il s'embarqua pour Madagaſcar, dans l'eſpérance d'y acheter quelques noirs, & de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagaſcar, vers la mauvaiſe ſaiſon qui commence à la mi-octobre, & peu de temps après ſon arrivée, il y mourut des fievres peſtilentielles qui y regnent pendant ſix mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établiſſemens fixes. Les effets qu'il avoit emportés avec lui furent diſperſés après ſa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, reſtée à l'île de France, ſe trouva veuve, enceinte, & n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négreſſe, dans un pays où elle n'avoit ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien ſolliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, ſon malheur lui donna du courage. Elle réſolut de cultiver avec ſon eſclave, un petit coin de terre, afin de ſe procurer de quoi vivre.

Dans une île preſque déſerte, dont le terrain étoit à diſcrétion, elle ne choiſit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque aſyle caché, où elle pût vivre ſeule & inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans ſon nid. C'eſt un inſtinct commun à tous les êtres ſenſibles & ſouffrans, de ſe réfugier dans les lieux les plus ſauvages & les plus déſerts; comme ſi des rochers étoient des remparts contre l'infortune, & comme ſi le calme de la nature pouvoit appaiſer les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre ſecours lorſque nous ne voulons que les biens néceſſaires, en réſervoit un à madame de la Tour, que ne donnent ni les richeſſes, ni la grandeur; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne & ſenſible; elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une ſimple famille de payſans, dont elle étoit chérie, & qui l'auroit rendue heureuſe, ſi elle n'avoit eu

la

la foibleſſe d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de ſon voiſinage qui lui avoit promis de l'épouſer. Mais celui-ci, ayant ſatisfait ſa paſſion, s'éloigna d'elle, & refuſa même de lui aſſurer une ſubſiſtance pour un enfant dont il l'avoit laiſſée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, & à aller cacher ſa faute aux colonies, loin de ſon pays, où elle avoit perdu la ſeule dot d'une fille pauvre & honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle, un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, ſuivie de ſa négreſſe, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit ſon enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une poſition qu'elle jugea ſemblable à la ſienne. Elle lui parla en peu de mots, de ſa condition paſſée & de ſes beſoins préſens. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié, & voulant mériter ſa confiance, plutôt que ſon eſtime, elle lui avoua, ſans lui rien déguiſer, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. " Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon ſort. „ Mais, vous, Madame,...vous ſage & malheureuſe!" Et elle lui offrit en pleurant, ſa cabane & ſon amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil ſi tendre, lui dit, en la ſerrant dans ſes bras, " Ah! Dieu veut finir mes peines, „ puiſqu'il vous inſpire plus de bonté envers moi, qui vous „ ſuis étrangere, que jamais je n'en ai trouvé dans mes „ parens."

Je connoiſſois Marguerite; & quoique je demeure à une lieue & demie d'ici, dans les bois, derriere la montagne longue, je me regardois comme ſon voiſin. Dans les villes d'Europe, une rue, un ſimple mur, empêchent les membres d'une même famille de ſe réunir pendant des années entieres; mais dans les colonies nouvelles, on conſidere comme ſes voiſins, ceux dont on n'eſt ſéparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce temps-là, ſur-tout, où cette île faiſoit peu de commerce aux Indes, le ſimple voiſinage y étoit un titre d'amitié, & l'hoſpitalité envers les étrangers, un devoir & un plaiſir. Lorſque j'appris que ma voiſine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une & à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour, une perſonne d'une figure intéreſſante, pleine de nobleſſe & de mélancolie. Elle étoit alors ſur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, & ſur-tout pour empêcher l'établiſſement de quelqu'autre habitant, de partager entre elles le fond de ce baſſin, qui

qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapporterent à moi pour ce partage; j'en formai deux portions à-peu-près, égales. L'une renfermoit la partie ſupérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où ſort la ſource de la riviere des Lataniers, juſqu'à cette ouverture eſcarpée que vous voyez au haut de la montagne & qu'on appelle, l'Embraſure, parce qu'elle reſſemble, en effet, à une embraſure de canon. Le fond de ce ſol eſt ſi rempli de roches & de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands arbres, & il eſt rempli de fontaines & de petits ruiſſeaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la riviere des Lataniers, juſqu'à l'ouverture où nous ſommes, d'où cette riviere commence à couler entre deux collines juſqu'à la mer. Vous y voyez quelques liſieres de prairies, & un terrain aſſez uni, mais qui n'eſt guere meilleur que l'autre; car, dans la ſaiſon des pluies, il eſt marécageux, & dans les ſéchereſſes, il eſt dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on eſt obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au ſort. La partie ſupérieure échut à madame de la Tour, & l'inférieure à Marguerite. L'une & l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prierent de ne pas ſéparer leur demeure, " afin, me dirent-elles, que „ nous puiſſions toujours nous voir, nous parler & nous en„ tr'aider." Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particuliere. La caſe de Marguerite ſe trouvoit au milieu du baſſin, préciſément ſur les limites de ſon terrain. Je bâtis tout auprès, ſur celui de madame de la Tour, une autre caſe, en ſorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voiſinage l'une de l'autre, & ſur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des paliſſades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour conſtruire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant, ni porte, ni couverture. Hélas! il n'en reſte encore que trop pour mon ſouvenir! Le temps qui détruit ſi rapidement les monumens des empires, ſemble reſpecter dans ces déſerts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets juſqu'à la fin de ma vie.

A peine la ſeconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de la Tour me pria auſſi de nommer ſa fille, conjointement avec ſon amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. " Elle

„ ſera vertueuſe, dit-elle, & elle ſera heureuſe. Je n'ai con-
„ nu le malheur, qu'en ceſſant de l'être."

Lorſque madame de la Tour fut relevée de ſes couches, ces deux petites habitations commencerent à être de quelque rapport, à l'aide des ſoins que j'y donnois de temps en temps, mais ſur-tout par les travaux aſſidus de leurs eſclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuſte, quoique déjà ſur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon ſens naturel. Il cultivoit indifféremment ſur les deux habitations, les terrains qui lui ſembloient les plus fertiles, & il y mettoit les ſemences qui leur convenoient le mieux. Il ſemoit du petit mil & du maïs, dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux, & au pied des roches, des giraumonts, des courges & des concombres qui ſe plaiſent à y grimper. Il plantoit dans les lieux ſecs, des patates qui y viennent très-ſucrées, des cotonniers ſur les hauteurs, des cannes à ſucre dans les terres fortes, des pieds de caffé ſur les collines où leur grain eſt petit, mais excellent; le long de la riviere & autour des caſes, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ſes ſoucis & ceux de ſes bonnes maîtreſſes. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & caſſer des roches çà & là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faiſoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faiſoit avec zele. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guere moins à madame de la Tour, à la négreſſe de laquelle il s'étoit marié à la naiſſance de Virginie. Il aimoit paſſionnément ſa femme qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagaſcar, d'où elle avoit apporté quelque induſtrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croiſſent dans les bois. Elle étoit adroite, propre & ſur-tout très-fidelle. Elle avoit ſoin de préparer à manger, d'élever quelques poules, & d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis, le ſuperflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu conſidérable. Si vous y joignez deux chevres élevées près des enfans, & un gros chien qui veilloit la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domeſtique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au ſoir, du coton. Ce travail ſuffiſoit à leur entretien & à celui de leurs familles; mais d'ailleurs, elles étoient ſi dépourvues de commodités

modités étrangeres, qu'elles marchoient nus-pieds dans leur habitation, & ne portoient de ſouliers que pour aller le dimanche, de grand matin, à la meſſe, à l'égliſe des Pamplemouſſes que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles ſe rendoient rarement à la ville, de peur d'y être mépriſées, parce qu'elles étoient vêtues de groſſe toile bleue du Bengale, comme des eſclaves. Après tout, la conſidération publique vaut-elle le bonheur domeſtique? Si ces dames avoient un peu à ſouffrir au-dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaiſir. A peine Marie & Domingue les appercevoient de cette hauteur, ſur le chemin des Pamplemouſſes, qu'ils accouroient juſqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles liſoient dans les yeux de leurs eſclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles, la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, & des ſerviteurs pleins de zele & d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes beſoins, ayant éprouvé des maux preſque ſemblables, ſe donnant les doux noms d'amie, de compagne & de ſœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, ſi d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié ſe réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chaſtes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorſqu'elle n'a plus d'aliment ſur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur ſociété. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaiſir à les mettre enſemble dans le même bain, & à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. " Mon amie, diſoit madame de la Tour, „ chacune de nous aura deux enfans, & chacun de nos enfans „ aura deux meres." Comme deux bourgeons qui reſtent ſur deux arbres de la même eſpece, dont la tempête a briſé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, ſi chacun d'eux, détaché du tronc maternel eſt greffé ſur le tronc voiſin; ainſi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, ſe rempliſſoient de ſentimens plus tendres que ceux de fils & de fille, de frere & de ſœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà, leurs meres parloient de leur mariage, ſur leurs berceaux, & cette perſpective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finiſ-

ſoit bien ſouvent par les faire pleurer; l'une ſe rappelant que ſes maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, & l'autre, d'en avoir ſubi les loix; l'une, de s'être élevée au deſſus de ſa condition, & l'autre, d'en être deſcendue; mais elles ſe conſoloient, en penſant qu'un jour, leurs enfans plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaiſirs de l'amour & du bonheur de l'égalité.

Rien en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils ſe témoignoient déjà. Si Paul venoit à ſe plaindre, on lui montroit Virginie; à ſa vue, il ſourioit & s'appaiſoit. Si Virginie ſouffroit, on en étoit averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille diſſimuloit auſſitôt ſon mal, pour qu'il ne ſouffrît pas de ſa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les viſſe tous deux, tout nus, ſuivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, ſe tenant enſemble par les mains & ſous les bras, comme on repréſente la conſtellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les ſéparer: elle les ſurprenoit ſouvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains paſſées mutuellement autour de leurs cous, & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorſqu'ils furent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à ſe donner, furent ceux de frere & de ſœur. L'enfance qui connoît des careſſes plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs beſoins réciproques. Bientôt, tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le ſoin de préparer un repas champêtre, fut du reſſort de Virginie, & ſes travaux étoient toujours ſuivis des louanges & des baiſers de ſon frere. Pour lui, toujours en action, il bêchoit le jardin avec Domingue, ou une petite hache à la main, il le ſuivoit dans les bois; & ſi dans ces courſes, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiſeaux ſe préſentoient à lui, euſſent-ils été au haut d'un arbre, il l'eſcaladoit pour les apporter à ſa ſœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit ſûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je deſcendois du ſommet de cette montagne, j'apperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maiſon, la tête couverte de ſon jupon qu'elle avoit relevé par derriere, pour ſe mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus ſeule, & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé preſqu'en entier de la même couverture, riant l'un & l'autre d'être enſemble à l'abri,

l'abri, ſous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées ſous ce jupon bouffant, me rappelerent les enfans de Léda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de ſe complaire & de s'entr'aider. Au reſte, ils étoient ignorans comme des Créoles, & ne ſavoient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit paſſé dans des temps reculés & loin d'eux; leur curioſité ne s'étendoit pas au-delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finiſſoit où finiſſoit leur île, & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, & celle de leurs meres, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des ſciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triſte morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne ſavoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun; ni être intempérant, ayant à diſcrétion des mets ſimples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à diſſimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur diſant que Dieu réſerve des punitions terribles aux enfans ingrats; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer, & s'ils n'offroient pas à l'égliſe de longues prieres, par-tout où ils étoient, dans la maiſon, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainſi ſe paſſa leur premiere enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs meres tous les ſoins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie ſe levoit, alloit puiſer de l'eau à la ſource voiſine, & rentroit dans la maiſon pour préparer le déjeûner: bientôt après, quand le ſoleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite & ſon fils ſe rendoient chez madame de la Tour: alors ils commençoient tous enſemble une priere ſuivie du premier repas; ſouvent ils le prenoient devant la porte aſſis ſur l'herbe ſous un berceau de bananiers, qui leur fourniſſoient à la fois, des mets tout préparés dans leurs fruits ſubſtantiels & du linge de table dans leurs feuilles longues & luſtrées. Une nourriture ſaine & abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, & une éducation douce peignoit dans leur phiſionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans: déjà ſa taille étoit plus qu'à demi-formée; de grands cheveux blonds ombrageoient ſa

tête; ſes yeux bleus & ſes levres de corail brilloient du plus tendre éclat ſur la fraîcheur de ſon viſage. Ils ſourioient toujours de concert quand elle parloit; mais quand elle gardoit le ſilence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expreſſion d'une ſenſibilité extrême & même celle d'une légere mélancolie. Pour Paul on voyoit déjà ſe développer en lui le caractere d'un homme au milieu des graces de l'adoleſcence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, ſon teint plus rembruni, ſon nez plus aquilin, & ſes yeux qui étoient noirs auroient eu un peu de fierté, ſi les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que ſa ſœur paroiſſoit, il devenoit tranquille & alloit s'aſſeoir auprès d'elle; ſouvent leur repas ſe paſſoit ſans qu'ils ſe diſſent un mot. A leur ſilence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, repréſentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à ſe rencontrer, à leurs ſourires rendus par de plus doux ſourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces eſprits bienheureux, dont la nature eſt de s'aimer, & qui n'ont pas beſoin de rendre le ſentiment par des penſées, & l'amitié par des paroles.

Cependant, madame de la Tour voyant ſa fille ſe développer avec tant de charmes, ſentoit augmenter ſon inquiétude avec ſa tendreſſe. Elle me diſoit quelquefois: „ Si je venois à mourir, que deviendroit Virginie ſans for-„ tune?"

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille & dévote, qui lui avoit refuſé ſi durement des ſecours, lorſqu'elle ſe fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mere, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à ſa tante la mort inattendue de ſon mari, la naiſſance de ſa fille, & l'embarras où elle ſe trouvoit, loin de ſon pays, dénuée de ſupport, & chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponſe. Elle, qui étoit d'un caractere élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'expoſer aux reproches de ſa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épouſé un homme ſans naiſſance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occaſions, afin d'exciter ſa ſenſibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, ſans recevoir d'elle aucune marque de ſouvenir.

Enfin

Enfin en 1746, à l'arrivée de M. de la Bourdonaye, madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître malvêtue, la joie maternelle la mettant au dessus du respect humain. M. de la Bourdonaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa niece, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portoient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très-riche, & qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide & à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par *post scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonaye. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de justifier auprès du gouverneur, sa dureté pour sa niece, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt & sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M de la Bourdonaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation & de celle de sa fille, que par de durs monosyllables. "Je verrai;..... „ nous verrons;....avec le temps....il y a bien des mal- „ heureux.... Pourquoi indisposer une tante respectable?.... „ C'est vous qui avez tort."

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur & plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, & dit à son amie: "Voila le fruit d'onze ans de patience." Mais comme il n'y avoit que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, & en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui

dit avec vivacité: " Qu'avons-nous beſoin de tes parens? „ Dieu nous a-t-il abandonnés? C'eſt lui ſeul qui eſt notre „ pere. N'avons-nous pas vécu heureuſes juſqu'à ce jour? „ Pourquoi donc te chagriner? Tu n'as point de courage." Et voyant madame de la Tour pleurer, elle ſe jeta à ſon cou, & la ſerrant dans ſes bras: " Chere amie, s'écria-t-elle, „ chere amie!" Mais ſes propres ſanglots étoufferent ſa voix. A ce ſpectacle, Virginie fondant en larmes, preſſoit alternativement les mains de ſa mere & celles de Marguerite contre ſa bouche & contre ſon cœur; & Paul, les yeux enflammés de colere, crioit, ſerroit les poings, frappoit du pied, ne ſachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue & Marie accoururent, & l'on n'entendit plus dans la caſe que ces cris de douleur: " Ah, Madame!...ma bonne maîtreſſe!...ma „ mere!...ne pleurez pas." De ſi tendres marques d'amitié diſſiperent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ſes bras, & leur dit d'un air content: " Mes „ enfans, vous êtes cauſe de ma peine, mais vous faites „ toute ma joie. Oh! mes chers enfans, le malheur ne „ m'eſt venu que de loin; le bonheur eſt autour de moi." Paul & Virginie ne la comprirent pas, mais quand ils la virent tranquille, ils ſourirent, & ſe mirent à la careſſer. Ainſi, ils continuerent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle ſaiſon.

Le bon naturel de ces enfans ſe développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs meres étant allées à la premiere meſſe à l'égliſe des Pamplemouſſes, une négreſſe maronne ſe préſenta ſous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme une ſquelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de ſerpilliere autour des reins. Elle ſe jeta aux pieds de Virginie qui préparoit le déjeûné de la famille, & lui dit: " Ma jeune „ demoiſelle, ayez pitié d'une pauvre eſclave fugitive; il y a „ un mois que j'erre dans ces montagnes demi morte de „ faim, ſouvent pourſuivie par des chaſſeurs & par leurs „ chiens. Je fuis mon maître qui eſt un riche habitant de la „ riviere noire. Il m'a traitée comme vous le voyez." En même temps, elle lui montra ſon corps ſillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta: " Je voulois aller me noyer; mais ſachant que „ vous demeuriez ici, j'ai dit: puiſqu'il y a encore de bons „ blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir." Virginie, tout émue lui répondit: " Raſſurez-vous, infortunée „ créature! Mangez, mangez; & elle lui donna le déjeûné de

de la maiſon qu'elle avoit apprêté. L'eſclave en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie la voyant raſſaſiée, lui dit: " Pauvre miſérable! j'ai envie d'aller demander „ votre grace à votre maître; en vous voyant, il ſera touché „ de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui?" " Ange „ de Dieu, repartit la négreſſe, je vous ſuivrai par-tout où „ vous voudrez." Virginie appela ſon frere, & le pria de l'accompagner. L'eſclave maronne les conduiſit par des ſentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimperent avec bien de la peine, & de larges rivieres qu'ils paſſerent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arriverent au bas d'un morne, ſur les bords de la riviere Noire. Ils apperçurent là une maiſon bien bâtie, des plantations conſidérables, & un grand nombre d'eſclaves occupés à toutes ſortes de travaux. Leur maître ſe promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche & un rotin à la main. C'étoit un grand homme ſec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux ſourcils noirs & joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, & le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à ſon eſclave, qui étoit à quelques pas de là derriere eux. D'abord l'habitant ne fit pas un grand compte de ces deux enfans pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, ſa belle tête blonde ſous une capote bleue, & qu'il eut entendu le doux ſon de ſa voix qui trembloit, ainſi que tout ſon corps, en lui demandant grace, il ôta ſa pipe de ſa bouche, & levant ſon rotin vers le ciel, il jura par un affreux ſerment, qu'il pardonnoit à ſon eſclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie auſſi-tôt fit ſigne à l'eſclave de s'avancer vers ſon maître; puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

Ils remonterent enſemble le revers du morne par où ils étoient deſcendus, & parvenus à ſon ſommet, ils s'aſſirent ſous un arbre, accablés de laſſitude, de faim & de ſoif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du ſoleil. Paul dit à Virginie: " Ma ſœur, il eſt plus de midi, tu as „ faim & ſoif; nous ne trouvons point ici à dîner; redeſ„ cendons le morne, & allons demander à manger au maître „ de l'eſclave." " Oh non, mon ami, reprit Virginie, il „ m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelque„ fois maman: Le pain du méchant remplit la bouche de „ gravier." " Comment ferons-nous donc, dit Paul? Ces „ arbres ne produiſent que de mauvais fruits. Il n'y a pas „ ſeulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir."

" Dieu

" Dieu aura pitié de nous, repartit Virginie; il exauce la „ voix des petits oiſeaux qui lui demandent de la nourriture." A peine avoit elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une ſource qui tomboit d'un rocher voiſin. Ils y coururent, & après s'être déſaltérés avec ſes eaux plus claires que le criſtal, ils cueillirent & mangerent un peu de creſſon qui croiſſoit ſur les bords. Comme ils regardoient de côté & d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus ſolide, Virginie apperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiſte. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ſes feuilles, eſt un fort bon manger; mais quoique ſa tige ne fût pas plus groſſe que la jambe, elle avoit plus de ſoixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'eſt formé que d'un paquet de filamens; mais ſon aubier eſt ſi dur, qu'il fait rebrouſſer les meilleures haches, & Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiſte: autre embarras; il n'avoit point de briquet, & d'ailleurs, dans cette île ſi couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puiſſe trouver une ſeule pierre à fuſil. La néceſſité donne de l'induſtrie, & ſouvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus miſérables. Paul réſolut d'allumer du feu à la maniere des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou ſur une branche d'arbre bien ſeche qu'il aſſujettit ſous ſes pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également ſeche, mais d'une eſpece de bois différent. Il poſa enſuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit ſous ſes pieds, & le faiſant rouler rapidement entre ſes mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mouſſer du chocolat, en peu de moments, il vit ſortir du point de contact, de la fumée & des étincelles. Il ramaſſa des herbes ſeches & d'autres branches d'arbres, & mit le feu au pied du palmiſte, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui ſervit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ſes longues feuilles ligneuſes & piquantes. Virginie & lui mangerent une partie de ce chou crue, & l'autre cuite ſous la cendre, & ils les trouverent également ſavoureuſes. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le ſouvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils ſe doutoient bien que leur longue abſence de la maiſon jetteroit leurs meres. Virginie revenoit ſouvent ſur cet objet; cependant, Paul qui ſentoit ſes forces rétablies, l'aſſura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliſer leurs parens.

Après

Après dîné, ils ſe trouverent bien embarraſſés; car ils n'avoient plus de guide pour les conduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie: " Notre caſe eſt „ vers le ſoleil du milieu du jour; il faut que nous paſſions, „ comme ce matin, par-deſſus cette montagne que tu vois „ là-bas avec ſes trois pitons. Allons, marchons, mon „ amie." Cette montagne étoit celle des trois Mamelles*, ainſi nommée, parce que ſes trois pitons en ont la forme. Ils deſcendirent donc le morne de la riviere Noire du côté du nord, & arriverent, après une heure de marche, ſur les bords d'une large riviere qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île toute couverte de forêts eſt ſi peu connue, même aujourd'hui, que pluſieurs de ſes rivieres & de ſes montagnes, n'y ont pas encore de nom. La riviere ſur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant ſur un lit de roches. Le bruit de ſes eaux effraya Virginie; elle n'oſa y mettre les pieds pour la paſſer à gué. Paul alors prit Virginie ſur ſon dos, & paſſa, ainſi chargé, ſur les roches gliſſantes de la riviere, malgré le tumulte de ſes eaux. " N'aie pas peur, lui diſoit-il; je me ſens bien fort avec „ toi. Si l'habitant de la riviere Noire t'avoit refuſé la „ grace de ſon eſclave, je me ſerois battu avec lui." " Com- „ ment, dit Virginie, avec cet homme ſi grand & ſi méchant? „ A quoi t'ai-je expoſé? Mon Dieu! qu'il eſt difficile de „ faire le bien! il n'y a que le mal de facile à faire." Quand Paul fut ſur le rivage, il voulut continuer ſa route chargé de ſa ſœur, & il ſe flattoit de monter ainſi la montagne des trois Mamelles qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquerent, & il fut obligé de la mettre à terre & de ſe repoſer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: " Mon frere, le jour baiſſe; tu as encore des forces, „ & les miennes me manquent; laiſſe-moi ici, & retourne „ ſeule à notre caſe, pour tranquilliſer nos meres." " Oh! „ non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous ſur- „ prend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai des „ palmiſtes, tu en mangeras le chou, & je ferai avec ſes „ feuilles

* Il y a beaucoup de montagnes dont les ſommets ſont arrondis en forme de mamelles, & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce ſont en effet de véritables mamelles; car ce ſont d'elles que découlent beaucoup de rivieres & de ruiſſeaux qui répandent l'abondance ſur la terre. Elles ſont les ſources des principaux fleuves qui l'arroſent, & elles fourniſſent conſtamment à leurs eaux, en attirant ſans ceſſe les nuages autour du piton de rocher qui les ſurmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos études précédentes.

„ feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri." Cependant Virginie s'étant un peu repoſée, cueillit ſur le tronc d'un vieux arbre penché ſur le bord de la riviere, de longues feuilles de ſcolopendre qui pendoient de ſon tronc. Elle en fit des eſpeces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en ſang ; car, dans l'empreſſement d'être utile, elle avoit oublié de ſe chauſſer. Se ſentant ſoulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, & ſe mit en marche en s'appuyant d'une main ſur ce roſeau, & de l'autre ſur ſon frere.

Ils cheminoient ainſi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres & l'épaiſſeur de leurs feuillages, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des trois Mamelles ſur laquelle ils ſe dirigeoient, & même le ſoleil qui étoit déjà près de ſe coucher. Au bout de quelque temps, ils quitterent, ſans s'en appercevoir, le ſentier frayé dans lequel ils avoient marché juſqu'alors, & ils ſe trouverent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes & de roches, qui n'avoit plus d'iſſue. Paul fit aſſeoir Virginie, & ſe mit à courir çà & là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il ſe fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des trois Mamelles ; mais il n'apperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du ſoleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées ; le vent ſe calmoit, comme il arrive au coucher du ſoleil ; un profond ſilence régnoit dans ces ſolitudes ; & on n'y entendoit d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'eſpoir que quelque chaſſeur pourroit l'entendre, cria alors de toute ſa force : " Venez, venez au ſecours de Virginie !" Mais les ſeuls échos de la forêt répondirent à ſa voix, & répéterent à pluſieurs repriſes : " Virginie, ..." „ Virginie."

Paul deſcendit alors de l'arbre, accablé de fatigue & de chagrin : il chercha les moyens de paſſer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiſte, ni même de branches de bois ſec propre à allumer du feu. Il ſentit alors, par ſon expérience, toute la foibleſſe de ſes reſſources, & il ſe mit à pleurer. Virginie lui dit : " Ne pleure point, „ mon ami, ſi tu ne veux m'accabler de chagrin. C'eſt moi „ qui ſuis la cauſe de toutes tes peines, & de celles qu'é-

„ prouvent

„ prouvent maintenant nos meres. Il ne faut rien faire „ pas même le bien, ſans conſulter ſes parens. Oh! j'a „ été bien imprudente!" & elle ſe prit à verſer des larmes. Cependant elle dit à Paul: " Prions Dieu, mon frere, & „ il aura pitié de nous." A peine avoient-ils achevé leur priere, qu'ils entendirent un chien aboyer. " C'eſt, dit „ Paul, le chien de quelque chaſſeur, qui vient le ſoir tuer „ des cerfs à l'affût. Peu après, les aboiemens du chien „ redoublerent." " Il me ſemble, dit Virginie, que c'eſt „ Fidelle, le chien de notre caſe. Oui, je reconnois ſa „ voix: ſerions-nous ſi près d'arriver, & au pied de notre-„ montagne?" En effet, un moment après, Fidelle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémiſſant & les accablant de careſſes. Comme ils ne pouvoient revenir de leur ſurpriſe, ils apperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils ſe mirent auſſi à pleurer, ſans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ſes ſens: " O mes jeunes maîtres, leur dit-il, „ que vos meres ont d'inquiétudes! comme elles ont été „ étonnées, quand elles ne vous ont point trouvés au retour „ de la meſſe où je les accompagnois! Marie qui travailloit „ dans un coin de l'habitation, n'a ſu nous dire où vous „ étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne „ ſachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin „ j'ai pris vos vieux habits à l'un & à l'autre *, je les ai „ fait flairer à Fidelle, & ſur le champ, comme ſi ce pauvre „ animal m'eût entendu, il s'eſt mis à quêter ſur vos pas. „ Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, juſqu'à la „ riviere Noire. C'eſt là où j'ai appris d'un habitant, que „ vous lui aviez ramené une négreſſe maronne; & qu'il „ vous avoit accordé ſa grace. Mais quelle grace! il me „ l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot „ de bois & avec un collier de fer à trois crochets autour du „ cou. De là, Fidelle toujours quêtant m'a mené ſur le „ morne de la riviere Noire, où il s'eſt arrêté encore, en „ aboyant de toute ſa force. C'étoit ſur le bord d'une „ ſource, auprès d'un palmiſte abattu, & près d'un feu „ qui fumoit encore: enfin, il m'a conduit ici. Nous „ ſommes au pied de la montagne des trois Mamelles, & „ il y a encore quatre bonnes lieues juſque chez nous.

„ Allons,

* Ce trait de ſagacité du noir Domingue & de ſon chien Fidelle, reſſemble beaucoup à celui du ſauvage Téwéniſſa & de ſon chien Oniah, rapporté par M. de Crevecœur, dans ſon ouvrage plein d'humanité, intitulé: *Lettres d'un Cultivateur Américain.*

„ Allons, mangez & prenez des forces." Il leur préſenta auſſi-tôt un gâteau, des fruits, & une grande calebaſſe remplie d'une liqueur compoſée d'eau, de vin, de jus de citron, de ſucre & de muſcade, que leurs meres avoient préparée pour les fortifier & les rafraîchir. Virgine ſoupira au ſouvenir de la pauvre eſclave, & des inquiétudes de leurs meres. Elle répéta pluſieurs fois : " Oh, qu'il eſt difficile „ de faire le bien !" Pendant que Paul & elle ſe rafraîchiſſoient, Domingue alluma du feu, & ayant cherché dans les roches un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde & qui brûle tout verd, en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déja nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut ſe mettre en route : Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne ſavoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du ſecours, ou paſſer dans ce lieu la nuit avec eux. " Où eſt „ le temps, leur diſoit-il, où je vous portois tous deux à la „ fois dans mes bras ? mais maintenant vous êtes grands, & „ je ſuis vieux." Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marons ſe firent voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul & de Virginie, leur dit : " Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous „ avons vu paſſer ce matin avec une négreſſe de la riviere „ Noire ; vous alliez demander ſa grace à ſon mauvais „ maître. En reconnoiſſance, nous vous reporterons chez „ vous ſur nos épaules." Alors il fit un ſigne, & quatre noirs marrons des plus robuſtes, firent auſſi-tôt un brancard avec des branches d'arbre & des lianes, y placerent Paul & Virginie, les mirent ſur leurs épaules, & Domingue marchant devant eux avec ſon flambeau, ils ſe mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie, diſoit à Paul : " Oh, mon „ ami ! jamais Dieu ne laiſſe un bienfait ſans récom- „ penſe."

Ils arriverent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de pluſieurs feux. A peine ils la montoient, qu'ils entendirent des voix qui crioient : " Eſt-ce vous, mes enfans ?" Ils répondirent, „ avec les noirs : " Oui, c'eſt nous !" & bientôt ils apperçurent leurs meres & Marie qui venoient au devant d'eux avec des tiſons flambans. " Malheureux enfans, dit ma- „ dame de la Tour, d'où venez-vous ? dans quelles angoiſſes „ vous nous avez jetées !" " Nous venons, dit Virginie,

„ de

„ de la riviere Noire, demander la grace d'une pauvre eſ-
„ clave maronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeûné de la
„ maiſon, parce qu'elle mouroit de faim ; & voilà que les
„ noirs marons nous ont ramenés." Madame de la Tour embraſſa ſa fille, ſans pouvoir parler ; & Virginie, qui ſentit ſon viſage mouillé des larmes de ſa mere, lui dit : " Vous
„ me payez de tout le mal que j'ai ſouffert ! Marguerite,
„ ravie de joie, ſerroit Paul dans ſes bras, & lui diſoit :"
„ Et toi auſſi, mon fils, tu as fait une bonne action." Quand elles furent arrivées dans leur caſe avec leurs enfans, elles donnerent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournerent dans leurs bois, en leur ſouhaitant toute ſorte de proſpérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur & de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne déſiroient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue & qu'ôte la calomnie. Il leur ſuffiſoit d'être à elles-mêmes leurs témoins & leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies Européennes, on n'eſt curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus & même leurs noms étoient ignorés. Seulement, quand un paſſant demandoit ſur le chemin des Pamplemouſſes, à quelques habitans de la plaine : " Qui eſt ce qui demeure là-
„ haut dans ces petites caſes ?" ceux-ci répondoient, ſans
„ les connoître : Ce ſont de bonnes gens." Ainſi des violettes, ſous des buiſſons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs converſations, la médiſance, qui, ſous une apparence de juſtice, diſpoſe néceſſairement le cœur à la haine ou à la fauſſeté ; car il eſt impoſſible de ne pas haïr les hommes, ſi on les croit méchans, & de vivre avec les méchans, ſi on ne leur cache ſa haine ſous de fauſſes apparences de bienveillance. Ainſi la médiſance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, ſans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, & quoiqu'elles n'en euſſent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les rempliſſoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la ſolitude, loin d'être ſauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'hiſtoire ſcandaleuſe de la ſociété ne fourniſſoit point de matiere à leurs converſations, celle de la nature les rempliſſoit de raviſſement & de joie. Elles admiroient avec tranſport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains,

avoit

avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaiſirs purs, ſimples & toujours renaiſſans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuſte & plus intelligent que les Européens à quinze ans, avoit embelli ce que le noir Domingue ne ſavoit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les bois voiſins, déraciner de jeunes plans de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde eſt d'un ſi beau vert, & d'attiers dont le fruit eſt plein d'une crême ſucrée, qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit ſemé des graines d'arbres, qui, dès la ſeconde année, portoient des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendoient autour, comme les criſtaux d'un luſtre, de longues grappes de fleurs blanches ; le lilas de Perſe, qui éleve droit en l'air ſes girandoles gris de lin ; le papayer, dont le tronc ſans branches formé en colonne hériſſée de melons verds, porte un chapiteau de larges feuilles, ſemblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins & des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs & de jam-roſes. La plupart de ces arbres donnoient déjà à ſon jeune maître, de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuſe avoit répandu la fécondité juſque dans les lieux les plus ſtériles de cet enclos. Diverſes eſpeces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient ſur les têtes noires des rochers, & ſembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient ça & là, le long des eſcarpemens de la montagne.

Il avoit diſpoſé ces végétaux de maniere qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un ſeul coup d'œil. Il avoit planté au milieu de ce baſſin, les herbes qui s'élevent peu, enſuite les arbriſſeaux, puis les arbres qui en bordoient la circonférence ; de ſorte que ce vaſte enclos paroiſſoit, de ſon centre, comme un amphithéatre de verdure, de fruits & de fleurs, renfermant des plantes potageres, des liſieres de prairies, & des champs de riz & de blé. Mais en aſſujettiſſant ces végétaux à ſon plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ſes indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les ſemences ſont volatiles, & ſur le bord des eaux, ceux dont les graines ſont faites pour flotter. Ainſi, chaque végétal croiſſoit dans ſon ſite propre, & chaque ſite recevoit de ſon végétal ſa parure naturelle. Les eaux qui deſcendent du ſommet de ces rochers, formoient au fond

fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient, au milieu de la verdure des arbres en fleurs, les rochers, & l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient, pour la plupart, auſſi acceſſibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conſeils & de nos ſecours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un ſentier qui tournoit autour de ce baſſin, & dont pluſieurs rameaux venoient ſe rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, & accordé, par la plus heureuſe harmonie, la facilité de la promenade avec l'aſpérité du ſol, & les arbres domeſtiques avec les ſauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarraſſe maintenant ces chemins, ainſi que la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà & là des pyramides, dans les aſſiſes deſquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de roſiers, des pointillades & d'autres arbriſſeaux qui ſe plaiſent dans les rochers. En peu de temps, ces pyramides ſombres & brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés ſur leurs bords, formoient des ſouterrains voûtés, inacceſſibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un ſentier conduiſoit dans un boſquet d'arbres ſauvages, au centre duquel croiſſoit, à l'abri des vents, un arbre domeſtique chargé de fruits. Là, étoit une moiſſon ; ici, un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maiſons ; par cette autre, les ſommets inacceſſibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelaſſé de lianes, on ne diſtinguoit au plein midi aucun objet : ſur la pointe de ce grand rocher voiſin qui ſort de la montagne, on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoiſſoit quelquefois un vaiſſeau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit ſur ce rocher que ces familles ſe raſſembloient le ſoir, & jouiſſoient en ſilence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, & du murmure des fontaines, & des dernieres harmonies de la lumiere & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul & Virgine dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour ſignaler mon arrivée dès qu'ils m'apperçevoient, ainſi qu'on

éleve un pavillon ſur la montagne voiſine, à la vue d'un vaiſſeau en mer. L'idée me vint de graver une inſcription ſur la tige de ce roſeau. Quelque plaiſir que j'aie eu dans mes voyages à voir une ſtatue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inſcription bien faite. Il me ſemble alors qu'une voix humaine ſorte de la pierre, ſe faſſe entendre à travers les ſiecles, & s'adreſſant à l'homme au milieu des déſerts, lui diſe qu'il n'eſt pas ſeul, & que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont ſenti, penſé & ſouffert comme lui. Que ſi cette inſcription eſt de quelque nation ancienne qui ne ſubſiſte plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le ſentiment de ſon immortalité, en lui montrant qu'une penſée a ſurvécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc ſur le petit mât de pavillon de Paul & de Virginie, ces vers d'Horace :

.... Fratres Helenæ, lucida ſidera,
Ventorumque regat pater,
Obſtrictis aliis, præter Iapyga.

" Que les freres d'Hélene, aſtres charmans comme vous,
" & que le pere des vents vous dirigent, & ne faſſent ſouffler
" que le zéphyr."

Je gravai ce vers de Virgile ſur l'écorce d'un talamaque, à l'ombre duquel Paul s'aſſeyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée.

Fortunatus & ille deos qui novit agreſtes !

" Heureux, mon fils, de ne connoître que les divinités
" champêtres !"

Et cet autre au-deſſus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'aſſemblée.

At ſecura quies, & neſcia fallere vita.

" Ici eſt une bonne conſcience, & une vie qui ne ſait pas
" tromper."

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin ; elle diſoit que ce que j'avois mis au pied de ſa girouette étoit trop long & trop ſavant. " J'euſſe mieux aimé, ajoutoit-elle : TOU-
" JOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE." " Cette deviſe,
" lui répondis-je, conviendroit encore mieux à la vertu." Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuſes étendoient leurs ames ſenſibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms

les

les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers & de bananiers plantés en rond, autour d'une pelouſe, au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danſer, ſe nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour & Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faiſoient porter les noms de BRETAGNE & de NORMANDIE, à de petites portions de terre où elles avoient ſemé du bled, des fraiſes & des pois. Domingue & Marie déſirant, à l'imitation de leurs maîtreſſes, ſe rappeler les lieux de leur naiſſance en Afrique, appeloient ANGOLA & FOULLEPOINTE, deux endroits où croiſſoit l'herbe dont ils faiſoient des paniers, & où ils avoient planté un calebaſſier. Ainſi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illuſions de leur pays, & en calmoient les regrets dans une terre étrangere. Hélas! j'ai vu s'animer, de mille appellations charmantes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant ſi bouleverſé, & qui, ſemblable à un champ de la Grece, n'offre plus que des ruines & des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher, la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ, eſt un enfoncement, d'où ſort une fontaine, qui forme, dès ſa ſource, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorſque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis préſent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit ſur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit, ſervît un jour d'époque à la naiſſance de ſon fils. Madame de la Tour, à ſon exemple, y en planta un autre, dans une ſemblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un ſe nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion, que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui ſurpaſſoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà, ils entrelaçoient leurs palmes, & laiſſoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au-deſſus du baſſin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laiſſé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ſes flancs bruns & humides rayonnoient, en étoiles vertes & noires, de larges capillaires, & flottoient, au gré des vents, des touffes de ſcolopendre ſuſpendues comme

de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là, croiſſoient des liſieres de pervenche, dont les fleurs ſont preſque ſemblables à celles de la giroflée rouge, & des pimens, dont les gouſſes, couleur de ſang, ſont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles ſont en cœur, & les baſilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'eſcarpement de la montagne, pendoient des lianes ſemblables à des draperies flottantes, qui formoient ſur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiſeaux de mer, attirés par ces retraites paiſibles, y venoient paſſer la nuit. Au coucher du ſoleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbigeau & l'alouette marine ; & au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiſeau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainſi que l'aſtre du jour, les ſolitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à ſe repoſer ſur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à la fois magnifique & ſauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ſes chevres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle ſe plaiſoit à les voir brouter les capillaires ſur les flancs eſcarpés de la roche, & ſe tenir en l'air ſur une de ſes corniches, comme ſur un piédeſtal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta, de la forêt voiſine, des nids de toute ſorte d'oiſeaux. Les peres & les meres de ces oiſeaux ſuivirent leurs petits, & vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur diſtribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs & de millet. Dès qu'elle paroiſſoit, les merles ſiffleurs, les bengalis, dont le ramage eſt ſi doux, les cardinaux, dont le plumage eſt couleur de feu, quittoient leurs buiſſons ; des perruches vertes comme des émeraudes, deſcendoient des lataniers voiſins ; des perdrix accouroient ſous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle juſqu'à ſes pieds, comme des poules. Paul & elle, s'amuſoient avec tranſport, de leurs jeux, de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans, vous paſſiez ainſi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu, vos meres, vous ſerrant dans leurs bras, béniſſoient le ciel de la conſolation que vous prépariez à leur vieilleſſe, & de vous voir entrer dans la vie, ſous de ſi heureux auſpices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebaſſes pleines

pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz ſur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à la fois, les mets les plus ſains, les couleurs les plus gaies & les ſucs les plus agréables.

La converſation étoit auſſi douce & auſſi innocente que ces feſtins. Paul y parloit ſouvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque choſe d'utile pour la ſociété. Ici, les ſentiers n'étoient pas commodes ; là, on étoit mal aſſis ; ces jeunes berceaux ne donnoient pas aſſez d'ombrage ; Virginie ſeroit mieux là.

Dans la ſaiſon pluvieuſe, ils paſſoient le jour tous enſemble dans la caſe, maîtres & ſerviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bêches, & auprès de ces inſtrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des ſacs de riz, des gerbes de bleds, & des régimes de bananes. La délicateſſe s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, inſtruite par Marguerite & par ſa mere, y préparoit des ſorbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à ſucre, des citrons & des cédras.

La nuit venue, ils ſoupoient à la lueur d'une lampe ; enſuite, madame de la Tour ou Marguerite racontoient quelques hiſtoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infeſtés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaiſſeau jeté par la tempête ſur les rochers d'une île déſerte. A ces récits, les ames ſenſibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hoſpitalité envers de ſemblables malheureux. Cependant les deux familles ſe ſéparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de ſe revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens ſur la couverture de leurs caſes, ou à celui des vents, qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui ſe briſoient ſur le rivage. Elles béniſſoient Dieu de leur ſécurité perſonnelle, dont le ſentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour liſoit publiquement quelque hiſtoire touchante de l'ancien ou du nouveau Teſtament. Ils raiſonnoient peu ſur ces livres ſacrés ; car leur théologie étoit toute en ſentiment, comme celle de la nature, & leur morale toute en action, comme celle de l'évangile. Ils n'avoient point des jours deſtinés aux plaiſirs

& d'autres à la triſteſſe. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, & tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient ſans ceſſe une intelligence infinie, toute-puiſſante & amie des hommes. Ce ſentiment de confiance dans le pouvoir ſuprême, les rempliſſoit de conſolation pour le paſſé, de courage pour le préſent, & d'eſpérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans ces ſentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur ſociété paroiſſoit triſte, tous les autres ſe réuniſſoient autour de lui, & l'enlevoient aux penſées ameres, plus par des ſentimens que par des réflexions. Chacun y employoit ſon caractere particulier : Marguerite, une gaieté vive ; madame de la Tour, une théologie douce ; Virginie, des careſſes tendres ; Paul, de la franchiſe & de la cordialité. Marie & Domingue même, venoient à ſon ſecours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé, & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainſi, des plantes foibles s'entrelacent enſemble, pour réſiſter aux ouragans.

Dans la belle ſaiſon, ils alloient tous les dimanches à la meſſe à l'égliſe des Pamplemouſſes, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empreſſerent pluſieurs fois de faire la connoiſſance de ces familles ſi unies, & de les inviter à des parties de plaiſir. Mais elles repouſſerent toujours leurs offres avec honnêteté & reſpect, perſuadées que les gens puiſſans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaiſans, & qu'on ne peut être complaiſant qu'en flattant les paſſions d'autrui, bonnes & mauvaiſes. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de ſoin, l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médiſans & groſſiers. Elles paſſerent d'abord auprès des uns pour timides, & auprès des autres pour fieres ; mais leur conduite réſervée étoit accompagnée de marques de politeſſe ſi obligeantes, ſur-tout envers les miſérables, qu'elles acquirent inſenſiblement le reſpect des riches & la confiance des pauvres.

Après la meſſe, on venoit ſouvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une perſonne affligée, qui leur demandoit des conſeils, ou un enfant qui les prioit de paſſer chez ſa mere malade, dans un des quartiers voiſins. Elles portoient toujours avec elles, quelques recettes utiles aux maladies

ladies ordinaires aux habitans, & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits ſervices. Elles réuſſiſſoient ſur-tout à bannir les peines de l'eſprit ſi intolérables dans la ſolitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade en l'écoutant la croyoit préſente. Virginie revenoit bien ſouvent de là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occaſion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remedes néceſſaires aux malades, & qui les leur préſentoit avec une grace ineffable. Après ces viſites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, juſque chez moi, où je les attendois à dîner, ſur les bords de la petite riviere qui coule dans mon voiſinage. Je me procurois, pour ces occaſions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas Indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous ſur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivieres, qui ne ſont guere ici que de grands ruiſſeaux. Nous y apportions, de l'habitation, des proviſions végétales que nous joignions à celles que la mer nous fourniſſoit en abondance. Nous pêchions ſur ſes rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langouſtes, des chevrettes, des crabes, des ourſins, des huitres & des coquillages de toute eſpece. Les ſites les plus terribles nous procuroient ſouvent les plaiſirs les plus tranquilles. Quelquefois aſſis ſur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir ſe briſer à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poiſſon, s'avançoit quelquefois ſur les reſcifs, au-devant des lames, puis à leur approche, il fuyoit ſur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuſes & mugiſſantes qui le pourſuivoient bien avant ſur la greve. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçans, & diſoit que ces jeux-là lui faiſoient grande peur.

Nos repas étoient ſuivis des chants & des danſes de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer ſur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paiſiblement tant de biens. Quelquefois, à la maniere des noirs, elle exécutoit avec Paul, une pantomime. La pantomime eſt le premier langage de l'homme ; elle eſt connue de toutes les nations. Elle eſt ſi naturelle

relle & ſi expreſſive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie ſe rappelant dans les lectures que lui faiſoit ſa mere, les hiſtoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au ſon du tamtam de Domingue, elle ſe préſentoit ſur la pelouſe, portant une cruche ſur ſa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la ſource d'une fontaine voiſine, pour y puiſer de l'eau. Domingue & Marie, repréſentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repouſſer. Paul accouroit à ſon ſecours, battoit les bergers, rempliſſoit la cruche de Virginie, & en la lui poſant ſur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de ſon teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du perſonnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle repréſentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre dans ſon pays, où elle ſe trouve étrangere après une longue abſence. Domingue & Marie contrefaiſoient les moiſſonneurs. Virginie feignoit de glaner çà & là, ſur leurs pas, quelques épis de bled. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit, en tremblant, à ſes queſtions. Bientôt ému de pitié, il accordoit un aſyle à l'innocence, & l'hoſpitalité à l'infortune. Il rempliſſoit le tablier de Virginie de toutes ſortes de proviſions, & l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré ſon indigence. Madame de la Tour, à cette ſcene, venant à ſe rappeler l'abandon où l'avoient laiſſée ſes propres parens, ſon veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, ſuivie maintenant de l'eſpoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; & ce ſouvenir confus de maux & de biens, nous faiſoit verſer à tous des larmes de douleur & de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on ſe croyoit tranſporté dans les champs de la Syrie ou de la Paleſtine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations & d'orcheſtres convenables à ce ſpectacle. Le lieu de la ſcene étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous pluſieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre abrités de la chaleur, pendant toute la journée; mais quand le ſoleil étoit deſcendu à l'horizon, ſes rayons briſés par les troncs des arbres, divergeoient

geoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuſes, qui produiſoient le plus majeſtueux effet. Quelquefois, ſon diſque tout entier paroiſſoit à l'extrémité d'une avenue, & la rendoit toute étincelante de lumiere. Le feuillage des arbres, éclairé en deſſous de ſes rayons ſafranés, brilloit des feux de la topaze & de l'émeraude. Leurs troncs mouſſeux & bruns paroiſſoient changés en colonnes de bronze antique, & les oiſeaux déjà retirés en ſilence, ſous la ſombre feuillée, pour y paſſer la nuit, ſurpris de revoir une ſeconde aurore, ſaluoient tous à la fois l'aſtre du jour, par mille & mille chanſons.

La nuit nous ſurprenoit bien ſouvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air, & la douceur du climat, nous permettoient de dormir ſous un ajoupa, au milieu des bois, ſans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans ſa caſe, & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laiſſée. Il y avoit alors tant de bonne foi & de ſimplicité dans cette île ſans commerce, que les portes de beaucoup de maiſons ne fermoient point à la clef, & qu'une ſerrure étoit un objet de curioſité pour pluſieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul & Virginie, des jours de plus grande réjouiſſance; c'étoient les fêtes de leurs meres. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir & de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, & qui, ſans aucun ſecours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour ſupporter la pauvreté, ni la ſtupidité qui acccompagne l'eſclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les ſeuls préſens que Virginie pût faire de l'aiſance de l'habitation; mais elle y joignoit une bonne grace, qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain paſſer la journée chez madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mere de famille avec deux ou trois miſérables filles, jaunes, maigres & ſi timides qu'elles n'oſoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aiſe; elle leur ſervoit des rafraîchiſſemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonſtance particuliere qui en augmentoit ſelon elle l'agrément: cette liqueur avoit été préparée par Marguerite; cette autre par ſa mere; ſon frere avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre.

Elle

Elle engageoit Paul à les faire danſer. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes & ſatisfaites. Elle vouloit qu'elles fuſſent joyeuſes de la joie de ſa famille. " On ne „ fait ſon bonheur, diſoit-elle, qu'en s'occupant de celui des „ autres." Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroiſſoit leur avoir fait plaiſir, couvrant la néceſſité d'agréer ſes penſées du prétexte de leur nouveauté ou de leur ſingularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choiſiſſoit, avec l'agrément de ſa mere, quelques-uns des ſiens, & elle chargeoit Paul d'aller ſecrétement les dépoſer à la porte de leurs caſes. Ainſi, elle faiſoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'eſprit ſe remplit, dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puiſſe donner tant de lumieres & de plaiſirs. Votre ame, circonſcrite dans une petite ſphere de connoiſſances humaines, atteint bientôt le terme de ſes jouiſſances artificielles; mais la nature & le cœur ſont inépuiſables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'hiſtoire & de philoſophie. Les périodes de leur vie ſe régloient ſur celles de la nature. Ils connoiſſoient les heures du jour, par l'ombre des arbres; les ſaiſons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs converſations. " Il eſt temps de dîner, diſoit Virginie „ à la famille; les ombres des bananiers ſont à leurs pieds," ou bien: " La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs „ feuilles." " Quand viendrez-vous nous voir, lui diſoient „ quelques amies du voiſinage?" " Aux cannes de ſucre, ré„ pondoit Virginie." " Votre viſite nous ſera encore plus „ douce & plus agréable, reprenoient ces jeunes filles." Quand on l'interrogeoit ſur ſon âge & ſur celui de Paul: " Mon frere, diſoit-elle, eſt de l'âge du grand cocotier de la „ fontaine, & moi de celui du plus petit. Les manguiers „ ont donné douze fois leurs fruits, & les orangers vingt„ quatre fois leurs fleurs, depuis que je ſuis au monde." Leur vie ſembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes & des dryades. Ils ne connoiſſoient d'autres époques hiſtoriques que celles de la vie de leurs meres, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, & d'autre philoſophie que de faire du bien à tout le monde, & de ſe réſigner à la volonté de Dieu.

Après

Après tout, qu'avoient beſoin ces jeunes gens d'être riches & ſavans à notre maniere? leurs beſoins & leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne ſe communiquaſſent quelques ſecours ou quelque lumiere; oui, des lumieres: & quand il s'y ſeroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuſes à craindre. Ainſi croiſſoient ces deux enfans de la nature. Aucun ſouci n'avoit ridé leur front; aucune intempérance n'avoit corrompu leur ſang; aucune paſſion malheureuſe n'avoit dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur ame, en graces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, & leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur: tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorſque ſortant des mains de Dieu, ils ſe virent, s'approcherent, & converſerent d'abord comme frere & comme ſœur. Virginie, douce, modeſte, confiante comme Eve; & Paul, ſemblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la ſimplicité d'un enfant.

Quelquefois ſeul avec elle (il me l'a mille fois raconté,) il lui diſoit au retour de ſes travaux: " Lorſque je ſuis fatigué, „ ta vue me délaſſe. Quand du haut de la montagne, je „ t'apperçois au fond de ce vallon, tu me parois au milieu „ de nos vergers comme un bouton de roſe. Si tu marches „ vers la maiſon de nos meres, la perdrix qui court vers ſes „ petits, a un corſage moins beau & une démarche moins „ légere. Quoique je te perde de vue, à travers les arbres, „ je n'ai pas beſoin de te voir pour te retrouver; quelque „ choſe de toi que je ne puis dire, reſte pour moi dans l'air „ où tu paſſes, ſur l'herbe où tu t'aſſieds. Lorſque je t'ap- „ proche, tu ravis tous mes ſens. L'azur du ciel eſt moins „ beau que le bleu de tes yeux; le chant des bengalis, moins „ doux que le ſon de ta voix. Si je te touche ſeulement du „ bout du doigt, tout mon corps frémit de plaiſir. Souviens- „ toi du jour où nous paſſâmes à travers les cailloux roulans „ de la riviere des trois Mamelles. En arrivant ſur ſes „ bords, j'étois déjà bien fatigué; mais quand je t'eus pris „ ſur mon dos, il me ſembloit que j'avois des ailes comme un „ oiſeau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. " Eſt-ce par ton eſprit? mais nos meres en ont plus que nous " deux. Eſt-ce par tes careſſes? mais elles m'embraſſent „ plus ſouvent que toi. Je crois que c'eſt par ta bonté. Je „ n'oublierai jamais que tu as marché nus-pieds juſqu'à la „ riviere Noire, pour demander la grace d'une pauvre eſ- „ clave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette

" branche

„ branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt. „ Tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de „ miel; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais au- „ paravant, repoſe-toi ſur mon ſein, & je ſerai délaſſé."

Virginie lui répondoit: " Oh mon frere! les rayons du „ ſoleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins „ de joie que ta préſence. J'aime bien ma mere, j'aime „ bien la tienne; mais quand elles t'appellent mon fils, je „ les aime encore davantage. Les careſſes qu'elles te font, „ me ſont plus ſenſibles que celles que j'en reçois. Tu me „ me demandes pourquoi tu m'aimes. Mais tout ce qui a „ été élevé enſemble, s'aime. Vois nos oiſeaux; élevés „ dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils ſont „ toujours enſemble comme nous. Ecoute comme ils s'ap- „ pellent & ſe répondent d'un arbre à l'autre. De même, „ quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues ſur ta „ flûte au haut de la montagne, j'en répete les paroles au „ fond de ce vallon. Tu m'es cher, ſur-tout depuis le jour „ où tu voulois te battre pour moi contre le maître de l'eſ- „ clave. Depuis ce temps-là, je me ſuis dit bien des fois: „ Ah! mon frere a un bon cœur; ſans lui, je ſerois morte „ d'effroi. Je prie Dieu tous les jours, pour ma mere, pour „ la tienne, pour toi, pour nos pauvres ſerviteurs; mais „ quand je prononce ton nom, il me ſemble que ma dévo- „ tion augmente. Je demande ſi inſtamment à Dieu qu'il „ ne t'arrive aucun mal! Pourquoi vas-tu, ſi loin & ſi haut, „ me chercher des fruits & des fleurs? n'en avons-nous pas „ aſſez dans le jardin? Comme te voilà fatigué, tu es tout „ en nage." Et avec ſon petit mouchoir blanc, elle lui eſſuyoit le front & les joues, & elle lui donnoit pluſieurs baiſers.

Cependant, depuis quelque temps Virginie ſe ſentoit agi- tée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus ſe marbroient de noir; ſon teint jauniſſoit; une langueur univerſelle abattoit ſon corps. La ſérénité n'étoit plus ſur ſon front ni le ſourire ſur ſes levres. On la voyoit tout-à-coup gaie ſans joie, & triſte ſans chagrin. Elle fuyoit ſes jeux innocens, ſes doux travaux, & la ſociété de ſa famille bien-aimée. Elle erroit çà & là, dans les lieux les plus ſolitaires de l'ha- bitation, cherchant par-tout du repos & ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en ſolâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras ſubit la ſaiſiſſoit; un rouge vif coloroit ſes joues pâles, & ſes yeux n'oſoient plus s'arrêter ſur les ſiens. Paul lui diſoit: " La verdure couvre ces rochers, nos oiſeaux chantent quand

" ils

„ ils te voient. Tout eſt gai autour de toi, toi ſeule es triſte." Et il cherchoit à la ranimer, en l'embraſſant; mais elle détournoit la tête, & fuyoit tremblante vers ſa mere. L'infortunée ſe ſentoit troublée par les careſſes de ſon frere. Paul ne comprenoit rien à des caprices ſi nouveaux & ſi étranges. Un mal n'arrive guere ſeul.

Un de ces étés qui déſolent de temps à autre les terres ſituées entre les tropiques, vint étendre ici ſes ravages. C'étoit vers la fin de décembre, lorſque le ſoleil au capricorne échauffe pendant trois ſemaines l'île de France de ſes feux verticaux. Le vent du ſud-eſt qui y regne preſque toute l'année, n'y ſouffloit plus. De longs tourbillons de pouſſiere s'élevoient ſur les chemins, & reſtoient ſuſpendus en l'air. La terre ſe fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaiſons chaudes ſortoient du flanc des montagnes, & la plupart de leurs ruiſſeaux étoient deſſéchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rouſſes s'élevoient de deſſus ſes plaines, & paroiſſoient au coucher du ſoleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchiſſement à l'atmoſphere embraſée. L'orbe de la lune tout rouge, ſe levoit, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démeſurée. Les troupeaux abattus ſur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aſpirant l'air, faiſoient retentir les vallons de triſtes mugiſſemens. Le cafre même, qui les conduiſoit, ſe couchoit ſur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le ſol étoit brûlant, & l'air étouffant retentiſſoit du bourdonnement des inſectes qui cherchoient à ſe déſaltérer dans le ſang des hommes & des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie ſentit redoubler tous les ſymptômes de ſon mal. Elle ſe levoit, elle s'aſſeyoit, elle ſe recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude, ni le ſommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers ſa fontaine. Elle en apperçoit la ſource, qui, malgré la ſéchereſſe, couloit encore en filets d'argent ſur les flancs bruns du rocher. Elle ſe plonge dans ſon baſſin. D'abord, la fraîcheur ranime ſes ſens, & mille ſouvenirs agréables ſe préſentent à ſon eſprit. Elle ſe rappelle que, dans ſon enfance, ſa mere & Marguerite s'amuſoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu; que Paul enſuite, réſervant ce bain pour elle ſeule, en avoit creuſé le lit, couvert le fond de ſable, & ſemé ſur ſes bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, ſur ſes bras nus & ſur ſon ſein, les reflets des deux palmiers, plantés à la naiſſance de ſon frere & à

la ſienne, qui entrelaçoient au deſſus de ſa tête leurs rameaux verds & leurs jeunes cocos. Elle penſe à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; & elle ſoupire. Elle ſonge à la nuit, à la ſolitude; & un feu dévorant la ſaiſit. Auſſitôt, elle ſort, effrayée, de ces dangereux ombrages, & de ces eaux plus brûlantes que les ſoleils de la zone torride. Elle court auprès de ſa mere chercher un appui contre elle-même. Pluſieurs fois, voulant lui raconter ſes peines, elle lui preſſa les mains dans les ſiennes; pluſieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais ſon cœur oppreſſé laiſſa ſa langue ſans expreſſion, & poſant ſa tête ſur le ſein maternel, elle ne put que l'inonder de ſes larmes.

Madame de la Tour pénétroit bien la cauſe du mal de ſa fille, mais elle n'oſoit elle-même lui en parler. " Mon „ enfant, lui diſoit-elle, adreſſe-toi à Dieu qui diſpoſe à „ ſon gré de la ſanté & de la vie. Il t'éprouve au- „ jourd'hui pour te récompenſer demain. Songe que „ nous ne ſommes ſur la terre, que pour exercer la „ vertu."

Cependant, ces chaleurs exceſſives éleverent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaſte paraſol. Les ſommets des montagnes les raſſembloient autour d'eux, & de longs ſillons de feu ſortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines & les vallons; des pluies épouvantables, ſemblables à des cataractes, tomberent du ciel. Des torrens écumeux ſe précipitoient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce baſſin étoit devenu une mer; le plateau où ſont aſſiſes les cabanes, une petite île, & l'entrée de ce vallon, une écluſe, par où ſortoient pêle-mêle, avec les eaux mugiſſantes, les terres, les arbres, & les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la caſe de madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte & les contrevens en fuſſent bien fermés, tous les objets s'y diſtinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, ſuivi de Domingue, alloit d'une caſe à l'autre, malgré la fureur de la tempête, aſſurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu; il ne rentroit que pour conſoler la famille par l'eſpoir prochain du retour du beau temps. En effet, ſur le ſoir la pluie ceſſa; le vent alizé du ſud-eſt reprit ſon cours ordinaire; les nu-

ages

ages orageux furent jetés vers le nord-oueſt, & le ſoleil couchant parut à l'horizon.

Le premier déſir de Virginie fut de revoir le lieu de ſon repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, & lui préſenta ſon bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en ſouriant, & ils ſortirent enſemble de la caſe. L'air étoit frais & ſonore. Des fumées blanches s'élevoient ſur les croupes de la montagne ſillonnée çà & là de l'écume des torrens qui tariſſoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleverſé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands amas de ſables couvroient les liſieres de prairies & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout & bien verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiſeaux, excepté quelques bengalis, qui, ſur la pointe des rochers voiſins, déploroient, par des chants plantifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette déſolation, Virginie dit à Paul ; " Vous aviez apporté ici des oiſeaux, l'ouragan les a tués. Vous „ aviez planté ce jardin, il eſt détruit. Tout périt ſur la „ terre ; il n'y a que le ciel qui ne change point." Paul lui répondit : " Que ne puis-je vous donner quelque choſe „ du ciel ! mais je ne poſſede rien, même ſur la terre." Virginie reprit, en rougiſſant. " Vous avez à vous le por- „ trait de Saint Paul." A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la caſe de ſa mere. Ce portrait étoit une petite miniature, repréſentant l'hermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté long-temps ſuſpendu à ſon cou, étant fille ; enſuite, devenue mere, elle l'avoit mis à celui de ſon enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaiſſée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux ſolitaire, ſon fruit en avoit contracté quelque reſſemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, & à lui donner pour patron un Saint qui avoit paſſé ſa vie loin des hommes qui l'avoient abuſée, puis abandonnée. Virgine en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : „ Mon frere, il ne me ſera jamais enlevé tant que je vivrai, „ & je n'oublierai jamais que tu m'as donné la ſeule choſe „ que tu poſſedes au monde." A ce ton d'amitié, à ce retour ineſpéré de familiarité & de tendreſſe, Paul voulut l'embraſſer ; mais auſſi légere qu'un oiſeau, elle lui échappa, & le laiſſa hors de lui, ne concevant rien à une conduite ſi extraordinaire.

Cependant

Cependant Marguerite disoit à Madame de la Tour: „ Pourquoi ne marions-nous pas nos enfans? Ils ont l'un „ pour l'autre une passion extrême, dont mon fils ne s'ap- „ perçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en „ vain nous veillons sur eux; tout est à craindre." Madame de la Tour lui répondit: " Ils sont trop jeunes & trop „ pauvres. Quel chagrin pour nous, si Virginie mettoit „ au monde des enfans malheureux, qu'elle n'auroit peut- „ être pas la force d'élever! Ton noir Domingue est bien „ cassé; Marie est infirme. Moi-même, chere amie, de- „ puis quatorze ans, je me sens fort affoiblie. On vieillit „ promptement dans les pays chauds, & encore plus vîte „ dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. At- „ tendons que l'âge ait formé son tempérament, & qu'il „ puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le „ sais, nous n'avons guere que le nécessaire de chaque jour. „ Mais, en faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de „ temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelque „ esclave; & à son retour ici, nous le marierons à Virginie, „ car je crois que personne ne peut rendre ma chere fille „ aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à „ notre voisin."

En effet, ces dames me consulterent, & je fus de leur avis. „ Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant „ une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un „ voyage de six semaines au plus, & d'autant de temps „ pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une „ pacotille à Paul; car j'ai des voisins qui l'aiment beau- „ coup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, „ dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulins pour „ l'éplucher; du bois d'ébene si commun ici qu'il sert au „ chauffage, & quelques résines qui se perdent dans nos „ bois: tout cela se vend assez bien aux Indes, & nous est „ fort inutile ici."

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonaye, une permission d'embarquement pour ce voyage, & avant tout, je voulus en prévenir Paul; mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au- dessus de son âge: " Pourquoi voulez-vous que je quitte ma „ famille, pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il „ un commerce au monde plus avantageux que la culture „ d'un champ qui rend quelquefois cinquante & cent pour „ un? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous „ pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans

„ que

„ que j'aille courir aux Indes ? Nos meres me diſent que „ Domingue eſt vieux & caſſé ; mais moi je ſuis jeune, & „ je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver „ pendant mon abſence quelque accident, ſur-tout à Vir- „ ginie, qui eſt déjà ſouffrante. Oh ! non, non ! je ne ſau- „ rois me réſoudre à les quitter."

Sa réponſe me jeta dans un grand embarras ; car madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie & le déſir qu'elle avoit de gagner quelques années ſur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'oſois même faire ſoupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaiſſeau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de ſa tante. La crainte de la mort, ſans laquelle les cœurs durs ne ſeroient jamais ſenſibles, l'avoit frappée. Elle ſortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à ſa niece de repaſſer en France ; ou, ſi ſa ſanté ne lui permettoit pas de faire un ſi long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle deſtinoit une bonne éducation, un parti à la cour, & la donation de tous ſes biens. Elle attachoit, diſoit-elle, le retour de ſes bontés à l'exécution de ſes ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la conſternation. Domingue & Marie ſe mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroiſſoit prêt à ſe mettre en colere. Virginie, les yeux fixés ſur ſa mere, n'oſoit proférer un mot. " Pourriez-vous nous quitter „ maintenant, dit Marguerite à Madame de la Tour ?" „ Non, mon amie ; non, mes enfans, reprit madame de la „ Tour : je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, „ & c'eſt avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le „ bonheur que dans votre amitié. Si ma ſanté eſt déran- „ gée, d'anciens chagrins en ſont cauſe. J'ai été bleſſée au „ cœur par la dureté de mes parens & par la perte de mon „ cher époux. Mais depuis, j'ai goûté plus de conſolation „ & de félicité avec vous, ſous ces pauvres cabanes, que „ jamais les richeſſes de ma famille ne m'en ont fait même „ eſpérer dans ma patrie."

A ce diſcours, des larmes de joie coulerent de tous les yeux. Paul ſerrant madame de la Tour dans ſes bras, lui dit : " Je ne vous quitterai pas non plus. Je n'irai point „ aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chere „ maman ; rien ne vous manquera jamais avec nous." Mais de toute la ſociété, la perſonne qui témoigna le moins

de joie & qui y fut la plus ſenſible, fut Virginie. Elle fut le reſte du jour d'une gaieté douce, & le retour de ſa tranquillité mit le comble à la ſatisfaction générale.

Le lendemain, au lever du ſoleil, comme ils venoient de faire tous enſemble, ſuivant leur coutume, la priere du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu'un monſieur à cheval, ſuivi de deux eſclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de la Bourdonaye. Il entra dans la caſe, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de ſervir, ſuivant l'uſage du pays, du café & du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaiſſelle des moitiés de calebaſſe, & pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Enſuite, s'adreſſant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de ſonger aux particulieres; mais qu'elle avoit bien des droits ſur lui. " Vous avez, ajouta-t-il, Madame, une „ tante de qualité & fort riche à Paris, qui vous réſerve ſa „ fortune, & vous attend auprès d'elle." Madame de la Tour répondit au gouverneur, que ſa ſanté altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un ſi long voyage. " Au „ moins, reprit M. de la Bourdonaye, pour mademoiſelle „ votre fille, ſi jeune & ſi aimable, vous ne ſauriez, ſans in„ juſtice, la priver d'une ſi grande ſucceſſion. Je ne vous „ cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la „ faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce „ ſujet, d'uſer, s'il le falloit, de mon pouvoir; mais ne „ l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette „ colonie, j'attends de votre volonté ſeule un ſacrifice de „ quelques années, d'où dépend l'établiſſement de votre „ fille & le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient„ on aux Iles? n'eſt-ce pas pour y faire fortune? N'eſt„ il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans ſa „ patrie?"

En diſant ces mots, il poſa ſur la table un gros ſac de piaſtres que portoit un de ſes noirs. " Voilà, ajouta-t-il, „ ce qui eſt deſtiné aux préparatifs de voyage de mademoi„ ſelle votre fille, de la part de votre tante." Enſuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour, de ne s'être pas adreſſée à lui dans ſes beſoins, en la louant cependant de ſon noble courage. Paul auſſi-tôt prit la parole, & dit au gouverneur: " Monſieur, ma mere s'eſt adreſſée à „ vous, & vous l'avez mal reçue." " Avez-vous un autre

„ enfant,

„ enfant, Madame, dit M. de la Bourdonaye à madame de „ la Tour?" Non, Monſieur, reprit-elle; celui-ci eſt le „ fils de mon amie; mais lui & Virginie nous ſont com- „ muns, & également chers." " Jeune homme, dit le „ gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience „ du monde, vous connoîtrez le malheur des gens en place; " vous ſaurez combien il eſt facile de les prévenir, combien „ aiſément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient „ au mérite qui ſe cache."

M. de la Bourdonaye invité par madame de la Tour, s'aſſit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la maniere des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre & de la propreté de la petite caſe, de l'union de ces deux familles charmantes, & du zele même de leurs vieux domeſtiques. " Il n'y a, dit-il, ici, que des „ meubles de bois; mais on y trouve des viſages ſereins & „ des cœurs d'or." Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: " Je déſire être votre ami; car vous êtes „ un honnête homme." M. de la Bourdonaye reçut avec plaiſir cette marque de cordialité inſulaire. Il embraſſa Paul en lui ſerrant la main, & l'aſſura qu'il pouvoit compter ſur ſon amitié.

Après déjeûné, il prit madame de la Tour en particulier, & lui dit qu'il ſe préſentoit une occaſion prochaine d'envoyer ſa fille en France ſur un vaiſſeau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ſes parentes qui y étoit paſſagere; qu'il falloit bien ſe garder d'abandonner une fortune immenſe pour une ſatisfaction de quelques années. „ Votre tante, ajouta-t-il, en s'en allant, ne peut pas traîner „ plus de deux ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y „ bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Con- „ ſultez-vous. Tous les gens de bon ſens ſeront de mon „ avis." Elle lui répondit " que ne déſirant déſormais „ d'autre bonheur dans le monde que celui de ſa fille, elle „ laiſſeroit ſon départ pour la France entierement à ſa „ diſpoſition."

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occaſion de ſéparer, pour quelque temps, Virginie & Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc ſa fille à part, & lui dit: " Mon enfant, nos domeſtiques „ ſont vieux; Paul eſt bien jeune; Marguerite vient ſur „ l'âge; je ſuis déjà infirme; ſi j'allois mourir, que de- „ viendriez-vous, ſans fortune, au milieu de ces déſerts? „ Vous reſteriez donc ſeule, n'ayant perſonne qui puiſſe

„ vous être d'un grand ſecours, & obligée, pour vivre, de „ travailler ſans ceſſe à la terre, comme une mercenaire. „ Cette idée me pénetre de douleur." Virginie lui répondit : " Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez „ appris à travailler, & à le bénir chaque jour. Juſqu'à „ préſent il ne nous a pas abandonnés, il ne nous aban„ donnera point encore. Sa providence veille particuliere„ ment ſur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de „ fois, ma mere ! Je ne ſaurois me réſoudre à vous quitter." „ Madame de la Tour émue, reprit : " Je n'ai d'autre pro„ jet que de te rendre heureuſe, & de te marier un jour avec „ Paul qui n'eſt point ton frere. Songe maintenant que ſa „ fortune dépend de toi."

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l'ignore. Elle met ſur ſes yeux le voile qu'elle a ſur ſon cœur ; mais quand il eſt ſoulevé par une main amie, alors les peines ſecretes de ſon amour s'échappent comme par une barriere ouverte, & les doux épanchemens de la confiance ſuccedent aux réſerves & aux myſteres dont elle s'environnoit. Virginie, ſenſible aux nouveaux témoignages de bonté de ſa mere, lui raconta quels avoient été ſes combats qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu ſeul ; qu'elle voyoit le ſecours de ſa providence dans celui d'une mere tendre qui approuvoit ſon inclination, & qui la dirigeroit par ſes conſeils ; que maintenant appuyée de ſon ſupport, tout l'engageoit à reſter auprès d'elle, ſans inquiétude pour le préſent, & ſans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour voyant que ſa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit : „ Mon enfant, je ne veux point te contraindre ; délibere à „ ton aiſe, mais cache ton amour à Paul. Quand le cœur „ d'une fille eſt pris, ſon amant n'a plus rien à lui de„ mander."

Vers le ſoir, comme elle étoit ſeule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une ſoutane bleue. C'étoit un eccléſiaſtique miſſionnaire de l'île, & confeſſeur de madame de la Tour & de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. " Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu ſoit „ loué ! Vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre „ bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je ſais ce que „ vous a dit M. de la Bourdonaye, & ce que vous lui avez „ répondu. Bonne maman, votre ſanté vous oblige de „ reſter ici ; mais vous, jeune demoiſelle, vous n'avez point „ d'excuſe. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux

„ parens,

„ parens, même injuſtes. C'eſt un ſacrifice, mais c'eſt „ l'ordre de Dieu. Il s'eſt dévoué pour nous. Il faut, „ à ſon exemple, ſe dévouer pour le bien de ſa famille. „ Votre voyage en France aura une fin heureuſe. Ne „ voulez-vous pas bien y aller, ma chere demoiſelle ?"

Virginie, les yeux baiſſés, lui répondit en tremblant : „ Si c'eſt l'ordre de Dieu, je ne m'oppoſe à rien. Que „ la volonté de Dieu ſoit faite, dit-elle en pleurant."

Le miſſionnaire ſortit, & fut rendre compte au gouverneur du ſuccès de ſa commiſſion. Cependant, madame de la Tour m'envoya prier par Domingue, de paſſer chez elle, pour me conſulter ſur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laiſſât partir. Je tiens, pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, & que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tous, ſans exception. Mais que pouvoient mes conſeils de modération contre les illuſions d'une grande fortune, & mes raiſons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité ſacrée pour madame de la Tour ? Cette dame ne me conſulta donc que par bienſéance, & elle ne délibéra plus, depuis la déciſion de ſon confeſſeur. Marguerite même qui, malgré les avantages qu'elle eſpéroit pour ſon fils de la fortune de Virginie, s'étoit oppoſée fortement à ſon départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on ſe détermineroit, étonné des converſations ſecretes de madame de la Tour & de ſa fille, il s'abandonnoit à une triſteſſe ſombre. " On trame quelque choſe contre moi, diſoit-il ; " puiſqu'on ſe cache de moi."

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île, que la fortune avoit viſité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute eſpece. Ils déployerent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; les ſuperbes baſins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate & de Mazulipatan, des mouſſelines de Daca, unies, rayées, brodées, tranſparentes comme le jour, des baſtas de Surate d'un ſi beau blanc, des chittes de toutes couleurs, & des plus rares, à fond ſablé & à rameaux verts. Ils déroulerent de magnifiques étoffes de ſoie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc ſatiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir, des taffetas roſe, des ſatins à pleine main, des pekins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & juſqu'à des pagnes de Madagaſcar.

Madame de la Tour voulut que ſa fille achetât tout ce qui lui feroit plaiſir ; elle veilla ſeulement ſur les prix & les qualités des marchandiſes, de peur que les marchands ne la trompaſſent. Virginie choiſit tout ce qu'elle crut être agréable à ſa mere, à Marguerite & à ſon fils. " Ceci, „ diſoit-elle, étoit bon pour des meubles, cela pour l'uſage „ de Marie & de Domingue." Enfin, le ſac de piaſtres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore ſongé à ſes beſoins. Il fallut lui faire ſon partage ſur les préſens qu'elle avoit diſtribués à la ſociété.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui préſageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : " Ma „ ſœur s'en va ; elle fait déjà les apprêts de ſon voyage. „ Paſſez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit „ ſur l'eſprit de ſa mere & de la mienne, pour la retenir." Je me rendis aux inſtances de Paul, quoique bien perſuadé que mes repréſentations ſeroient ſans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante, en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de ſa tête, ce fut encore tout autre choſe quand je la vis parée à la maniere des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mouſſeline blanche, doublée de taffetas roſe. Sa taille légere & élevée, ſe deſſinoit parfaitement ſous ſon corſet, & ſes cheveux blonds, treſſés à double treſſe, accompagnoient admirablement ſa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, & ſon cœur, agité par une paſſion combattue, donnoit à ſon teint une couleur animée, & à ſa voix, des ſons pleins d'émotion. Le contraſte même de ſa parure élégante qu'elle ſembloit porter malgré elle, rendoit ſa langueur encore plus touchante, perſonne ne pouvoit la voir ni l'entendre, ſans ſe ſentir ému. La triſteſſe de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la ſituation de ſon fils, lui dit en particulier : " Pourquoi, mon fils, te nourrir de „ fauſſes eſpérances, qui rendent les privations encore plus „ ameres ? Il eſt temps que je te découvre le ſecret de ta „ vie & de la mienne. Mademoiſelle de la Tour appar- „ tient, par ſa mere, à une parente riche & de grande con- „ dition. Pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre pay- „ ſanne, & qui pis eſt, tu es bâtard."

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï prononcer : il en demanda la ſignification à ſa mere, qui lui répondit : " Tu n'as point eu de pere légi- „ time. Lorſque j'étois fille, l'amour me fit commettre

„ une

„ une foibleſſe dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé „ de ta famille paternelle, & mon repentir de ta famille „ maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres parens que moi „ ſeule dans le monde!" & elle ſe mit à répandre des larmes. Paul la ſerrant dans ſes bras, lui dit: " Oh, ma „ mere, puiſque je n'ai d'autres parens que vous dans le „ monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel ſecret „ venez-vous de me révéler! Je vois maintenant la raiſon „ qui éloigne de moi mademoiſelle de la Tour depuis deux „ mois, & qui la décide aujourd'hui à partir. Ah! ſans „ doute, elle me mépriſe!"

Cependant, l'heure de ſouper étant venue, on ſe mit à table, où chacun des convives, agité de paſſions différentes, mangea peu & ne parla point. Virginie en ſortit la premiere, & fut s'aſſeoir au lieu où nous ſommes. Paul la ſuivit bientôt après, & vint ſe mettre auprès d'elle. L'un & l'autre garderent quelque temps un profond ſilence. Il faiſoit une de ces nuits délicieuſes, ſi communes entre les tropiques & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroiſſoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ſes rayons diſſipoient par degrés. Sa lumiere ſe répandoit inſenſiblement ſur les montagnes de l'île & ſur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiſeaux, qui ſe careſſoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit & la tranquillité de l'air. Tous, juſqu'aux inſectes, bruiſſoient ſous l'herbe; les étoiles étinceloient au ciel & ſe réfléchiſſoient au ſein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards diſtraits ſon vaſte & ſombre horizon diſtingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs; elle apperçut à l'entrée du port une lumiere & une ombre. C'étoit le fanal & le corps du vaiſſeau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle ſe troubla, & détourna la tête, pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions aſſis à quelques pas de là, ſous des bananiers; & dans le ſilence de la nuit, nous entendîmes diſtinctement leur converſation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: " Mademoiſelle, vous partez, dit-on, dans „ trois jours. Vous ne craignez pas de vous expoſer aux

„ dangers de la mer.... de la mer dont vous êtes ſi „ effrayée!" " Il faut, répondit Virginie, que j'obéiſſe à „ mes parens, à mon devoir." " Vous nous quittez, reprit „ Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais „ vue!" " Hélas, dit Virginie, je voulois reſter ici toute „ ma vie ; ma mere ne l'a pas voulu. Mon confeſſeur „ m'a dit que la volonté de Dieu étoit que je partiſſe ; „ que la vie étoit une épreuve.... Oh, c'eſt une épreuve „ bien dure!"

" Quoi, repartit Paul, tant de raiſons vous ont décidée, „ & aucune ne vous a retenue! Ah, il en eſt encore que „ vous ne me dites pas. La richeſſe a de grands attraits. „ Vous trouverez bientôt dans un nouveau monde, à qui „ donner le nom de frere que vous ne me donnez plus. „ Vous le choiſirez ce frere, parmi des gens dignes de „ vous, par une naiſſance & une fortune que je ne peux „ vous offrir. Mais, pour être plus heureuſe, où voulez- „ vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous „ ſoit plus chere que celle où vous êtes née ? Où formerez- „ vous une ſociété plus aimable que celle qui vous aime ? „ Comment vivrez-vous ſans les careſſes de votre mere „ auxquelles vous êtes ſi accoutumée. Que deviendra-t- „ elle, elle-même, déjà ſur l'âge, lorſqu'elle ne vous verra „ plus à ſes côtés, à la table, dans la maiſon, à la prome- „ nade où elle s'appuyoit ſur vous ? Que deviendra la „ mienne, qui vous chérit autant qu'elle ? Que leur dirai-je „ à l'une & à l'autre, quand je les verrai pleurer de votre „ abſence ? Cruelle ! je ne vous parle point de moi : mais „ que deviendrai-je moi-même, quand le matin je ne vous „ verrai plus avec nous, & que la nuit viendra ſans nous „ réunir ; quand j'appercevrai ces deux palmiers plantés à „ notre naiſſance & ſi long-temps témoins de notre amitié „ mutuelle ? Ah ! puiſqu'un nouveau ſort te touche, que „ tu cherches d'autres pays que ton pays natal, d'autres „ biens que ceux de mes travaux, laiſſe-moi t'accompagner „ ſur le vaiſſeau où tu pars. Je te raſſurerai dans les „ tempêtes qui te donnent tant d'effroi ſur la terre. Je „ repoſerai ta tête ſur mon ſein ; je réchaufferai ton cœur „ contre mon cœur ; & en France, où tu vas chercher de „ la fortune & de la grandeur, je te ſervirai comme ton „ eſclave. Heureux de ton ſeul bonheur, dans ces hôtels „ où je te verrai ſervie & adorée, je ſerai encore aſſez riche „ & aſſez noble, pour te faire le plus grand des ſacrifices, „ en mourant à tes pieds."

Les

Les ſanglots étoufferent ſa voix, & nous entendîmes auſſitôt celle de Virginie qui lui diſoit ces mots entrecoupés de ſoupirs... " C'eſt pour toi que je pars,...pour toi „ que j'ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir „ deux familles infirmes. Si je me ſuis prêtée à l'occaſion „ de devenir riche, c'eſt pour te rendre mille fois le bien que „ tu nous as fait. Eſt-il une fortune digne de ton amitié ? „ Que me dis-tu de ta naiſſance ? Ah! s'il m'étoit encore „ poſſible de me donner un frere, en choiſirois-je un autre „ que toi ? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus cher „ qu'un frere ! Combien m'en a-t-il coûté pour te repouſſer „ loin de moi ! je voulois que tu m'aidaſſes à me ſéparer de „ moi-même, juſqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. „ Maintenant, je reſte, je pars, je vis, je meurs; fais de „ moi ce que tu veux. Fille ſans vertu ! j'ai pu réſiſter à tes „ careſſes, & je ne peux ſoutenir ta douleur !"

A ces mots, Paul la ſaiſit dans ſes bras, & la tenant étroitement ſerrée, il s'écria d'une voix terrible : " Je pars „ avec elle ; rien ne pourra m'en détacher. Nous courûmes „ tous à lui. Madame de la Tour lui dit : Mon fils, ſi vous „ nous quittez, qu'allons-nous devenir ?"

Il répéta en tremblant ces mots : " Mon fils...mon fils.... „ Vous ma mere, lui dit-il, vous qui ſéparez le frere d'avec „ la ſœur ! Tous deux nous avons ſucé votre lait ; tous deux, „ élevés ſur vos genoux, nous avons appris de vous à nous „ aimer ; tous deux nous nous le ſommes dit mille fois. Et „ maintenant vous l'éloignez de moi ! Vous l'envoyez en „ Europe, dans ce pays barbare qui vous a refuſé un aſyle & „ chez des parens cruels qui vous ont vous-même abandon- „ née. Vous me direz : Vous n'avez plus de droits ſur elle, „ elle n'eſt pas votre ſœur. Elle eſt tout pour moi, ma ri- „ cheſſe, ma famille, ma naiſſance, tout mon bien. Je n'en „ connois plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un „ berceau ; nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il „ faut que je la ſuive. Le gouverneur m'en empêchera ? „ M'empêchera-t-il de me jeter à la mer ? Je la ſuivrai à la „ nage. La mer ne ſauroit m'être plus funeſte que la terre. „ Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mourrai ſous „ ſes yeux, loin de vous. Mere barbare ! femme ſans pitié ! „ Puiſſe cet océan où vous l'expoſez, ne jamais vous la ren- „ dre ! Puiſſent ces flots vous rapporter mon corps, & le „ roulant avec le ſien parmi les cailloux de ces rivages, vous „ donner, par la perte de vos deux enfans, un ſujet éternel „ de douleur !"

A ces

A ces mots, je le saisis dans mes bras, car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu; ses genoux trembloient; & je sentois, dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit: " Oh, mon ami! j'atteste les „ plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, & „ tout ce qui peut lier à jamais deux infortunés; si je reste, „ de ne vivre que pour toi; si je pars, de revenir un jour „ pour être à toi. Je vous prends à témoins, vous tous qui „ avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie & qui „ voyez mes larmes. Je jure par ce ciel qui m'entend, par „ cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire & „ que je n'ai jamais souillé du mensonge."

Comme le soleil fond & précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colere impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l'objet aimé. Sa tête altiere étoit baissée, & un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mere, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit: " Je n'y puis tenir. Mon ame est déchirée. Ce malheureux „ voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener „ mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi."

Je dis à Paul: " Mon ami, votre sœur restera. Demain „ nous en parlerons au gouverneur; laissez reposer votre „ famille, & venez passer cette nuit chez moi. Il est „ tard; il est minuit. La croix du nord est droite sur „ l'horizon."

Il se laisse emmener sans rien dire, & après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, & s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumiere, que l'autre ne soit livrée aux ténebres.

" Mon pere, lui dis-je, je vous en conjure; achevez de „ me raconter ce que vous avez commencé d'une maniere si „ touchante. Les images du bonheur nous plaisent, mais „ celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous „ prie, l'infortuné Paul?"

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers

vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu'il l'apperçut : " Où eſt Virginie ?" Marie tourna la tête vers ſon jeune maître, & ſe mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint ſur ſes pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que ſon vaiſſeau avoit mis à la voile auſſi-tôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traverſa ſans parler à perſonne.

Quoique cette enceinte de rochers paroiſſe derriere nous preſque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en diviſent la hauteur, ſont autant d'étages par leſquels on parvient, au moyen de quelques ſentiers difficiles, juſqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inacceſſible, qu'on appelle le Pouce. A la baſe de ce rocher eſt une eſplanade couverte de grands arbres ; mais ſi élevée & ſi eſcarpée, qu'elle eſt comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le ſommet du Pouce attire ſans ceſſe autour de lui, y entretiennent pluſieurs ruiſſeaux qui tombent à une ſi grande profondeur au fond de la vallée ſituée au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'île avec ſes mornes ſurmontés de leurs pitons ; entr'autres Piterboth & les trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, & l'île de Bourbon qui eſt à 40 lieues de-là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaiſſeau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu d'un vaſte océan. Il reſta une partie du jour tout occupé à le conſidérer ; il étoit déjà diſparu, qu'il croyoit le voir encore ; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'aſſit dans ce lieu ſauvage, toujours battu des vents qui y agitent ſans ceſſe les ſommets des palmiers & des tatamaques. Leur murmure ſourd & mugiſſant reſſemble au bruit lointain des orgues, & inſpire une profonde mélancolie. Ce fut-là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, & les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du ſoleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à deſcendre, & à revoir ſa famille. Je le ramenai cependant à ſon habitation, & ſon premier mouvement, revoyant madame de la Tour, fut de ſe plaindre amerement qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que, le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaiſſeau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, ſuivi d'une partie de ſon état-major & du miſſionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin ; & que malgré ſes propres raiſons, ſes larmes & celles

de

de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmenée sa fille à demi-mourante. " Au moins, répondit Paul, si je lui avois fait mes adieux, „ je serois tranquille à présent. Je lui aurois dit : Virginie, „ si pendant le temps que nous avons vécu ensemble il m'est „ échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me „ quitter pour jamais, dites-moi que vous me la pardonnez. „ Je lui aurois dit : Puisque je ne suis plus destiné à vous „ revoir, adieu, ma chere Virginie! adieu! Vivez loin de „ moi, contente & heureuse!" Et comme il vit que sa mere & madame de la Tour pleuroient : " Cherchez maintenant, „ leur dit-il, quelqu'autre que moi qui essuie vos larmes!" puis il s'éloigna d'elles en gémissant, & se mit à errer çà & là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chevres & à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : " Que me demandez-vous? vous ne reverrez plus, avec moi, „ celle qui vous donnoit à manger dans sa main." Il fut au Repos de Virginie, & à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : " Pauvres oiseaux! vous n'irez plus au- „ devant de celle qui étoit votre bonne nourrice." En voyant Fidelle qui flairoit çà & là, & marchoit devant lui en quêtant, il soupira & lui dit : " Oh! tu ne la trouveras plus jamais." Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; & à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mere & madame de la Tour le prioient par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, & à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, & comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, & lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais dès qu'il s'appercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueilloit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; & comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit & les mettoit

toit dans ſon ſein. L'ambre ne répand pas un parfum auſſi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ſes regrets augmentoient ceux de ſa mere & de madame de la Tour, & que les beſoins de la famille demandoient un travail continuel, il ſe mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme indifférent comme un créole pour tout ce qui ſe paſſe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il pût entretenir une correſpondance avec Virginie. Il voulut enſuite s'inſtruire dans la géographie, pour ſe faire une idée du pays où elle débarqueroit, & dans l'hiſtoire, pour connoître les mœurs de la ſociété où elle alloit vivre. Ainſi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de diſpoſer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le ſentiment de l'amour. Sans doute, c'eſt aux jouiſſances que ſe propoſe cette paſſion ardente & inquiéte, que les hommes doivent la plupart des ſciences & des arts, & c'eſt de ſes privations qu'eſt née la philoſophie, qui apprend à ſe conſoler de tout. Ainſi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos ſociétés, & l'inſtigateur de nos lumieres & de nos plaiſirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en préſente que les diviſions politiques. L'hiſtoire, & ſur-tout l'hiſtoire moderne, ne l'intéreſſa guere davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'appercevoit pas les cauſes; des guerres ſans ſujet & ſans objet; des intrigues obſcures; des nations ſans caracteres, & des princes ſans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des ſentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des ſituations pareilles à la ſienne. Auſſi aucun livre ne lui fit autant de plaiſir que le Télémaque, par ſes tableaux de la vie champêtre & des paſſions naturelles au cœur humain. Il en liſoit à ſa mere & à madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage: alors ému par de touchans reſſouvenirs, ſa voix s'étouffoit, & les larmes couloient de ſes yeux. Il lui ſembloit trouver dans Virginie la dignité & la ſageſſe d'Antiope, avec les malheurs & la tendreſſe d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleverſé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuſes; & quand il ſut que ces romans renfermoient une peinture véritable des ſociétés de l'Europe, il craignit,

craignit, non ſans quelque apparence de raiſon, que Virginie ne vînt à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, près de deux ans s'étoient écoulés ſans que madame de la Tour eût des nouvelles de ſa tante & de ſa fille: ſeulement elle avoit appris, par une voix étrangere, que celle-ci étoit arrivée heureuſement en France. Enfin, elle reçut par un vaiſſeau qui alloit aux Indes, un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonſpection de ſon aimable & indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuſe. Cette lettre peignoit ſi bien ſa ſituation & ſon caractere, que je l'ai retenue preſque mot pour mot.

" Très-chere & bien-aimée maman,

" Je vous ai déjà écrit pluſieurs lettres, de mon écriture: „ & comme je n'en ai pas eu de réponſe, j'ai lieu de craindre „ qu'elles ne vous ſoient point parvenues. J'eſpere mieux „ de celle-ci, par les précautions que j'ai priſes pour „ vous donner de mes nouvelles, & pour recevoir des „ vôtres.

" J'ai verſé bien des larmes depuis notre ſéparation, moi „ qui n'avois preſque jamais pleuré que ſur les maux d'au- „ trui! Ma grande tante fut bien ſurpriſe de mon arrivée, „ lorſque, m'ayant queſtionnée ſur mes talens, je lui dis que „ je ne ſavois ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'eſt-ce „ que j'avois donc appris depuis que j'étois au monde; & „ quand je lui eus répondu que c'étoit à avoir ſoin d'un „ ménage & à faire votre volonté, elle me dit que j'avois „ reçu l'éducation d'une ſervante. Elle me mit, dès le len- „ demain, en penſion dans une grande abbaye auprès de „ Paris, où j'ai des maîtres de toute eſpece: ils m'enſeignent „ entre autres choſes l'hiſtoire, la géographie, la grammaire, „ la mathématique, & à monter à cheval; mais j'ai de ſi „ foibles diſpoſitions pour toutes ces ſciences, que je ne pro- „ fiterai pas beaucoup avec ces meſſieurs. Je ſens que je „ ſuis une pauvre créature qui ai peu d'eſprit, comme ils le „ font entendre. Cependant, les bontés de ma tante ne ſe „ refroidiſſent point. Elle me donne des robes nouvelles à „ chaque ſaiſon. Elle a mis près de moi deux femmes de „ chambre, qui ſont auſſi bien parées que de grandes dames. „ Elle m'a fait prendre le titre de comteſſe; mais elle m'a „ fait quitter mon nom de LA TOUR, qui m'etoit auſſi cher „ qu'à vous-même par tout ce que vous m'avez raconté des „ peines que mon pere avoit ſouffertes pour vous épouſer. „ Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre „ famille,

„ famille, qui m'eſt encore cher cependant, parce qu'il a été „ votre nom de fille. Me voyant dans une ſituation auſſi „ brillante, je l'ai ſuppliée de vous envoyer quelques ſecours. „ Comment vous rendre ſa réponſe ? mais vous m'avez re- „ commandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc „ répondu, que peu ne vous ſerviroit à rien, & que dans la „ vie ſimple que vous menez, beaucoup vous embarraſſeroit. „ J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par „ une main étrangere, au défaut de la mienne, mais n'ayant, „ à mon arrivée ici, perſonne en qui je puſſe prendre con- „ fiance, je me ſuis appliquée nuit & jour à apprendre à lire „ & à écrire ; Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout en „ peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes premieres „ lettres les dames qui ſont auprès de moi ; mais j'ai lieu de „ croire qu'elles les ont remiſes à ma grande tante. Cette „ fois, j'ai eu recours à une penſionnaire de mes amies, & „ c'eſt ſous ſon adreſſe ci-jointe, que je vous prie de me faire „ paſſer vos réponſes. Ma grande tante m'a interdit toute „ correſpondance au-dehors, qui pourroit, ſelon elle, met- „ tre obſtacle aux grandes vues qu'elle a ſur moi. Il n'y a „ qu'elle qui puiſſe me voir à la grille, ainſi qu'un vieux „ ſeigneur de ſes amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût „ pour ma perſonne. Pour dire la vérité, je n'en ai point „ du tout pour lui, quand même j'en pourrois prendre pour „ quelqu'un.

„ Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, & je ne peux „ diſpoſer d'un ſou. On dit que ſi j'avois de l'argent, cela „ tireroit à conſéquence. Mes robes mêmes appartiennent „ à mes femmes de chambre, qui ſe les diſputent avant que „ je les aie quittées. Au ſein des richeſſes, je ſuis bien plus „ pauvre que je ne l'étois auprès de vous ; car je n'ai rien à „ donner. Lorſque j'ai vu que les grands talens que l'on „ m'enſeignoit ne me procureroient pas la facilité de faire le „ plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heu- „ reuſement vous m'avez appris à faire uſage. Je vous en- „ voie donc pluſieurs paires de bas de ma façon pour vous „ & maman Marguerite, un bonnet pour Domingue & un „ de mes mouchoirs rouges pour Marie ; je joins à ce paquet, „ des pepins & des noyaux des fruits de mes collations, „ avec des graines de toutes ſortes d'arbres, que j'ai re- „ cueillies à mes heures de récréation dans le parc de l'ab- „ baye. J'y ai ajouté auſſi des ſemences de violettes, de „ marguerite, de baſſinets, de coquelicots, de bluets, de „ ſcabieuſes, que j'ai ramaſſées dans les champs. Il y a

dans

„ dans les prairies de ce pays, de plus belles fleurs que dans „ les nôtres ; mais perſonne ne s'en ſoucie. Je ſuis ſure „ que vous & maman Marguerite ſerez plus contentes de ce „ ſac de graines que du ſac de piaſtres qui a été la cauſe de „ notre ſéparation & de mes larmes. Ce ſera une grande „ joie pour moi, ſi vous avez un jour la ſatisfaction de voir „ des pommiers croître auprès de nos bananiers, & des „ hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. „ Vous vous croirez dans la Normandie que vous aimez „ tant.

" Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies & mes „ peines ; je n'ai plus de joie loin de vous : pour mes „ peines, je les adoucis en penſant que je ſuis dans un „ poſte où vous m'avez miſe par la volonté de Dieu. Mais „ le plus grand chagrin que j'y éprouve, eſt que perſonne „ ne me parle ici de vous, & que je n'en puis parler à „ perſonne. Mes femmes de chambre, où plutôt celles de „ ma grande tante ; car elles ſont plus à elle qu'à moi, me „ diſent, lorſque je cherche à amener la converſation ſur „ des objets qui me ſont ſi chers : Mademoiſelle, ſouvenez-„ vous que vous êtes Françoiſe, & que vous devez oublier „ le pays des ſauvages. Ah ! je m'oublierois plutôt moi-„ même que d'oublier le lieu où je ſuis née & où vous „ vivez ! C'eſt ce pays-ci qui eſt pour moi un pays de „ ſauvages ; car j'y vis ſeule, n'ayant perſonne à qui „ je puiſſe faire part de l'amour que vous portera juſqu'au „ tombeau,

" Très-chere & bien-aimée maman, Votre obéiſſante & „ tendre fille,

„ VIRGINIE DE LA TOUR."

" Je recommande à vos bontés Marie & Domingue qui „ ont pris tant de ſoin de mon enfance : careſſez pour moi „ Fidelle qui m'a retrouvée dans les bois."

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié dans ſes reſſouvenirs le chien même de la maiſon ; mais il ne ſavoit pas que quelque longue que ſoit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais ſa penſée la plus chere qu'à la fin.

Dans un *poſt-ſcriptum*, Virginie recommandoit particulierement à Paul deux eſpeces de graines, celles de violette & de ſcabieuſes. Elle lui donnoit quelques inſtructions ſur les caracteres de ces plantes, & ſur les lieux les plus propres à les ſemer. " La violette, lui mandoit-elle, produit une „ petite fleur d'un violet foncé, qui aime à ſe cacher ſous

des

„ des buiſſons; mais ſon charmant parfum l'y fait bientôt „ découvrir." Elle lui enjoignoit de la ſemer ſur le bord de la fontaine, au pied de ſon cocotier. " La ſcabieuſe, „ ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mourant, & „ à fond noir piquetée de blanc. On la croiroit en deuil. „ On l'appelle auſſi, pour cette raiſon, fleur de veuve. Elle „ ſe plaît dans les lieux âpres & battus des vents." Elle le prioit de la ſemer ſur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la derniere fois, & de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces ſemences dans une petite bourſe dont le tiſſu étoit fort ſimple, mais qui parut ſans prix à Paul, lorſqu'il y apperçut un P. & un V. entrelacés, & formés de cheveux qu'il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette ſenſible & vertueuſe demoiſelle, fit verſer des larmes à toute la famille. Sa mere lui répondit au nom de la ſociété, de reſter ou de revenir à ſon gré, l'aſſurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis ſon départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconſolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue où il l'aſſuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, & y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainſi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans ſon ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de ſa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre ſemence de l'île, afin que le déſir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la ſupplioit de ſe rendre au plus tôt aux vœux ardens de leur famille, & aux ſiens particuliers, puiſqu'il ne pouvoit déſormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul ſema avec le plus grand ſoin les graines européennes, & ſur-tout celles de violette & de ſcabieuſes, dont les fleurs ſembloient avoir quelque analogie avec le caractere & la ſituation de Virginie qui les lui avoit ſi particulierement recommandées; mais ſoit qu'elles euſſent été éventées dans le trajet, ſoit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur ſoit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à ſa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au-devant du bonheur des hommes, ſur-tout dans les colonies Françoiſes, répandit, dans l'île, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaiſſeau qui avoient apporté la lettre de

Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, & qu'ils en avoient été témoins. D'abord, Paul mépriſa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie, & comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidelles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour, ne vînt à s'y corrompre, & à oublier ses anciens engagemens. Ses lumieres le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arriverent ici depuis, dans l'espace d'un an, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, sur les bords d'une petite riviere qui coule le long de la montagne Longue. C'est-là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans & sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entierement dévoués à la solitude & au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du bas empire; & tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples orientaux & méridionaux de l'Europe. La solitude ramene en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle: elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse & misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude elle dépose

ces

ces illuſions étrangeres qui la troublent: elle reprend le ſentiment ſimple d'elle-même, de la nature & de ſon auteur. Ainſi l'eau bourbeuſe d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à ſe répandre dans quelque petit baſſin écarté de ſon cours, dépoſe ſes vaſes au fond de ſon lit, reprend ſa premiere limpidité, & redevenue tranſparente, réfléchit avec ſes propres rivages, la verdure de la terre & la lumiere des cieux. La ſolitude rétablit auſſi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'eſt dans la claſſe des ſolitaires, que ſe trouvent les hommes qui pouſſent le plus loin la carriere de la vie ; tels ſont les Brames de l'Inde. Enfin, je la crois ſi néceſſaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impoſſible d'y goûter un plaiſir durable de quelque ſentiment que ce ſoit, ou de régler ſa conduite ſur quelque principe ſtable, ſi l'on ne ſe fait une ſolitude intérieure, d'où notre opinion ſorte bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre abſolument ſeul ; il eſt lié avec tout le genre humain par ſes beſoins ; il doit donc ſes travaux aux hommes ; il ſe doit auſſi au reſte de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement aſſortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le ſol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumiere, ſans que nous puiſſions intervertir l'uſage de ces ſens, il s'eſt réſervé pour lui ſeul, qui eſt l'auteur de la vie, le cœur, qui en eſt le principal organe.

Je paſſe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu ſervir, & qui m'ont perſécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique, je me ſuis fixé dans cette île peu habitée, ſéduit par ſa douce température & par ſes ſolitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une riviere qui coule devant ma porte, ſuffiſent à mes beſoins & à mes plaiſirs. Je joins à ces jouiſſances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore ſervir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté: ils me préſentent des tableaux des paſſions qui en rendent les habitans ſi miſérables, &, par la comparaiſon que je fais de leur ſort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme ſauvé du naufrage ſur un rocher, je contemple de ma ſolitude les orages qui frémiſſent dans le reſte du monde. Mon repos même redouble par le bruit lontain de la tempête. Depuis que les hommes ne ſont plus ſur mon chemin, & que je ne

ſuis plus ſur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à ſon ſecours par mes conſeils, comme un paſſant ſur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guere trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reſte des hommes; chacun d'eux ſe fait d'elle une image qu'il revêt de ſes propres paſſions. Il pourſuit toute ſa vie ce vain fantôme qui l'égare, & il ſe plaint enſuite au ciel de l'erreur qu'il s'eſt formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois eſſayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un ſeul qui ne fût enivré de ſes propres miſeres. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'eſpérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en paſſer, ils me trouvoient moi-même miſérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmoient ma vie ſolitaire; ils prétendoient qu'eux ſeuls étoient utiles aux hommes, & ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais ſi je me communique à tout le monde, je ne me livre à perſonne. Souvent il me ſuffit de moi pour me ſervir de leçon à moi-même. Je repaſſe dans le calme préſent les agitations paſſées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix, les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, & les opinions qui ſe combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu ſe diſputer avec fureur ces chimeres, & qui ne ſont plus, aux flots de ma riviere, qui ſe briſent en écumant contre les rochers de ſon lit, & diſparoiſſent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laiſſe entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages; & par le ſpectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'éleve vers ſon auteur, & j'eſpere dans un autre monde de plus heureux deſtins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, ſitué au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous préſente l'élévation du lieu où nous ſommes, il s'y trouve des diſpoſitions intéreſſantes, ſur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La riviere qui coule devant ma porte, paſſe en ligne droite à travers les bois, en ſorte qu'elle me préſente un long canal ombragé d'arbres de toute ſorte de feuillages; il y a des tatamaques, des bois d'ébene, & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olives & bois de cannelle: des boſquets de palmiſtes élevent çà & là leurs colonnes nues & longues

longues de plus de cent pieds, ſurmontées à leurs ſommets d'un bouquet de palmes, & paroiſſent au-deſſus des autres arbres comme une forêt plantée ſur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, & qui, s'élançant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques ſortent de la plupart de ces arbres, & leurs parfums ont tant d'influence ſur les vêtemens mêmes, qu'on ſent ici un homme qui a traverſé une forêt, quelques heures après qu'il en eſt ſorti. Dans la ſaiſon où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, pluſieurs eſpeces d'oiſeaux étrangers viennent, par un inſtinct incompréhenſible, de régions inconnues, au-delà des vaſtes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, & oppoſent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le ſoleil. Telles ſont, entre autres, diverſes eſpeces de perruches, & les pigeons bleus appelés ici, pigeons hollandois. Les ſinges, habitans domiciliés de ces forêts, ſe jouent dans leurs ſombres rameaux, dont ils ſe détachent par leur poil gris & verdâtre & leur face toute noire; quelques-uns s'y ſuſpendent par la queue & ſe balancent en l'air; d'autres ſautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fuſil meurtrier n'y a effrayé ces paiſibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens & des ramages inconnus de quelques oiſeaux des terres auſtrales, que répetent au loin les échos de ces forêts. La riviere qui coule en bouillonnant ſur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà & là dans ſes eaux limpides, leurs maſſes vénérables de verdure & d'ombre, ainſi que les jeux de leurs heureux habitans: à mille pas de là, elle ſe précipite de différens étages de rocher, & forme à ſa chûte une nappe d'eau unie, comme le criſtal, qui ſe briſe en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus ſortent de ces eaux tumultueuſes; &, diſperſés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils ſe rapprochent tous à la fois, & aſſourdiſſent comme les ſons des cloches d'une cathédrale. L'air, ſans ceſſe renouvelé par le mouvement des eaux, entretient ſur les bords de cette riviere, malgré les ardeurs de l'été, une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, ſur le haut même des montagnes.

A quelque diſtance de là, eſt un rocher aſſez éloigné de la caſcade pour qu'on n'y ſoit pas étourdi du bruit de ſes eaux, & qui en eſt aſſez voiſin pour y jouir de leur vue, de

leur fraîcheur & de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul & moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ſes actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. " Il en viendra, diſoit-elle, des arbres qui donneront leurs " fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiſeau." Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les ſemences de ce fruit. Bientôt après, il y crut pluſieurs papayers, parmi leſquels il y en avoit un femelle, c'eſt-à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas ſi haut que le genou de Virginie à ſon départ; mais comme il croit vîte, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur, & ſon tronc étoit entouré, dans ſa partie ſupérieure, de pluſieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par haſard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre ſorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par ſon amie; & en même temps, il fut ſaiſi d'une triſteſſe profonde par ce témoignage de ſa longue abſence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie: ils vieilliſſent avec nous d'une décadence inſenſible; mais ce ſont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertiſſent de la vîteſſe avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut auſſi ſurpris & auſſi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'eſt, après une longue abſence de ſon pays, de n'y plus retrouver ſes contemporains, & d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laiſſés à la mamelle, devenus eux-mêmes peres de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop ſenſible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le conſidérant comme un monument de ſa bienfaiſance, il baiſoit ſon tronc & lui adreſſoit des paroles pleines d'amour & de regrets. O arbre dont la poſtérité exiſte encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puiſſe la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaiſance d'une jeune & pauvre fille!

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois ſûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie; & j'eus avec lui une converſation

converſation que je vais vous rapporter, ſi je ne vous ſuis point trop ennuyeux par mes longues digreſſions, pardonnables à mon âge & à mes dernieres amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon ſens naturel de ce jeune homme; & il vous ſera aiſé de faire la différence des interlocuteurs, par le ſens de ſes queſtions & de mes réponſes.

Il me dit:

" Je ſuis bien chagrin. Mademoiſelle de la Tour eſt „ partie depuis trois ans & demi; & depuis un an & demi, „ elle ne nous a pas donné de ſes nouvelles. Elle eſt riche; „ je ſuis pauvre: elle m'a oublié. J'ai envie de m'em- „ barquer; j'irai en France; j'y ſervirai le roi; j'y ferai „ fortune, & la grande tante de mademoiſelle de la Tour „ me donnera ſa petite niece en mariage, quand je ſerai „ devenu un grand Seigneur.

Le Vieillard.—" Oh mon ami! ne m'avez-vous pas dit " que vous n'aviez pas de naiſſance?

Paul.—" Ma mere me l'a dit; car pour moi, je ne ſais „ ce que c'eſt que la naiſſance. Je ne me ſuis jamais ap- „ perçu que j'en euſſe moins qu'un autre, ni que les autres en „ euſſent plus que moi.

Le Vieillard.—" Le défaut de naiſſance vous ferme en „ France le chemin aux grands emplois. Il y a plus; vous „ ne pouvez même être admis dans aucun corps diſtingué.

Paul.—" Vous m'avez dit pluſieurs fois qu'une des cauſes „ de la grandeur de la France, étoit que le moindre ſujet „ pouvoit y parvenir à tout, & vous m'avez cité beaucoup „ d'hommes célebres qui, ſortis de petits états, avoient fait „ honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon „ courage?

Le Vieillard.—" Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je „ vous ai dit la vérité ſur les temps paſſés; mais les choſes „ ſont bien changées à préſent; tout eſt devenu vénal en „ France; tout y eſt aujourd'hui le patrimoine d'un petit „ nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi eſt un „ ſoleil que les grands & les corps environnent comme des „ nuages; il eſt preſque impoſſible qu'un de ſes rayons tombe „ ſur vous. Autrefois, dans une adminiſtration moins com- „ pliquée, on a vu ces phénomenes. Alors, les talens & „ le mérite ſe ſont développés de toutes parts, comme des „ terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produiſent „ avec tout leur ſuc. Mais les grands rois, qui ſavent con- „ noître les hommes & les choiſir, ſont rares. Le vulgaire

„ des rois ne ſe laiſſe aller qu'aux impulſions des grands & „ des corps qui les environnent.

Paul.—" Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui „ me protégera.

Le Vieillard.—" Pour être protégé des grands, il faut „ ſervir leur ambition ou leurs plaiſirs. Vous n'y réuſſirez „ jamais, car vous êtes ſans naiſſance, & vous avez de la „ probité.

Paul.—" Mais je ferai des actions ſi courageuſes ; je ſerai „ ſi fidelle à ma parole, ſi exact dans mes devoirs, ſi zélé & „ ſi conſtant dans mon amitié, que je mériterai d'être „ adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela ſe „ pratiquoit dans les hiſtoires anciennes que vous m'avez „ fait lire.

Le Vieillard.—" Oh mon ami! chez les Grecs & chez les „ Romains, même dans leur décadence, les grands avoient „ du reſpect pour la vertu ; mais nous avons eu une foule „ d'hommes célebres en tout genre, ſortis des claſſes du peu- „ ple, & je n'en ſache pas un ſeul qui ait été adopté par une „ grande maiſon. La vertu, ſans nos rois, ſeroit con- „ damnée en France à être éternellement plébéienne. Com- „ me je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur „ lorſqu'ils l'apperçoivent ; mais aujourd'hui, les diſtinctions „ qui lui étoient réſervées ne s'accordent plus que pour de „ l'argent.

Paul.—" Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à „ un corps. J'épouſerai entierement ſon eſprit & ſes opi- „ nions ; je m'en ferai aimer.

Le Vieillard.—" Vous ferez donc comme les autres „ hommes ; vous renoncerez à votre conſcience pour par- „ venir à la fortune ?

Paul.—" Oh non! Je ne chercherai jamais que la „ vérité.

Le Vieillard.—" Au lieu de vous faire aimer, vous pour- „ riez bien vous faire haïr. D'ailleurs, les corps s'in- „ téreſſent fort peu à la découverte de la vérité. Toute „ opinion eſt indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils „ gouvernent.

Paul.—" Que je ſuis infortuné ! tout me repouſſe. Je „ ſuis condamné à paſſer ma vie dans un travail obſcur, loin „ de Virginie !" Et il ſoupira profondément.

Le Vieillard.—" Que Dieu ſoit votre unique patron, & le „ genre humain votre corps. Soyez conſtamment attaché „ à l'un & à l'autre. Les familles, les corps, les peuples,

„ *les*

„ les rois ont leurs préjugés & leurs paſſions ; il faut ſou-
„ vent les ſervir par des vices. Dieu & le genre humain
„ ne nous demandent que des vertus.

" Mais pourquoi voulez-vous être diſtingué du reſte des
„ hommes ? C'eſt un ſentiment qui n'eſt pas naturel, puiſ-
„ que ſi chacun l'avoit, chacun ſeroit en état de guerre
„ avec ſon voiſin. Contentez-vous de remplir votre devoir
„ dans l'état où la Providence vous a mis ; béniſſez votre
„ ſort, qui vous permet d'avoir une conſcience à vous, &
„ qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre
„ votre bonheur dans l'opinion des petits, & comme les
„ petits, de ramper ſous les grands pour avoir de quoi
„ vivre. Vous êtes dans un pays & dans une condition où,
„ pour ſubſiſter, vous n'avez beſoin ni de tromper, ni de
„ flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux
„ qui cherchent la fortune en Europe ; où votre état ne
„ vous interdit aucune vertu ; où vous pouvez être impuné-
„ ment bon, vrai, ſincere, inſtruit, patient, tempérant,
„ chaſte, indulgent, pieux, ſans qu'aucun ridicule vienne
„ flétrir votre ſageſſe, qui n'eſt encore qu'en fleur. Le ciel
„ vous a donné de la liberté, de la ſanté, une bonne con-
„ ſcience & des amis : les rois dont vous ambitionnez la
„ faveur, ne ſont pas ſi heureux.

Paul.—" Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle, je n'ai
„ rien ; avec elle, j'aurois tout. Elle ſeule eſt ma naiſſance,
„ ma gloire & ma fortune. Mais puiſqu'enfin ſa parente
„ veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom,
„ avec de l'étude & des livres on devient ſavant & célebre ;
„ je m'en vais étudier. J'acquerrai de la ſcience. Je
„ ſervirai utilement ma patrie, par mes lumieres, ſans nuire
„ à perſonne, & ſans en dépendre ; je deviendrai fameux,
„ & ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

Le Vieillard.—" Mon fils ! les talens ſont encore plus
„ rares que la naiſſance & que les richeſſes ; & ſans doute,
„ ils ſont de plus grands biens, puiſque rien ne peut les
„ ôter, & que par-tout ils nous concilient l'eſtime publique.
„ Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des
„ privations en tout genre, par une ſenſibilité exquiſe qui
„ nous rend malheureux au-dedans & au-dehors, par les
„ perſécutions de nos contemporains. L'homme de robe
„ n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le
„ militaire celle de l'homme de mer ; mais tout le monde
„ y traverſera votre chemin, parce que tout le monde s'y
„ pique d'avoir de l'eſprit. Vous ſervirez les hommes,

„ dites-

„ dites-vous ? Mais celui qui fait produire à un terrain une „ gerbe de bled de plus, leur rend un plus grand ſervice que „ celui qui leur donne un livre.

Paul.—" Oh ! celle qui a planté ce papayer, a fait aux „ habitans de ces forêts un préſent plus utile & plus doux, „ que ſi elle leur avoit donné une bibliotheque." Et en même temps, il ſaiſit cet arbre dans ſes bras, & le baiſa avec tranſport.

Le Vieillard.—" Le meilleur des livres, qui ne prêche „ que l'égalité, l'amitié, l'humanité & la concorde, l'Evan- „ gile, a ſervi pendant des ſiecles de prétexte aux fureurs „ des Européens. Combien de tyrannies publiques & par- „ ticulieres s'exercent encore en ſon nom ſur la terre ! „ Après cela, qui ſe flattera d'être utile aux hommes par „ un livre ? Rappelez-vous quel a été le ſort de la plupart „ des philoſophes qui leur ont prêché la ſageſſe. Homere, „ qui l'a revêtue de vers ſi beaux, demandoit l'aumône „ pendant ſa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens „ de ſi aimables leçons, par ſes diſcours & par ſes mœurs, „ fut empoiſonné juridiquement par eux. Son ſublime „ diſciple Platon, fut livré à l'eſclavage par l'ordre du „ prince même qui le protégeoit ; & avant eux, Pythagore, „ qui étendoit l'humanité juſqu'aux animaux, fut brûlé „ vif par les Crotoniates. Que dis-je ? la plupart même „ de ces noms illuſtres ſont venus à nous défigurés par quel- „ ques traits de ſatyre qui les caractériſent, l'ingratitude „ humaine ſe plaiſant à les reconnoître là ; & ſi dans la „ foule, la gloire de quelques-uns eſt venue nette & pure „ juſqu'à nous, c'eſt que ceux qui les ont portés ont vécu „ loin de la ſociété de leurs contemporains : ſemblables à „ ces ſtatues qu'on tire entieres des champs de la Grece & „ de l'Italie, & qui pour avoir été enſevelies dans le ſein de „ la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

" Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuſe „ des lettres, il faut bien de la vertu, & être prêt à ſacrifier „ ſa proper vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire „ intéreſſe en France les gens riches ? Ils ſe ſoucient bien „ des gens de lettres, auxquels la ſcience ne rapporte ni „ dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la „ cour. On perſécute peu dans ce ſiecle indifférent à tout, „ hors à la fortune & aux voluptés ; mais les lumieres & „ la vertu n'y menent à rien de diſtingué, parce que tout eſt „ dans l'état le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvoient „ des récompenſes aſſurées dans les différentes places de „ l'égliſe,

„ l'égliſe, de la magiſtrature & de l'adminiſtration : au-
„ jourd'hui, elles ne ſervent qu'à faire des livres. Mais ce
„ fruit, peu priſé des gens du monde, eſt toujours digne de
„ ſon origine céleſte. C'eſt à ces mêmes livres qu'il eſt ré-
„ ſervé particulierement de donner de l'éclat à la vertu ob-
„ ſcure, de conſoléer les malheureux, d'éclairer les nations &
„ de dire la vérité même aux rois. C'eſt, ſans contredit,
„ la fonction la plus auguſte dont le ciel puiſſe honorer un
„ mortel ſur la terre. Quel eſt l'homme qui ne ſe conſole
„ de l'injuſtice ou du mépris de ceux qui diſpoſent de la
„ fortune, lorſqu'il penſe que ſon ouvrage ira de ſiecle en
„ ſiecle & de nations en nations, ſervir de barriere à l'erreur
„ & aux tyrans ; & que, du ſein de l'obſcurité où il a vécu,
„ il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des
„ rois, dont les monumens périſſent dans l'oubli, malgré les
„ flatteurs qui les élevent & qui les vantent ?

Paul.—" Ah ! je ne voudrois cette gloire que pour la
„ répandre ſur Virginie, & la rendre chere à l'univers.
„ Mais vous qui avez tant de connoiſſances, dites-moi ſi
„ nous nous marierons ? Je voudrois être ſavant, au moins
„ pour connoître l'avenir.

Le Vieillard.—" Qui voudroit vivre, mon fils, s'il con-
„ noiſſoit l'avenir ? Un ſeul malheur prévu nous donne tant
„ de vaines inquiétudes : la vue d'un malheur certain em-
„ poiſonneroit tous les jours qui le précéderoient. Il ne
„ faut pas même trop approfondir ce qui nous environne ;
„ & le ciel qui nous donna la réflexion pour prévoir nos be-
„ ſoins, nous a donné les beſoins pour mettre des bornes à
„ notre réflexion.

Paul.—" Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en
„ Europe des dignités & des honneurs. J'irai m'enrichir
„ au Bengale pour aller épouſer Virginie à Paris. Je vais
„ m'embarquer.

Le Vieillard.—" Quoi ! vous quitteriez ſa mere & la
„ vôtre ?

Paul.—" Vous m'avez vous-même donné le conſeil de
„ paſſer aux Indes.

Le Vieillard.—" Virginie étoit alors ici. Mais vous
„ êtes maintenant l'unique ſoutien de votre mere & de la
„ ſienne.

Paul —" Virginie leur fera du bien par ſa riche parente.

Le Vieillard.—" Les riches n'en font guere qu'à ceux
„ qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens
„ bien plus à plaindre que madame de la Tour, qui, faute

„ d'être

„ d'être ſecourus, par eux, ſacrifient leur liberté pour avoir „ du pain, & paſſent leur vie renfermés dans des couvens.

Paul.—" Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que „ Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle beſoin d'avoir une „ parente riche? Elle étoit ſi contente ſous ces cabanes, ſi „ jolie & ſi bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs „ autour de ſa tête. Reviens Virginie! Quitte tes hôtels „ & tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de „ ces bois & de nos cocotiers. Hélas! tu es peut-être „ maintenant malheureuſe...." Et il ſe mettoit à pleurer. „ Mon pere, ne me cachez rien: ſi vous ne pouvez me dire „ ſi j'épouſerai Virginie, au moins apprenez-moi ſi elle „ m'aime encore au milieu de ces grands ſeigneurs qui par- „ lent au roi, & qui la vont voir?

Le Vieillard.—" Oui, mon ami, je ſuis sûr qu'elle vous „ aime, par pluſieurs raiſons; mais ſur-tout, parce qu'elle „ a de la vertu." A ces mots, il me ſauta au cou, tranſ- porté de joie.

Paul.—" Mais, croyez-vous les femmes d'Europe fauſſes „ comme on les repréſente dans les comédies, & dans les „ livres que vous m'avez prêtés?

Le Vieillard.—" Les femmes ſont fauſſes dans les pays „ où les hommes ſont tyrans. Par-tout la violence produit „ la ruſe.

Paul.—" Comment peut-on être tyran des femmes?

Le Vieillard.—" En les mariant ſans les conſulter; une „ jeune fille avec un vieillard, une femme ſenſible avec un „ homme indifférent.

Paul.—" Pourquoi ne pas marier enſemble ceux qui ſe „ conviennent; les jeunes avec les jeunes, les amans avec „ les amantes?

Le Vieillard.—" C'eſt que la plupart des jeunes gens en „ France n'ont pas aſſez de fortune pour ſe marier, & qu'ils „ n'en acquierent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils cor- „ rompent les femmes de leurs voiſins; vieux, ils ne peu- „ vent fixer l'affection de leurs épouſes. Ils ont trompé „ étant jeunes; on les trompe à leur tour étant vieux. „ C'eſt une des réactions de la juſtice univerſelle qui gou- „ verne le monde. Un excès y balance toujours un autre „ excès. Ainſi la plupart des Européens paſſent leur vie „ dans ce double déſordre, & ce déſordre augmente dans „ une ſociété, à meſure que les richeſſes s'y accumulent ſur „ un moindre nombre de têtes. L'état eſt ſemblable à un „ jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de

„ trop

„ trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette dif-
„ férence, que la beauté d'un jardin peut réſulter d'un
„ petit nombre de grands arbres, & que la proſpérité d'un
„ état dépend toujours de la multitude & de l'égalité des
„ ſujets, & non pas d'un petit nombre de riches.

Paul.—" Mais qu'eſt-il beſoin d'être riche pour ſe
„ marier ?

Le Vieillard.—" Afin de paſſer ſes jours dans l'abondance,
„ ſans rien faire.

Paul.—" Et pourquoi ne pas travailler ? Je travaille
„ bien moi.

Le Vieillard.—" C'eſt qu'en Europe le travail des mains
„ déſhonore. On l'appelle travail mécanique. Celui
„ même de labourer la terre y eſt le plus mépriſé de tous.
„ Un artiſan y eſt bien plus eſtimé qu'un payſan.

Paul.—" Quoi ! l'art qui nourrit les hommes eſt mépriſé
„ en Europe ! Je ne vous comprends pas.

Le Vieillard.—" Oh ! il n'eſt pas poſſible à un homme
„ élevé dans la nature, de comprendre les dépravations de
„ la ſociété. On ſe fait une idée préciſe de l'ordre, mais
„ non pas du déſordre. La beauté, la vertu, le bonheur,
„ ont des proportions ; la laideur, le vice & le malheur,
„ n'en ont point.

Paul.—" Les gens riches ſont donc bienheureux ! Ils ne
„ trouvent d'obſtacles à rien ; ils peuvent combler de plaiſirs
„ les objets qu'ils aiment.

Le Vieillard.—" Ils ſont la plupart uſés ſur tous les
„ plaiſirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes
„ peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaiſir du repos
„ s'achete par la fatigue ; celui de manger, par la faim ;
„ celui de boire, par la ſoif ? Hé bien, celui d'aimer &
„ d'être aimé, ne s'acquiert que par une multitude de pri-
„ vations & de ſacrifices. Les richeſſes ôtent aux riches
„ tous ces plaiſirs-là, en prévenant leurs beſoins. Joignez
„ à l'ennui qui ſuit leur ſatiété, l'orgueil qui naît de leur
„ opulence, & que la moindre privation bleſſe lors même
„ que les plus grandes jouiſſances ne le flattent plus. Le
„ parfum de mille roſes ne plaît qu'un inſtant ; mais la
„ douleur que cauſe une ſeule de leurs épines dure long-
„ temps après ſa piqûre. Un mal, au milieu des plaiſirs, eſt
„ pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les
„ pauvres, au contraire, un plaiſir au milieu des maux eſt
„ une fleur au milieu des épines. Ils en goutent vivement
„ la jouiſſance. Tout effet augmente par ſon contraſte.

„ La

„ La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, „ croyez-vous préférable, de n'avoir preſque rien à eſpérer „ & tout à craindre, ou preſque rien à craindre & tout à „ eſpérer ? Le premier état eſt celui des riches, & le ſecond „ celui des pauvres. Mais ces extrêmes ſont également „ difficiles à ſupporter aux hommes, dont le bonheur conſiſte „ dans la médiocrité & la vertu.

Paul.—" Qu'entendez-vous par la vertu ?

Le Vieillard.—" Mon fils ! vous qui ſoutenez vos parens „ par vos travaux, vous n'avez pas beſoin qu'on vous la dé- „ finiſſe. La vertu eſt un effort fait ſur nous-mêmes „ pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu „ ſeul.

Paul.—" Oh, que Virginie eſt vertueuſe ! C'eſt par vertu „ qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaiſante. C'eſt „ par vertu qu'elle eſt partie de cette île : la vertu l'y „ ramenera." L'idée de ſon retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ſes inquiétudes s'évanouiſſoient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit ſi peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faiſoit l'énumération des vaiſſeaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaiſſeau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les conſtructeurs étoient aujourd'hui ſi ſavans, & les marins ſi habiles. Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir ; du nouveau logement qu'il alloit bâtir ; des plaiſirs & des ſurpriſes qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle ſeroit ſa femme ; ſa femme ! . . . Cette idée le raviſſoit. Au moins, mon pere, me diſoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaiſir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous ſerez toujours avec nous, n'ayant d'autre ſouci que celui de vous amuſer & de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à ſa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes ſuccedent aux grandes eſpérances. Les paſſions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités oppoſées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir accablé de triſteſſe. Il me diſoit : " Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit partie „ d'Europe, elle m'auroit mandé ſon départ. Ah ! les bruits „ qui ont couru d'elle ne ſont que trop fondés. Sa tante l'a „ mariée à un grand ſeigneur. L'amour des richeſſes l'a „ perdue comme tant d'autres. Dans ces livres qui peignent

„ ſibien

„ ſi bien les femmes, la vertu n'eſt qu'un ſujet de roman. „ Si Virginie avoit eu de la vertu, elle n'auroit pas quitté „ ſa propre mere & moi. Pendant que je paſſe ma vie à „ penſer à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, & elle ſe „ divertit. Ah! cette penſée me déſeſpere. Tout travail „ me déplaît! toute ſociété m'ennuie. Plût à Dieu que la „ guerre fût déclarée dans l'Inde! J'irois y mourir.

" Mon fils! lui répondis-je, le courage qui nous jette „ dans la mort, n'eſt que le courage d'un inſtant. Il eſt „ ſouvent excité par les vains applaudiſſemens des hommes. „ Il en eſt un plus rare & plus néceſſaire, qui nous fait „ ſupporter chaque jour, ſans témoin & ſans éloge, les „ traverſes de la vie : c'eſt la patience. Elle s'appuie, non „ ſur l'opinion d'autrui ou ſur l'impulſion de nos paſſions, „ mais ſur la volonté de Dieu. La patience eſt le courage „ de la vertu."

" Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu! Tout „ m'accable & me déſeſpere." " La vertu, repris-je, tou- „ jours égale, conſtante, invariable, n'eſt pas le partage de „ l'homme. Au milieu de tant de paſſions qui nous agitent, „ notre raiſon ſe trouble & s'obſcurcit; mais il eſt des „ phares où nous pouvons en rallumer le flambeau : ce ſont „ les lettres.

" Les lettres, mon fils, ſont un ſecours du ciel. Ce ſont „ des rayons de cette ſageſſe qui gouverne l'univers, que „ l'homme, inſpiré par un art céleſte, a appris à fixer ſur „ la terre. Semblables aux rayons du ſoleil, elles éclai- „ rent, elles réjouiſſent, elles échauffent; c'eſt un feu divin. „ Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre „ uſage. Par elles, nous réuniſſons autour de nous, les „ choſes, les lieux, les hommes & les temps. Ce ſont elles „ qui nous rappellent aux regles de la vie humaine. Elles „ calment les paſſions; elles répriment les vices; elles „ excitent les vertus par les exemples auguſtes des gens de „ bien qu'elles célebrent, & dont elle nous préſentent les „ images toujours honorées. Ce ſont des filles du ciel qui „ deſcendent ſur la terre pour charmer les maux du genre „ humain. Les grands écrivains qu'elles inſpirent ont „ toujours paru dans les temps les plus difficiles à ſupporter „ à toute ſociété, les temps de barbarie & ceux de déprava- „ tion. Mon fils, les lettres ont conſolé une infinité d'hom- „ mes plus malheureux que vous; Xénophon, exilé de ſa „ patrie après y avoir ramené dix mille Grecs; Scipion „ l'Africain, laſſé des calomnies des Romains; Lucullus, de

„ leurs

„ leurs brigues ; Catinat, de l'ingratitude de ſa cour. Les „ Grecs, ſi ingénieux, avoient réparti à chacune des Muſes „ qui préſident aux lettres, une partie de notre entendement „ pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos „ paſſions à régir, afin qu'elles leur impoſent un joug „ & un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux „ puiſſances de notre ame, les mêmes fonctions que les „ Heures qui atteloient & conduiſoient les chevaux du „ ſoleil.

" Liſez donc, mon fils. Les ſages qui ont écrit avant „ nous, ſont des voyageurs qui nous ont précédés dans les „ ſentiers de l'infortune, qui nous tendent la main & nous „ invitent à nous joindre à leur compagnie, lorſque tout „ nous abandonne. Un bon livre eſt un bon ami."

" Ah ! s'écrioit Paul, je n'avois pas beſoin de ſavoir lire „ quand Virginie étoit ici. Elle n'avoit pas plus étudié que „ moi ; mais quand elle me regardoit en m'appelant ſon „ ami, il m'étoit impoſſible d'avoir du chagrin."

" Sans doute, lui diſois-je, il n'y a point d'ami auſſi „ agréable qu'une maîtreſſe qui nous aime. Il y a de plus, „ dans la femme, une gaieté légere qui diſſipe la triſteſſe de „ l'homme. Ses graces font évanouir les noirs fantômes „ de la réflexion. Sur ſon viſage, ſont les doux attraits & „ la confiance. Quelle joie n'eſt pas rendue plus vive par ſa „ joie ? Quel front ne ſe déride pas à ſon ſourire ? Quelle „ colere réſiſte à ſes larmes ? Virginie reviendra avec plus „ de philoſophie que vous. Elle ſera bien ſurpriſe de ne „ pas retrouver le jardin tout-à-fait rétabli, elle qui ne „ ſonge qu'à l'embellir malgré les perſécutions de ſa pa- „ rente, loin de ſa mere & de vous."

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, & le ramenoit à ſes occupations champêtres. Heureux au milieu de ſes peines de propoſer à ſon travail une fin qui plaiſoit à ſa paſſion !

Un matin, au point du jour, c'étoit le 24 décembre 1752, Paul, en ſe levant, apperçut un pavillon blanc arboré ſur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le ſignalement d'un vaiſſeau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour ſavoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y reſta juſqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, ſuivant l'uſage. Cet homme ne revint que le ſoir. Il rapporta au gouverneur que le vaiſſeau ſignalé étoit le Saint-Gérand, du port de 700 tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin ; qu'il

qu'il étoit à quatre lieues au large, & qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, ſi le vent étoit favorable. Il n'en faiſoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaiſſeau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en ſaiſit auſſi-tôt, la baiſa avec tranſport, la mit dans ſon ſein & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il apperçut la famille, qui attendoit ſon retour ſur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air ſans pouvoir parler ; & auſſi-tôt tout le monde ſe raſſembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à ſa mere qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de ſa grande tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, enſuite déſhéritée, & enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'Ile de France que dans la ſaiſon des ouragans ; qu'elle avoit eſſayé en vain de la fléchir, en lui repréſentant ce qu'elle devoit à ſa mere & aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traitée de fille inſenſée, dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant ſenſible qu'au bonheur de revoir & d'embraſſer ſa chere famille, & qu'elle eût ſatisfait cet ardent déſir dès le jour même, ſi le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit oppoſé à ſon départ à cauſe de l'éloignement de la terre, & d'une groſſe mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille tranſportée de joie, s'écria : " Virginie eſt arrivée !" Maîtres & ſerviteurs, tous s'embraſſerent. Madame de la Tour dit à Paul : " Mon fils, allez prévenir notre voiſin de l'arrivée „ de Virginie." Auſſi-tôt, Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, & Paul & lui s'acheminerent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du ſoir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher, lorſque j'apperçus, à travers les paliſſades de ma cabane, une lumiere dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me leve ; & à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui & tout eſſoufflé, me ſaute au cou en me diſant : " Allons, allons, „ Virginie eſt arrivée. Allons au port, le vaiſſeau y mouil- „ lera au point du jour."

Sur le champ, nous nous mettons en route. Comme nous traverſions les bois de la montagne Longue, & que nous étions déjà ſur le chemin qui mene des Pamplemouſſes au

port, j'entendis quelqu'un marcher derriere nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit & où il alloit en ſi grande hâte. Il me répondit : " Je viens du quartier de „ l'île appelé la Poudre d'or : on m'envoie au port, avertir „ le gouverneur qu'un vaiſſeau de France eſt mouillé ſous „ l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du ſe- „ cours ; car la mer eſt bien mauvaiſe." Cet homme ayant ainſi parlé, continua ſa route ſans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : " Allons vers le quartier de la „ Poudre d'or, au-devant de Virginie ; il n'y a que trois „ lieues d'ici." Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faiſoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obſcurité affreuſe. On diſtinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, ſombres, peu élevés, qui s'entaſſoient vers le milieu de l'île, & venoient de la mer avec une grande vîteſſe, quoiqu'on ne ſentît pas le moindre vent à terre. Chemin faiſant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoit des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aſpect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fuſſent les ſignaux de détreſſe d'un vaiſſeau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout ; & ce ſilence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer, ſans dire un mot, & ſans oſer nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage ſur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'or. Les flots s'y briſoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers & les greves d'écumes d'un blanc éblouiſſant & d'étincelles de feu. Malgré les ténebres, nous diſtinguâmes, à ces lueurs phoſphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant ſur le ſable.

A quelque diſtance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel pluſieurs habitans s'étoient raſſemblés. Nous fûmes nous y repoſer en attendant le jour. Pendant que nous étions aſſis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que, dans l'après-midi, il avoit vu un vaiſſeau en pleine mer porté ſur l'île par les courans : que la nuit l'avoit dérobé à ſa vue ; que deux heures après le coucher du

du ſoleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du ſecours ; mais que la mer étoit ſi mauvaiſe, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui : que bientôt après, il avoit cru appercevoir ſes fanaux allumés, & que, dans ce cas, il craignoit que le vaiſſeau venu ſi près du rivage, n'eût paſſé entre la terre & la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de Mire, près duquel paſſent les vaiſſeaux qui arrivent au Port-Louis : que ſi cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaiſſeau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, & nous dit qu'il avoit traverſé pluſieurs fois le canal qui ſépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit ſondé ; que la tenure & le mouillage en étoient très-bons, & que le vaiſſeau y étoit en parfaite ſureté comme dans le meilleur port. " J'y ,, mettrois toute ma fortune, ajouta-t-il, & j'y dormirois auſſi ,, tranquillement qu'à terre." Un troiſieme habitant dit qu'il étoit impoſſible que ce vaiſſeau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il aſſura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre, en ſorte que ſi le vent venoit à s'élever au matin, il ſeroit le maître de pouſſer au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils conteſtoient entre eux, ſuivant la coutume des créoles oiſifs, Paul & moi nous gardions un profond ſilence. Nous reſtâmes là juſqu'au petit point du jour ; mais il faiſoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût diſtinguer aucun objet ſur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage ſombre qu'on nous dit être l'île d'Ambre, ſituée à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoiſſoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les ſept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours ; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonaye, qui arrivoit à cheval, ſuivi d'un détachement de ſoldats armés de fuſils, & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ſes ſoldats ſur le rivage, & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous apperçûmes ſur la mer une lueur, ſuivie preſqu'auſſi-tôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaiſſeau étoit à peu de diſtance de nous, & nous courûmes tous du côté où nous avions vu ſon ſignal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les

vergues d'un grand vaiſſeau. Nous en étions ſi près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le ſiflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots qui crierent trois fois VIVE LE ROI: car c'eſt le cri des François dans les dangers extrêmes ainſi que dans les grandes joies; comme ſi, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur ſecours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils ſont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Gérand apperçut que nous étions à portée de le ſecourir, il ne ceſſa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonaye fit allumer de grands feux de diſtance en diſtance ſur la greve, & envoya chez tous les habitans du voiſinage, chercher des vivres, des planches, des cables, & des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de proviſions & d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre d'or, du quartier de Flacque & de la riviere du Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur & lui dit: "Monſieur, on a entendu toute la „ nuit des bruits ſourds dans la montagne. Dans les bois, „ les feuilles des arbres remuent ſans qu'il faſſe de vent. „ Les oiſeaux de marine ſe réfugient à terre; certainement „ tous ces ſignes annoncent un ouragan." "Eh bien, mes „ amis, répondit le gouverneur, nous y ſommes préparés, & „ ſurement le vaiſſeau l'eſt auſſi."

En effet, tout préſageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on diſtinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, & cuivrés ſur leurs bords. L'air retentiſſoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiſeaux de marine qui malgré l'obſcurité de l'atmoſphere, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme ſi des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, euſſent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: "Voilà l'ouragan!" & dans l'inſtant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre & ſon canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec ſon pont chargé de monde, ſes vergues & ſes mâts de hune amenés ſur le tillac, ſon pavillon en berne, quatre cables ſur ſon avant, & un de retenue ſur ſon arriere. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre & la terre, en deçà de la ceinture de reſcifs, qui entouroit l'Ile de France, & qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaiſſeau n'avoit paſſé

avant

avant lui. Il préſentoit ſon avant aux flots qui venoient de la pleine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, ſa proue ſe ſoulevoit tout entiere, de ſorte qu'on en voyoit la carene en l'air; mais dans ce mouvement, ſa poupe venant à plonger, diſparoiſſoit à la vue juſqu'au couronnement, comme ſi elle eût été ſubmergée. Dans cette poſition où le vent & la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impoſſible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ſes cables, d'échouer ſur le rivage dont il étoit ſéparé par de hauts fonds ſemés de reſcifs. Chaque lame qui venoit briſer ſur la côte, s'avançoit en mugiſſant juſqu'au fond des anſes, & y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis venant à ſe retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, ſoulevée par le vent, groſſiſſoit à chaque inſtant, & tout le canal compris entre cette île & l'île d'Ambre, n'étoit qu'une vaſte nappe d'écumes blanches, creuſée de vagues noires & profondes. Ces écumes s'amaſſoient dans le fond des anſes, à plus de ſix pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la ſurface, les portoit par-deſſus l'eſcarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs & innombrables qui étoient chaſſés horizontalement juſqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui ſortoit de la mer. L'horizon offroit tout les ſignes d'une longue tempête: la mer y paroiſſoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit ſans ceſſe des nuages d'une forme horrible, qui traverſoient le zénith avec la vîteſſe des oiſeaux, tandis que d'autres y paroiſſoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre & blafarde éclairoit ſeule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaiſſeau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de ſon avant rompirent; & comme il n'étoit plus retenu que par une ſeule anſiere, il fut jeté ſur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorſque je le ſaiſis par le bras. " Mon fils, lui dis-je, vou-
„ lez-vous périr?" " Que j'aille à ſon ſecours, s'écria-t-il,
„ ou que je meure!" Comme le déſeſpoir lui ôtoit la raiſon, pour prévenir ſa perte, Domingue & moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous ſaisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Gérand, tantôt nageant, tantôt marchant ſur les reſcifs. Quelquefois, il

avoit l'eſpoir de l'aborder; car la mer, dans ces mouvemens irréguliers, laiſſoit le vaiſſeau preſque à ſec, de maniere qu'on eût pu faire le tour à pied: mais bientôt après, revenant ſur ſes pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui ſoulevoient tout l'avant de ſa carene, & rejetoient bien loin ſur le rivage le malheureux Paul, les jambes en ſang, la poitrine meurtrie, & à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'uſage de ſes ſens, qu'il ſe relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaiſſeau que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles ſecouſſes. Tout l'équipage déſeſpérant alors de ſon ſalut, ſe précipitoit en foule à la mer, ſur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiſelle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Gérand, tendant les bras vers celui qui faiſoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu ſon amant à ſon intrépidité. La vue de cette aimable perſonne expoſée à un ſi terrible danger, nous remplit de douleur & de déſeſpoir. Pour Virginie, d'un port noble & aſſuré, elle nous faiſoit ſigne de la main, comme nous diſant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en reſtoit plus qu'un ſur le pont, qui étoit tout nu & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec reſpect; nous le vîmes ſe jeter à ſes genoux, & s'efforcer même de lui ôter ſes habits: mais elle, le repouſſant avec dignité, détourna de lui ſa vue. On entendit auſſi-tôt ces cris redoublés des ſpectateurs: " Sauvez-la, ſauvez-la; ne la „ quittez pas." Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre & la côte, & s'avança en rugiſſant vers le vaiſſeau qu'elle menaçoit de ſes flancs noirs & de ſes ſommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s'élança ſeul à la mer; & Virginie, voyant la mort inévitable, poſa une main ſur ſes habits, l'autre ſur ſon cœur, & levant en haut des yeux ſereins, parut un ange qui prend ſon vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des ſpectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virgine, ainſi que le matelot qui l'avoit voulu ſauver à la nage. Cet homme échappé à une mort preſque certaine, s'agenouilla ſur le ſable en diſant: " O mon Dieu! Vous m'avez „ ſauvé la vie; mais je l'aurois donnée de bon cœur pour „ cette digne demoiſelle qui n'a jamais voulu ſe déſhabiller

" comme

„ comme moi." Domingue & moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul ſans connoiſſance, rendant le ſang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; & nous cherchâmes de notre côté le long du rivage, ſi la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie: mais le vent ayant tourné ſubitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penſer que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la ſépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de conſternation, tous l'eſprit frappé d'une ſeule perte, dans un naufrage où un grand nombre de perſonnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin auſſi funeſte d'une fille ſi vertueuſe, qu'il exiſtât une Providence; car il y a des maux ſi terribles & ſi peu mérités que l'eſpérance même du ſage en eſt ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ſes ſens, dans une maiſon voiſine juſqu'à ce qu'il fût en état d'être tranſporté à ſon habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mere de Virginie & ſon amie à ce déſaſtreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la riviere des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaiſſeau dans la baie vis-à-vis. Nous y deſcendîmes; & un des premiers objets que j'apperçus ſur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de ſable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point ſenſiblement altérés. Ses yeux étoient fermés; mais la ſérénité étoit encore ſur ſon front: ſeulement les pâles violettes de la mort ſe confondoient ſur ſes joues avec les roſes de la pudeur. Une de ſes mains étoit ſur ſes habits, & l'autre, qu'elle appuyoit ſur ſon cœur, étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte: mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit! A cette derniere marque de la conſtance & de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amerement. Pour Domingue, il ſe frappoit la poitrine & perçoit l'air de ſes cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes Malabares, qui prirent ſoin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triſte office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour & Marguerite en prieres, en attendant des nouvelles du vaiſſeau. Dès que madame de la

Tour m'apperçut, elle s'écria: " Où eſt ma fille? ma chere „ fille? mon enfant?" Ne pouvant douter de ſon malheur à mon ſilence & à mes larmes, elle fut ſaiſie tout-à-coup d'étouffement & d'angoiſſes douloureuſes; ſa voix ne faiſoit plus entendre que des ſoupirs & des ſanglots. Pour Marguerite, elle s'écria: " Où eſt mon fils? Je ne vois point „ mon fils;" & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle; & l'ayant fait revenir, je l'aſſurai que Paul étoit vivant, & que le gouverneur en faiſoit prendre ſoin. Elle ne reprit ſes ſens, que pour s'occuper de ſon amie qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouiſſemens. Madame de la Tour paſſa toute la nuit dans ces cruelles ſouffrances; & par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoiſſance, elle tournoit des regards fixes & mornes vers le ciel. En vain ſon amie & moi, nous lui preſſions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres, elle paroiſſoit inſenſible à ces témoignages de notre ancienne affection, & il ne ſortoit de ſa poitrine oppreſſée, que de ſourds gémiſſemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'uſage de ſes ſens; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec ſa mere & madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produiſit un meilleur effet que tous les ſoins que j'avois pris juſqu'alors. Un rayon de conſolation parut ſur le viſage de ces deux malheureuſes meres. Elles ſe mirent l'une & l'autre auprès de lui, le ſaiſirent dans leurs bras, le baiſerent, & leurs larmes qui avoient été ſuſpendues juſqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencerent à couler. Paul y mêla bientôt les ſiennes. La nature s'étant ainſi ſoulagée dans ces trois infortunés, un long aſſoupiſſement ſuccéda à l'état convulſif de leur douleur, & leur procura un repos léthargique ſemblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonaye m'envoya avertir ſecrétement, que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par ſon ordre, & que de là, on alloit le transférer à l'égliſe des Pamplemouſſes. Je deſcendis auſſi-tôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers raſſemblés pour aſſiſter à ſes funérailles, comme ſi l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaiſſeaux avoient leurs vergues croiſées, leurs pavillons en berne, & tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fuſils baiſſés. Leurs tambours,

tambours, couverts de longs crêpes, ne faiſoient entendre que des ſons lugubres, & on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats ſans changer de viſage. Huit jeunes demoiſelles des plus conſidérables de l'île vêtues de blanc & tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuſe compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le ſuivoit en chantant des hymnes: après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus diſtingué dans ſes habitans & dans ſon état-major, à la ſuite duquel marchoit le gouverneur, ſuivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'adminiſtration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand ſon corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait ſi long-temps le bonheur, & que ſa mort rempliſſoit maintenant de déſeſpoir; toute la pompe funebre fut dérangée; les hymnes & les chants ceſſerent; on n'entendit plus dans la plaine que des ſoupirs & des ſanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voiſines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une Sainte. Les meres demandoient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes auſſi conſtantes; les pauvres, une amie auſſi tendre; les eſclaves, une maîtreſſe auſſi bonne.

Lorſqu'elle fut arrivée au lieu de ſa ſépulture, des négreſſes de Madagaſcar & des Caffres de Moſambique, dépoſerent autour d'elle des paniers de fruits, & ſuſpendirent des pieces d'étoffes aux arbres voiſins, ſuivant l'uſage de leur pays. Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare, apporterent des cages pleines d'oiſeaux, auxquels elles donnerent la liberté ſur ſon corps; tant la perte d'un objet aimable intéreſſe toutes les nations, & tant eſt grand le pouvoir de la vertu malheureuſe, puiſqu'elle réunit toutes les religions autour de ſon tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de ſa foſſe, & en écarter quelques filles de pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, diſant qu'elles n'avoient plus de conſolation à eſpérer dans le monde, & qu'il ne leur reſtoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'égliſe des Pamplemouſſes, ſur ſon côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où en venant à la meſſe avec ſa mere & Marguerite, elle aimoit à

ſe

ſe repoſer, aſſiſe à côté de celui qu'elle appeloit alors ſon frere.

Au retour de cette pompe funebre, M. de la Bourdonaye monta ici, ſuivi d'une partie de ſon nombreux cortége. Il offrit à madame de la Tour & à ſon amie tous les ſecours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre ſa tante dénaturée; & s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le conſoler. " Je déſirois, lui dit-il, votre bonheur & celui de votre fa-„ mille: Dieu m'en eſt témoin. Mon ami, il faut aller en „ France; je vous y ferai avoir du ſervice. Dans votre „ abſence, j'aurai ſoin de votre mere comme de la mienne." & en même-temps, il lui préſenta la main; mais Paul retira la ſienne, & détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je reſtai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainſi qu'à Paul, tous les ſecours dont j'étois capable. Au bout de trois ſemaines, Paul fut en état de marcher; mais ſon chagrin paroiſſoit augmenter à meſure que ſon corps reprenoit des forces. Il étoit inſenſible à tout, ſes regards étoient éteints, & il ne répondoit rien à toutes les queſtions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui diſoit ſouvent: " Mon „ fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chere Vir-„ ginie." A ce nom de Virginie, il treſſailloit & s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de ſa mere qui le rappeloit auprès de ſon amie. Il alloit ſeul ſe retirer dans le jardin, & s'aſſeyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés ſur la fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand ſoin de lui & de ces dames, nous dit que pour le tirer de ſa noire mélancolie, il falloit lui laiſſer faire tout ce qu'il lui plairoit ſans le contrarier en rien; qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen de vaincre le ſilence auquel il s'obſtinoit.

Je réſolus de ſuivre ſon conſeil. Dès que Paul ſentit ſes forces un peu rétablies, le premier uſage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, & je dis à Domingue de prendre des vivres & de nous accompagner. A meſure que ce jeune homme deſcendoit cette montagne, ſa joie & ſes forces ſembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemouſſes, & quand il fut auprès de l'égliſe, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla, & levant les yeux au ciel, il fit une longue priere. Sa démarche me parut

de

de bon augure pour le retour de ſa raiſon, puiſque cette marque de confiance envers l'Etre ſuprême, faiſoit voir que ſon ame commençoit à reprendre ſes fonctions naturelles. Domingue & moi nous nous mîmes à genoux à ſon exemple, & nous priâmes avec lui. Enſuite, il ſe leva, & prit ſa route vers le nord de l'île, ſans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je ſavois qu'il ignoroit non-ſeulement où on avoit dépoſé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer: je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous, il me répondit: " Nous y avons „ été ſi ſouvent!"

Il continua ſa route juſqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous ſurprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; enſuite, nous dormîmes ſur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il ſe détermineroit à revenir ſur ſes pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'égliſe des Pamplemouſſes avec ſes longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner; mais il s'enfonça bruſquement dans la forêt, en dirigeant toujours ſa route vers le nord. Je pénétrai ſon intention, & je m'efforçai en vain de l'en diſtraire. Nous arrivâmes ſur le milieu du jour au quartier de la Poudre d'or. Il deſcendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Gérand. A la vue de l'île d'Ambre & de ſon canal alors uni comme un miroir, il s'écria: " Virginie! ô ma chere Virginie!" & auſſi-tôt il tomba en défaillance. Domingue & moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ſes ſens, il voulut retourner ſur les bords de la mer; mais l'ayant ſupplié de ne pas renouveller ſa douleur & la nôtre par de ſi cruels reſſouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours il ſe rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de ſon enfance. Il parcourut le ſentier par où elle avoit été demander la grace de l'eſclave de la riviere Noire; il revit enſuite les bords de la riviere des trois Mamelles où elle s'aſſit ne pouvant plus marcher, & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaiſance de ſa bien-aimée, la riviere de la montagne Longue, ma petite maiſon, la caſcade voiſine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouſes où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle ſe plaiſoit à chanter, firent tour-à-tour couler ſes larmes; & les mêmes échos qui avoient retenti tant de

fois

fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux: " Virginie! ô ma chere „ Virginie!"

Dans cette vie ſauvage & vagabonde, ſes yeux ſe caverent, ſon teint jaunit & ſa ſanté s'altéra de plus en plus. Perſuadé que le ſentiment de nos maux redouble par le ſouvenir de nos plaiſirs, & que les paſſions s'accroiſſent dans la ſolitude, je réſolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le ſouvenir de ſa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de diſſipation. Pour cet effet, je le conduiſis ſur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce répandoient alors dans cette île beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équariſſoient des bois, & d'autres qui les ſcioient en planches; des voitures alloient & venoient le long de ſes chemins; de grands troupeaux de bœufs & de chevaux y paiſſoient dans de vaſtes pâturages, & la campagne y étoit parſemée d'habitations. L'élévation du ſol y permettoit en pluſieurs lieux la culture de diverſes eſpeces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moiſſons de blé dans la plaine, des tapis de fraiſiers dans les éclaircis des bois, & des haies de roſiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tenſion aux nerfs, y étoit même favorable à la ſanté des blancs. De ces hauteurs ſituées vers le milieu de l'île, & entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'Egliſe des Pamplemouſſes, ni rien qui pût rappeller à Paul le ſouvenir de Virginie. Les montagnes mêmes qui préſentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite & perpendiculaire, d'où s'élevent pluſieurs longues pyramides de rochers où ſe raſſemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduiſis Paul. Je le tenois ſans ceſſe en action, marchant avec lui au ſoleil & à la pluie, de jour & de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de diſtraire ſon eſprit par la fatigue de ſon corps, & de donner le change à ſes réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour, le calme des ſolitudes & le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de ſouvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle

qu'elle rentre dans ſon repos elle ſe trouve vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams: " Où irons-nous maintenant?" Il ſe tournoit vers le nord & me diſoit: " Voilà nos montagnes; „ retournons-y."

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le diſtraire étoient inutiles, & qu'il ne me reſtoit d'autre reſſource que d'attaquer ſa paſſion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raiſon. Je lui répondis donc: " Oui, „ voilà les montagnes où demeuroit votre chere Virginie, & „ voilà le portrait que vous lui aviez donné, & qu'en mou„ rant elle portoit ſur ſon cœur, dont les derniers mouvemens „ ont encore été pour vous." Je préſentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeſte parut dans ſes regards. Il ſaiſit avidement ce portrait de ſes foibles mains, & le porta ſur ſa bouche. Alors ſa poitrine s'oppreſſa, & dans ſes yeux à demi-ſanglans, des larmes s'arrêterent ſans pouvoir couler.

Je lui dis: " Mon fils, écoutez-moi qui ſuis votre ami, „ qui ai été celui de Virginie, & qui, au milieu de vos eſpé„ rances, ai ſouvent tâché de fortifier votre raiſon contre les „ accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec „ tant d'amertume? Eſt-ce votre malheur? eſt-ce celui de „ Virginie?

„ Votre malheur? Oui, ſans doute il eſt grand. Vous „ avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus „ digne des femmes. Elle avoit ſacrifié ſes intérêts aux „ vôtres, & vous avoit préféré à la fortune comme la ſeule „ récompenſe digne de ſa vertu. Mais que ſavez-vous ſi „ l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur ſi pur, n'eût „ pas été pour vous la ſource d'une infinité de peines? Elle „ étoit ſans bien & déſhéritée. Vous n'aviez déſormais à „ partager avec elle que votre ſeul travail. Revenue plus „ délicate par ſon éducation, & plus courageuſe par ſon „ malheur même, vous l'auriez vue chaque jour ſuccomber, „ en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous „ auroit donné des enfans, ſes peines & les vôtres auroient „ augmenté par la difficulté de ſoutenir ſeule avec vous de „ vieux parens & une famille naiſſante.

„ Vous me direz: Le gouverneur nous auroit aidés. Que „ ſavez-vous ſi dans une colonie qui change ſi ſouvent d'ad„ miniſtrateurs, vous aurez ſouvent des la Bourdonayes? s'il „ ne viendra pas ici des chefs ſans mœurs & ſans morale? ſi,

pour

„ pour obtenir quelque miſérable ſecours, votre épouſe „ n'eût pas été obligée de leur faire ſa cour? Ou elle eût été „ foible & vous euſſiez été à plaindre; ou elle eût été ſage „ & vous fuſſiez reſté pauvre; heureux ſi à cauſe de ſa „ beauté & de ſa vertu, vous n'euſſiez pas été perſécuté par „ ceux mêmes de qui vous eſpériez la protection!

" Il me fût reſté, me direz-vous, le bonheur indépendant „ de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à „ nous, à proportion de ſa foibleſſe même; de le conſoler „ par mes propres inquiétudes; de le réjouir de ma triſteſſe, „ & d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans „ doute la vertu & l'amour jouiſſent de ces plaiſirs amers. „ Mais elle n'eſt plus, & il vous reſte ce qu'après vous elle „ a le plus aimé, ſa mere & la vôtre, que votre douleur in- „ conſolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur „ à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon „ fils, la bienfaiſance eſt le bonheur de la vertu; il n'y en a „ point de plus aſſuré & de plus grand ſur la terre. Les „ projets de plaiſirs, de repos, de délices, d'abondance, de „ gloire, ne ſont point faits pour l'homme foible, voyageur „ & paſſager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a „ précipités tous d'abyme en abyme. Vous vous y êtes „ oppoſé, il eſt vrai, mais qui n'eût pas cru que le voyage „ de Virginie devoit ſe terminer par ſon bonheur & le vôtre. „ Les invitations d'une parente riche & âgée; les conſeils „ d'un ſage gouverneur; les applaudiſſemens d'une colonie; „ les exhortations & l'autorité d'un prêtre, ont décidé du „ malheur de Virginie. Ainſi nous courons à notre perte, „ trompés par la prudence même de ceux qui nous gou- „ vernent. Il eût mieux valu ſans doute ne pas les croire, „ ni ſe fier à la voix & aux eſpérances d'un monde trom- „ peur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons ſi „ occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont cher- „ cher la fortune aux Indes, ou qui, ſans ſortir de chez „ eux, jouiſſent en repos en Europe des travaux de ceux-ci, „ il n'y en a aucun qui ne ſoit deſtiné à perdre un jour ce „ qu'il chérit le plus; grandeurs, fortune, femme, enfans, „ amis. La plupart auront à joindre à leur perte le ſou- „ venir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant „ en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous „ avez été fidelle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la „ jeuneſſe, la prudence d'un ſage en ne vous écartant pas du „ ſentiment de la nature. Vos vues ſeules étoient légitimes, „ parce qu'elles étoient pures, ſimples, déſintéreſſées, &

" que

„ que vous aviez ſur Virginie des droits ſacrés, qu'aucune
„ fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, & ce
„ n'eſt ni votre imprudence ni votre avarice, ni votre fauſſe
„ ſageſſe qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui
„ a employé les paſſions d'autrui pour vous ôter l'objet de
„ votre amour ; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout
„ ce qui vous convient, & dont la ſageſſe ne vous laiſſe
„ aucun lieu au repentir & au déſeſpoir qui marchent à la
„ ſuite des maux dont nous avons été la cauſe.

" Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre in-
„ fortune : Je ne l'ai pas méritée. Eſt-ce donc le malheur
„ de Virginie, ſa fin, ſon état préſent, que vous déplorez ?
„ Elle a ſubi le ſort réſervé à la naiſſance, à la beauté &
„ aux empires mêmes. La vie de l'homme avec tous ſes
„ projets, s'éleve comme une petite tour dont la mort eſt le
„ couronnement. En naiſſant, elle étoit condamnée à mou-
„ rir. Heureuſe d'avoir dénoué les liens de ſa vie avant ſa
„ mere, avant la vôtre, avant vous ; c'eſt-à-dire, de n'être
„ pas morte pluſieurs fois avant la derniere !

" La mort, mon fils, eſt un bien pour tous les hommes.
„ Elle eſt la nuit de ce jour inquiet, qu'on appelle la vie.
„ C'eſt dans le ſommeil de la mort que repoſent pour jamais
„ les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui
„ agitent ſans ceſſe les malheureux vivans. Examinez les
„ hommes qui paroiſſent les plus heureux : vous verrez
„ qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien cherement ;
„ la conſidération publique, par des maux domeſtiques ;
„ la fortune, par la perte de la ſanté ; le plaiſir ſi rare
„ d'être aimé, par des ſacrifices continuels ; & ſouvent à la
„ fin d'une vie ſacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient
„ autour d'eux que des amis faux & des parens ingrats.
„ Mais Virginie a été heureuſe juſqu'au dernier moment.
„ Elle l'a été avec nous par les biens de la nature, loin de
„ nous par ceux de la vertu : &, même dans le moment
„ terrible où nous l'avons vu périr, elle étoit encore heu-
„ reuſe ; car ſoit qu'elle jetât les yeux ſur une colonie en-
„ tiere à qui elle cauſoit une déſolation univerſelle, ou ſur
„ vous qui couriez avec tant d'intrépidité à ſon ſecours, elle
„ a vu combien elle nous étoit chere à tous. Elle s'eſt for-
„ tifiée contre l'avenir, par le ſouvenir de l'innocence de ſa
„ vie, & elle a reçu alors le prix que le ciel réſerve à la
„ vertu, un courage ſupérieur au danger. Elle a préſenté à
„ la mort un viſage ſerein.

" Mon

" Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens de
„ la vie à ſupporter, pour faire voir qu'elle ſeule peut en
„ faire uſage & y trouver du bonheur & de la gloire.
„ Quand il lui réſerve une réputation illuſtre, il l'éleve ſur
„ un grand théâtre, & la met aux priſes avec la mort: alors
„ ſon courage ſert d'exemple, & le ſouvenir de ſes malheurs
„ reçoit à jamais un tribut de larmes de la poſtérité. Voilà
„ le moment immortel qui lui eſt réſervé ſur une terre où
„ tout paſſe, & où la mémoire même de la plupart des rois
„ eſt bientôt enſevelie dans un éternel oubli.

" Mais Virginie exiſte encore. Mon fils, voyez que
„ tout change ſur la terre, & que rien ne s'y perd. Aucun
„ art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule
„ de matiere; & ce qui fut raiſonnable, ſenſible, aimant,
„ vertueux, religieux, auroit péri, lorſque les élémens dont
„ il étoit revêtu ſont indeſtructibles! Ah! ſi Virginie a été
„ heureuſe avec nous, elle l'eſt maintenant bien davantage.
„ Il y a un Dieu, mon fils: toute la nature l'annonce; je
„ n'ai pas beſoin de vous le prouver. Il n'y a que la mé-
„ chanceté des hommes qui leur faſſe nier une juſtice qu'ils
„ craignent. Son ſentiment eſt dans votre cœur, ainſi que
„ ſes ouvrages ſont ſous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il
„ laiſſe Virginie ſans récompenſe? Croyez-vous que cette
„ même puiſſance, qui avoit revêtu cette ame ſi noble d'une
„ forme ſi belle où vous ſentiez un art divin, n'auroit pu
„ la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur
„ actuel des hommes par des loix que vous ne connoiſſez
„ pas, ne puiſſe en préparer un autre à Virginie par des
„ loix qui vous ſont également inconnues? Quand nous
„ étions dans le néant, ſi nous euſſions été capables de
„ penſer, aurions-nous pu nous former une idée de notre
„ exiſtence? Et maintenant que nous ſommes dans cette
„ exiſtence ténébreuſe & fugitive, pouvons-nous prévoir ce
„ qu'il y a au-delà de la mort par où nous en devons ſortir?
„ Dieu a-t-il beſoin, comme l'homme, du petit globe de
„ notre terre, pour ſervir de théâtre à ſon intelligence & à
„ ſa bonté, & n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans
„ les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une
„ ſeule goutte d'eau qui ne ſoit pleine d'êtres vivans, qui
„ reſſortiſſent à nous; & il n'exiſteroit rien pour nous parmi
„ tant d'aſtres qui roulent ſur nos têtes! Quoi! il n'y au-
„ roit d'intelligence ſuprême & de bonté divine préciſément
„ que là où nous ſommes; & dans ces globes rayonnans &
„ innombrables,

„ innombrables, dans ces champs infinis de lumiere qui les
„ environnent, que ni les orages, ni les nuits n'obſcurciſſent
„ jamais, il n'y auroit qu'un eſpace vain & un néant éter-
„ nel! Si, nous, qui ne nous ſommes rien donné, oſions
„ aſſigner des bornes à la puiſſance de laquelle nous avons
„ tout reçu, nous pourrions croire que nous ſommes ici ſur
„ les limites de ſon empire, où la vie ſe débat avec la mort,
„ & l'innocence avec la tyrannie.

" Sans doute, il eſt quelque part un lieu où la vertu
„ reçoit ſa récompenſe. Virginie maintenant eſt heureuſe.
„ Ah! ſi du ſéjour des anges elle pouvoit ſe communiquer
„ à vous, elle vous diroit comme dans ſes adieux : O Paul!
„ la vie n'eſt qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidelle aux
„ loix de la nature, de l'amour & de la vertu. J'ai traverſé
„ les mers pour obéir à mes parens; j'ai renoncé aux
„ richeſſes pour conſerver ma foi; & j'ai mieux aimé per-
„ dre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma
„ carriere ſuffiſamment remplie. J'ai échappé pour tou-
„ jours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au
„ ſpectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui
„ effraient les hommes ne peut plus déſormais m'atteindre;
„ & vous me plaignez! Je ſuis pure & inaltérable comme
„ une particule de lumiere; & vous me rappelez dans la
„ nuit de la vie! O Paul! ô mon ami! ſouviens-toi de ces
„ jours de bonheur où dès le matin nous goûtions la volupté
„ des cieux, ſe levant avec le ſoleil ſur les pitons de ces
„ rochers, & ſe répandant avec ſes rayons au ſein de nos
„ forêts. Nous éprouvions un raviſſement dont nous ne
„ pouvions comprendre la cauſe. Dans nos ſouhaits inno-
„ cens, nous déſirions être toute vue, pour jouir des riches
„ couleurs de l'aurore; tout odorat, pour ſentir les parfums
„ de nos plantes; toute ouïe, pour entendre les concerts de
„ nos oiſeaux; tout cœur, pour reconnoître ces bienfaits.
„ Maintenant à la ſource de la beauté d'où découle tout ce
„ qui eſt agréable ſur la terre, mon ame voit, goûte, entend,
„ touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit ſentir alors
„ que par de foibles organes. Ah! quelle langue pourroit
„ décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour
„ toujours? Tout ce qu'une puiſſance infinie & une bonté
„ céleſte ont pu créer pour conſoler un être malheureux;
„ tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la
„ même félicité, peut mettre d'harmonie dans des tranſports
„ communs; nous l'éprouvons ſans mélange. Soutiens
„ donc l'épreuve qui t'eſt donnée, afin d'accroître le bon-

„ heur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de „ terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourroit plus „ s'éteindre. Là, j'appaiſerai tes regrets; là, j'eſſuierai „ tes larmes. O mon ami! mon jeune époux! éleve ton „ ame vers l'infini, pour ſupporter des peines d'un mo- „ ment."

Ma propre émotion mit fin à mon diſcours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria: " Elle n'eſt plus! elle „ n'eſt plus!" Et une longue foibleſſe ſuccéda à ces douloureuſes paroles. Enſuite, revenant à lui, il dit: " Puiſque „ la mort eſt un bien, & que Virginie eſt heureuſe, je veux „ auſſi mourir pour me rejoindre à Virginie." Ainſi mes motifs de conſolation ne ſervirent qu'à nourrir ſon déſeſpoir. J'étois comme un homme qui veut ſauver ſon ami, coulant à fond au milieu d'un fleuve, ſans vouloir nager. La douleur l'avoit ſubmergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, & Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à ſon habitation. J'y trouvai ſa mere & madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caracteres vifs, ſur leſquels gliſſent les peines légeres, ſont ceux qui réſiſtent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit: " O mon bon voiſin! il m'a ſemblé cette „ nuit voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages „ & de jardins délicieux. Elle m'a dit: Je jouis d'un bon- „ heur digne d'envie. Enſuite, elle s'eſt approchée de Paul „ d'un air riant, & l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai ſenti que je quittois moi- „ même la terre, & que je le ſuivois avec un plaiſir inex- „ primable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie; mais „ je l'ai vue qui nous ſuivoit avec Marie & Domingue. „ Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'eſt que „ madame de la Tour a fait, cette même nuit, un ſonge „ accompagné des mêmes circonſtances."

Je lui répondis: " Mon amie, je crois que rien n'arrive „ dans le monde ſans la permiſſion de Dieu. Les ſonges „ annoncent quelquefois la vérité."

Madame de la Tour me fit le récit d'un ſonge tout-à-fait ſemblable, qu'elle avoit eu cette même nuit. Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la ſuperſtition; je fus donc frappé de la concordance de leur ſonge, & je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à ſe réaliſer. Cette opinion, que la vérité ſe préſente quelque-

fois

fois à nous pendant le ſommeil, eſt répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, Céſar, les Scipions, les deux Catons & Brutus, qui n'étoient pas des eſprits foibles. L'ancien & le nouveau teſtament nous fourniſſent quantité d'exemples de ſonges qui ſe ſont réaliſés. Pour moi, je n'ai beſoin à cet égard que de ma propre expérience, & j'ai éprouvé plus d'une fois que les ſonges ſont des avertiſſemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéreſſe à nous. Que ſi l'on veut combattre ou défendre, avec des raiſonnemens, des choſes qui ſurpaſſent la lumiere de la raiſon humaine, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible. Cependant, ſi la raiſon de l'homme n'eſt qu'une image de celle de Dieu, puiſque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ſes intentions juſqu'au bout du monde par des moyens ſecrets & cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploîroit-elle pas de ſemblables pour la même fin? Un ami conſole ſon ami par une lettre qui traverſe une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, & vient apporter de la joie & de l'eſpérance à un ſeul homme; pourquoi le ſouverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie ſecrete, au ſecours d'une ame vertueuſe qui ne met ſa confiance qu'en lui ſeul? A-t-il beſoin d'employer quelque ſigne extérieur pour exécuter ſa volonté, lui qui agit ſans ceſſe dans tous ſes ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des ſonges? La vie, remplie de tant de projets paſſagers & vains, eſt-elle autre choſe qu'un ſonge?

Quoi qu'il en ſoit, celui de mes amies infortunées ſe réaliſa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de ſa chere Virginie, dont il prononçoit ſans ceſſe le nom. Marguerite vit venir ſa fin huit jours après celle de ſon fils, avec une joie qu'il n'eſt donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, " dans l'eſpé-
" rance, lui dit-elle, d'une douce & éternelle réunion. La
" mort eſt le plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit
" la déſirer. Si la vie eſt une punition, on doit en ſou-
" haiter la fin: ſi c'eſt une épreuve, on doit la demander
" courte."

Le gouvernement prit ſoin de Domingue & de Marie, qui n'étoient plus en état de ſervir, & qui ne ſurvécurent pas long-temps à leur maîtreſſe. Pour le pauvre Fidelle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que ſon maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui ſe ſoutenoit au milieu de ſi grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit conſolé Paul & Marguerite juſqu'au dernier inſtant, comme ſi elle n'avoit eu que leur malheur à ſupporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voiſinage. Cependant, elle ne leur ſurvécut que d'un mois. Quant à ſa tante, loin de lui reprocher ſes maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, & d'appaiſer les troubles affreux d'eſprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de ſa dureté. J'appris, par l'arrivée ſucceſſive de pluſieurs vaiſſeaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la mort également inſupportables. Tantôt, elle ſe reprochoit la fin prématurée de ſa charmante petite niece, & la perte de ſa mere qui s'en étoit ſuivie. Tantôt, elle s'applaudiſſoit d'avoir repouſſé loin d'elle deux malheureux qui, diſoit-elle, avoient déſhonoré ſa maiſon par la baſſeſſe de leurs inclinations. Quelquefois, ſe mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de miſérables dont Paris eſt rempli: " Que n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans ,, périr dans nos colonies?" Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs Princes. Puis ſe jetant tout-à-coup dans une extrémité oppoſée, elle s'abandonnoit à des terreurs ſuperſtitieuſes qui la rempliſſoient de frayeurs mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigoient, les ſuppliant d'appaiſer la divinité par le ſacrifice de ſa fortune, comme ſi des biens qu'elle avoit refuſés aux malheureux, pouvoient plaire au pere des hommes! Souvent ſon imagination lui repréſentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des ſpectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle ſe jetoit aux pieds de ſes directeurs, & elle imaginoit contre elle-même des tortures & des ſupplices; car le ciel, le juſte ciel envoie aux ames cruelles des viſions effroyables.

Ainſi elle paſſa pluſieurs années, tour-à-tour athée & ſuperſtitieuſe, ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une ſi déplorable exiſtence, fut le ſujet même auquel elle avoit ſacrifié les ſentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que ſa fortune paſſeroit

après

après elle à des parens qu'elle haïſſoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit ſujette, la firent enfermer comme folle & mettre ſes biens en direction. Ainſi ſes richeſſes mêmes acheverent ſa perte ; & comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les poſſédoit, elles dénaturerent de même le cœur de ceux qui les déſiroient. Elle mourut donc, & ce qui eſt le comble du malheur, avec aſſez d'uſage de ſa raiſon pour connoître qu'elle étoit dépouillée & mépriſée par les mêmes perſonnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute ſa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roſeaux, ſon ami Paul ; & autour d'eux, leurs tendres meres & leurs fidelles ſerviteurs. On n'a point élevé de marbres ſur leurs humbles tertres, ni gravé d'inſcriptions à leurs vertus : mais leur mémoire eſt reſtée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas beſoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie : mais ſi elles s'intéreſſent encore à ce qui ſe paſſe ſur la terre, ſans doute elles aiment à errer ſous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuſe ; à conſoler la pauvreté mécontente de ſon ſort ; à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richeſſes.

La voix du peuple qui ſe tait ſur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniſeront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé la Passe du Saint-Gérand, du nom de ce vaiſſeau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Gérand ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le Cap Malheureux ; & voici devant nous, au bout de ce vallon, la Baie du Tombeau, où Virginie fut trouvée enſevelie dans le ſable, comme ſi la mer eût voulu rapporter ſon corps à ſa famille, & rendre les derniers devoirs à ſa pudeur, ſur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de ſon innocence.

Jeunes gens ſi tendrement unis ! meres infortunées ! chere famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous repoſiez enſemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a oſé cultiver cette terre déſolée, ni relever ces

humbles cabanes. Vos chevres ſont devenues ſauvages; vos vergers ſont détruits; vos oiſeaux ſont enfuis, & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce baſſin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je ſuis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un pere qui a perdu ſes enfans, comme un voyageur qui erre ſur la terre où je ſuis reſté ſeul.

En diſant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en verſant des larmes; & les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeſte récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

L'ARCADIE.

COMME il y a des notes un peu longues dans les deux fragmens qui ſuivent, j'ai jugé convenable de les reléguer à la fin de chacun de ces articles. L'uſage des notes, ſi commun aujourd'hui dans nos livres, vient, d'une part, de la mal-adreſſe des auteurs, qui ſe trouvent embarraſſés pour interpoler dans leurs ouvrages des obſervations qu'ils croient intéreſſantes ; & de l'autre, de la délicateſſe des lecteurs, qui ne veulent point être interrompus dans leur lecture, par des digreſſions. Les anciens, qui écrivoient mieux que nous, n'ajoutoient point de notes à leur texte ; mais ils s'y écartoient, à droite & à gauche, ſuivant leurs beſoins. C'eſt ainſi qu'ont écrit les philoſophes & les hiſtoriens les plus célebres de l'antiquité, tels qu'Hérodote, Platon, Xénophon, Tacite, le bon Plutarque.... Leurs digreſſions répandent, à mon avis, une agréable variété dans leurs ouvrages. Ils vous font voir bien du pays en peu de temps, & vous promenent par des lacs, des montagnes, des forêts, en vous conduiſant toutefois au but ; ce qui n'eſt pas aiſé. Mais cette marche fatigue nos auteurs & nos lecteurs modernes, qui ne veulent voyager que dans des plaines. Pour ôter donc aux autres, & ſur-tout à moi, une partie de l'embarras du chemin, j'ai fait des notes, & je les ai miſes à part. Cet ordre, de plus, a cela de commode pour le lecteur, qu'il ne ſera point obligé de les lire ſi le texte l'ennuie.

FRAGMENT

FRAGMENT

SERVANT DE PRÉAMBULE

A L'ARCADIE.

.....LORSQU'ILS virent qu'après une ſi fâcheuſe expérience des hommes je ne ſoupirois qu'après une vie ſolitaire; que j'avois des principes dont je ne me départois pas; que mes opinions ſur la nature étoient contraires à leurs ſyſtemes; que je n'étois propre à être ni leur prôneur ni leur protégé, & qu'enfin ils m'avoient brouillé avec mon protecteur dont ils m'avoient dit ſouvent du mal pour m'en éloigner, & auquel ils faiſoient aſſidument la cour; alors ils devinrent mes ennemis. On reproche bien des vices aux grands; mais j'en ai toujours trouvé davantage dans les petits qui cherchent à leur plaire.

Ceux-ci étoient trop ruſés pour m'attaquer ouvertement auprès d'une perſonne à laquelle j'avois donné, au milieu même des infortunes, des preuves ſi déſintéreſſées de mon amitié. Au contraire, ils faiſoient devant elle, ainſi que devant moi, de grands éloges de mes principes & de quelques actes faciles de modération qui en avoient été la ſuite; mais ils y mettoient tant d'exagération, & ils paroiſſoient ſi inquiets de l'opinion qu'en prendroit le monde, qu'il étoit aiſé de voir qu'ils ne cherchoient qu'à m'y faire renoncer, & qu'ils ne louoient tant ma patience que pour me la faire perdre. Ainſi ils me calomnierent en faiſant ſemblant de me louer, & me perdirent de réputation en feignant de me plaindre; comme ces ſorcieres de Theſſalie, dont parle Pline, qui faiſoient périr les moiſſons, les troupeaux & les laboureurs, en diſant du bien d'eux.

Je m'éloignai donc de ces hommes artificieux, qui ſe juſtifierent encore à mes dépens, en me faiſant paſſer pour méfiant, après avoir abuſé en tant de manieres de ma confiance.

Ce

Ce n'eſt pas que je n'aie à reprendre en moi une ſenſibilité trop vive pour la douleur, ſoit phyſique, ſoit morale. Une ſeule épine me fait plus de mal, que l'odeur de cent roſes ne me fait de plaiſir. La meilleure compagnie me ſemble mauvaiſe, ſi j'y rencontre un important, un envieux, un médiſant, un méchant, un perfide. Je ſais bien que de fort honnêtes gens vivent tous les jours avec tous ces gens-là, les ſupportent, les flattent même, & en tirent parti; mais je ſais bien auſſi que ces honnêtes gens n'apportent dans la ſociété que le jargon du monde, & que moi, j'y mets mon cœur; qu'ils paient les trompeurs de leur propre monnoie, & moi de tout mon avoir, c'eſt-à-dire, de mes ſentimens. Quoique mes ennemis m'aient fait paſſer pour méfiant, la plupart des erreurs de ma vie, ſur-tout à leur égard, ſont venues de trop de confiance; & après tout, j'aime mieux qu'ils ſe plaignent que je me ſuis méfié d'eux ſans raiſon, que s'ils avoient en eux-mêmes quelque raiſon de ſe méfier de moi.

Je cherchai des amis dans des hommes d'un parti contraire, qui m'avoient témoigné le plus grand déſir de m'y attirer quand je n'en étois pas; mais qui, dès que j'en fus, ne firent plus aucun compte de mon prétendu mérite. Quand ils virent que je n'adoptois pas tous leurs préjugés; que je ne cherchois que la vérité; que ne voulant médire ni de leurs ennemis ni des miens, je n'étois propre ni à intriguer ni à cabaler; que mes foibles vertus, qu'ils avoient tant exaltées, ne m'avoient mené à rien d'utile; qu'elles ne pouvoient nuire à perſonne, & qu'enfin je ne tenois plus ni à eux, ni à leurs antagoniſtes; ils me négligerent tout-à-fait, & me perſécuterent même à leur tour. Ainſi j'éprouvai, que dans un ſiecle foible & corrompu, nos amis ne meſurent leur conſidération pour nous, que ſur celle que nous portent leurs propres ennemis, & qu'ils ne nous recherchent qu'autant que nous leur ſommes utiles ou à craindre. J'ai vu par-tout bien des ſortes de confédérations, & j'y ai toujours trouvé la même eſpece d'hommes. Ils marchent, à la vérité, ſous des drapeaux de diverſes couleurs; mais ce ſont toujours ceux de l'ambition. Ils n'ont tous qu'un but, celui de dominer. Cependant, l'intérêt de leur corps excepté, je n'en ai pas rencontré deux dont les opinions ne différaſſent comme leurs viſages. Ce qui fait la joie de l'un, fait le déſeſpoir de l'autre: à l'un, l'évidence paroît abſurdité; à l'autre, l'abſurdité, évidence. Que dis-je? Dans l'exacte étude que j'ai faite des hommes pour y trouver un conſolateur, j'ai vu

les

les mieux renommés différer totalement d'eux-mêmes du matin au ſoir, à jeun ou après dîné, en particulier ou en public. Les livres, même les plus vantés, ſont remplis de contradictions. Ainſi, je ſentis que les maux de l'ame n'avoient pas moins de ſyſtemes pour leur guériſon que ceux du corps, & que c'étoit bien imprudemment que j'ajoutois l'impéritie des médecins à mes propres infirmités, puiſqu'il y a plus de malades en tous genres tués par les remedes que par les maladies.

Cependant mes malheurs n'étoient pas encore à leur dernier période. L'ingratitude des hommes dont j'avois le mieux mérité, des chagrins de famille imprévus, l'épuiſement total de mon foible patrimoine diſperſé dans des voyages entrepris pour le ſervice de ma patrie, les dettes dont j'étois reſté grevé à cette occaſion, mes eſpérances de fortune évanouies, tous ces maux combinés ébranlerent à la fois ma ſanté & ma raiſon. Je fus frappé d'un mal étrange: des feux ſemblables à ceux des éclairs ſillonnoient ma vue. Tous les objets ſe préſentoient à moi doubles & mouvans. Comme Œdipe, je voyois deux ſoleils. Mon cœur n'étoit pas moins troublé que ma tête. Dans le plus beau jour d'été, je ne pouvois traverſer la Seine en bateau, ſans éprouver des anxiétés intolérables; moi qui avois conſervé le calme de mon ame dans une tempête du cap de Bonne Eſpérance, ſur un vaiſſeau frappé de la foudre. Si je paſſois ſeulement dans un jardin public, près d'un baſſin plein d'eau, j'éprouvois des mouvemens de ſpaſme & d'horreur. Il y avoit des momens où je croyois avoir été mordu, ſans le ſavoir, par quelque chien enragé. Il m'étoit arrivé bien pis: je l'avois été par la calomnie.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que mon mal ne me prenoit que dans la ſociété des hommes. Il m'étoit impoſſible de reſter dans un appartement où il y avoit du monde, ſur-tout ſi les portes en étoient fermées. Je ne pouvois même traverſer une allée de jardin public où ſe trouvoient pluſieurs perſonnes raſſemblées. Dès qu'elles jetoient les yeux ſur moi, je les croyois occupées à en médire. Elles avoient beau m'être inconnues, je me rappelois que j'avois été calomnié par mes propres amis, & pour les actions les plus honnêtes de ma vie. Lorſque j'étois ſeule, mon mal ſe diſſipoit: il ſe calmoit encore dans les lieux où je ne voyois que des enfans. J'allois, pour cet effet, m'aſſeoir aſſez ſouvent ſur les buis du fer-à-cheval aux Tuilleries, pour voir des enfans ſe jouer ſur les gazons du parterre, avec de jeunes chiens qui couroient après eux.

eux. C'étoient là mes ſpectacles & mes tournois. Leur innocence me réconcilioit avec l'eſpece humaine, bien mieux que tout l'eſprit de nos drames & que les ſentences de nos philoſophes. Mais à la vue de quelque promeneur dans mon voiſinage, je me ſentois tout agité, & je m'éloignois. Je me diſois ſouvent: Je n'ai cherché qu'à bien mériter des hommes; pourquoi eſt-ce que je me trouble à leur vue? En vain j'appelois la raiſon à mon ſecours: ma raiſon ne pouvoit rien contre un mal qui lui ôtoit ſes propres forces (1). Les efforts mêmes qu'elle faiſoit pour le ſurmonter, l'affoibliſſoient encore, parce qu'elle les employoit contre elle-même. Il ne lui falloit pas de combats, mais du repos.

A la vérité, la médecine m'offrit des ſecours. Elle m'apprit que le foyer de mon mal étoit dans les nerfs. Je le ſentois bien mieux qu'elle ne pouvoit me le définir. Mais quand je n'aurois pas été trop pauvre pour exécuter ſes ordonnances, j'étois trop expérimenté pour y croire. Trois hommes, à ma connoiſſance, tourmentés du même mal, périrent en peu de temps de trois remedes différens, & ſoi-diſant ſpécifiques pour la guériſon du mal de nerfs. Le premier, par les bains & les ſaignées; le ſecond, par l'uſage de l'opium, & le troiſieme, par celui de l'éther. Ces deux derniers étoient deux fameux médecins (2) de la faculté de Paris, tous deux renommés par leurs écrits ſur la médecine, & particulierement ſur les maladies du genre nerveux.

J'éprouvai de nouveau, mais cette fois par l'expérience d'autrui, combien je m'étois fait illuſion en attendant des hommes la guériſon de mes maux; combien vaines étoient leurs opinions & leurs doctrines, & combien j'avois été inſenſé, dans tous les temps de ma vie, de me rendre miſérable en cherchant à les rendre heureux, & de me détordre moi-même pour redreſſer les autres.

Cependant, je tirai de la multitude de mes infortunes un grand motif de réſignation. En comparant les biens & les maux dont nos jours ſi rapides étoient mélangés, j'entrevis une grande vérité bien peu connue: c'eſt qu'il n'y a rien de haïſſable dans la nature, & que ſon auteur nous ayant mis dans une carriere où nous devons néceſſairement mourir, il nous a donné autant de raiſons d'aimer la mort que d'aimer la vie.

Toutes les branches de notre vie en ſont mortelles comme le tronc. Nos fortunes, nos réputations, nos amitiés, nos amours, tous les objets de nos affections les plus cheres périſſent

ſent plus d'une fois avant nous; & ſi les déſtinées les plus heureuſes ſe manifeſtoient avec tous les malheurs qui les ont accompagnées, elles nous paroîtroient comme ces chênes qui embelliſſent la terre de leurs vaſtes rameaux, mais qui en élevent vers le ciel encore de plus grands que la foudre a frappés.

Pour moi, foible arbriſſeau briſé par tant d'orages, il ne me reſtoit plus rien à perdre. Voyant de plus que déſormais je n'avois rien à eſpérer ni des autres, ni de moi-même, je m'abandonnai à Dieu ſeul, & je lui promis de ne jamais rien attendre d'eſſentiel à mon bonheur d'aucun homme en particulier, à quelque extrémité que je me trouvaſſe réduit, & dans quelque genre que ce pût être.

Ma confiance fut agréable à celui que jamais on n'implore en vain. Le premier fruit de ma réſignation, fut le ſoulagement de mes maux. Mes anxiétés ſe calmerent, dès que je n'y réſiſtai plus. Bientôt, il m'échut, ſans la moindre ſollicitation, par le crédit d'une perſonne que je ne connoiſſois pas (3), & dans le département d'un miniſtre auquel je n'avois jamais été utile, un ſecours annuel du roi. Comme Virgile, j'eus part aux pains d'Auguſte. C'étoit un bienfait médiocre, annuel, incertain, dépendant de la volonté d'un miniſtre fort ſujet lui-même aux révolutions, du caprice des intermédiaires, & de la malignité de mes ennemis qui pouvoient m'en priver tôt ou tard par leurs intrigues; mais après y avoir un peu réfléchi, je trouvai que la Providence me traitoit préciſément comme le genre humain auquel elle ne donne, depuis l'origine du monde, dans la récolte des moiſſons, qu'une ſubſiſtance annuelle, incertaine, portée par des herbes ſans ceſſe battues des vents, & expoſée aux déprédations des oiſeaux & des inſectes. Mais elle me diſtinguoit bien avantageuſement de la plupart des hommes, en ce que ma récolte ne me coûtoit ni ſueurs, ni travaux, & qu'elle me laiſſoit l'exercice plein de ma liberté.

Le premier uſage que j'en fis fut de m'éloigner des hommes trompeurs que je n'avois plus beſoin de ſolliciter. Dès que je ne les vis plus, mon ame ſe calma. La ſolitude eſt une grande montagne d'où ils paroiſſoient bien petits. La ſolitude m'étoit cependant contraire, en ce qu'elle porte trop à la méditation. Ce fut à J. Jacques Rouſſeau, que je dus le retour de ma ſanté. J'avois lu dans ſes immortels écrits, entre autres vérités naturelles, que l'homme eſt fait pour travailler & non pour méditer. Juſqu'alors j'avois exercé mon ame & repoſé mon corps; je changeai de régime: j'exerçai

le

le corps & je repoſai l'ame. Je renonçai à la plupart des livres. Je jetai les yeux ſur les ouvrages de la nature, qui parloit à tous mes ſens un langage que ni le temps ni les nations ne peuvent altérer. Mon hiſtoire & mes journaux étoient les herbes des champs & des prairies. Ce n'étoient pas mes penſées qui alloient péniblement à elles comme dans les ſyſtemes des hommes, mais leurs penſées qui venoient paiſiblement à moi ſous mille formes agréables. J'y étudiois, ſans effort, les loix de cette ſageſſe univerſelle qui m'environnoit dès le berceau, & à laquelle je n'avois jamais donné qu'une attention frivole. J'en ſuivois les traces dans toutes les parties du monde, par la lecture des livres de Voyage. Ce furent les ſeuls des livres modernes pour leſquels je conſervai du goût, parce qu'ils me tranſportoient dans d'autres ſociétés que celle où j'étois malheureux, & ſur-tout parce qu'ils me parloient des divers ouvrages de la nature.

Je connus, par leur moyen, qu'il y avoit dans chaque partie de la terre une portion de bonheur pour tous les hommes, dont preſque par-tout ils étoient privés, & qu'en état de guerre, dans notre ordre politique qui les diviſe, ils étoient en état de paix dans l'ordre de la nature qui les invite à ſe rapprocher. Ces conſolantes méditations me ramenerent inſenſiblement à mes anciens projets de félicité publique ; non pas pour les exécuter moi-même comme autrefois, mais au moins pour en faire un tableau intéreſſant. La ſimple ſpéculation d'un bonheur général ſuffiſoit maintenant à mon bonheur particulier. Je penſois auſſi que mes plans imaginaires pourroient un jour ſe réaliſer par des hommes plus heureux. Ce déſir redoubloit en moi, à la vue des malheureux dont nos ſociétés ſont compoſées. Je ſentois, ſurtout, par mes propres privations, la néceſſité d'un ordre politique conforme à l'ordre naturel. Enfin, j'en compoſai un d'après l'inſtinct & les beſoins de mon propre cœur.

A portée par mes voyages, & plus encore par la lecture de ceux d'autrui, de choiſir ſur la ſurface du globe un ſite propre à tracer le plan d'une ſociété heureuſe, je le plaçai au ſein de l'Amérique méridionnale, ſur les rivages riches & déſerts de l'Amazone.

Je m'étendis en imagination au ſein de ſes vaſtes forêts. J'y bâtis des forts ; j'y défrichai des terres, je les couvris d'abondantes moiſſons & de vergers chargés de toutes ſortes de fruits étrangers à l'Europe. J'y offris des aſyles aux hommes de toutes les nations, dont j'avois connu des individus malheureux. Il y avoit des Hollandois & des Suiſſes

ſans

ſans territoire dans leur patrie, & des Ruſſes ſans moyens pour s'établir dans leurs vaſtes ſolitudes; des Anglois las des convulſions de leur liberté populaire, & des Italiens, de la léthargie de leurs gouvernemens ariſtocratiques; des Pruſſiens, de leur deſpotiſme militaire, & des Polonois, de leur anarchie républicaine; des Eſpagnols, de l'intolérance de leurs opinions, & des François, de l'inconſtance des leurs; des chevaliers de Malte & des Algériens; des payſans Bohémiens, Polonois, Ruſſes, Francs-Comtois, Bas-Bretons, échappés à la tyrannie de leurs propres compatriotes; des eſclaves Negres fugitifs de nos colonies barbares; des protecteurs & des protégés de toutes les nations; des gens de cour, de robe, de lettres, de guerre, de commerce, de finance, tous infortunés tourmentés des maladies des opinions Européennes, Africaines & Aſiatiques, tous pour la plupart cherchant à s'opprimer mutuellement, & réagiſſant les uns ſur les autres par la violence ou la ruſe, l'impiété ou la ſuperſtition. Ils abjuroient les préjugés nationaux qui les avoient rendus, dès la naiſſance, les ennemis des autres hommes, & ſur-tout celui qui eſt la ſource de toutes les haines du genre humain, & que l'Europe inſpire dès la mamelle à chacun de ſes enfans; le déſir d'être le premier. Ils adoptoient, ſous la protection immédiate de l'auteur de la nature, des principes de tolérance univerſelle; & par cet acte de juſtice générale, ils rentroient ſans obſtacle dans l'exercice libre de leur caractere particulier. Le Hollandois y portoit l'agriculture & le commerce juſqu'au ſein des marais; le Suiſſe, juſqu'au ſommet des rochers, & le Ruſſe, habile à manier la hache, juſqu'au centre des plus épaiſſes forêts. L'Anglois s'y livroit à la navigation & aux arts utiles qui font la force des ſociétés; l'Italien, aux arts libéraux qui les font fleurir; le Pruſſien, aux exercices militaires; le Polonois, à ceux de l'équitation; l'Eſpagnol ſolitaire, aux talens qui demandent de la conſtance; le François, à ceux qui rendent la vie agréable, & à l'inſtinct ſociable qui le rend propre à être le lien de toutes les nations. Tous ces hommes, d'opinions ſi différentes, ſe communiquoient par la tolérance ce que leur caractere a de meilleur, & tempéroient les défauts des uns par les excès des autres. Il en réſultoit par l'éducation, les loix & les habitudes, un enſemble d'arts, de talens, de vertus & de principes religieux, qui n'en formoit qu'un ſeul peuple, à exiſter au dedans dans une harmonie parfaite, à réſiſter au dehors aux conquérans, & à s'amalgamer avec tout le reſte du genre humain.

Je

Je jetai donc ſur le papier toutes les études que j'avois faites à ce ſujet; mais lorſque je voulus les raſſembler, pour me donner à moi-même & aux autres une idée d'une république dirigée ſuivant les loix de la nature, je vis qu'avec tout mon travail, je ne ferois jamais illuſion à aucun eſprit raiſonnable.

A la vérité, Platon dans ſon Atlantide, Xénophon dans ſa Cyropédie, Fénélon dans ſon Télémaque, ont peint le bonheur de pluſieurs ſociétés politiques qui n'ont peut-être jamais exiſté ; mais en liant leurs fictions à des traditions hiſtoriques, & les reléguant dans des ſiecles reculés, ils leur ont donné aſſez de vraiſemblance pour qu'un lecteur indulgent croie véritables des récits qu'il n'eſt plus à portée de vérifier. Il n'en étoit pas de même de mon ouvrage. J'y ſuppoſois, de nos jours & dans une partie du monde connu, l'exiſtence d'un peuple conſidérable formé preſque en entier des débris malheureux des nations européennes, parvenu tout-à-coup au plus grand degré de félicité ; & ce rare phénomene, ſi digne au moins de la curioſité de l'Europe, ceſſoit de faire illuſion, dès qu'il étoit certain qu'il n'exiſtoit pas. D'ailleurs, le peu de théorie que je m'étois procuré ſur un pays ſi différent du nôtre, & ſi ſuperficiellement décrit par nos voyageurs, n'auroit fourni à mes tableaux qu'un coloris faux & des traits indécis.

J'abandonnai donc mon vaiſſeau politique, quoique j'y euſſe travaillé pluſieurs années avec conſtance. Semblable au canot de Robinſon, je le laiſſai dans la forêt où je l'avois dégroſſi, faute de pouvoir le remuer & le faire voguer ſur la mer des opinions humaines.

En vain mon imagination fit le tour du globe. Au milieu de tant de ſites offerts au bonheur des hommes par la nature, je n'y trouvai pas ſeulement de quoi aſſeoir l'illuſion d'un peuple heureux ſuivant les loix ; car ni la république de Saint-Paul près du Bréſil, formée de brigands qui faiſoient la guerre à tout le monde ; ni l'évangélique ſociété de Guillaume Penn, dans l'Amérique ſeptentrionale, qui ne ſe défend ſeulement pas contre ſes ennemis; ni les conventuelles rédemptions (4) des Jéſuites dans le Paraguay ; ni les voluptueux inſulaires de la mer du Sud qui, au milieu de leurs plaiſirs, ſacrifient des hommes (5), ne me paroiſſoient propres à repréſenter un peuple uſant, dans l'état de nature, de toutes ſes facultés phyſiques & morales.

D'ailleurs, quoique ces peuplades m'offriſſent des images de république, la premiere n'étoit qu'une anarchie ; la ſeconde, une

une ſimple ſociété protégée par l'état où elle étoit renfermée ; & les deux autres ne formoient que des ariſtocraties héréditaires, où une claſſe particuliere de citoyens s'étant réſervé juſqu'au pouvoir de diſpoſer de la ſubſiſtance nationale, tenoit le peuple dans un état conſtant de tutelle, ſans qu'il pût jamais ſortir de la claſſe des Néophytes ou des Toutous (6).

Mon ame mécontente des ſiecles préſens, prit ſon vol vers les ſiecles des anciens, & ſe repoſa d'abord ſur les peuples de l'Arcadie.

Cette portion heureuſe de la Grece m'offrit des climats & des ſites ſemblables à ceux qui ſont épars dans le reſte de l'Europe. J'en pouvois faire au moins des tableaux variés & vraiſemblables. Elle étoit remplie de montagnes fort élevées, dont quelques-unes, comme celle de Phoé, couvertes de neige toute l'année, la rendoient ſemblable à la Suiſſe. D'un autre côté, ſes marais, tel que celui de Stymphale, la faiſoient reſſembler, dans cette partie de ſon territoire, à la Hollande. Ses végétaux & ſes animaux étoient les mêmes que ceux qui ſont répandus ſur le ſol de l'Italie, de la France & du nord de l'Europe. Il y avoit des oliviers, des vignes, des pommiers, des blés, des pâturages ; des forêts de chênes, de pins & de ſapins ; des bœufs, des chevaux, des moutons, des chevres, des loups. . . . . Les occupations des Arcadiens étoient les mêmes que celles de nos payſans. Il y avoit parmi eux des laboureurs, des bergers, des vignerons, des chaſſeurs. Mais ce qui ne reſſemble pas aux nôtres, ils étoient fort belliqueux au dehors, fort paiſibles au-dedans. Dès que leur état étoit menacé de la guerre, ils ſe préſentoient d'eux-mêmes pour le défendre, chacun à ſes dépens. Il y avoit un grand nombre d'Arcadiens parmi les dix mille Grecs qui firent, ſous Xénophon, cette retraite fameuſe de la Perſe. Ils étoient fort religieux ; car la plupart des Dieux de la Grece étoient nés dans leur pays : Mercure au mont Cyllene ; Jupiter au mont Lycée ; Pan au mont Ménale, ou, ſelon d'autres, dans les forêts du mont Lycée, où il étoit particulierement honoré. C'étoit dans l'Arcadie qu'Hercule avoit exercé ſes plus grands travaux.

A ces ſentimens de patriotiſme & de religion, les Arcadiens mêloient celui de l'amour, qui a enfin prévalu comme l'idée principale que ce peuple nous a laiſſée de lui. Car les inſtitutions politiques & religieuſes varient dans chaque pays avec les ſiecles, & lui ſont particulieres ; mais les loix

de la nature ſont de tous les temps, & intéreſſent toutes les nations. Il eſt donc arrivé que les poëtes anciens & modernes ont repréſenté les Arcadiens comme un peuple de bergers amoureux qui excelloient dans la poëſie & la muſique, qui ſont par tout pays les principaux langages de l'amour. Virgile ſur-tout parle fréquemment de leurs talens & de leur félicité. Dans ſa dixieme églogue, qui reſpire la plus douce mélancolie, il introduit ainſi Gallus, fils de Pollion, qui invite les peuples d'Arcadie à déplorer avec lui la perte de ſa maîtreſſe Lycoris :

Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc veſtris : ſoli cantare periti,
Arcades. O mihi tum quàm molliter oſſa quieſcent,
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!

" Arcadiens, dit-il, vous chanterez mes regrets ſur vos
" montagnes. Vous ſeuls, Arcadiens, êtes habiles à chan-
" ter. Oh! que mes os repoſeront mollement, ſi un jour
" vos flûtes ſoupirent mes amours! Et plût aux Dieux que
" j'euſſe été parmi vous un gardien de troupeaux ou un
" ſimple vendangeur!"

Gallus, fils d'un conſul Romain dans le ſiecle d'Auguſte, trouve le ſort des peuples de l'Arcadie ſi doux, qu'il n'oſe déſirer d'être parmi eux un berger maître d'un troupeau, ou un habitant propriétaire d'une vigne, mais ſeulement un ſimple gardien de troupeaux : " *Cuſtos gregis*;" ou un de ces hommes qu'on loue en paſſant pour fouler la grappe lorſqu'elle eſt mûre : " *Maturæ vinitor uvæ.*"

Virgile eſt plein de ces nuances délicates de ſentiment, qui diſparoiſſent dans les traductions, & ſur-tout dans les miennes.

Quoique les Arcadiens paſſaſſent une bonne partie de leur vie à chanter & à faire l'amour, Virgile ne les repréſente pas comme des hommes efféminés. Au contraire, il leur aſſigne des mœurs ſimples & un caractere particulier de force, de piété & de vertu, confirmé par tous les hiſtoriens qui ont parlé d'eux. Il leur fait même jouer un rôle fort important dans l'origine de l'empire Romain ; car lorſque Enée remonta le Tibre pour chercher des alliés parmi les peuples qui habitoient les rivages de ce fleuve, il trouva, à l'endroit où il débarqua, une petite ville appelée Pallantée du nom de Pallas, fils d'Evandre, roi des Arcadiens, qui l'avoit bâtie.

Cette

Cette ville fut depuis renfermée dans l'enceinte de la ville de Rome, à laquelle elle ſervit de premiere fortereſſe. C'eſt pourquoi Virgile appelle le roi Evandre fondateur de la fortereſſe Romaine :

Rex Evandrus, Romanæ conditor arcis.

Enéide, liv. 8, *v.* 313.

Je me ſens entraîner par le déſir d'inſérer ici quelques morceaux de l'Enéide, qui ont un rapport direct aux mœurs des Arcadiens, & qui montrent en même-temps leur influence ſur celles du peuple Romain. Je ſais bien que je traduirai mal ces morceaux, ainſi que tout le latin que j'ai déjà cité dans mes livres ; mais la belle poëſie de Virgile dédommagera le lecteur de ma mauvaiſe proſe, & le goût qu'elle me fera naître de celui qui m'eſt naturel. Cette digreſſion, d'ailleurs, n'eſt point étrangere à l'enſemble de mon ouvrage. J'y produirai pluſieurs exemples des grands effets que font naître les conſonnances & les contraſtes, que j'ai regardés, dans mes Etudes précédentes, comme les premiers mobiles de la nature. Nous verrons, qu'à ſon exemple, Virgile en eſt rempli, & qu'ils ſont les cauſes uniques de l'harmonie de ſon ſtyle & de la magie de ſes tableaux.

D'abord, Enée, par l'ordre du dieu du Tibre qui lui étoit apparu en ſonge, vient ſolliciter l'alliance d'Evandre pour s'établir en Italie. Il lui fait valoir l'ancienne origine de leurs familles, qui ſortoient d'Atlas ; l'une, par Electre ; l'autre par Maïa. Evandre ne répond rien ſur cette généalogie ; mais à la vue d'Enée, il ſe rappelle avec joie les traits, la voix & les paroles d'Anchiſe, qu'il a reçu chez lui dans les murs de Phénée, lorſque ce prince venant à Salamine avec Priam qui alloit voir ſa ſœur Héſione, paſſa juſque dans les froides montagnes d'Arcadie :

Ut te fortiſſime Teucrûm
Accipio agnoſcoque libens ! ut verba parentis
Et vocem Anchiſæ magni vultumque recordor !
Nam memini Heſiones viſentem regna ſororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
Protinus Arcadiæ gelidos inviſere fines.

Enéide, liv. 8, *v.* 154---159.

Evandre étoit alors à la fleur de l'âge ; il brûloit du déſir de joindre ſa main à celle d'Anchiſe : " *dextrâ conjungere dextram.*" Il ſe reſſouvient des témoignages d'amitié qu'il

en reçut, & de ſes préſens, parmi leſquels étoient deux freins d'or qu'il a donnés à ſon fils Pallas, ſans doute comme les ſymboles de la prudence ſi néceſſaire à un jeune prince ;

Frænaque bina, meus quæ nunc habet aurea Pallas.

Et il ajoute auſſi-tôt :

Ergo & quam petitis, juncta eſt mihi fœdere dextra,
Et lux cùm primùm terris ſe craſtina reddet,
Auxilio lætos dimittam, opibuſque juvabo.

Enéide, liv. 8, *v.* 168---171.

" Ma main a donc ſcellé, dès ce temps-là, l'alliance que
„ vous me demandez aujourd'hui : demain, dès que les
„ premiers rayons de l'aurore paroîtront ſur la terre, je vous
„ renverrai pleins de joie avec le ſecours que vous déſirez, &
„ je vous aiderai de tous mes moyens."

Ainſi Evandre, quoique Grec, & par conſéquent ennemi naturel des Troyens, donne du ſecours à Enée, par le ſeul ſouvenir de l'amitié qu'il a portée à Anchiſe ſon hôte. L'hoſpitalité qu'il a exercée autrefois envers le pere, le détermine à aider le fils.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici, à la louange de Virgile & de ſes héros, que toutes les fois qu'Enée, dans ſes malheurs, eſt obligé de recourir à des étrangers, il ne manque pas de leur rappeler ou la gloire de Troye, ou d'anciennes alliances de famille, ou quelque raiſon politique propre à les intéreſſer ; mais ceux qui lui rendent ſervice, s'y déterminent toujours par des raiſons de vertu. Quand la tempête le jette à Carthage, Didon ſe décide à lui offrir un aſyle, par un ſentiment encore plus ſublime que le ſouvenir de quelque hoſpitalité particuliere, ſi ſacrée d'ailleurs chez les anciens : c'eſt par l'intérêt général que l'on doit aux malheureux. Pour en rendre l'effet plus touchant & plus noble, elle s'en applique le beſoin & ne fait jaillir de ſon cœur, ſur le roi des Troyens, que le même degré de pitié qu'elle demande pour elle-même. Elle lui dit :

Me quoque per multos ſimilis fortuna labores
Jactatam, hâc demum voluit conſiſtere terrâ.
Non ignara mali, miſeris ſuccurrere diſco.

Enéide, liv. 1, *v.* 628---630.

" Et moi auſſi, une fortune ſemblable à la vôtre m'ayant
„ jetée dans beaucoup de dangers, m'a enfin permis de me
„ fixer ſur ces rivages. Inſtruite par le malheur, j'ai appris
„ à ſecourir les malheureux."

Par-tout Virgile préfere les raiſons naturelles aux raiſons politiques, & l'intérêt du genre-humain à l'intérêt national. Voilà pourquoi ſon poëme, quoique fait à la gloire des Romains, intéreſſe les hommes de tous les pays & de tous les ſiecles.

Pour revenir au roi Evandre, il étoit occupé à offrir un ſacrifice à Hercule, à la tête de ſa colonie d'Arcadiens, lors qu'Enée mit pied à terre. Après avoir engagé le roi des Troyens & ceux qui l'accompagnoient, à prendre part au banquet ſacré que ſon arrivée avoit interrompu, il l'inſtruit de l'origine de ce ſacrifice par l'hiſtoire qu'il lui raconte du brigand Cacus, mis à mort par Hercule dans une caverne voiſine du mont Aventin. Il lui fait une peinture terrible du combat du fils de Jupiter avec ce monſtre qui vomiſſoit des flammes ; enſuite il ajoute :

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servare diem : priuſque Potitius autor,
Et domus Herculei cuſtos Pinaria ſacri,
Hanc aram luco ſtatuit : quæ maxima ſemper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima ſemper.
Quare agite, ô juvenes, tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, & pocula porgite dextris ;
Communemque vocate deum, & date vina volentes.
Dixerat ; Herculeâ bicolor cùm populus umbrâ
Velavitque comas, foliiſque innexa pependit :
Et ſacer implevit dextram ſcyphus. Ociùs omnes
In menſam læti libant, divoſque precantur.
Devexo interea propior fit veſper olympo :
Jamque Sacerdotes, primuſque Potitius, ibant.
Pellibus in morem cincti, flammaſque ferebant.
Inſtaurant epulas, & menſæ grata ſecundæ
Dona ferunt : cumulantque oneratis lancibus aras.
Tum Salii ad cantus, incenſa altaria circum,
Populeis adſunt evincti tempora ramis.

Enéide, liv. 8, *v.* 268---286.

" Depuis ce temps, nous célébrons, tous les ans, cette
„ fête ; & les peuples en perpétuent la mémoire avec joie.
„ Potitius en eſt le premier inſtituteur, & la famille des
„ Pinariens, à qui appartient le ſoin du culte d'Hercule,
„ a élevé, au milieu de ce bois, cet autel auquel nous avons

„ donné le ſurnom de très-grand, & qui ſera en effet, dans „ tous les temps, le plus grand des autels. Maintenant, „ donc, ô jeuneſſe Troyenne, en récompenſe d'un ſi grand „ ſervice, couronnez vos têtes de feuillages, prenez les „ coupes en main, invoquez un Dieu qui vous ſera com- „ mun avec nous, & faites avec joie des libations en ſon „ honneur. Il dit ; & une couronne de peuplier conſacrée „ à Hercule, ceignit ſon front, & l'ombragea de ſon feuil- „ lage de deux couleurs. Il prit à la main la coupe ſacrée. „ Auſſi-tôt tous s'empreſſerent de faire des libations ſur la „ table, & d'invoquer les Dieux. Cependant, l'étoile du „ ſoir alloit paroître, & le ciel achevoit ſa révolution. „ Déjà les prêtres, ayant Potitius à leur tête, s'avançoient „ ceints de peaux, ſuivant la coutume, & portant des flam- „ beaux. Ils recommencent le banquet : ils préſentent ſur „ de nouvelles tables, un deſſert agréable, & ils chargent „ les autels de baſſins remplis d'offrandes. Alors, les „ Saliens, la tête couronnée de peupliers, viennent chanter „ autour de l'autel où fume l'encens."

Tout ce que Virgile vient de raconter ici, n'eſt point une fiction poëtique, mais une véritable tradition de l'hiſtoire Romaine. Selon Tite-Live, liv. 1er. Potitius & Pinarius étoient les chefs de deux familles illuſtres chez les Romains. Evandre les inſtruiſit & les chargea de l'adminiſtration du culte d'Hercule. Leurs deſcendans jouirent à Rome de ce ſacerdoce, juſqu'à la cenſure d'Appius Claudius. L'autel d'Hercule, " *Ara Maxima*," étoit à Rome entre le mont Aventin & le mont Palatin, dans la place appelée : " *Forum Boarium*." Les Saliens étoient des prêtres de Mars inſtitués par Numa, au nombre de douze. Virgile ſuppoſe, ſuivant quelques commentateurs, qu'ils exiſtoient déjà du temps du roi Evandre, & qu'ils chantoient dans les ſacrifices d'Hercule. Mais il y a apparence que Virgile a ſuivi encore ici la tradition hiſtorique, lui qui a recueilli avec une ſorte de religion, juſqu'aux moindres augures & aux prédictions les plus frivoles auxquelles il attache la plus grande importance dès qu'elles regardent la fondation de l'empire Romain.

Rome devoit auſſi aux Arcadiens ſes principaux uſages religieux. Elle leur en devoit encore de plus intéreſſans pour l'humanité ; car Plutarque dérive une des étymologies du nom des Patriciens établis par Romulus du mot *Patrocinium*, " qui vaut autant à dire comme patronage ou „ protection, duquel mot on uſe encore aujourd'hui en la „ même ſignification, à cauſe que l'un de ceux qui ſuivirent

„ Evandre

„ Evandre en Italie, s'appeloit Patron, lequel étant homme
„ ſecourable & qui ſupportoit les pauvres & les petits,
„ donna ſon nom à cet office d'humanité."

Le ſacrifice & le banquet d'Evandre ſe terminent par un hymne à Hercule. Je ne peux m'empêcher de l'inférer ici, afin de faire voir que le même peuple qui chantoit ſi mélodieuſement les amours des bergers, ſavoit auſſi bien célébrer les vertus des héros; & que le même poëte qui, dans ſes églogues, fait réſonner ſi doucement le chalumeau champêtre, fait retentir auſſi vigoureuſement la trompette épique.

Hic juvenum chorus, ille, ſenum, qui carmine laudes
Herculeas & facta ferunt: ut prima novercæ
Monſtra manu geminoſque premens eliſerit angues:
Ut bello egregias idem disjecerit urbes.
Trojamque, Œchaliamque: ut duros mille labores
Rege ſub Euryſtheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit. Tu nubigenas invicte bimembres,
Hylæumque Pholumque, manu, ut Creſſia mactas
Prodigia, & vaſtum Nemeæ ſub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus: te janitor Orci,
Oſſa ſuper recubans antro ſemeſa cruento.
Nec te ullæ facies, non terruit ipſe Typhœus,
Arduus, arma tenens; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumſtetit anguis,
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis.
Et nos & tua dexter adi pede ſacra ſecundo.
Talia carminibus celebrant: ſuper omnia Caci
Speluncam adjiciunt, ſpirantemque ignibus ipſum.
Conſonat omne nemus ſtrepitu, colleſque reſultant.

Enéide, liv. 8, *v.* 287---305.

" Ici eſt un chœur de jeunes gens, là de vieillards, qui
„ célébrent par leurs chants la gloire & les actions d'Her-
„ cule: comment de ſes mains il étouffa deux ſerpens,
„ premiers monſtres que lui ſuſcitoit ſa marâtre; comment
„ il ſaccagea deux villes fameuſes, Troye & Œchalie:
„ comment, ſous le roi Euryſthée, par les ordres de l'im-
„ placable Junon, il ſupporta mille pénibles travaux. C'eſt
„ vous, invincible héros, qui domptâtes Hylée & Pholus,
„ ces centaures ſortis d'une nue. C'eſt vous qui avez
„ maſſacré les monſtres de l'île de Créte, & un lion énorme
„ au pied de la roche de Némée. Vous fîtes trembler les
„ lacs du Styx, & le portier de l'Orcus, couché dans ſon
„ antre ſanglant ſur des os à demi-rongés. Aucun monſtre

„ ne put vous effrayer, non pas même le géant Typhée,
„ accourant ſur vous les armes à la main. Vous n'éprou-
„ vâtes aucun trouble lorſque le ſerpent horrible de Lerne
„ vous entoura de ſes cent têtes. Nous vous ſaluons,
„ digne fils de Jupiter, nouvel ornement des cieux ; fa-
„ vorable à nos vœux, abaiſſez-vous vers nous & vers vos
„ ſacrifices.

" Tels ſont les ſujets de leurs cantiques : ils ajoutent
„ ſur-tout l'horrible caverne de Cacus, & Cacus lui-même
„ vomiſſant des feux. Toute la forêt retentit du bruit
„ de leurs chants, & les collines en répetent au loin les
„ concerts."

Voilà des chants dignes des fortes poitrines des Arcadiens : ne ſemble-t-il pas les entendre rouler dans les échos des bois & des collines ?

Conſonat omne nemus ſtrepitu, colleſque reſultant.

Virgile exprime toujours les conſonnances naturelles. Elles redoublent les effets de ſes tableaux, & y font paſſer le ſentiment ſublime de l'infini. Les conſonnances ſont en poëſie ce que les reflets ſont en peinture.

Cet hymne peut aller de pair avec les plus belles odes d'Horace. Elle a, quoiqu'en vers alexandrins réguliers, la tournure & le mouvement des compoſitions lyriques, ſur-tout dans ſes tranſitions.

Evandre raconte enſuite à Enée l'hiſtoire des antiquités du pays, à commencer par Saturne qui, détrôné par Jupiter, s'y retira & y fit régner l'âge d'or. Il lui apprend que le Tibre appelé anciennement Albula, avoit pris le nom de Tibre du Géant Tibris, qui fit la conquête des rivages de ce fleuve. Il lui montre l'autel & la porte appelée depuis Carmentale par les Romains, en l'honneur de la nymphe Carmente ſa mere, par les avis de laquelle il étoit venu s'établir dans ce lieu, après avoir été chaſſé de l'Arcadie ſa patrie. Il lui fait voir un grand bois dont Romulus fit depuis un aſyle ; &, au pied d'un rocher, la grotte de Pan Lupercal, ainſi nommée, lui dit-il, à l'exemple de celle des Arcadiens du mont Lycée.

Necnon & ſacri monſtrat nemus Argileti :
Teſtaturque locum, & lethum docet hoſpitis Argi.
Hinc ad Terpeiam ſedem & Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim ſylveſtribus horrida dumis.
Jam tum religio pavidos terrebat agreſtes
Dira loci, jam tum ſylvam ſaxumque tremebant.

Hoc

Hoc nemus, hunc, inquit, frondoſo vertice collem,
(Quis Deus? incertum eſt) habitat Deus. Arcades ipſum
Credunt ſe vidiſſe Jovem, cùm ſæpe nigram
Ægida concuteret dextrâ, nimboſque cieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Reliquias veterumque vides monumenta virorum.
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit urbem:
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen.

Enéide, liv. 8, *v.* 345---358.

" Il lui montre encore le bois ſacré d'Argilet. Il ra-
„ conte la mort de ſon hôte Argus, & il prend le lieu à té-
„ moin de ſon innocence. De là, il le conduit à la roche
„ appelée depuis Tarpéienne, & enſuite Capitole, où l'or
„ brille maintenant, mais qui n'étoit alors qu'une montagne
„ hériſſée de buiſſons & d'épines. Déjà le reſpect de ce
„ lieu rempliſſoit d'une ſainte frayeur les habitans d'alen-
„ tour; ils ne regardoient qu'en tremblant le rocher & ſa
„ forêt. Un Dieu, dit Evandre, habite cette forêt & cette
„ cime ombragée d'un ſombre feuillage. Quel eſt ce
„ Dieu? on l'ignore. Les Arcadiens croient y avoir vu ſou-
„ vent Jupiter lui-même, agiter de ſa main toute-puiſſante
„ ſa noire égide, & s'environner de tempêtes. Voyez en-
„ core là-bas ces deux villes dont les murs ſont renverſés:
„ ce ſont les monumens de deux anciens rois. Celle-ci fut
„ bâtie par Janus, & celle-là par Saturne; l'un s'appelle
„ Janicule, & l'autre Saturnie."

Voilà les principaux monumens de Rome, ainſi que les premiers établiſſemens religieux, dus aux Arcadiens. Les Romains célébroient les Saturnales au mois de décembre. Pendant ces fêtes, les maîtres & les eſclaves s'aſſeyoient à la même table, & ces derniers avoient la liberté de dire & de faire tout ce qu'ils vouloient, en mémoire de l'ancienne égalité des hommes qui régnoit du temps de Saturne. L'autel & la porte Carmentale ont ſubſiſté long-tems à Rome, ainſi que la grotte de Pan Lupercal, qui étoit ſous le mont Palatin.

Virgile oppoſe, en grand maître, la ruſticité des anciens ſites qui environnoient la petite ville Arcadienne de Pallantée, à la magnificence de ces mêmes lieux renfermés dans Rome, & leur autel champêtre, avec leurs traditions vénérables & religieuſes, ſous Evandre, aux temples dorés d'une ville où l'on ne voyoit plus rien ſous Auguſte.

Il y a encore ici un autre contraſte moral qui fait plus d'effet que tous les contraſtes phyſiques, & qui peint admirablement

blement la ſimplicité & la bonne foi du bon roi d'Arcadie. C'eſt lorſque ce Prince ſe juſtifie, ſans ſujet, de la mort de ſon hôte Argus, & qu'il prend à témoin de ſon innocence, le bois qu'il lui a conſacré. Cet Argus, ou cet Argien, étoit venu loger chez lui dans le deſſein de le tuer; mais ayant été découvert, il fut condamné à mort. Evandre lui fit dreſſer un tombeau, & il proteſte ici, qu'il n'a point violé à ſon égard les droits ſacrés de l'hoſpitalité. La piété de ce bon roi, & la proteſtation qu'il fait de ſon innocence à l'égard d'un étranger criminel envers lui, & condamné juſtement par les loix, contraſte merveilleuſement avec les proſcriptions illégales d'hôtes, de parens, d'amis, de patrons, dont Rome avoit été le théâtre depuis un ſiecle, & dont aucun citoyen n'avoit jamais eu ni ſcrupule ni remords. Le quartier d'Argilet s'étendoit dans Rome le long du Tibre. Janicule avoit été bâti ſur le mont Janicule, & Saturnie ſur le rocher appelé depuis Tarpéien, & enſuite Capitole, ſiége de la demeure de Jupiter. Cette ancienne tradition, que Jupiter raſſembloit ſouvent les nuages ſur la cime de ce rocher couvert d'une forêt, & qu'il y agitoit ſa noire égide, confirme ce que j'ai dit dans mes Etudes précédentes de l'attraction hydraulique des ſommets des montagnes & de leurs forêts, qui ſont les ſources des fleuves. Il en étoit de même de celui de l'Olympe, ſouvent entouré de nuages, où les Grecs avoient fixé la demeure des Dieux. Dans les ſiecles d'ignorance, les ſentimens religieux expliquoient les effets phyſiques: dans des ſiecles de lumieres, les effets phyſiques, ramenent à des ſentimens religieux. Dans tous les temps la nature parle à l'homme le même langage, dans des dialectes différens.

Virgile acheve le contraſte des anciens monumens de Rome, par la peinture de la demeure pauvre & ſimple du bon roi Evandre, dans le lieu même où l'on bâtit depuis tant de magnifiques palais.

Talibus inter ſe dictis ad tecta ſubibant
Pauperis Evandri: paſſimque armenta videbant
Romanoque Foro & lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad ſedes: Hæc, inquit, limina victor
Alcides ſubiit; hæc illum regia cepit.
Aude, hoſpes, contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebuſque veni non aſper egenis.
Dixit; & anguſti ſubter faſtigia tecti
Ingentem Æneam duxit: ſtratiſque locavit,
Effultum foliis & pelle Libyſtidis urſæ.

Enéide, liv. 8, *v.* 359—368.

" Pendant

« Pendant ces entretiens, ils s'approchoient de l'humble
„ toit d'Evandre ; ils voyoient çà & là des troupeaux de
„ bœufs errer dans le lieu où eſt aujourd'hui le magnifique
„ quartier des Carenes, & ils les entendoient mugir dans la
„ place où l'on harangua depuis le peuple Romain. Dès
„ qu'ils furent arrivés à la petite maiſon d'Evandre: Voici,
„ lui dit ce prince, la porte par où Alcide victorieux eſt
„ entré ; voici le palais royal qui l'a reçu. Mon hôte, oſez
„ comme lui, mépriſer les richeſſes ; montrez-vous, comme
„ lui, digne fils d'un Dieu, & approchez ſans répugnance
„ de notre pauvre demeure. Il dit, & il introduit le roi des
„ Troyens ſous ſon humble toit. Il le place ſur un lit de
„ feuillage couvert de la peau d'une ourſe de Libie."

On voit qu'ici Virgile eſt pénétré de la ſimplicité des mœurs Arcadiennes, & que c'eſt avec plaiſir qu'il fait mugir les troupeaux d'Evandre dans le *Forum Romanum*, & qu'il les fait paître dans le ſuperbe quartier des Carenes, ainſi appelé parce que Pompée y avoit fait bâtir un palais orné de proues de vaiſſeaux en bronze. Ce contraſte champêtre eſt du plus agréable effet. Certainement l'auteur des églogues s'eſt reſſouvenu en cet endroit de ſon chalumeau. Maintenant il va quitter la trompette & prendre la flûte. Il va oppoſer au terrible tableau du combat de Cacus, à l'hymne d'Hercule, aux traditions religieuſes des monumens Romains, & aux mœurs auſteres d'Evandre, l'épiſode le plus voluptueux de tout ſon ouvrage. C'eſt celui de Vénus, qui vient demander à Vulcain des armes pour Enée.

Nox ruit, & fuſcis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequicquam exterrita mater,
Laurentumque minis & duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur ; thalamoquo hæc conjugis aureo
Incipit, & dictis divinum aſpirat amorem :
Dum bello Argolici vaſtabant Pergama reges
Debita, caſuraſque inimicis ignibus arces;
Non nullum auxilium miſeris, non arma rogavi
Artis opiſque tuæ : nec te, cariſſime conjux,
Incaſſumve tuos volui exercere labores,
Quamvis & Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ fleviſſem ſæpe laborem.
Nunc, Jovis imperiis, Rutulorum conſtitit oris.
Ergo eadem ſupplex venio, & ſanctum mihi numen
Arma rogo, genitrix nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Aſpice qui coeant populi, quæ mœnia clauſis
Ferrum acuant portis, in me excidiumque meorum.

Dixerat

Dixerat; & niveis hinc atque hinc Diva lacertis.
Cunctantem amplexu molli fovet: ille repentè
Accepit ſolitam flammam, notuſque medullas
Intravit calor, & labefacta per oſſa cucurrit:
Non ſecus atque olim tonitru cùm rupta coruſco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Senſit læta dolis, & formæ conſcia conjux.
Tum pater æterno fatur devictus amore:
Quid cauſas petis ex alto? Fiducia ceſſit
Quò tibi diva meî? ſimilis ſi cura fuiſſet,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuiſſet.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum ſupereſſe per annos.
Et nunc, ſi bellare paras, atque hæc tibi mens eſt,
Quicquid in arte meâ poſſum promittere curæ,
Quod fieri ferro liquidove poteſt electro:
Quantum ignes animæque valent: abſiſte, precando.
Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus; placidumque petivit
Conjugis infuſus gremio per membra ſoporem.

Enéide, liv. 8, *v.* 369, 406.

" La nuit vient, & couvre la terre de ſes ſombres ailes.
„ Cependant Vénus dont le cœur maternel eſt effrayé des
„ menaces des Laurentins, & des terribles préparatifs de la
„ guerre, s'adreſſe à Vulcain, & couchée ſur le lit d'or de
„ ſon époux, elle ranime toute ſa tendreſſe par ces paroles
„ divines: Tandis que les rois de la Grece ravageoient les en-
„ virons de Pergame, & ſes remparts deſtinés à périr par des
„ feux ennemis, je n'implorai point votre ſecours pour un
„ peuple malheureux; je ne vous demandai point d'armes de
„ votre main. Non, cher époux, je ne voulus point em-
„ ployer en vain vos divins travaux, quoique je duſſe beau-
„ coup aux enfans de Priam, & que le ſort cruel d'Enée
„ m'eût fait ſouvent verſer des pleurs. Maintenant, par les
„ ordres de Jupiter, il eſt ſur les frontieres des Rutules.
„ Toujours auſſi inquiéte, je viens à vous comme ſuppliante,
„ implorer votre protection qui m'eſt ſacrée. Une mere
„ vous demande des armes pour un fils. La fille de Nérée
„ & l'épouſe de Tithon ont pu vous fléchir par leurs larmes.
„ Voyez combien de peuples ſe liguent, quelles villes re-
„ doutables ferment leurs portes, & aiguiſent le fer contre
„ moi & pour la deſtruction des miens.

„ Elle dit; & comme il balance; la déeſſe paſſe çà & là
„ autour de lui ſes bras blancs comme la neige, & le ré-
„ chauffe d'un doux embraſſement. Auſſi-tôt Vulcain ſent

" renaître

„ renaître ſon ardeur accoutumée; un feu qu'il connoît le
„ pénetre & court juſque dans la moëlle de ſes os. Ainſi
„ un éclair brille dans la nuée fendue par le tonnerre, & par-
„ court de ſes rubans de feu les nuages épars dans la région
„ de l'air. Son épouſe, qui connoît le pouvoir de ſes
„ charmes, s'apperçoit avec joie du ſuccès de ſa ruſe.
„ Alors, le pere des arts, ſubjugué par les feux d'un amour
„ éternel, lui adreſſe ces mots: Pourquoi chercher ſi loin
„ tant de raiſons? Quoi, ma déeſſe, avez-vous perdu toute
„ confiance en moi? Si un ſemblable ſoin vous eût autrefois
„ occupée, il nous étoit permis de faire des armes pour les
„ Troyens. Ni Jupiter avec toute ſa puiſſance, ni les deſ-
„ tins n'auroient empêché que Troye ne fût encore debout,
„ & que Priam ne régnât dix autres années. Si maintenant
„ vous vous préparez à la guerre, ſi tel eſt votre plaiſir,
„ tout ce que mon art peut vous promettre de ſoins, tout ce
„ qui peut ſe fabriquer avec le fer, les métaux les plus rares,
„ les ſoufflets & les feux, vous devez l'attendre de moi.
„ Ceſſez, en me priant, de douter de votre empire. Ayant
„ dit ces mots, il donne à ſon épouſe les embraſſemens
„ qu'elle attend, & couché ſur ſon ſein, il s'abandonne tout
„ entier aux charmes d'un paiſible ſommeil."

Virgile emploie toujours les convenances parmi les contraſtes. Il choiſit le temps de la nuit pour introduire Vénus auprès de Vulcain, parce que c'eſt la nuit où la puiſſance de Vénus eſt la plus grande. Je n'ai pu faire ſentir dans ma foible traduction les graces du langage de la Déeſſe de la beauté. Il y a dans ſes paroles un mélange charmant d'élégance, de négligence, de fineſſe & de timidité. Je ne m'arrêterai qu'à quelques traits de ſon caractere, qui me paroiſſent les plus faciles à ſaiſir. D'abord, elle appuie beaucoup ſur les obligations qu'elle avoit aux enfans de Priam. La principale, & je crois la ſeule, étoit la pomme, que Paris, fils de Priam, lui avoit adjugée au préjudice de Minerve & de Junon. Mais cette pomme qui l'avoit déclarée la plus belle, & qui, de plus, avoit humilié ſes rivales, étoit BEAUCOUP DE CHOSES pour Vénus: auſſi l'appelle-t-elle *Plurima*; & elle en étend la reconnoiſſance non-ſeulement à Pâris, mais à tous les enfans de Priam:

Quamvis & Priami deberem plurima natis.

Pour Enée, ſon fils naturel, quoiqu'il ſoit ici l'objet unique de ſa démarche, elle ne parle que des larmes qu'elle a verſées ſur

ſur ſes malheurs, & encore elle n'y emploie qu'un ſeul vers. Elle ne le nomme qu'une fois, & le déſigne dans le vers ſuivant avec tant d'amphibologie, qu'on pourroit rapporter à Priam ce qu'elle dit d'Enée, tant elle craint de répéter le nom du fils d'Anchiſe devant ſon époux! Quant à Vulcain, elle le flatte, le ſupplie, l'implore, l'amadoue. Elle appelle ſon ſavoir-faire " ſa ſainte protection:" *Sanctum numen.* Mais lorſqu'elle en vient au point principal, l'armure d'Enée, elle s'exprime en quatre mots, littéralement· " Des armes, „ je vous prie; une mere pour un fils." *Arma rogo, genitrix nato.* Elle ne dit pas: " Pour ſon fils;" elle s'exprime en général, pour éviter des explications trop particulieres. Comme le pas eſt gliſſant, elle s'appuie de l'exemple de deux honnêtes femmes, de Thétis & de l'Aurore, qui avoient obtenu de Vulcain des armes pour leurs fils. La premiere, pour Achille; la ſeconde, pour Memnon. A la vérité, les enfans de ces déeſſes étoient légitimes, mais ils étoient mortels comme Enée, ce qui ſuffit pour le moment. Elle eſſaie enſuite d'alarmer ſon époux, par rapport à elle-même. Elle lui fait entendre qu'elle court auſſi de grands riſques. " Une „ foule de peuples, lui dit-elle, & des villes formidables „ aiguiſent le fer contre moi!" Vulcain eſt ébranlé; mais il balance: elle le décide par un coup de maître; elle l'entoure de ſes beaux bras, & l'embraſſe. Qu'un autre rende, s'il le peut: *Cunctantem amplexu molli fovet.... Senſit læta dolis....* & ſurtout, *formæ conſcia*, que je n'ai point rendu.

La réponſe de Vulcain préſente des convenances parfaites avec la ſituation où l'ont mis les careſſes de Vénus.

Virgile lui donne d'abord le titre de Pere.

" Tum pater æterno fatur devictus amore."

J'ai traduit ce mot de *pater* par Pere des Arts, mais improprement. Cette épithete conviendroit mieux à Apollon qu'à Vulcain: il ſignifie ici le bon Vulcain. Virgile emploie ſouvent le mot de pere comme ſynonyme de bon. Il l'applique fréquemment à Enée & à Jupiter même: *pater Æneas, pater omnipotens.* Le caractere principal d'un pere étant la bonté, il qualifie de ce nom ſon héros & le ſouverain des Dieux. Ici, le mot de pere ſignifie, dans le ſens le plus littéral, bon homme; car Vulcain parle & agit avec beaucoup de bonhomie. Mais le mot de pere, iſolé, n'eſt pas aſſez relevé dans notre langue, où il emporte la même ſignification

fication d'une maniere triviale. Le peuple l'adreſſe familierement aux vieillards & aux bonnes gens.

Des commentateurs ont obſervé que dans ces mots:

Fiducia ceſſit quò tibi diva meî?

il y avoit un renverſement de conſtruction grammaticale; & ils n'ont pas manqué de l'attribuer à une licence poëtique. Ils n'ont pas vu que le déſordre du langage de Vulcain, venoit de celui de ſa tête; & que non-ſeulement Virgile le faiſoit manquer aux regles de la grammaire, mais à celles du ſens commun, lorſqu'il lui fait dire que ſi un ſemblable ſoin eût occupé autrefois Vénus, il lui eût été permis de faire des armes pour les Troyens; que Jupiter & les deſtins n'empêchoient point que Troye ne ſubſiſtât, & que Priam ne régnât dix autres années.

Similis ſi cura fuiſſet,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuiſſet.
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum ſupereſſe per annos.

Il étoit clair que le deſtin avoit décidé que Troye périroit dans la onzieme année de ſon ſiége, & que ſa volonté s'étoit manifeſtée par pluſieurs oracles & augures, entre autres par le préſage d'un ſerpent, qui avoit dévoré dix petits oiſeaux dans leur nid avec leur mere. Il y a dans le diſcours de Vulcain beaucoup de forfanterie, pour ne pas dire quelque choſe de pis, car il donne à entendre que ce ſont les armes qu'il auroit faites par l'ordre de Vénus, qui auroient rompu les ordres du deſtin & ceux de Jupiter même, auquel il ajoute l'épithete de tout-puiſſant, comme par une eſpece de défi. Remarquez encore en paſſant la rime de ces deux fins de vers, où le même mot eſt répété deux fois de ſuite ſans néceſſité:

.... ſi cura fuiſſet
.... armare fuiſſet.

Vulcain enivré d'amour ne ſait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il déraiſonne dans ſon langage, dans ſes penſées & dans ſes actions, puiſqu'il ſe détermine à faire des armes magnifiques pour le fils naturel de ſon infidelle épouſe. Il eſt vrai qu'il ſe garde bien de le nommer. Elle n'a prononcé ſon nom qu'une ſeule fois, par diſcrétion; & lui le tait, par jalouſie. C'eſt à Vénus ſeule qu'il rend ſervice. Il ſemble croire

croire que c'eſt elle qui va ſe battre : " Si vous vous préparez „ à la guerre, lui dit-il, ſi tel eſt votre plaiſir :"

.... Si bellare paras, atque hæc tibi mens eſt.

Le déſordre total de ſa perſonne termine celui de ſon diſcours. Embraſé des feux de l'amour dans les bras de Vénus, il ſe fond comme un métal :

Conjugis infuſus gremio. . . .

Remarquez la juſteſſe de cette conſonnance métaphorique " *infuſus*, fondu," ſi convenable au Dieu des forges de Lemnos. Enfin, il perd tout ſentiment

.... placidumque petivit
.... per membra ſoporem.

" *Sopor*" veut dire ici beaucoup plus que ſommeil. Il préſente encore une conſonnance de l'état des métaux après leur fuſion, une ſtagnation parfaite.

Mais pour affoiblir ce que ce tableau a de licencieux & de contraire aux mœurs conjugales, le ſage Virgile oppoſe immédiatement après, à la Déeſſe de la volupté qui demande à ſon mari des armes pour ſon fils naturel, une mere de famille, chaſte & pauvre, occupée des arts de Minerve, pour élever ſes petits enfans ; & il applique cette image touchante aux mêmes heures de la nuit, pour préſenter un nouveau contraſte des différens uſages que font du même temps le vice & la vertu.

Inde, ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo expulerat ſomnum ; cùm fœmina primùm,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minervâ
Impoſitum cinerem & ſopitos ſuſcitat ignes,
Noctem addens operi, famulas que ad lumina longo
Exercet penſo ; caſtum ut ſervare cubile
Conjugis, & poſſit parvos educere natos :

Enéide, liv. 8, *v.* 407, 413.

" Vulcain avoit à peine goûté le premier ſommeil, & la „ nuit, ſur ſon char, n'avoit encore parcouru que la moitié „ de ſa carriere : c'étoit le temps auquel une femme, qui, „ pour ſoutenir ſa vie, n'a d'autre reſſource que ſes fuſeaux, „ & une foible induſtrie dans les arts de Minerve, écarte la „ cendre de ſon foyer, en rallume les charbons, pour donner

„ au

„ au travail le reſte de la nuit, & diſtribuer de longues tâches „ à ſes ſervantes qu'elle occupe à la lueur d'une lampe, afin „ que le beſoin ne la force pas de manquer à la foi conjugale, „ & qu'elle puiſſe élever ſes petits enfans."

Virgile tire encore de nouveaux & ſublimes contraſtes, des humbles occupations de cette mere de famille vertueuſe. Il oppoſe tout de ſuite à ſa foible induſtrie, "*tenui Minervâ*," l'ingénieux Vulcain; à ſes charbons qu'elle rallume, "*ſopi-„ tos ignes*," le cratere toujours enflammé d'un volcan; à ſes ſervantes auxquelles elle diſtribue des pelotons de laine, „ *longo exercet penſo*," les Cyclopes forgeant un foudre pour Jupiter, un char pour Mars, une égide pour Minerve, & qui, à l'ordre de leur maître, quittent leurs céleſtes ouvrages pour faire l'armure d'Enée, ſur le bouclier duquel devoient être gravés les principaux événemens de l'empire romain.

Haud ſecus ignipotens, nec tempore ſegnior illo,
Mollibus è ſtratis opera ad fabrilia ſurgit.
Inſula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua ſaxis:
Quam ſubter ſpecus & Cyclopum exeſa caminis
Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, ſtriduntque cavernis
Stricturæ Chalybum, & fornacibus ignis anhelat:
Vulcani domus, & Vulcania nomine tellus.
Huc tunc ignipotens cœlo deſcendit ab alto.
Ferrum exercebant vaſto Cyclopes in antro,
Bronteſque, Steropeſque, & nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras, pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquoſæ
Addiderant, rutili tres ignis & alitis Auſtri.
Fulgores nunc terrificos, ſonitumque, metumque
Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras.
Parte aliâ Marti currumque, rotaſque volucres
Inſtabant, quibus ille viros, quibus excitat urbes,
Ægidaque horrificam, turbatæ Palladis arma,
Certatim ſquamis ſerpentum auroque polibant:
Connexoſque angues, ipſamque in pectore divæ
Gorgona, deſecto vertentem lumina collo.
Tollite cuncta, inquit, cœptoſque auferte labores,
Ætnæi Cyclopes, & huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro: nunc viribus uſus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magiſtrâ:
Præcipitate moras. Nec plura effatus: at illi
Ociùs incubuere omnes, pariterque laborem

Sortiti. Fluit æs rivis aurique metallum:
Vulnificuſque chalybs vaſtâ fornace liquefcit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum: ſeptenoſque orbibus orbes
Impediunt: alii ventoſis follibus auras
Accipiunt, reddunteque, alii ſtridentia tingunt
Æra lacu: gemit impoſitis incudibus antrum.
Illi inter ſeſe multâ vi brachia tollunt
In numerum, verſantque tenaci forcipe maſſam.

Enéide, liv. 8, *v.* 414—453.

" Alors le Dieu du feu, auſſi diligent, ſort de ſa couche " voluptueuſe pour veiller aux travaux qui lui ſont com- " mandés.

„ Entre les côtes de Sicile & de Lipari, une des Eoliennes, „ s'éleve une île formée de rochers eſcarpés, toujours fu- „ mans, ſous leſquels ſont les cavernes des Cyclopes, auſſi „ bruyantes & auſſi enflammées que les antres & les chemi- „ nées de l'Etna. Elles retentiſſent ſans ceſſe du gémiſſe- „ ment des enclumes ſous les coups des marteaux, du pé- „ tillement de l'acier qui étincelle, & du bruit peſant des „ ſoufflets qui animent les feux dans leurs fourneaux. „ Cette île eſt la demeure de Vulcain, & s'appelle Vulcanie. „ Ce fut dans ces ſouterrains que le Dieu du feu deſcendit „ du ciel. Les Cyclopes Brontès, Stérops & Pyracmon, „ les membres nus, battoient alors le fer au milieu d'une „ vaſte caverne. Ils tenoient dans leurs mains un foudre à „ demi formé. C'étoit un de ces foudres que Jupiter lance „ ſouvent des cieux ſur la terre. Une partie étoit finie, & „ l'autre étoit encore imparfaite. Ils y avoient mis trois „ rayons de grele, trois d'une pluie orageuſe, trois d'un feu „ éblouiſſant, & trois d'un vent impétueux: ils ajoutoient „ alors à leur ouvrage d'épouvantables éclairs, des éclats, la „ peur, la colere céleſte & les flammes qui la ſuivent. D'un „ autre côté, d'autres ſe hâtoient de forger un char à Mars, „ avec des roues rapides dont le bruit alarme les hommes & „ les villes. D'autres, pour armer Pallas dans les combats, „ poliſſoient à l'envi une égide horrible, hériſſée d'écailles „ de ſerpent en or, &, pour couvrir le ſein de la Déeſſe, une „ chevelure de ſerpent, avec la tête de Gorgone ſéparée du „ cou & jetant des regards affreux.

„ Enfans de l'Etna, Cyclopes, leur dit Vulcain, ceſſez „ tous ces travaux; tranſportez-les ailleurs, & faites atten- „ tention à ce que je vais vous dire. Il s'agit d'armer un „ homme redoutable. C'eſt ici où il faut la force des bras, la

„ la diligence des mains, & l'art des plus grands maîtres: ne „ perdez pas un moment. Il dit; auſſi-tôt tous ſe mettent „ en beſogne & ſe partagent le travail. L'airain & l'or cou- „ lent par ruiſſeaux; l'acier le plus pur ſe fond dans une „ vaſte fournaiſe: ils en forment un bouclier énorme capa- „ ble de réſiſter ſeul à tous les traits des Latins. Ils couvrent „ ſa circonférence de ſept autres lames de métal. Les uns „ font mouvoir les ſoufflets; les autres trempent l'airain qui „ ſiffle au fond des eaux: l'antre retentit des coups dont „ gémiſſent les enclumes. Tour-à-tour ils élevent les bras „ avec de grands efforts, & tour-à-tour les laiſſent retomber „ ſur la maſſe embraſée que tournent en tous ſens de mor- „ dantes tenailles."

On croit voir travailler ces énormes enfans de l'Etna, & entendre le bruit de leurs lourds marteaux, tant l'harmonie des vers de Virgile eſt imitative!

La compoſition du foudre mérite attention. Elle eſt pleine de génie, c'eſt-à-dire, d'obſervations neuves de la nature. Virgile y fait entrer & contraſter les quatre élémens à la fois: la terre & l'eau, le feu & l'air.

Tres imbris torti radios, tres nubis aquoſæ
Addiderant, rutili tres ignis & alitis Auſtri.

A la vérité, il n'y a pas de terre proprement dite, mais il donne de la ſolidité à l'eau pour en tenir lieu; "*tres imbris* „ *torti radios*" mot à mot, "trois rayons de pluie torſe," pour dire de la grêle. Cette expreſſion métaphorique eſt ingénieuſe: elle ſuppoſe que les Cyclopes ont tordu des gouttes de pluie pour en faire des grains de grêle. Remarquez auſſi la convenance de l'expreſſion *alitis Auſtri*, "l'Auſter „ aîlé." L'Auſter eſt le vent du midi; c'eſt lui qui ramene preſque toujours les tonnerres en Europe.

Le poëte oſe mettre enſuite des ſenſations métaphyſiques ſur l'enclume des Cyclopes: *metum*, "la peur;" *iras* "des "courroux." Il les amalgame avec la foudre. Ainſi il ébranle à la fois, le ſyſteme phyſique par le contraſte des élémens, & le ſyſteme moral, par la conſonnance de l'ame & la perſpective de la divinité.

..... Flammiſque ſequacibus iras.

Il fait gronder le tonnerre, & montre Jupiter dans la nue.

Virgile oppoſe encore à la tête de Pallas celle de Méduſe ; mais c'eſt un contraſte qui lui eſt commun avec tous les poëtes. En voici un qui lui eſt particulier. Vulcain oblige les Cyclopes de quitter leurs ouvrages divins, pour s'occuper de l'armure d'un homme. Ainſi il met dans la même balance, d'un côté, la foudre de Jupiter, le char de Mars, l'égide & la cuiraſſe de Pallas ; & de l'autre, les deſtinées de l'empire Romain, qui doivent être gravées ſur le bouclier d'un homme. Mais s'il donne la préférence à ce nouvel ouvrage, c'eſt pour l'amour de Vénus, & non pas pour la gloire d'Enée. Obſervez que le Dieu jaloux ne nomme point encore ici le fils d'Anchiſe, quoiqu'il y ſemble forcé. Il ſe contente de dire vaguement aux Cyclopes : " *Arma acri* " *facienda viro.*" L'épithete de " *acer*" peut ſe prendre en bonne & en mauvaiſe part. Elle peut ſignifier méchant, dur, & ne peut guere s'appliquer au ſenſible Enée, auquel Virgile donne ſi ſouvent le ſurnom de Pieux.

Enfin, Virgile, après le tableau tumultueux des forges Eoliennes, nous ramene, par un nouveau contraſte, à la demeure paiſible du bon roi Evandre, preſque auſſi matinal que la bonne mere de famille & que le Dieu du feu.

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux ſuſcitat alma,
Et matutini volucrum ſub culmine cantus.
Conſurgit ſenior : tunicâque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegeæum ſubligat enſem,
Demiſſa ab lævâ pantheræ terga retorquens.
Necnon & gemini cuſtodes limine ab alto
Procedunt, greſſumque canes comitantur herilem.
Hoſpitis Æneæ ſedem & ſecreta petebat
Sermonum memor & promiſſi muneris heros.
Nec minus Æneas ſe matutinus agebat :
Filius huic Pallas, olli comes ibat Achates.

Enéide, liv. 8, *v.* 454—466.

" Tandis que le Dieu de Lemnos preſſe ſon ouvrage dans ſes
„ forges Eoliennes, Evandre eſt réveillé ſous ſon humble toit,
„ par les premiers rayons de l'aurore & par le chant matinal
„ des oiſeaux nichés ſous le chaume de ſa couverture. Il ſe
„ leve malgré ſon grand âge. Il ſe revêt d'une tunique, &
„ attache à ſes pieds une chauſſure Tyrrhénienne. Il met
„ ſur ſes épaules un baudrier, d'où pend à ſon côté une épée
„ d'Arcadie, & il ramene ſur ſa poitrine une peau de pan-
„ there

„ there qui deſcend de ſon épaule gauche. Deux chiens qui „ gardoient ſa porte, marchent devant lui & accompagnent „ les pas de leur maître. Il alloit trouver, dans l'intérieur „ de ſa maiſon, Enée ſon hôte, pour s'entretenir avec lui du „ ſecours qu'il lui avoit promis la veille. Enée, non moins „ matinal, s'avançoit auſſi vers Evandre: l'un étoit accom- „ pagné de ſon fils Pallas, & l'autre de ſon fidelle Achate."

Voici un contraſte moral très-intéreſſant.

Le bon roi Evandre n'ayant pour gardes du corps que deux chiens qui ſervoient encore à garder la porte de ſa maiſon, va, dès le point du jour, s'entretenir d'affaires avec ſon hôte. Ne croyez pas que, ſous ſon toit couvert de chaume, il s'agiſſe de bagatelles. Il y eſt queſtion du rétabliſſement de l'empire de Troye dans la perſonne d'Enée, ou plutôt, de la fondation de l'empire Romain. Il s'agit de diſſiper une grande confédération de peuples. Pour en venir à bout, le roi Evandre offre à Enée quatre cents cavaliers. A la vérité, ils ſont choiſis & commandés par Pallas ſon fils unique. J'obſerverai ici une de ces convenances délicates, par leſquelles Virgile donne de grandes leçons de vertu aux rois ainſi qu'aux autres hommes, en feignant des actions en apparence indifférentes: c'eſt la confiance d'Evandre dans ſon fils. Quoique ce jeune prince ne fût qu'à la fleur de ſon âge, ſon pere l'amene à une conférence très-importante, comme ſon compagnon: " *Comes ibat.*" Il faiſoit porter ſon nom à la ville de Pallantée, qu'il avoit lui-même fondée. Enfin, dans les quatre cents cavaliers qu'il promet au roi des Troyens ſous les ordres de Pallas, il y en a deux cents qu'il a choiſis dans la fleur de la jeuneſſe, & deux cents autres que ſon fils doit mener en ſon propre nom.

> Arcadas huic equites bis centum, robora pubis
> Lecta, dabo; totidem ſuo tibi nomine Pallas.
>
> *Enéide, liv.* 8, *v.* 518—519.

Les exemples de confiance paternelle ſont rares parmi les ſouverains, qui regardent ſouvent leurs ſucceſſeurs comme leurs ennemis. Ces traits peignent la bonne foi & la ſimplicité des mœurs du roi d'Arcadie.

On pourroit peut-être taxer le roi d'Arcadie d'indifférence pour un fils unique, en ce qu'il l'éloigne de ſa perſonne & l'expoſe aux dangers de la guerre: mais c'eſt poſitivement par une raiſon contraire qu'il en agit ainſi; c'eſt pour le former

mer à la vertu en lui faiſant faire ſes premieres armes ſous un héros tel qu'Enée.

Hunc tibi præterea, ſpes & ſolatia noſtri,
Pallanta adjungam. Sub te tolerare magiſtro
Militiam & grave Martis opus, tua cernere facta
Aſſueſcat, primis & te miretur ab annis.

Enéide, liv. 8, *v.* 514—517.

" J'enverrai de plus avec vous mon fils Pallas, qui eſt
„ toute mon eſpérance & ma conſolation. Qu'il s'accou-
„ tume ſous un maître tel que vous à ſupporter les rudes
„ travaux de la guerre, à ſe former ſur vos exploits, & à
„ vous admirer dès ſes premieres années."

On peut voir dans le reſte de l'Enéide le rôle important qu'y joue ce jeune prince. Virgile en a tiré de grandes beautés: telles ſont entre autres les tendres adieux que lui fait Evandre, les regrets de ce bon pere, ſur ce que ſa vieilleſſe ne lui permet pas de l'accompagner dans les combats; enſuite, la valeur imprudente de ſon fils, qui, oubliant les leçons des deux freins d'Anchiſe, s'attaque au redoutable Turnus, & en reçoit le coup de la mort; les hauts faits d'armes d'Enée pour venger la mort du fils de ſon allié; ſes regrets à la vue du jeune Pallas, tué à la fleur de ſon âge & le premier jour qu'il avoit combattu; enfin, les honneurs qu'il rend à ſon corps en l'envoyant à ſon pere.

C'eſt ici qu'on peut remarquer une de ces comparaiſons touchantes (7) dont Virgile, à l'exemple d'Homere, affoiblit l'horreur de ſes tableaux de batailles, & en augmente l'effet, en y établiſſant des conſonnances avec des êtres d'un autre ordre. C'eſt à l'occaſion de la beauté du jeune Pallas, dont la mort n'a point encore terni l'éclat.

Qualem virgineo demeſſum pollice florem
Seu mollis violæ, ſeu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, necdum ſua forma receſſit:
Non jam mater alit tellus, vireſque miniſtrat.

Enéide, liv. 11, *v.* 68—71.

" Comme une tendre violette ou un languiſſant hyacinthe
„ que les doigts d'une jeune fille ont cueillis: ces fleurs n'ont
„ encore perdu ni leur éclat ni leur forme; mais on voit que
„ la terre leur mere ne les ſoutient plus, & ne leur donne
„ plus de nourriture."

Remarquez

Remarquez une autre conſonnance avec la mort de Pallas. Pour dire que ces fleurs n'ont point ſouffert lorſqu'on les a détachées de leur tige, Virgile les fait cueillir par la main d'une jeune fille : " *Virgineo demeſſum pollice* ;" mot à mot : Moiſſonnées par le pouce d'une vierge. Et il réſulte de cette douce image, un contraſte terrible avec le javelot de Turnus, qui avoit cloué le bouclier de Pallas contre ſa poitrine & l'avoit tué d'un ſeul coup.

Enfin, Virgile, après avoir répreſenté la douleur d'Evandre à la vue du corps de ſon fils, & le déſeſpoir de ce malheureux pere qui implore la vengeance d'Enée, tire de la mort même de Pallas la fin de la guerre & de l'Enéide ; car Turnus, vaincu dans un combat particulier par Enée, lui céde la victoire, l'empire, la princeſſe Lavinie, & le ſupplie de ſe contenter de ſi grands ſacrifices ; mais le roi des Troyens, ſur le point de lui accorder la vie, appercevant le baudrier de Pallas dont Turnus s'étoit revêtu après avoir tué ce jeune prince, lui plonge ſon épée dans le corps en lui diſant :

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, & pœnam ſcelerato ex ſanguine ſumit.

Enéide, liv. 12, *v.* 948—949.

" Pallas, c'eſt Pallas qui t'immole par ce coup, qui ſe ,, venge dans ton ſang criminel."

Ainſi les Arcadiens ont influé de toute maniere ſur les monumens hiſtoriques, les traditions religieuſes, les premieres guerres & l'origine de l'empire Romain.

On voit que le ſiecle où je parle des Arcadiens n'eſt point un ſiecle fabuleux. Je recueillis donc ſur eux & leur pays les douces images que nous en ont laiſſé les poëtes, avec les traditions les plus authentiques des hiſtoriens, que je trouvai en bon nombre dans le Voyage de la Grece de Pauſanias, les Œuvres de Plutarque, & la Retraite des dix mille de Xénophon ; en ſorte que je raſſemblai ſur l'Arcadie tout ce que la nature a de plus aimable dans nos climats, & l'hiſtoire de plus vraiſemblable dans l'antiquité.

Pendant que je m'occupois de ces agréables recherches, je me trouvai lié perſonnellement avec Jean-Jacques Rouſſeau. Nous allions aſſez ſouvent nous promener, pendant l'été, aux environs de Paris. Sa ſociété me plaiſoit beaucoup. Il n'avoit point la vanité de la plupart des gens de lettres, qui veulent toujours occuper les autres de leurs

idées, & encore moins celle des gens du monde, qui croient qu'un homme de lettres eſt fait pour les tirer de leur ennui par ſon babil. Il partageoit les bénéfices & les charges de la converſation, parlant à ſon tour & y laiſſant parler les autres. Il leur laiſſoit même le choix de l'entretien, ſe réglant à leur meſure avec ſi peu de prétention, que parmi ceux qui ne le connoiſſoient pas, les gens ſimples le prenoient pour un homme ordinaire, & les gens du bon ton le regardoient comme bien inférieur à eux ; car avec ceux-ci il parloit peu, ou de peu de choſes. Il a été quelquefois accuſé d'orgueil à cette occaſion, par les gens du monde qui taxent de leurs propres vices les hommes libres & ſans fortune, qui refuſent de courber la tête ſous leur joug. Mais entre pluſieurs traits que je pourrois citer à l'appui de ce que j'ai dit précédemment, que les gens ſimples le prenoient pour un homme ordinaire, en voici un qui convaincra le lecteur de ſa modeſtie habituelle.

Le jour même que nous fûmes dîner chez les hermites du mont Valérien, ainſi que je l'ai rapporté dans une note du tome ſecond, en revenant l'après-midi à Paris, nous fûmes ſurpris de la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot. Nous y entrâmes pour nous mettre à l'abri, ſous des marroniers qui commençoient à avoir des feuilles ; car c'étoit dans les fêtes de Pâques. Nous trouvâmes ſous ces arbres beaucoup de monde qui, comme nous, y cherchoit du couvert. Un des garçons du Suiſſe, ayant apperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie & lui dit : „ Hé bien, bon homme, d'où venez-vous donc ? Il y a un „ temps infini que nous ne vous avons vu !" Rouſſeau lui répondit tranquillement : " C'eſt que ma femme a été „ long-temps malade, & moi-même j'ai été incommodé." „ Oh ! mon pauvre bon homme, reprit ce garçon, vous „ n'êtes pas bien ici : venez, venez ; je vais vous trouver „ une place dans la maiſon."

En effet, il s'empreſſa de nous mener dans une chambre haute, où, malgré la foule, il nous procura des chaiſes, une table, du pain & du vin. Pendant qu'il nous y conduiſoit, je dis à Jean-Jacques : Ce garçon me paroît bien familier avec vous ; il ne vous connoît donc point ? " Oh ! „ ſi, me répondit-il ; nous nous connoiſſons depuis plu- „ ſieurs années. Nous venions de temps en temps ici, „ dans la belle ſaiſon, ma femme & moi, manger le ſoir „ une côtelette."

Ce

Ce mot de bon homme, dit de ſi bonne foi par ce garçon d'auberge, qui ſans doute prenoit depuis long-temps Jean-Jacques pour un homme de quelque état mécanique ; ſa joie en le revoyant, & ſon empreſſement à le ſervir, me firent connoître combien le ſublime auteur d'Emile mettoit en effet de bonhomie juſque dans ſes moindres actions.

Loin de chercher à briller aux yeux de qui que ce fût, il convenoit lui-même, avec un ſentiment d'humilité bien rare & ſelon moi bien injuſte, qu'il n'étoit pas propre aux grandes converſations. " Il ne faut, me diſoit-il un jour, „ que le plus petit argument pour me renverſer. Je n'ai „ d'eſprit qu'une demi-heure après les autres. Je ſais „ ce qu'il faut répondre, préciſément quand il n'en eſt plus „ temps."

Cette lenteur de réflexion ne venoit pas " d'une pe- „ ſanteur maxillaire," comme le dit dans le proſpectus d'une édition nouvelle des Œuvres de Jean Jacques, un écrivain, d'ailleurs très-eſtimable ; mais de ſon équité naturelle qui ne lui permettoit pas de prononcer ſur le moindre ſujet ſans l'avoir examiné, de ſon génie qui le conſidéroit ſur toutes ſes faces pour le connoître à fond, & enfin de ſa modeſtie, qui lui interdiſoit le ton théâtral & les ſentences d'oracles (8) de nos converſations. Il étoit au milieu de nos beaux eſprits avec ſa ſimplicité, comme une fille, avec ſes couleurs naturelles parmi des femmes qui mettent du blanc & du rouge. Encore moins auroit-il cherché à ſe donner en ſpectacle chez les grands ; mais dans le tête-à-tête, dans la liberté de l'intimité, & ſur les objets qui lui étoient familiers, ſur-tout ceux qui intéreſſoient le bonheur des hommes, ſon ame prenoit l'eſſor, ſes ſentimens devenoient touchans, ſes idées profondes, ſes images ſublimes, & ſes diſcours auſſi véhémens que ſes écrits.

Mais ce que je trouvois de bien ſupérieur à ſon génie, c'étoit ſa probité. Il étoit du petit nombre d'hommes de lettres éprouvés par l'infortune, auxquels on peut ſans riſque communiquer ſes penſées les plus intimes. On n'avoit rien à craindre de ſa malignité s'il les trouvoit mauvaiſes, ni de ſon infidélité ſi elles lui ſembloient bonnes.

Une après-midi donc, que nous étions à nous repoſer au bois de Boulogne, j'amenai la converſation ſur un ſujet qui me tenoit au cœur depuis que j'avois l'uſage de ma raiſon. Nous venions de parler des Hommes illuſtres de Plutarque, de la traduction d'Amyot, ouvrage dont il faiſoit un cas infini, où on lui avoit appris à lire dans l'enfance, & qui, à mon

mon avis, a été le germe de ſon éloquence & de ſes vertus antiques ; tant la premiere éducation a d'influence ſur le reſte de la vie ! Je lui dis donc :

J'aurois bien voulu voir une hiſtoire de votre façon.

J.-J. " J'ai eu bien envie d'écrire celle de Coſme de „ Médicis (9). C'étoit un ſimple particulier, qui eſt de- „ venu le ſouverain de ſes concitoyens, en les rendant plus „ heureux. Il ne s'eſt élevé & maintenu que par des bien- „ faits. J'avois fait quelques brouillons à ce ſujet-là ; „ mais j'y ai renoncé ; je n'avois pas de talent pour écrire „ l'hiſtoire."

Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une république heureuſe ? J'ai connu bien des hommes, de tous pays & de toutes conditions, qui vous auroient ſuivi.

" Oh ! j'ai trop connu les hommes !" Puis me regardant après un moment de ſilence, il ajouta d'un ton demi-fâché : „ Je vous ai prié pluſieurs fois de ne me jamais parler de „ cela."

Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens ſans patrie & ſans fortune, dans quelque île inhabitée de la mer du Sud, un établiſſement ſemblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique Septentrionale, au milieu des Sauvages ?

" Quelle différence de ſiecle ! On croyoit du temps de „ Penn ; aujourd'hui, on ne croit plus rien." Puis, ſe radouciſſant : " J'aurois bien aimé à vivre dans une ſociété „ telle que je me la figure, comme un de ſes ſimples „ membres ; mais pour rien au monde je n'aurois voulu y „ avoir quelque charge, encore moins en être le chef. Je „ me ſuis rendu juſtice, il y a long-temps ; j'étois incapable „ du plus petit emploi."

Vous auriez trouvé aſſez de perſonnes qui auroient exécuté vos idées.

" Oh ! je vous en prie, parlons d'autre choſe."

Je me ſuis aviſé d'écrire l'hiſtoire des peuples d'Arcadie. Ce ne ſont pas des bergers oiſifs comme ceux du Lignon.

Il ſe mit à ſourire. " A propos des bergers du Lignon, „ me dit-il, j'ai fait une fois le voyage du Forez, tout „ exprès pour voir le pays de Céladon & d'Aſtrée, dont „ d'Urfé nous a fait de ſi charmans tableaux. Au lieu de „ bergers amoureux, je ne vis, ſur les bords du Lignon, „ que des maréchaux, des forgerons & des taillandiers."

Comment ! dans un pays ſi agréable ?

„ Ce

« Ce n'eſt qu'un pays de forges. Ce fut ce voyage du
„ Forez qui m'ôta mon illuſion. Juſqu'à ce temps-là, il
„ ne ſe paſſoit point d'années que je ne reluſſe l'Aſtrée d'un
„ bout à l'autre : j'étois familiariſé avec tous ſes perſon-
„ nages. Ainſi la ſcience nous ôte nos plaiſirs."

Oh ! mes Arcadiens ne reſſemblent point à vos forgerons, ni aux bergers imaginaires de d'Urfé, qui paſſent les jours & les nuits uniquement occupés à faire l'amour, expoſés au dedans à toutes les ſuites de l'oiſiveté, & au dehors, aux invaſions des peuples voiſins. Les miens exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a parmi eux des bergers, des laboureurs, des pêcheurs, des vignerons. Ils ont tiré parti de tous les ſites de leur pays, diverſité de montagnes, de plaines, de lacs & de rochers. Leurs mœurs ſont patriarchales comme aux premiers temps du monde. Il n'y a dans leur république, ni prêtres, ni ſoldats, ni eſclaves ; car ils ſont ſi religieux, que chaque pere de famille en eſt le pontife ; ſi belliqueux, que chaque habitant eſt toujours prêt à défendre ſa patrie ſans en tirer de ſolde ; & ſi égaux, qu'il n'y a pas ſeulement parmi eux de domeſtiques. Les enfans y ſont élevés à ſervir leurs parens. On ſe garde bien de leur inſpirer, ſous le nom d'émulation, le poiſon de l'ambition, & de leur apprendre à ſe ſurpaſſer les uns les autres ; mais, au contraire, on les exerce, à ſe prévenir par toutes ſortes de bons offices ; à obéir à leurs parens ; à préférer ſon pere, ſa mere, ſon ami, ſa maîtreſſe, à ſoi-même ; & la patrie à tout. Là, il n'y a point de querelle entre les jeunes gens, ſi ce n'eſt quelques débats entre amans, comme ceux du Devin du Village : mais la vertu y appelle ſouvent les citoyens dans les aſſemblées du peuple, pour délibérer entre eux de ce qu'il eſt utile de faire pour le bien public. Ils éliſent, à la pluralité des voix, leurs Magiſtrats, qui gouvernent l'Etat comme une famille, étant chargés à la fois des fonctions de la paix, de la guerre & de la religion. Il réſulte une ſi grande force de leur union, qu'ils ont toujours repouſſé toutes les puiſſances qui ont entrepris ſur leur liberté.

On ne voit dans leur pays aucun monument inutile, faſtueux, dégoûtant ou épouvantable : point de colonnades, d'arcs de triomphe, d'hôpitaux ni de priſons : point d'affreux gibets ſur les collines, à l'entrée de leurs bourgs : mais un pont ſur un torrent, un puits au milieu d'une plaine aride, un bocage d'arbres fruitiers ſur une montagne inculte, autour d'un petit temple dont le périſtile ſert d'abri aux voyageurs,

annoncent

annoncent dans les lieux les plus déſerts, l'humanité des habitans. Des inſcriptions ſimples ſur l'écorce d'un hêtre, ou ſur un rocher brut, conſervent à la poſtérité la mémoire des grands citoyens, & le ſouvenir des bonnes actions. Au milieu de ces mœurs bienfaiſantes, la religion parle à tous les cœurs un langage inaltérable. Il n'y a pas une montagne ni un fleuve qui ne ſoit conſacré à un Dieu, & qui n'en porte le nom ; pas une fontaine qui n'ait ſa Naïade ; pas une fleur ni oiſeau qui ne ſoit le réſultat de quelque ancienne & touchante métamorphoſe. Toute la phyſique y eſt en ſentimens religieux, & toute la religion en monumens de la nature. La mort même qui empoiſonne tant de plaiſirs, n'y offre que des perſpectives conſolantes. Les tombeaux des ancêtres ſont au milieu des bocages de myrtes, de cyprès & de ſapins. Leurs deſcendans, dont ils ſe ſont fait chérir pendant leur vie, viennent, dans leurs plaiſirs ou leurs peines, les décorer de fleurs & invoquer leurs manes, perſuadés qu'ils préſident toujours à leurs deſtins. Le paſſé, le préſent, l'avenir lient tous les membres de cette ſociété de chaînons de la loi naturelle, en ſorte qu'il eſt également doux d'y vivre & d'y mourir.

Telle fut l'idée vague que je donnai du deſſein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le ſujet de nos plus douces converſations. Il imaginoit quelquefois des incidens d'une ſimplicité piquante, dont je tirois parti. Un jour même, il m'engagea à changer tout le plan. " Il faut, „ me dit il, ſuppoſer une action principale dans votre hiſ„ toire, telle que celle d'un homme qui voyage pour con„ noître les hommes. Il en naîtra des événemens variés „ & agréables. De plus, il faut oppoſer à l'état de nature „ des peuples d'Arcadie, l'état de corruption d'un autre „ peuple, afin de faire ſortir vos tableaux par des con„ traſtes."

Ce conſeil fut pour moi un rayon de lumiere qui en produiſit un autre : ce fut, avant tout, d'oppoſer à ces deux tableaux celui de barbarie d'un troiſieme peuple, afin de repréſenter les trois états ſucceſſifs par où paſſent la plupart des nations ; celui de barbarie, de nature & de corruption. J'eus ainſi une harmonie complete des trois périodes ordinaires aux ſociétés humaines.

Pour repréſenter un état de barbarie, je choiſis la Gaule comme un pays dont les commencemens en tout genre devoient le plus nous intéreſſer, parce que le premier état d'un

d'un peuple influe ſur toutes les périodes de ſa durée, & ſe fait ſentir juſque dans ſa décadence, comme une éducation que reçoit un homme dès la mamelle juſque ſur la décrépitude. Il ſemble même qu'à cette derniere époque les habitudes de l'enfance paroiſſent avec plus de force que celles du reſte de la vie, ainſi que je l'ai obſervé dans les Etudes précédentes. Les premieres impreſſions effacent les dernieres. Le caractere des nations ſe forme dès le berceau, ainſi que celui de l'homme. Rome, dans ſa décadence, conſerva l'eſprit de domination univerſelle qu'elle avoit eu dès ſon origine.

Je trouvai les principaux caracteres des mœurs & de la religion des Gaulois tout tracés dans les Commentaires de Céſar, dans Plutarque, dans les Mœurs des Germains de Tacite, & dans divers traités modernes de la mythologie des peuples du nord.

Je reculai pluſieurs ſiecles avant Jules-Céſar, l'état des Gaules, afin d'avoir à peindre un caractere plus marqué de barbarie, & approchant de celui que nous avons trouvé aux peuples ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale. Je fixai le commencement de la civiliſation de nos ancêtres à la deſtruction de Troye, qui fut auſſi l'époque, & ſans doute la cauſe de pluſieurs grandes révolutions par toute la terre. Les nations qui compoſent le genre humain, quelque diviſées qu'elles paroiſſent en langages, religions, coutumes & climats, ſont en équilibre entre elles comme les différentes mers qui compoſent l'Océan ſous diverſes latitudes. Il ne peut arriver quelque grand mouvement dans une de ces mers, qu'il ne ſe communique plus ou moins à chacune des autres. Elles tendent toutes à ſe mettre de niveau. Une nation eſt encore, par rapport au genre humain, ce qu'un homme eſt par rapport à ſa nation. Si cet homme y meurt, un autre y renaît dans le même temps. De même, ſi un état ſe détruit ſur la terre, un autre s'y forme à la même époque. C'eſt ce que nous avons vu de nos jours, quand la plus grande partie de la république de Pologne ayant été démembrée dans le nord de l'Europe, pour être confondue dans les trois états voiſins, la Ruſſie, la Pruſſe & l'Autriche, peu de temps après, la plus grande partie des Colonies Angloiſes du nord de l'Amérique, s'eſt détachée des trois Etats d'Angleterre, d'Irlande & d'Ecoſſe, pour former une république ; & comme il y a eu en Europe une portion de la Pologne qui n'a pas été démembrée, il y a eu de même en

en Amérique une portion des Colonies Angloiſes, qui ne s'eſt pas ſéparée de l'Angleterre.

On trouve les mêmes réactions politiques dans tous les pays & dans tous les ſiecles. Lorſque l'empire des Grecs fut renverſé ſur les bords du Pont-Euxin, en 1453, celui des Turcs le remplaça auſſi-tôt ; & lorſque celui de Troye fut détruit en Aſie ſous Priam, celui de Rome prit naiſſance en Italie ſous Enée.

Mais il s'enſuivit de cette ruine totale de Troye beaucoup de petites révolutions dans le reſte du genre humain, & ſurtout en Europe.

J'oppoſai à l'état de barbarie des Gaules, celui de corruption de l'Egypte, qui étoit à ſon plus haut degré de civiliſation. C'eſt à l'époque du ſiége de Troye que pluſieurs ſavans aſſignent le regne brillant de Séſoſtris. D'ailleurs, Cette opinion adoptée par Fénélon dans ſon Télémaque, étoit une autorité ſuffiſante pour mon ouvrage. Je choiſis auſſi mon voyageur en Egypte, par le conſeil de Jean-Jacques, d'autant que, dans l'antiquité, beaucoup d'établiſſemens politiques & religieux ont reflué de l'Egypte dans la Grece, dans l'Italie, & même directement dans les Gaules, ainſi que l'hiſtoire & pluſieurs de nos anciens uſages en font foi. C'eſt encore une ſuite des réactions politiques. Lorſqu'un état eſt à ſon dernier degré d'élévation, il eſt à ſon premier degré de décadence, parce que les choſes humaines commencent à déchoir, dès qu'elles ont atteint le faîte de leur grandeur. C'eſt alors que les arts, les ſciences, les mœurs, les langues commencent à refluer des états civiliſés dans les états barbares, ainſi que le démontrent les ſiecles d'Alexandre chez les Grecs, d'Auguſte chez les Romains, & de Louis XIV. parmi nous.

Ainſi j'eus des oppoſitions de caractere entre les Gaulois, les Arcadiens & les Egyptiens. Mais l'Arcadie ſeule m'offrit un grand nombre de contraſtes avec le reſte de la Grece encore à demi barbare ; entre les mœurs paiſibles de ces cultivateurs, & les caracteres diſcordans des héros de Pylos, de Mycene & d'Argos ; entre les douces aventures de ſes bergeres ſimples & naïves, & les épouvantables cataſtrophes d'Iphigénie, d'Electre & de Clytemneſtre.

Je renfermai les matériaux de mon ouvrage en douze livres, & j'en fis une eſpece de poëme épique, non ſuivant les loix d'Ariſtote & celles de nos modernes, qui prétendent, d'après lui, qu'un poëme épique ne doit contenir qu'une action

action principale de la vie d'un héros, mais ſuivant les loix de la nature & à la maniere des Chinois, qui mettent ſouvent la vie entiere d'un héros, ce qui, à mon gré, ſatisfait davantage. D'ailleurs, je ne m'éloignai pas pour cela de l'exemple d'Homere ; car ſi je m'écartai du plan de ſon Iliade, je me rapprochai de celui de ſon Odyſſée.

Mais pendant que je m'occupois du bonheur du genre humain, le mien fut troublé par de nouvelles infortunes.

Ma ſanté & mon expérience ne me permettoient plus de ſolliciter dans ma patrie les foibles reſſources que j'étois au moment d'y perdre, ni d'en aller chercher au dehors. D'ailleurs, le genre de mes travaux ne pouvoit intéreſſer en ma faveur aucun miniſtre. Je ſongeai à en mettre au jour de plus propres à me mériter les bienfaits du gouvernement. Je publiai mes Etudes de la Nature. J'oſe croire y avoir détruit de dangereuſes erreurs, & démontré d'importantes vérités. Leur ſuccès m'a valu, ſans ſollicitations, beaucoup de complimens du public, & quelques graces annuelles de la cour, mais ſi peu ſolides, qu'une ſimple révolution dans un miniſtere me les a enlevées la plupart, & avec elles, ce qu'il y a de plus fâcheux, d'autres plus conſidérables dont je jouiſſois depuis quatorze ans. La faveur a fait ſemblant de me faire du bien. La bienveillance publique a accueilli mon ouvrage avec plus de conſtance. Je lui dois un peu de calme, de repos. C'eſt ſous ſon ombre que je fais paroître ce premier livre, intitulé LES GAULES, qui devoit ſervir d'introduction à l'Arcadie. Je n'ai pas eu la ſatisfaction d'en parler à Jean-Jacques. Ce ſujet étoit trop rude pour nos entretiens. Mais tout âpre & tout ſauvage qu'il eſt, c'eſt une gorge de rochers d'où l'on entrevoit le vallon où il s'eſt quelquefois repoſé. Lorſqu'il partit même ſans me dire adieu, pour Ermenonville où il a fini ſes jours, je cherchai à me rappeller à lui par l'image de l'Arcadie & le ſouvenir de nos anciennes converſations, en finiſſant la lettre que je lui écrivois, par ces deux vers de Virgile où je n'avois changé qu'un mot :

Atque utinam ex vobis unus *tecum*que fuiſſem
Aut cuſtos gregis aut maturæ vinitor uvæ !

NOTES

NOTES.

(1) *MA raiſon ne pouvoit rien.* Dieu m'a fait cette inſigne faveur, que quelque trouble qu'ait éprouvé ma raison, je n'en ai jamais perdu l'uſage à mes yeux, & ſur-tout à ceux des autres hommes. Dès que je ſentois les paroxyſmes de mon mal, je me retirois dans la ſolitude. Quelle étoit donc cette raison extraordinaire qui m'avertiſſoit que ma raison ordinaire ſe troubloit ? Je ſuis tenté de croire qu'il y a dans notre ame un foyer inaltérable de lumieres, qu'aucunes ténebres ne peuvent obſcurcir entierement. C'eſt je penſe ce *ſenſorium* qui avertit l'homme ivre que ſa raiſon eſt exaltée, & le vieillard caduc que ſon jugement eſt affoibli. Pour voir luire ce flambeau au-dedans de nous, il faut le calme des paſſions, la ſolitude, & ſur-tout l'habitude de rentrer en ſoi-même. Je regarde ce ſentiment intime de nos fonctions intellectuelles, comme l'eſſence même de notre ame & une preuve de ſon immatérialité.

(2) *Deux fameux médecins.* Le docteur Roux auteur du Journal de Médecine, & le docteur Buquet, profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris ; tous deux morts dans la force de l'âge, de leurs propres remedes contre les maux de nerfs.

(3) *D'une perſonne que je ne connoiſſois pas.* Quoique j'aie coutume de nommer dans mes écrits, lorſque j'en trouve l'occaſion, les perſonnes qui m'ont rendu quelque ſervice, & auxquelles j'ai des obligations eſſentielles, ce n'en eſt ni le temps ni le lieu. Je n'ai mis ici des mémoires de ma vie, que ce qui pouvoit ſervir de préambule à mon ouvrage ſur l'Arcadie.

(4) *Les Conventuelles Rédemptions.* Il y avoit, ce me ſemble, pluſieurs défauts dans les établiſſemens des Jéſuites au Paraguay. Comme ces religieux ne ſe marioient pas, qu'ils n'avoient point en eux-mêmes de principe indépendant d'exiſtence, qu'ils se recrutoient toujours avec des Européens, & qu'ils formoient dans leurs Rédemptions mêmes une nation dans une autre nation, il eſt arrivé que la deſtruction de leur ordre en Europe a entraîné celle de leurs établiſſemens en Amérique. D'ailleurs, la régularité conventuelle & les cérémonies multipliées qu'ils avoient introduites dans leur adminiſtration politique, ne pouvoient convenir qu'à un peuple enfant, qu'il faut ſans ceſſe tenir par la liſiere & conduire par les yeux. Ils n'en méritent pas moins une louange immortelle, pour avoir raſſemblé une multitude de barbares ſous des loix humaines, & leur avoir enſeigné les arts utiles à la vie, en les préſervant de la corruption des peuples civiliſés.

(5) *Sacrifient des hommes.* Ils mangent auſſi des chiens, ces amis naturels de l'homme. J'ai remarqué que tout peuple qui avoit cette

cette coutume, n'épargnoit pas dans l'occaſion la chair de ſes ſemblables : manger des chiens eſt un pas vers l'anthropophagie.

(6) *Toutous.* Nom des hommes du peuple à l'île de Taïty, & dans les îles de cet archipel. Il ne leur eſt pas permis de manger de la chair de porc, qui y eſt excellente, quoique cet animal y ſoit fort commun. Elle eſt réſervée pour les E-Arrés, qui ſont les chefs. Les Toutous élevent les porcs, & les E-Arrés les mangent. *Voyez les voyages du cap. Cook.*

(7) *Une de ces comparaiſons touchantes.* Ces comparaiſons ſont des beautés qui ſemblent réſervées à la poëſie. Mais je crois que la peinture pourroit ſe les approprier & en tirer de grands effets. Par exemple, lorſqu'un peintre repréſente, ſur le devant d'un tableau de bataille, un jeune homme d'un caractere intéreſſant tué & étendu ſur l'herbe : il pourroit mettre auprès de lui quelque belle plante ſauvage analogue à ſon caractere, dont les fleurs ſeroient pendantes & les tiges à demi coupées. Si c'étoit dans un tableau de bataille moderne, il pourroit y mutiler, &, ſi j'oſe le dire, y tuer des végétaux d'un plus grand ordre, tels qu'un arbre à fruit, ou même un chêne ; car nos boulets font bien un autre déſordre dans nos campagnes que les fleches & les javelots des anciens. Ils labourent les gazons des collines, briſent les forêts, coupent les jeunes arbres en deux, & enlevent de grands éclats du tronc des plus vieux chênes. Je ne crois pas avoir jamais vu aucun de ces effets dans les tableaux de nos batailles modernes. Ils ſont cependant bien communs dans nos guerres, & redoublent les impreſſions de terreur que les peintres ſe propoſent de faire naître en repréſentant de pareils ſujets. La déſolation d'un pays a encore plus d'expreſſion que des groupes de morts & de mourans. Ses bocages briſés, les ſillons noirs de ſes prairies & ſes rochers écornés, montrent les effets de la fureur des hommes, qui s'étendent juſqu'aux antiques monumens de la nature. On y reconnoît la colere des rois, qui eſt leur derniere raiſon, ainſi qu'on le lit ſur leurs canons : *Ultima ratio regum.* On pourroit même exprimer dans toute l'étendue d'un tableau de bataille, les détonations du bruit de l'artillerie que les vallons répetent à pluſieurs lieues de diſtance, en repréſentant, dans les lointains, des bergers effrayés qui s'éloignent avec leurs troupeaux, des volées d'oiſeaux qui fuient vers l'horizon, & des bêtes fauves qui abandonnent les bois.

Les conſonnances phyſiques redoublent les ſenſations morales, ſur-tout lorſqu'elles paſſent d'un regne de la nature à un autre regne.

(8) *Et enfin de ſa modeſtie, qui lui interdiſoit le ton théâtral, & les ſentences d'oracles de nos converſations.* Voilà les raiſons perſonnelles qu'il pouvoit avoir de parler peu dans les cercles ; mais je ne doute pas qu'il n'en eût de beaucoup plus fortes, du côté même de nos ſociétés. Je trouve ces raiſons générales ſi bien déduites dans l'excellent chapitre des Eſſais de Montaigne, *Sur l'art de conférer*, que je ne peux m'empêcher d'en extraire ici quelques lignes, afin d'engager le lecteur à le lire tout entier.

« Comme

" Comme notre eſprit ſe fortifie par la communication des
„ eſprits vigoureux & réglés, il ne ſe peut dire combien il perd &
„ s'abâtardit par le continuel commerce & la fréquentation des
„ eſprits bas & maladifs. Il n'eſt contagion qui s'eſpande comme
„ celle-là. Je ſçais, par aſſez d'expériences, combien en vaut
„ l'aune. J'aime à conteſter & à diſcourir ; mais c'eſt avec peu
„ d'hommes & pour moi ; car de ſervir de ſpectacle aux grands,
„ & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve
„ que c'eſt un métier très-meſſéant à un homme d'honneur."

C'eſt en effet, pour des gens de lettres, jouer chez les grands le même rôle que les Grecs affranchis, la plupart gens de lettres & philoſophes, jouoient chez les Romains.

Voilà pour la converſation active de l'honnête homme chez les gens du monde, & voici, quelques pages plus loin, pour la converſation paſſive.

" La gravité, la robe & la fortune de celui qui parle, donnent
„ ſouvent crédit à des propos vains & ineptes. Il n'eſt pas à préſumer
„ qu'un Monſieur ſi ſuivi, ſi redouté, n'aye au-dedans quelque
„ ſuffiſance autre que populaire, & qu'un homme à qui on donne
„ tant de commiſſions & de charges, ſi dédaigneux & ſi morguant,
„ ne ſoit plus habile que cet autre qui le ſalue de ſi loin, & que
„ perſonne n'emploie. Non-ſeulement les mots, mais auſſi les
„ grimaces de ces gens-là, ſe conſiderent & mettent en compte,
„ chacun s'appliquant à y donner quelque belle & ſolide interpré-
„ tation. S'ils ſe rabaiſſent à la conférence commune, & qu'on
„ leur préſente autre choſe qu'approbation & révérence, ils vous aſ-
„ ſomment de l'autorité de leur expérience. Ils ont ouï, ils ont
„ vu, ils ont fait : vous êtes accablé d'exemples."

Qu'auroit donc dit Montaigne, dans un ſiecle où tant de petits ſe croient grands ; où chacun a deux, trois, quatre titres pour ſe rehauſſer ; où ceux qui n'en ont pas ſe retranchent ſous le patronage de ceux qui en ont ? A la vérité, la plupart commencent par ſe mettre aux genoux d'un homme qui fait du bruit ; mais ils finiſſent par lui monter ſur les épaules. Je ne parle pas de ces importans qui, s'emparant d'un écrivain pour avoir l'air de lui rendre ſervice, s'interpoſent entre lui & les ſources des graces publiques, afin de le mettre dans leur dépendance particuliere, & qui deviennent ſes ennemis, s'il ſe refuſe au malheur d'en être protégé. L'heureux Montaigne n'avoit pas beſoin de la fortune. Mais qu'auroit-il dit de ces hommes apathiques, ſi communs dans tous les rangs, qui, pour ſortir de leur léthargie, recherchent la ſociété d'un auteur célebre, & attendent en ſilence qu'il leur débite à chaque phraſe des ſentences toutes neuves ou des bons mots ; qui n'ont pas même le ſentiment de les connoître, ni l'eſprit de les recueillir, s'ils ne ſont débités d'un ton qui leur en impoſe, ou s'ils ne les voient vantés dans des journaux ; & qui enfin, s'ils en ſont frappés par haſard, ont ſouvent la malignité de leur donner un ſens médiocre ou dangereux, pour affoiblir une réputation qui leur fait ombrage. Certes, ſi Montaigne lui-même ne ſe fût préſenté dans nos cercles que comme Michel, malgré ſon jugement

ment exquis, ſon élocution ſi naïve, ſon érudition ſi vaſte & qu'il appliquoit ſi à propos, il ſe fût trouvé par-tout réduit au ſilence comme Jean-Jacques, Je me ſuis un peu étendu ſur ce chapitre, pour l'honneur de l'auteur d'Emile & de celui des Eſſais. On leur a reproché à tous deux d'être ſilencieux & de peu d'intérêt dans la converſation, à tous deux d'être égoïstes dans leurs écrits, mais bien injuſtement ſur ce dernier point comme ſur l'autre. C'eſt l'homme qu'ils décrivent toujours dans leur perſonne ; & je trouve que quand ils parlent d'eux, ils parlent auſſi de moi.

Pour revenir à Jean-Jacques, il fuyoit bien ſincerement la vanité ; il rapportoit ſa réputation, non à ſa perſonne, mais à quelques vérités naturelles répandues dans ſes écrits, d'ailleurs s'eſtimant peu lui-même. Je lui racontois un jour qu'une demoiſelle m'avoit dit qu'elle ſeroit volontiers ſa ſervante. " Oui, reprit-il, „ afin que je lui fiſſe pendant ſix ou ſept heures des diſcours „ d'Emile." Il m'eſt arrivé plus d'une fois de combattre quelques-unes de ſes opinions ; loin de le trouver mauvais, il convenoit avec plaiſir de ſon erreur dès que je la lui faiſois connoître.

J'en citerai un exemple à ma louange, dût-on m'accuſer à mon tour de vanité, quoique, en vérité, je n'aie ici d'autre intention que de l'en diſculper lui-même. Pourquoi, lui dis-je un jour, avez-vous parlé dans Emile, du ſerpent qui eſt dans le déluge du Pouſſin comme de l'objet principal de ce tableau ? C'eſt l'enfant que ſa mere poſe ſur un rocher. Il réfléchit un moment & me dit : " Ouï, . . . ouï, vous avez raiſon : je me ſuis trompé. C'eſt l'en- „ fant ; certainement, c'eſt l'infant ;" & il parut plein de joie de ce que je lui avois fait faire cette obſervation. Mais il n'avoit pas beſoin de mes foibles remarques pour revenir ſur ſes pas. Il me dit un jour : " Si je faiſois une nouvelle édition de mes ouvrages, „ j'adoucirois ce que j'y ai écrit ſur les médecins. Il n'y a pas „ d'état qui demande autant d'études que le leur. Par tout pays, ce „ ſont les hommes les plus véritablement ſavans." Une autre fois, „ il me dit : " J'ai mis un peu trop d'humeur dans mes querelles „ avec M. Hume. Mais le climat ſombre de l'Angleterre, la ſitua- „ tion de ma fortune & les perſécutions que je venois d'eſſuyer „ en France, tout me jetoit dans la mélancolie." Il m'a dit plus d'une fois : " Je l'avoue ; j'ai aimé la célébrité ; mais, ajoutoit-il „ en ſoupirant, Dieu m'a puni par où j'avois péché."

Cependant, des perſonnes très-eſtimables lui ont reproché juſqu'au mal qu'il a dit de lui-même dans ſes Confeſſions. Qu'auroient-elles donc dit, ſi, comme tant d'autres, il y avoit fait indirectement ſon éloge ? Plus les fautes dont il s'y accuſe ſont humiliantes, plus l'aveu qu'il en fait eſt ſublime. Il y a à la vérité quelques endroits où on peut l'accuſer d'indiſcrétion envers autrui ; c'eſt ſur-tout lorſqu'il y parle des paſſions peu délicates de ſon inconſtante bienfaitrice, madame de Varens. Mais j'ai lieu de croire que ſes œuvres poſthumes ont été altérées dans plus d'un endroit. Il eſt poſſible qu'il ne l'ait pas nommée dans ſon manuſcrit ; & s'il l'a nommée, il a cru pouvoir le faire ſans conſéquence, parce qu'elle

n'a pas laiſſé de poſtérité. D'ailleurs, il en parle par-tout avec intérêt. Il arrête toujours, au milieu de ſes déſordres, l'attention du lecteur ſur les qualités de ſon ame. Enfin, il a cru devoir dire le bien & le mal des perſonnages de ſon hiſtoire, à l'exemple des plus fameux hiſtoriens de l'antiquité. Tacite dit poſitivement au commencement de ſon hiſtoire, livre premier, " Je n'ai aucun ſujet „ d'aimer ni de haïr Othon, Galba, ni Vitellius. Il eſt vrai que je „ dois ma fortune à Veſpaſien, comme j'en dois le progrès à ſes „ enfans : mais lorſqu'il eſt queſtion d'écrire l'hiſtoire, il faut „ oublier les faveurs ainſi que les injures." En effet, Tacite reproche à Veſpaſien, ſon bienfaiteur, l'avarice & d'autres défauts. Jean-Jacques, qui avoit pris pour deviſe, *Vitam impendere vero*, a pu ſe piquer d'autant d'amour pour la vérité dans ſa propre hiſtoire, que Tacite dans celle des Empereurs Romains.

Ce n'eſt pas que j'approuve la franchiſe ſans réſerve de Jean-Jacques dans un ordre de ſociété tel que le nôtre, & que je n'aie trouvé d'ailleurs à reprendre de l'inégalité dans ſon humeur, des inconſéquences dans ſes écrits, & quelques actions dans ſa conduite, puiſqu'il a lui-même publié celles-ci pour les condamner. Mais où eſt l'homme, où eſt l'écrivain, où eſt ſur-tout l'infortuné qui n'ait point d'erreurs à ſe reprocher ? Jean-Jacques a agité des queſtions ſi ſuſceptibles de pour & de contre ; il s'eſt trouvé à la fois une ame ſi grande & une infortune ſi miſérable, des beſoins ſi preſſans & des amis ſi trompeurs, qu'il a été ſouvent forcé de ſortir des routes communes. Mais lors même qu'il s'égare & qu'il eſt la victime des autres ou de lui-même, on le voit par-tout oublier ſes propres maux pour ne s'occuper que de ceux du genre humain. Par-tout il eſt le défenſeur de ſes droits, & l'avocat des malheureux. On pourroit écrire ſur ſon tombeau ces paroles touchantes d'un livre dont il a fait un ſi ſublime éloge, & dont il portoit toujours avec lui quelques pages choiſies, dans les dernieres années de ſa vie : " ON LUI A BEAUCOUP REMIS, PARCE QU'IL A „ BEAUCOUP AIMÉ."

(9) *Coſme de Médicis.* Voici le jugement qu'en porte Philippe de Commines, le Plutarque de ſon ſiecle pour la naïveté.

" Coſme de Médicis, qui fut le chef de cette maiſon & la com„ mença, homme digne d'être nommé entre les très-grands, & en „ ſon cas, qui étoit de marchandiſe, étoit le nom de la plus grande mai„ ſon que je crois qui ait jamais été au monde. Car leurs ſerviteurs „ ont eu tant de crédit ſous couleur de ce nom Médicis, que ce ſe„ roit merveille à croire ce que j'en ai vu en France & en Angle„ terre... J'en ai vu un, de ſes ſerviteurs, appellé Guérard Quan„ neſe, preſque être occaſion de ſoutenir le roi Edouard le quart „ en ſon état, étant en guerre en ſon royaume d'Angleterre "

Et plus bas. " L'autorité des prédéceſſeurs nuiſoit à ce Pierre de „ Médicis, combien que celle de Coſme, qui avoit été le premier, „ fût douce & aimable, & telle qu'elle étoit néceſſaire à une ville „ de liberté." Liv. 7.

L'ARCADIE

L'ARCADIE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES.

UN peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faiſoit paître ſon troupeau ſur une croupe du mont Lycée qui s'avance le long du golfe de Meſſénie Il étoit aſſis ſous des pins, au pied d'une roche, d'où il conſidéroit au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étoient blanchis d'écumes qui jailliſſoient en gerbes ſur toutes ſes greves. Des bateaux de pêcheurs paroiſſant & diſparoiſſant tour-à-tour entre les lames, haſardoient, en s'échouant ſur le rivage, d'y chercher leur ſalut, tandis que de gros vaiſſeaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignoient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes & d'enfans levoient les mains au ciel & jetoient de grands cris à la vue du danger que couroient ces pauvres mariniers, & des longues vagues qui venoient du large ſe briſer en mugiſſant ſur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétoient de toutes parts leurs bruits rauques & confus avec tant de vérité, que Tirtée par fois tournoit la tête, croyant que la tempête étoit derriere lui & que la mer briſoit au haut de la montagne. Mais les cris des foulques & des mouettes qui venoient, en battant des ailes, s'y réfugier, & les éclairs qui ſillonnoient l'horizon, lui faiſoient bien voir que la ſécurité étoit ſur la terre, & que la tourmente étoit encore plus grande au loin qu'elle ne paroiſſoit à ſa vue. Tirtée plaignoit le ſort des matelots, & béniſſoit celui des bergers, ſemblable en quelque ſorte à celui des Dieux, puiſqu'il met-

toit le calme dans ſon cœur & la tempête ſous ſes pieds. Pendant qu'il ſe livroit à la reconnoiſſance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent ſur le grand chemin qui paſſoit au-deſſous de lui, vers le bas de la montagne. L'un étoit dans la force de l'âge, & l'autre encore dans ſa fleur. Ils marchoient à la hâte comme des voyageurs qui ſe preſſent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée " s'ils n'étoient pas ſur la route " d'Argos?" Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de ſe faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger, & lui cria: " Mon pere, ne ſommes-nous pas ſur la route " d'Argos?" " Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne ſais „ point où eſt Argos. Vous êtes en Arcadie, ſur le chemin „ de Tégée; & ces tours que vous voyez là-bas, ſont celles „ de Bellémine." Pendant qu'ils parloient, un barbet jeune & folâtre, qui accompagnoit cet étranger, ayant apperçu dans le troupeau une chevre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle; mais la chevre effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étoient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne où le barbet la pourſuivit. Ce jeune homme rappela ſon chien, qui revint auſſi-tôt à ſes pieds, baiſſant la tête & remuant la queue. Il lui paſſa une leſſe autour du cou; & priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chevre qui s'enfuyoit toujours: mais ſon chien le voyant partir, donna une ſi rude ſecouſſe à Tirtée, qu'il lui échappa avec la leſſe, & ſe mit à courir ſi vîte ſur les pas de ſon maître, que bientôt on ne vit plus ni la chevre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger reſté ſur le grand chemin, ſe diſpoſoit à aller vers ſon compagnon, lorſque le berger lui dit: " Seigneur, „ le temps eſt rude, la nuit s'approche, la forêt & la mon- „ tagne ſont pleines de fondrieres où vous pourriez vous „ égarer. Venez prendre un peu de repos dans ma cabane, „ qui n'eſt pas loin d'ici. Je ſuis bien sûr que ma chevre, „ qui eſt fort privée, y reviendra d'elle-même & y ramenera „ votre ami, s'il ne la perd point de vue." En même temps, il joua de ſon chalumeau, & le troupeau ſe mit à défiler, par un ſentier, vers le haut de la montagne. Un grand belier marchoit à la tête de ce troupeau; il étoit ſuivi de ſix chevres dont les mamelles pendoient juſqu'à terre; douze brebis, accompagnées de leurs agneaux déjà grands, venoient après; une âneſſe avec ſon ânon, fermoient la marche.

L'étranger ſuivit Tirtée ſans rien dire. Ils monterent environ ſix cents pas, par une pelouſe découverte, parſemée çà & là

& là de genêts & de romarins; & comme ils entroient dans la forêt des chênes, qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiemens d'un chien; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet, ſuivi de ſon maître qui portoit la chevre blanche ſur ſes épaules. Tirtée dit à ce jeune homme: " Mon fils, quoique cette chevre ſoit la „ plus chérie de mon troupeau, j'aimerois mieux l'avoir „ perdue, que de vous avoir donné la fatigue de la reprendre „ à la courſe: mais vous vous repoſerez, s'il vous plaît, „ cette nuit chez moi; & demain, ſi vous voulez vous met- „ tre en route, je vous montrerai le chemin de Tégée, d'où „ on vous enſeignera celui d'Argos. Cependant, Seigneurs, „ ſi vous m'en croyez l'un & l'autre, vous ne partirez point „ demain d'ici. C'eſt demain la fête de Jupiter, au mont „ Lycée. On s'y raſſemble de toute l'Arcadie & d'une grande „ partie de la Grece. Si vous y venez avec moi, vous me „ rendrez plus agréable à Jupiter quand je me préſenterai à „ ſon autel, pour l'adorer, avec des hôtes." Le jeune étranger répondit: " O bon berger! nous acceptons volontiers votre „ hoſpitalité pour cette nuit; mais demain dès l'aurore, „ nous continuerons notre route pour Argos. Depuis long- „ temps nous luttons contre la mer, pour arriver à cette ville „ fameuſe dans toute la terre, par ſes temples, par ſes pa- „ lais, & par la demeure du grand Agamemnon."

Après avoir ainſi parlé, ils traverſerent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, & ils deſcendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle & fraîche couvroit les flancs de ſes collines. Au fond, couloit un ruiſſeau appelé Achéloüs (), qui alloit ſe jeter dans le fleuve Alphée, dont on appercevoit au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes & de tilleuls. Le tronc d'un vieux ſaule renverſé par le temps, ſervoit de pont à l'Achéloüs, & ce pont n'avoit pour garde-foux que de grands roſeaux, qui s'élevoient à ſa droite & à ſa gauche: mais le ruiſſeau, dont le lit étoit ſemé de rochers, étoit ſi facile à paſſer à gué, & on faiſoit ſi peu d'uſage de ſon pont, que des convolvulus le couvroient preſque en entier de leurs feſtons de feuilles en cœur & de fleurs en cloches blanches.

A quelque diſtance de ce pont, étoit l'habitation de Tirtée. C'étoit une petite maiſon couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouſe. Deux peupliers l'ombrageoient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entouroit la porte & les fenêtres, de ſes grappes pourprées & de ſes pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapiſſoit au nord,

& couvroit de ſon feuillage toujours vert, une partie de l'eſcalier qui conduiſoit par dehors à l'étage ſupérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maiſon, il ſe mit à bêler, ſuivant ſa coutume. Auſſi-tôt, on vit deſcendre par l'eſcalier une jeune fille, qui portoit ſous ſon bras un vaſe à traire le lait. Sa robe étoit de laine blanche; ſes cheveux châtains étoient retrouſſés ſous un chapeau d'écorce de tilleuls; elle avoit les bras & les pieds nus, & pour chauſſure, des ſoques, ſuivant l'uſage des filles d'Arcadie. A ſa taille, on l'eût priſe pour une Nymphe de Diane, à ſon vaſe, pour la Naïade du ruiſſeau; mais à ſa timidité, on voyoit bien que c'étoit une bergere. Dès qu'elle apperçut des étrangers, elle baiſſa les yeux & ſe mit à rougir.

Tirtée lui dit: " Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire „ vos chevres & de nous préparer à manger, tandis que je „ ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs „ que Jupiter nous envoie." En attendant, il pria ces étrangers de ſe repoſer au pied de la vigne, ſur un banc de gazon. Cyanée s'étant miſe à genoux ſur la pelouſe, tira le lait des chevres qui s'étoient raſſemblées autour d'elle; & quand elle eut fini, elle conduiſit le troupeau dans la bergerie qui étoit à un bout de la maiſon. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ſes hôtes, après quoi il les invita d'entrer.

Il faiſoit déjà nuit; mais une lampe ſuſpendue au plancher, & la flamme du foyer placé, ſuivant l'uſage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairoit ſuffiſamment l'intérieur. On y voyoit accrochées aux murs, des flûtes, des panetieres, des houlettes, des formes à faire des fromages, & ſur des planches attachées aux ſolives, des corbeilles de fruits & des terrines pleines de lait. Au-deſſus de la porte d'entrée, étoit une petite ſtatue de terre de la bonne Cérès, & ſur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table & ſervit des choux au lard, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crême, des œufs frais, & des ſecondes figues de l'année, blanches & violettes. Elle approcha de la table quatre ſieges de bois de chêne. Elle couvrit celui de ſon pere d'une peau de loup, qu'il avoit tué lui-même à la chaſſe. Enſuite, étant montée à l'étage ſupérieur, elle en deſcendit avec deux toiſons de brebis; mais pendant qu'elle les étendoit ſur les ſiéges des voyageurs, elle ſe mit à pleurer. Son pere lui dit: " Ma chere fille, ferez-

" vous

„ vous toujours inconſolable de la perte de votre mere? & ne „ pourrez-vous jamais rien toucher de tout ce qui a été à ſon „ uſage, ſans verſer des larmes?" Cyanée ne répondit rien; mais ſe tournant vers la muraille, elle s'eſſuya les yeux. Tirtée fit une priere & une libation à Jupiter hoſpitalier; & faiſant aſſeoir ſes hôtes, ils ſe mirent tous à manger en gardant un profond ſilence.

Quand les mets furent deſſervis, Tirtée dit aux deux voyageurs: "Mes chers hôtes, ſi vous fuſſiez deſcendus chez „ quelqu'autre habitant de l'Arcadie, ou ſi vous fuſſiez „ paſſés ici il y a quelques années, vous euſſiez été beaucoup „ mieux reçus. Mais, la main de Jupiter m'a frappé. J'ai „ eu ſur le côteau voiſin un jardin qui me fourniſſoit, dans „ toutes les ſaiſons, des légumes & d'excellens fruits; il eſt „ maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon ſolitaire re- „ tentiſſoit du mugiſſement de mes bœufs. Vous n'euſſiez „ entendu, du matin au ſoir, dans ma maiſon, que des „ chants d'allégreſſe & des cris de joie. J'ai vu autour de „ cette table, trois garçons & quatre filles. Le plus jeune „ de mes fils étoit en état de conduire un troupeau de brebis. „ Ma fille Cyanée habilloit ſes petites ſœurs & leur tenoit „ déjà lieu de mere. Ma femme, laborieuſe & encore jeune, „ entretenoit toute l'année, autour de moi, la gaieté, la „ paix & l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a en- „ traîné celle de preſque toute ma famille. Il aimoit, com- „ me un jeune homme, à faire preuve de ſa légéreté, en „ montant au haut des plus grands arbres. Sa mere, à qui „ de pareils exercices cauſoient une frayeur extrême, l'avoit „ prié pluſieurs fois de s'en abſtenir. Je lui avois prédit „ qu'il lui en arriveroit quelque malheur. Hélas! les Dieux „ m'ont puni de mes prédictions indiſcrettes, en les accom- „ pliſſant. Un jour d'été que mon fils étoit dans la forêt à „ garder les troupeaux avec ſes freres, le plus jeune d'entre „ eux eut envie de manger des fruits d'un merifier ſauvage. „ Auſſi-tôt, l'aîné monta ſur l'arbre pour en cueillir; & „ quand il fut au ſommet, qui étoit très-élevé, il apperçut „ ſa mere aux environs, qui le voyant à ſon tour, jeta un „ cri d'effroi & ſe trouva mal. A cette vue, la peur où le „ repentir ſaiſit mon malheureux fils; il tomba. Sa mere, „ revenue à elle aux cris de ſes enfans, accourut vers lui: en „ vain elle eſſaya de le ranimer dans ſes bras; l'infortuné „ tourna les yeux vers elle, prononça ſon nom & le mien, „ & expira. La douleur dont mon épouſe fut ſaiſie, la mena „ en peu de jours au tombeau. La plus tendre union régnoit

„ entre

„ entre mes enfans, & égaloit leur affection pour leur mere. „ Ils moururent tous du regret de ſa perte & de celle des uns „ & des autres. Avec combien de peine n'ai-je pas conſervé „ celle-ci!...." Ainſi parla Tirtée, & malgré ſes efforts, des pleurs inonderent ſes yeux. Cyanée ſe jeta au cou de ſon pere, & mêlant ſes larmes aux ſiennes, elle le preſſoit dans ſes bras ſans pouvoir parler. Tirtée lui-dit: " Cyanée, ma „ chere fille, mon unique conſolation, ceſſe de t'affliger. „ Nous les reverrons un jour: ils ſont avec les Dieux." Il dit, & la ſérénité reparut ſur ſon viſage & ſur celui de ſa fille. Elle verſa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes; puis prenant un fuſeau avec une quenouille chargée de laine, elle vint s'aſſeoir auprès de ſon pere, & ſe mit à filer en le regardant & en s'appuyant ſur ſes genoux.

Cependant, les deux voyageurs fondoient en larmes. Enfin, le plus jeune prenant la parole, dit à Tirtée: " Quand „ nous aurions été reçus dans le palais & à la table d'Aga- „ memnon, au moment où, couvert de gloire, il reverra ſa „ fille Iphigénie & ſon épouſe Clytemneſtre, qui ſoupirent „ depuis ſi long-temps après ſon retour, nous n'aurions „ pu ni voir ni entendre des choſes auſſi touchantes que „ celles dont nous ſommes ici ſpectateurs. O bon berger! „ il faut l'avouer, vous avez éprouvé de grands maux; mais „ ſi Céphas, que vous voyez ici, qui a beaucoup voyagé, „ vouloit vous entretenir de ceux qui accablent les hommes „ par toute la terre, vous paſſeriez la nuit à l'entendre & à „ bénir votre ſort. Que d'inquiétudes vous ſont inconnues „ au milieu de ces retraites paiſibles! Vous y vivez libre; la „ nature fournit à tous vos beſoins; l'amour paternel vous „ rend heureux, & une religion douce vous conſole de toutes „ vos peines."

Céphas prenant la parole, dit à ſon jeune ami: " Mon fils! „ racontez-nous vos propres malheurs: Tirtée vous écou- „ tera avec plus d'intérêt qu'il ne m'écouteroit moi-même. „ Dans l'âge viril, la vertu eſt ſouvent le fruit de la raiſon; „ mais dans la jeuneſſe, elle eſt toujours celui du ſenti- „ ment."

Tirtée s'adreſſant au jeune étranger, lui dit: " A mon „ âge, on dort peu. Si vous n'êtes point trop preſſé du ſom- „ meil, j'aurai bien du plaiſir à vous entendre. Je ne ſuis „ jamais ſorti de mon pays; mais j'aime & j'honore les „ voyageurs. Ils ſont ſous la protection de Mercure & de „ Jupiter. On apprend toujours quelque choſe d'utile avec „ eux. Pour vous, il faut que vous ayez éprouvé de grands

„ chagrins

„ chagrins dans votre patrie, pour avoir quitté ſi jeune vos „ parens, avec leſquels il eſt ſi doux de vivre & de mourir."

Quoiqu'il ſoit difficile, lui répondit ce jeune homme, de parler toujours de ſoi avec ſincérité, vous nous avez fait un ſi bon accueil, que je vous raconterai volontiers toutes mes aventures, bonnes & mauvaiſes.

Je m'appelle Amaſis. Je ſuis né à Thebes en Egypte, d'un pere riche. Il me fit élever par les prêtres du temple d'Oſiris. Ils m'enſeignerent toutes les ſciences dont l'Egypte s'honore: la langue ſacrée, par laquelle on communique avec les ſiecles paſſés; & la langue Grecque, qui nous ſert à entretenir des relations avec les peuples de l'Europe. Mais ce qui eſt au-deſſus des ſciences & des langues, ils m'apprirent à être juſte, à dire la vérité, à ne craindre que les Dieux, & à préférer à tout la gloire qui s'acquiert par la vertu.

Ce dernier ſentiment crut en moi avec l'âge. On ne parloit depuis long-temps en Egypte que de la guerre de Troye. Les noms d'Achille, d'Hector & des autres héros, m'empêchoient de dormir. J'aurois acheté un ſeul jour de leur renommée par le ſacrifice de toute ma vie. Je trouvois heureux mon compatriote Memnon, qui avoit péri ſur les murs de Troye, & pour lequel on conſtruiſoit à Thebes un ſuperbe tombeau (2). Que dis-je? j'aurois donné volontiers mon corps pour être changé dans la ſtatue d'un héros, pourvu qu'on m'eût expoſé ſur une colonne à la vénération des peuples.

Je réſolus donc de m'arracher aux délices de l'Egypte & aux douceurs de la maiſon paternelle, pour acquérir une grande réputation. Toutes les fois que je me préſentois devant mon pere: " Envoyez-moi au ſiege de Troye, lui „ diſois-je, afin que je me faſſe un nom illuſtre parmi les „ hommes. Vous avez mon frere aîné, qui vous ſuffit pour „ aſſurer votre poſtérité. Si vous vous oppoſez toujours à „ mes déſirs dans la crainte de me perdre, ſachez que ſi „ j'échappe à la guerre, je n'échapperai pas au chagrin." En effet, je dépériſſois à vue d'œil. Je fuyois toute ſociété, & j'étois ſi ſolitaire, qu'on m'en avoit donné le ſurnom de Monêrès. Mon pere voulut en vain combattre un ſentiment qui étoit le fruit de l'éducation qu'il m'avoit donnée.

Un jour il me préſenta à Céphas, en m'exhortant à ſuivre ſes conſeils. Quoique je n'euſſe jamais vu Céphas, une ſympathie ſecrete m'attacha d'abord à lui. Ce reſ-

pectable

pectable ami ne chercha point à combattre ma paſſion favorite ; mais pour l'affoiblir, il lui fit changer d'objet. " Vous „ aimez la gloire, me dit-il ; c'eſt ce qu'il y a de plus doux „ dans le monde, puiſque les Dieux en ont fait leur partage. Mais comment comptez-vous l'acquérir au ſiége de „ Troye ? Quel parti prendrez-vous des Grecs ou des „ Troyens ? La juſtice eſt pour la Grece ; la pitié & le devoir pour Troye. Vous êtes Aſiatique ; combattrez-„ vous en faveur de l'Europe contre l'Aſie ? Porterez-vous „ les armes contre Priam, ce pere & ce roi infortuné, près „ de ſuccomber avec ſa famille & ſon empire, ſous le fer „ des Grecs ? D'un autre côté, prendrez-vous la défenſe „ du raviſſeur Pâris & de l'adultere Hélene, contre Ménélas „ ſon époux ? Il n'y a point de véritable gloire ſans juſtice. „ Mais quand un homme libre pourroit démêler dans les „ querelles des rois le parti le plus juſte, croyez-vous que „ ce ſeroit à le ſuivre que conſiſte la plus grande gloire „ qu'on puiſſe acquérir ? Quels que ſoient les applaudiſſemens que les victorieux reçoivent de leurs compatriotes, croyez-moi, le genre humain ſait bien les „ mettre un jour à leur place. Il n'a placé qu'au rang des „ héros & des demi-dieux ceux qui n'ont exercé que la „ juſtice ; comme Théſée, Hercule, Pirithoüs, &c.... „ Mais il a élevé au rang des Dieux ceux qui ont été „ bienfaiſans : tels ſont Iſis, qui donna des loix aux hommes ; Oſiris, qui leur apprit les arts & la navigation ; „ Apollon, la muſique ; Mercure, le commerce ; Pan, à „ conduire des troupeaux ; Bacchus, à planter la vigne ; „ Cérès, à faire croître le blé. „ Je ſuis né dans les Gaules, „ continua Céphas ; c'eſt un pays naturellement bon & „ fertile, mais qui, faute de civiliſation, manque de la „ plupart des choſes néceſſaires au bonheur. „ Allons y porter les arts & les plantes utiles de l'Egypte, une religion „ humaine & des loix ſociales : nous en rapporterons peut-„ être des choſes utiles à votre patrie. „ Il n'y a point de „ peuple ſauvage, qui n'ait quelque induſtrie dont un peuple „ policé ne puiſſe tirer parti, quelque tradition ancienne, „ quelque production rare & particuliere à ſon climat. „ C'eſt ainſi que Jupiter, le pere des hommes, a voulu lier „ par un commerce réciproque de bienfaits, tous les peuples de la terre, pauvres ou riches, barbares ou civiliſés. „ Si nous ne trouvons dans les Gaules rien d'utile à „ l'Egypte, ou ſi nous perdons, par quelque accident, les „ fruits de notre voyage, il nous en reſtera un que la mort,

„ ni

„ ni les tempêtes ne fauroient nous enlever ; ce ſera le „ plaiſir d'avoir fait du bien "

Ce diſcours éclaira tout-à-coup mon eſprit d'une lumiere divine. J'embraſſai Céphas, les larmes aux yeux. " Par- „ tons, lui dis-je ; allons faire du bien aux hommes ; „ allons imiter les Dieux !"

Mon pere approuva notre projet ; & comme je prenois congé de lui, il me dit en me ſerrant dans ſes bras : " Mon „ fils, vous allez entreprendre la choſe la plus difficile qu'il „ y ait au monde, puiſque vous allez travailler au bonheur „ des hommes. Mais ſi vous pouvez y trouver le vôtre, „ ſoyez bien ſûr que vous ferez le mien."

Après avoir fait nos adieux, Céphas & moi, nous nous embarquâmes à Canope, ſur un vaiſſeau Phénicien qui alloit chercher des pelleteries dans les Gaules, & de l'étain dans les îles Britanniques. Nous emportâmes avec nous des toiles de lin, des modeles de chariots, de charrues & de divers métiers ; des cruches de vin, des inſtrumens de muſique, des graines de toute eſpece, entre autres, celles du chanvre & du lin. Nous fîmes attacher dans des caiſſes, autour de la poupe du vaiſſeau, ſur ſon pont & juſque dans ſes cordages, des ceps de vigne qui étoient en fleur, & des arbres fruitiers de pluſieurs ſortes. On auroit pris notre vaiſſeau, couvert de pampres & de feuillages, pour celui de Bacchus allant à la conquête des Indes.

Nous mouillâmes d'abord ſur les côtes de l'île de Crete, pour y prendre des plantes convenables au climat des Gaules. Cette île nourrit une plus grande quantité de végétaux que l'Egypte, dont elle eſt voiſine, par la variété de ſes températures, qui s'étendent depuis les ſables chauds de ſes rivages, juſqu'au pied des neiges qui couvrent le mont Ida, dont le ſommet ſe perd dans les nues. Mais ce qui doit être encore bien plus cher à ſes habitans, elle eſt gouvernée par les ſages loix de Minos.

Un vent favorable nous pouſſa enſuite de la Crete à la hauteur de Mélite (4). C'eſt une petite île dont les collines de pierre blanche paroiſſent de loin ſur la mer, comme des toiles tendues au ſoleil. Nous y jetâmes l'ancre pour y faire de l'eau, que l'on y conſerve très-pure dans des citernes. Nous y aurions vainement cherché d'autres ſecours : cette île manque de tout, quoique par ſa ſituation entre la Sicile & l'Afrique, & par la vaſte étendue de ſon port qui ſe partage en pluſieurs bras, elle dût être le centre du commerce entre les peuples de l'Europe, de l'Afrique & même de

de l'Aſie. Ses habitans ne vivent que de brigandages. Nous leur fîmes préſent de graines de melon & de celles du xylon (5). C'eſt une herbe qui ſe plaît dans les lieux les plus arides, & dont la bourre ſert à faire des toiles très-blanches & très-légeres. Quoique Mélite, qui n'eſt qu'un rocher, ne produiſe preſque rien pour la ſubſiſtance des hommes & des animaux, on y prend chaque année, vers l'équinoxe d'automne (6), une quantité prodigieuſe de cailles qui s'y repoſent en paſſant d'Europe en Afrique. C'eſt un ſpectacle curieux de les voir, toutes peſantes qu'elles ſont, traverſer la mer en nombre preſque infini. Elles attendent que le vent du nord ſouffle; & dreſſant en l'air une de leurs ailes, comme une voile, & battant de l'autre comme d'une rame, elles raſent les flots, de leur croupions chargés de graiſſe. Quand elles arrivent dans l'île, elles ſont ſi fatiguées, qu'on les prend à la main. Un homme en peut ramaſſer, dans un jour, plus qu'il n'en peut manger dans une année.

De Mélite, les vents nous pouſſerent juſqu'aux îles d'Enoſis (7), qui ſont à l'extrémité méridionale de la Sardaigne. Là, ils devinrent contraires, & nous obligerent de mouiller. Ces îles ſont des écueils ſabloneux, qui ne produiſent rien; mais par une merveille de la providence des Dieux, qui, dans les lieux les plus ſtériles, ſait nourrir les hommes de mille manieres différentes, elle a donné des thons à ces ſables, comme elle a donné des cailles au rocher de Mélite. Au printemps, les thons, qui entrent de l'Océan dans la Méditerranée, paſſent en ſi grande quantité entre la Sardaigne & les îles d'Enoſis, que leurs habitans ſont occupés nuit & jour à les pêcher, à les ſaler & à en tirer de l'huile. J'ai vu, ſur leurs rivages, des monceaux d'os brûlés de ces poiſſons, plus hauts que cette maiſon. Mais ce préſent de la nature ne rend pas les inſulaires plus riches. Ils pêchent pour le profit des habitans de la Sardaigne. Ainſi nous ne vîmes que des eſclaves aux îles d'Enoſis, & des tyrans à Mélite.

Les vents étant devenus favorables, nous partîmes après avoir fait préſent aux habitans d'Enoſis de quelques ceps de vigne, & en avoir reçu de jeunes plants de châtaigniers qu'ils tirent de la Sardaigne, où les fruits de ces arbres viennent d'une groſſeur conſidérable.

Pendant le voyage, Céphas me faiſoit remarquer les aſpects variés des terres, dont la nature n'a fait aucune ſemblable en qualité & en forme, afin que diverſes plantes & divers animaux puſſent trouver dans le même climat, des températures

températures différentes. Quand nous n'appercevions que le ciel & l'eau, il me faiſoit obſerver les hommes. Il me diſoit : " Voyez ces gens de mer, comme ils ſont robuſtes ! ,, Vous les prendriez pour des Tritons. L'exercice du ,, corps eſt l'aliment de la ſanté (8). Il diſſipe une infinité ,, de maladies & de paſſions, qui naiſſent dans le repos ,, des villes. Les Dieux ont planté la vie humaine comme ,, les chênes de mon pays. Plus ils ſont battus des vents, ,, plus ils ſont vigoureux. La mer, me diſoit-il encore, ,, c'eſt une école de toutes les vertus. On y vit dans des ,, privations & dans des dangers de toute eſpece. On eſt ,, forcé d'y être courageux, ſobre, chaſte, prudent, patient, ,, vigilant, religieux." Mais, lui répondis-je, pourquoi la plupart de nos compagnons de voyage n'ont-ils aucune de ces qualités-là ? Ils ſont preſque tous intempérans, violens, impies, louant ou blâmant ſans diſcernement tout ce qu'ils voient faire.

" Ce n'eſt point la mer qui les a corrompus, reprit Cé- ,, phas. Ils y ont apporté leurs paſſions de la terre. C'eſt ,, l'amour des richeſſes, la pareſſe, le déſir de ſe livrer à ,, toutes ſortes de déſordres quand ils ſont à terre, qui dé- ,, terminent un grand nombre d'hommes à voyager ſur la ,, mer pour s'enrichir ; & comme ils ne trouvent qu'avec ,, beaucoup de peine les moyens de ſe ſatisfaire ſur cet ,, élément, vous les voyez toujours inquiets, ſombres & im- ,, patiens, parce qu'il n'y a rien de ſi mauvaiſe humeur que ,, le vice, quand il ſe trouve dans le chemin de la vertu. Un ,, vaiſſeau eſt le creuſet où s'éprouvent les qualités morales. ,, Le méchant y empire, & le bon y devient meilleur. ,, Mais la vertu tire parti de tout. Profitez de leurs défauts. ,, Vous apprendrez ici à mépriſer également l'injure & les ,, vains applaudiſſemens, à mettre votre contentement en ,, vous-même, & à ne prendre que les Dieux pour témoins ,, de vos actions. Celui qui veut faire du bien aux hom- ,, mes, doit s'exercer de bonne heure à en recevoir du mal. ,, C'eſt par les travaux du corps & par l'injuſtice des ,, hommes, que vous fortifierez à la fois votre corps & ,, votre ame. C'eſt ainſi qu'Hercule a acquis ce courage ,, & cette force prodigieuſe qui ont porté ſa gloire juſ- ,, qu'aux aſtres."

Je ſuivois donc, autant que je le pouvois, les conſeils de mon ami, malgré mon extrême jeuneſſe. Je travaillois à lever les lourdes antennes & à manœuvrer les voiles ; mais à la moindre raillerie de mes compagnons, qui ſe moquoient de

de mon inexpérience, j'étois tout déconcerté. Il m'étoit plus facile de m'exercer contre les tempêtes que contre les mépris des hommes, tant mon éducation m'avoit déjà rendu ſenſible à l'opinion d'autrui.

Nous paſſâmes le détroit qui ſépare l'Afrique de l'Europe, & nous vîmes, à droite & à gauche, les deux montagnes Calpé & Abila qui en fortifient l'entrée. Nos matelots phéniciens ne manquerent pas de nous faire obſerver que leur nation étoit la premiere, de toutes celles de la terre, qui avoit oſé pénétrer dans le vaſte Océan, & côtoyer ſes rivages juſque ſous l'Ourſe glacée. Ils mirent ſa gloire fort au deſſus de celle d'Hercule, qui avoit planté, diſoient-ils, deux colonnes à ce paſſage, avec l'inſcription: ON NE VA POINT AU DELA, comme ſi le terme de ſes travaux devoit être celui des courſes du genre humain. Céphas, qui ne négligeoit aucune occaſion de rappeler les hommes à la juſtice, & de rendre hommage à la mémoire des héros, leur diſoit: " J'ai toujours ouï dire qu'il falloit reſpecter " les anciens. Les inventeurs en chaque ſcience ſont les " plus dignes de louange, parce qu'ils en ouvrent la carriere " aux autres hommes. Il eſt peu difficile enſuite à ceux " qui viennent après eux, d'aller plus avant. Un enfant, " monté ſur les épaules d'un grand homme, voit plus loin " que celui qui le porte." Mais Céphas leur parloit en vain: ils ne daignerent pas rendre le moindre honneur à la mémoire du fils d'Alcmene. Pour nous, nous vénérâmes les rivages de l'Eſpagne, où il avoit tué Gérion à trois corps; nous couronnâmes nos têtes de branches de peuplier, & nous verſâmes, en ſon honneur, du vin de Thaſos dans les flots.

Bientôt nous découvrîmes les profondes & verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule Celtique. C'eſt un fils d'Hercule, appellé Galatès, qui donna à ſes habitans le ſurnom de Galates, ou de Gaulois. Sa mere, fille d'un roi des Celtes, étoit d'une grandeur prodigieuſe. Elle dédaignoit de prendre un mari parmi les ſujets de ſon pere; mais quand Hercule paſſa dans les Gaules, après la défaite de Gérion, elle ne put refuſer ſon cœur & ſa main au vainqueur d'un tyran. Nous entrâmes enſuite dans le canal qui ſépare la Gaule des îles Britanniques, & en peu de jours, nous parvînmes à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes ſe diſtinguent en tout temps des flots azurés de la mer.

J'étois au comble de la joie. Nous étions près d'arriver. Nos arbres étoient frais & couverts de feuilles. Pluſieurs d'entre

d'entre eux, entre autres les ceps de vigne, avoient des fruits mûrs. Je penſois au bon accueil qu'alloient nous faire des peuples dénués des principaux biens de la nature, lorſqu'ils nous verroient débarquer ſur leurs rivages, avec les plus douces productions de l'Egypte & de la Crete. Les ſeuls travaux de l'agriculture ſuffiſent pour fixer les peuples errans & vagabonds, & leur ôter le déſir de ſoutenir, par la violence, la vie humaine que la nature entretient par tant de bienfaits. Il ne faut qu'un grain de blé, me diſois-je, pour policer tous les Gaulois, par les arts que l'agriculture fait naître. Cette ſeule graine de lin ſuffit pour les vêtir un jour. Ce ſep de vigne eſt ſuffiſant pour répandre à perpétuité la gaieté & la joie dans leurs feſtins. Je ſentois alors combien les ouvrages de la nature ſont ſupérieurs à ceux des hommes. Ceux-ci dépériſſent dès qu'ils commencent à paroître ; les autres, au contraire, portent en eux l'eſprit de vie qui les propage. Le temps qui détruit les monumens des arts, ne fait que multiplier ceux de la nature. Je voyois, dans une ſeule ſemence, plus de vrais biens renfermés, qu'il n'y en a en Egypte dans les tréſors des rois.

Je me livrois à ces divines & humaines ſpéculations ; & dans les tranſports de ma joie, j'embraſſois Céphas qui m'avoit donné une ſi juſte idée des biens des peuples & de la véritable gloire. Cependant, mon ami remarqua que le pilote ſe préparoit à remonter la Seine, à l'embouchure de laquelle nous étions alors. La nuit s'approchoit ; le vent ſouffloit de l'occident, & l'horizon étoit fort chargé. Céphas dit au Pilote : " Je vous conſeille de ne point entrer dans le ,, fleuve ; mais plutôt de jeter l'ancre dans ce port aimé ,, d'Amphitrite que vous voyez ſur la gauche. Voici ce que ,, j'ai ouï raconter à ce ſujet à nos anciens.

" La Seine, fille de Bacchus & nymphe de Cérès, avoit ,, ſuivi dans les Gaules la Déeſſe des blés, lorſqu'elle cher- ,, choit ſa fille Proſerpine par toute la terre. Quand Cérès ,, eut mis fin à ſes courſes, la Seine la pria de lui donner, ,, en récompenſe de ſes ſervices, ces prairies que vous voyez ,, là bas. La Déeſſe y conſentit, & accorda de plus, à la ,, fille de Bacchus, de faire croître des blés par-tout où elle ,, porteroit ſes pas. Elle laiſſa donc la Seine ſur ces rivages, ,, & lui donna pour compagne & pour ſuivante, la nymphe ,, Héva, qui devoit veiller près d'elle, de peur qu'elle ne fût ,, enlevée par quelque Dieu de la mer, comme ſa fille Pro- ,, ſerpine l'avoit été par celui des enfers. Un jour que la ,, Seine s'amuſoit à courir ſur ces ſables en cherchant des

„ coquilles, & qu'elle fuyoit, en jetant de grands cris, de-
„ vant les flots de la mer qui quelquefois lui mouilloient la
„ plante des pieds, & quelquefois l'atteignoient jusqu'aux
„ genoux, Héva sa compagne apperçut sous les ondes les
„ chevaux blancs, le visage empourpré & la robe bleue de
„ Neptune. Ce Dieu venoit des Orcades après un grand
„ tremblement de terre, & il parcouroit les rivages de
„ l'Océan, examinant, avec son trident, si leurs fondemens
„ n'avoient point été ébranlés. A sa vue, Héva jeta un
„ grand cri, & avertit la Seine, qui s'enfuit aussi-tôt vers
„ les prairies. Mais le Dieu des mers avoit apperçu la
„ nymphe de Cérès, & touché de sa bonne grace & de sa
„ légéreté, il poussa sur le rivage ses chevaux marins après
„ elle. Déjà il étoit près de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua
„ Bacchus son pere, & Cérès sa maîtresse. L'un & l'au-
„ tre l'exaucerent : dans le temps que Neptune tendoit les
„ bras pour la saisir, tout le corps de la Seine se fondit en
„ eau ; son voile & ses vêtemens verts, que les vents
„ poussoient devant elle, devinrent des flots couleur d'é-
„ meraude ; elle fut changée en un fleuve de cette couleur,
„ qui se plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a aimés
„ étant nymphe. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est
„ que Neptune, malgré sa métamorphose, n'a cessé d'en
„ être amoureux, comme on dit que le fleuve Alphée l'est
„ encore en Sicile de la fontaine Aréthuse. Mais si le
„ Dieu des mers a conservé son amour pour la Seine, la
„ Seine garde encore son aversion pour lui. Deux fois par
„ jour, il la poursuit avec de grands mugissemens ; & cha-
„ que fois, la Seine s'enfuit dans les prairies en remontant
„ vers sa source, contre le cours naturel des fleuves. En
„ tout temps, elle sépare ses eaux vertes des eaux azurées
„ de Neptune.

„ Héva mourut de regret de la perte de sa maîtresse. Mais
„ les Néréides, pour la récompenser de sa fidélité, lui éle-
„ verent sur le rivage un tombeau de pierres blanches &
„ noires, qu'on apperçoit de fort loin. Par un art céleste,
„ elles y enfermerent même un écho afin qu'Héva, après
„ sa mort, prévînt par l'ouïe & par la vue les marins des
„ dangers de la terre, comme pendant sa vie, elle avoit
„ averti la nymphe de Cérès des dangers de la mer. Vous
„ voyez d'ici son tombeau. C'est cette montagne escarpée,
„ formée de couches funebres de pierres blanches & noires.
„ Elle porte toujours le nom de Héva (9), vous voyez à ces
„ amas de cailloux dont sa base est couverte, les efforts de

„ Neptune

„ Neptune irrité pour en ronger les fondemens; & vous „ pouvez entendre d'ici les mugiſſemens de la montagne qui „ avertit les gens de mer de prendre garde à eux. Pour „ Amphitrite, touchée du malheur de la Seine & de l'infidé- „ lité de Neptune, elle pria les Néréides de creuſer cette „ petite baie que vous voyez ſur votre gauche, à l'embou- „ chure du fleuve, & elle voulut qu'elle fût en tout temps „ un havre aſſuré contre les fureurs de ſon époux. Entrez- „ y donc maintenant, ſi vous m'en croyez, pendant qu'il fait „ jour. Je puis vous certifier que j'ai vu ſouvent le Dieu „ des mers pourſuivre la Seine bien avant dans les compagnes, „ & renverſer tout ce qui ſe rencontroit ſur ſon paſſage. „ Gardez-vous donc de vous trouver ſur le chemin d'un „ Dieu que l'amour met en fureur."

" Il faut, répondit le pilote à Céphas, que vous me pre- „ niez pour un homme bien ſtupide, de me faire de pareils „ contes à mon âge. Il y a quarante ans que je navigue. „ J'ai mouillé de nuit & de jour dans la Tamiſe, pleine „ d'écueils, & dans le Tage, qui eſt ſi rapide: j'ai vu les „ cataractes du Nil, qui font un bruit affreux; & jamais je „ n'ai vu, ni ouï rien dire de ſemblable à ce que vous venez „ de me raconter. Je ne ſerai pas aſſez fou de m'arrêter ici „ à l'ancre, tandis que le vent eſt favorable pour remonter le „ fleuve. Je paſſerai la nuit dans ſon canal, & j'y dormirai „ bien profondément."

Il dit, & de concert avec les matelots, il fit une huée comme les hommes préſomptueux & ignorans ont coutume de faire, quand on leur donne des avis dont ils ne comprennent pas le ſens.

Céphas alors s'approcha de moi, & me demanda ſi je ſavois nager. Non, lui répondis-je. J'ai appris en Egypte tout ce qui pouvoit me faire honneur parmi les hommes, & preſque rien de ce qui pouvoit m'être utile à moi-même. Il me dit: " Ne nous quittons pas: tenons-nous près de ce „ banc de rameurs, & mettons toute notre confiance dans les „ Dieux."

Cependant le vaiſſeau pouſſé par le vent, & ſans doute auſſi par la vengeance d'Hercule, entra dans le fleuve à pleines voiles. Nous évitâmes d'abord trois bancs de ſable, qui ſont à ſon embouchure; enſuite, nous étant engagés dans ſon canal, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une vaſte forêt, qui s'étendoit juſque ſur ſes rivages. Nous n'appercevions dans ce pays d'autres marques d'habitation, que quelques fumées qui s'élevoient çà & là au-deſſus des arbres. Nous

voguâmes ainſi juſqu'à ce que la nuit nous empêchant de rien diſtinguer, le pilote laiſſa tomber l'ancre.

Le vaiſſeau, chaſſé d'un côté par un vent frais, & de l'autre par le cours du fleuve, vint en travers dans le canal. Mais malgré cette poſition dangereuſe nos matelots ſe mirent à boire & à ſe réjouir, ſe croyant à l'abri de tout danger parce qu'ils ſe voyoient entourés de la terre de toutes parts. Ils furent enſuite ſe coucher, ſans qu'il en reſtât un ſeul pour veiller à la manœuvre.

Nous étions reſtés ſur le pont, Céphas & moi, aſſis ſur un banc de rameurs. Nous banniſſions le ſommeil de nos yeux, en nous entretenant du ſpectacle majeſtueux des aſtres qui rouloient ſur nos têtes. Déjà la conſtellation de l'Ourſe étoit au milieu de ſon cours, lorſque nous entendîmes au loin un bruit ſourd, mugiſſant, ſemblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment, pour voir ce que ce pouvoit être. J'apperçus (10), à la blancheur de ſon écume, une montagne d'eau qui venoit à nous du côté de la mer, en ſe roulant ſur elle-même. Elle occupoit toute la largeur du fleuve, & ſurmontant ſes rivages à droite & à gauche, elle ſe briſoit avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt. Dans l'inſtant, elle fut ſur notre vaiſſeau, & le rencontrant en travers, elle le coucha ſur le côté: ce mouvement me fit tomber dans l'eau. Un moment après, une ſeconde vague, encore plus élevée que la premiere, fit tourner le vaiſſeau tout-à-fait. Je me ſouviens qu'alors j'entendis ſortir une multitude de cris ſourds & étouffés de cette carene renverſée; mais voulant appeler moi-même mon ami à mon ſecours, ma bouche ſe remplit d'eau ſalée, mes oreilles bourdonnerent, je me ſentis emporter avec une extrême rapidité, & bientôt après, je perdis toute connoiſſance.

Je ne ſais combien de temps je reſtai dans l'eau; mais quand je revins à moi, j'apperçus, vers l'occident, l'arc d'Iris dans les cieux; & du côté de l'orient, les premiers feux de l'aurore, qui coloroient les nuages d'argent & de vermillon. Une troupe de jeunes filles fort blanches, demi-vêtues de peaux, m'entouroient. Les unes me préſentoient des liqueurs dans des coquilles, d'autres m'eſſuyoient avec des mouſſes, d'autres me ſoutenoient la tête avec leurs mains. Leurs cheveux blonds, leurs joues vermeilles, leurs yeux bleus, & je ne ſais quoi de céleſte que la pitié met ſur le viſage des femmes, me firent croire que j'étois dans les cieux, & que j'étois ſervi par les Heures qui en ouvrent chaque jour les portes aux malheureux mortels. Le premier mouvement de

mon

mon cœur fut de vous chercher, & le ſecond fut de vous demander, ô Céphas! Je ne me ſerois pas cru heureux, même dans l'Olympe, ſi vous euſſiez manqué à mon bonheur. Mais mon illuſion ſe diſſipa, lorſque j'entendis ces jeunes filles prononcer de leurs bouches de roſe, un langage inconnu & barbare. Je me rappelai alors peu-à-peu les circonſtances de mon naufrage. Je me levai. Je voulus vous chercher; mais je ne ſavois où vous retrouver. J'errois aux environs au milieu des bois. J'ignorois ſi le fleuve où nous avions fait naufrage, étoit près ou loin, à ma droite ou à ma gauche; & pour ſurcroît d'embarras, je ne pouvois interroger perſonne ſur ſa poſition.

Après y avoir un peu réfléchi, je remarquai que les herbes étoient humides & le feuillage des arbres d'un vert brillant, d'où je conclus qu'il avoit plu abondamment la nuit précédente. Je me confirmai dans cette idée, à la vue de l'eau qui couloit encore en torrens jaunes le long des chemins. Je penſai que ces eaux devoient ſe jetter dans quelque ruiſſeau, & le ruiſſeau dans le fleuve. J'allois ſuivre ces indications, lorſque des hommes, ſortis d'une cabane voiſine, me forcerent d'y entrer d'un ton menaçant. Je m'apperçus alors que je n'étois plus libre, & que j'étois eſclave chez des peuples où je m'étois flatté d'être honoré comme un Dieu.

J'en atteſte Jupiter, ô Céphas, le déplaiſir d'avoir fait naufrage au port, de me voir réduit en ſervitude par ceux que j'étois venu ſervir de ſi loin, d'être relégué dans une terre barbare où je ne pouvois me faire entendre de perſonne, loin du doux pays de l'Egypte & de mes parens, n'égala pas le chagrin de vous avoir perdu. Je me rappelois la ſageſſe de vos conſeils; votre confiance dans les Dieux, dont vous me faiſiez ſentir la providence au milieu même des plus grands maux: vos obſervations ſur les ouvrages de la nature, qui la rempliſſoient pour moi de vie & de bienveillance; le calme où vous ſaviez tenir toutes mes paſſions: & je ſentois par les nuages qui s'élevoient dans mon cœur, que j'avois perdu en vous le premier des biens, & qu'un ami ſage eſt le plus grand préſent que la bonté des Dieux puiſſe accorder à un homme.

Je ne penſois donc qu'au moyen de vous retrouver, & je me flattois d'y réuſſir en m'enfuyant au milieu de la nuit, ſi je pouvois ſeulement me rendre au bord de la mer. Je ſavois bien que je ne pouvois pas en être fort éloigné; mais j'ignorois de quel côté elle étoit. Il n'y avoit point aux environs

de hauteur d'où je puſſe la découvrir. Quelquefois, je montois au ſommet des plus grands arbres, mais je n'appercevois que la ſurface de la forêt qui s'étendoit juſqu'à l'horizon. Souvent, j'étois attentif au vol des oiſeaux, pour voir ſi je n'appercevrois pas quelque oiſeau de marine, venant à terre faire ſon nid dans la forêt, ou quelque pigeon ſauvage allant picorer le ſel ſur les bords de la mer. J'aurois préféré mille fois d'entendre les cris perçans des mauves, lorſqu'elles viennent dans les tempêtes ſe réfugier ſur les rochers, au doux chant des rouge-gorges, qui annonçoient déjà dans les feuilles jaunies des bois, la fin des beaux jours.

Une nuit que j'étois couché, je crus entendre au loin le bruit que font les flots de la mer lorſqu'ils ſe briſent ſur ſes rivages; il me ſembla même que je diſtinguois le tumulte des eaux de la Seine pourſuivie par Neptune. Leurs mugiſſemens qui m'avoient tranſi d'horreur, me comblerent alors de joie. Je me levai: je ſortis de la cabane, & je prêtai une oreille attentive; mais bientôt, des rumeurs qui venoient de diverſes parties de l'horizon, confondirent tous mes jugemens, & je reconnus que c'étoient les murmures des vents, qui agitoient au loin les feuillages des chênes & des hêtres.

Quelquefois, j'eſſayois de faire entendre aux ſauvages de ma cabane que j'avois perdu un ami. Je mettois la main ſur mes yeux, ſur ma bouche & ſur mon cœur; je leur montrois l'horizon; je levois au ciel mes mains jointes, & je verſois des larmes. Ils comprenoient ce langage muet de ma douleur, car ils pleuroient avec moi; mais par une contradiction dont je ne pouvois me rendre raiſon, ils redoubloient de précautions pour m'empêcher de m'éloigner d'eux.

Je m'appliquai donc à apprendre leur langue, afin de les inſtruire de mon ſort & de les y rendre ſenſibles. Ils s'empreſſoient eux-mêmes de m'enſeigner les noms des objets que je leur montrois. L'eſclavage eſt fort doux chez ces peuples. Ma vie, à la liberté près, ne différoit en rien de celle de mes maîtres. Tout étoit commun entre nous, les vivres, le toit, & la terre ſur laquelle nous couchions enveloppés de peaux. Ils avoient même des égards pour ma jeuneſſe, & ils ne me donnoient à ſupporter que la moindre partie de leurs travaux. En peu de temps je parvins à converſer avec eux. Voici ce que j'ai connu de leur gouvernement & de leur caractere.

Les Gaules ſont peuplées d'un grand nombre de petites nations, dont les unes ſont gouvernées par des rois, d'autres par des chefs appelés Iarles; mais ſoumiſes toutes au pouvoir

voir des Druides, qui les réuniſſent ſous une même religion, & les gouvernent avec d'autant plus de facilité, que mille coutumes différentes les diviſent. Les Druides ont perſuadé à ces nations, qu'elles deſcendoient de Pluton, dieu des enfers, qu'ils appellent Hæder, ou l'Aveugle. C'eſt pourquoi les Gaulois comptent par nuits & non point par jours, & ils comptent les heures du jour du milieu de la nuit, contre la coutume de tous les peuples. Ils adorent pluſieurs autres Dieux auſſi terribles que Hæder, tels que Niorder, le maître des vents, qui briſe les vaiſſeaux ſur leurs côtes, afin, diſent-ils, de leur en procurer le pillage. Ainſi ils croient que tout vaiſſeau qui périt ſur leurs rivages, leur eſt envoyé par Niorder. Ils ont de plus, Thor, ou Theutates, le Dieu de la guerre, armé d'une maſſue qu'il lance du haut des airs; ils lui donnent des gants de fer & un baudrier qui redouble ſa fureur quand il en eſt ceint. Tir, auſſi cruel; le taciturne Vidar, qui porte des ſouliers fort épais, avec leſquels il peut marcher dans l'air & ſur l'eau ſans faire de bruit; Hemdal à la dent d'or, qui voit le jour & la nuit: il entend le bruit le plus léger, même celui que fait l'herbe ou la laine quand elle croît; Ouller, le Dieu de la glace, chauſſé de patins; Loke, qui eut trois enfans de la géante Angherbode, la meſſagere de douleur, ſavoir, le loup Fenris, le ſerpent Midgard, & l'impitoyable Héla. Héla eſt la mort. Ils diſent que ſon palais eſt la miſere, ſa table la famine, ſa porte le précipice, ſon veſtibule la langueur, ſon lit la conſomption. Ils ont pluſieurs autres Dieux, dont les exploits ſont auſſi féroces que les noms: Hérian, Riſlindi, Svidur, Svidrer, Salſk; qui veulent dire, le Guerrier, le Bruyant, l'Exterminateur, l'Incendiaire, le Pere du carnage. Les Druides honorent ces divinités (11) avec des cérémonies lugubres, des chants lamentables, & des ſacrifices humains. Ce culte affreux leur donne tant de pouvoir ſur les eſprits effrayés des Gaulois, qu'ils préſident à tous leurs conſeils, & décident de toutes leurs affaires. Si quelqu'un s'oppoſe à leurs jugemens, ils le privent de la communion de leurs myſteres (12); & dès ce moment, il eſt abandonné de tout le monde, même de ſa femme & de ſes enfans. Mais il eſt rare qu'on oſe leur réſiſter; car ils ſe chargent ſeuls de l'éducation de la jeuneſſe, afin de lui imprimer, de bonne heure & d'une maniere inaltérable, ces opinions horribles.

Quant aux Iarles ou nobles, ils ont droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux. Ceux qui vivent ſous des rois, leur

payent la moitié du tribut qu'ils levent ſur les peuples. D'autres les gouvernent entierement à leur profit. Les plus riches donnent des feſtins aux plus pauvres de leur claſſe, qui les accompagnent à la guerre & font vœu de mourir avec eux. Ils ſont très-braves. S'ils rencontrent à la chaſſe un ours, le principal d'entre eux met bas ſes fleches, attaque ſeul l'animal, & le tue d'un coup de couteau. Si le feu prend à leur maiſon, ils ne la quittent point qu'ils ne voient tomber ſur eux les ſolives enflammées. D'autres, ſur le bord de la mer, s'oppoſent, la lance ou l'épée à la main, aux vagues qui briſent ſur le rivage. Ils mettent la valeur à réſiſter, non-ſeulement aux ennemis & aux bêtes féroces, mais même aux élémens. La valeur leur tient lieu de juſtice. Ils ne décident leurs différens que par les armes, & regardent la raiſon comme la reſſource de ceux qui n'ont point de courage. Ces deux claſſes de citoyens, dont l'une emploie la ruſe & l'autre la force, pour ſe faire craindre, ſe balancent entre elles; mais elles ſe réuniſſent pour tyranniſer le peuple qu'elles traitent avec un ſouverain mépris. Jamais un homme du peuple ne peut parvenir, chez les Gaulois, à remplir aucune charge publique. Il ſemble que cette nation n'eſt faite que pour ſes prêtres & pour ſes grands. Au lieu d'être conſolée par les uns & protégée par les autres, comme la juſtice le requiert, les Druides ne l'effraient que pour que les Iarles l'oppriment.

On ne trouveroit cependant nulle part des hommes qui aient de meilleures qualités que les Gaulois. Ils ſont fort ingénieux, & ils excellent dans pluſieurs genres d'induſtrie, qu'on ne trouve point ailleurs. Ils couvrent d'étain des plaques de fer (18), avec tant d'art, qu'on les prendroit pour des plaques d'argent. Ils aſſemblent des pieces de bois avec une ſi grande juſteſſe, qu'ils en forment des vaſes capables de contenir toutes ſortes de liqueurs. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'ils ſavent y faire bouillir de l'eau ſans les brûler. Ils font rougir des cailloux au feu, & les jettent dans l'eau contenue dans le vaſe de bois, juſqu'à ce qu'elle prenne le degré de chaleur qu'ils veulent lui donner. Ils ſavent encore allumer du feu ſans ſe ſervir d'acier ni de caillou, en frottant enſemble du bois de lierre & de laurier. Les qualités de leur cœur ſurpaſſent encore celles de leur eſprit. Ils ſont très-hoſpitaliers. Celui qui a peu, le partage de bon cœur avec celui qui n'a rien. Ils aiment leurs enfans avec tant de paſſion, que jamais ils ne les maltraitent. Ils ſe contentent de les ramener à leur devoir par des remontrances.

trances. Il réſulte de cette conduite, qu'en tout temps la plus tendre affection unit tous les membres de leurs familles, & que les jeunes gens y écoutent, avec le plus grand reſpect, les conſeils des vieillards.

Cependant, ce peuple ſeroit bientôt détruit par la tyrannie de ſes chefs, s'il ne leur oppoſoit leurs propres paſſions. Quand il arrive des querelles parmi les nobles, il eſt ſi perſuadé que c'eſt aux armes à les décider, & que la raiſon n'y peut rien, qu'il les force, pour mériter ſon eſtime, de ſe battre juſqu'à la mort. Ce préjugé populaire détruit beaucoup d'Iarles. D'un autre côté, il eſt ſi convaincu des choſes terribles que les Druides racontent de leurs Dieux, & la peur, comme c'eſt l'ordinaire, lui fait ajouter à leurs traditions des circonſtances ſi effrayantes, que ſes prêtres bien ſouvent tremblent plus que lui devant les idoles qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. J'ai bien reconnu parmi eux la vérité de cette maxime de nos livres ſacrés, qui dit que Jupiter a voulu que le mal que l'on fait aux hommes, rejaillît ſept fois ſur ſon auteur, afin que perſonne ne pût trouver ſon bonheur dans le malheur d'autrui.

Il y a çà & là, parmi quelques peuples des Gaules, des rois qui fortifient leur autorité, en prenant la défenſe des plus foibles ; mais ce qui préſerve la nation de ſa ruine totale, ce ſont les femmes. Egalement opprimées par les loix des Druides & par les mœurs féroces des Iarles, elles ſont chargées des offices les plus pénibles, comme de labourer la terre, d'aller dans les bois chercher le gibier des chaſſeurs, de porter les bagages des hommes dans les voyages. Elles ſont, de plus, aſſujetties toute leur vie à obéir à leurs propres enfans. Chaque mari a droit de vie & de mort ſur la ſienne ; & lorſqu'il meurt, ſi on ſoupçonne ſa mort de n'être pas naturelle, on donne la queſtion à ſa femme : ſi elle s'avoue coupable par la violence des tourmens, on la condamne au feu (14).

Ce ſexe malheureux triomphe de ſes tyrans, par leurs propres opinions. Comme c'eſt la vanité qui les domine, les femmes les tournent en ridicule. Une ſimple chanſon leur ſuffit pour détruire le réſultat des aſſemblées les plus graves. Le peuple, & ſur-tout les jeunes gens, toujours prêts à les ſervir, font courir cette chanſon par les bourgs & les hameaux. On la chante le jour & la nuit. Celui qui en eſt le ſujet, quel qu'il ſoit, n'oſe plus ſe montrer. De là, il arrive que les femmes ſi foibles en particulier, jouiſſent en général du plus grand pouvoir. Soit crainte du ridicule, ſoit expérience

rience des lumieres des femmes, les chefs n'entreprennent rien ſans les conſulter. Elles décident de la paix & de la guerre. Comme elles ſont forcées par les maux de la ſociété de renoncer à ſes opinions, & de ſe réfugier entre les bras de la nature, elles ne ſont ni aveugles, ni endurcies par les préjugés des hommes. De là vient qu'elles voient plus ſainement qu'eux dans les affaires publiques, & prévoient, avec beaucoup de juſteſſe, les événemens futurs. Le peuple, dont elles ſoulagent les maux, frappé de leur trouver ſouvent plus de diſcernement qu'à ſes chefs, ſans en pénétrer les cauſes, ſe plaît à leur attribuer quelque choſe de divin (15).

Ainſi les Gaulois paſſent ſucceſſivement & rapidement de la triſteſſe à la crainte, & de la crainte à la joie. Les Druides les épouvantent ; les Iarles les maltraitent ; les femmes les font rire, chanter & danſer. Leur religion, leurs loix & leurs mœurs étant ſans ceſſe en contradiction, ils vivent dans une inconſtance perpétuelle, qui fait leur caractere principal. Voilà encore pourquoi ils ſont très-curieux de nouvelles & de ſavoir ce qui ſe paſſe chez les étrangers. C'eſt par cette raiſon, qu'on en trouve beaucoup hors de leur patrie, dont ils aiment à ſortir comme tous les hommes qui y ſont malheureux.

Ils mépriſent les laboureurs, & ils négligent par conſéquent l'agriculture, qui eſt la baſe de la félicité publique. Quand nous arrivâmes dans leur pays, ils ne cultivoient que les grains qui peuvent croître dans le cours d'un été, comme les féves, les lentilles, l'avoine, le petit mil, le ſeigle & l'orge. On n'y trouvoit que bien peu de froment. Cependant, la terre y eſt très-feconde en productions naturelles. Il y a beaucoup de pâturages excellens le long des rivieres. Les forêts y ſont élevées & remplies de toutes ſortes d'arbres fruitiers ſauvages. Comme ils manquent ſouvent de vivres, ils m'employoient à en chercher dans les champs & dans les bois. Je trouvois, dans les prairies, des gouſſes d'ail, des racines de daucus & de filipendule. Je revenois quelquefois tout chargé de baies de mirtilles, de faînes de hêtres, de prunes, de poires, de pommes, que j'avois cueillies dans la forêt. Ils faiſoient cuire ces fruits, dont la plupart ne peuvent ſe manger crus, tant ils ſont âpres. Mais il s'y trouve des arbres qui en produiſent d'un goût excellent. J'y ai ſouvent admiré des pommiers chargés de fruits d'une couleur ſi éclatante, qu'on les eût pris pour les plus belles fleurs.

Voici

Voici ce qu'ils racontent au ſujet de ces pommiers, qui y croiſſent en abondance & de la plus grande beauté. Ils diſent que la belle Thétis, qu'ils appellent Friga, jalouſe de ce qu'à ſes propres nôces Vénus, qu'ils appellent Siofne, eût remporté la pomme qui étoit le prix de la beauté, ſans qu'on l'eût miſe ſeulement dans la concurrence des trois Déeſſes, réſolut de s'en venger. Un jour donc que Vénus, deſcendue ſur cette partie du rivage des Gaules, y cherchoit des perles pour ſa parure, & des coquillages appelés manches de couteau, pour ſon fils Sifionne (16), un triton lui déroba ſa pomme, qu'elle avoit miſe ſur un rocher & la porta à la Déeſſe des mers. Auſſi-tôt, Thétis en ſema les pepins dans les campagnes voiſines, pour y perpétuer le ſouvenir de ſa vengeance & de ſon triomphe. Voilà, diſent les Gaulois Celtiques la cauſe du grand nombre de pommiers qui croiſſent dans leur pays, & de la beauté ſinguliere de leurs filles (17).

L'hiver vint, & je ne ſaurois vous exprimer quel fut mon étonnement, lorſque je vis pour la premiere fois de ma vie, le ciel ſe diſſoudre en plumes blanches, comme celles des oiſeaux, l'eau des fontaines ſe changer en pierre, & les arbres ſe dépouiller entierement de leurs feuillages. Je n'avois jamais rien vu de ſemblable en Egypte. Je crus que les Gaulois ne tarderoient pas à mourir comme les plantes & les élémens de leur pays; & ſans doute la rigueur de l'air n'auroit pas manqué de me faire mourir moi-même, s'ils n'avoient pris le plus grand ſoin de me vêtir de fourrures. Mais qu'il eſt aiſé à un homme ſans expérience de ſe tromper! Je ne connoiſſois pas les reſſources de la nature pour chaque ſaiſon, comme pour chaque climat. L'hiver eſt pour ces peuples ſeptentrionaux le temps des feſtins & de l'abondance. Les oiſeaux de riviere, les élans, les taureaux ſauvages, les lievres, les cerfs, les ſangliers abondent alors dans leurs forêts, & s'approchent de leurs cabanes. On en tue des quantités prodigieuſes. Je ne fus pas moins ſurpris, quand je vis le printemps revenir, & étaler, dans ces lieux déſolés, une magnificence que je ne lui avois jamais vue ſur les bords même du Nil. Les rubus, les framboiſiers, les églantiers, les fraiſiers, les primeveres, les violettes & beaucoup d'autres fleurs inconnues à l'Egypte, bordoient les liſieres verdoyantes des forêts. Quelques-unes, comme les chevrefeuilles, grimpoient ſur les troncs des chênes, & ſuſpendoient à leurs rameaux leurs guirlandes parfumées. Les rivages, les rochers, les montagnes, les bois, tout étoit revêtu

revêtu d'une pompe à la fois magnifique & ſauvage. Un ſi touchant ſpectacle redoubla ma mélancolie. Heureux, me diſois-je, ſi parmi tant de plantes j'en voyois s'élever une ſeule de celles que j'ai apportées de l'Egypte! Ne fût-ce que l'humble plante du lin, elle me rappelleroit ma patrie pendant ma vie: en mourant, je choiſirois près d'elle mon tombeau: elle apprendroit un jour à Céphas où repoſent les os de ſon ami, & aux Gaulois, le nom & les voyages d'Amaſis.

Un jour, pendant que je cherchois à diſſiper ma mélancolie, en voyant danſer de jeunes filles ſur l'herbe nouvelle, une d'entre elles quitta la troupe des danſeuſes, & s'en vint pleurer ſur moi: puis, tout-à-coup, elle ſe joignit à ſes compagnes, & continua de danſer en jouant & folâtrant avec elles. Je pris ce paſſage ſubit de la joie à la douleur, & de la douleur à la joie dans cette jeune fille, pour un effet de l'inconſtance naturelle à ce peuple, & je ne m'en mettois pas beaucoup en peine, lorſque je vis ſortir de la forêt un vieillard à barbe rouſſe, revêtu d'une robe de peaux de belette. Il portoit à ſa main une branche de gui, & à ſa ceinture un couteau de caillou. Il étoit ſuivi d'une troupe de jeunes gens à la fleur de l'âge, vêtus de baudriers faits des mêmes peaux, & tenant dans leurs mains des courges vides, des chalumeaux de fer, des cornes de bœufs, & d'autres inſtrumens de leur muſique barbare.

Dès que ce vieillard parut, toutes les danſes ceſſerent, tous les viſages s'attriſterent, & tout le monde s'éloigna de moi. Mon maître même & ſa famille, ſe retirerent dans leur cabane. Ce méchant vieillard alors s'approcha de moi, me paſſa une corde de cuir autour du cou, & ſes ſatellites me forçant de le ſuivre, ils m'entraînerent tout éperdu comme des loups qui emportent un mouton. Ils me conduiſirent à travers la forêt juſqu'aux bords de la ſeine: là leur chef m'arroſa de l'eau du fleuve; enſuite, il me fit entrer dans un grand bateau d'écorce de bouleau, où il s'embarqua lui-même avec toute ſa troupe.

Nous remontâmes la Seine pendant huit jours, en gardant un profond ſilence. Le neuvieme, nous arrivâmes dans une petite ville bâtie au milieu d'une île. Ils me débarquerent vis-à-vis, ſur la rive droite du fleuve, & ils me conduiſirent dans une grande cabane ſans fenêtres, qui étoit éclairée par des torches de ſapin. Ils m'attacherent au milieu de la cabane à un poteau, & ces jeunes gens, qui me gardoient jour & nuit, armés de haches de caillou, ne ceſſoient

ceſſoient de ſauter autour de moi, en ſoufflant de toutes leurs forces dans leurs cornes de bœufs & leurs fifres de fer. Ils accompagnoient leur affreuſe muſique de ces horribles paroles, qu'ils chantoient en chœur :

" O Niorder ! ô Riflindi ! ô Svidrer ! ô Héla ! ô Héla ! „ Dieu du carnage & des tempêtes, nous vous apportons „ de la chair. Recevez le ſang de cette victime, de cet „ enfant de la mort. O Niorder ! ô Riflindi ! ô Svidrer ! „ ô Héla ! ô Héla !"

En prononçant ces mots épouvantables, ils avoient les yeux tournés dans la tête & la bouche écumante. Enfin, ces fanatiques accablés de laſſitude, s'endormirent, à l'exception de l'un d'entre eux, appelé Omfi. Ce nom, dans la langue celtique, veut dire Bienfaiſant. Omfi, touché de pitié, s'approcha de moi : " Jeune infortuné, me dit-il, une „ guerre cruelle s'eſt élevée entre les peuples de la Grande- „ Bretagne & ceux des Gaules. Les Bretons prétendent „ être les maîtres de la mer qui nous ſépare de leur île. „ Nous avons déjà perdu contre eux deux batailles navales. „ Le collége des Druides de Chartres a décidé qu'il falloit „ des victimes humaines, pour ſe rendre favorable à Mars, „ dont le temple eſt près d'ici. Le chef des Druides, „ qui a des eſpions par toutes les Gaules, a appris que la „ tempête t'avoit jeté ſur nos côtes : il a été te chercher „ lui-même. Il eſt vieux & ſans pitié. Il porte les noms „ de deux de nos Dieux les plus redoutables. Il s'appelle „ Tor-Tir (18). Mets donc ta confiance dans les Dieux „ de ton pays, car ceux des Gaules demandent ton ſang."

Il me fut impoſſible de répondre à Omfi, tant j'étois ſaiſi de frayeur. Je le remerciai ſeulement en inclinant la tête ; & auſſi-tôt, il s'éloigna de moi, de peur d'être apperçu de ſes compagnons.

Je me rappelai dans ce moment la raiſon qui avoit obligé les Gaulois qui m'avoient fait eſclave, de m'empêcher de m'écarter de leur demeure : ils craignoient que je ne tombaſſe entre les mains des Druides ; mais je n'avois pu vaincre ma fatale deſtinée. Ma perte maintenant me paroiſſoit ſi certaine, que je ne croyois pas que Jupiter même pût me délivrer de la gueule de ces tigres affamés de mon ſang. Je ne me rappelois plus, ô Céphas, ce que vous m'aviez dit tant de fois, que les Dieux n'abandonnent jamais l'innocence. Je ne me reſſouvenois plus même qu'ils m'avoient ſauvé du naufrage. Le danger préſent fait oublier les délivrances paſſées. Quelquefois, je penſois qu'ils ne m'avoient

m'avoient préſervé des flots que pour me livrer à une mort mille fois plus cruelle.

Cependant, j'adreſſois mes prieres à Jupiter, & je goûtois une ſorte de repos à m'abandonner à cette Providence infinie qui gouverne l'univers, lorſque les portes de ma cabane s'ouvrirent tout-à-coup, & une troupe nombreuſe de prêtres entra, ayant Tor-Tir à leur tête, tenant toujours à ſa main une branche de gui de chêne. Auſſi-tôt, la jeuneſſe barbare qui m'entouroit, ſe réveilla, & recommença ſes chanſons & ſes danſes funebres. Tor-Tir vint à moi; il me poſa ſur la tête une couronne d'if, & une poignée de farine de féves; enſuite, il me mit un baillon dans la bouche, & m'ayant délié de mon poteau, il m'attacha les mains derriere le dos. Alors, tout ſon cortége ſe mit en marche au bruit de ſes lugubres inſtrumens, & deux Druides, me ſoutenant par les bras, me conduiſirent au lieu du ſacrifice.

Ici, Tirtée s'apercevant que le fuſeau de Cyanée lui échappoit des mains, & qu'elle pâliſſoit, lui dit: " Ma fille, „ il eſt temps de vous aller repoſer. Songez que vous devez „ vous lever demain avant l'aurore, pour aller à la fête du „ mont Lycée, où vous devez offrir, avec vos compagnes, „ les dons des bergers ſur les autels de Jupiter." Cyanée toute tremblante, lui répondit: " Mon pere, j'ai tout pré- „ paré pour la fête de demain. Les couronnes de fleurs, „ les gâteaux de froment, les vaſes de lait, tout eſt prêt. „ Mais il n'eſt pas tard: la lune n'éclaire pas le fond du „ vallon, les coqs n'ont pas encore chanté; il n'eſt pas mi- „ nuit. Permettez-moi, je vous en ſupplie, de reſter juſ- „ qu'à la fin de cette hiſtoire. Mon pere, je ſuis auprès de „ vous; je n'aurai pas peur."

Tirtée regarda ſa fille en ſouriant; & s'excuſant à Amaſis de l'avoir interrompu, il le pria de continuer.

Nous ſortîmes de la cabane, reprit Amaſis, au milieu d'une nuit obſcure, à la lueur enfumée des torches de ſapin. Nous traverſâmes d'abord un vaſte champ de pierres, où l'on voyoit çà & là, des ſquelettes de chevaux & de chiens fichés ſur des pieux. De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une grande caverne, creuſée dans le flanc d'un rocher tout blanc (19). Des caillots d'un ſang noir répandu aux environs, exhaloient une odeur infecte, & annonçoient que c'étoit le temple de Mars. Dans l'intérieur de cet affreux repaire, étoient rangés, le long des murs, des têtes & des oſſemens humains; & au milieu, ſur une piece de roc, s'élevoit juſqu'à la voûte une ſtatue de fer, repréſentant le Dieu Mars. Elle étoit ſi difforme,

difforme, qu'elle reſſembloit plutôt à un bloc de fer rouillé qu'au Dieu de la guerre. On y diſtinguoit cependant ſa maſſue hériſſée de pointes, ſes gants garnis de têtes de clou, & ſon horrible baudrier où étoit figurée la mort. A ſes pieds, étoit aſſis le roi du pays, ayant autour de lui les principaux de l'Etat. Une foule immenſe de peuple répandue au-dedans & au-dehors de la caverne, gardoit un morne ſilence, ſaiſie de reſpect, de religion & d'effroi.

Tor-Tir leur adreſſant la parole à tous, leur dit: " O roi, „ & vous Iarles raſſemblés pour la défenſe des Gaules, ne „ croyez pas triompher de vos ennemis ſans le ſecours du Dieu „ des batailles. Vos pertes vous ont fait voir ce qu'il en „ coûte de négliger ſon culte redoutable. Le ſang donné „ aux Dieux épargne celui que verſent les mortels. Les „ Dieux ne font naître les hommes que pour les faire mourir. „ Oh! que vous êtes heureux que le choix de la victime ne „ ſoit pas tombé ſur l'un d'entre-vous! Lorſque je cherchois „ en moi-même quelle tête parmi nous leur ſeroit agréable, „ prêt à leur offrir la mienne pour le bien de la patrie, Niorder, le Dieu des mers, m'apparut dans les ſombres forêts „ de Chartres; il étoit tout dégouttant de l'onde marine. Il „ me dit d'une voix bruyante comme celle des tempêtes: „ J'envoie, pour le ſalut des Gaules, un étranger ſans parens „ & ſans amis. Je l'ai jeté moi-même ſur les rivages de „ l'occident. Son ſang plaira aux Dieux infernaux. Ainſi „ parla Niorder. Niorder vous aime, ô enfans de Pluton !"

A peine Tor-Tir avoit achevé ces mots effroyables, qu'un Gaulois aſſis auprès du roi s'élança juſqu'à moi; c'étoit Céphas. " O Amaſis! O mon cher Amaſis, s'écria-t-il! „ O cruels compatriotes! vous allez immoler un homme „ venu des bords du Nil pour vous apporter les biens les plus „ précieux de la Grece & de l'Egypte? Vous commencerez „ donc par moi, qui lui en donnai le premier déſir, & qui „ le touchai de pitié pour vous, ſi cruels envers lui." En diſant ces mots, il me ſerroit dans ſes bras & me baignoit de ſes larmes. Pour moi, je pleurois & je ſanglotois, ſans pouvoir lui exprimer autrement les témoignages de ma joie. Auſſi-tôt, la caverne retentit de murmures & de gémiſſemens. Les jeunes Druides pleurerent & laiſſerent tomber de leurs mains les inſtrumens de mon ſacrifice; car la religion ſe tut, dès que la nature parla. Cependant, perſonne de l'aſſemblée n'oſoit encore me délivrer des mains des ſacrificateurs, lorſque les femmes ſe jetant au milieu d'eux, m'arracherent mes liens, mon baillon & ma couronne funebre. Ainſi ce

fut

fut pour la ſeconde fois que je dus la vie aux femmes dans les Gaules.

Le roi, me prenant dans ſes bras, me dit: " Quoi! c'eſt „ vous, malheureux étranger, que Céphas regrettoit ſans „ ceſſe? O Dieux ennemis de ma patrie, ne nous envoyez- „ vous des bienfaiteurs que pour les immoler!" Alors, il s'adreſſa aux chefs des nations, & leur parla, avec tant de force, des droits de l'humanité, que d'un commun accord ils jurerent de ne plus réduire à l'eſclavage ceux que les tempêtes jetteroient ſur leurs côtes; de ne ſacrifier à l'avenir aucun homme innocent, & de n'offrir à Mars que le ſang des coupables. Tor-Tir irrité, voulut en vain s'oppoſer à cette loi: il ſe retira en menaçant le roi & tous les Gaulois de la vengeance prochaine des Dieux.

Cependant, le roi accompagné de mon ami, me conduiſit, au milieu des acclamations du peuple, dans ſa ville, ſituée dans l'île voiſine. Juſqu'au moment de notre arrivée dans l'île, j'avois été ſi troublé, que je n'avois été capable d'aucune réflexion. Chaque eſpece de circonſtance nouvelle de mon malheur, reſſerroit mon cœur & obſcurciſſoit mon eſprit. Mais dès que j'eus pris l'uſage de mes ſens, & que je vins à enviſager le péril extrême dont je venois d'échapper, je m'évanouis. Oh! que l'homme eſt foible dans la joie! il n'eſt fort qu'à la douleur. Céphas me fit revenir à la maniere des Gaulois, en m'agitant la tête & en ſoufflant ſur mon viſage.

Dès qu'il vit que j'avois recouvré l'uſage de mes ſens, il me prit les mains dans les ſiennes, & me dit: " O mon ami, „ que vous m'avez coûté de larmes! Dès que les flots de „ l'Océan, qui renverſerent notre vaiſſeau, nous eurent „ ſéparés, je me trouvai jeté, je ne ſais comment, ſur la „ rive droite de la Seine. Mon premier ſoin fut de vous „ chercher. J'allumai des feux ſur le rivage; je vous appe- „ lai; j'engageai pluſieurs de mes compatriotes, accourus à „ mes cris, de viſiter dans leurs barques les bords du fleuve, „ pour voir s'ils ne vous trouveroient pas: tous nos ſoins „ furent inutiles. Le jour vint, & me montra notre vaiſſeau „ renverſé, la carene en haut, tout près du rivage où j'étois. „ Jamais il ne me vint dans la penſée que vous euſſiez pu „ aborder ſur le rivage oppoſé, dans le Belgium ma patrie. „ Ce ne fut que le troiſieme jour que vous croyant péri, je me „ déterminai à y paſſer pour y voir mes parens. La plupart „ étoient morts depuis mon abſence: ceux qui reſtoient me „ comblerent d'amitiés; mais un frere même ne dédommage

„ pas

„ pas de la perte d'un ami. Je retournai preſque auſſi-tôt de „ l'autre côté du fleuve. On déchargeoit notre malheureux „ vaiſſeau, où rien n'avoit péri, que les hommes. Je cher- „ chois votre corps ſur le rivage de la mer, & je le rede- „ mandois le ſoir, le matin & au milieu de la nuit, aux „ nymphes de l'Océan, afin de vous élever un tombeau près „ de celui de Héva. J'aurois paſſé, je crois, ma vie dans ces „ vaines recherches, ſi le roi qui regne ſur les bords de ce „ fleuve, informé qu'un vaiſſeau Phénicien avoit péri dans „ ſes domaines, n'en avoit réclamé les effets, qui lui appar- „ tenoient ſuivant les loix des Gaules. Je fis donc raſſem- „ bler tout ce que nous avions apporté de l'Egypte, juſ- „ qu'aux arbres mêmes, qui n'avoient pas été endommagés „ par l'eau, & je me rendis avec ces débris auprès de ce „ prince. Béniſſons donc la providence des Dieux, qui nous „ a réunis, & qui a rendu vos maux encore plus utiles à ma „ patrie, que vos préſens. Si vous n'euſſiez pas fait nau- „ frage ſur nos côtes, on n'y eût pas aboli la coutume bar- „ bare de condamner à l'eſclavage ceux qui y périſſent ; & „ ſi vous n'euſſiez pas été condamné à être ſacrifié, je ne „ vous aurois peut-être jamais revu, & le ſang des innocens „ fumeroit encore ſur les autels du Dieu Mars."

Ainſi parla Céphas. Pour le roi, il n'oublia rien de ce qui pouvoit me faire oublier le ſouvenir de mes malheurs. Il s'appeloit Bardus. Il étoit déjà avancé en âge, & il portoit, comme ſon peuple, la barbe & les cheveux longs. Son palais étoit bâti de troncs de ſapins, couchés les uns ſur les autres. Il n'y avoit pour porte (20) que de grands cuirs de bœuf qui en fermoient les ouvertures. Perſonne n'y faiſoit la garde, car il n'avoit rien à craindre de ſes ſujets ; mais il avoit employé toute ſon induſtrie pour fortifier ſa ville contre les ennemis du dehors. Il l'avoit entourée de murs faits de troncs d'arbres, entremêlés de mottes de gazon, avec des tours de pierre aux angles & aux portes. Il y avoit au haut de ces tours des ſentinelles qui veilloient jour & nuit. Le roi Bardus avoit eu cette île de la nymphe Lutétia ſa mere, & elle en portoit le nom. Elle n'étoit d'abord couverte que d'arbres, & Bardus n'avoit pas un ſeul ſujet. Il s'occupoit à tordre, ſur le bord de ſon île, des cables d'écorce de tilleul, & à creuſer des aunes pour en faire des bateaux. Il vendoit les ouvrages de ſes mains aux mariniers qui deſcendoient ou remontoient la Seine. Pendant qu'il travailloit, il chantoit les avantages de l'induſtrie & du commerce, qui lient tous les hommes. Les bateliers s'arrêtoient ſouvent pour écouter

ſes chanſons. Ils les répétoient & les répandoient dans toutes les Gaules, où elles étoient connues ſous le nom de vers Bardes. Bientôt il vint des gens s'établir dans ſon île, pour l'entendre chanter & pour y vivre avec plus de sureté. Ses richeſſes s'accrurent avec ſes ſujets. L'île ſe couvrit de maiſons, les forêts voiſines ſe défricherent, & des troupeaux nombreux couvrirent bientôt les deux rivages voiſins. C'eſt ainſi que ce bon roi s'étoit formé un empire ſans violence. Mais lorſque ſon île n'étoit pas encore entourée de murs, & qu'il ſongeoit déjà à en faire le centre du commerce dans toutes les Gaules, la guerre penſa en exterminer les habitans.

Un jour, un grand nombre de guerriers, qui remontoient la Seine en canots d'écorce d'orme, débarquerent ſur ſon rivage ſeptentrional, tout vis-à-vis de Lutétia. Ils avoient à leur tête le Iarle Carnut, troiſieme fils de Tendal, prince du Nord. Carnut venoit de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avoit jeté l'épouvante & la déſolation. Il étoit favoriſé en ſecret, dans les Gaules, par les Druides, qui, comme tous les hommes foibles, inclinent toujours pour ceux qui ſe rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus & lui dit: " Combattons, toi & moi, à la tête de nos guer-„ riers: le plus foible obéira au plus fort; car la premiere „ loi de la nature eſt que tout céde à la force." Le roi Bardus lui répondit: O Carnut! " s'il ne s'agiſſoit que „ d'expoſer ma vie pour défendre mon peuple, je le ferois „ très-volontiers. Mais je n'expoſerois pas la vie de mon „ peuple, quand il s'agiroit de ſauver la mienne. C'eſt la „ bonté, & non la force, qui doit choiſir les rois. La bonté „ ſeule gouverne le monde, & elle emploie, pour le gouverner, „ l'intelligence & la force qui lui ſont ſubordonnées, comme „ toutes les puiſſances de l'univers. Vaillant fils de Tendal, " puiſque tu veux gouverner les hommes, voyons qui de toi " ou de moi eſt le plus capable de leur faire du bien. Voilà de " pauvres Gaulois tout nus. Sans reproche, je les ai pluſieurs " fois vêtus & nourris, en me refuſant à moi-même des ha-" bits & des alimens. Voyons ſi tu ſauras pourvoir à leurs " beſoins."

Carnut accepta le défi. C'étoit en automne. Il fut à la chaſſe avec ſes guerriers; il tua beaucoup de chevreuils, de cerfs, de ſangliers & d'élans. Il donna enſuite, avec la chair de ces animaux, un grand feſtin à tout le peuple de Lutétia, & vêtit de leurs peaux ceux des habitans qui étoient nus. Le roi Bardus lui dit: " Fils de Tendal, tu

„ es

„ es un grand chaſſeur : tu nourriras le peuple dans la ſaiſon „ de la chaſſe ; mais au printemps & en été, il mourra de „ faim. Pour moi, avec mes blés, la laine de mes brebis „ & le lait de mes troupeaux, je peux l'entretenir toute „ l'année."

Carnut ne répondit rien ; mais il reſta campé avec ſes guerriers ſur le bord du fleuve ſans vouloir ſe retirer.

Bardus voyant ſon obſtination, fut le trouver à ſon tour, & lui propoſa un autre défi. " La valeur, lui dit-il, convient „ à un chef de guerre ; mais la patience eſt encore plus né- „ ceſſaire aux rois. Puiſque tu veux régner, voyons qui de „ nous deux portera le plus long-temps cette longue ſolive." C'étoit le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit ſur ſon dos ; mais impatient, il le jeta promptement à terre. Bardus le chargea ſur ſes épaules, & le porta, ſans remuer, juſqu'après le coucher du ſoleil, & bien avant dans la nuit.

Cependant, Carnut & ſes guerriers ne s'en alloient point. Ils paſſerent ainſi tout l'hiver, occupés de la chaſſe. Le printemps venu, ils menaçoient de détruire une ville naiſ- ſante, qui refuſoit de leur obéir ; & ils étoient d'autant plus à craindre, qu'ils manquoient alors de nourriture. Bardus ne ſavoit comment s'en défaire, car ils étoient les plus forts. En vain il conſultoit les plus anciens de ſon peuple ; per- ſonne ne pouvoit lui donner de conſeil. Enfin, il expoſa ſon embarras à ſa mere Lutétia, qui étoit fort âgée, mais qui avoit un grand ſens.

Lutétia lui dit : " Mon fils, vous ſavez quantité d'hiſ- „ toires anciennes & curieuſes que je vous ai appriſes dès „ votre enfance ; vous excellez à les chanter : défiez le fils „ de Tendal aux chanſons."

Bardus fut trouver Carnut, & lui dit : " Fils de Tendal, „ il ne ſuffit pas à un roi de nourrir ſes ſujets & d'être ferme „ & conſtant dans les travaux ; il doit ſavoir bannir de leurs „ penſées les opinions qui les rendent malheureux : car ce „ ſont les opinions qui font agir les hommes, & qui les „ rendent bons ou méchans. Voyons qui de toi ou de moi „ regnera ſur leurs eſprits. Ce ne fut point par des com- „ bats qu'Hercule ſe fit ſuivre dans les Gaules ; mais par „ des chants divins, qui ſortoient de ſa bouche comme des „ chaînes dor, enchaînoient les oreilles de ceux qui l'écou- „ toient & les forçoient à le ſuivre."

Carnut accepta avec joie ce troiſieme défi. Il chanta les combats des Dieux du Nord ſur les glaces ; les tempêtes de Niorder ſur les mers ; les ruſes de Vidar dans les airs ; les

ravages de Thor ſur la terre, & l'empire de Hæder dans les enfers. Il y joignit le récit de ſes propres victoires, & ſes chants firent paſſer une grande fureur dans le cœur de ſes guerriers, qui paroiſſoient prêts à tout détruire.

Pour le Roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

" Je chante l'aube du matin ; les premiers rayons de
„ l'aurore qui ont lui ſur les Gaules, empire de Pluton ; les
„ bienfaits de Cérès, & le malheur de l'enfant Loïs. Ecou-
„ tez mes chants, eſprits des fleuves, & répétez-les aux
„ eſprits des montagnes bleues.

" Cérès venoit de chercher par toute la terre ſa fille Pro-
„ ſerpine. Elle retournoit dans la Sicile où elle étoit adorée.
„ Elle traverſoit les Gaules ſauvages, leurs montagnes ſans
„ chemins, leurs vallées déſertes, & leurs ſombres forêts,
„ lorſqu'elle ſe trouva arrêtée par les eaux de la Seine, ſa
„ nymphe, changée en fleuve.

" Sur la rive oppoſée de la Seine, ſe baignoit alors un bel
„ enfant aux cheveux blonds, appelé Loïs. Il aimoit à
„ nager dans ſes eaux tranſparentes, & à courir tout nu ſur
„ ſes pelouſes ſolitaires. Dès qu'il apperçut une femme, il
„ fut ſe cacher ſous une touffe de roſeaux.

" Mon bel enfant ! lui cria Cérès en ſoupirant ; venez
„ à moi, mon bel enfant ! A la voix d'une femme affligée,
„ Loïs ſort des roſeaux. Il met en rougiſſant ſa peau
„ d'agneau ſuſpendue à un ſaule. Il traverſe la Seine ſur
„ un banc de ſable, & préſentant la main à Cérès, il lui
„ montre un chemin au milieu des eaux.

" Cérès ayant paſſé le fleuve, donne à l'enfant Loïs un
„ gâteau, une gerbe d'épis & un baiſer ; puis lui apprend
„ comme le pain ſe fait avec le blé, & comme le blé vient
„ dans les champs. Grand merci, belle étrangere, lui dit
„ Loïs ; je vais porter à ma mere vos leçons & vos doux
„ préſens.

" La mere de Loïs partage avec ſon enfant & ſon époux,
„ le gâteau & le baiſer. Le pere ravi, cultive un champ,
„ ſeme le blé. Bientôt, la terre ſe couvre d'une moiſſon
„ dorée, & le bruit ſe répand dans les Gaules qu'une Déeſſe
„ a apporté une plante céleſte aux Gaulois.

" Près de là, vivoit un Druide. Il avoit l'inſpection des
„ forêts. Il diſtribuoit aux Gaulois, pour leur nourriture,
„ les faînes des hêtres, & les glands des chênes. Quand
„ il vit une terre labourée & une moiſſon : Que de-
„ viendra ma puiſſance, dit-il, ſi les hommes vivent de
„ froment ?"

" Il

« Il appelle Loïs. Mon bel ami, lui dit-il, où étiez-
„ vous, quand vous vîtes l'étrangere aux beaux épis ? Loïs,
„ ſans malice, le conduit ſur les bords de la Seine. J'étois,
„ dit-il, ſous ce ſaule argenté ; je courois ſur ces blanches
„ marguerites ; je fus me cacher ſous ces roſeaux, car
„ j'étois nu. Le traître Druide ſourit : il ſaiſit Loïs & le
„ noie au fond des eaux.

« La mere de Loïs ne revoit plus ſon fils. Elle s'en va
„ dans les bois & s'écrie : Où êtes-vous Loïs, Loïs, mon
„ cher enfant ? Les ſeuls échos répetent, Loïs, Loïs, mon
„ cher enfant ! Elle court tout éperdue le long de la
„ Seine. Elle apperçoit ſur ſon rivage une blancheur : Il
„ n'eſt pas loin, dit-elle ; voilà ſes fleurs cheries, voilà ſes
„ blanches marguerites. Hélas ! c'étoit Loïs, Loïs, ſon
„ cher enfant !

« Elle pleure, elle gémit, elle ſoupire ; elle prend, dans
„ ſes bras tremblans, le corps glacé de Loïs ; elle veut
„ le ranimer contre ſon cœur : mais le cœur de la mere ne
„ peut plus réchauffer le corps du fils, & le corps du
„ fils glace déjà le cœur de la mere : elle eſt près de
„ mourir, le Druide monté ſur un roc voiſin s'applaudit de
„ ſa vengeance.

« Les Dieux ne viennent pas toujours à la voix des mal-
„ heureux ; mais aux cris d'une mere affligée, Cérès ap-
„ parut. Loïs, dit-elle, ſois la plus belle fleur des Gaules.
„ Auſſi-tôt, les joues pâles de Loïs ſe développent en calice
„ plus blanc que la neige ; ſes cheveux blonds ſe changent
„ en filets d'or. Une odeur ſuave s'en exhale. Sa taille
„ légere s'éleve vers le ciel ; mais ſa tête ſe penche encore
„ ſur les bords du fleuve qu'il a chéri. Loïs devient lis.

« Le prêtre de Pluton voit ce Prodige & n'en eſt point
„ touché. Il leve vers les Dieux ſupérieurs un viſage &
„ des yeux irrités. Il blaſpheme, il menace Cérès ; il
„ alloit porter ſur elle une main impie, lorſqu'elle lui cria :
„ Tyran cruel & dur, demeure.

« A la voix de la Déeſſe, il reſte immobile. Mais le roc
„ ému s'entrouvre ; les jambes du Druide s'y enfoncent ;
„ ſon viſage barbu & enflammé de colere ſe dreſſe vers le
„ ciel en pinceau de pourpre, & les vêtemens qui couvroient
„ ſes bras meurtriers, ſe hériſſent d'épines. Le Druide de-
„ vient chardon.

« Toi, dit la Déeſſe des blés, qui voulois nourrir les
„ hommes comme les bêtes, deviens toi-même la pâture
„ des animaux. Sois l'ennemi des moiſſons après ta mort,

„ comme tu le fus pendant ta vie. Pour toi, belle fleur de „ Loïs, ſois l'ornement de la Seine, & que dans la main de „ ſes rois, ta fleur victorieuſe l'emporte un jour ſur le gui „ des Druides.

" Braves ſuivans de Carnut, venez habiter ma ville. La „ fleur de Loïs parfume mes jardins ; de jeunes filles chan- „ tent jour & nuit ſon aventure dans mes champs. Chacun „ s'y livre à un travail facile & gai ; & mes greniers aimés „ de Cérès, rompent ſous l'abondance des blés.

A peine Bardus avoit fini de chanter, que les guerriers du Nord, qui, mouroient de faim, abandonnerent le fils de Tendal, & ſe firent habitans de Lutétia. " Oh ! me diſoit „ ſouvent ce bon roi, que n'ai-je ici quelque fameux chantre „ de la Grece ou de l'Egypte, pour policer l'eſprit de mes „ ſujets ? Rien n'adoucit le cœur des hommes comme de „ beaux chants. Quand on ſait faire des vers & de belles „ fictions, on n'a pas beſoin de ſceptre pour régner."

Il me mena voir, avec Céphas, le lieu où il avoit fait planter les arbres & les graines réchappés de notre naufrage. C'étoit ſur les flancs d'une colline expoſée au midi. Je fus pénétré de joie quand je vis les arbres que nous avions apportés, pleins de ſuc & de vigueur. Je reconnus d'abord l'arbre aux coins de Crete, à ſes fruits cotonneux & odorans ; le noyer de Jupiter, d'un vert luſtré ; l'avelanier ; le figuier ; le peuplier ; le poirier du mont Ida, avec ſes fruits en pyramide ; tous ces abres venoient de l'île de Crete. Il y avoit encore des vignes de Thaſos & de jeunes châtaigniers de l'île de Sardaigne. Je voyois un grand pays dans un petit jardin. Il y avoit, parmi ces végétaux, quelques plantes qui étoient mes compatriotes, entr'autres, le chanvre & le lin. C'étoient celles qui plaiſoient le plus au roi, à cauſe de leur utilité. Il avoit admiré les toiles qu'on en faiſoit en Egypte, plus durables & plus ſouples que les peaux dont s'habilloient la plupart des Gaulois. Le roi prenoit plaiſir à arroſer lui-même ces plantes, & à en ôter les mauvaiſes herbes. Déjà le chanvre d'un beau vert, portoit toutes ſes têtes égales à la hauteur d'un homme, & le lin en fleurs couvroit la terre d'un nuage d'azur.

Pendant que nous nous livrions, Céphas & moi, au plaiſir d'avoir fait du bien, nous apprîmes que les Bretons, fiers de leurs derniers ſuccès, non contens de diſputer aux Gaulois l'empire de la mer qui les ſépare, ſe préparoient à les attaquer par terre, & à remonter la Seine, afin de porter le fer & le feu juſqu'au milieu de leur pays. Ils étoient partis, dans un

un nombre prodigieux de barques, d'un promontoire de leur île, qui n'étoit ſéparé du continent que par un petit détroit. Ils côtoyoient le rivage des Gaules, & ils étoient près d'entrer dans la Seine, dont ils ſavent franchir les dangers en ſe mettant dans des anſes à l'abri des fureurs de Neptune. L'invaſion des Bretons fut ſue dans toutes les Gaules, au moment où ils commencerent à l'exécuter; car les Gaulois allument des feux ſur les montagnes, & par le nombre de ces feux & l'épaiſſeur de la fumée, ils donnent des avis qui volent plus promptement que les oiſeaux.

A la nouvelle du départ des Bretons, les troupes confédérées des Gaules ſe mirent en route, pour défendre l'embouchure de la Seine. Elles marchoient ſous les enſeignes de leurs chefs: c'étoient des peaux de loup, d'ours, de vautour, d'aigle, ou de quelqu'autre animal malfaiſant, ſuſpendues au bout d'une gaule. Celle du roi Bardus & de ſon île, étoit la figure d'un vaiſſeau, ſymbole du commerce. Céphas & moi, nous accompagnâmes le roi dans cette expédition. En peu de jours toutes les troupes Gauloiſes ſe raſſemblerent ſur le bord de la mer.

Trois avis furent ouverts pour la défenſe de ſon rivage. Le premier, fut d'y enfoncer des pieux, pour empêcher les Bretons de débarquer, ce qui étoit d'une facile exécution, attendu que nous étions en grand nombre, & que la forêt étoit voiſine. Le deuxieme, fut de les combattre au moment où ils débarqueroient. Le troiſieme, de ne pas expoſer les troupes à découvert à la deſcente des ennemis, mais de les attaquer lorſqu'ayant mis pied à terre, ils s'engageroient dans les bois & les vallées. Aucun de ces avis ne fut ſuivi; car la diſcorde étoit parmi les chefs des Gaulois. Tous vouloient commander, & aucun d'eux n'étoit diſpoſé à obéir. Pendant qu'ils délibéroient, l'ennemi parut, & il débarqua pendant qu'ils ſe mettoient en ordre.

Nous étions perdus ſans Céphas. Avant l'arrivée des Bretons, il avoit conſeillé au Roi Bardus de diviſer en deux ſa troupe, compoſée des habitans de Lutétia, de ſe mettre en embuſcade avec la meilleure partie, dans les bois qui couvroient le revers de la montagne de Héva; tandis que lui Céphas combattroit les ennemis avec l'autre partie, jointe au reſte des Gaulois. Je priai Céphas de détacher de ſa diviſion les jeunes gens qui brûloient comme moi d'en venir aux mains, & de m'en donner le commandement. Je ne crains point les dangers, lui diſois-je. J'ai paſſé par toutes les épreuves que les prêtres de Thebe font ſubir aux initiés,

& je n'ai point eu peur. Céphas balança quelques momens. Enfin, il me confia les jeunes gens de ſa troupe, en leur recommandant, ainſi qu'à moi, de ne pas s'écarter de ſa diviſion.

L'ennemi cependant mit pied à terre. A ſa vue, beaucoup de Gaulois s'avancerent vers lui, en jetant de grands cris; mais comme ils l'attaquoient par petites troupes, ils en furent aiſément repouſſés; & il auroit été impoſſible d'en rallier un ſeul, s'ils n'étoient venus ſe remettre en ordre derriere nous. Nous aperçumes bientôt les Bretons qui marchoient pour nous attaquer. Les jeunes gens que je commandois s ébranlerent alors, & nous marchâmes aux Bretons ſans nous embarraſſer ſi le reſte des Gaulois nous ſuivoit. Quand nous fûmes à la portée du trait, nous vîmes que les ennemis ne formoient qu'une ſeule colonne, longue, groſſe & épaiſſe, qui s'avançoit vers nous à petits pas, tandis que leurs barques ſe hâtoient d'entrer dans le fleuve, pour nous prendre à revers. Je l'avoue, je fus ébranlé à la vue de cette multitude de barbares demi-nus, peints de rouge & de bleu, qui marchoient en ſilence dans le plus grand ordre. Mais lorſqu'il ſortit tout-à-coup de cette colonne ſilencieuſe des nuées de dards, de fleches, de cailloux & de balles de plomb, qui renverſerent pluſieurs d'entre nous en les perçant de part en part, alors mes compagnons prirent la fuite. J'allois oublier moi-même que j'avois l'exemple à leur donner, lorſque je vis Céphas à mes côtés; il étoit ſuivi de toute l'armée. " Invoquons Hercule, me dit-il, & chargeons." La préſence de mon ami me rendit tout mon courage. Je reſtai à mon poſte, & nous chargeâmes, les piques baiſſeés. Le premier ennemi que je rencontrai, fut un habitant des îles Hébrides. Il étoit d'une taille giganteſque. L'aſpect de ſes armes inſpiroit l'horreur: ſes épaules & ſa tête étoient couvertes d'une peau de raie épineuſe; il portoit au cou un collier de mâchoires d'hommes, & il avoit pour lance le tronc d'un jeune ſapin, armé d'une dent de baleine. " Que de-„ mandes-tu à Hercule, me dit-il? Le voici qui vient à toi." En même-temps, il me porta un coup de ſon énorme lance avec tant de furie, que, ſi elle m'eût atteint, elle m'eût cloué à la terre, où elle entra bien avant. Pendant qu'il s'efforçoit de la ramener à lui, je lui perçai la gorge de l'épieu dont j'étois armé: il en ſortit auſſi-tôt un jet de ſang noir & épais; & ce Breton tomba en mordant la terre, & en blaſphémant les Dieux.

Cependant,

Cependant, nos troupes réunies en un ſeul corps, étoient aux priſes avec la colonne des ennemis. Les maſſues frappoient les maſſues, les boucliers pouſſoient les boucliers, les lances ſe croiſoient avec les lances. Ainſi deux fiers taureaux ſe diſputent l'empire des prairies: leurs cornes ſont entrelacées; leurs fronts ſe heurtent; ils ſe pouſſent en mugiſſant; & ſoit qu'ils reculent ou qu'ils avancent, aucun d'eux ne ſe ſépare de ſon rival. Ainſi nous combattions corps-à-corps. Cependant, cette colonne qui nous ſurpaſſoit en nombre, nous accabloit de ſon poids, lorſque le roi Bardus la vint charger en queue, à la tête de ſes ſoldats qui jetoient de grands cris. Auſſi-tôt une terreur panique ſaiſit ces barbares qui avoient cru nous envelopper, & qui l'étoient eux-mêmes. Ils abandonnerent leurs rangs & s'enfuirent vers les bords de la mer, pour regagner leurs barques, qui étoient loin de là. On en fit alors un grand maſſacre, & on en prit beaucoup de priſonniers.

Après la bataille, je dis à Céphas: Les Gaulois doivent la victoire au conſeil que vous avez donné au roi; pour moi, je vous dois l'honneur. J'avois demandé un poſte que je ne connoiſſois pas. Il falloit y donner l'exemple; & j'en étois incapable, lorſque votre préſence m'a raſſuré. Je croyois que les initiations de l'Egypte m'avoient fortifié contre tous les dangers; mais il eſt aiſé d'être brave dans un péril dont on eſt ſûr de ſortir. Céphas me répondit. „ O Amaſis! il y a plus de force à avouer ſes fautes, qu'il „ n'y a de foibleſſe à les commettre. C'eſt Hercule qui „ nous a donné la victoire; mais après lui, c'eſt la ſurpriſe „ qui a ôté le courage à nos ennemis, & qui avoit ébranlé „ le vôtre. La valeur militaire s'apprend par l'exercice, „ comme toutes les autres vertus. Nous devons, en tout „ temps, nous méfier de nous-mêmes. En vain nous nous „ appuyons ſur notre expérience; nous ne devons compter „ que ſur le ſecours des Dieux. Pendant que nous nous „ cuiraſſons d'un côté, la fortune nous frappe de l'autre. „ La ſeule confiance dans les Dieux couvre un homme „ tout entier."

On conſacra à Hercule une partie des dépouilles des Bretons. Les Druides vouloient qu'on brûlât les ennemis priſonniers, parce que ceux-ci en uſent de même à l'égard des Gaulois qu'ils ont pris dans les batailles. Mais je me préſentai dans l'aſſemblée des Gaulois & je leur dis: „ O peuples! vous voyez par mon exemple ſi les Dieux „ approuvent les ſacrifices humains. Ils ont remis la vic-

„ toire

„ toire dans vos mains généreuſes : les ſouillerez-vous dans „ le ſang des malheureux ? N'y a-t-il pas eu aſſez de ſang „ verſé dans la fureur du combat ! En répandrez-vous „ maintenant ſans colere, & dans la joie du triomphe ? Vos „ ennemis immolent leurs priſonniers. Surpaſſez-les en „ généroſité comme vous les ſurpaſſez en courage." Les Iarles & tous les guerriers applaudirent à mes paroles. Ils déciderent que les priſonniers de guerre ſeroient déſarmés & réduits à l'eſclavage.

Je fus donc cauſe qu'on abolit la loi qui les condamnoit au feu. C'étoit auſſi à mon occaſion qu'on avoit abrogé la coutume de ſacrifier des innocens à Mars, & de réduire les naufragés en ſervitude. Ainſi, je fus trois fois utile aux hommes dans les Gaules ; une fois par mes ſuccès, & deux fois par mes malheurs : tant il eſt vrai que les Dieux tirent le bien du mal quand il leur plaît !

Nous revînmes à Lutétia, comblés par les peuples d'honneurs & d'applaudiſſemens. Le premier ſoin du roi, à ſon arrivée, fut de nous mener voir ſon jardin. La plupart de nos arbres étoient en rapport. Il admira d'abord comment la nature avoit préſervé leurs fruits de l'attaque des oiſeaux. La châtaigne, encore en lait, étoit couverte de cuir, & d'une coque épineuſe. La noix tendre, étoit protégée par une dure coquille & par un brou amer. Les fruits nous étoient défendus avant leur maturité, par leur âpreté, leur acidité ou leur verdure. Ceux qui étoient mûrs, invitoient à les cueillir. Les abricots dorés, les pêches veloutées & les coins cotonneux, exhaloient les plus doux parfums. Les rameaux du prunier étoient couverts de fruits violets, ſaupoudrés de poudre blanche. Les grappes, déjà vermeilles, pendoient à la vigne ; & ſur les larges feuilles du figuier, la figue entr'ouverte laiſſoit couler ſon ſuc en gouttes de miel & de criſtal. " On voit bien, dit le roi, que ces fruits ſont des „ préſens des Dieux. Ils ne ſont pas, comme les ſemences „ des arbres de nos forêts, à une hauteur où on ne puiſſe „ atteindre (21). Ils ſont à la portée de la main. Leurs „ riantes couleurs appellent les yeux, leurs doux parfums „ l'odorat, & ils ſemblent formés pour la bouche par leur „ forme & leur rondeur." Mais quand ce bon roi en eut ſavouré le goût : " O vrai préſent de Jupiter, dit-il ! „ aucun mets préparé par l'homme ne leur eſt comparable ! „ Ils ſurpaſſent en douceur le miel & la crême. O mes „ chers amis, mes reſpectables hôtes, vous m'avez donné „ plus que mon royaume ! Vous avez apporté dans les

„ Gaules

„ Gaules ſauvages une portion de la délicieuſe Egypte. Je „ préfere un ſeul de ces arbres à toutes les mines d'étain qui „ rendent les Bretons ſi riches & ſi fiers."

Il fit appeler les principaux habitans de la cité, & il voulut que chacun d'eux goûtât de ces fruits merveilleux. Il leur recommanda d'en conſerver précieuſement les ſemences, & de les mettre en terre dans leur ſaiſon. A la joie de ce bon roi & de ſon peuple, je ſentis que le plus grand plaiſir de l'homme étoit de faire du bien à ſes ſemblables.

Céphas me dit: " Il eſt temps de montrer à mes com- „ patriotes l'uſage des arts de l'Egypte. J'ai ſauvé du „ vaiſſeau naufragé la plupart de nos machines; mais juſ- „ qu'ici elles ſont reſtées inutiles, ſans que j'oſaſſe même „ les regarder; car elles me rappeloient trop vivement le „ ſouvenir de votre perte. Voici le moment de nous en „ ſervir. Ces fromens ſont mûrs; cette cheneviere & ces „ lins ne tarderont pas à l'être."

Quand on eut recueilli ces plantes, nous apprîmes au roi & à ſon peuple l'uſage des moulins pour réduire le bled en farine, & les divers apprêts qu'on donne à la pâte pour en faire du pain (22). Avant notre arrivée, les Gaulois mondoient le bled, l'avoine & l'orge de leurs écorces, en les battant avec des pilons de bois dans des troncs d'arbres creuſés, & ils ſe contentoient de faire bouillir ces grains pour leur nourriture. Nous leur montrâmes enſuite à faire rouir le chanvre dans l'eau, pour le ſéparer de ſon chaume, à le ſécher, à le briſer, à le tailler, à le corder, à le filer & à tordre enſemble pluſieurs de ſes fils, pour en faire des cordes. Nous leur fîmes voir comme ces cordes, par leur force & leur foupleſſe, deviennent propres à être les nerfs de toutes les machines. Nous leur enſeignâmes à étendre les fils du lin ſur des métiers, pour en faire de la toile au moyen de la navette, & comme ces doux travaux font paſſer aux jeunes filles les longues nuits de l'hiver dans l'innocence & dans la joie.

Nous leur apprîmes l'uſage de la tariere, de l'herminette, du rabot & de la ſcie inventée par l'ingénieux Dédale; comme ces outils donnent à l'homme de nouvelles mains, & façonnent à ſon uſage une multitude d'arbres dont les bois ſe perdent dans les forêts. Nous leur enſeignâmes à tirer de leur tronc noueux de groſſes vis & de lourds preſſoirs; propres à exprimer le jus d'une infinité de fruits, & à extraire des huiles des plus durs noyaux. Ils ne recueillirent

pas

pas beaucoup de raiſins de nos vignes ; mais nous leur donnâmes un grand déſir d'en multiplier les ceps, non-ſeulement par l'excellence de leurs fruits, mais en leur faiſant goûter des vins de Crete & de l'île de Thaſos, que nous avions ſauvés dans des urnes.

Après leur avoir montré l'uſage d'une infinité de biens que la nature a placés ſur la terre à la vue de l'homme, nous leur apprîmes à découvrir ceux qu'elle a mis ſous ſes pieds ; comment on peut trouver de l'eau dans les lieux les plus éloignés des fleuves, au moyen des puits inventés par Danaüs ; de quelle maniere on découvre les métaux enſevelis dans le ſein de la terre ; comment, après les avoir fait fondre en lingots, on les forge ſur l'enclume, pour les diviſer en tables & en lames ; comment, par des travaux plus faciles, l'argile ſe façonne, ſur la roue du potier, en figures & en vaſes de toutes les formes. Nous les ſurprîmes bien davantage en leur montrant des bouteilles de verre, faites avec du ſable & des cailloux. Ils étoient ravis d'étonnement de voir la liqueur qu'elles renfermoient ſe manifeſter à la vue, & échapper à la main.

Mais quand nous leur lûmes les livres de Mercure Triſmégiſte, qui parlent des arts libéraux & des ſciences naturelles, ce fut alors que leur admiration n'eut plus de bornes. D'abord, ils ne pouvoient comprendre que la parole pût ſortir d'un livre muet, & que les penſées des premiers Egyptiens euſſent pu ſe tranſmettre juſqu'à eux ſur des feuilles fragiles de papyrus. Quand ils entendirent enſuite le récit de nos découvertes, qu'ils virent les prodiges de la mécanique qui remue avec de petits léviers les plus lourds fardeaux, & ceux de la géométrie qui meſure des diſtances inacceſſibles, ils étoient hors d'eux-mêmes. Les merveilles de la chymie & de la magie, les divers phénomenes de la phyſique, les faiſoient paſſer de raviſſement en raviſſement. Mais lorſque nous leur eumes prédit une éclipſe de lune, qu'ils regardoient avant notre arrivée comme une défaillance accidentelle de cette planete, & qu'ils virent, au moment que nous leur indiquâmes, l'aſtre de la nuit s'obſcurcir dans un ciel ſerein, ils tomberent à nos pieds en diſant : " Certaine-
„ ment, vous êtes des Dieux !" Omfi, ce jeune Druide qui avoit paru ſi ſenſible à mes malheurs, aſſiſtoit à toutes nos inſtructions. Il nous dit : " A vos lumieres & à vos bien-
„ faits, je ſuis tenté de vous prendre pour quelques-uns des
„ Dieux ſupérieurs ; mais aux maux que vous avez ſouf-
„ ferts, je vois que vous n'êtes que des hommes comme nous.

„ nous. Sans doute vous avez trouvé quelque moyen de „ monter dans le ciel, ou les habitans du ciel ſont deſcendus „ dans l'heureuſe Egypte, pour vous communiquer tant de „ biens & tant de lumieres. Vos ſciences & vos arts ſur- „ paſſent notre intelligence, & ne peuvent être que les effets „ d'un pouvoir divin. Vous êtes les enfans chéris des „ Dieux ſupérieurs : pour nous, Jupiter nous a aban- „ donnés aux Dieux infernaux. Notre pays eſt couvert de „ ſtériles forêts habitées par des génies mal-faiſans, qui „ ſement notre vie de diſcordes, de guerres civiles, de ter- „ reurs, d'ignorances & d'opinions malheureuſes. Notre „ ſort eſt mille fois plus déplorable que celui des bêtes qui, „ vêtues, logées & nourries par la nature, ſuivent leur „ inſtinct ſans s'égarer & ne craignent point les enfers."

" Les Dieux, lui répondit Céphas, n'ont été injuſtes en- „ vers aucun pays, ni à l'égard d'aucun homme. Chaque pays „ a des biens qui lui ſont particuliers, & qui ſervent à en- „ tretenir la communication entre tous les peuples, par des „ échanges réciproques. La Gaule a des métaux que „ l'Egypte n'a pas ; ſes forêts ſont plus belles ; ſes troupeaux „ ont plus de lait, & ſes brebis plus de toiſons. Mais dans „ quelque lieu que l'homme habite, ſon partage eſt toujours „ fort ſupérieur à celui des bêtes, parce qu'il a une raiſon „ qui ſe développe à proportion des obſtacles qu'elle ſur- „ monte ; qu'il peut ſeul des animaux appliquer à ſon uſage „ des moyens auxquels rien ne peut réſiſter, tels que le feu. „ Ainſi, Jupiter lui a donné l'empire ſur la terre, en éclairant „ ſa raiſon de l'intelligence même de la nature, & en „ ne confiant qu'à lui l'élément qui en eſt le premier mo- „ teur."

Céphas parla enſuite à Omfi & aux Gaulois des récom- penſes réſervées dans un autre monde à la vertu & à la bienfaiſance, & des punitions deſtinées au vice & à la ty- rannie ; de la métempſycoſe, & des autres myſteres de la religion de l'Egypte, autant qu'il eſt permis à un étranger de les connoître. Les Gaulois conſolés par ſes diſcours & par nos préſens, nous appeloient leurs bienfaiteurs, leurs peres, les vrais interpretes des Dieux. Le roi Bardus nous dit : " Je ne veux adorer que Jupiter. Puiſque Jupiter aime „ les hommes, il doit protéger particulierement les rois qui „ ſont chargés du bonheur des nations. Je veux auſſi ho- „ norer Iſis, qui a apporté ſes bienfaits ſur la terre, afin „ qu'elle préſente au roi des Dieux les vœux de mon „ peuple." En même temps, il ordonna qu'on élevât un temple

temple (23) à Iſis à quelque diſtance de la ville, au milieu de la forêt ; qu'on y plaçât ſa ſtatue, avec l'enfant Orus dans ſes bras, telle que nous l'avions apportée dans le vaiſſeau ; qu'elle fût ſervie avec toutes les cérémonies de l'Egypte ; que ſes prêtreſſes, vêtues de lin, l'honoraſſent nuit & jour par des chants & par une vie pure, qui approche l'homme des Dieux.

Enſuite, il voulut apprendre à connoître & à tracer les caracteres ioniques. Il fut ſi frappé de l'utilité de l'écriture, que, dans un tranſport de ſa joie, il chanta ces vers.

" Voici des caracteres magiques qui peuvent évoquer les „ morts du ſein des tombeaux. Ils nous apprendront ce „ que nos peres ont penſé il y a mille ans, & dans mille ans, „ ils inſtruiront nos enfans de ce que nous penſons au- „ jourd'hui. Il n'y a point de fleche qui aille auſſi loin, ni „ de lance auſſi forte. Ils atteindront un homme retranché „ au haut d'une montagne ; ils pénetrent dans la tête malgré „ le caſque, & traverſent le cœur malgré la cuiraſſe. Ils „ calment les ſéditions, ils donnent de ſages conſeils, ils „ font aimer, ils conſolent, ils fortifient ; mais ſi quelque „ homme méchant en fait uſage, ils produiſent un effet „ contraire."

" Mon fils, me dit un jour ce bon roi, les lunes de ton „ pays ſont-elles plus belles que les nôtres ? Te reſte-t-il „ quelque choſe à regretter en Egypte ? Tu nous en a ap- „ porté ce qu'il y a de meilleur : les plantes, les arts & les „ ſciences. L'Egypte tout entiere doit être ici pour toi. „ Reſte avec nous. Tu regneras après moi ſur les Gaulois. „ Je n'ai d'autre enfant qu'une fille unique qui s'appelle „ Gotha : je te la donnerai en mariage. Crois-moi, un „ peuple vaut mieux qu'une famille, & une bonne femme „ qu'une patrie. Gotha demeure dans cette île là-bas, „ dont on aperçoit d'ici les arbres ; car il convient qu'une „ jeune fille ſoit élevée loin des hommes, & ſur-tout loin de „ la cour des rois."

Le déſir de faire le bonheur d'un peuple ſuſpendit en moi l'amour de la patrie. Je conſultai Céphas, qui approuva les vues du roi. Je priai donc ce prince de me faire conduire au lieu qu'habitoit ſa fille, afin que, ſuivant la coutume des Egyptiens, je puſſe me rendre agréable à celle qui devoit être un jour la compagne de mes peines & de mes plaiſirs. Le roi chargea une vieille femme, qui venoit chaque jour au palais chercher des vivres pour Gotha, de me conduire chez elle. Cette vieille me fit embarquer avec elle, dans un bateau chargé de proviſions, &

nous

nous laiſſant aller au cours du fleuve, nous abordâmes en peu de temps dans l'île où demeuroit la fille du roi Bardus. On appeloit cette île, l'île aux Cygnes, parce que ces oiſeaux venoient au printemps faire leurs nids dans les roſeaux qui bordoient ſes rivages, & qu'en tout temps ils paiſſoient *l'anſerina potentilla* (24) qui y croît abondamment. Nous mîmes pied à terre, & nous aperçûmes la princeſſe aſſiſe ſous des aunes, au milieu d'une pelouſe toute jaune des fleurs de l'anſerina. Elle étoit entourée de cygnes qu'elle appeloit à elle, en leur jetant des grains d'avoine. Quoiqu'elle fût à l'ombre des arbres, elle ſurpaſſoit ces oiſeaux en blancheur, par l'éclat de ſon teint & de ſa robe qui étoit d'hermine. Ses cheveux étoient du plus beau noir; ils étoient ceints, ainſi que ſa robe, d'un ruban rouge. Deux femmes qui l'accompagnoient à quelque diſtance vinrent au devant de nous. L'une attacha notre bateau aux branches d'un ſaule; & l'autre, me prenant par la main, me conduiſit vers ſa maîtreſſe. La jeune princeſſe me fit aſſeoir ſur l'herbe, auprès d'elle; après quoi, elle me préſenta de la farine de millet bouillie, un canard rôti ſur des écorces de bouleau, avec du lait de chevre dans une corne d'élan. Elle attendit enſuite, ſans me rien dire, que je m'expliquaſſe ſur le ſujet de ma viſite.

Quand j'eus goûté, ſuivant l'uſage, aux mets qu'elle m'avoit offerts, je lui dis: " O belle Gotha, je déſire devenir „ le gendre du roi votre pere; & je viens, de ſon contente- „ ment, ſavoir ſi ma recherche vous ſera agréable?"

La fille du roi Bardus baiſſa les yeux, & me répondit: " O étranger! je ſuis demandée en mariage par pluſieurs „ Iarles, qui font tous les jours à mon pere de grands pré- „ ſens pour m'obtenir; mais je n'en aime aucun. Ils ne „ ſavent que ſe battre. Pour toi, je crois, ſi tu deviens „ mon époux, que tu feras mon bonheur, puiſque tu fais „ déjà celui de mon peuple. Tu m'apprendras les arts de „ l'Egypte, & je deviendrai ſemblable à la bonne Iſis de „ ton pays, dont on dit tant de bien dans les Gaules."

Après avoir ainſi parlé, elle regarda mes habits, admira la fineſſe de leur tiſſu, & les fit examiner à ſes femmes, qui levoient les mains au ciel de ſurpriſe. Elle ajouta enſuite, en me regardant: " Quoique tu viennes d'un pays rempli de toutes „ ſortes de richeſſes & d'induſtrie, il ne faut pas croire que „ je manque de rien, & que je ſois moi-même dépourvue „ d'intelligence. Mon pere m'a élevée dans l'amour du „ travail,

„ travail, & il me fait vivre dans l'abondance de toutes „ choſes."

En même temps, elle me fit entrer dans ſon palais, où vingt de ſes femmes étoient occupées à lui plumer des oiſeaux de riviere, & à lui faire des parures & des robes de leur plumage. Elle me montra des corbeilles & des nattes de jonc très-fin, qu'elle avoit elle-même tiſſues; des vaſes d'étain en quantité; cent peaux de loups, de marthes & de renards, avec vingt peaux d'ours. " Tous ces biens, me „ dit-elle, t'appartiendront ſi tu m'épouſes; mais ce ſera à „ condition que tu n'auras point d'autre femme que moi, que „ tu ne m'obligeras point de travailler à la terre, ni d'aller „ chercher les peaux des cerfs & des bœufs ſauvages que tu „ auras tués dans les forêts; car ce ſont des uſages auxquels „ les maris aſſujettiſſent leurs femmes dans ce pays, & qui „ ne me plaiſent point du tout: que ſi tu t'ennuies un jour „ de vivre avec moi, tu me remettras dans cette île où tu es „ venu me chercher, & où mon plaiſir eſt de nourrir des „ cygnes, & de chanter les louanges de la Seine, nymphe de „ Cérès."

Je ſouris en moi-même de la naïveté de la fille du roi Bardus, & à la vue de tout ce qu'elle appeloit des biens; mais comme la véritable richeſſe d'une femme eſt l'amour du travail, la ſimplicité, la franchiſe, la douceur, & qu'il n'y a aucune dot qui ſoit comparable à ces vertus, je lui répondis: " O belle Gotha, le mariage chez les Egyptiens, „ eſt une union légale, un partage commun de biens & de „ maux. Vous me ſerez chere comme la moitié de moi-„ même." Je lui fis préſent alors d'un écheveau de lin, cru & préparé dans les jardins du roi ſon pere. Elle le prit avec joie, & me dit: " Mon ami, je filerai ce lin, & j'en ferai „ une robe pour le jour de mes nôces." Elle me préſenta à ſon tour ce chien que vous voyez, ſi couvert de poils, qu'à peine on lui voit les yeux. Elle me dit: " Ce chien s'ap-„ pelle Gallus, il deſcend d'une race très-fidelle. Il te „ ſuivra par-tout, ſur la terre, ſur la neige & dans l'eau. „ Il t'accompagnera à la chaſſe, & même dans les combats. „ Il te ſera en tout temps un fidelle compagnon & un ſym-„ bole de mon amour." Comme la fin du jour approchoit, elle m'avertit de me retirer, de ne point deſcendre à l'avenir par le fleuve, mais d'aller par terre le long du rivage, juſque vis-à-vis de ſon île, où ſes femmes viendroient me chercher, afin de cacher notre bonheur aux jaloux. Je pris congé d'elle

d'elle, & je m'en revins chez moi en formant dans mon eſprit mille projets agréables.

Un jour que j'allois la voir par un des ſentiers de la forêt, ſuivant ſon conſeil, je rencontrai un des principaux Iarles, accompagné de quantité de ſes vaſſaux. Ils étoient armés comme s'ils euſſent été en guerre. Pour moi, j'étois ſans armes, comme un homme qui eſt en paix avec tout le monde, & qui ne ſonge qu'à faire l'amour. Cet Iarle s'avança vers moi d'un air fier, & me dit: " Que viens-tu faire dans ce „ pays de guerriers, avec tes arts de femme? Prétends-tu „ nous apprendre à filer le lin, & obtenir, pour ta récom- „ penſe, la belle Gotha? Je m'appelle Torſtan. J'étois un „ des compagnons de Carnut. Je me ſuis trouvé à vingt- „ deux combats de mer & à trente duels. J'ai combattu „ trois fois contre Vittiking, ce roi fameux du Nord. Je „ veux porter ta chevelure aux pieds du Dieu Mars auquel „ tu as échappé, & boire dans ton crâne le lait de mes trou- „ peaux."

Après un diſcours ſi brutal, je crus que ce barbare alloit m'aſſaſſiner; mais joignant la loyauté à la férocité, il ôta ſon caſque & ſa cuiraſſe, qui étoient de peau de bœuf, & me préſenta deux épées nues, en m'en donnant le choix.

Il étoit inutile de parler raiſon à un jaloux & à un furieux. J'invoquai en moi-même, Jupiter le protecteur des étrangers; & choiſiſſant l'épée la plus courte, mais la plus légere, quoiqu'à peine je puſſe la manier, nous commençâmes un combat terrible, tandis que ſes vaſſaux nous environnoient comme témoins, en attendant que la terre rougît du ſang de leur chef, ou de celui de leur hôte.

Je ſongeai d'abord à déſarmer mon ennemi, pour épargner ſa vie, mais il ne m'en laiſſa pas le maître; la colere le mettoit hors de lui. Le premier coup qu'il voulut me porter, fit ſauter un grand éclat d'un chêne voiſin. J'eſquivai l'atteinte de ſon épée, en baiſſant la tête. Ce mouvement redoubla ſon inſolence. " Quand tu t'inclinerois, me dit-il „ juſqu'aux enfers, tu ne ſaurois m'échapper." Alors, prenant ſon épée à deux mains, il ſe précipita ſur moi avec fureur; mais Jupiter donnant le calme à mes ſens, je parai du fort de mon épée le coup dont il vouloit m'accabler, & lui en préſentant la pointe il s'en perça lui-même bien avant dans la poitrine. Deux ruiſſeaux de ſang ſortirent à la fois de ſa bleſſure & de ſa bouche; il tomba ſur le dos, ſes mains lâcherent ſon épée, ſes yeux ſe tournerent

vers le ciel, & il expira. Auſſi-tôt, ſes vaſſaux environnerent ſon corps en jetant de grands cris. Mais ils me laiſſerent aller ſans me faire aucun mal; car il regne beaucoup de généroſité parmi ces barbares. Je me retirai à la cité, en déplorant ma victoire.

Je rendis compte à Céphas & au roi de ce qui venoit de m'arriver. " Ces Iarles, dit le roi, me donnent bien du „ ſouci. Ils tyranniſent mon peuple. S'il y a quelque „ mauvais ſujet dans le pays; ils ne manquent pas de l'atti„ rer à eux, pour fortifier leur parti. Ils ſe rendent quel„ quefois redoutables à moi-même. Mais les Druides le „ ſont encore davantage. Perſonne ici n'oſe rien faire ſans „ leur aveu. Comment m'y prendre pour affoiblir ces deux „ puiſſances? J'ai cru qu'en augmentant celle des Iarles, „ j'oppoſerois une digue à celle des Druides; mais le con„ traire eſt arrivé. La puiſſance des Druides eſt augmentée. „ Il ſemble que l'une & l'autre s'accordent pour étendre ſon „ oppreſſion ſur mon peuple, & juſque ſur mes hôtes. O „ étranger, me dit-il, vous ne l'avez que trop éprouvé!" Puis ſe tournant vers Céphas: " O mon ami, ajouta-t-il, „ vous qui avez acquis dans vos voyages l'expérience néceſ„ ſaire au gouvernement des hommes, donnez quelques con„ ſeils à un roi qui n'eſt jamais ſorti de ſon pays. Oh! je „ ſens que les rois devroient voyager."

" O roi, répondit Céphas, je vous dévoilerai une partie „ de la politique & de la philoſophie de l'Egypte. Une des „ loix fondamentales de la nature, eſt que tout ſoit gouverné „ par des contraires. Ce ſont des contraires que réſulte „ l'harmonie du monde. Il en eſt de même de celle des „ nations. La puiſſance des armes & celle de la religion ſe „ combattent chez tous les peuples. Ces deux puiſſances „ ſont néceſſaires pour la conſervation de l'état. Lorſque „ le peuple eſt opprimé par ſes chefs, il ſe réfugie vers ſes „ prêtres; lorſqu'il eſt opprimé par ſes prêtres, il ſe réfugie vers „ ſes chefs. La puiſſance des Druides a donc augmenté chez „ vous par celle même des Iarles; car ces deux puiſſances ſe „ balancent par-tout. Si vous voulez donc diminuer l'une „ des deux, loin d'augmenter celle qui lui eſt oppoſée, ainſi „ que vous l'avez fait, il faut, au contraire, l'affoiblir.

„ Il y a un moyen encore plus ſimple & plus ſûr de di„ minuer à la fois les deux puiſſances qui vous font ombrage. „ C'eſt de rendre votre peuple heureux; car il n'ira plus „ chercher de protection hors de vous, & ces deux puiſſances „ ſe détruiront bientôt, puiſqu'elles ne doivent leur influence qu'à

„ qu'à l'opinion de ce même peuple. Vous en viendrez à „ bout, en donnant aux Gaulois des moyens abondans de „ subsistance, par l'établissement des arts, qui adoucissent la „ vie, & sur-tout, en honorant & favorisant l'agriculture, qui „ en est le soutien. Votre peuple vivant dans l'abondance, les „ Iarles & les Druides s'y trouveront aussi. Lorsque ces „ deux corps seront contens de leur sort, ils ne chercheront „ point à troubler celui des autres ; ils n'auront plus à leur „ disposition cette foule d'hommes misérables, demi-nus & „ a moitié morts de faim, qui, pour avoir de quoi vivre, „ sont toujours prêts à servir la violence des uns, ou la su- „ perstition des autres Il résultera de cette politique hu- „ maine, que votre propre puissance, fortifiée de celle d'un „ peuple que vous rendrez heureux par vos soins, anéantira „ celle des Iarles & des Druides. Dans toute monarchie „ bien réglée, le pouvoir du roi est dans le peuple, & celui „ du peuple dans le roi. Vous ramenerez alors vos nobles „ & vos prêtres à leurs fonctions naturelles. Les Iarles dé- „ fendront la nation au dehors, & ne l'opprimeront plus au „ dedans: & les Druides ne gouverneront plus les Gaulois „ par la terreur; mais ils les consoleront, & les aideront, „ par leurs lumieres & leurs conseils, à supporter les maux de la „ vie, ainsi que doivent faire les ministres de toute religion.

„ C'est par cette politique que l'Egypte est parvenue à un „ degré de puissance & de félicité qui l'a rendue le centre des „ nations, & que la sagesse de ses prêtres s'est rendue recom- „ mandable par toute la terre. Souvenez-vous donc de cette „ maxime: que tout excès dans le pouvoir d'un corps reli- „ gieux ou militaire, vient du malheur du peuple, parce que „ toute puissance vient de lui. Vous ne détruirez cet excès, „ qu'en rendant le peuple heureux.

„ Lorsque votre autorité sera suffisamment établie, con- „ férez-en une partie à des magistrats, choisis parmi les plus „ gens de bien. Veillez sur-tout sur l'éducation des enfans „ de votre peuple ; mais gardez-vous de la confier au pre- „ mier venu qui voudra s'en charger, & encore moins à au- „ cun corps particulier, tel que celui des Druides, dont les „ intérêts sont toujours différens de ceux de l'état. Con- „ sidérez l'éducation des enfans de votre peuple, comme la „ partie la plus précieuse de votre admininistration. C'est „ elle seule qui forme les citoyens. Les meilleures loix ne „ sont rien sans elle.

„ En attendant que vous puissiez jeter d'une maniere „ solide les fondemens du bonheur des Gaulois, opposez „ quelques digues à leurs maux. Instituez beaucoup de

„ fêtes, qui les diſſipent par des chants & par des danſes. „ Balancez l'influence réunie des Iarles & des Druides, par „ celle des femmes. Aidez celles-ci à ſortir de leur eſclavage „ domeſtique. Qu'elles aſſiſtent aux feſtins, aux aſſemblées, „ & même aux fêtes religieuſes. Leur douceur naturelle af- „ foiblira peu-à-peu, la ferocité des mœurs & de la religion."

Le roi répondit à Céphas: " Vos obſervations ſont pleines „ de vérité, & vos maximes de ſageſſe. J'en profiterai. „ Je veux rendre cette ville fameuſe par ſon induſtrie. En „ attendant, mon peuple ne demande pas mieux que de ſe „ réjouir & de chanter; je lui ferai moi-même des chanſons. „ Quant aux femmes, je crois véritablement qu'elles peu- „ vent m'aider beaucoup. C'eſt par elles que je commence- „ rai à rendre mon peuple heureux; au moins par les „ mœurs, ſi je ne le peux par les loix."

Pendant que ce bon roi parloit, nous apperçûmes ſur le bord oppoſé de la Seine, le corps de Torſtan. Il étoit nu, & paroiſſoit ſur l'herbe comme un monceau de neige. Ses amis & ſes vaſſaux l'entouroient, & jetoient de temps en temps des cris affreux. Un de ſes amis traverſa le fleuve dans une barque, & vint dire au roi: Le ſang ſe paie par le „ ſang; que l'Egyptien périſſe!" Le roi ne répondit rien à cet homme; mais quand il fut parti, il me dit: " Votre „ défence a été légitime; mais ce ſeroit ma propre injure, „ que je ſerois obligé de m'éloigner. Si vous reſtez, vous „ ſerez, par les loix, obligé de vous battre ſucceſſivement „ avec tous les parens de Torſtan, qui ſont nombreux, & „ vous ſuccomberez tôt ou tard. D'un autre côté, ſi je „ vous défends contre eux, ainſi que je le ferai, vous en- „ traînerez cette ville naiſſante dans votre perte; car les „ parens, les amis & les vaſſaux de Torſtan ne manqueront „ pas de l'aſſiéger & il ſe joindra à eux beaucoup de Gaulois „ que les Druides irrités contre vous excitent à la ven- „ geance. Cependant, ſoyez ſûr que vous trouverez ici „ des hommes, qui ne vous abandonneront pas dans le plus „ grand danger."

Auſſi-tôt, il donna des ordres pour la ſureté de la ville, & on vit accourir ſur ſes remparts tous les habitans, diſpoſés à ſoutenir un ſiége en ma faveur. Ici ils faiſoient des amas de cailloux; là, ils plaçoient de grandes arbaletes, & de longues poutres armées de pointes de fer. Cependant, nous voyions arriver le long de la Seine une grande foule de peuple. C'étoient les amis, les parens, les vaſſaux de Torſtan, avec leurs eſclaves, les partiſans des Druides, ceux qui étoient

jaloux

jaloux de l'établiſſement du roi, & ceux qui, par inconſtance, aiment la nouveauté. Les uns deſcendoient le fleuve en barques; d'autres traverſoient la forêt en longues colonnes. Tous venoient s'établir ſur les rivages voiſins de Lutétia, & ils étoient en nombre infini. Il m'étoit impoſſible déſormais de m'échapper. Il ne falloit pas compter d'y réuſſir à la faveur des ténebres; car, dès que la nuit fut venue, les mécontens allumerent une multitude de feux, dont le fleuve étoit éclairé juſqu'au fond de ſon canal.

Dans cette perplexité, je formai en moi-même une réſolution qui fut agréable à Jupiter. Comme je n'attendois plus rien des hommes, je réſolus de me jeter entre les bras de la vertu, & de ſauver cette ville naiſſante en allant me livrer ſeul aux ennemis. A peine eus-je mis ma confiance dans les Dieux, qu'ils vinrent à mon ſecours.

Omfi ſe préſenta devant nous, tenant à la main une branche de chêne, ſur laquelle avoit cru une branche de gui. A la vue de cet arbriſſeau qui avoit penſé m'être ſi fatal, je friſſonnai; mais je ne ſavois pas que l'on doit ſouvent ſon ſalut à qui l'on a dû ſa perte, comme auſſi l'on doit ſouvent ſa perte à qui l'on a dû ſon ſalut. " O roi! dit Omfi, ô Céphas; ſoyez tranquilles! j'apporte de quoi ſauver votre ami. Jeune étranger, me dit-il, quand toutes les Gaules ſeroient conjurées contre toi, voici de quoi les traverſer ſans qu'aucun de tes ennemis oſe ſeulement te regarder en face. C'eſt ce rameau de gui qui a cru ſur cette branche de chêne. Je vais te raconter d'où vient le pouvoir de cette plante, également redoutable aux hommes (25) & aux dieux de ce pays. Un jour Balder raconta à ſa mere Friga qu'il avoit ſongé qu'il mouroit. Friga conjura le feu, les métaux, les pierres, les maladies, l'eau, les animaux, les ſerpens, de ne faire aucun mal à ſon fils, & les conjurations de Friga étoient ſi puiſſantes, que rien ne pouvoit leur réſiſter. Balder alloit donc dans les combats des Dieux, au milieu des traits, ſans rien craindre. Loke, ſon ennemi, voulut en ſavoir la raiſon. Il prit la forme d'une vieille, & vint trouver Friga. Il lui dit: Dans les combats, les traits & les rochers tombent ſur votre fils Balder, ſans lui faire de mal. Je le crois bien, dit Friga; toutes ces choſes me l'ont juré. Il n'y a rien dans la nature qui puiſſe l'offenſer. J'ai obtenu cette grace de tout ce qui a quelque puiſſance. Il n'y a qu'un petit arbuſte à qui je ne l'ai pas demandée parce qu'il m'a paru trop foible. Il étoit ſur l'écorce d'un chêne; à peine avoit-il

„ avoit-il une racine. Il vivoit ſans terre. Il s'appelle „ Miſtiltein. C'étoit le gui. Ainſi parla Friga. Loke „ auſſi-tôt courut chercher cet arbuſte ; & venant à l'aſ- „ ſemblée des Dieux pendant qu'ils combattoient contre „ l'invulnérable Balder, car leurs jeux ſont des combats, „ il s'approcha de l'aveugle Hæder. Pourquoi, lui dit-il, „ ne lances-tu pas auſſi des traits à Balder ? Je ſuis aveugle, „ répondit Hæder, & je n'ai point d'armes. Loke lui „ préſente le gui de chêne, & lui dit : Balder eſt devant „ toi. L'aveugle Hæder lance le gui : Balder tombe „ percé & ſans vie. Ainſi le fils invulnérable d'une déeſſe „ fut tué par une branche de gui lancée par un aveugle. „ Voilà l'origine du reſpect porté dans les Gaules à cet „ arbriſſeau.

" Plains, ô étranger ! un peuple gouverné par la crainte, „ au défaut de la raiſon. J'avois cru, à ton arrivée, que tu „ en ferois naître l'empire par les arts de l'Egypte, & voir „ l'accompliſſement d'un ancien oracle fameux parmi nous, „ qui prédit à cette ville les plus grandes deſtinées ; que ſes „ temples s'éleveront au-deſſus des forêts ; qu'elle réunira „ dans ſon ſein des hommes de toutes les nations ; que „ l'ignorant viendra y chercher des lumieres, l'infortuné „ des conſolations, & que les Dieux s'y communiqueront „ aux hommes comme dans l'heureuſe Egypte. Mais ces „ temps ſont encore bien éloignés."

Le roi nous dit, à Céphas & à moi : " O mes amis, „ profitez promptement du ſecours qu'Omfi vous apporte." En même-temps, il nous fit préparer une barque armée de bons rameurs. Il nous donna deux demi-piques de bois de frêne, qu'il avoit ferrées lui-même, & deux lingots d'or, qui étoient les premiers fruits de ſon commerce. Il chargea enſuite des hommes de confiance de nous conduire chez les Vénétiens. " Ce ſont, nous dit-il, les meilleurs navigateurs „ des Gaules. Ils vous donneront les moyens de retourner „ dans votre pays ; car leurs vaiſſeaux vont dans la Médi- „ terranée. C'eſt d'ailleurs un bon peuple. Pour vous, „ ô mes amis ! vos noms ſeront à jamais célébres dans les „ Gaules. Je chanterai Céphas & Amaſis ; & pendant „ que je vivrai, leurs noms retentiront ſouvent ſur ces „ rivages."

Ainſi nous prîmes congé de ce bon roi, & d'Omfi mon libérateur. Ils nous accompagnerent juſqu'au bord de la Seine en verſant des larmes, ainſi que nous. Pendant que nous traverſions la ville, une foule de peuple nous ſuivoit

voit en nous donnant les plus tendres marques d'affection. Les femmes portoient leurs petits enfans dans leurs bras & ſur leurs épaules, & nous montroient en pleurant les pieces de lin dont ils étoient vêtus. Nous dîmes adieu au roi Bardus & à Omfi, qui ne pouvoient ſe réſoudre à ſe ſéparer de nous. Nous les vîmes long-temps ſur la tour la plus élevée de la ville, qui nous faiſoient ſigne des mains pour nous dire adieu.

A peine nous avions débordé l'île, que les amis de Torſtan ſe jeterent dans une multitude de barques, & vinrent nous attaquer en pouſſant des cris effroyables. Mais à la vue de l'arbriſſeau ſacré que je portois dans mes mains, & que j'élevois en l'air, ils tomboient proſternés au fond de leurs bateaux, comme s'ils euſſent été frappés par un pouvoir divin; tant la ſuperſtition a de force ſur des eſprits ſéduits. Nous paſſâmes ainſi au milieu d'eux, ſans courir le moindre riſque.

Nous remontâmes le fleuve pendant un jour. Enſuite, ayant mis pied à terre, nous nous dirigeâmes vers l'occident, à travers des forêts preſque impraticables. Leur ſol étoit çà & là couvert d'arbres renverſés par le temps. Il étoit tapiſſé par-tout de mouſſes épaiſſes & pleines d'eau, où nous enfoncions quelquefois juſqu'aux genoux. Les chemins qui diviſent ces forêts & qui ſervent de limites à différentes nations des Gaules, étoient ſi peu fréquentés, que de grands arbres y avoient pouſſé. Les peuples qui les habitoient étoient encore plus ſauvages que leur pays. Ils n'avoient d'autres temples que quelque if frappé de la foudre, ou un vieux chêne dans les branches duquel quelque Druide avoit placé une tête de bœuf avec ſes cornes. Lorſque, la nuit, le feuillage de ces arbres étoit agité par les vents, & éclairé par la lumiere de la lune, ils s'imaginoient voir les eſprits & les Dieux de ces forêts. Alors, ſaiſis d'une terreur religieuſe, ils ſe proſternoient à terre, & adoroient en tremblant ces vains fantômes de leur imagination. Nos conducteurs mêmes n'auroient jamais oſé traverſer ces lieux, que la religion leur rendoit redoutables, s'ils n'avoient été raſſurés bien plus par la branche de gui que je portois, que par nos raiſons.

Nous ne trouvâmes, en traverſant les Gaules, aucun culte raiſonnable de la divinité, ſi ce n'eſt qu'un ſoir, en arrivant ſur le haut d'une montagne couverte de neige, nous y aperçûmes un feu au milieu d'un bois de hêtres & de ſapins. Un rocher mouſſeux, taillé en forme d'autel, lui

ſervoit de foyer. Il y avoit autour, de grands amas de bois ſec, & des peaux d'ours & de loups étoient ſuſpendues aux rameaux des arbres voiſins. On n'appercevoit d'ailleurs autour de cette ſolitude, dans toute l'étendue de l'horizon, aucune marque du ſéjour des hommes. Nos guides nous dirent que ce lieu étoit conſacré au Dieu des voyageurs. Ce mot de conſacré me fit frémir. Je dis à Céphas : Éloignons-nous d'ici. Tout autel m'eſt ſuſpect dans les Gaules. Je n'honore déſormais la divinité que dans les temples de l'Egypte. Céphas me répondit : " Fuyez toute religion qui „ aſſervit un homme à un autre homme au nom de la „ divinité, fût-ce même en Egypte ; mais partout où „ l'homme eſt ſervi, Dieu eſt dignement honoré, fût-ce „ même dans les Gaules. Par-tout, le bonheur des hommes „ fait la gloire de Dieu. Pour moi, je ſacrifie à tous les „ autels où l'on ſoulage les maux du genre humain." Alors, il ſe proſterna & fit ſa priere ; enſuite, il jeta dans le feu un tronçon de ſapin & des branches de genévrier, qui parfumerent les airs en pétillant. J'imitai ſon exemple ; après quoi, nous fûmes nous aſſeoir au pied du rocher, dans un lieu tapiſſé de mouſſe & abrité du vent du nord, & nous étant couverts des peaux ſuſpendues aux arbres, malgré la rigueur du froid, nous paſſâmes la nuit fort chaudement. Le matin venu, nos guides nous dirent que nous marcherions juſqu'au ſoir ſur des hauteurs ſemblables, ſans trouver ni bois, ni feu, ni habitation. Nous bénîmes une ſeconde fois la Providence, de l'aſyle qu'elle nous avoit donné ; nous remîmes religieuſement nos pelleteries aux rameaux des ſapins ; nous jetâmes de nouveau bois dans le foyer ; & avant de nous mettre en route, je gravai ces mots ſur l'écorce d'un hêtre.

CÉPHAS ET AMASIS
ONT ADORÉ ICI LE DIEU
QUI PREND SOIN DES VOYAGEURS.

Nous paſſâmes ſucceſſivement chez les Carnutes, les Cénomanes, les Diablintes, les Rédons, les Curioſolites, les habitans de Dariorigum, & enfin, nous arrivâmes à l'extrémité occidentale de la Gaule, chez les Vénétiens. Les Vénétiens ſont les plus habiles navigateurs de ces mers. Ils ont même fondé une colonie de leur nom, au fond du golfe Adriatique (26). Dès qu'ils ſurent que nous étions les amis du roi Bardus, ils nous comblerent d'amitiés. Ils

nous

nous offrirent de nous ramener directement en Egypte, où ils ont porté leur commerce ; mais comme ils trafiquoient auſſi dans la Grece, Céphas me dit : " Allons en Grece ; „ nous y aurons des occaſions fréquentes de retourner dans „ votre patrie. Les Grecs ſont amis des Egyptiens. Ils „ doivent à l'Egypte les fondateurs les plus illuſtres de leurs „ villes. Cécrops a donné des loix à Athenes, & Inachus „ à Argos. C'eſt à Argos que regne Agamemnon, dont „ la réputation eſt répandue par toute la terre. Nous l'y „ verrons couvert de gloire au ſein de ſa famille, & en- „ touré de rois & de héros. S'il eſt encore au ſiége de „ Troye, ſes vaiſſeaux nous rameneront aiſément dans votre „ patrie. Vous avez vu le dernier degré de civiliſation „ en Egypte, la barbarie dans les Gaules ; vous trouverez „ en Grece une politeſſe & une élégance qui vous charme- „ ront. Vous aurez auſſi le ſpectacle des trois périodes „ que parcourent la plupart des nations. Dans la pre- „ miere, elles ſont au-deſſous de la nature ; elles y at- „ teignent dans la ſeconde ; elles vont au-delà dans la „ troiſieme."

Les vues de Céphas flattoient trop mon ambition pour la gloire, pour ne pas ſaiſir l'occaſion de connoître des hommes auſſi fameux que les Grecs, & ſur tout qu'Agamemnon. J'attendis avec impatience le retour des jours favorables à la navigation ; car nous étions arrivés en hiver chez les Vénétiens. Nous passâmes cette ſaiſon dans des feſtins continuels, ſuivant l'uſage de ces peuples. Dès que le printemps fut venu, nous nous embarquâmes pour Argos. Avant de quitter les Gaules, nous apprîmes que notre départ de Lutétia avoit fait naître la tranquillité dans les états du roi Bardus ; mais que ſa fille, la belle Gotha, s'étoit retirée avec ſes femmes dans le temple d'Iſis, à laquelle elle s'étoit conſacrée, & que nuit & jour elle faiſoit retentir la forêt de ſes chants harmonieux.

Je fus très-ſenſible au chagrin de ce bon roi, qui perdoit ſa fille par un effet même de notre arrivée dans ſon pays, qui devoit le couvrir un jour de gloire ; & j'éprouvai moi-même la vérité de cette ancienne maxime, que la conſidération publique ne s'acquiert qu'aux dépens du bonheur domeſtique.

Après une navigation aſſez longue, nous rentrâmes dans le détroit d'Hercule. Je ſentis une joie vive à la vue du ciel de l'Afrique, qui me rappeloit le climat de ma patrie. Nous vîmes les hautes montagnes de la Mauritanie, Abila, ſituée

ſituée au détroit d'Hercule, & celles qu'on nomme les Sept Freres, parce qu'elles ſont d'une égale hauteur. Elles ſont couvertes depuis leur ſommet juſqu'au bord de la mer, de palmiers chargés de dattes. Nous découvrîmes les riches côteaux de la Numidie, qui ſe couronnent, deux fois par an, de moiſſons qui croiſſent à l'ombre des oliviers, tandis que des haras de ſuperbes chevaux paiſſent en toute ſaiſon dans leurs vallées toujours vertes. Nous côtoyâmes les bords de la Syrte, où croît le fruit délicieux du Lothos, qui fait, dit-on, oublier la patrie aux étrangers qui en mangent. Bientôt nous apperçumes les ſables de la Libye, au milieu deſquels ſont placés les jardins enchantés des Heſpérides, comme ſi la nature ſe plaiſoit à faire contraſter les contrées les plus arides avec les plus fécondes. Nous entendions la nuit les rugiſſemens des tigres & des lions, qui venoient ſe baigner dans la mer ; & au lever de l'aurore, nous les voyions ſe retirer vers les montagnes.

Mais la férocité de ces animaux n'approchoit pas de celle des hommes de ces régions. Les uns immolent leurs enfans à Saturne ; d'autres enſeveliſſent les femmes toutes vives dans les tombeaux de leurs époux. Il y en a qui, à la mort de leurs rois, égorgent tous ceux qui les ont ſervis. D'autres tâchent d'attirer les étrangers ſur leurs rivages, pour les dévorer. Nous penſâmes un jour être la proie de ces anthropophages ; car pendant que nous étions deſcendus à terre, & que nous échangions paiſiblement avec eux de l'étain & du fer pour diverſes ſortes de fruits excellens qui croiſſent dans leur pays, ils nous dreſſerent une embuſcade dont nous ne fortîmes qu'avec bien de la peine. Depuis cet événement, nous n'osâmes débarquer ſur ces côtes inhoſpitalieres, que la nature a placées en vain ſous un ſi beau ciel.

J'étois ſi irrité des traverſes de mon voyage entrepris pour le bonheur des hommes, & ſur-tout de cette derniere perfidie, que je dis à Céphas : Je crois toute la terre, excepté l'Egypte, couverte de barbares. Je crois que des opinions abſurdes, des religions inhumaines & des mœurs féroces, ſont le partage naturel de tous les peuples, & ſans doute la volonté de Jupiter eſt qu'ils y ſoient abandonnés pour toujours ; car il les a diviſés en tant de langues différentes, que l'homme le plus bienfaiſant, loin de pouvoir les réformer, ne peut pas ſeulement s'en faire entendre.

Céphas me répondit : " N'accuſons point Jupiter des
" maux des hommes. Notre eſprit eſt ſi borné, que
" quoique nous ſentions quelquefois que nous ſommes
" mal,

„ mal, il nous eſt impoſſible d'imaginer comment nous pour-
„ rions être mieux. Si nous ôtions un ſeul des maux na-
„ turels qui nous choquent, nous verrions naître de ſon
„ abſence mille autres maux plus dangereux. Les peuples
„ ne s'entendent point ; c'eſt un mal, ſelon vous : mais s'ils
„ parloient tous le même langage, les impoſtures, les er-
„ reurs, les préjugés, les opinions cruelles particulieres à
„ à chaque nation, ſe répandroient par toute la terre. La
„ confuſion générale qui eſt dans les paroles, ſeroit alors
„ dans les penſées." Il me montra une grappe de raiſin :
„ Jupiter, dit-il, a diviſé le genre humain en pluſieurs
„ langues, comme il a diviſé en pluſieurs grains cette
„ grappe, qui renferme un grand nombre de ſemences,
„ afin que, ſi une partie de ces ſemences ſe trouvoit attaquée
„ par la corruption, l'autre en fût préſervée (27).

" Jupiter n'a diviſé les langages des hommes, qu'afin
„ qu'ils puſſent toujours entendre celui de la nature. Par-
„ tout la nature parle à leur cœur, éclaire leur raiſon, &
„ leur montre le bonheur dans un commerce mutuel de bons
„ offices. Par-tout, au contraire, les paſſions des peuples
„ dépravent leurs cœurs, obſcurciſſent leurs lumieres, les
„ rempliſſent de haines, de guerres, de diſcordes & de ſu-
„ perſtitions, en ne leur montrant le bonheur que dans leur
„ intérêt perſonnel & dans la ruine d'autrui.

" La diviſion des langues empêche ces maux particuliers
„ de devenir univerſels ; & s'ils ſont permanens chez quel-
„ ques peuples, c'eſt qu'il y a des corps ambitieux qui en
„ profitent ; car l'erreur & le vice ſont étrangers à l'homme.
„ L'office de la vertu eſt de détruire ces maux. Sans le
„ vice, la vertu n'auroit guere d'exercice ſur la terre. Vous
„ allez arriver chez les Grecs. Si ce qu'on a dit d'eux eſt
„ véritable, vous trouverez dans leurs mœurs une politeſſe
„ & une élégance qui vous raviront. Rien ne doit être
„ égal à la vertu de ſes héros, exercée par de longs mal-
" heurs."

Tout ce que j'avois éprouvé juſqu'alors de la barbarie des nations, redoubloit le déſir que j'avois d'arriver à Argos, & de voir le grand Agamemnon heureux au milieu de ſa famille. Déjà nous appercevions le cap de Ténare, & nous étions près de le doubler, lorſqu'un vent furieux d'Afrique nous jeta ſur les Strophades. Nous voyions la mer ſe briſer contre les rochers qui environnent ces îles. Tantôt, en ſe retirant, elle en découvroit les fondemens caverneux ; tantôt, s'élevant tout-à-coup, elle les couvroit, en rugiſſant, d'une

vaſte

vaſte nappe d'écume. Cependant nos matelots s'obſtinoient, malgré la tempête, à atteindre le cap de Ténare, lorſqu'un tourbillon de vent déchira nos voiles. Alors, nous avons été forcés de relâcher à Steniclaros.

De ce port, nous nous ſommes mis en route pour nous rendre à Argos par terre. C'eſt en allant à ce ſéjour du roi des rois, que nous vous avons rencontré, ô bon berger! Maintenant, nous déſirons vous accompagner au mont Lycée, afin de voir l'aſſemblée d'un peuple dont les bergers ont des mœurs ſi hoſpitalieres & ſi polies. En diſant ces dernieres paroles, Amaſis regarda Céphas, qui les approuva d'un ſigne de tête.

Tirtée dit à Amaſis: " Mon fils, votre récit nous a „ beaucoup touchés; vous avez dû en juger par nos larmes. „ Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois. „ Nous n'oublierons jamais le regne de Lycaon, changé „ jadis en loup, en punition de ſa cruauté. Mais ce ſujet „ nous meneroit maintenant trop loin. Je remercie Jupiter „ de vous avoir diſpoſé, ainſi que votre ami, à paſſer demain „ la journée avec nous au mont Lycée. Vous n'y verrez „ ni palais, ni ville royale, & encore moins des ſauvages „ & des Druides; mais des gazons, des bois, des ruiſſeaux, „ & des bergers qui vous recevront de bon cœur. Puiſſiez-„ vous prolonger long-temps votre ſéjour parmi nous! „ Vous trouverez demain, à la fête de Jupiter, des hommes „ de toutes les parties de la Grece, & des Arcadiens bien „ plus inſtruits que moi, qui connoîtront ſans doute la ville „ d'Argos. Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai jamais ouï „ parler du ſiége de Troye ni de la gloire d'Agamemnon, „ dont on parle, dites-vous, par toute la terre. Je ne me „ ſuis occupé que du bonheur de ma famille & de celui „ de mes voiſins. Je ne connois que les prairies & les „ troupeaux. Jamais je n'ai porté ma curioſité hors de „ mon pays. La vôtre, qui vous a jeté ſi jeune au milieu „ des nations étrangeres, eſt digne d'un Dieu ou d'un roi."

Alors, Tirtée ſe tournant vers ſa fille, lui dit: " Cyanée, „ apportez-nous la coupe d'Hercule." Cyanée ſe leva auſſi-tôt, courut la chercher, & la préſenta à ſon pere d'un air riant. Tirtée la remplit de vin; puis s'adreſſant aux deux voyageurs, il leur dit: " Hercule a voyagé comme „ vous, mes chers hôtes. Il eſt venu dans cette cabane; „ il s'y eſt repoſé lorſqu'il pourſuivit, pendant un an, la „ biche aux pieds d'airain du mont Erimanthe. Il a bu „ dans cette coupe: vous êtes dignes d'y boire après lui. Je

„ ne

„ ne m'en ſers qu'aux grandes fêtes, & je ne la préſente „ qu'à mes amis. Aucun étranger n'y a bu avant vous." Il dit, & il offrit la coupe à Céphas. Elle étoit de bois de hêtre, & tenoit une ſciate de vin. Hercule la vidoit d'une ſeule haleine ; mais Céphas, Amaſis & Tirtée, eurent aſſez de peine à la vider, en y buvant deux fois tour-à-tour.

Tirtée enſuite conduiſit ſes hôtes dans une chambre voiſine. Elle étoit éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roſeaux, à travers laquelle on appercevoit, au clair de la lune, dans la plaine voiſine, les îles de l'Alphée. Il y avoit dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude & légere. Alors, Tirtée prit congé de ſes hôtes, en ſouhaitant que Morphée versât ſur eux ſes plus doux pavots. Quand Amaſis fut ſeul avec Céphas, il lui parla avec tranſport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la ſenſibilité & des graces de ſa jeune fille, à laquelle il ne trouvoit rien de comparable, & des plaiſirs qu'il ſe promettoit le lendemain à la fête de Jupiter, où il ſe flattoit de voir un peuple entier auſſi heureux que cette famille ſolitaire. Ces agréables entretiens leur auroient fait paſſer à l'un & à l'autre la nuit ſans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avoient été invités au ſommeil par la douce clarté de la lune qui luiſoit à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, & par le bruit lointain de l'Achéloüs, dont la ſource ſe précipite en mugiſſant du haut du mont Lycée.

NOTES.

NOTES.

(1) *Au fond couloit un ruiſſeau appelé Achéloüs.* Il y avoit en Grece pluſieurs fleuves & ruiſſeaux de ce nom. Il ne faut pas confondre ce ruiſſeau qui ſortoit du mont Lycée avec le fleuve du même nom, qui deſcendoit du Pinde & ſéparoit l'Etolie de l'Acarnanie. Ce fleuve Achéloüs, ſelon la fable, ſe changea en taureau pour diſputer à Hercule, Déjanire fille d'Enée roi d'Etolie. Mais Hercule, l'ayant ſaiſi par une de ſes cornes, la lui rompit ; & le fleuve déſarmé fut obligé, pour ravoir sa corne, de lui donner une de celles de la chevre Amalthée. Les Grecs voiloient les vérités naturelles ſous des fables ingénieuſes. Voici le ſens de celle-ci. Les Grecs donnoient le nom d'Achéloüs à pluſieurs fleuves, du mot (Αγέλη agélê) qui ſignifie troupeau de bœufs, ou à cauſe du mugiſſement de leurs eaux, ou plutôt, parce que leurs têtes ſe ſéparent ordinairement, comme celle des bœufs en cornes ou embouchures, qui facilitent leur confluence entre eux ou dans la mer, ainſi que nous l'avons obſervé dans nos Etudes précédentes. Or, l'Achéloüs étant ſujet à ſe déborder, Hercule, ami d'Enée roi d'Etolie, tira de ce fleuve, ſuivant Strabon, un canal d'arroſement qui affoiblit une de ſes embouchures, ce qui fit dire qu'Hercule lui avoit rompu une de ſes cornes. Mais comme, d'un autre côté, il réſulta de ce canal beaucoup de fertilité pour le pays, les Grecs ajouterent qu'Achéloüs, à la place de ſa corne de taureau, avoit donné en échange celle de la chevre Amalthée, qui, comme on ſait, étoit le ſymbole de l'abondance.

(2) *Memnon pour lequel on conſtruiſoit à Thebes un ſuperbe tombeau.* Memnon, fils de Titon & de l'Aurore, fut tué au ſiége de Troye par Achille. On lui érigea à Thebes en Egypte, un ſuperbe tombeau, dont les ruines ſubſiſtent encore ſur les bords du Nil, dans un lieu appelé par les anciens Memnonium ; & aujourd'hui, par les Arabes, Médinet Habou ; c'eſt-à-dire, ville du Pere. On y voit les débris coloſſaux de ſa ſtatue, d'où ſortoient autrefois des ſons harmonieux au lever de l'aurore.

Je me propoſe de faire ici quelques obſervations au ſujet du bruit que produiſoit cette ſtatue, parce qu'il intéreſſe particulierement l'étude de la nature. D'abord, on ne peut révoquer ce fait en doute. L'anglois Richard Pockocke qui vit, en 1738, les reſtes du Memnonium, dont il nous a donné une deſcription auſſi détaillée qu'on puiſſe la faire aujourd'hui, rapporte ſur l'effet merveilleux de la ſtatue de Memnon, pluſieurs autorités des anciens, que voici en abrégé.

Strabon dit qu'il y avoit dans le Memnonium, entre autres figures coloſſales, deux ſtatues à peu de diſtance l'une de l'autre ; que la partie ſupérieure de l'une avoit été renverſée, & qu'il ſortoit une fois le jour, de ſon piédeſtal, un bruit pareil à celui qu'on entend lorſqu'on frappe ſur quelque choſe de dur. Il ouït lui-même le ſon, étant ſur le lieu avec Ælius Gallus ; mais il ne put ſavoir s'il venoit, ou de la baſe, ou de la ſtatue, ou de ceux qui étoient autour.

Pline

Pline le naturaliſte, bien plus circonſpect qu'on ne le croit, lorſqu'il s'agit d'atteſter un fait extraordinaire, ſe contente de rapporter celui-ci ſur la foi publique, en employant ces expreſſions de doute : *Narratur, ut putant, dicunt*, dont il ſe ſert ſi fréquemment dans ſon ouvrage. C'eſt en parlant de la pierre de baſalte, hiſt. nat. l. 36, ch. 7.

Invenit eadem Egyptus in Ethiopiâ quem vocant baſalten, ferrei coloris atque duritiæ. . . .

Non abſimilis illi narratur in Thebis, delubro Serapis, ut putant, Memnonis ſtatuâ dicatus ; quem quotidiano ſolis ortu contactum radiis crepare dicunt.

" Les Egyptiens trouvent auſſi en Ethiopie une pierre appelée
„ baſalte, qui a la couleur & la dureté du fer. . .
„ On raconte que c'eſt de cette même pierre qu'eſt faite à Thebes,
„ dans le temple de Serapis, la ſtatue de Memnon, qui, dit-on, fait
„ du bruit chaque jour, lorſqu'elle eſt touchée par les rayons du
„ ſoleil levant."

Juvenal, ſi en garde contre les ſuperſtitions, & ſur-tout contre celles de l'Egypte, adopte ce fait dans ſa ſatyre 15e., qu'il a dirigée contre ces mêmes ſuperſtitions.

Effigies ſacri nitet aurea cercopitheci,
Dimidio magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

" Le ſimulacre doré d'un ſinge ſacré, à longue queue, brille en-
„ core, où réſonnent les cordes magiques de la moitié de la ſtatue
„ de Memnon, dans l'ancienne Thebes enſevelie ſous les débris de
„ ſes cent portes."

Pauſanias rapporte que ce fut Cambyſe qui briſa cette ſtatue ; que la moitié du tronc étoit par terre ; que l'autre moitié rendoit tous les jours, au lever du ſoleil, un ſon pareil à celui que rend la corde d'un arc, qui caſſe, pour être trop tendue.

Philoſtrate en parle comme témoin. Il dit, dans la vie d'Apollonius de Thyane, que le Memnonium étoit non-ſeulement un temple, mais un forum ; c'eſt-à-dire un lieu de très-grande étendue, ayant ſes places publiques, ſes bâtimens particuliers, &c. Car les temples, dans l'antiquité, avoient beaucoup de dépendances extérieures, des bois qui leur étoient conſacrés, des logemens pour les prêtres, les victimes, & pour recevoir les étrangers. Philoſtrate aſſure qu'il vit la ſtatue de Memnon entiere, ce qui ſuppoſe que de ſon temps on en avoit réparé la partie ſupérieure. Il la repréſente ſous la forme d'un jeune homme aſſis, qui regardoit le ſoleil levant. Elle étoit de pierre noire. Elle avoit ſes deux pieds de niveau, comme toutes les ſtatues anciennement faites avant Dédale, qui le premier, dit-on, porta les pieds des ſtatues l'un devant l'autre. Ses deux mains étoient appuyées ſur ſes cuiſſes, comme ſi elle vouloit ſe lever.

On auroit cru, à ſes yeux & à ſa bouche, qu'elle alloit parler. Philoſtrate & ſes compagnons de voyage, ne furent point ſurpris de l'attitude de cette ſtatue, parce qu'ils ignoroient ſa vertu : mais lorſque les rayons du ſoleil levant vinrent à darder

ſur

ſur ſa tête, ils ne furent pas plutôt arrivés à ſa bouche, qu'elle parla en effet, ce qui leur parut un prodige.

Ainſi voilà une ſuite d'auteurs graves depuis Strabon qui vivoit ſous Auguſte, juſqu'à Philoſtrate ſous Caracalla & Géta, c'eſt-à-dire, pendant un eſpace de deux cents ans, qui affirment que la ſtatue de Memnon faiſoit du bruit au lever de l'aurore.

Pour Richard Pockocke qui n'en vit que la moitié en 1738, il la trouva dans le même état que Strabon l'avoit vue, environ 1738 ans auparavant, excepté qu'il n'en ſortoit aucun ſon. Il dit qu'elle eſt d'une eſpece particuliere de granit dur & poreux, tel qu'il n'en avoit jamais vu, qui reſſemble beaucoup à la pierre d'aigle. A 30 pieds d'elle, au nord, il y a, ainſi que du temps de Strabon, une autre ſtatue coloſſale entiere, bâtie de cinq aſſiſes de pierres, dont le piédeſtal à 30 pieds de long & 17 de large. Mais le piédeſtal de la ſtatue mutilée, qui eſt celle de Memnon, a 33 pieds de long ſur 19 pieds de largeur. Il eſt d'une ſeule piece, quoique fendu à 10 pieds du dos de la ſtatue. Pockocke ne parle point de la hauteur de ces piédeſtaux, ſans doute parce qu'ils ſont encombrés dans les ſables, ou plutôt parce que l'action perpétuelle & inſenſible de la peſanteur, les aura fait enfoncer dans la terre, ainſi qu'on le remarque à tous les anciens monumens qui ne ſont point fondés ſur le roc vif. Cet effet s'obſerve même ſur le ſol de nos arſenaux, qui s'y enterrent au bout de quelques années, s'ils ne ſont ſupportés par de bonnes plate-formes.

Quant au reſte de la ſtatue de Memnon, voici les dimenſions que Pockocke en donne.

Depuis la plante des pieds juſqu'à la cheville,	2 pieds 6 p.
Idem, juſqu'au cou-de-pied,	4 pieds.
Idem, juſqu'au haut du genou,	19 pieds.

Le pied a 5 pieds de largeur, & la jambe 4 pieds d'épaiſſeur.

Il y apparence que Pockocke rapporte ces dimenſions au pied anglois, ce qui les diminue à-peu-près d'un onzieme. Au reſte, il trouva ſur le piédeſtal, les jambes & les pieds de la ſtatue, pluſieurs inſcriptions en caracteres inconnus; d'autres très-anciennes, grecques & latines, aſſez mal gravées, qui ſont des témoignages de ceux qui ont entendu le ſon qu'elle rendoit.

Les reſtes du Memnonium offrent tout au tour, juſqu'à une grande diſtance, des ruines d'une immense & étrange architecture, des excavations dans le roc vif, qui font partie d'un temple, de grands pans de murs renverſés & à moitié détruits, & d'autres debout; une porte pyramidale, des avenues, des piliers carrés, ſurmontés de ſtatues dont la tête eſt briſée, qui tiennent un lituus d'une main & un fouet de l'autre, comme celle d'Oſiris. Plus loin, des débris de figures giganteſques épars ſur la terre, des têtes de 6 pieds de diametre & de 11 pieds de longueur, des épaules larges de 21 pieds, des oreilles humaines de 3 pieds de long & de 16 pouces de large; d'autres figures qui ſemblent ſortir de terre, dont on ne voit que les bonnets phrygiens. Tous ces ouvrages giganteſques ſont faits des matériaux les plus précieux, de marbre noir & blanc, de marbre tout noir, de marbre tacheté de rouge, de granit noir, de granit jaune, & ſont chargés la plupart d'hiéroglyphes. Quels ſentimens de reſpect & d'admiration devoient produire ſur des peuples

ples ſuperſtitieux ces énormes & myſtérieuſes fabriques, ſur-tout lorſque dans leurs parvis ſilencieux on entendoit, aux premiers rayons de l'aurore, des ſons plaintifs ſortir d'une poitrine de pierre & le coloſſal Memnon ſoupirer à la vue de ſa mere.

Ce fait eſt trop bien atteſté & a duré trop long-temps, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Cependant, pluſieurs ſavans l'ont attribué à quelque artifice extérieur & momentané des prêtres de Thebes. Il paroît même que Strabon, témoin du bruit de la ſtatue, le donne à entendre. En effet, nous ſavons que les ventriloques peuvent, ſans remuer les levres, faire ouïr des paroles & des bruits qui ſemblent venir de bien loin, quoiqu'ils les produiſent de fort près. Pour moi, quelque durable qu'on ſuppoſe l'effet merveilleux de la ſtatue de Memnon, je le conçois produit par l'aurore, & facile à imiter ſans qu'on ſoit obligé d'en renouveler l'artifice qu'après des ſiecles. On ſait que les prêtres de l'Egypte faiſoient une étude particuliere de la nature ; qu'ils en avoient fait une ſcience connue ſous le nom de magie, dont ils ſe réſervoient la connoiſſance. Ils n'ignoroient pas ſans doute l'effet de la dilatation des métaux, & entre autres du fer, que le froid raccourcit & que la chaleur alonge. Ils pouvoient avoir placé dans la grande baſe de la ſtatue de Memnon, une longue verge de fer en ſpirale, & ſuſceptible, par ſon étendue, de ſe contracter & de ſe dilater à la plus légere action du froid & de la chaleur.

Ce moyen étoit ſuffiſant pour y faire réſonner quelque timbre de métal. Leurs ſtatues coloſſales étant creuſes en partie, comme on le voit au ſphinx, près des pyramides du Caire ; ils y pouvoient diſpoſer toutes ſortes de machines. La pierre même de la ſtatue de Memnon étant, ſelon Pline, un baſalte qui a la dureté & la couleur du fer, peut fort bien ſe contracter & ſe dilater comme ce métal, dont elle paroît compoſée. Elle eſt certainement d'une nature différente des autres pierres, puiſque Pockocke, qui en avoit obſervé de toutes les eſpeces, dit qu'il n'en avoit jamais vu de ſemblable. Il lui attribue un caractere particulier de dureté & de poroſité qui convient en général aux pierres ferrugineuſes. Elle pouvoit donc être ſuſceptible de contraction & de dilatation, & avoir ainſi en elle-même un principe de mouvement, ſur-tout au lever de l'aurore, où le contraſte du froid de la nuit & des premiers rayons du ſoleil levant, a le plus d'action.

Cet effet devoit être infaillible, ſous un ciel comme celui de la haute Egypte, où il ne pleut preſque jamais. Les ſons de la ſtatue de Memnon, au moment où le ſoleil paroiſſoit ſur l'horizon de Thebes, n'avoient donc rien de plus merveilleux que l'exploſion du canon du Palais Royal, & celle du mortier du Jardin du Roi au moment où le ſoleil paſſe au méridien de Paris. Avec un verre ardent, des meches & de la poudre à canon, on pourroit rendre, au milieu d'un déſert, une ſtatue de Jupiter foudroyante, à tel jour de l'année & même à telle heure du jour & de la nuit que l'on voudroit. Elle paroîtroit d'autant plus merveilleuſe, qu'elle ne tonneroit qu'en temps ſerein, comme les foudres à grands préſages chez les anciens. Quels prodiges n'opéreroit-on pas aujourd'hui ſur des peuples prévenus des préjugés de la ſuperſtition, avec l'électricité,

qui, au moyen d'un fil de fer ou de cuivre, frappe d'une maniere inviſible, peut tuer un homme d'un ſeul coup, fait tomber le tonnerre du ſein de la nue, & le dirige où l'on veut dans ſa chûte? Quel effet ne pourroit-on pas produire avec l'aéroſtatique, cet art nouveau parmi nous, qui, au moyen d'un globe de taffetas enduit de gomme élaſtique, & rempli d'un air putride huit ou dix fois plus léger que celui que nous reſpirons, éleve pluſieurs hommes à la fois au deſſus des nuages, où les vents les tranſportent à des diſtances prodigieuſes, en leur faiſant faire neuf ou dix lieues par heure ſans la moindre fatigue? A la vérité, nos aéroſtats nous ſont inutiles, parce qu'ils ne vont qu'au gré des vents & que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de les diriger; mais je ſuis perſuadé qu'on atteindra un jour à ce point de perfection. Il y a, au ſujet de cette invention, un paſſage fort curieux dans l'hiſtoire de la Chine, qui prouve que les Chinois ont connu anciennement les aéroſtats, & qu'ils ſavoient les conduire où ils vouloient, de jour & de nuit. Cela ne doit point ſurprendre de la part d'une nation qui avoit inventé avant nous l'imprimerie, la bouſſole, & la poudre à canon.

Je vais rapporter ce fait des annales Chinoiſes en entier, afin de rendre nos lecteurs incrédules plus circonſpects, lorſqu'ils traitent de fables ce qu'ils ne comprennent pas dans l'hiſtoire de l'antiquité, & les lecteurs crédules, moins faciles, lorſqu'ils attribuent à des miracles ou à la magie, des effets que la phyſique moderne imite aujourd'hui publiquement.

C'eſt au ſujet de l'empereur Ki, ſelon le pere le Comte, ou Kieu, ſelon la prononciation du pere Martini, qui nous a donné une hiſtoire des premiers empereurs de la Chine, d'après les annales du pays. Ce prince qui régnoit il y a environ trois mille ſix cents ans, ſe livra à tant de cruautés & à de ſi grands déſordres, que ſon nom eſt encore aujourd'hui déteſté à la Chine, & que lorſqu'on veut y parler d'un homme déſhonoré par toutes ſortes de crimes, on lui donne le nom de Kieu. Pour jouir ſans diſtraction de ſes voluptés, il ſe retira avec ſon épouſe & ſes favoris dans un ſuperbe palais fermé de tous côtés à la clarté du ſoleil. Il y ſuppléoit par un nombre prodigieux de magnifiques lanternes, dont la lumiere lui ſembloit préférable à celle de l'aſtre du jour, parce qu'elle étoit toujours conſtante, qu'elle ne lui rappeloit point, par les révolutions du jour & de la nuit, le cours rapide de la vie humaine. Ainſi au milieu de ſes appartemens toujours illuminés, il renonça au gouvernement de l'empire, pour ſubir le joug de ſes propres paſſions. Mais les peuples dont il abandonnoit les intérêts, s'étant révoltés, le forcerent de ſortir de ſa retraite infame, d'où il fut errant pendant toute ſa vie, ayant privé, par ſa conduite, ſes deſcendans de la couronne, qui paſſa dans une autre famille, & laiſſant une mémoire en ſi grande exécration, que les hiſtoriens chinois ne l'appellent jamais que le Brigand, ſans lui donner le titre d'empereur.

" Cependant, dit le pere le Comte, on détruiſit ſon palais; & „ pour conſerver à la poſtérité la mémoire d'une ſi indigne action, „ on en ſuſpendit les lanternes dans tous les quartiers de la ville. „ Cette coutume ſe renouvela tous les ans, & devint, depuis ce „ temps-

„ temps-là, une fête conſidérable dans tout l'empire. On la cé-
„ lébre à Yamt-Cheou avec plus de magnificence que nulle autre
„ part, & l'on dit qu'autrefois les illuminations en étoient ſi belles,
„ qu'un empereur n'oſant quitter ouvertement ſa cour pour y aller,
„ ſe mit avec la reine & pluſieurs princeſſes de ſa maiſon entre
„ les mains d'un magicien, qui promit de les y tranſporter en très-
„ peu de temps. Il les fit monter, durant la nuit, ſur des trônes
„ magnifiques, qui furent enlevés par des cygnes, & qui, en un
„ moment, arriverent à Yamt-Cheou.

„ L'empereur porté en l'air, ſur des nuages qui s'abaiſſerent peu
„ à peu ſur la ville, vit à loiſir toute la fête : il en revint enſuite
„ avec la même vîteſſe et par le même équipage, ſans qu'on ſe fût
„ aperçu à la cour de ſon abſence. Ce n'eſt pas la ſeule fable que
„ les Chinois racontent. Ils ont des hiſtoires ſur tout ; car ils ſont
„ ſuperſtitieux à l'excès ; & en matiere de magie, ſoit feinte, ſoit
„ véritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les ait égalés."
Mémoires ſur l'état préſent de la Chine par le pere Louis le Comte, lettre 6.

Cet empereur qui fut porté en l'air s'appeloit Tam, ſelon le pere Magaillans, & cet événement arriva deux mille ans après le regne de Kieu ; c'eſt-à-dire, il y a environ ſeize cents ans. Le pere Magaillans, qui ne révoque point cet événement en doute, quoiqu'il le ſuppoſe opéré par la magie, ajoute, d'après les Chinois, que l'empereur Tam fit faire en l'air, par ſes muſiciens, un concert de voix & d'inſtrumens qui ſurprit beaucoup les habitans de Yamt-Cheou. Cette ville eſt à environ dix-huit lieues de Nankin, où on peut ſuppoſer qu'étoit alors l'empereur. Cependant s'il étoit à Pékin, comme Magaillans le donne à entendre, en diſant que le courrier d'Yamt-Cheou fut un mois en route, pour lui porter la nouvelle de cette muſique extraordinaire qu'on attribuoit à des habitans du ciel, le voyage aérien fut de 175 lieues en ligne droite.

Mais ſans ſortir du fait en lui-même, ſi le pere le Comte avoit vu en plein midi, ainſi que tous les habitans de Paris, de Londres & de pluſieurs villes conſidérables de l'Europe, des phyſiciens ſuſpendus à des globes au-deſſus des nuages, portés en peu d'heures à 40 & 50 lieues du point de leur départ, & un d'entre eux traverſer dans les airs le bras de mer qui ſépare l'Angleterre de la France, il n'auroit pas traité ſi légérement de fable la tradition des Chinois. Je trouve d'ailleurs une grande analogie de formes, entre ces *trônes magnifiques* & ces *nuages qui s'abaiſſoient peu-à-peu ſur la ville d'Yamt-Cheou*, & nos globes aéroſtatiques auxquels on peut donner ſi aiſément ces décorations volumineuſes. Il n'y a que les cygnes qui les guidoient qui peuvent nous paroître difficiles à conduire. Mais pourquoi les Chinois n'auroient-ils pu dreſſer au ſimple vol les cygnes, oiſeaux herbivores, ſi aiſés à priver par la domeſticité, tandis que nous avons inſtruit le faucon, oiſeau de proie toujours ſauvage, à attaquer le gibier, & à revenir enſuite ſur le poing du chaſſeur. Les Chinois mieux policés, plus anciens & plus pacifiques que nous, ont eu ſur la nature des lumieres que nos diſcordes continuelles ne nous ont permis d'acquérir que bien tard, & ce ſont ſans doute ces lumieres naturelles que le pere le Comte, d'ailleurs homme d'eſprit, regarde comme une *magie feinte ou véritable*, dans laquelle il avoue

que les Chinois ſurpaſſent toutes les nations. Pour moi, qui ne ſuis pas magicien, je crois entrevoir, d'après quelques ouvrages de la nature, un moyen facile de diriger les aéroſtats, même contre le vent; mais je ne le publierois pas quand je ſerois certain de ſon ſuccès. Quels maux n'ont pas attiré au genre humain la perfection de la bouſſole & de la poudre à canon! Il ne s'agit pas de nous rendre plus ſavans, mais meilleurs. La ſcience eſt un flambeau qui éclaire entre les mains des ſages, & qui incendie entre les mains des méchans.

(3) *Vous êtes Aſiatique.* Amaſis étoit Egyptien, & l'Egypte étoit en Afrique; mais les anciens la mettoient en Aſie. Le Nil ſervoit de limite à l'Aſie du côté de l'occident. Voyez Pline & les anciens géographes.

(4) *A la hauteur de Mélite.* C'eſt l'île de Malte.

(5) *Du xylon.* C'eſt le coton en herbe: il eſt originaire d'Egypte. On en fait maintenant à Malte de très jolis ouvrages qui ſervent à faire vivre la plupart du peuple qui y eſt fort pauvre. Il y en a une ſeconde eſpece en arbriſſeau, que l'on cultive en Aſie & dans nos colonies d'Amérique. Je crois même qu'il y en a une troiſieme eſpece en Amérique, portée par un grand arbre épineux; tant la nature a pris ſoin de répandre une végétation ſi utile dans les parties chaudes du monde! Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les ſauvages des parties de l'Amérique compriſes entre les tropiques, ſe faiſoient des habits & des hamacs de coton, lorſque Colomb y aborda

(6) *Une quantité prodigieuſe de cailles.* Les cailles paſſent encore à Malte à jour nommé & marqué ſur l'almanach du pays. Les coutumes des animaux ne varient point; mais celles des hommes ont un peu changé dans cette île. Quelques grands-maîtres de l'ordre de Saint Jean, auxquels cette île appartient, y ont fait des travaux pour l'utilité publique, entre autres, ils y ont conduit l'eau d'un ruiſſeau juſque dans le port. Il y reſte ſans doute bien d'autres projets à faire pour le bonheur des hommes.

(7) *Juſqu'aux îles d'Enoſis,* Ce ſont aujourd'hui les îles de S. Pierre & de S. Antioche. Elles ſont fort petites; mais on y pêche une grande quantité de thons, et on y fait beaucoup de ſel.

(8) *L'exercice du corps eſt l'aliment de la ſanté.* Quelques philoſophes ont pouſſé la choſe plus loin. Ils ont prétendu que l'exercice du corps étoit l'aliment de l'ame. L'exercice du corps n'eſt bon que pour la ſanté; l'ame a le ſien à part. Rien n'eſt ſi commun que de voir des hommes délicats qui ont de la vertu, & des hommes robuſtes qui en manquent. La vertu n'eſt pas plus le réſultat des qualités phyſiques, que la force du corps n'eſt l'effet des qualités morales. Tous les tempéramens ſont également propres au vice & à la vertu

(9) *Elle porte toujours le nom de Héva.* Il y a en effet, à l'embouchure de la Seine, ſur ſa rive gauche, une montagne formée de couches de pierres noires & blanches, qui s'appelle la Héve. Elle ſert de renſeignement aux marins, & on y a placé un pavillon pour ſignaler leurs vaiſſeaux.

(10) *J'aperçus à la blancheur de ſon écume une montagne d'eau.* Cette montagne d'eau eſt produite par les marées qui entrent de la mer

mer dans la Seine, & la font refluer contre ſon cours. On l'entend venir de fort loin, ſur-tout la nuit. On l'appelle *la Barre*, parce qu'elle barre tout le cours de la Seine. Cette barre eſt ordinairement ſuivie d'une ſeconde barre encore plus élevée, qui la ſuit à cent toiſes de diſtance. Elles courent beaucoup plus vîte qu'un cheval au galop.

(11) *Les Druides honorent ces divinités.* On peut conſulter ſur les mœurs & la mythologie des anciens peuples du Nord, Hérodote, les Commentaires de Céſar, Suétone, Tacite, l'Eda de M. Mallet, & les collections Suédoiſes traduites par M. le chevalier de Kéralio.

(12) *Ils le privent de la communion de leurs myſteres.* Céſar dit préciſément la même choſe dans ſes Commentaires.

(13) *Ils couvrent d'étain des plaques de fer.* Les Lapons ſavent filer l'étain avec beaucoup d'art. En général, on reconnoît une grande perfection dans tous les arts exercés par les peuples ſauvages. Les canots & les raquettes des Eſquimaux, les pros des inſulaires de la mer du Sud, les filets, les lignes, les hameçons, les arcs, les fleches, les haches de pierre, les habits & les parures de tête de la plupart de ces nations, ont la plus exacte conformité avec leurs beſoins. Pline attribue l'invention des tonneaux aux Gaulois. Il loue leur étamure, leur teinture en paſtel, &c.

(14) *On la condamne au feu.* Voyez les Commentaires de Céſar.

(15) *Leur attribue quelque choſe de divin.* Voyez Tacite ſur les mœurs des Germains.

(16) *Pour ſon fils Siſione.* Les Gaules, ainſi que les peuples du Nord, appeloient Vénus Siofne, & Cupidon Siſione. Voyez l'Eda. L'arme la plus dangereuſe chez les Celtes, n'étoit ni l'arc, ni l'épée ; mais le couteau. Ils en armoient les Nains, qui triomphoient avec cette arme de l'épée des Géans. L'enchantement fait avec un couteau ne pouvoit plus ſe rompre. L'Amour gaulois devoit donc être armé, non d'un arc & d'un carquois, mais d'un couteau. Les manches de couteau dont il s'agit ici, ſont des coquillages bivalves & alongés en forme de manche de couteau, dont ils portent le nom. On en trouve abondamment ſur les greves de la Normandie, où ils s'enfouiſſent dans le ſable.

(17) *De la beauté ſinguliere de leurs filles.* Et peut-être des procès ſi communs en Normandie, puiſque cette pomme fut, dans ſon origine, un préſent de la diſcorde. On pourroit trouver une cauſe moins éloignée de ces procès, dans le nombre prodigieux de petites juriſdictions dont cette province eſt remplie, dans ſes coutumes litigieuſes, & ſur-tout dans l'éducation européenne, qui dit à chaque homme, dès l'enfance : *Sois le premier.*

Il ne ſeroit pas ſi aiſé de trouver les cauſes morales ou phyſiques de la beauté ſingulierement remarquable du ſexe dans le pays de Caux, ſur-tout parmi les filles de la campagne. Ce ſont des yeux bleus, une délicateſſe de traits, une fraîcheur de teint, & des tailles qui feroient honneur aux plus jolies femmes de la cour. Je ne connois qu'un autre canton dans tout le royaume, où les femmes du peuple ſoient auſſi belles. C'eſt à Avignon. La beauté y a cependant un autre caractere. Ce ſont de grands yeux noirs & doux, des nez aquilins, des têtes d'Angelica Kauffman. En attendant

tendant que la philoſophie moderne s'en occupe, on doit permettre à la mythologie des Gaulois de rendre raiſon de la beauté de leurs filles, par une fable que les Grecs n'auroient peut-être pas rejetée.

(18) *Tor-Tir.* Peut-être eſt-ce des noms de ces deux Dieux cruels du Nord, que s'eſt formé le mot de torture.

(19) *Dans le flanc d'un rocher tout blanc.* C'eſt Montmartre, *Mons martis.* On ſait que cette colline, dédiée à Mars, dont elle porte le nom, eſt formée d'un rocher de plâtre. D'autres, à la vérité, dérivent le nom de Montmartre de *Mons martyrum.* Ces deux étymologies peuvent fort bien ſe concilier. S'il y a eu autrefois beaucoup de martyres ſur cette montagne, c'eſt qu'il eſt probable qu'il y avoit quelque idole fameuſe à laquelle on les ſacrifioit.

(20) *Il n'y avoit pour portes que de grands cuirs de bœuf.* Les portes étoient difficiles à faire pour des peuples ſauvages qui ne connoiſſoient point l'uſage de la ſcie, ſans laquelle il eſt fort mal-aiſé de réduire un arbre en planches. Auſſi quand ils quittoient un pays, ceux qui avoient des portes les emportoient avec eux. Un héros de Norwege, dont je ne me rappelle plus le nom, celui qui découvrit le Groënland, jeta les ſiennes à la mer, pour connoître où les deſtins vouloient le fixer, & il s'établit dans la partie du Groënland, où elles aborderent. Les portes & leurs ſeuils étoient & ſont encore ſacrés dans l'Orient.

(21) *A une hauteur où on ne puiſſe atteindre.* La noix & la châtaigne croiſſent à une grande hauteur ; mais ces fruits, tombent quand ils ſont mûrs, & ils ne briſent pas dans leur chûte comme les fruits mous, qui d'ailleurs viennent ſur des arbres faciles à eſcalader.

(22) *Pour en faire du pain.* Les Gaulois vivoient, ainſi que tous les autres peuples ſauvages, de bouillie ou de fromentée. Les Romains eux-mêmes ont ignoré, pendant trois cents ans, l'uſage du pain. Suivant Pline, la bouillie ou fromentée leur ſervoit de principale nourriture.

(23) *Qu'on élevât un temple à Iſis.* On prétend que c'eſt l'ancienne égliſe de ſainte Genevieve, élevée à Iſis avant l'établiſſement du chriſtianiſme dans les Gaules.

(24) *Ils paiſſoient l'anſerina potentilla.* L'anſerina potentilla ſe trouve fréquemment ſur les rivages de la Seine, aux environs de Paris. Elle les rend quelquefois tout jaunes à la fin de l'été, par la couleur de ſa fleur. Cette fleur eſt en roſe, de la largeur d'une piece de 24 ſols, ſans tige élevée. Elle tapiſſe la terre ainſi que ſon feuillage qui s'étend fort loin en forme de réſeau. Les oies aiment beaucoup cette plante. Ses feuilles, en forme de pattes d'oie, qui ſont collées contre la terre, permettent aux oiſeaux aquatiques de s'y promener comme ſur un tapis, & la couleur jaune de ſes fleurs forme un contraſte très-agréable avec l'azur de la riviere & la verdure des arbres ; mais ſur-tout, avec la couleur marbrée des oies qu'on y apperçoit de fort loin.

(25) *Redoutables aux Dieux & aux hommes de ce pays.* Voyez la Voloſpa des Iſlandois. Cette hiſtoire de Balder a une reſſemblance

ſinguliere avec celle d'Achille plongé, par Thétis ſa mere, dans le Styx juſqu'au talon, pour le rendre invulnérable, & tué enſuite par cette partie de ſon corps qui n'y avoit pas été plongée, d'un coup de fleche que lui décocha l'efféminé Pâris. Ces deux fables des Grecs & des peuples ſauvages du Nord renferment un ſens moral bien vrai; c'eſt que les forts ne doivent jamais mépriſer les foibles.

(26) *Nous paſſâmes ſucceſſivement chez les Carnutes, &c.* Les Carnutes étoient les habitans du pays Chartrain, les Cénomanes, ceux du Mans, & les Diablintes, ceux des environs. Les Rédons qui habitoient la ville de Rennes, avoient les Curioſolites dans leur voiſinage; & les peuples de Dariorigum étoient voiſins des Vénétiens, qui habitoient Vannes en Bretagne. On prétend que les Vénitiens du golfe Adriatique, qui portent le même nom en latin, tirent leur origine d'eux. Voyez Céſar, Strabon & la géographie de Danville.

(27) *L'autre en fut préſervée.* La plupart des fruits qui renferment une agrégation de ſemences comme les grenades, les pommes, les poires, les oranges, & même les productions des graminées, telles que les épis de blé, les portent diviſées par des peaux molles, ſous des capſules fragiles; mais les fruits qui ne contiennent qu'une ſeule ſemence, ou rarement deux, comme la noix, la noiſette, l'amande, la châtaigne, le cocotier, & tous les fruits à noyau, tel que la ceriſe, la prune, l'abricot, la pêche, la portent enveloppée de capſules fort dures, de bois, de pierre ou de cuir, faites avec un art admirable. La nature a aſſuré la conſervation des ſemences agrégées en multipliant leurs cellules, & celles des ſemences ſolitaires en fortifiant leurs enveloppes.

(28) *Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois.* Il ſemble que le premier état des nations, ſoit celui de barbarie. On eſt tenté de le croire par l'exemple des Grecs, avant Orphée; des Arcadiens, ſous Lycaon; des Gaulois, ſous les Druides; des Romains, avant Numa; & de preſque tous les ſauvages de l'Amérique.

Je ſuis perſuadé que la barbarie eſt une maladie de l'enfance des nations, & qu'elle eſt étrangere à la nature de l'homme. Elle n'eſt ſouvent qu'une réaction du mal que des peuples naiſſans éprouvent de la part de leurs ennemis. Ce mal leur inſpire une vengeance d'autant plus vive, que la conſtitution de leur état eſt plus aiſée à renverſer. Ainſi, les petites hordes ſauvages du nouveau Monde, mangent réciproquement leurs priſonniers de guerre, quoique les familles de la même peuplade vivent entre elles dans une parfaite union. C'eſt par une raiſon ſemblable que les animaux foibles ſont beaucoup plus vindicatifs que les grands. L'abeille enfonce ſon aiguillon dans la main qui s'approche de ſa ruche; mais l'éléphant voit paſſer près de lui la fleche du chaſſeur, ſans ſe détourner de ſon chemin.

Quelquefois, la barbarie s'introduit dans une ſociété naiſſante, par les individus qui s'agrégent à elle. Telle fut, dans l'origine, celle du peuple Romain, formé en partie de brigands raſſemblés par Romulus, & qui ne commencerent à être civiliſés que par Numa. D'autres fois, elle ſe communique comme une épidémie à un peuple déjà policé, par la ſimple fréquentation de ſes voiſins. Telle

fut

fut celle de Juifs, qui malgré la ſévérité de leurs loix, ſacrifioient des enfans aux idoles, à l'exemple des Cananéens. Le plus ſouvent, elle s'incorpore à la légiſlation d'un peuple par la tyrannie d'un deſpote, comme en Arcadie, ſous Lycaon, & encore plus dangereuſement par l'influence d'un corps ariſtocratique qui la perpétue pour l'intérêt de ſon autorité, juſque dans les âges de civiliſation. Tels ſont de nos jours les féroces préjugés de religion inſpirés aux Indiens, ſi doux, par leurs brames; & ceux de l'honneur aux Japonois, ſi polis, par leurs nobles.

Je le répete, pour la conſolation du genre humain : le mal moral eſt étranger à l'homme ainſi que le mal phyſique. Ils ne naiſſent l'un & l'autre que des écarts de la loi naturelle. La nature a fait l'homme bon. Si elle l'avoit fait méchant, elle, qui eſt ſi conſéquente dans ſes ouvrages, lui auroit donné des griffes, une gueule, du venin, quelque arme offenſive, ainſi qu'elle en a donné aux bêtes dont le caractere eſt d'être féroces. Non-ſeulement elle ne l'a pas armé d'armes défenſives, comme le reſte des animaux; mais elle l'a créé le plus miſérable de tous, ſans doute pour l'obliger de recourir ſans ceſſe à l'humanité de ſes ſemblables & d'en uſer envers eux. La nature ne fait pas plus des nations entieres d'hommes jaloux, envieux, médiſans, déſirant ſe ſurpaſſer les uns les autres, ambitieux, conquérans, cannibales, qu'elle n'en fait qui ont conſtamment la lepre, le pourpre, la fievre, la petite vérole. Si vous rencontrez même quelque individu qui ait ces maux phyſiques, attribuez-les à coup ſûr à quelque mauvais aliment dont il ſe nourrit, ou à un air putride qui ſe trouve dans ſon voiſinage. Ainſi, quand vous trouvez de la barbarie dans une nation naiſſante, rapportez-la uniquement aux erreurs de ſa politique ou à l'influence de ſes voiſins, comme la méchanceté d'un enfant aux vices de ſon éducation ou au mauvais exemple.

Le cours de la vie d'un peuple eſt ſemblable au cours de la vie d'un homme, comme le port d'un arbre reſſemble à celui de ſes rameaux.

Je m'étois occupé dans mon texte, du progrès moral des ſociétés, la barbarie, la civiliſation & la corruption. J'avois jeté ici un coup d'œil non moins important ſur leur progrès naturel, l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril & la vieilleſſe; mais ces rapprochemens ſe ſont étendus bien au-delà des bornes d'une ſimple note.

D'ailleurs, pour porter ſa vue au-delà de ſon horizon, il faut grimper ſur des montagnes trop ſouvent orageuſes. Redeſcendons dans les paiſibles vallées. Repoſons-nous entre les croupes du mont Lycée, ſur les rives de l'Achéloüs. Si le temps, les muſes & les lecteurs favoriſent ces nouvelles Etudes, il ſuffira à mes pinceaux & à mon ambition de peindre les prés, les bois & les bergeres de l'heureuſe Arcadie.

FIN.

Mysterious sounds in granite rocks — Baron Humboldt was informed by most credible witnesses — that subterraneous sounds — like those of an organ — are heard towards sunrise — by those who sleep upon the granite rocks on the banks of the Orooneko — He supposes them to arise from the difference of temperature between the external air and the air in the narrow and deep crevices of the shelves of rocks — during the day — those crevices are heated to 40° or 50° — the temperature of their surface was often 39° — when that of the air was only 20° — Now as this difference of temperature will be a maximum about sunrise — the current of air issuing from the crevices will produce sounds which

may be modified by its impulse against the elastic films of mica that may project into the re= =vices. — Messrs. Foucault - Tollais. and Devilliers heard at sunrise - in a monument of granite - placed at the centre of the spot in which the balance of Lamark stands — a noise resembling that of a string breaking. — — Here then is an explanation of the tones of the statue of Memnon. —

9845

PQ
2065
.E6
1796
t.2
c.1

410 3437